

Université de Strasbourg
INSPÉ
Sciences de l'éducation et de la formation

**Aimer les animaux et les tuer,
du lard ou du cochon ?**

**Rencontres d'élèveuses et éleveurs vivriers
vues par la psychologie sociale**

Sylvain Beretz

Mémoire préparé et soutenu sous la direction de
Xavier Lucien et Christian Lamy

dans le cadre du
Séminaire Itinérant Acteurs et Entrepreneurs Sociaux
du réseau des CREFAD

en vue de l'obtention du
Diplôme de Hautes Études en Pratiques Sociales
(DHEPS)

Août 2020

« La théorie de la dissonance cognitive considère l'humain comme un animal rationalisant, se défendant activement au moyen de distorsion et de déni contre l'information qui contredit ses croyances fortement ancrées. »

Batson, 1975, p.176

Sommaire

Introduction.....	2
Première partie : Croisements d'approches théoriques et empirique - Construction d'un regard critique.....	5
1. L'approche psychologique.....	6
2. L'approche psychosociale.....	11
3. Consciences, empathies et relations animales.....	22
4. Acteur au gré des vents.....	26
5. Parcours non contrôlé de carniste à animaliste.....	37
6. Dominations et idéologies dominantes.....	41
7. Éveil de dissonance chez les dominant-e-s.....	47
Deuxième Partie : Amours et tueries.....	55
1. Terrains.....	56
2. Historique et contexte de la recherche.....	58
3. Méthodologie.....	59
4. Éleveurs et éleveuses du XXI ^{ème} siècle.....	63
5. Cognitions principales en jeu.....	65
6. Évitement, éveil et réduction de la dissonance.....	69
7. Levers et couchers de dissonances cognitives sur horizon humaniste.....	74
8. Derrière l'horizon.....	88
9. Légitimité et conscience.....	95
10. Question de posture.....	96
11. Vue du ciel.....	103
12. Tentative de synthèse.....	105
13. Et l'élevage paysan ?.....	107
Conclusions.....	109
1. Conclusion psychologique.....	109
2. Conclusion psychosociale.....	109
3. Conclusion générale.....	111
Annexes.....	115
Annexe 1 : Déclaration de Cambridge sur la conscience.....	116
Annexe 2 : Complément de récit de vie de l'acteur-chercheur.....	118
Annexe 3 : Compléments de réflexion pour des changements de société.....	125
Annexe 4 : Éléments légaux sur la tuerie d'animaux hors abattoirs.....	129
Annexe 5 : Avant et après les entretiens.....	132
1. Albert.....	132
2. Bernadette.....	133
3. César.....	135
4. Dominique.....	137
5. Émile et Félicie.....	138
Annexe 6 : Retranscription de l'entretien avec Albert.....	139
Annexe 7 : Retranscription de l'entretien avec Bernadette.....	154
Annexe 8 : Retranscription de l'entretien avec César.....	167
Annexe 9 : Retranscription de l'entretien avec Dominique.....	191
Annexe 10 : Retranscription de l'entretien avec Émile.....	202

Annexe 11 : Retranscription de l'entretien avec Félicie.....	220
Annexe 12 : Retranscription de l'entretien avec Georges.....	249
Annexe 13 : Retranscription de l'entretien avec Mireille.....	258
Bibliographie.....	297

« D'une part, les représentations sociales sont abordées comme inscrites dans le langage. On considère alors que les mots que nous employons pour évoquer le monde qui nous entoure sont imprégnés des croyances que nous entretenons à son propos. D'autre part, on considère que les représentations sociales fonctionnent comme un langage en raison de leur valeur symbolique et des cadres qu'elles fournissent pour coder et catégoriser l'environnement des individus. »

Pascal Moliner, Christian Guimelli (2015, p.26).

Notes préliminaires sur l'écriture

La citation supra synthétise la raison pour laquelle je fais le choix d'une écriture inclusive qui ne donne pas systématiquement la priorité au masculin. En effet, dans une démarche de transformation sociale égalitariste, il me semble nécessaire de donner de l'importance aux mots employés et au contexte dans lequel nous les employons. Pour autant, alors que je suis défenseur de l'idée que nous les humain-e-s sommes des animaux, j'utilise parfois le terme « d'animaux » comme raccourci de « animaux non-humains ». De même, je garde souvent l'écriture « normative » (exclusive) pour les « animaux non-humains » (à la place de « animaux/les non-humain-e-s »). Ce sont les limites qui se sont posées sans que je les ai vraiment réfléchies dans la balance entre d'une part la rigueur des mots et leur symbolique, et d'autre part la lisibilité ainsi que l'accessibilité à mes lectrices et lecteurs.

De même, je conserverai souvent les dénominations, ainsi que les formes syntaxiques utilisées par les élèveuses et éleveurs concernant les animaux qu'elles élèvent, d'une part pour éviter d'ajouter de la complexité à cette analyse déjà composite, et d'autre part pour mieux restituer leur système de représentations.

Sont écrits :

- « entre guillemets », les termes qui font référence à des concepts ou définitions précises lors de leurs premiers emplois dans le mémoire (entre autres) ;
- *en italique* les citations, qu'elles soient issues d'un ouvrage, d'une émission de radio, ou d'un entretien ;
- *en italique souligné* mes propres questions pendant les entretiens.

Dans la retranscription de mes entretiens, j'ai noté « (??) » les mots que je n'arrivais pas à décrypter. Par ailleurs, j'ai choisi de retranscrire les hésitations, bafouillements, onomatopées et autres interjections afin de garder le discours « vivant » et plus expressif des affects auxquelles je donne une importance majeure.

Introduction

Quand en 2003, je pris conscience des changements climatiques, de leurs causes et de leurs conséquences, je fus bouleversé. C'est en tant « qu'humain d'aujourd'hui » que je me sentais responsable, peut-être coupable, de nuire aux conditions de vie des humain-e-s futur-e-s. Je changeai alors rapidement et radicalement nombre de mes pratiques (transports, alimentation, consommation), réduisant drastiquement ma consommation de viande en même temps que je devenais radicalement écologiste. L'année suivante, je rencontrai Jérôme, végétarien et antispéciste qui me sensibilisait entre autres à la « question animale ». À nouveau bouleversé, cette fois par la prise de conscience que les animaux non-humains avaient eux-aussi des émotions, des sentiments, leurs intérêts propres, une sensibilité assez semblables aux nôtres, et que nous les humain-e-s organisons leur massacre par milliards pour satisfaire nos désirs. Je devins progressivement végétarien. Quand je parlais écologie, on me rétorquait « Mais tu veux revenir à l'âge de pierre ? » et quand je parlais animalisme, on m'envoyait « Mais l'Homme a toujours mangé de la viande ! ». Pourquoi les mêmes personnes faisaient référence aux « hommes » préhistoriques, tantôt comme exemple, tantôt comme contre-exemple ? Mes choix de vie m'avaient mis dans une posture qui m'amenait à constater que des influences invisibles et inexpliquées entraient en jeu de façon décisive dans nos choix en tant qu'humain-e-s. Quand je la découvris, la psychologie sociale se révéla comme une évidence pour expliquer ces phénomènes qui me paraissaient communs, normaux et que je connaissais sans les comprendre. Des théories basées sur des expériences et observations scientifiques menées depuis presque un siècle, venaient m'expliquer et mettre des mots sur des choses que je devinais empiriquement des observations de mon entourage et de moi-même. Selon Moscovici (1984) « *La psychologie sociale est la science des phénomènes de l'idéologie (cognitions et représentations sociales) et des phénomènes de communication* » (Delouée, 2018, p.9). Selon Beauvois (1998) « *La psychologie sociale s'intéresse, quels que soient les stimuli ou les objets, à ces événements psychologiques fondamentaux que sont les comportements, les jugements, les affects et les performances des êtres humains en tant que ces êtres humains sont membres de collectifs sociaux ou occupent des positions sociales (en tant donc que leurs comportements, jugements, affects et performances sont en partie tributaires de ces appartenances et positions)* » (Delouée, 2018, p.9).

Deux théories tirées de la psychologie sociale me serviront de base d'analyse dans ce travail : principalement la théorie de la « dissonance cognitive », et dans une moindre mesure, celle des « représentations sociales ». La dissonance cognitive est la théorie qui a fait ses preuves pour expliquer que les consommatrices et consommateurs de viande arrivent à manger, sans en souffrir, des animaux dont il leur vaudrait le bien. « *Cette théorie définit un état psychologiquement inconfortable auquel l'être humain est exposé lorsqu'il dispose à l'esprit de deux éléments incompatibles [...] et motive l'individu à user de stratégies pour réduire l'état de dissonance. L'utilisation efficace de ces stratégies permet à l'individu de réduire cet état d'inconfort et de recouvrer un état acceptable* » (Vaidis, 2013, p.4). Comme le dit Mireille : « *J'étais végétarienne pendant dix ou douze ans, [...] du coup quand j'ai recommencé à manger d la viande, ben y fallait d'une manière ou d'une autre justifier ça* » (Mireille, minute 0).

C'est Émile Durkheim qui en 1898 a créé l'embryon du concept de « représentations sociales » dont Serge Moscovici a accouché en 1961. Une théorie et différentes approches

complémentaires ont été développées jusqu'à maintenant par de nombreux/ses chercheuses et chercheurs, couvrant un large spectre d'applications. *« la psychologie sociale est l'étude du sens commun. C'est tout particulièrement le cas lorsqu'elle s'intéresse aux connaissances et aux croyances auxquelles nous avons spontanément recours pour expliquer et comprendre le monde qui nous entoure. Chacun de nous est en effet désireux de donner un sens aux événements, aux comportements, aux idées, aux échanges avec autrui et cherche à trouver autour de lui une certaine cohérence et une certaine stabilité. Chacun de nous cherche à expliquer, à comprendre son environnement afin de pouvoir le rendre prévisible et mieux le maîtriser. [...] C'est, et pour une très large part, dans nos échanges et nos communications avec autrui que se constitue notre réalité du monde environnant. Au gré de nos contacts et de nos multiples appartenances à différents groupes sociaux, nous acquérons et nous transmettons nous-mêmes des savoirs, des croyances, des valeurs qui nous permettent de partager une conception commune des choses et des autres. En ce sens, cette reconstruction de la réalité, cette représentation de la réalité, est avant tout sociale, c'est-à-dire élaborée en fonction des caractéristiques sociales de l'individu et partagée par un ensemble d'autres individus ayant ces mêmes caractéristiques. De ce point de vue, la théorie des représentations sociales décrit et explique la manière dont se déroule ce processus. C'est pourquoi elle a souvent été présentée comme une théorie du sens commun »* (Moliner, Guimelli, 2015, p.119-120).

Alors que la production de viande est en forte augmentation à l'échelle mondiale, depuis plusieurs années en France la cause animale est entrée dans le débat public et le véganisme dans le champ des possibles. Ce dernier est à présent l'objet d'une représentation sociale à l'échelle de la société occidentale. On assiste à la construction d'un conflit de représentations sociales. D'un côté, un mouvement animaliste - dont je fais partie, qui considère que d'un point de vue moral, tous les animaux sentients (doué-e-s d'une subjectivité, de sentiments, d'émotions) doivent être pris en compte en tant qu'individu-e-s, et à ce titre ont droit à la dignité et à ce que leurs besoins fondamentaux soient respectés. D'un autre côté, un mouvement humaniste qui considère que les humain-e-s, en tant qu'espèce particulière (les motifs justifiant ce statut sont divers et variés) sont légitimes pour exploiter et tuer les autres animaux à leur fins personnelles, moyennant des bons soins leur rendant la vie meilleure.

Il y a donc une recrudescence de la demande de viande bio, locale et de qualité. L'élevage paysan, lui aussi a le vent dans le dos. On veut un élevage respectueux de l'environnement, des humain-e-s et des animaux. Mais peut-on « respecter » ces animaux qu'on va tuer pour les manger ? « Bien sûr que non ! » vous répondra n'importe quel animaliste. Mais alors comment ces éleveurs et éleveuses font-elles ? Comment aiment-elles leurs animaux ? Comment arrivent-elles à tuer les animaux qu'elles prétendent aimer ? Bernadette raconte : *« j'sais que ma mère quand elle a commencé l'élevage, elle nous a toujours dit [...] « le premier cabri que j'ai eu, le laisser partir ça a été horrible », [...] elle pleurait, tu vois ? Et pis ben elle s'y est fait parce que si elle voulait vivre vraiment de [...] tout ça, et ben voilà... »*.

Interroger l'élevage vivrier est une tentative d'aller voir au cœur de la relation avec les animaux, là où on ne délègue pas la tuerie et que l'aspect commercial ne vient pas interférer avec la question de la relation animaux humains / animaux non-humains. Il s'agit aussi dans cette recherche de relations entre omnivores et véganes, entre humanistes et animalistes. Cette recherche-action m'amena d'abord à changer de posture. De celle d'un militant aiguisé, je construisis petit à petit celle d'un chercheur. Avant les entretiens, je ne me doutais pas que je

trouverai autant d'affect chez les personnes que j'ai interviewées. Mes représentations m'avaient préparé à ne trouver que de l'aveuglement et du déni, alors que ce qui sortit était beaucoup plus complexe.

Ma recherche s'oriente autant vers moi que vers les autres. Je me base sur mon introspection pour me comprendre, pour les interroger, pour nous comprendre. Ma situation sociale d'homme cis, hétérosexuel, blanc et de classe moyenne fait que je vis en situation de domination sociale, que je connais les conditions d'appartenance aux groupes dominants. À l'inverse, mes choix de vie (militant animaliste et écologiste, vie non-salariée), ainsi que mon vécu singulier m'ont amené à connaître des situations de dominé, d'exclusion. Mon point de vue d'animaliste me donne le recul pour voir du relief là où beaucoup d'humanistes n'en verraient pas.

Je m'appuierai également sur le travail de Carol Gilligan et Naomi Snider à propos du patriarcat. Selon elles, « *Dans la mesure où il requiert le sacrifice de l'amour au nom de la hiérarchie [...] le patriarcat s'érige en rempart contre la vulnérabilité associée au fait d'aimer. Par là même, il se dresse en bouclier contre la perte. Dans cette optique, nous proposons l'idée suivante: pour la simple raison qu'elles échappent à notre vigilance, certaines forces permettent de mener une politique qui semblerait injustifiable à bon nombre d'entre nous, si nous en avons la pleine mesure et conscience.* » (Gilligan, Snider, 2019, p.18-19). Cette analyse du patriarcat par le croisement de la politique et de la psychologie intéresse ma recherche sur deux aspects. D'abord en ce que la construction sociale des humain-e-s sous l'égide de l'idéologie patriarcale se caractérise concrètement par des pathologies psychologiques individuelles qui permettent d'apporter un autre éclairage précieux à l'analyse de mes entretiens, notamment du point de vue des affects des humain-e-s envers les autres animaux. Ensuite, car l'idéologie patriarcale entretient un système de dominations dont découle l'idéologie spéciste. Le spécisme pourrait être vu comme structurellement semblable au patriarcat, l'un faisant partie de l'autre à moindre échelle, comme un système fractal.

Enfin, dans mes entretiens, j'ai essayé de donner la plus grande place possible aux affects, que je considère à la fois déterminants des choix de vie, et révélateurs des motivations profondes. Je m'appuierai sur des bases psychologiques telles que les émotions et les besoins psychologiques fondamentaux pour analyser mes entretiens avec plus de pertinence, tentant d'articuler ces fondamentaux psychologiques avec les théories de psychologie sociale. En effet, je suis persuadé que les émotions ont une influence radicale sur les pensées individuelles et donc sur les représentations sociales. Dans cette idée, le neurologue, psychologue et philosophe Antonio Damasio affirme que « *l'activité culturelle a commencé avec la perception des émotions, et elle y demeure ancrée. L'interaction (favorable et défavorable) des sentiments et de la raison doit être prise en compte, sans quoi il nous sera impossible de comprendre les conflits et les contradictions qui sont au cœur de la condition humaine* » (Damasio, 2017, p.14). Les sentiments influencent largement les pensées, tous mes entretiens vont dans ce sens et sans équivoque. Je cite par exemple Dominique : « *Ben après... c'est ce côté rationnel qui me dit... il faut le faire, je le fais, quoi. [...] Mais après c'est au-delà du rationnel, moi tu vois, la viande c'est quelque chose que... que j'adore, non, mais je prends vraiment mon pied quand je mange de la viande. Tu vois je kiffe vraiment ça...* » (Dominique, minute 22).

Première partie : Croisements d'approches théoriques et
empirique - Construction d'un regard critique

1. L'approche psychologique

En ce qui concerne la psychologie « personnelle » (par opposition à psychologie sociale), je m'appuie principalement sur les travaux d'Hervé Ott et Karl-Heinz Bittl, cocréateurs de l'ATCC®, « Approche et Transformation Constructives des Conflits », faite d'un ensemble de concepts, de clés de compréhension et d'outils. Ott et Bittl sont deux formateurs et consultants sociaux qui ont enrichi leur longue expérience des conflits et des rencontres trans-culturelles par des connaissances issues des sciences sociales humanistes. Ayant moi-même été formé à l'ATCC, cette approche m'est familière autant que je la trouve juste et pertinente.

1.1. Bases psychologiques

Je considère que les besoins fondamentaux sont essentiels et leur état « satisfait » ou « frustré » conditionne tous nos comportements. J'emprunte à Ott (2014) sa conception des « besoins fondamentaux » et des « peurs fondamentales ». *« Si Maslow avait déjà bien débroussaillé le chemin, et Colignon apporté des précisions utiles pour critiquer la « pyramide » (ce que Maslow avait fait aussi lui-même à la fin de sa vie) », l'approche singulière de Ott s'inspire principalement de Charles Rojzman (1992) ainsi que de Colette Portelance (1998). Selon lui :*

« La notion de besoins est donc utilisée sous deux dimensions: physiologique et psychologique. [...]

Sans que tous les chercheurs soient unanimes quant à l'inventaire de ces besoins psychologiques fondamentaux, j'en retiens pour ma part, cinq :

- Le besoin d'amour, d'abord, qui est satisfait par tout ce qui a trait aux contacts physiques (caresses, sourire, chaleur) et renvoie probablement aux premiers contacts de l'enfant avec sa mère (déjà dans l'utérus, puis lors de l'allaitement et, éventuellement avec son père : change, jeux). Il sera activé par tous les câlins de l'enfance et la relation sexuelle à l'âge adulte. Il est aussi satisfait à travers les cadeaux, l'hospitalité et toutes ses manifestations, les soins corporels, la justice sociale, etc. L'amour concerne ici l'être dans sa singularité. « Je t'aime » concerne la personne en elle-même.*
- Le besoin de reconnaissance qui est satisfait par tout ce qui manifeste dans la distance corporelle, une reconnaissance de l'agir et du statut de la personne : écoute, regard, valorisation, place dans la fratrie et rang social, salaire, diplômes, médailles et autres signes extérieurs.*
- Le besoin de sécurité s'incarne aussi bien dans les domaines physique (alimentaire, corporel), psychique et affectif (respect, calme, intimité), social (ordre), que matériel (biens, argent, propriété, retraite, etc.). Ce besoin se manifeste aussi sous forme de besoin d'orientation [qui sera plus tard dissocié du besoin de sécurité, voir infra], de repères physiques (directions, saisons, jour/nuit, bornage) ou éthiques (lois, règles, sanctions, convictions), de direction pour l'action (ordres, directives), de sens à la vie (valeurs). Toutes ces données matérielles et symboliques permettent de renforcer le sentiment de sécurité.*
- Le besoin d'autonomie, de responsabilité, (« la loi de soi ») plus souvent reconnu comme « besoin de liberté » renvoie à la possibilité d'être indépendant, d'avoir des responsabilités, de pouvoir faire librement des choix pour sa vie, d'avoir un territoire privé (intimité, chambre, logement, jardin, fonction...). Cette autonomie est donc constituée de deux éléments structurants : la contrainte (loi) et la liberté.*

- *Le besoin de créativité enfin renvoie à la capacité de réalisation de soi, de dépassement (à travers les arts, la curiosité, les inventions, etc.), de transcendance et de spiritualité.*

À la différence de Maslow et dans la ligne de E. Fromm, nous définissons donc les besoins comme des besoins existentiels, « pleins », et non comme « besoin de combler un manque ». Ces besoins peuvent être satisfaits ou frustrés (ce qui va influencer la motivation!). Et comme pour les besoins physiologiques, ils doivent être sans cesse confortés, leur satisfaction a besoin d'être stimulée sans cesse (à la différence du désir qui s'épuise quand il est satisfait!). C'est la frustration de ces besoins qui va engendrer des « peurs » » (Ott dans Ott et Bittl, 2014, p.60-61). Ott reverra plus tard cette classification en séparant le besoin « d'orientation » du besoin de « sécurité » et en en faisant un besoin fondamental à part entière. Si les besoins psychologiques fondamentaux sont les mêmes pour tou-te-s les humain-e-s et qu'ils doivent impérativement être satisfaits pour recouvrer un équilibre psychologique, leurs modalités de satisfaction, elles, sont diverses et variées. Par exemple, je peux remplir mon besoin fondamental de reconnaissance en travaillant intérieurement sur l'estime de moi, ou en accomplissant quelque chose qui me procure de la satisfaction et engendre des compliments, ou encore en roulant en voiture de luxe. Si le besoin de reconnaissance est commun à tou-te-s, les « critères de satisfaction » (Ott, Bittl, 2014, p.64), sont multiples et négociables. Le désir, autre dynamique motivationnelle, apparaît quand les besoins fondamentaux sont remplis.

*À l'instar de Ott et Bittl, je retiens 8 émotions primaires : surprise, joie, colère, tristesse, peur, dégoût, honte, compassion. Comme eux, je postule que les émotions désagréables (colère, tristesse, peur, dégoût, honte) apparaissent lorsqu'un des besoins psychologiques fondamentaux est frustré, c'est précisément la fonction des émotions. Peu importe la cause, à chaque manifestation d'une émotion désagréable, je considère qu'elle indique forcément la frustration d'au moins un besoin psychologique fondamental. Cette approche est essentielle dans mon analyse des entretiens. Simple et basique, elle est fondée sur la racine du déclencheur de l'émotion, ce qui la rend extrêmement pertinente et applicable à toutes les situations. « De l'approche française, je retiens qu'une « émotion » (du latin *emovere* qui signifie « mettre en mouvement ») est une réaction physiologique face à un évènement qui mobilise tout le métabolisme (rythmes respiratoire et cardiaque, tensions viscérales, musculaires et articulaires...) et se manifeste généralement et en particulier sur le visage. [...] À la différence d'un sentiment, une émotion dure quelques secondes ou fractions de secondes à peine. Une humeur peut durer plusieurs heures voire plusieurs jours. [...]*

Les émotions sont biologiques, pulsionnelles : ce sont des énergies de protection. [...] la peur sert à me protéger d'un danger. Nous pourrions dire que la colère sert à défendre mon territoire, mon sens de la justice, que la honte protège mon intimité. En ce sens, les émotions sont des « énergies pour ». Or nous les vivons trop souvent comme des pulsions contre... ». Quand elles sont dirigées contre, c'est qu'en réalité, elles sont refoulées et projetées contre ce qui les a déclenchées.

Les sentiments sont des élaborations dites secondaires parce que mentalistes. Cela signifie qu'à la différence des émotions, qui sont un processus physiologique avec des manifestations somatiques très précises et très différenciées, les sentiments font appel à des représentations mentales complexes. Cette différence tient au fait que les émotions sont la production de ce qui est apparu comme le deuxième « étage » du cerveau humain dans l'évolution biologique (commun à tous les mammifères), après le cerveau reptilien. (voir Goleman, [1997] p.25) » (Ott dans Ott et Bittl, 2014, p.74).

« Compatir vient de « pâtir » (souffrir avec) et sous-entend une mise au même niveau. C'est la compassion qui est à l'origine du sentiment d'amour, fait aussi de joie. » (Ott dans Ott et Bittl, 2014, p.75). « Les émotions comme la peur, la colère, la tristesse (qui, comme toutes les émotions sont mimétiques), peuvent avoir un effet négatif sur un groupe. On connaît la « contagion » par la peur (qui peut provoquer des phénomènes de panique de foule) ou par la tristesse. Une autre émotion agit exactement en sens inverse : il a pu être prouvé que le néocortex est beaucoup plus actif quand l'émotion « joie » est stimulée que quand les émotions « peur », « colère », tristesse », « honte » le sont. » (Ott dans Ott et Bittl, 2014, p.75)

Antonio R. Damasio, professeur de neurosciences, neurologie, psychologie et philosophie, décrit les émotions *« comme des mécanismes pré-câblés qui permettent de classer les phénomènes en bons ou mauvais en fonction de leur impact possible sur la survie »* (Damasio, 1995, p.188). En effet, du point de vue évolutionniste, nous avons certaines caractéristiques physiologiques et psychologiques car elles ont été efficaces pour la survie de notre espèce. Ceux qui ne les avaient pas n'ont pas survécu. Nos besoins psychologiques fondamentaux que sont l'amour, la reconnaissance, la sécurité, l'orientation, l'autonomie, la créativité sont donc les fruits d'une longue évolution de notre espèce. Chaque émotion a la fonction de nous indiquer quelque chose sur ce que l'on vit, chaque émotion est légitime. Par ailleurs, l'animal humain n'a jamais été parfait et nos blessures de l'enfance peuvent avoir pour conséquence de rendre la frustration de certains de nos besoins psychologiques fondamentaux récurrente, voir permanente. Il s'agit d'un phénomène d'ordre traumatique dans la mesure où c'est le cerveau limbique qui a associé une perception à une émotion, ce qui fait naître l'émotion concernée à chaque perception similaire. Il en est de même pour les traumatismes arrivant plus tard dans notre développement. Cela peut expliquer notre prédisposition à telle ou telle souffrance morale.

Du point de vue évolutionniste, si nous sommes sujet-te-s aux phénomènes cognitifs qu'expliquent la théorie de la dissonance cognitive, c'est que ces mécanismes psychologiques ont été opérants pour permettre la survie des espèces concernées (mammifères, oiseaux (voir Vaidis, 2011, p.95-96)). Ils pourraient notamment permettre une meilleure cohésion de groupe, plus de coopération, d'apprentissage du monde et tout ce qui irait dans le sens d'une plus grande efficacité du point de vue de l'autonomie et de la survie du groupe et de l'espèce. Au XXI^{ème} siècle, notre contexte socio-écologique est très différent et s'éloigne de plus en plus des réalités qui ont pu exister lors des derniers millénaires. Je suppose que si les phénomènes psychiques que nous regroupons sous le terme de « dissonance cognitive » sont en évolution, leur évolution est beaucoup plus lente que celle de la société humaine, et qu'il y a donc un décalage de plus en plus grand entre les capacités cognitives nécessaires à notre survie et les réalités cognitives humaines telles que nous les observons. Autrement dit, nous n'arrivons pas à suivre l'évolution de notre environnement.

« Les peurs et les besoins, les réactions types et les sentiments sont universels. Ce qui, en revanche, est conditionné par la culture, ce sont les jugements et les justifications du comportement qui résultent de ces réactions types universelles. Nous jugeons notre comportement et le comportement des autres à travers le prisme de nos influences culturelles. » (Bittl dans Ott et Bittl, 2014, p.35). Selon Ott, les jugements sont les rationalisations des sentiments, qui découlent eux-mêmes des émotions refoulées. En sommes,

l'émotion, ce signal électrochimique, s'il n'est pas dûment et correctement accueilli par l'individu, se transforme en sentiments (parfois après s'être d'abord transformé en une autre émotion, par exemple la peur en colère). Les sentiments, se forment dans le néo-cortex, ils sont du registre du mental, contrairement aux émotions qui sont gérées par la cerveau limbique et qui interviennent avant-même que le mental soit mis en jeu. S'ils ne sont pas conscientisés et assumés par le sujet, ces sentiments se transforment à leur tour en jugements, préjugés, ... *« le jugement de personne [...] s'appuie sur des émotions et des sentiments refoulés et se traduisent en projections, insultes [...], dévalorisations [...], généralisations [...], préjugés [...]*

Le jugement de personne, à la place de l'expression du ressenti, est la première violence faite à l'autre : c'est l'enfermer dans nos catégories morales. C'est aussi une violence dirigée contre soi-même. Car ce que j'aime chez l'autre, ce qui m'attire, c'est la part de ce à quoi j'aspire en moi (mes besoins) : c'est ce que j'aimerais arriver à faire à partir d'une de mes propres blessures et que je partage avec mon vis-à-vis (ami, conjoint, etc.) ; ce que je rejette chez l'autre, ce que je condamne, c'est la part de moi qui me dérange et que je refuse/condamne inconsciemment (mes peurs).

Ainsi, mes sympathies et antipathies pour les autres me renseignent sur moi-même plus que sur les autres. » (Ott dans Ott et Bittl, 2014, p.82).

À l'échelle collective, la convergence d'émotions non accueillies engendrent des jugements collectifs qui sont le début d'un processus d'exclusion. Processus universel décrit par René Girard dans « Le Bouc Émissaire » (1982).

1.2. Interactions raison/émotions

Selon Antonio R. Damasio, les émotions sont *« des mécanismes précâblés qui permettent de classer les phénomènes en bon ou mauvais en fonction de leur impact sur la survie »*

Selon Daniel Favre, chercheur en neurosciences et en sciences de l'éducation, *« Dès qu'on met le nez dans un cerveau de mammifère, on est rapidement convaincu qu'il est anatomiquement et fonctionnellement impossible de séparer les neurones dont la fonction principale serait la cognition, de ceux dont la fonction principale serait d'engendrer des émotions. Conséquence de cela, l'état émotionnel du sujet interfère en permanence dans le traitement des informations. Il n'y a donc pas de fonctionnement cognitif indépendant d'un fonctionnement émotionnel. [...]*

Chaque centre intégrateur dispose de la possibilité de modifier la perception [...] en fonction des expériences sensorielles préalables qui l'ont programmé. En clair, on voit mieux ce que notre passé nous a programmé à voir ! Et donc on voit moins bien le reste !!

À cela s'ajoute le fait qu'entre les lobes frontaux et les neurones associés aux émotions et aux ressentis en général, existe un lien permanent avec pour chacune des parties la possibilité d'inhiber l'autre. » (Favre, 2013, p.29-30).

1.3. Conflits

1.3.1. Domination

En tant que formateur à l'ATCC¹, j'ai une approche psychologique des rapports de dominations que je vois comme des conflits. À l'instar d'Hervé Ott (2014), je considère qu'il y a domination quand les désirs ou les besoins d'un-e individu-e ou d'un groupe sont satisfaits au détriment des besoins d'un-e autre individu-e ou d'un autre groupe. Ce sont donc ses désirs

1 ATCC® : Approche et Transformation Constructives des Conflits

ou la satisfaction de ses besoins qui motive le (groupe) dominant à exercer les pratiques oppressives. L'individu-e ou le groupe dominant-e n'a pas forcément conscience d'exercer une oppression sur l'individu-e ou le groupe dominé-e. Transformer les rapports de domination revient alors à trouver des issues dans lesquelles les besoins fondamentaux de toute-s les protagonistes sont remplis.

Concernant les « besoins », je tiens à préciser que le terme implique plusieurs notions. J'établis une hiérarchisation des deux principales : les besoins fondamentaux, qu'ils soient psychologiques ou physiologiques, sont vitaux ; ils ont un impact direct sur la vie ou la survie de l'individu-e. Même si les besoins physiologiques semblent être plus essentiels (un individu ne résisterait que quelques jours à une privation totale de sommeil), les besoins psychologiques ont aussi une fonction vitale. Plusieurs exemples ont montré que la seule satisfaction des besoins physiologiques ne suffisait pas à la survie. Dans son livre « Plaidoyer pour l'altruisme », Mathieu Ricard raconte comment, dans un orphelinat roumain où l'on prodiguait à des enfants nourriture et soins mais que les conditions frustraient leurs besoins de reconnaissance et d'amour, illes mourraient petit à petit (Ricard, 2013). De même, des récits témoignent qu'un bébé privé d'amour ne survit que très peu de temps, les relations affectives ayant un impact direct sur le système hormonal. Les besoins que j'appelle « secondaires » ne sont pas vitaux. Il s'agirait par exemple, d'un point de vue physiologique de manger de la viande, ou d'un point de vue psychologique de retrouver ses ami-e-s tous les lundis soirs pour jouer à la coinche. Autrement dit, ces besoins secondaires sont des « modalités de satisfaction » des besoins fondamentaux (voir supra). Ce n'est pas manger de la viande et jouer à la coinche avec ses ami-e-s qui est vital, mais respectivement d'avoir une source de protéines et minéraux d'une part, et de satisfaire ses besoins d'amour et de reconnaissance d'autre part. Les besoins fondamentaux concernent l'existence-même de l'individu-e, quand les besoins secondaires concernent ses pratiques, sa culture.

Cette approche de la domination est celle qui est utilisée pour la transformation constructive des conflits. Je la choisis plutôt qu'une autre parce qu'elle est basique et me semble rester toujours proche des réalités, tout en restant dans l'aspect psychologique, ce qui est primordial dans cette recherche. Ayant peu d'orientation politique et morale, cette approche s'applique à toutes les situations.

1.3.2. Empathie et coopération

Si cette approche psychologique des dominations me semble indéniable, je me dois de poser mon parti pris moral. Le rapport de domination est une lecture réductrice d'une relation. En aucun cas, un conflit ne peut se résumer à un simple rapport de domination. Cependant, je considère que les dominations de façon générale, ont tendance à être néfastes dans la mesure où elles engendrent violences et souffrances. À l'opposé, la coopération que je définis comme une démarche de confrontation et négociation des protagonistes, est souhaitable parce qu'elle mène à la satisfaction de besoins fondamentaux de toute-s. L'ATCC m'amène également à considérer, à l'instar de Gilligan et Snider (« Pourquoi le patriarcat ? », 2019, p.20), que si on arrive à instaurer ou restaurer une empathie réciproque entre un-e (groupe) dominant-e et un-e (groupe) dominé-e, cela a pour effet de tendre à transformer la domination en coopération. Je postule que cette relation empathique est nécessaire à cette transformation. Il n'y a pas de définition consensuelle concernant la notion d'« empathie ». Je l'utilise moi-même pour décrire un sentiment, c'est à dire un « état mental », proche de la « compassion », qui elle est une émotion. Le terme « empathie », tel que je l'utilise, décrit la capacité à comprendre ce que

ressent l'autre. Avec ces éléments, il est légitime de penser que dans toute relation, seul-e l'autre groupe ou individu-e est en capacité de considérer dans quelle mesure il y a de l'empathie envers ellui. En effet, il m'est aisé de me voir « empathique » ; si ma compréhension des souffrances de l'autre est tronquée, alors il s'agit d'une empathie très relative. De ce fait, et ajouté aux phénomènes d'invisibilités et difficultés de remise en question des dominant-e-s que je développerai plus loin, c'est donc l'individu-e ou groupe dominé-e qui est en capacité de savoir si ses besoins fondamentaux sont frustrés ou pas, par les pratiques et agissements de l'individu-e ou groupe dominant-e. Une coopération réussie engendre donc une sorte d'équilibre entre les protagonistes dans la satisfaction de leurs désirs, besoins fondamentaux, et besoins secondaires.

Une question essentielle que je ne peux pas me permettre de taire dans le cadre de ce travail, est la « nécessité de domination » pour les dominant-e-s ou groupes dominants. Dans les cas où la domination découle d'une nécessité vitale et en l'absence d'alternatives, la question philosophique et morale est alors d'une grande complexité dans laquelle je ne m'engagerai pas ici. Par ailleurs, à l'exception peut-être de quelques cas particuliers et isolés, les dominations auxquelles je fais référence dans cette recherche n'entrent pas dans ce cas de figure, en tous cas pas si on considère ces dominations du point de vue sociologique ou systémique.

2. L'approche psychosociale

La psychologie sociale s'est révélée à mes yeux comme une mine de concepts intéressants. Elle tente d'explorer les liens logiques entre individu-e-s et collectif en construisant des modèles théoriques, explicatifs et expérimentaux. Elle explique entre autre comment les normes, les cultures et tous les phénomènes de société influencent les individu-e-s dans leurs pratiques, et réciproquement.

2.1. Les représentations sociales

2.1.1. Histoire des représentations sociales.

On a longtemps parlé de « pensée naturelle » pour évoquer l'ensemble des communications et connaissances interindividuelles et intergroupes a priori non structurées. Il s'agit donc des savoirs populaires, des croyances collectives, des rumeurs, des mythes... de tout ce qui était autre que la « pensée scientifique » (reconnue) et les informations officielles.

Cette pensée naturelle était considérée de fait comme biaisée car irrationnelle. La notion de « pensée sociale » a été proposée en 1973 par le psychologue social Rouquette dans le but de l'appréhender de façon scientifique en la considérant comme ayant sa logique et sa cohérence, ce qui permettra d'élaborer des éléments de compréhension et d'explication (Delouvée, 2018, p.133). Rouquette considère que la « pensée sociale » « *prend pour objets privilégiés « les autres », les relations entre les individus, les thèmes et les croyances du domaine collectif* » (Rouquette, 1973, p.298) » (Delouvée, 2018, p.133). Alors que la « pensée sociale » décrit plutôt des mécanismes et un ensemble de représentations, une « représentation sociale » concerne un objet particulier dans un groupe et un contexte particuliers. En réalité, c'est Émile Durkheim qui, en 1898, est le premier à écrire sur cette notion dans un article intitulé « *Représentations individuelles et représentations collectives* » qui paraît dans la *Revue de métaphysique et morale*. On peut y lire notamment « *Si l'on peut dire, à certains égards, que les représentations collectives sont extérieures aux consciences individuelles, c'est qu'elles ne*

dérivent pas des individus pris isolément, mais de leur concours [...] les sentiments privés ne deviennent sociaux qu'en se combinant sous l'action des forces qui les développent ; par suite de ces combinaisons et des altérations mutuelles qui en résultent, ils deviennent autre chose » (Durkheim, 1898, p.295).

À l'occasion d'une enquête d'opinion publique sur la psychanalyse, le jeune chercheur Serge Moscovici va, en 1961, reprendre et reformuler le concept de Durkheim et le renommer « représentations sociales ». Le travail de Moscovici *« suscite l'intérêt d'un petit groupe de psychologues sociaux qui contribueront à faire revivre la notion de représentation (Abric, 1976 ; Codol, 1970 ; Flament, 1971). Ils y voient la possibilité d'aborder les problèmes de leur discipline dans un esprit neuf et original. L'étude de la diffusion des savoirs, du rapport entre la pensée et la communication, de la genèse du sens commun formaient les éléments d'un programme nouveau » (Moliner, Guimelli, 2015). « La représentation est alors sociale parce que son élaboration repose sur des processus d'échange et d'interaction qui aboutissent à la construction d'un savoir commun. [...] Les représentations sociales sont donc plus stables que les représentations individuelles mais peuvent se transformer au fil du temps. Elles sont par conséquent inscrites dans les dynamiques sociales et en sont également le moteur. Enfin, elles déterminent les pensées et comportements individuels mais sont également modifiables par l'action des individus. » (Delouvée, 2018, p.142).* Moscovici décrit donc les représentations sociales comme des processus évolutifs.

2.1.2. Différentes approches des représentations sociales

Quatre approches principales, différentes et complémentaires des représentations sociales ont été élaborées. *« les différentes orientations sont en réalité complémentaires car elles développent et approfondissent l'une ou l'autre des facettes du concept forgé par Moscovici. Elles renvoient moins à des divergences de points de vue qu'à des nuances dans la manière d'aborder les représentations sociales » (Moliner, Guimelli, 2015, p.21).* Je vais ici les évoquer rapidement pour rapporter leur diversité. Je ferai ponctuellement appel principalement à l'approche « structurale » dans mon travail.

- L'approche dite *sociogénétique* est celle proposée initialement par Moscovici. Elle a été beaucoup développée par Jodelet, suite à quoi elle a parfois été nommée aussi *socio-anthropologique*. *« cette approche se focalise sur l'objet représentationnel. C'est l'objet de représentation, en tant que tel et pour lui-même, qui est le centre de l'étude » (Delouvée, 2018, p.144).*
- L'approche *structurale* connue aussi comme *théorie du noyau central* développée notamment par Abric et Flament, qui, comme son nom l'indique, se centre sur la *« structure de la représentation (sa constitution, sa transformation, les liens existants entre les différents éléments, etc.) » (Delouvée, 2018, p.145).* Cette approche s'intéresse aussi à la dynamique des représentations sociales.
- L'approche dite *socio-dynamique*, développée à l'initiative de Doise, se focalise sur les liens entre rapports sociaux et représentations sociales. Elle s'est construite en appui sur les travaux de Bourdieu (1972, 1977, 1979) et Moscovici (1961) et *« définit les représentations sociales comme « des principes générateurs de prises de position liées à des insertions spécifiques dans un ensemble de rapports sociaux et organisant les processus symboliques intervenant dans ces rapports » (Doise, 1986, p.85). [...] Les représentations sociales sont donc envisagées comme l'expression des rapports sociaux, ce sont donc des principes générateurs de prises de position qui vont nous permettre de lire le monde [...] les représentations sociales fourniraient aux individus*

des points de référence communs qui deviendraient des enjeux pour les individus et constitueraient alors des sources de divergences interindividuelles. » (Delouée, 2018, p.145).

- L'approche dialogique développée par Markova (2007) « met l'accent sur le rôle du langage et de la communication dans l'élaboration des représentations » (Moliner, Guimelli, 2015, p.21).

2.2. Autres définitions et choix épistémologiques

Il me semble nécessaire de définir préalablement certaines notions que j'utilise. Elles sont propres à la psychologie sociale.

2.2.1. Cognitions

Les cognitions renvoient à « *l'ensemble des connaissances, opinions ou croyances concernant l'environnement, le soi-même ou le comportement d'autrui* » (Festinger, 1957, p.3). *Il ne s'agit pas en tant que telles de connaissances exactes mais d'unités personnelles de compréhension et d'assimilation du monde [...] Les cognitions renvoient à la représentation de la réalité d'un individu humain. » (Vaidis, 2011, p.13).*

2.2.2. Comportements

« *Le terme de « comportement » désigne une action qui n'est pas nécessairement réalisée par un grand nombre d'individus, qui peut paraître au sein d'un groupe comme désirable ou non désirable et qui peut être ponctuelle ou durable* » (Moliner, Guimelli, 2015, p.35).

2.2.3. Pratiques sociales

« *Le terme de « pratique sociale » désigne généralement un ensemble de comportements, adoptés et/ou prescrits par un grand nombre d'individus, parfois une majorité. Ces comportements peuvent être assez divers, mais leur finalité est en principe reconnue par l'ensemble des individus qui les adoptent. Enfin la pratique sociale se caractérise par son inscription temporelle. Elle n'est pas ponctuelle mais durable. Ainsi, la chasse est une pratique sociale... Tandis que rouler au-dessus des limitations de vitesse est un comportement. » (Moliner, Guimelli, 2015, p.35).*

2.2.4. Attitudes

Selon Allport (1935), « *Une attitude représente un état psychique et nerveux de préparation à répondre, organisé à la suite de l'expérience et exerçant une influence directrice ou dynamique sur les réponses de l'individu, à tous les objets et à toutes les situations qui s'y rapportent* » (Allport, 1935, p.810). Et encore, « *« l'attitude envers un objet pourrait être caractérisée par sa polarité négative ou positive. [Cette] définition, sommaire mais consensuelle, [a été] proposée par Cerclé et Somat (1999, p. 169)».* En d'autres termes, avoir une attitude envers un objet consiste à porter sur cet objet une évaluation négative ou positive. Évaluation qui peut évidemment conduire à adopter des comportements d'évitement ou d'attraction vis-à-vis de l'objet en question. Dès lors, comprendre les processus qui permettent d'influencer les attitudes ouvre la voie à la possibilité de modifier les comportements » (Moliner, guimelli, 2015, p.91). L'attitude concerne donc un-e individu-e, à un moment donné vis-à-vis d'un objet donné. Cet objet sera le plus souvent une représentation sociale. Selon Rouquette et Rateau : « *Ce que l'on entend par attitude correspond à un moment, c'est à dire une forme spécifique d'occurrence, d'une représentation sociale ou d'une combinaison de représentations* » (Rouquette, Rateau, 1998, p.24).

2.2.5. Normes sociales

On peut définir une norme sociale comme « *une échelle évaluative indiquant une latitude acceptable et une latitude inacceptable pour le comportement, l'activité, les évènements, les croyances, ou tout autre sujet concernant les membres d'une unité sociale* » (Sherif et Sherif, 1969, p.141). De nombreuses expériences de psychologie sociale ont mis en évidence les phénomènes de normalisation (Allport (1924, 1962) ; De Montmollin (1965, 1966) ; Moscovici et Ricateau (1972)) qui montrent que nos jugements sont largement influencés par ceux des autres, l'ensemble des jugements tendant vers une norme. Allport, Moscovici et Ricateau expliquent ces phénomènes par des mécanismes visant à éviter le conflit.

2.2.6. Idéologies

Selon Rouquette, « *« l'idéologie est ce qui rend un ensemble de croyances, d'attitudes et de représentations à la fois possibles et compatibles » » (Rouquette, 1996, p.167) » (Moliner, Guimelli, 2015, p.93). Et encore, « il est tentant de considérer celle-ci [l'idéologie] comme l'instance de raison des représentations. L'idéologie libérale, par exemple (analysée par Beauvois, 1994 ; Dubois, 1994) peut rendre raison d'une pluralité de représentations sociales portant sur différents objets en apparence éloignés comme le bon élève et le politicien, le chômeur et le drogué, l'entreprise et la justice, etc. On gagne ainsi en économie et en puissance puisqu'on rassemble de manière systématique, dans le même cadre conceptuel, des observations jusque-là disjointes » (Rouquette, Rateau, 1998, p.24).*

2.3. Rôles psychologiques des représentations, normes et idéologies

Les représentations sont des construits cognitifs, elles nous servent à nous représenter le monde sans avoir à tout ré-évaluer et à nous re-positionner à chaque instant. Elles nous permettent donc de nous orienter en faisant l'économie d'une analyse permanente de notre environnement. De même, les normes sociales d'une collectivité s'appuient sur les représentations sociales de cette dernière et servent de repères pour indiquer comment se comporter, comment juger au sein de la collectivité concernée. À l'échelle individuelle comme à l'échelle collective, elles servent à satisfaire notre besoin fondamental d'orientation et indirectement celui de sécurité. Les normes sociales permettent également une uniformisation des comportements à l'intérieur du groupe, ce qui va dans le sens de satisfaire les besoins fondamentaux de sécurité et de reconnaissance. L'idéologie, elle, articule les représentations, les normes et les pratiques. « *Sa fonction principale est de «servir de référentiel pour toute expérience du monde. L'idéologie assure la cohérence de l'univers pratique et d'abord la continuité de l'action...» (Rouquette, 1996, p.167) » (Moliner, Guimelli, 2015, p.93). Si les idéologies ont donc aussi pour fonction de satisfaire nos besoins d'orientation et de sécurité, elles ne sont bien sûr pas les seuls moyens de les satisfaire. Mais elles sont souvent le moyen le plus rapide et le plus facile de satisfaire nos besoins puisqu'elles sont proposées comme un kit tout prêt, incluant avec cohésion représentations, normes et pratiques sociales. À l'échelle anthropologique, elles sont les conséquences de l'adaptation d'une société à ses contraintes climatiques, géographiques, historiques, économiques. Les idéologies ont donc souvent tendance à privilégier la survie du groupe ou de l'espèce par rapport aux intérêts individuels.*

2.4. La dissonance cognitive

« *« La théorie de la dissonance cognitive considère l'humain comme un animal rationalisant, se défendant activement au moyen de distorsion et de déni contre l'information qui contredit ses croyances fortement ancrées. »*

(Batson, 1975, p.176) » (cité par Vaidis, 2011, p.119)

C'est l'ouvrage de David Vaidis « La dissonance cognitive » (2011) qui est ma source de références théoriques concernant la dissonance cognitive. Il se veut exhaustif sur l'état des connaissances et avancées du moment (2011) concernant la dissonance cognitive. Il brosse autant les aspects historiques de la théorie, que ses contradictions, ses différentes déclinaisons et controverses, les aspects méthodologiques et enfin les domaines d'application de la théorie.

2.4.1. Histoire de la théorie

« *L'histoire de la dissonance cognitive commence avec un homme : Leon Festinger [...] (né à Brooklyn, New York city, le 8 mai 1919 – mort à New York city le 11 février 1989) est issu d'une famille arrivée aux États-Unis d'Amérique avec l'immigration des Juifs d'Europe de l'est dans les années qui ont précédé la première guerre mondiale. [...] Après ses études secondaires, il poursuit ses études supérieures à l'université d'Iowa, où il travaille avec Kurt Lewin. (1890 – 1947) – que la plupart des chercheurs considèrent comme un des pères fondateurs de la psychologie sociale – sur ses premières idées à la gestalt. [...] en 1945 [...] il rejoint Lewin et ses intérêts sur la dynamique des groupes au Massachusetts Institute of Technology (MIT) [...]*

C'est durant ses années au MIT que Festinger va s'intéresser réellement à la psychologie sociale et développer des recherches sur l'influence sociale de la communication [...]

D'une certaine manière, la théorie de la dissonance était un développement et une approche plus proximale de ses idées portant sur les déterminants sociaux de l'évaluation des croyances et compétences. » (Vaidis, 2011, p.7 et 8).

Après la seconde guerre mondiale, la psychologie sociale a une identité particulièrement nord américaine, « la discipline va alors fortement être influencée par les concepts de Kurt Lewin (1947) ainsi que par ses approches méthodologiques. C'est également un époque behavioriste – ou comportementaliste [...] Dans les années 50, plusieurs modèles basés sur les concepts d'équilibre ou de consistance cognitive voient le jour [...] Ces modèles s'inscrivent dans un courant dit « rationaliste » qui considère que l'humain agit de manière rationnelle et recherche une cohérence dans son environnement social. [...] la théorie de la dissonance cognitive présente un processus motivationnel qui amène l'individu à rendre son univers non problématique : ce n'est pas en tant que telle la consistance qui est importante, c'est l'évitement de l'inconscience qui prime.

Pour Aronson (1980), l'aspect dynamique de la théorie, en trois temps, a été fortement influencé par l'impact des conceptions de Kurt Lewin sur Festinger. Selon la théorie de la dissonance, l'humain est parfois amené à rationaliser ses attitudes pour les rendre cohérentes avec ses actes, il n'est plus un être rationnel mais un « animal rationalisant » (voir Aronson, 1973) » (Vaidis, 2011, p.9 et 10).

« *Au milieu des années cinquante, Festinger a déjà sa théorie en tête. Plusieurs études ont été réalisées pour étayer la théorie de la dissonance cognitive encore naissante et, pour le moment, cette dernière est encore fortement orientée vers les relations interpersonnelles. Alors attelés à la rédaction d'un ouvrage théorique sur la question, Festinger et ses collègues prennent connaissance en septembre 1954, par le biais d'un article de presse, de l'existence*

d'une secte millénariste qui annonce la fin du monde le 20 décembre 1954. Le meneur de ladite secte, une certaine Marian Keech, déclare recevoir ses informations d'extraterrestres venus de la planète Clarion et, ce, lors de séances d' « écriture automatique ». Les extraterrestres en question, dont une certaine Sananda, l'ont avertie qu'un raz-de-marée allait engloutir le continent, mais que les membres de la secte allaient être sauvés par l'envoi de soucoupes volantes pour leur permettre de rebâtir un « monde meilleur ».

Comme Festinger pense que la fin du monde n'aura pas lieu, il voit là une opportunité pour la théorie de la dissonance naissante de vérifier in vivo le rôle du support social et l'information des croyances. Il fait ainsi infiltrer la secte par cinq observateurs participants et publie en 1956 une monographie narrant cette histoire : *When a prophecy fails* (Festinger, Riecken et Schachter). » (Vaidis, 2011, p.11).

2.4.2. Corps de la théorie

« *A theory of cognitive dissonance* » (Festinger, 1957) est le premier ouvrage présentant de manière formelle la théorie dans son ensemble.

L'ouvrage de 1957 propose une vision exhaustive de la théorie, présentant un processus complet et apportant des réponses à pratiquement toutes les questions que sont en droit de se poser les chercheurs. » (p.12)

« L'essentiel de la théorie « princeps » repose sur trois propositions clés. [...]

- Deux cognitions (ou groupes de cognitions) peuvent entretenir entre elles une relation d'incompatibilité (inconsistante), une relation de compatibilité (consistante), ou une relation non pertinente (ou neutre).
- L'existence d'une relation d'incompatibilité (i.e. l'inconsistance) est génératrice d'un état d'inconfort psychologique qui motive la personne à le réduire : cet état est nommé état de dissonance cognitive.
- Pour réduire cet état d'inconfort psychologique, la personne recourt à des stratégies visant à recouvrer un état de tension acceptable. Il est d'usage de nommer ces stratégies modes de réduction de la dissonance ou voies de réduction de la dissonance.

Les cognitions sont les construits élémentaires de la théorie de Festinger. » (Festinger, 1957, p.3). Il ne s'agit pas en tant que telles de connaissances exactes, mais d'unités personnelles de compréhension et d'assimilation du monde : elles sont « ce qu'une personne connaît d'elle-même, de son comportement, et de son environnement » (p.9). Les cognitions comprennent à la fois ce que l'individu perçoit de quelqu'un : ce qu'il fait, ressent, aime, désire ; et ce qu'il perçoit du monde dans lequel il vit : ce qui est où, ce qui mène à quoi, les conséquences de telle ou telle chose, etc.

Le terme de cognition sert en quelque sorte de construit général pour désigner les attitudes, croyances, valeurs. Au sens des conceptions tripartites de l'attitude, elle correspond en somme à un « sac » pouvant contenir à la fois les réponses cognitives, affectives et comportementales. L'avantage d'une telle conception, particulièrement large, de la cognition est de permettre d'approcher une théorie qui touche l'être humain social dans son intégralité. Les cognitions renvoient à la représentation de la réalité d'un individu humain.

L'être humain disposerait d'une multitude de cognitions pour construire sa réalité. La relation pouvant exister entre deux cognitions peut être soit non-pertinente (ou neutre) si les deux cognitions concernent des objets qui n'ont aucune relation (e.g. « se considérer comme un bon coureur de marathon » et « savoir que le diamètre exact de la lune est 3473 km »), soit pertinente si les deux cognitions peuvent être reliées. La relation est alors dite consistante (consonante dans la formulation originale) quand les deux cognitions sont compatibles

ensemble, c'est à dire lorsque l'une découle de l'autre, (e.g. « se considérer comme un bon coureur de marathon » et « finir parmi les trois premiers lors d'une compétition régionale »). La relation est dite inconsistante (dissonante dans la formulation originale) quand les deux cognitions quand les deux cognitions entretiennent une incompatibilité, lorsque l'une découle de l'inverse de l'autre (e.g. « se considérer comme un bon coureur de marathon » et « ne pas réussir à finir la course lors d'une compétition locale »).

Pour savoir, dans une situation donnée, si la relation entretenue par deux relations pertinentes est inconsistante, la stratégie consiste à déterminer ce qui découle « logiquement » de l'une pour voir si la seconde cognition présente l'inverse de cette « logique » : x et y sont inconsistants si non- x découle de y » (p.13)

[...]

La dissonance cognitive est un état de motivation, c'est un processus dynamogène qui conduit à la transformation des cognitions de l'individu en passant par trois phases : une « rupture », une « modification » et un « rétablissement ». [...] L'état d'inconfort généré motive l'individu à modifier ses cognitions en utilisant des stratégies de réduction, afin de recouvrer un état satisfaisant. [...]

Festinger insiste tout particulièrement sur l'aspect motivationnel de la dissonance : l'existence d'une inconsistance génère des pressions à la réduction de la dissonance et à l'évitement de l'augmentation de la dissonance. Cet aspect motivationnel mène directement à la réduction de la dissonance, de la même manière que la faim pousse l'individu à manger pour réduire cette faim. » (p.12 à 14) « il ne s'agirait pas tant d'une préférence pour la consistance, que d'une motivation à éviter l'inconsistance » (Vaidis, 2011, p.19)

« c'est cet inconfort qu'elles cherchent à supprimer, cela quelque soit la relation d'inconsistance. De ce fait, l'ensemble des stratégies visant à réduire cet état d'inconfort seraient à considérer comme des modes ou stratégies de réduction à part entière. » (Vaidis, 2011, p.22)

1. L'ajout de cognitions consistantes réduit l'amplitude de dissonance

« Toute cognition consistante avec la cognition problématique va réduire l'amplitude de dissonance. Festinger insiste sur les conditions minimales de pression nécessaire pour obtenir en laboratoire un effet de dissonance : il s'agit de trouver les conditions « justes suffisantes » pour amener une personne à réaliser un acte problématique. La dissonance est maximale si les menaces ou récompenses sont justes suffisantes à l'émission du comportement.

Les justifications à l'émission d'un comportement problématique vont ainsi réduire l'amplitude de dissonance. » (Vaidis, 2011, p.16-17)

2. L'ajout de cognitions inconsistantes augmente l'amplitude de dissonance

« Si l'ajout de cognitions consistantes avec la cognition problématique réduit l'amplitude de la dissonance, au contraire, l'ajout de cognitions inconsistantes augmente l'amplitude de la dissonance.

Plus une personne réalise un effort important pour réaliser un effort problématique, plus la dissonance est forte. Cette constatation va mener au développement du paradigme de la justification de l'effort (Aronson et Mills, 1959 [...]) : l'intérêt porté à l'activité au sein d'un groupe est d'autant plus important que l'initiation et l'insertion dans le groupe sera difficile. De même, un acte problématique générera encore plus de dissonance si l'expérimentateur ajoute une cognition inconsistante supplémentaire, telles que de piètres performances obtenues après avoir accepté de réaliser une tâche fastidieuse (e.g. Beauvois et Joule, 1982 ; Beauvois et Rainis, 1993). » (Vaidis, 2011, p.17)

2.4.3. Réduction de la dissonance et résistance des cognitions

« Les stratégies mises en place par l'individu pour réduire l'état de dissonance font partie intégrante du processus détaillé par la théorie. Festinger part ainsi de deux propositions initiales considérant, d'une part, que la présence d'inconsistance (dissonance) étant psychologiquement inconfortable, l'individu est motivé à réduire cette dissonance et à rechercher la consistance (consonance). D'autre part, il considère qu'en plus de chercher à réduire la dissonance présente, l'individu cherchera activement à éviter les situations ou informations susceptibles d'augmenter la dissonance, ce qu'on peut qualifier d'évitement de dissonance. Toutefois, plus loin dans l'ouvrage, au moment de synthétiser sa théorie, Festinger considère comme hypothèse centrale de la théorie que la présence de dissonance génère une pression à la réduction, et que la force de la pression à la réduction est fonction de l'amplitude de la dissonance existante. Mais la recherche de consonance n'est plus centrale dans l'optique de réduction au détriment d'une motivation à réduire la dissonance. L'amplitude de la réduction est proportionnelle à l'amplitude de la dissonance. C'est à dire qu'une plus grande amplitude de dissonance implique une plus grande réduction de la dissonance. Festinger entrevoit trois grandes stratégies pour réduire la dissonance : [...]

- changer un ou plusieurs éléments impliqués dans la relation d'inconsistance (e.g. rendre consistante une cognition initialement inconsistante) ;
- ajouter de nouvelles cognitions consistantes avec une cognition existant dans la relation ;
- réduire l'importance des éléments impliqués dans la relation d'inconsistance.

Selon la théorie initiale, la résistance au changement des éléments en jeu oriente la réduction de la dissonance : de manière générale, la cognition la plus résistante au changement est maintenue « gelée » et c'est la cognition la moins résistante qui va être modulée pour réduire la dissonance. Les sources de résistance les plus importantes pour une cognition sont l'attachement de cette cognition à la réalité, et le lien qu'entretient la cognition avec d'autres cognitions. Cette notion de résistance est une clé de voûte de la théorie, même si elle tend parfois à être oubliée par les théoriciens.

Dans certains cas, la résistance est telle que la dissonance ne semble pas pleinement éveillée. [...] Pour Festinger, dans une situation donnée, la dissonance maximale pouvant exister est égale à la résistance de la cognition la moins résistante. Dans cette situation, la cognition la moins résistante céderait pour réduire l'inconsistance. » (Vaidis, 2011, p.17 et 18).

« l'ensemble des chercheurs s'accordent sur le fait que l'engagement dans un comportement renforce les cognitions associées, et par conséquent oriente la réduction de la dissonance. » (Vaidis, p.85)

Précisions terminologiques :

En raison d'imprécisions dans l'ouvrage princeps de Festinger (1957), quelques notions méritent parfois d'être précisées. À l'instar de Vaidis, j'adopterai les terminologies de Joule (1986) qui propose d' « utiliser les termes de « consistance » et d' « inconsistance » pour désigner la relation pertinente entre deux cognitions, et de réserver le terme « dissonance » à l'état d' « éveil » en tant que tel. Cette terminologie semble plus appropriée pour désigner les relations entre cognitions et permet en outre de distinguer de manière univoque la relation entre deux cognitions et l'état de dissonance. Plus récemment, d'autres auteurs ont également adopté cette distinction (e.g. Cooper, 2007 ; Harmon-Jones, 2002). » (Vaidis, 2011, p.21)

2.5. La théorie de la dissonance cognitive comme grille de lecture

2.5.1. Le monde est une dissonance cognitive

La lecture du livre de David Vaidis a été assez fluide pour moi, la plupart des concepts m'ayant paru familiers. Ils venaient mettre des mots et expliquer des mécanismes qui me semblent évidents, du fait de mes expériences d'observation des autres et de moi-même. J'ai l'impression d'avoir très souvent vécu des dissonances cognitives et d'en avoir observées des milliers. Je pense que la théorie de la dissonance cognitive est applicable à de nombreuses situations courantes, de tous niveaux d'importance pour les personnes concernées. Je pense aussi que le phénomène qu'elle tente d'expliquer est familier à de nombreuses personnes, et en particuliers à celles qui sont fréquemment en conflit d'idées et/ou d'intérêt avec leur entourage, celles qui changent souvent de contexte social, de lieu géographique ; en fait, à toutes celles et ceux qui ont des vies instables et/ou mouvementées. Parce que les dissonances cognitives sont éveillées par les changements et les décalages ; leur vaccin absolu serait probablement une routine totale et éternelle. Et en même temps, les dissonances cognitives, ou plus précisément les voies de réduction qu'elles engendrent, sont aussi des moteurs de mouvements. Mouvements sur le côté, vers l'avant, vers, l'arrière, vers le haut, mouvements d'ouverture ou de repli sur soi. Chaque personne, en fonction des cognitions en jeu dans la relation dissonante et de ce que ces cognitions représentent pour elle, cherchera la façon la plus facile de réduire sa dissonance. Nos choix de vie, les petits comme les grands, seraient alors en partie conditionnés par ça, ne pas « bouger » impliquant de subir l'inconfort psychologique. Souvent inconsciente, la réduction de la dissonance est alors une collaboration² entre ses affects, sa culture, ses croyances, ses désirs, l'estime de soi, l'estime des autres, tout ce qui constitue des cognitions ou influe sur les cognitions (émotions). Les plus fortes seront les vainqueurs. Au contraire, quand elle est consciente, réduire une dissonance cognitive devient une question de négociation avec soi-même. Plus la réduction sera consciente, plus elle prendra l'allure d'un « processus d'apprentissage » tel que décrit par Favre (2013) (voir infra) et plus elle sera constructive.

2.5.2. Apprendre à planter des clous

Comme toute théorie, je vois celle de la dissonance cognitive comme une tentative d'expliquer la réalité des processus et phénomènes, avec des concepts et des mots qui ne sont pas toujours suffisants et/ou pertinents pour la décrire. Ses penseurs/euses essayent alors d'imaginer des modèles et des paradigmes pour la rendre la plus proche possible des réalités observées. Mon analyse est elle aussi un essai d'explication. Je garde toujours en tête que des théories ne sauraient rendre compte de toute la complexité de ce qui entre dans leur champ. Cependant, pour faciliter la lecture, je m'abstiendrai de rappeler à chaque fois que j'en parle, que c'est une théorie ; je parlerai de la dissonance cognitive comme d'une réalité.

Par ailleurs, la dissonance cognitive est une théorie dont les limites et les modalités sont discutées depuis qu'elle existe, faisant l'objet de nombreuses et diverses expérimentations en laboratoire. Si son efficacité n'est plus à prouver en terme de prédiction d'attitudes et de comportements, la majorité des expériences sont quantitatives : on observe des comportements et des attitudes en mode « pas du tout, un peu, ou beaucoup ». Mes matériaux de recherche demandent, eux, une analyse qualitative, d'abord parce que les entretiens effectués ne se résument pas à des réponses affirmatives ou négatives mais sont plus subtiles

2 J'emploie ici le terme collaboration comme évoquant un rapport de forces non négocié impliquant une domination.

et complexes, et aussi parce que le nombre de personnes interviewées ne me permettrait pas de conclure quelque chose de significatif avec une approche uniquement quantitative. Malgré cela, cette théorie me paraît appropriée pour expliquer la plupart des biais cognitifs qui s'exercent sur nous les humain-e-s. En ce sens, je la trouve pertinente comme base d'analyse de mes entretiens, avec toute la prudence et l'humilité que je me dois.

La plupart des expériences en psychologie sociale sont faites dans des conditions « in vitro », dans lesquelles il y a peu de paramètres, et on se donne les moyens de les isoler quand on les repère. Il est alors en général assez aisé de définir ce qui dans l'expérience correspond à des attitudes, à des comportements, à des justifications, à ce qui constitue la cognition problématique et/ou génératrice. Dans mon étude, au contraire, tout est plus ou moins intriqué. Les déclencheurs de la dissonance sont ma présence (qui fait miroir), mes questions qui font émerger des récits de pratiques (comportements récurrents) et l'ensemble du bagage cognitif avec lequel arrive la personne interviewée, incluant ses représentations et toutes les cognitions associées à ses pratiques et les idéologies dont elle est emprunte. L'inconsistance apparaît alors entre au moins deux cognitions qui renvoient, soit à une pratique d'une part et à une attitude d'autre part, soit à un jugement et une attitude. Ce sont souvent ses voies de réductions qui nous indiquent l'éveil d'une dissonance. La relation inconsistante qui l'a déclenchée reste souvent hypothétique. Une complexité existe du fait de la temporalité (qui intervient peu en laboratoire) et qui mêle les fonctions des cognitions. En effet, un comportement ou une cognition, créé pour réduire une dissonance peut devenir récurrente et se fondre intimement aux cognitions consistantes. Faire la part des choses entre les réductions présentes et passées est parfois complexe.

Si c'est la psychologie sociale qui répond le mieux à mes attentes en terme d'approche de mes matériaux, je ne suis qu'un nouvel apprenti en la matière et la théorie de la dissonance cognitive est la seule de ses théories que je me suis appropriée. « *If the only tool you have is a hammer, you tend to see every problem as a nail.* » Cette phrase de Abraham Maslow (1966) se traduit littéralement par « *Si le seul outil que vous avez est un marteau, vous verrez tout problème comme un clou* ». Il me semble que je n'échappe pas complètement à l'écueil dont Maslow nous met en garde. Je pense en effet utiliser la théorie dans des situations où, si elle est cohérente d'un point de vue purement logique, l'explication peut se faire autrement, parfois de façon plus simple et pertinente. Ceci dit, l'apprentissage des métiers artisanaux passe par la répétition de tâches simples et répétitives ; celui de charpentier consiste principalement à tailler des mortaises et planter des clous. De même, je vis la présente recherche comme un apprentissage de la psychologie sociale.

2.6. L'approche émotionnelle en psychologie sociale

2.6.1. Émotions et représentations sociales

En psychologie sociale, de nombreuses études et expériences ont abordé les émotions « *en tant qu'évaluation globale d'un objet de l'environnement social [...]* » (Arnold, 1960 ; Frijda 1986 ; Lazarus, 1991 ; Schachter, 1964 ; Scherer 1984). Ils défendent l'idée que l'émotion ne se forme qu'à partir du moment où les individus ont préalablement été amenés à formuler une réponse évaluative à propos d'un objet donné. » (Bouriche, 2014, p.199). Cette approche peut sembler a priori contradictoire avec celle de Ott, Damasio et Favre que j'adopte pour mon étude et qui décrivent les émotions comme des mécanismes électrochimiques instantanés. Pourtant, les émotions sont des indicateurs de la frustration ponctuelle d'un besoin

psychologique fondamental. La satisfaction de ces besoins fondamentaux étant subjective, elle dépend des représentations individuelles propres au sujet. Il est alors pertinent de considérer que les émotions sont fonction de l'évaluation d'un objet donné. Concrètement, j'ai peur quand je vois arriver vers moi un caillou lancé à grande vitesse car mon expérience et mon éducation m'ont amené à me le représenter comme un danger. De même, je n'ai pas peur de vivre sans activité professionnelle, quand d'autres seront terrorisé-e-s à l'idée « d'être au chômage ». L'absence d'activité salariée, selon la représentation que s'en fait le sujet, engendrera une émotion ou pas.

« Le premier travail ayant significativement contribué à la formalisation théorique des liens entre représentations et émotions est celui de Banchs (1996). Pour elle, les émotions sont génératrices de RS [représentations sociales]. Elles influencent leur émergence en pesant sur les interactions sociales, sur le traitement de l'information et sur l'élaboration des croyances / attitudes constitutives. En ce qui concerne la dépendance affective du traitement de l'information, les affects ont pour Banchs (1996) un rôle facilitateur ou inhibiteur dans la formation des croyances et connaissances, ainsi qu'au niveau de leur inscription dans un réseau préétabli de croyances. Selon que l'on ressent de la colère, de la joie ou de la tristesse, les informations reçues entrent différemment en concordance avec ces émotions et sont ainsi plus ou moins traitées cognitivement. Elles sont alors consciemment occultées ou inconsciemment réprimées. » (Lheureux, Guimelli, 2009, p.358). Le travail et les conclusions de Banchs coïncident avec ceux de Favre et Damasio qui affirment que le néocortex et le cerveau limbique ont des influences réciproques l'un sur l'autre (voir supra). Au vu de ces informations, il me paraît indispensable d'articuler l'approche émotionnelle avec les théories psychosociales, et notamment celle de la dissonance cognitive.

2.6.2. Émotions et dissonance cognitive

D'une part, *« Les cognitions sont les construits élémentaires de la théorie de Festinger. [...] Il ne s'agit pas en tant que telles de connaissances exactes, mais d'unités personnelles de compréhension et d'assimilation du monde : elles sont « ce qu'une personne connaît d'elle-même, de son comportement, et de son environnement » »* (Vaidis, 2011, p.13) ; d'autre part, comme l'explique Favre à l'instar de ses confrères neurobiologistes contemporains, *« Il n'y a donc pas de fonctionnement cognitif indépendant d'un fonctionnement émotionnel. »*. Par ailleurs, mes observations et introspections m'ont convaincu qu'une dissonance cognitive est systématiquement accompagnée d'une réaction émotionnelle, même minime et très ponctuelle. En fait, l'inconfort psychologique qui caractérise l'éveil d'une dissonance cognitive serait selon moi d'ordre émotionnel. Il s'agirait le plus souvent de peur, parfois peu tangible. Cette émotion serait générée par la frustration d'un ou plusieurs besoins fondamentaux, le plus souvent celui d'orientation, l'inconsistance créant une perte de repères. Je me pose la question de l'éventualité que toute dissonance cognitive soit déclenchée par la frustration du besoin fondamental d'orientation. Ce serait le besoin de retrouver un minimum de repères nécessaires à la satisfaction du besoin d'orientation qui motiverait le sujet à la réduction. Quoi qu'il en soit, d'autres besoins fondamentaux peuvent être frustrés dans le même temps et participer activement à l'éveil d'une dissonance.

Festinger (1957) entrevoyait également que certaines catégories de personnes disposant d'une plus grande tolérance à l'ambiguïté ou d'une « structure cognitive plus libre » toléreraient plus facilement la dissonance. Plusieurs chercheurs ont prospecté des variables traduisant ces concepts de modulateurs de la dissonance cognitive. Pour exemple, Eagly

(1969), à l'aide d'une échelle de tolérance à l'inconsistance (*Intolerance of ambiguity scale* ; Budner, 1962), a montré que cette variable modulait les effets de dissonance et que les individus à forte tolérance ressentait moins de dissonance que ceux à faible tolérance. Quelques années plus tard, Shaffer et Hendrick (1974) ont reproduit des résultats similaires avec une échelle courte de dogmatisme (Troidahl et Powell, 1965). D'autres travaux se sont intéressés à la préférence pour la consistance (PFC ; Bator et Cialdini, 2002 ; Cialdini, Trost et Newsom, 1995). [...] on peut considérer que les personnes disposant de structures cognitives plus souples tolèrent et gèrent plus facilement la dissonance. » (Vaidis, 2011, p.145-146). Selon moi, le besoin fondamental d'orientation étant déterminant dans l'éveil d'une dissonance, il doit être pris en compte comme facteur principal dans les explications de la variabilité individuelle. Une personne qui aurait des blessures (traumas) touchant son besoin fondamental d'orientation, nécessitant plus de repères qu'une autre pour satisfaire ce besoin, serait contrainte à chercher et trouver plus de cohérence dans son environnement qu'une personne dont le besoin d'orientation serait plus facilement satisfait. Ainsi, les personnes dont le besoin d'orientation demande plus de repères pour être satisfait, toléreraient moins facilement l'ambiguïté et auraient plus de difficulté à tolérer une dissonance cognitive.

Au vu de toutes ces considérations, je pense qu'aborder par la psychologie un sujet emprunt d'affects comme celui de l'élevage et de la nourriture sans tenir compte des émotions serait une erreur. En analysant mes matériaux par la théorie de la dissonance cognitive, je chercherai donc souvent à y associer la dimension psycho-émotionnelle.

3. Consciences, empathies et relations animales

3.1. Conscience et émotions des animaux non-humains

Si l'objet de ma recherche ne se porte pas précisément sur la psychologie des animaux non-humains, il me paraît nécessaire de poser quelques fondamentaux nécessaires aux postulats qui vont suivre.

La déclaration de Cambridge sur la conscience se conclut ainsi : « *L'absence de néocortex ne semble pas empêcher un organisme d'éprouver des états affectifs. Des données convergentes indiquent que les animaux non-humains possèdent les substrats neuroanatomiques, neurochimiques et neurophysiologiques des états conscients, ainsi que la capacité de se livrer à des comportements intentionnels. Par conséquent, la force des preuves nous amène à conclure que les humains ne sont pas seuls à posséder les substrats neurologiques de la conscience. Des animaux non-humains, notamment l'ensemble des mammifères et des oiseaux ainsi que de nombreuses autres espèces telles que les pieuvres, possèdent également ces substrats neurologiques.* » (2012, voir annexe 1). Cette reconnaissance par la communauté scientifique internationale que, entre autres, les mammifères, les oiseaux et les poissons sont sentients (ont une sensibilité émotionnelle et une conscience), constitue un pas historique dans la lutte pour la reconnaissance et les droits des animaux non-humains. Cette avancée nous donne non seulement des preuves scientifiques pour étayer nos convictions, mais également légitimité et crédit auprès de l'opinion publique. Je citerai quelques extraits d'émissions de radio : « La méthode scientifique » du 19 janvier 2018 de Nicolas Martin (NC) sur France Culture « à la recherche des émotions animales » dont les invité-e-s sont la vétérinaire Marie-Claude Bomsel (MCB), la zoo-sémioticienne Astrid Guillaume (AG) et le neurobiologiste Georges Chapouthier (GC) : GC : « *Une émotion, c'est d'abord quelque chose de subjectif.*

C'est quelque chose qui est de l'ordre du vécu. Au fond, nous n'avons d'émotions que les nôtres. Alors bien sûr, par isomorphisme, on peut penser que d'autres êtres ont des émotions. Nos enfants ont des émotions. Pourquoi ? Parce que d'une part, ils ont des comportements qui ressemblent aux nôtres, -ils peuvent aussi s'exprimer par la parole, dire « j'ai mal », « j'ai faim », etc., et puis surtout, c'est pas seulement la question de l'imitation, c'est le fait qu'ils ont des structures cérébrales similaires aux nôtres. [...] Et dans l'état actuel des choses, on peut dire qu'il y a deux groupes d'animaux qui qualifient pour ça. Il y a les vertébrés, depuis les poissons jusqu'aux mammifères, ils sont très homogènes sur le plan cérébral, ils ont un système qui est le système limbique, qui est un système qui gère les émotions, l'empathie, et ils sont « comme nous », proches de nous. Et puis il y a probablement des mollusques très évolués comme les pieuvres, qui ont une intelligence très forte, qui changent de couleur dans certaines conditions, quand ils ont des émotions semble-t-il. Donc on peut aussi inférer qu'il y a aussi des émotions [...] Il y a des tendances à l'empathie chez beaucoup de groupes d'animaux » - NM : « Il y a des émotions complexes chez les mammifères qui, comme le rat, sont considérés comme des mammifères « pas extrêmement évolués » ».

Et encore, quelques extraits de l'émission de radio « L'invité des matins » diffusée le 25/12/2018 sur France Culture : « Frans De Waal (FDW) - La vie intérieure des animaux » : Guillaume Erner (GE) : « Les mammifères et la plupart des oiseaux, ressentent des émotions : tristesse, joie, colère, deuil, désir de pouvoir ou sens de l'équité. Aux accusations d'anthropomorphisme : tendance à assimiler l'attitude des animaux à celle des hommes, Frans de Waal oppose l'anthropo-déni, c'est-à-dire la croyance vaniteuse des hommes en l'incomparabilité de leur espèce. » Frans De Waal à propos des chimpanzés : « Ils ont une réaction extrêmement forte lors de la mort d'un autre. Principalement si c'est quelqu'un qu'ils connaissent très bien. Oui. Par exemple ils peuvent rencontrer un cadavre d'un autre groupe; ça les impressionne pas beaucoup. Mais quelqu'un, un individu qu'ils connaissaient, ça les affecte grandement. Si un chimpanzé meurt dans la colonie, souvent tous restent très silencieux pendant des jours. Ils ne mangent pas pendant plusieurs jours. Il y a parfois des femelles qui crient, qui hurlent, pendant quelques heures. Ils sont très très affectés par la mort d'un autre. » - GE : « Comment cela se fait-il? Parce que, pour les laïques dirais-je, si nous sommes emplis de peine à la découverte de la mort d'un proche, Frans de Waal, c'est principalement parce qu'on se dit qu'on ne le verra plus. » - FDW : « Je crois qu'ils ont cette compréhension de la finalité, de l'irréversibilité de la mort. Je ne pense pas qu'ils l'ont pour eux-mêmes. On n'a aucune preuve qu'ils savent que eux, eux même, vont mourir, donc je ne suis pas certain qu'ils aient ce sens de la mortalité mais ils reconnaissent chez les autres que ils ne reviendront pas. » - GE : « Même si justement, on explique qu'au Moyen-Âge ou à une époque où il était de coutume de perdre des enfants, on pouvait considérer cela comme une fatalité. Chez Montaigne par exemple il y a des passages là-dessus mais, les singes sont tristes lorsqu'ils perdent des enfants ? » - FDW : « Oui. Ils gardent le cadavre du bébé avec eux, souvent. Très récemment, il y a 3 mois, il y avait une orque dans l'Océan Pacifique qui a gardé son petit, son petit était mort. Elle l'a conservé pendant 17 jours avec elle. Elle l'a gardé à flotter pendant 17 jours et les scientifiques l'ont suivie, ils étaient très inquiets parce qu'elle ne mangeait pas. Mais les autres orques lui apportaient de la nourriture, l'on nourrie pendant cette période-là. » - GE : « Parce que les orques aussi sont des animaux intelligents, Frans de Waal ? » - FDW : « Oh oui. Ils ont un cerveau plus gros que le nôtre. Oui oui, ils sont incroyablement intelligents. Parfois les gens se posent des questions, ceux qui travaillent avec les mammifères marins, ils se posent des questions. Ils pensent que ces émotions

affiliatives, les émotions amicales, ce sont parce que ces animaux sont très attachés les uns aux autres. Ces émotions là sont plus développées chez les orques et chez les dauphins que chez nous ! » [...] FDW : « Moi, j'ai dit que l'opposé de l'anthropomorphisme c'était l'anthropo-déni. Et il y a beaucoup de gens, beaucoup de scientifiques à travers le monde qui sont dans l'anthropo-déni, qui tentent de nier les liens entre les êtres humains et les autres espèces. Et je pense que nous vivons maintenant à une époque où, de plus en plus, nous reconnaissons que nous sommes des animaux. Nous avons beaucoup de choses en commun avec les animaux. Les neuroscientifiques nous disent que nos cerveaux sont très semblables à celui du rat par exemple. Pour les émotions, tiens ! On a étudié la peur chez les rats et on a découvert que l'amygdale du cerveau était activée pendant la peur. On étudie la peur chez les êtres humains, on les met dans un scan, et on se rend compte que chez les êtres humains c'est l'amygdale qui est activée. Et donc, la peur chez le rat et chez l'être humain est très semblable du point de vue cérébral ». Les singes et les rats étant l'objet d'études en laboratoires et in situ depuis des décennies, on sait leurs compétences émotionnelles, et notamment empathiques. Au contraire, pas d'étude connue sur les émotions des vaches et des poules. On pourrait se demander pourquoi... Ceci dit, les témoignages d'éleveuses et d'éleveurs ne manquent pas concernant l'empathie des mères pour leurs petits et on peut inférer que l'empathie chez les cochons et les poules est aussi développée que chez les chevaux ou les corvidés, donc plus que chez certain-e-s humain-e-s.

3.2. Relations humain-e-s / animaux non-humains

La psychologie sociale a montré de nombreux biais cognitifs qui sous-tendent les relations interpersonnelles entre humain-e-s, parmi eux, le « biais d'auto-complaisance » ou encore le « biais acteur-observateur [qui] fait référence à la différence d'explications qu'un acteur donne de son propre comportement et l'explication qu'un observateur donne d'un autre individu » (Delouée, 2018, p.120). Les relations humaines sont souvent biaisées par les filtres de chacun-e des protagonistes qui engendrent des interprétations. Il manque souvent d'une authentique communication. Par exemple, quand je demande à César ce que ça lui a fait d'avoir été interviewé par un végétarien, il m'explique d'abord ses difficultés à parler de la viande devant moi, puis il explicite son « grand respect » pour « la » philosophie végétarienne : « *c'est une philosophie que je respecte énormément. Vraiment. Vraiment, de dire que l'homme est né... cueilleur... et puis... comment c'était ? On faisait de la cueillette au départ, hein ? Cueillette, de fruits...* » - « *Moi personnellement c'est pas ma philosophie ça, hein* » - « *Non non mais euh... n'empêche que y'a... y'a encore quelques milliers d'années en arrière, on faisait que de la cueillette et un petit peu de céréales et euh ... et c'est venu au fur et à mesure la domestication de... du loup, puis des poules, puis des ... des chevaux, de la vache... oui euh... normalement, naturellement en tous cas, l'homme est ... fait pour ça* » (César, heure 1 minute 4). César dit vouloir « prendre soin de moi » (César, heure 1, minute 3) et le fait concrètement. Je peux dire qu'il a vraiment de l'empathie envers moi. Pourtant, quand je lui dis que cette philosophie n'est pas la mienne, il continue quand même dans son élan pour expliquer qu'il la respecte (et donc qu'il me respecte). Il lui est donc plus facile de me manifester « son » respect plutôt que de me questionner pour construire une relation authentique. Entre César et moi, humains de même langue et de « même » culture, alors qu'il n'y a pas a priori de rapport de domination entre nous, il se trompe sur mes aspirations. Comment dans ces conditions, pourrait-on espérer qu'une réelle empathie soit possible entre un-e éleveur/euse et les animaux qu'il/elle élève ?

3.3. Empathie

Pour poser des bases nécessaires à envisager une empathie fiable envers les animaux, voici un extrait d'un échange entre le neurobiologiste Georges Chapouthier et la zoo-sémioticienne Astrid Guillaume sur France Culture (19 janvier 2018) : AG : *« en tant que linguiste, et en particulier en tant que sémioticienne, zoo-sémioticienne, pour moi il n'y a aucun problème à utiliser des termes que nous utilisons pour les humains pour qualifier des attitudes des animaux. C'est à dire que je n'ai aucun problème à dire que « un animal a peur », « un animal est joyeux », et j'irai même plus loin, j'aimerais beaucoup que nous puissions définir davantage encore ce type d'émotions, en inventant [...] de nouveaux termes pour qualifier des émotions que nous voyons, mais que nous n'avons pas encore nommées. Par exemple, tout vétérinaire sait que les chats ronronnent de peur, ronronnent de joie, ronronnent pour influencer leur entourage, mais il n'y a qu'un seul mot pour qualifier ces actions. [...] Nous voulons vraiment créer de nouveaux mots parce que ces émotions existent et que sans les mots, ces émotions n'existent pas. Donc il faut tout renommer, il faut tout réinventer en quelques sortes. [...] Il y a une multitude d'animaux, il y a une multitude d'intelligences, il y a une multitude d'émotions, et c'est justement ces multitudes d'intelligences et d'émotions qui doivent être étudiées, recatégorisées, retravaillées, à l'aune des nouveaux progrès scientifiques et terminologiques. Donc je crois aussi qu'en tant qu'humains, nous avons une vision purement humaine de beaucoup de choses et il faut sortir de ce schéma, qui à mon sens est un schéma d'un autre temps, et essayer de comprendre. [...] »* - GC : *« Bien sûr qu'il y a autant de groupes d'animaux que de perceptions, de cognitions, etc. [...] En revanche, dans le groupe des vertébrés qui est un groupe très homogène, depuis les poissons jusqu'à nous, les structures cérébrales sont très homogènes aussi [...] les émotions de base : l'angoisse, la terreur, la peur, il n'y a pas de différence fondamentale entre un poisson, un oiseau et nous. Sur ce plan particulier, l'émotion, elle est la même »*.

3.4. Spécisme

N'étant pas en mesure de définir les besoins psychologiques fondamentaux des autres animaux, il est complexe de déterminer avec précision les limites de la domination humaine. Et en même temps, il est manifeste que l'immense majorité des relations entre humain-e-s et autres animaux relève de la domination. Je ne saurais pas dire combien de fois dans ma vie j'ai entendu un-e humain-e dire de « son » chien : « Oh, il est pas malheureux ! » alors qu'il sortait rarement d'un territoire infiniment trop petit pour lui. Bien qu'ils aient besoin de relations sociales, et pour certains de courir dans de grands espaces et renifler toutes les odeurs, de nombreux chiens sont enfermés à vie dans un jardin. Alors que ses réels besoins ne sont pas considérés, son/sa « maître-sse » évalue souvent les besoins du chien sur la base de ses propres possibilités. Ille se contentera de remplir ses gamelles, au mieux de l'emmener faire ses besoins, d'une petite balade et le considérera comme (devant être) comblé. Toute demande supplémentaire sera considérée comme un « caprice ». En son absence, l'humain-e ne voit pas les longues heures de solitude dont le chien souffre. Ille ne verra que la joie du chien à son retour du travail, joie qui viendra satisfaire les besoins d'amour et de reconnaissance de l'humain-e qui pourra se voir comme « un-e bon-ne maître-sse ». Pourtant, ayant le statut de « compagnons », les canins sont loin d'être les plus mal lotis !

Par définition, les éleveurs et éleveuses vivrier-e-s ont un objectif alimentaire. Il s'agit de satisfaire leur désir de manger de la viande ainsi que leur besoin de se nourrir. Ce dernier pouvant être assouvi par de nombreuses autres alternatives d'origine végétale, manger de la viande n'est en aucun cas nécessaire à satisfaire un besoin fondamental. Pour les animaux

concernés, ce sont leur vie qui est en jeu. Parfois celle de leurs proches. Les preuves indéniables de l'empathie chez les mammifères et certains oiseaux nous indiquent que les séparer d'un proche génère de la souffrance psychologique. Le plus souvent, ce sont les petits qui sont enlevés aux mères mais tous les animaux grandissant dans des élevages connaissent la disparition des proches. Si cette souffrance est indéniable, tangible, il est rare d'en entendre parler, et pour cause, la prendre en compte impliquerait d'arrêter l'élevage.

3.5. Domestication et épigénétique

Selon la vétérinaire Marie-Claude Bomsel : « *Dans tout animal domestique, il y a du sauvage, rappelons nous que chaque espèce va mettre des millions d'années à arriver, et elle va faire en quelques milliers d'années, alors qu'au fond d'elle-même, sa composition cérébrale, son acquis est vécu sur des millions d'années, elle va devenir en quelques milliers d'années, domestique, et elle va effectivement être dans un milieu de vie, - je ne vais pas reprendre, dans un milieu confiné où ils sont robotisés, où ils vont à mon avis perdre toute émotion, animal de compagnie, où là ils deviennent bilingues, où ils doivent avoir leurs propres émotions et prendre les nôtres, les comprendre et essayer de les réinsérer, donc on voit la différence, sauvages avec l'entrée de l'homme de plus en plus [...] il y a une question qu'on n'a pas abordée, qui est celle de l'équipement sensoriel, c'est à dire que les animaux ne voient pas de la même façon, n'entendent pas de la même façon, etc.* » (Bomsel dans « À la recherche des émotions animales », 2014). Depuis le début de l'élevage, les animaux ont été sélectionnés par les humain-e-s en fonction de leurs caractéristiques physiologiques et psychologique. En fonction des usages que les humain-e-s voulaient en faire, il s'agissait de choisir les animaux les plus forts, les plus gros, les plus productrices de lait ou encore ayant telle ou telle compétence. La caractéristique choisie invariablement depuis le début de l'exploitation animale est probablement la docilité. Pour faciliter le travail des éleveuses, dresseurs ou autres saigneur, l'intérêt général des humain-e-s étant d'avoir des animaux bien soumis : « *Quelque part, quand on attrape un poulet, qu'on choisit le poulet qu'on va... sacrifier, on prend les plus gros, donc on les repère* » (Félicie, minute 16) ; « *c'est souvent différent mais nos critères en gros, c'est la taille, dans l'idéal quand tout le monde est calme, c'est la taille... et sinon c'est le caractère. Donc en premier c'est les très agressifs, ensuite... [...] après c'est les gros... enfin les volumineux. Et en dernier, on va dire, c'est ceux qui sont soumis. Et d'ailleurs les deux coqs que nous n'avons pas sacrifiés encore ce sont deux soumis. Ils sont complètement euh... y'en a un il est tellement soumis que le pauvre il est tout seul, quoi. Il est complètement... il vit une vie solitaire* » (Félicie, heure 1, minutes 17 et 18). Les animaux qui résistent à la domination d'une façon ou d'une autre sont considérés comme agressifs, parfois « méchants », ils seront tués les premiers. Les espèces animales domestiquées par les humain-e-s ont donc cette caractéristique de docilité qui est encore entretenue dans le but de rendre leur soumission systématique. Autrement dit, il ne faut pas que les besoins secondaires des humain-e-s soient entravés par les besoins fondamentaux des animaux.

4. Acteur au gré des vents

L'intention de ces trois prochaines parties est de me situer en tant qu'acteur social, tant dans mon parcours de vie que dans ma pensée et mes positionnements, philosophiques et politiques. J'y raconte des moments de ma vie et des expériences personnelles sur lesquelles je m'appuie pour déplier les références théoriques que j'ai choisies, ainsi que pour développer mes propres hypothèses et postulats. Cette partie s'inscrit donc dans une démarche

« d’objectivation » en ce qu’elle prétend expliciter « d’où je parle », autrement dit, à expliquer mes choix théoriques et idéologiques par mes origines sociales et mes expériences de vie. Ce travail m’a également servi à apprivoiser les différents concepts et théories, et j’espère qu’il servira également à mes lectrices et lecteurs à se les approprier. Par ailleurs, mon engagement dans cette recherche-action m’a permis de prendre du recul sur moi-même, de réaliser à quel point l’acteur était si peu acteur de sa vie.

4.1. Rapport à la lecture

Mes quatre grands-parents étaient d’origine juive ashkénaze et se disaient communistes. Les parents de mon père grandirent en Palestine (pays sous protectorat anglais, avant la création d’Israël). Au sein du parti communiste, illes militaient pour une Palestine mixte entre Juifs/ves et Arabes, ce qui leur valut d’être expulsé-e-s du pays en 1936 à 25 et 26 ans. Ma grand-mère maternelle grandit dans le ghetto de Varsovie et arriva en France avec sa mère et ses sœurs à l’âge de 10 ou 11 ans, vers 1937. Mon grand-père maternel était lui aussi fils d’exilé-e-s d’Ukraine et de Biélorussie. Pour tou-te-s, la France était un pays d’accueil. Ainsi, les idéaux familiaux se forgèrent en grande partie sur les valeurs que la France qui les accueillait leur transmet. Illes étaient très attaché-e-s aux valeurs « République, Culture, Éducation » qu’illes considéraient comme les moyens et les conditions de « la Liberté et de l’Égalité ». Dans ma famille maternelle, il y avait un rapport implicitement sacré aux livres et à la lecture. Pourtant lire des livres est resté jusqu’à très récemment quasiment impossible pour moi, à cause entre autres de problèmes de concentration, mais aussi d’une représentation inconsciente de la lecture qui l’élevait au niveau ultime des labeurs. Jusqu’il y a très peu de temps, rien n’était plus dur pour moi que de lire un livre. Les romans étant pires que tout ! Au collège, je faisais le trajet aller-retour quotidien à pieds avec mon ami Maxime qui au contraire, adorait lire mais aussi raconter. Il avait un esprit critique et synthétique similaire au mien, nous nous comprenions à merveille. Chaque livre à lire pour les cours de français m’était raconté par Maxime sur le chemin du collège. Je faisais mes devoirs en fonction de ses récits, sans rien lire, et je m’en sortais toujours bien. Depuis plus de quinze ans, j’achète fréquemment des livres avec l’envie et l’espoir de les lire. Les livres se rangent, s’entassent, se prêtent mais rares sont ceux que j’ai lus. Il m’a fallu faire des efforts énormes pour me lancer dans quelques premiers livres que j’ai lus pour cette recherche. Petit à petit, j’ai réussi à réapprendre à lire, et c’est très récemment (juillet 2020) que j’ai réussi à lire plusieurs livres d’affilée pour la première fois de ma vie. Cet « handicap » dont je suis en train de sortir m’a fermé l’accès à de nombreuses sources, auxquelles, pour certaines, j’ai fini par accéder sur le tard.

4.2. Traumatisme familial

Mes quatre grands parents vécurent la clandestinité, la résistance et pour l’une, la déportation. Mes grands-pères commencèrent leur parcours professionnel comme ouvriers et le finirent comme cadres. Mes grands-mères, elles, commencèrent à travailler comme ouvrières, puis devinrent « femmes au foyer » dès leur premier enfant. Mes grands-parents firent tout pour que leurs enfants puissent faire les longues études qu’ellex n’avaient pas pu faire et « réussissent dans la vie », selon les normes sociales à l’œuvre en France à cette époque. C’est ce qui arriva à mes parents. Mon père, ingénieur dans le nucléaire (au CEA) et ma mère, prof de maths en collège et passionnée d’astronomie, avaient tou-te-s les deux une forte culture scientifique. Illes me transmirent une croyance non-dite qui mettrait le domaine de la recherche scientifique parmi les aboutissements des activités humaines. Mon père était délégué syndical CGT et tou-te-s les deux se disaient communistes. L’image du syndicalisme

dont j'héritai de mon père est la désillusion. Je suis donc élevé dans un cadre humaniste, antiraciste, plutôt utopiste, « anti-américaniste » et très largement coloré par l'histoire de la Shoah.

« Mémé Bella », la mère de ma mère, passa presque deux ans à Auschwitz, de 1943 à 1945. À la sortie de la guerre, elle avait perdu ses parents, une de ses deux sœurs, et la plupart des autres membres de sa famille et de ses ami-e-s. Elle fut parmi les premier-e-s déporté-e-s à en parler. Elle consacra une bonne partie de son temps à témoigner dans les collèges et les lycées. Tout ce qu'elle lisait concernait le génocide des Juifs/ves ou quelque chose en lien direct. Rares sont les repas pendant lesquels elle n'en parlait pas. Systématiquement, elle en pleurait, son visage tremblait et il y avait tellement d'émotion que le message était bien plus que verbal. Je me souviens l'avoir entendue relater des lectures qu'elle avait faites sur l'Allemagne nazie qui montraient que la population allemande savait, ou pouvait savoir, tout ou partie, de ce qui se passait dans les camps, et qu'elle a laissé faire. - Mon grand-père paternel, qui lui aussi fit un court séjour en camp de détention intermédiaire, et lui aussi raconte dans sa biographie que ceux qui venaient d'Allemagne savaient le sort réservé aux Juifs/ves. - Le traumatisme de la déportation était tellement fort pour mémé Bella, qu'elle ramenait toujours tout à ça. À chaque fois que quelqu'un-e parlait d'une injustice, d'une inégalité ou d'un fait divers, elle intervenait pour rappeler ce que les nazis avaient infligé aux Juifs/ves. « nous aussi, ils nous ont... » arguait-elle avec vigueur. Sa voix, forte et tremblante, imposait le silence. Tout le monde se taisait alors pour écouter son récit. Des larmes apparaissaient immédiatement dans ses yeux, son visage tremblait, ses mains aussi. Elle racontait, encore. Les traumatismes sont dus à notre système limbique. Ils sont des mémoires émotionnelles. Ainsi, le traumatisme de ma grand-mère faisait que toute évocation d'injustice était associée à des émotions d'une grande intensité.

Je naquis le 8 mai 1979, jour anniversaire de la « victoire » de la deuxième guerre mondiale, deux ans après ma « grande sœur » et six ans avant ma « petite sœur », à Saint Martin d'Hères, commune de culture prolétaire et communiste de l'agglomération grenobloise. Je suivis un cursus scolaire conventionnel, en travaillant toujours le strict minimum pour ne pas avoir trop de problèmes ni avec les profs ni avec les parents. J'ai d'assez mauvais souvenirs de l'ambiance à la maison : ceux de ma mère souvent déprimée, morose. Elle mettait énormément de conscience et d'énergie dans son travail de prof qui lui pesait beaucoup. Elle s'occupait d'une grande partie des tâches domestiques (hormis la cuisine qu'elle refusa de faire pendant plusieurs années). Mon père faisait des journées de 10 à 12 heures au bureau. Il rentrait tous les soirs à 19h ou plus, plus ou moins épuisé, et cuisinait pour tout le monde. Je n'ai jamais compris dans quelle mesure son rythme professionnel était uniquement une surcharge permanente de travail ou si c'était aussi une sorte de fuite. En fait, je me souviens de très peu de moments agréables dans mon enfance. Une lourde et pénible routine. Ma mère parfois, avait des crises de colère, rarement contre ses enfants, plutôt contre elle-même, parfois contre mon père ou quelqu'un-e d'autre. Crises de colère qui étaient insupportables pour moi. J'avais terriblement honte de ma mère. Je réalise avec le recul que le bagage émotionnel dont ma mère avait hérité m'était insupportable parce qu'il faisait miroir avec ce même bagage dont j'avais hérité moi aussi. Plus tard, elle fit un long et profond travail de psychothérapie qui eut des conséquences positives directes sur notre relation en ce qu'il cassa l'effet miroir, me permettant d'accéder progressivement à nouveau au lien d'amour maternel. Elle m'expliqua que les descendant-e-s de déporté-e-s « héritent » parfois d'une incapacité à accueillir et exprimer leurs émotions, ce qui était le cas de sa mère, le sien, et bien sûr le mien.

Je me souviens depuis très jeune avoir de longues périodes de déprime alternées avec des périodes « d'anticyclones » qui ne durent jamais car écourtées par mes différents malaises. Toute mon enfance, je me sentis en décalage avec les autres. Je portais en moi un lourd sentiment qui ne m'appartenait pas, sentiment qu'il y avait trop d'injustices dans le monde pour qu'on ait le droit d'être insouciant-e. Ce lourd fardeau, ajouté au fait que j'étais un « handicapé émotionnel », me valut de gros problèmes relationnels et je passai beaucoup de temps seul à me triturer le cerveau. J'étais très mal dans ma peau et n'avais pas confiance en moi. Quand j'avais l'impression de réussir quelque chose, je m'y accrochais cognitivement pour me rassurer. Comme ma mère, j'avais aussi des crises de colère. Plus tard, je me découvris très jaloux.

4.3. Coupure avec les émotions et « personal distress »

Les récits d'atrocités et de souffrances de Mémé Bella étaient donc accompagnés d'émotions très fortes qui me touchaient profondément par « contamination émotionnelle ». Il s'agissait pour moi d'un mélange de peur, de colère, de dégoût et de tristesse, je crois. Ce sont mes besoins fondamentaux d'amour, de reconnaissance et d'orientation qui étaient impactés. Dans mon souvenir, tout allait beaucoup trop vite pour moi. J'aurais eu besoin d'être accompagné dans mon vécu affectif, besoin d'avoir le temps d'accueillir les émotions, besoin qu'on me permette et m'accompagne dans l'accueil de mes émotions, qu'on m'explique qu'elles sont normales et légitimes. Mais à l'époque, ni ma grand-mère ni ma mère ne savaient accueillir leurs propres émotions et encore moins nous apprendre à le faire, à mes sœurs et moi. Par ailleurs, les récits d'Auschwitz étaient souvent suivis immédiatement d'une moralité. Les principes que Mémé Bella pouvait répéter tous les jours étaient de « ne pas obéir à des lois injustes » et de « ne pas juger quelqu'un-e par son origine ou ses croyances ». Ces discours étaient eux aussi emprunts de tristesse, colère et dégoût intenses. Également, elle prétendait qu'il ne faut pas en vouloir aux Allemand-e-s, que l'on n'est pas responsable des fautes de ses parents, qu'il faut être en paix avec tout le monde. Je vivais ce discours anti-raciste comme une injonction à aimer et respecter tout le monde. Je m'en souviens comme d'une situation difficilement supportable du fait que les émotions n'avaient pas pu être accueillies. Alors que la plus grande partie de ma famille avait été exterminée par les nazis, je devais être gentil et respectueux envers tout le monde et n'avait pas le droit d'en vouloir à personne. Je me retrouvai alors avec un cocktail émotionnel détonnant transmis par ma grand-mère dont je ne savais pas quoi faire. Dans mon cerveau d'enfant de cinq ou six ans, les représentations du monde n'étaient pas encore assez complexes pour comprendre ça, et associées à ces émotions débordantes que je n'arrivais pas à accueillir dans ce contexte, c'en était trop. Je développai alors une non-compassion et un rapport à la mort très distancié. Je crois que cette expérience affective correspond à la définition de « Personal distress ». Dans leur article « Empathie, contagion émotionnelle et coupure par rapport aux émotions », Favre, Joly, Reynaud et Salvador s'intéressent entre autres aux « *réactions égoïstes que les émotions des autres sont susceptibles d'engendrer. La plus connue de ces réactions égoïstes se nomme « personal distress » [...] Clairement démarquée de l'empathie par Batson et Coke (1981) ; Davis (1983) ; Eisenberg (1986) ; Batson Dyck, Brandt, Batson, Powell, McMaster et Griffitt (1988), etc., elle désigne des « ... feelings of personal uneasiness, anxiety, and distress in response to another's misfortunes. Like empathic concern, this is clearly an affective reaction, but unlike the former state this is just as clearly a self-oriented emotional reaction » (Davis & Kraus, 1991, p. 80) [Sentiment de malaise, d'anxiété et de détresse face au malheur d'autrui. Tel une disposition emphatique, c'est clairement une réaction liée à l'affect, mais au contraire de cette dernière, celui-ci est clairement une réaction émotive qui correspond à un*

intérêt personnel]. Cette réaction se caractérise avant tout par le souci égoïste de celui qui l'éprouve de réduire la souffrance qui naît en lui par contagion émotionnelle. [...] Cependant, la *personal distress*, précisément parce qu'elle est définie en rapport avec la souffrance perçue de l'autre, ne peut couvrir tous les cas de réactions égoïstes aux émotions de l'autre. [...] Il peut en effet, s'instaurer un refus général de « partager » l'émotion de l'autre, un refus de laisser s'opérer le processus primaire de contagion émotionnelle que celle-ci soit positive ou négative. Pour cette raison, il nous semble nécessaire de faire référence à la notion de coupure par rapport aux émotions. [...] Notre hypothèse serait que ces réactions négatives ne résultent pas tant de l'altérité, du caractère exogène des émotions issues de la contagion, que des difficultés de régulation que le sujet a avec ses propres émotions. Difficultés qui le pousseraient à faire taire ses émotions, à s'en couper, à en refuser l'existence ; l'émotion d'origine empathique [ce que j'appelle compassion] étant donc « refoulée » au même titre que les autres. Dans cette perspective, la *personal distress* correspond au cas où la personne cible est en état d'émotion négative et où une régulation émotionnelle imparfaite suscite un certain « envahissement émotionnel ». Une personne qui resterait parfaitement hermétique à la détresse d'un autre ne se trouverait pas en *personal distress* mais en coupure par rapport aux émotions. L'intérêt qu'il y a à identifier cette forme particulière de défense qu'est la coupure par rapport aux émotions, c'est que, dans la mesure où elle traduirait effectivement des difficultés de régulation émotionnelle, et partant, une fragilité sous-jacente à l'apparente impassibilité de celui qui est dans la « dénégaration », elle paraît un possible prédicteur des conduites violentes que l'on peut alors comprendre comme autant de « débordements » émotionnels. » (Favre, Joly, Reynaud, Salvador, 2005).

4.4. Dissonances cognitives et apprentissages

Ainsi, ma première coupure d'avec mes émotions était la conséquence des récits et discours débordants d'émotions de ma grand-mère. Vu à travers la théorie de la dissonance cognitive, il y avait une inconsistance entre, d'une part, le groupe de cognitions associées au génocide des Juifs/ves (dont la grande majorité de ma famille) rendues extrêmement fortes par le traumatisme familial, et d'autre part je vivais une injonction à aimer et respecter tout le monde. Je m'en souviens comme d'une situation difficilement supportable. La voie de réduction de cette dissonance opérante fut, de me couper de mes émotions qui rendaient importantes les cognitions associées. Cette coupure dut avoir un effet réducteur direct sur la dissonance. Mais dans ma tête d'enfant, il restait une incompréhension, un inconfort. Si le taux de la dissonance avait baissé, elle restait encore éveillée. D'un côté, la population allemande avait cautionné l'extermination massive de millions d'humain-e-s et d'un autre côté, elle était une population comme les autres qu'il fallait aimer. Cette dissonance cognitive me hantait beaucoup. Je pense avoir posé beaucoup de questions à ma mère, en tous cas j'ai une idée de ce qu'elle en pensait et qu'elle me transmet sur les moteurs du racisme et la manipulation des peuples par les dictateurs. Je me représentai le conditionnement général de la société allemande nazie. C'est ces explications que je dus prendre en guise de réduction de ce qui me restait de dissonance, sous forme de « restructuration cognitive ». « *La restructuration cognitive* (Hardyck et Kardush, 1968 ; Leippe et Einsenstadt 1994, 1999) consiste à changer (au moins) une cognition autre que les deux cognitions inconsistantes initiales (i.e. l'attitude initiale et le comportement problématique). Ajouter une ou plusieurs cognitions pertinentes, ajuster une ou plusieurs cognitions relatives pour rendre le système cohérent peuvent ainsi permettre de réduire la dissonance. La « transcendance » (Abelson, 1959 ; Burris et al., 1997, expérience 1) peut être considérée comme une forme de restructuration cognitive et consiste à réconcilier les cognitions inconsistantes sous un

principe plus général.

La restructuration cognitive semble être un mode de réduction de la dissonance plus élaboré que les autres modes. [...] dans la mesure où elle nécessite de remettre en cause et de renforcer d'autres éléments dans l'univers cognitif de l'individu impliquerait une modification qui serait maintenue dans le temps. » (Vaidis, 2011, p.142-145). Ce que les psychologues sociaux appellent « restructuration cognitive » est sans doute la même chose que ce que le neurologue Daniel Favre (2013) définit comme « apprentissage » ! « L'apprentissage n'est en effet guerre possible sans que ne se produise une déstabilisation cognitive, un processus d'assimilation et d'accommodation comme l'a nommé Piaget. En utilisant ces deux métaphores biologiques, Piaget met l'accent sur la nécessité que soient déstabilisées les représentations préexistantes de l'apprenant pour qu'elles puissent s'adapter au problème nouveau que pose son environnement. [...] Cette déstabilisation cognitive est également affective car elle engendre une frustration liée au fait que ce que l'on savait déjà n'est pas pertinent et qu'on doit le remettre en question, et une inquiétude... Il va falloir sortir de la sécurité et du confort de la routine ! » (Favre, 2013, p.39-40). Je considère aujourd'hui ce travail cognitif d'enfant comme la graine qui me donnerait plus tard du goût pour la psychologie sociale.

Au CP, mon nouvel ami s'appelait Najim. Un jour, il m'invita chez lui. Il habitait en HLM, partageait sa chambre avec ses trois ou quatre frères et sœurs et n'avaient que deux jouets pour tous dont un petit tricycle. Pour moi, ce fut un choc ! Bim ! Dissonance cognitive ! Moi qui avais une chambre pour moi tout seul et que mon problème était de ranger tous mes jouets. Je pris conscience de ce qu'était la pauvreté et que je ne la connaissais pas. Cet événement constitue la première prise de conscience effective de mes privilèges. Je pense avoir éprouvé de la honte, et peut-être de la peur. La peur aurait été déclenchée par la frustration de mon besoin d'orientation. Même si à l'évidence, je connaissais théoriquement la pauvreté, ne serait-ce qu'à travers les récits de ma mère et de ma grand-mère, le fait que je la découvre dans mon environnement intime (chez mon ami) aurait provoqué une perte de repères. La honte, elle, aurait été déclenchée par la frustration de mon besoin de reconnaissance, du fait que je réalisais subitement une différence d'appartenance sociale entre Najim et moi et que j'avais déjà une représentation « communiste » de la société du fait des idéaux explicites de mes parents. Dans ma tête d'enfant, cette dissonance cognitive aurait donc été éveillée par les cognitions « je suis issu d'une famille de culture populaire et communiste » et « mon meilleur ami est beaucoup plus pauvre que moi ». Je procédai alors à une réduction de cette dissonance par une « restructuration cognitive » qui consista concrètement en l'ajout de complexité dans mes représentations du monde. Najim repartit dans son pays natal (Algérie ?) avec ses parents à la fin de notre année de CP. Je ne le revis plus.

4.5. « Travail émotionnel » et « dissonance émotionnelle »

À l'école, les quelques blagues et remarques antisémites que j'entendais, alors qu'elles n'étaient pas dirigées envers moi, suffirent à me rappeler que j'« étais » Juif et qu'il y avait de quoi en avoir honte. Toute ma scolarité, je m'évertuai à dissimuler autant que possible les origines de ma famille. J'en avais réellement honte. Par ailleurs, habitant dans une ville prolétaire, les « références » sociales que j'avais dans mon entourage étaient toutes plus pauvres que mes références familiales. Avec le salaire d'ingénieur de mon père, nous profitions de conditions matérielles confortables et il n'y avait jamais de problème d'argent à la maison, d'autant plus que mon père est généreux. Je pense que les personnes les plus riches que je connaissais étaient mes grands-parents maternels, suivies de mes parents. Ceux-là

même dont j'entendais les discours communistes contre les inégalités. Or ne connaissant pas plus riches que nous, les riches, c'était nous ! Leur discours utopiste de sensibilité communiste sonnait donc faux pour moi. Mes cognitions associées à notre situation privilégiée entretenait donc une relation inconsistante avec ce que j'interprétais du discours utopique de mes parents. Dissonance cognitive donc. Inconfort psychologique associé à une émotion : la honte ! Je reportais en grande partie cette honte sur mes parents. J'avais honte de mon père et surtout de ma mère. Je considère le report de mon émotion sur mes parents comme un « changement d'attitude » (Vaidis, 2011, p.136-138). C'est le fait de changer mon appréciation vis-à-vis de mes parents, en les tenant pour responsables, qui contribue à réduire ma dissonance.

1988, j'étais au CE2, et me liai d'amitié avec Yann. C'est avec lui que je passais une partie de mon temps libre. Le père de Yann est iranien, sa mère française. Illes étaient séparé-e-s. Yann avait de fortes valeurs normatives qu'il affirmait comme les seules valables et qui étaient assez différentes de celles de ma famille. Il dénigrait beaucoup les autres façons de faire. Boum ! Dissonance cognitive déclenchée par le « support social ». « *Dans les principes initiaux de Festinger (1957), le support social est une source potentielle de dissonance tout autant qu'un moyen de réduire un état de dissonance.* » (Vaidis, 2011, p.118). En réalité, cette dissonance existait déjà, elle est la variante de celle décrite juste avant. Mais elle fut éveillée et accrue par la rencontre avec Yann qui renforçait en moi l'influence des normes sociales dominantes. J'avais déjà honte de ma famille, je trouvais dans les valeurs normées que Yann défendait et que lui et sa mère véhiculaient, la légitimité de la honte que j'éprouvais de ma famille, en particulier de ma mère. La compagnie de Yann, par l'augmentation de l'importance des cognitions inconsistantes due au « support social », éveilla et rendit saillante cette dissonance. En parallèle de son discours, les faits parlaient d'eux-mêmes : alors que mes parents étaient mal coiffé-e-s et notre maison mal rangée, la mère de Yann était toujours propre sur elle, souriante, son appartement était toujours impeccable, toutes les chaises, identiques étaient toujours bien alignées et il ne restait jamais une miette de pain sous la table. Ça ne faisait aucun doute, c'est elle qui était normale !

J'aimais beaucoup Yann et je prenais sa parole comme la vérité, ce qui encore une fois, était a posteriori une réduction de dissonance par « changement d'attitude » (Vaidis, 2011, p.136-138). Ayant raison d'avoir honte, j'acceptai cette honte comme normale, elle entra dans ma routine. Comme dans l'épisode avec Najim, c'est à nouveau mes besoins de reconnaissance et d'orientation qui étaient mis à mal, ainsi que mon besoin d'amour. Mon besoin d'orientation était bien sûr frustré par le conflit de représentations sociales auquel je faisais face et dans lequel je cherchais des repères. Mon besoin d'amour, lui était frustré en raison de ma forte amitié avec Yann. Mon besoin de reconnaissance, enfin, était impacté par tout ce que je croyais devoir prouver à Yann pour qu'il me reconnaisse comme un homme normal et digne de son amitié. J'associe mon amitié avec Yann à un moment majeur dans ma construction en tant qu'individu social. L'influence normative que je décris coïncide parfaitement avec celle du « patriarcat », tel que Gilligan et Snider le décrivent et qui s'oppose à la démocratie. « *De fait, en tant que culture, le patriarcat s'est établi comme un système de règles et de valeurs, de codes et de lois visant à spécifier la manière dont les hommes et les femmes doivent se comporter et être au monde [...] il façonne nos pensées et nos émotions* » (Gilligan, Snider, 2018, p.15). Dans un article nommé « Comprendre le patriarcat », l'auteure, philosophe et professeure de philosophie bell hooks (2004) explique comment « *Pour endoctriner les garçons dans les règles du patriarcat, nous les forçons à ressentir de la douleur et à nier*

leurs sentiments » (bell hooks, 2003). Mes souvenirs sont trop imprécis pour pouvoir analyser précisément cette période. Mais j'en garde globalement, outre quelques souvenirs précis et désagréables de l'ordre du rite initiatique, la mémoire floue d'une « rupture affective ». Souvenir d'être divisé entre l'injonction « d'être comme il faut » et le besoin de « quelque chose d'autre » que je cherche, ne trouve pas, et dont je m'éloigne en étant « comme il faut ». Et ce « quelque chose d'autre » que je cherche mais ne trouve pas est évidemment l'amour de mes proches et ma sensibilité profonde dont je me suis déjà partiellement coupé des années plus tôt. C'est ma connexion à moi. Peut-être que les premières années de mon amitié avec Yann finalisent le travail de « rupture de connexion » que décrit Gilligan comme le « sacrifice de l'amour » dont le patriarcat serait la cause et la conséquence et qui se manifesterait chez les hommes par le détachement affectif et le renoncement aux compétences relationnelles. (Gilligan, Snider, 2019, p.38). C'est sans équivoque mon besoin fondamental d'amour qui était le plus frustré dans ma construction sociale d'homme. Les émotions générées par cette frustration du besoin d'amour devaient absolument être dissimulées, sous peine de trahir ma masculinité. *« on considère le détachement comme une preuve de maturité précisément parce que celui-ci reflète cet idéal de la pseudo-indépendance masculine, synonyme d'une existence pleinement humaine selon les codes du patriarcat. Il est frappant de constater à quel point la manière dont Bowlby décrit le processus de détachement suit de près cet idéal culturel d'autonomie masculine et capture bien cet archétype familial de l'homme stoïque, imperturbable, qui se préoccupe d'avantage d'accumuler pouvoir et sécurité matérielle plutôt que de développer son intimité émotionnelle ou sa capacité humaine de connexion. »* (Gilligan, Snider, 2019, p.89-90).

La psychosociologue Hochschild a nommé « travail émotionnel » (1975) le fait de s'efforcer à montrer à son entourage des émotions et affects différents (en qualité et/ou en quantité) des réels émotions et affects ressentis (Hochschild, 2003). Il peut s'agir de générer des affects ou bien d'en dissimuler. Ce concept de « travail émotionnel » est utilisé par les psychologues du travail qui étudient les « burnout ». Dans un article de Dagot et Perié (2014) relatant d'une étude qu'elles ont réalisée dans un centre d'appel (call center), elles évoquent le concept de « dissonance émotionnelle ». Il s'agit d'une dissonance entre les émotions réellement ressenties et les émotions que l'on « doit » montrer, par obligation professionnelle ou sociale. Autrement dit, il s'agit d'un état subi en raison d'un « travail émotionnel » (dissimulation d'émotions désagréables à connotation négative) de forte intensité : *« La dissonance émotionnelle survient lorsque la situation de travail exige l'expression d'une émotion qui n'est pas celle réellement ressentie par le sujet (Zapf, Isic, Bechtoldt & Blau, 2003 ; Zapf, Seifert, Schmutte, Mertini & Holz, 2001). Elle s'associe souvent à des difficultés psychologiques ou à des symptômes somatiques, et peut aussi avoir des conséquences importantes sur le travail (Abraham, 1998 ; Lewig & Dollard, 2003 ; Zapf et al., 2001). Comme le souligne Abraham (1998), la dissonance émotionnelle résulte d'un conflit entre la personne et le rôle qu'elle tient, entre le sujet et les émotions prescrites par l'organisation ; elle est une facette du travail émotionnel qui peut générer du burnout. »* (Dagot, Perié, 2014, p.155-175). Ces concepts de travail et dissonance émotionnels correspondent parfaitement à ce dont je me souviens avoir vécu régulièrement dans mon enfance et mon adolescence. Ils semblent également concorder avec ce que nous expliquent Gilligan et Snider du patriarcat et qui impose des rôles sociaux prédéfinis selon qu'on soit assigné-e homme ou femme. Chez les sujets « masculins », il y a d'une part une injonction à une soit-disant « indépendance » se caractérisant par un détachement affectif de ses parents, proches et ami-e-s, privilégiant des relations superficielles à des vraies relations intimes. Chez les sujets « féminins », il s'agit de

rester discrètes, de ne pas évoquer ses réels ressentis et ses opinions, de rester dans une posture « d'être au service » des autres, notamment sur le plan sentimental en veillant à rester dans les limites dictées par les normes sociales. Le patriarcat « *oblige les hommes à agir comme s'ils n'avaient pas – ou n'avaient pas même besoin – de rapport avec autrui, et les femmes à se comporter comme si on leur niait l'existence ou la nécessité d'avoir une identité propre. Mais c'est quelque chose que nul n'est censé voir, et encore moins dire* » (Gilligan, Snider, 2019, p.14).

4.6. Oh la latche ! La honte comme outil de normalisation

Au cœur de ces mécanismes, il y avait la honte. Je me souviens que tout au long de mes années de collège, entre garçons, nous prenions bien soin de nous rappeler mutuellement les règles à suivre pour être un vrai homme. C'était à la fois un jeu et un rite insidieux qui prenait la forme de dévalorisations, envers soi ou les autres, présents ou pas, en évoquant tout comportement « déviant » comme honteux. « Oh la latche ! », « Ça fait latche ! », « Il fait latche ! », « T'as pas latche ? ». La « latche », synonyme de honte était un outil d'auto-normalisation mutuelle. Selon Ott et Bittl, « *Un des attributs de l'instinct de survie, présents chez tous les mammifères comme chez l'humain est la capacité à éprouver la honte. La honte a, comme toute émotion, une fonction de protection, de gardien. Elle permet de tirer le rideau des limites intimes lorsque le noyau de l'être est menacé* » (Ott, Bittl, 2014, p.43). Le fait d'invoquer la honte à la place des autres est donc un moyen coercitif d'imposer les normes, qui doivent alors être suivies rigoureusement par chaque personne, faute de quoi elle « devra » ressentir de la honte, autrement dit se sentir menacée dans son intimité.

4.7. « Paradoxe de la relation »

La coupure avec les émotions est un phénomène courant dans nos sociétés occidentales et que Ott explique comme suit : « *Pour être accueillie, une émotion doit être perçue par soi-même. À force de se sentir jugé et condamné pour les manifestations de ses émotions, un enfant finira par comprendre que c'est l'émotion qui est mauvaise. Il se construira une image de soi dévalorisée et une carapace qui, à l'âge adulte pourra le rendre insensible à ses propres émotions et à celles des autres.* » (Ott, 2014, p.79). Vers cinq ans, c'est en réaction aux récits d'Auschwitz et aux discours débordant d'émotions de ma grand-mère que j'avais refoulé mon empathie et bloqué mes émotions. Personne ne m'avait empêché explicitement d'exprimer mes émotions ni jugé pour ça, mais c'est moi-même qui, confronté à trop de souffrance, ai condamné moi-même mes émotions pour me « protéger ». Je crois que le terme de « personal distress » correspond à ce que j'ai vécu. Quoi qu'il en soit, cette rupture émotionnelle était impérative pour moi car elle avait comme bénéfice secondaire de réduire ma souffrance au « traumatisme familial ». Je m'interroge si c'est le fait que j'étais un garçon qui a fait que j'ai réagi de cette façon. Est-ce que si j'avais été une fille, j'aurais choisi une autre façon de me protéger plus en correspondance avec les prescriptions dues à mon genre ? Ce n'est pas sûr, d'autant que le « personal distress », contrairement à la « dissonance émotionnelle », n'est pas due à un « jeu de rôle » mais à une « contagion émotionnelle ». Favre et ses collègues différencient le « personal distress » de la « coupure par rapport aux émotions » en ce que cette dernière serait de l'ordre du « refus de partager l'émotion » donc a priori volontaire, quand le « personal distress » serait un état pathologique désagréable, pouvant déboucher a posteriori sur plusieurs comportements, dont la coupure d'avec les émotions. Que ce soit a priori ou a posteriori, je me suis bel et bien coupé de mes émotions, coupure que j'ai enterrinée et affirmée à plusieurs reprises ultérieurement. Quoi qu'il soit, selon Gilligan et Snider, cette coupure d'avec les émotions serait commune à la plupart des hommes dans les

sociétés patriarcales. « Cette idée de Bowlby selon laquelle le détachement peut passer – à tort – pour un signe d'indépendance et de maturité, m'a conduite à une révélation : on considère le détachement comme une preuve de maturité précisément parce que celui-ci reflète cet idéal de la pseudo-indépendance masculine, synonyme d'une existence pleinement humaine selon les codes du patriarcat. Il est frappant de constater à quel point la manière dont Bowlby décrit le processus de détachement suit de près cet idéal culturel d'autonomie masculine et capture bien cet archétype familial de l'homme stoïque, imperturbable, qui se préoccupe davantage d'accumuler pouvoir et sécurité matérielle plutôt que de développer son intimité émotionnelle ou sa capacité humaine de connexion. » (Gilligan, Snider, 2019, p.89-90). En juxtaposant cette thèse avec la théorie de Festinger, il sortirait que la « rupture de connexion » serait une voie de réduction privilégiée par les hommes dans la dissonance cognitive éveillée par la relation entre les groupes de cognitions inconsistants que sont :

- d'une part,
 - une injonction à l'indépendance et la maturité masculines telles que définies par les représentations patriarcales – et qui affectent a priori les besoins fondamentaux d'orientation et d'autonomie,
 - un mécanisme de défense contre de potentielles souffrances d'ordre affectif (peur de la perte) – qui concerne en premier lieu le besoin fondamental d'amour. Même si ce mécanisme est inconscient, en tant qu'élaboration mentale, il est géré par le néocortex, par conséquent, il a sa place parmi les cognitions ;
- d'autre part, le besoin fondamental d'amour, se traduisant par de l'amitié, de la proximité physique, des relations intimes, de l'empathie, de la compassion.

En tant que phénomène psychologique récurrent, pathologique peut-être, cette dissonance cognitive mériterait d'être nommée. C'est ce que je vais faire parce qu'elle reviendra plusieurs fois dans ce travail. Paradoxe de l'amour ? Paradoxe de l'empathie ? Paradoxe de la connexion ? Paradoxe de la masculinité ? Je la nomme provisoirement « Paradoxe de la relation ». Elle décrit donc l'ensemble constitué par cette dissonance cognitive ainsi que son mode de réduction/évitement qui est « la coupure d'avec les émotions » ou encore « rupture de connexion ».

« Notre thèse met en évidence un paradoxe : nous abandonnons la relation afin d'avoir des « relations », c'est-à-dire une place à l'intérieur de l'ordre patriarcal. En ce sens, avec ses codes et son langage qui dictent de quelle façon un homme ou une femme devrait se comporter s'il ou elle veut être en sécurité ou protégé.e [...], le patriarcat est à la fois une source de perte de connexions et un rempart contre d'autres ruptures à venir – il est à l'origine du traumatisme tout en étant son propre moyen de défense contre le traumatisme. Même si ce paradoxe semble n'avoir aucun sens rationnel, il témoigne d'une logique psycho-comportementale. Nous entendons par là que les maladies mentales, par définition préjudiciables, portent également en elles des avantages psychologiques que les psychanalystes appellent des « bénéfices ». Cette terminologie nous aide à comprendre les mécanismes de la persistance du patriarcat, en partie car celui-ci rend la perte relationnelle irréparable, en conséquence de quoi le sacrifice des connexions – communément envisagé, au contraire, comme une blessure affective – se transforme en « bénéfice » psychologique : nous prenons soin d'éviter précisément la chose que nous désirons – l'amour – de façon à ne pas redevenir vulnérables, en proie à ce sentiment de perte dont on a l'impression qu'on ne peut y échapper ou le supporter » (Gilligan, Snider, 2019, p.26-27).

« C'est en passant par une épreuve initiatique qui commence pour les jeunes garçons à l'âge

auquel ils entrent à l'école et se poursuit avec les jeunes filles au sortir de l'enfance, avant de se rejouer parmi la gent masculine à l'adolescence quand ils apprennent à devenir des hommes, qu'on finit par associer la féminité au pseudo-relationnel (et au fait de se passer soi-même sous silence) et la masculinité à la pseudo-indépendance (et à la prémunition contre tout désir relationnel et toute sensibilité). En bref, les deux facettes d'un même problème: qu'on soit homme ou femme, chacun.e fait l'expérience d'un déplacement de son individualité hors du relationnel, ce qui a paradoxalement pour objectif de faciliter les « relations » plus superficielles. Voilà ce que nous entendons par déficit relationnel : une perte d'intimité et de connexion, plutôt qu'une séparation physique permanente en soi. » (Gilligan, Snider, 2019, p.40).

4.8. Responsabilité individuelle

Je fus très tôt sensibilisé à la pratique du boycott par mes parents qui n'achetaient pas les fruits d'Afrique du Sud pour ne pas soutenir l'apartheid. De même, illes préféraient acheter si possible dans les petits commerces que dans les grandes surfaces. Ceci a participé à me donner une culture politique passant par la « responsabilité individuelle », même si en parallèle, j'étais également initié à la « responsabilité collective » par les idéaux de mes parents et surtout l'engagement syndical de mon père. S'appuyant sur les travaux de Jacques Demorgon, philosophe et sociologue spécialiste de la transculturalité, Ott (2014) a repris une série d'antagonismes fondamentaux comme base de transformation des conflits transculturels. Concernant l'antagonisme « groupe-individu », il écrit : *« ce rapport « groupe-individu » apparaît lorsqu'il s'agit de prendre des décisions, de se positionner par rapport aux responsables, d'assumer des responsabilités. Les représentants d'une culture occidentale auront une vision du groupe comme d'une somme d'individus indépendants, alors que les représentants de cultures d'Afrique ou d'Asie regarderont l'individu comme membre d'une communauté avec toutes les obligations que cela implique [...] Dans les cultures traditionnelles, l'individu n'existe pas en tant que volonté propre : il est le représentant d'une lignée qui le précède. Sa place dans la société est tracée d'avance. Il n'a rien à prouver pour être reconnu puisqu'il est d'abord membre de telle entité. C'est plutôt l'inverse dans nos cultures occidentales »* (Ott, Bittl, 2014, p.183-184).

4.9. Sélection de l'information

Paradoxalement, le boycott des produits israéliens était encore tabou à la maison à cette époque. Je fais l'hypothèse que cette contradiction aurait pu s'expliquer par la théorie de la dissonance cognitive, en mettant en balance les cognitions « je ne veux pas soutenir l'économie d'un état tyran » et « Israël est le pays d'accueil des Juifs/ves du monde ayant été chassé-e-s de partout ailleurs ». En procédant à une « sélection de l'information » (Vaidis, 2011, p.142) comme mode de réduction ou d'évitement de la dissonance, mes parents auraient refusé de voir les informations qui montraient l'État d'Israël comme ayant des pratiques oppressantes envers le peuple arabe. Ce phénomène a été démontré par le « *paradigme de l'exposition sélective à l'information* [qui] s'intéresse à la manière dont les personnes vont sélectionner l'information à laquelle s'exposer en fonction de son caractère consistant ou inconsistant avec leur système de croyance. Ce paradigme montre ainsi que les participants préfèrent s'intéresser à des informations qui confirment leurs opinions plutôt qu'à des informations qui reviennent les remettre en cause (e.g. Brock et Balloun, 1967 ; Ehrlich, Guttman, Schönbach et Mills, 1957 ; Frey, 1986 ; Mills, Aronson et Robinson, 1959) » (Vaidis, 2011, p.129). Ce mode de réduction n'est pas sans m'évoquer l'affirmation de Favre (2013) que « *Chaque centre intégrateur dispose de la possibilité de modifier la perception*

[...] en fonction des expériences sensorielles préalables qui l'ont programmé. En clair, on voit mieux ce que notre passé nous a programmé à voir ! Et donc on voit moins bien le reste !! » (Favre, 2013, p.30).

4.10. Rapport conflictuel aux conflits

Un de mes plus anciens souvenirs remonte à mes quatre, cinq ou six ans : mes parents me disaient qu'illes ne croyaient pas en Dieu mais que c'était à moi de me faire ma propre opinion. Mes parents ne pouvant pas avoir tort, je l'interprétais par « Dieu n'existe pas ». Laurent et Joël avaient le même âge que moi et étaient mes copains et voisins d'immeuble. Tous deux, comme leurs parents, affirmaient que Dieu existait. Mon besoin fondamental d'orientation était complètement frustré et ça se manifestait par de la peur parfois accompagnée de colère. La situation était insupportable pour moi ! Badaboum ! Dissonance cognitive. Ma première tactique de réduction consista à tenter de convaincre soit mes parents, soit mes copains qu'illes se trompaient. Il fallait absolument que tout le monde tombe d'accord ! Devant mon échec cuisant, j'abandonnai ma mission au bout de quelques semaines. Je dus donc me contraindre à réduire une partie de ma dissonance par un « changement d'attitude » (Vaidis, 2011, p.136-138) (j'aime un peu moins Laurent et Joël), une autre partie par « restructuration cognitive » (voir supra) (les gens ont le droit de ne pas être d'accord ; Joël et Laurent ont tort) et à « tolérer » la partie résiduelle. *« Une solution radicale pour palier une situation de dissonance peut également consister à tolérer cet état de dissonance. En effet, si l'état de dissonance est avant tout un état d'inconfort, il doit être possible de tolérer cet état d'inconfort. [...] Festinger (1957) [...] Dans la continuité de ces propositions, Wyer (1974) a émis l'idée que chaque personne disposerait d'un seuil de tolérance à la dissonance (dissonance threshold). Chaque individu en situation de dissonance serait susceptible de tolérer une certaine quantité de dissonance. »* (Vaidis, 2011, p.145).

Ce souvenir prouve qu'à l'époque, j'avais déjà un rapport difficile aux conflits. Je suppose qu'il pourrait s'agir d'un « héritage familial » lié au traumatisme de la Shoah. Je retrouvai toute ma vie cette souffrance générée par des conflits qui paraissaient anodins à d'autres.

5. Parcours non contrôlé de carniste à animaliste

5.1. Dissonance émotionnelle

Enfant, et jusqu'à mes vingt-trois ans, j'étais un gros mangeur de viande. Vers vingt ans, j'avais une réflexion sur le fait qu'on mange au quotidien certains animaux et pas d'autres, pour des raisons qui me paraissaient déjà absurdes. Je ne comprenais pas la logique qui mettait certains animaux dans la catégorie des « consommables », d'autres dans celle des animaux domestiques non consommables, d'autres entre les deux, ou plutôt ne faisant pas consensus. Sans mettre de mots dessus, j'avais pris conscience de la construction culturelle qui faisait qu'un animal est mangeable ou pas. Si bien que quand j'eus des occasions pendant mon voyage au Viêt-Nam, je goûtai à la viande de tous les animaux qui dans ma culture n'étaient pas consommables (chien, cochon d'inde, ...). Il y avait là-dedans une part de curiosité, mais il y avait surtout l'affirmation que j'étais cohérent avec mon éthique, que je ne me faisais pas berner par les traditions, que j'assumais pleinement de manger des animaux. J'étais sensible à la souffrance animale, et je me convainquais que c'était l'ordre des choses que de manger de la viande. Quand j'en parlais ou que j'y réfléchissais, je niais mes ressentis profonds pour laisser la place au raisonnement. Je sentais un malaise que je ne voulais pas écouter ni regarder. Je l'interprétais comme de la « sensiblerie », comme un sentiment déplacé

que je refoulais, et surtout, que je cachais scrupuleusement ! Je devais être un homme, viril, qui n'a pas de faiblesses ridicules. Je me souviens avoir expérimenté deux fois des comportements oppressifs directs et violents sur des animaux : La première, je devais avoir entre neuf et douze ans. J'étais chez mes voisins et amis, Boris et Armand, dont le père était un archétype du patriarcat. Je pris leur carabine à plomb, dont je ne m'étais jamais servi, m'installai sur le rebord de la fenêtre de leur chambre et visai un moineau qui était posé sur la branche d'un jeune pin. Je tirai. L'oiseau tomba à terre, se mouvant encore. J'étais d'abord dans un état de surprise car je n'avais pas imaginé le toucher vraiment. Je n'avais pas eu réellement l'intention de le tuer, comme si la carabine n'était pas réellement dangereuse. Puis la surprise laissa la place à un mélange d'immense honte, de culpabilité, de désarroi. Ce souvenir me hanta pendant très longtemps. La deuxième expérience, bien plus flagrante, se déroula pendant la même période. Ciboulette, la chatte de ces mêmes voisins avait eu des petits. Boris et moi nous amusions à les mettre sur un drap que chacun de nous tenait d'un côté, et nous faisions sauter les chatons dans le drap. Les chatons gémissaient et nous rigolions. Je me souviens de ce rire que je me forçais à extraire de mon corps pour montrer comme j'étais un homme. Et ce rire venait de quelque chose de radicalement opposé à la joie. C'est la même sensation que je décris plus haut concernant la viande, mais beaucoup plus forte encore : c'était sans équivoque une sorte d'affirmation de ma virilité, pour me prouver et prouver aux autres que je n'étais pas sensible. Mais dans le fond, intérieurement, j'éprouvais de la culpabilité, du dégoût, de la peur. Ce sont mes besoins fondamentaux d'amour, de reconnaissance et d'orientation qui devaient être largement frustrés. Et d'un point de vue cognitif, je vivais une dissonance due à la relation inconsistante « j'ai de l'affection, de l'empathie pour ces chatons » et « je m'amuse à les faire souffrir ». Cette dissonance cognitive que je m'infligeais en me coupant de l'amour que j'éprouvais pour ces chatons, correspond sans équivoque à ce que Gilligan appelle la « rupture de connexion ». « Dans « *When boys become boys* » (paru en 2014, non traduit en français), Chu raconte l'épreuve initiatique par laquelle les garçons apprennent les codes de la masculinité qui requièrent pour eux d'abolir toute empathie et de masquer leur vulnérabilité, afin de leur permettre de revendiquer leur supériorité tout en évitant d'être rejeté par les autres [...] Les recherches de Judy Chu attestent bien de quelle manière, pour certains garçons, le prix à payer pour devenir l'un des garçons revient à substituer des conduites fallacieuses et autres faux-semblants à leur présence relationnelle (leur sollicitude, leur authenticité, leur expressivité et leur franchise). Elle observe que, de façon paradoxale, en réprimant leur désir d'entrer en contact avec les autres et leur sensibilité, sous prétexte qu'ils souhaitent faire partie des garçons, ces derniers sacrifient en fait leurs compétences relationnelles au profit de « relations » (Chu, 2014, p.206). En pratique, [...] dans le cas où ils seraient contraints de dire ce qu'ils pensent et ce qu'ils ressentent, révélant ainsi aux oreilles de tou.te.s leur sensibilité et leur vulnérabilité, ce seraient alors les autres garçons qui ne voudraient pas de leur compagnie, parce qu'ils ne les percevraient pas comme leurs semblables – autrement dit, de « vrais » garçons. » (Gilligan, Snider, 2019, p.38). Et cette « rupture de connexion », qui est donc une forme de « travail émotionnel », était donc la voie de réduction du « paradoxe de la relation » (voir supra). « Paradoxe de la relation » qui engendrait parfois une dissonance émotionnelle (voir supra). Ce sentiment de déchirement émotionnel. J'ai toujours connu Boris en souffrance psychologique. Intimement, j'avais beaucoup d'empathie et de compassion pour lui. Je me souviens en particulier du comportement oppressif de son père qui me faisait peur et me dégoûtait. Et en même temps, j'étais souvent la cible des railleries de Boris, qui je suppose, avait besoin d'un bouc émissaire pour évacuer toute la violence qu'il subissait chez lui. Il se moquait de moi mais aussi beaucoup de mes parents qu'il disaient « pas normaux ». Tout ceci

explique la pression que je me mettais pour lui prouver que j'étais insensible. Boris et moi nous entraînions mutuellement dans ces jeux virilistes, alors qu'Armand, son petit frère, lui, protestait, critiquait nos comportements injustes et cruels.

5.2. Reconnexion

Vingt-deux ans plus tard, en 2004, alors que j'avais très largement réduit ma consommation de viande pour des raisons écologiques que je développerai infra, je suivis une formation longue sur les énergies renouvelables à Chambéry, en Savoie. J'y rencontrai Jérôme qui était végane depuis presque dix ans. Ce qui me toucha chez lui était l'empathie et la compassion assumées qu'il éprouvait pour les animaux non-humains. Sa sensibilité le mettait dans un état émotionnel fort quand il en parlait, ce qui me rendit tout de suite réceptif à son discours. Il me parla d'antispécisme et de l'approche de la « domination » comme lecture des inégalités sociales. Ce fut un déclic pour moi et j'adhérai tout de suite, sur le plan idéologique, aux luttes dont il me parlait : animalisme, féminisme, ... Je devins sur le champ végétarien à tendance végétalienne. De même, lui et d'autres étaient de la mouvance libertaire, ce qui me fit changer mes représentations concernant l'anarchie. Je me sentais libertaire. En fait, l'empathie et la compassion qu'avait Jérôme pour les animaux me permirent de m'autoriser à déterrer les miennes. Je me trouvais alors dans une nouvelle situation psychologique dans laquelle il y avait confrontation entre mon empathie libérée pour les animaux d'un côté, et de l'autre côté la domination physique organisée par la société humaine allant jusqu'à l'extermination massive d'animaux. Cette dissonance cognitive s'éveilla immédiatement en moi et je fis immédiatement un parallèle avec les projections que j'avais faites envers la population allemande sous le nazisme. La situation était claire : le conditionnement auquel les Allemand-e-s avaient été sujet-te-s était du même ordre que celui auquel j'étais moi-même sujet en tant qu'humain spéciste.

Fin 2004, alors que je vivais pour quelques mois sur les flancs du Haut-Jura à huit cent cinquante mètres d'altitude, j'assistai par hasard à la transhumance des vaches qui passaient devant chez moi. Elles montaient, menées par quelques hommes, pâturer dans des alpages situés vers mille trois-cent mètres d'altitude. L'une d'elle perdit son petit pendant le trajet. Après ça, elle passa presque deux jours à faire des allers et retours entre la ferme et l'alpage en meuglant. Douze kilomètres et huit-cent mètres de dénivelé séparaient la ferme du pâturage, et cette vache cherchait son veau en l'appelant désespérément. Cette anecdote fut pour moi une preuve que les vaches étaient douées d'émotions semblables aux nôtres, qu'elles étaient sujettes à la souffrance morale. Cet évènement venait confirmer et renforcer mon empathie avec les animaux non-humains.

Je vécus pendant neuf ans mon végétarisme de manière isolée, sans évoluer dans ma réflexion. Entouré d'omnivores, je continuais à manger des produits laitiers, principalement chez les autres sans jamais en acheter, tout en restant très attiré par le fromage. La dissonance était en partie évitée en oubliant passivement et ponctuellement de penser à la problématique de la production laitière, autrement dit par « sélection de l'information », « arrêt du traitement de l'information » et elle était « tolérée » le reste du temps (voir supra). L'« arrêt du traitement de l'information » *« consiste en une sorte d'oubli de l'inconsistance. [...] cette catégorie rassemblerait les différentes formes que l'oubli peut prendre »* (Vaidis, 2011, p.152). C'est en 2013, quand je fus à nouveau confronté explicitement au fait qu'il n'y a pas de production de produits animaux (lait, œufs, ...) possible sans tuer d'animaux, et que la production de lait implique de grosses souffrances quotidiennes aux femelles, que ma

dissonance fut réveillée à un taux que je ne pouvais plus tolérer. Ces nouvelles informations étaient devenues plus « résistantes » que mon attrait pour le fromage. Je rêvai une nuit d'un spectacle de fusillade de canards sauvages. Au petit matin, je me réveillai avec la certitude du choix végane. Autrement dit de ne plus consommer de produits d'origine animale et de limiter autant que possible mes pratiques contribuant à une exploitation animale.

5.3. Vivre dans un monde carniste

5.3.1. Dissonances cognitives et support social

Malgré la radicalité de ma pensée en faveur de la cause animale, j'ai appris à être discret dans mon militantisme, pour des raisons de stratégie, d'efficacité et parce que c'est important pour moi de rester « connecté avec les autres » (satisfaction de mon besoin fondamental d'amour). Mais le fond de mon émotion est plutôt la peur du rejet et de l'exclusion. Autrement dit, il s'agit d'une frustration de mon besoin fondamental de reconnaissance. Mes expériences de discussions de fond m'ont parfois coûté très cher psychologiquement. Se sentant mis en danger, la réaction des omnivores est parfois agressive. Dans mes premières années de végétarisme, les réactions les plus fréquentes qui m'étaient envoyées étaient de l'ordre de la « nécessité » (si je n'étais pas encore carencé, ce n'était qu'une question de temps) et du « naturel » (« l'homme a toujours mangé de la viande »). Ce sont deux des croyances-piliers que décrit Melanie Joy dans sa description du carnisme (2010). Aujourd'hui, tout le monde sait qu'un régime végétalien équilibré est meilleur pour la santé qu'un régime omnivore, et même ceux qui en doutent ne croient plus aux problèmes de carences. Les réactions qu'engendrent ma présence de végane auprès d'omnivores ont changé. Elles sont beaucoup moins fortes et de nature différente. Pour autant rentrer dans ce débat évoque pour moi une montagne à déplacer, tellement mon cerveau a intégré que ça prenait de longues heures de seulement faire comprendre les prémices de mon éthique à un-e carniste. Par ailleurs, le sujet évoque tant d'émotions pour moi qu'il m'a parfois été difficile d'en parler sereinement. Petit à petit, j'ai renoncé aux discours, par économie d'énergie, pour me protéger, me préserver, et par peur du rejet dont j'ai parfois senti les prémices ou de réelles manifestations. Dans le même temps que je fréquente les omnivores pour satisfaire mon besoin d'amour, le constat de leurs pratiques spécistes (que j'associe à la souffrance animale) vient frustrer ce même besoin d'amour. Sur le plan psychologique, mon comportement muet est une forme de « travail émotionnel ». À l'échelle individuelle, il s'appelle renoncement. À l'échelle collective, il s'appelle conformisme. En effet, même si je garde mes idéaux entiers et reste connecté à mes ressentis profonds vis-à-vis des animaux non-humains, je me conforme en partie en me taisant. Il s'agit d'une dissonance cognitive due au support social réduite par un « travail émotionnel » qui pourrait se décliner en deux composantes qui sont « changement d'attitude » apparente (il ne s'agit pas de ma réelle attitude, et « rupture de connexion » puisque qu'il s'agit de m'interdire d'exprimer mes ressentis au profit des relations, qui par conséquent restent superficielles.

5.3.2. La tolérance en fonction du contexte

En repensant à des gens que j'ai appréciés ou dépréciés à différentes périodes, je me suis rendu compte plusieurs fois que mes seuils de tolérance des idées changent en fonction du contexte dans lequel je me trouve. Cette auto-observation faite parfois sur des laps de temps assez courts me laisse peu de doutes sur le fait que c'est bien le contexte qui influe sur ces seuils. Par exemple, mon séjour à Notre-Dame-des-Landes m'a permis de vivre dans un milieu où la solidarité était normale et allait beaucoup plus loin qu'ailleurs. La notion de

propriété privée était moins importante, voire niée chez certain-e, les pratiques qui en découlaient étaient plus collectives et basées sur les échanges. Pendant cette période, il me semble qu'il m'était plus difficile de tolérer des comportements individualistes. Je trouvais sur la ZAD suffisamment d'amour et de reconnaissance pour ne pas avoir besoin d'en chercher chez des personnes qui avaient des pratiques trop divergentes de mes idéaux.

Par extension, si je vivais dans une société majoritairement antispéciste, les véganes seraient largement assez nombreux/ses pour qu'il y ait parmi eux une grande diversité de personnes, avec une grande variété de personnalités. Je n'aurais pas « besoin » de tolérer les omnivores car mes besoins d'amour et de reconnaissance seraient remplis par une diversité suffisante de personnes. Et il est probable que je ne fréquenterais pas d'omnivores, comme aujourd'hui je ne fréquente presque pas de fascistes et d'homophobes. Je ne tolère pas les fascistes et les homophobes parce que j'ai les moyens de ne pas les tolérer. Pour satisfaire ces mêmes besoins fondamentaux dans une société où le racisme, le patriarcat et l'homophobie seraient consensuels, alors j'aurais besoin de tolérer des gens foncièrement racistes, sexistes et homophobes. Il est probable que je les tolérerais. Le curseur de ma tolérance s'adapte à mes besoins. Cela peut s'expliquer facilement par la théorie de la dissonance cognitive : il s'agit de minimiser les cognitions inconsistantes renvoyant au support social par modulation de l'appréciation des gens. Il s'agit également du phénomène de normalisation tel que décrit par Allport (1924, 1962) : *« en présence d'autrui, les individus modèrent leurs jugements pour éviter d'être trop en désaccord avec les autres individus [...] pour permettre l'émergence d'une structure collective [...] cette modération traduirait un système de concessions réciproques nécessaire à la formation et au maintien d'une société ou d'un groupe. Les individus chercheraient à se rendre acceptables pour autrui [et j'ajoute « et à accepter autrui »] et maximiseraient leurs chances d'y parvenir en émettant un jugement modéré (proche de celui d'autrui) »*. Il s'agit ici de satisfaire ses besoins fondamentaux de reconnaissance (autrui et groupe) et de sécurité (se sentir bien dans une communauté).

Adapter mon seuil de tolérance aux idées et aux gens est donc une des stratégies que j'ai trouvée pour réduire ponctuellement la dissonance due à l'inconsistance entre d'une part mes besoins d'amour et de reconnaissance d'une diversité de personnes, et d'autre part de la divergence avec leurs idées et pratiques. Cette adaptation en fonction du contexte me permet de survivre, socialement parlant. Je suppose que les autres véganes qui sont jugé-e-s extrémistes à cause de leur discours saillant et/ou leur comportement socialement décalé, ont d'autres modes de réduction de la même dissonance. Je fais l'hypothèse que le support social est moins important pour eux (plus de facilité à remplir besoins d'amour et reconnaissance) et/ou que les cognitions renvoyant aux injustices sont encore plus fortes, ou bien qu'elles tolèrent la dissonance, ou encore pire, qu'elles n'arrivent ni à la réduire ni à la tolérer.

6. Dominations et idéologies dominantes

6.1. Idéologies dominantes et invisibilité

À l'hiver 2002, de retour d'un voyage au Viêt-Nam, je commençai à chercher du travail dans les énergies renouvelables et à creuser plus la problématique écologique, pour laquelle j'avais toujours eu une grande sensibilité. Je pris alors conscience, par l'intermédiaire d'internet, de la réalité, de l'ampleur et de la gravité du choc climatique que l'humanité était en train de provoquer : des milliards d'humain-e-s devraient quitter leurs terres à cause de la montée des

mers ; famines et guerres assurées. Un infernal cercle vicieux aux conséquences catastrophiques. Cette prise de conscience fut pour moi un électrochoc. Je me souviens être assis devant le gros ordinateur de mes parents, installé dans la petite pièce dans laquelle je dormais. Je lisais, sidéré. Lisais et relisais. Cherchais les sources, recoupais les informations, vérifiais et recherchais encore. J'étais dans une sorte d'effroi, gorge nouée et boule dans le sternum. À cette peur se mêlaient parfois tristesse et dégoût. Des larmes me venaient aussi parfois, même si à cette période je n'avais pas encore réappris à pleurer. La honte aussi. La honte de participer et cautionner ce système apparaissait par moments. Puis la colère. La colère contre ce système destructeur, contre l'humanité, contre moi-même. Ce sont, je crois, mes besoins fondamentaux d'amour, de reconnaissance et d'orientation qui étaient frustrés. Les besoins d'amour et de reconnaissance car les générations futures, que j'aimais en tant qu'humain-e-s, que je reconnaissais comme dignes de vivre dans de bonnes conditions, allaient devoir s'adapter aux nouvelles conditions qu'on leur infligeait pour survivre, parfois à un prix démesuré. Besoin de reconnaissance également parce que je me jugeais moi-même pour mes pratiques et mon mode de vie. Le besoin d'orientation parce qu'il y avait alors un fossé gigantesque entre d'une part les normes sociales à l'œuvre dans mon environnement, et d'autre part les pratiques que, - selon les nouvelles informations dont je disposais, je supposais correctes et respectueuses des humain-e-s présent-e-s et futur-e-s. En clair, je n'avais plus de repères quand à la façon de vivre et d'agir. Ces informations, connues et reconnues par toutes les institutions internationales dont l'ONU et ses nébuleuses, étaient ignorées et/ou niées par le grand public. Cet écart, entre d'une part les conséquences dramatiques, et d'autre part le laisser-faire généralisé, résonna fortement en moi avec la représentation que je me faisais de la population allemande qui laissait faire un génocide. La peur et la colère correspondent, je crois, à ce que je ressentais par rapport à ce dernier phénomène, elles indiquaient les frustrations de mes besoins fondamentaux, à nouveau d'orientation mais aussi cette fois de créativité (et de sens).

La comparaison entre la population allemande qui laisse faire un génocide, et celui de la population humaine d'aujourd'hui qui laisse faire des changements climatiques peut paraître abusive du fait que dans le cas du nazisme, il est question d'une idéologie explicitement raciste, homophobe et totalitaire qui exerce une oppression directe et radicale sur d'autres catégories de personnes. On peut affirmer sans équivoque que ce « processus d'exclusion » est le phénomène universel du bouc émissaire tel que décrit par René Girard (1982). Au contraire, dans le cas des changements climatiques, c'est l'ensemble de la population humaine actuelle qui constitue le groupe oppressant, sans qu'il n'y ait – a priori, de catégorisation sociale. Le critère de différenciation principal étant le temps. Même s'il serait pertinent et intéressant de le faire, je resterai à l'échelle globale du phénomène sans prendre en considération les différences entre riches et pauvres qui ont des impacts écologiques très différents, ainsi qu'entre populations du nord et populations du sud car la gravité des conséquences à subir s'annonce très différente.

Cette comparaison, donc, peut sembler abusive, elle peut pourtant être très instructive et je tiens à la développer, d'abord parce que je l'aie vécue intimement, et aussi qu'elle permet d'articuler les rapports de dominations avec la psychologie. En effet, le commun à ces deux phénomènes est une domination systémique et massive.

Dans le cas du nazisme, c'est bien sûr et principalement le besoin de sécurité qui était frustré chez une majorité d'Allemand-e-s de l'époque, dû au contexte historico-socio-économique. Je suppose qu'il y avait également au sein de la population allemande les frustrations des besoins d'orientation et de créativité, dû au fait qu'on peut manquer respectivement de repères et de

sens en période de crise. Cette frustration des besoins fondamentaux se manifestèrent par de la peur et de la colère. Non accueillies et gérées comme elles auraient dû l'être, ces émotions collectives se transformèrent en haine et préjugés qui amenèrent Hitler au pouvoir avec toutes les conséquences qui suivirent. Il s'agissait alors pour le peuple allemand de satisfaire ses besoins fondamentaux de sécurité, d'orientation et de créativité par les voies que leur proposait Hitler, et notamment l'extermination massive de « catégories » entières de la population. Dans le cas des changements climatiques, au contraire, il n'est pas question de bouc émissaire dans le rapport de domination global que je décris. Ce sont les désirs et besoins de la population humaine contemporaine qui sont imposés comme prioritaires sur les besoins fondamentaux physiologiques et psychologiques des humain-e-s futur-e-s. En effet, nos modes de vie consuméristes et de plus en plus dépendants des technologies polluantes, servent à satisfaire nos besoins fondamentaux, qu'ils soient physiologiques ou psychologiques. Le mode de vie occidental moderne est d'ailleurs le seul proposé et présenté comme valable par l'idéologie capitaliste. De surcroît, les autres idéologies (y compris celles qui respecteraient les animaux humain-e-s et non humain-e-s d'aujourd'hui et de demain), sont dévalorisées, jugées, criminalisées. Les générations à venir, elles, auront plus de mal à satisfaire leurs propres besoins du fait qu'elles hériteront des nouvelles conditions sociales et écologiques que nous créons involontairement, et auxquelles elles devront s'adapter ; ou mourir. Dans un cas, donc, une domination volontaire, explicite et contrôlée ; dans l'autre cas une domination involontaire, implicite et incontrôlée. Pourquoi alors cette analogie m'était-elle apparue comme une évidence ? Tout simplement parce que c'est la compassion pour ma grand-mère - ou peut-être le souvenir de la compassion que j'avais eue pour elle, soit de l'empathie, qui me plaçait du point de vue du groupe dominé. Depuis cet endroit, peu importent les motivations profondes du groupe dominant. Ce qui importe, ce sont les intérêts propres des individu-e-s, et notamment les conditions de vie et de survie qui impactent directement les besoins fondamentaux, qu'ils soient physiologiques ou psychologiques. C'est donc en mettant le focus sur la satisfaction des besoins de chaque groupe que l'on peut créer un rapport intergroupe équitable, alors que vu depuis le groupe dominant, une multitude de biais cognitifs de différents registres vont avoir tendance à mettre l'attention ailleurs que sur les oppressions. Cette invisibilité ne vaut bien sûr que pour les personnes appartenant au groupe dominant. Les personnes qui subissent la domination, elles, s'en souviennent constamment. L'oppression est inscrite dans les corps, le cerveau limbique en a archivé des marques depuis toujours, comme autant de traumatismes prêts à réveiller des souffrances. *« Comme l'avait bien vu le sociologue W.E.B. Dubois – le premier docteur noir diplômé de Harvard –, il y a une sorte d'asymétrie dans les effets, mais aussi dans la conscience des discriminations raciales. Alors que pour beaucoup de Blancs, les discriminations sont invisibles et ne perturbent en rien leur vie quotidienne, les Noirs doivent au contraire y penser chaque jour. Cette insouciance donnée aux premiers (et refusée aux seconds) fait en quelques sortes partie du « salaire de la blancheur » (Gibert, 2015, p.199).*

« Quand une idéologie est solidement établie, les opinions et pratiques qui la caractérisent sont perçues comme des évidences. Elles passent pour des faits plutôt que pour des valeurs. «Les choses sont ainsi faites»... Une idéologie dominante est essentiellement invisible. [...] Il n'est pas surprenant que le végétarisme ait été nommé avant le carnisme, tout comme le féminisme l'a été avant le patriarcat. Il est facile de repérer les idéologies qui s'écartent du courant dominant. En outre, l'invisibilité est le principal moyen par lequel les idéologies dominantes perdurent. Et l'absence de nom préserve l'invisibilité. On ne parle pas de ce qu'aucun terme ne désigne, et on ne questionne pas ce dont on ne peut pas parler. » (Melanie

« À partir du moment où une conception binaire du genre gouverne notre façon de voir et de parler, il devient en apparence impossible d'entendre ou de rendre plus crédible une voix qui n'est ni égocentrée, ni dépourvue d'identité propre, ni égoïste, ni généreuse. Le cadre dualiste de cette conception du genre est si puissant, lorsqu'il s'agit de façonner notre perception du monde, qu'il peut littéralement nous empêcher de voir ce qui est juste sous nos yeux. Cela revient exactement à porter des lunettes qui déformeraient notre perception » (Gilligan, Snider, 2019 p.64).

6.2. Le patriarcat, matrice des idéologies dominantes ?

« c'est notre capacité à communiquer nos sentiments personnels et à capter ceux des autres, celle-là même nous permettant ainsi de soigner les fractures dans la connexion, qui menace les structures hiérarchiques. Le maintien ou la justification de l'inégalité est mis en péril par certains états émotionnels comme l'empathie ou la compassion à l'égard des souffrances ou de l'humanité d'autrui. Tant que les personnes situées en bas de la pyramide demeurent capables d'exprimer leurs émotions, et que les personnes situées au sommet de la hiérarchie sont capables de ressentir de l'empathie, nous sommes inévitablement attirés par la réparation des ruptures de toutes sortes causées par la hiérarchie. De ce fait, nos élans relationnels et nos compétences sociales – notre désir d'échanger avec les autres et notre capacité à assimiler leurs émotions et leurs expériences tout en leur partageant les nôtres – doivent être compromis ou contenus, sacrifiés ou en tout cas maîtrisés, afin de maintenir un ordre social qui dépend de la division des individus entre supérieurs et inférieurs, touchables et intouchables, que ce soit sur la base de la race, du genre, de la classe, de la caste, de la religion, de la sexualité, ou de tout ce que vous voudrez. Afin de mettre en œuvre ce sacrifice relationnel, nécessaire à l'instauration et au maintien de structures de pouvoir ou de statut hiérarchiques, une seule condition : faire en sorte que tout moyen de protestation soit inefficace et que notre capacité de guérison mutuelle soit subvertie. Le patriarcat persiste en partie parce que c'est exactement ce qu'il fait. » (Gilligan, Snider, 2019, p.23-24). La compréhension de Gilligan et Snider ont du patriarcat serait donc une sorte de matrice des autres idéologies dominantes. Ce serait le patriarcat qui forgerait psychologiquement les individu-e-s et par là même les conditionnerait à perpétuer les inégalités.

6.3. Sexisme et patriarcat

La description que font Gilligan et Snider du patriarcat correspond à la définition psychosociale de « l'idéologie » : *« De fait, en tant que culture, le patriarcat s'est établi comme un système de règles et de valeurs, de codes et de lois visant à spécifier la manière dont les hommes et les femmes doivent se comporter et être au monde. Rompre ces règles n'est pas sans conséquence pour celui ou celle qui sort du cadre. De manière plus insidieuse, le patriarcat est aussi intégré par chacun.e d'entre nous, intérieurement – il façonne nos pensées et nos émotions, il modèle notre perception et notre jugement de nous-mêmes, de nos désirs, de nos rapports humains, du monde dans lequel nous vivons. De plus, ces deux aspects – culturel et psychologique –, coexistent souvent dans un état de tension : nous sommes en mesure non seulement d'intérioriser, mais aussi de concrétiser inconsciemment, un système auquel nous nous opposons par ailleurs activement et consciemment. Dans un essai intitulé « The Nasty Woman: Destruction and the Path to Mutual Recognition », écrit peu après l'élection de Trump, la psychologue Tracy Sidesinger observe la présence fantomatique de normes et de valeurs patriarcales : « Quand bien même nous avons développé un*

positionnement conscient en faveur de l'égalité, notre attitude s'inscrit toujours dans le contexte plus large de certains schémas de pensée inconscients qui définissent ce que devrait être une femme – un contexte qui plane au-dessus de nous comme un fantôme, et qui rend le processus de mutualisation de nos subjectivités masculines et féminines bien plus difficile qu'il ne devrait l'être selon nous. » Nous avons beau croire en l'égalité des femmes, il n'en demeure pas moins qu'en tant que femmes, nous ressentons de la culpabilité lorsque nous défendons nos propres besoins, ou de la gêne à voir d'autres femmes le faire – tout comme les hommes, y compris les hommes féministes, peuvent ressentir de la colère et de la honte lorsque leur sentiment d'autonomie, leur statut ou leur pouvoir sont menacés et que leur vulnérabilité se trouve dévoilée au grand jour. » (Gilligan, Snider, 2019, p.15-16). Comme le décrivent Gilligan et Snider, le patriarcat marque les corps et les esprits au quotidien sans même qu'on s'en rende compte. Il a forgé les individu-e-s que nous sommes, de sorte que nous n'avons même pas conscience que nos représentations, nos pensées, nos pratiques, en découlent directement. Alors que je travaille depuis trois ans sur cette recherche, que j'avais fait des liens sur la relation aux animaux et les coupures d'avec les émotions, que j'avais exploré et analysé mes propres ruptures émotionnelles, que je suis théoriquement partisan de l'intersectionnalité, j'avais associé mes coupures émotionnelles à mes expériences personnelles et familiale sans faire de lien direct, pourtant évident à posteriori, avec l'idéologie patriarcale. « Nous avons été abasourdis par trois découvertes, en particulier : d'abord, que les codes régissant la masculinité et la féminité selon le modèle patriarcal – nous entendons par là les constructions sociales de ce modèle censées définir à quelle condition on peut être considéré comme un homme respectable ou préjuger de la bonne féminité – correspondent à ce que le psychiatre et psychanalyste britannique John Bowlby identifie comme des réponses pathologiques à la perte ; notamment le détachement émotionnel et la bienveillance (caregiving) compulsive. Ensuite, que les rituels de passage en territoire de masculinité et de féminité selon les codes du patriarcat diminuent notre capacité à combler le fossé relationnel – en enjoignant les hommes à dissocier leurs pensées de leurs émotions (et donc à ne pas penser à ce qu'ils ressentent) et en suggérant aux femmes de se taire (et donc à ne pas dire ce qu'elles savent) » (Gilligan, Snider, 2019, p.24).

6.4. Spécisme et carnisme

Le spécisme est l'idéologie qui s'appuie sur les différences entre les espèces pour justifier des discriminations arbitraires entre elles, de la même façon que le racisme s'appuie sur des critères subjectifs et arbitraires pour justifier des discriminations, que le sexisme s'appuie sur les différences biologiques entre hommes et femmes pour justifier des oppressions. Vu de loin et de l'extérieur, il s'agit de représentations sociales binaires qui tendent à placer une catégorie d'individu-e-s prétendue plus civilisée, intelligente et rationnelle, ontologiquement au dessus d'une autre prétendue plus sauvage, instinctive et émotionnelle. Les individu-e-s appartenant au groupe dominant sont des sujet-te-s à part entière, se déclarant libres et disposent insidieusement des individu-e-s appartenant à la catégorie dominée qui sont elleux soumis-e-s à un processus d'objectification. Il s'avère que c'est beaucoup plus complexe vu de l'intérieur, notamment en incluant les aspects psychologiques, les dominations se déclinent alors en une multitude de nuances sur différents registres, de variétés, souvent de façon invisible, voire insidieuse. Concrètement, le spécisme a pour fonction de légitimer la domination humaine sur les animaux. Contrairement à l'argument végéphobe qui prétend que « les antispécistes voudraient donner les mêmes droits à tou-te-s les animaux humain-e-s et non humain-e-s », le projet animaliste, tel que je le comprends et le défends, aurait plutôt pour vocation de créer les conditions d'une société où tou-te-s les individu-e-s sentent-e-s,

humain-e-s ou non, puissent satisfaire leurs besoins fondamentaux physiologiques et psychologiques. Les droits de chaque espèce étant donc adaptés à ses besoins fondamentaux et secondaires propres. Ce projet implique de pouvoir déterminer et définir les besoins fondamentaux et secondaires pour chaque espèce, ce qui s'avère être un gros travail de fond et d'investigation, étant donné les difficultés de communications entre humain-e-s et animaux non-humains.

Le carnisme est l'idéologie fondée sur la croyance que manger de la viande est normal, naturel et nécessaire. On pourrait dire que carnisme est au spécisme ce que le patriarcat est au sexisme, ou encore ce que le (post-) colonialisme est au racisme. *« Voici une scène observée devant un petit enclos d'animaux de ferme (cochons, vaches, poulets) situé à l'extérieur d'un magasin d'alimentation. Des enfants et leurs parents sont collés aux grilles. Ils regardent affectueusement les poussins et porcelets, sourient, cherchent à toucher les animaux, leur offrent de la nourriture. Ces mêmes personnes vont ensuite acheter du poulet, du jambon et du bœuf. Où est passée leur empathie ? - Pour consommer la chair d'animaux que nous caressons, nous devons être si pleinement convaincus qu'il est juste de manger de la viande que cela nous évite d'avoir conscience de ce que nous faisons. Le carnisme repose sur l'idéologie des « 3 N » : manger de la viande est normal, naturel, nécessaire. Il est semblable en cela à tous les systèmes violents bâtis sur l'exploitation d'une catégorie d'individus. Les 3 N sont si enracinés dans notre conscience sociale qu'ils guident nos actions sans que nous ayons à y penser. »* (Joy, 2010).

6.5. Intersectionnalité

L'étude de ces idéologies dominantes me donne envie d'élaborer des échelles évaluatives en fonction que ces idéologies seraient plus ou moins dominantes, systémiques, durables, implicites, contrôlées, visibles, tangibles. Cet outil permettrait de faire des liens logiques entre idéologies et impacts psychologiques. Loin de moi l'idée de vouloir les prioriser. Au contraire, partisan de l'intersectionnalité, je pense que les dominations systémiques sont entremêlées et qu'il est préférable de les traiter ensemble que séparément. Par ailleurs, prioriser revient forcément à choisir, et donc à exclure. Les études et luttes contre les dominations devraient trouver de la puissance dans leur convergence plus que dans leur fractionnement. *« Le terme [intersectionnalité] vient de la professeure de droit afro-américaine Kimberley Crenshaw, qui l'utilise pour désigner l'intersection entre différentes formes d'oppressions ou de discriminations. [...] L'intersectionnalité, qui est aujourd'hui un domaine d'études sociologiques à part entière, cherche donc à penser le croisement des oppressions, de toutes les oppressions : sexisme, racisme, classisme (classe socio-économique), hétéro-sexisme, capacitisme (handicap), etc.*

Pour plusieurs, il convient d'ajouter le spécisme à la liste. Ainsi, dans ses livres, « The sexual politics of meat » et « The pornography of meat », l'écoféministe Carol J. Adams montre clairement l'intrication du sexisme et du spécisme : les femmes sont des « chiennes » et les vaches qui refusent d'obéir des « salopes ». On oublie d'ailleurs souvent qu'avec la domestication, les femelles sont d'avantage exploitées que les mâles, puisqu'en plus de leur chair, elles doivent fournir des œufs, du lait, des veaux ou des porcelets. L'oppression patriarcale s'immisce ainsi dans notre rapport aux non-humains. » (Gibert, 2015, p.186-189). L'auteure Élise Desaulniers, relate aussi dans son article « Les vrais mâles préfèrent la viande » (2014), *« Historiquement, les femmes ont été considérées comme moins intelligentes que les hommes, moins rationnelles, plus près de la nature et des animaux. [...] Réduire les femmes et les autres animaux à quelque chose de moins civilisé qu'eux a permis aux hommes*

de les exploiter » (Gibert, 2015, p.190-191). « Dans le fond, ce que dit l'écoféminisme antispéciste, c'est qu'on ne peut comprendre adéquatement la réalité des oppressions sexiste et spéciste qu'en comprenant leur enchevêtrement (même le mouvement pour la défense des animaux – constitué à 80 % de femmes – est aux prises avec ce problème, puisqu'il est encore principalement dirigé par des hommes). L'analogie entre le sexisme et le spécisme serait un peu plus qu'une analogie : ce pourrait bien être l'expression d'une logique plus générale – la logique de la domination. » (Gibert, 2015, p.191)

« Les similitudes entre le spécisme et le racisme sont nombreuses. La traite des esclaves, en particulier, peut rappeler notre traitement des animaux : vente aux enchères, transports entassés dans des navires, utilisation de chaînes, de cages et de divers moyens de contention, techniques pour « casser » les plus rebelles, séparation des parents et des enfants, sévices corporels en cas de désobéissance, eugénisme, marquage au fer rouge, etc. Les justifications de l'esclavage ont aussi des airs de famille avec celles de l'exploitation animale : c'est une nécessité économique, c'est la volonté de Dieu, et il est dans la nature du Noir de servir son maître blanc, lequel traite d'ailleurs ses esclaves avec humanité et participe en réalité à leur émancipation. En 1836, le chancelier de l'université de Caroline du Sud concluait ainsi un mémoire sur le sujet : « L'institution de l'esclavage est un processus essentiel pour sortir de la vie sauvage³. » » (Gibert, 2015, p.191-194).

7. Éveil de dissonance chez les dominant-e-s

7.1. Domination intergénérationnelle

Comme raconté supra, j'éprouvai donc par intermittence, en découvrant le phénomène du choc climatique et ses conséquences probables, de la peur, du dégoût, de la honte, de la tristesse et de la colère. Bimbambadaboum ! Cela éveilla en moi une dissonance cognitive ! Il s'agissait alors d'une inconsistance entre les groupes de cognitions :

- D'une part (groupe 1) :
 - « J'éprouve amour et reconnaissance pour les futur-e-s humain-e-s,
 - les futur-e-s humain-e-s vont souffrir pour survivre au choc climatique, mourir pour beaucoup d'entre eux,
 - je suis responsable de mes pratiques et de leurs conséquences,
 - une compassion anticipée est projetée sur les victimes probables du fait du traumatisme familial,
 - un cocktail émotionnel (qui renforce tout le groupe de cognitions). »
- D'autre part (groupe 2) :
 - « Mes pratiques ont des conséquences écologiques qui impactent radicalement le climat. »

« la résistance au changement des éléments en jeu oriente la réduction de la dissonance : de manière générale, la cognition la plus résistante au changement est maintenue « gelée » et c'est la cognition la moins résistante qui va être modulée pour réduire la dissonance. Les sources de résistance les plus importantes pour une cognition sont l'attachement de cette cognition à la réalité, et le lien qu'entretient la cognition avec d'autres cognitions. [...] la cognition la moins résistante céderait pour réduire l'inconsistance. » (Vaidis, 2011, p.17 et 18). Du fait du cocktail émotionnel qui me traversait, le groupe de cognitions le plus résistant

3 William Harper, « Memoir of slavery », dans The pro.slavery argument, as maintained by the most distinguished writers of the southern states, 1852, p.1-98 [reprint New York, Negrouniversities press, 1968].

était le premier cité (groupe 1). D'autant plus qu'étant dans une période de réorientation, et donc avec peu d'habitudes ancrées dans la réalité, mes pratiques (groupe 2), avaient cognitivement moins d'importance qu'elles auraient eu à une période où j'aurais été engagé dans une routine (emploi, famille, activités, ...). Ma voie de réduction privilégiée fut donc la remise en cause de mes pratiques. Je pris alors de fermes résolutions concernant mes habitudes, notamment de ne plus prendre l'avion, le moins possible la voiture, de ne presque plus manger de viande, ...

Pourquoi là où je vivais une si forte dissonance cognitive, les autres humain-e-s de mon entourage semblaient ne pas en vivre ? Pourquoi des informations d'une telle gravité restaient des omertàs ? A priori, pour des personnes étant installées dans une routine avec des habitudes bien ancrées dans le réel, le groupe 2 devrait être beaucoup plus résistant. Concernant le groupe 1, premièrement, la notion de responsabilité individuelle est conditionnelle à l'éveil de la dissonance. En effet, pour quelqu'un-e qui ne se considérerait pas individuellement responsable de ses pratiques, ce groupe de cognition serait peu important. Cela dépend donc de la façon dont le sujet se représente son rapport à la responsabilité individuelle au sein de la société. On est alors dans l'antagonisme culturel « groupe-individu » décrit par Ott (2014, p.183-184). Il est d'ailleurs pertinent de considérer que quand les pratiques répondent à des impératifs de survie dans un contexte socio-économique difficile, les marges de manœuvre sont parfois trop faibles pour permettre quelque choix que ce soit. La notion de responsabilité individuelle n'a alors aucun sens. Deuxièmement, il n'y avait pas encore, en 2002, de changements climatiques observables couramment. Les conséquences du choc climatique à venir étaient alors abstraites et concernaient le futur. La plupart des gens ne se sentait donc pas directement et personnellement mis en danger. Ainsi, aucun de leurs besoins fondamentaux n'était impacté, il n'y avait donc pas de réaction émotionnelle. Troisièmement, il est difficile d'avoir de l'empathie pour les générations futures dans la mesure où elles sont au mieux, imaginées et supposées. Quatrièmement, le mode de vie occidental moderne, - je me permets ce stéréotype, implique de nombreux engagements individuels, ce qui renforce les cognitions du fait d'un fort ancrage dans la réalité. J'en déduis qu'il est logique que chez la plupart des gens, le groupe 2 était moins résistant que le groupe 1 et donc qu'elles l'aient « modulé » de façon privilégiée pour réduire la dissonance.

Mais mes changements d'attitude et de pratiques ne suffirent pas à réduire la dissonance. Du groupe « oppressif », j'avais désormais la position de solidaire du groupe opprimé. Je me mis à prêcher la bonne parole écologiste tout en creusant un décalage avec mon entourage : en réduisant partiellement une dissonance, j'en générâi une autre due à l'éloignement du « support social ». Je n'étais ni crédible ni efficace. « *Dans les principes initiaux de Festinger (1957), le support social est une source potentielle de dissonance tout autant qu'un moyen de réduire un état de dissonance. Matz et Wood (2005) ont repris certains principes de la théorie initiale en proposant un protocole expérimental autour duquel les participants exposés au désaccord avec un groupe de pairs ressentent de la dissonance.* » (Vaidis, 2011, p.119). Je tolérai tant bien que mal cette dissonance, la vivant viscéralement. J'eus longtemps honte de le vivre, du mal à l'exprimer car trop émouvant pour moi. Trop d'expériences de rejets venaient me rappeler le danger que constituait l'évocation de la cause écologique pour laquelle j'avais rarement été pris au sérieux, et je m'étais souvent senti rejeté. J'avais souvent l'impression d'être conscient de quelque chose de dramatique que je n'arrivais pas à transmettre, même pas à expliquer. La dissonance éveillée par les divergences d'idées avec mon entourage m'a longtemps fait souffrir. J'avais encore très récemment le lourd sentiment de porter quelque

chose que je ne pouvais pas porter tout seul et je vivais comme des coups de couteaux les refus quotidiens de mes congénères de prendre elleux aussi sur leurs épaules leur part de responsabilité.

7.2. Dissonances cognitives récurrentes

De façon quasi-systématique, on peut observer une résistance au changement de la part des dominant-e-s quant à leurs pratiques oppressives. Cela explique le fait que les revendications portées par les dominé-e-s suscitent la plupart du temps des réactions virulentes chez les dominant-e-s. Je repère trois dissonances cognitives fréquemment éveillées chez les dominant-e-s quand illes sont confronté-e-s aux réalités de l'oppression qu'illes exercent : elles concernent respectivement la prise de conscience (besoin d'orientation), l'égo (besoin de reconnaissance) et les changements de pratiques (besoin d'autonomie).

- Les oppressions, quand elles sont intégrées aux pratiques et normes sociales, sont ancrées dans la réalité des dominant-e-s, ce qui rend les cognitions qui y sont associées très résistantes ; les remettre en question, voire en cause, peut donc constituer des efforts psychologiques considérables. En d'autres termes, il est souvent difficile pour le (groupe) dominant de prendre conscience de la domination qu'il exerce. Le confronter à ça pouvant éveiller une dissonance cognitive attisée par les émotions potentiellement engendrées par la frustration du besoin d'orientation.
- Cette même confrontation peut dans certains cas, éveiller une dissonance cognitive due à l'inconsistance des cognitions « Je suis quelqu'un-e de bien » (égo) et « je suis dominant-e (implicitement, je fais souffrir) ». Il m'arrive moi-même d'être dérangé par des propos féministes, alors qu'objectivement, ils ne menacent en rien la satisfaction mes besoins fondamentaux, mais la peur du jugement qui sous-tend celles du rejet et de l'exclusion, frustre subjectivement mon besoin de reconnaissance. Cette dissonance dépend de l'estime que le sujet porte à lui-même (un fort égo sert souvent à combler un manque d'estime de soi), de ses représentations du monde, et de l'objet de la remise en question. Cette dissonance peut être attisée par les émotions dues à la frustration du besoin fondamental de reconnaissance.
- Le besoin fondamental d'autonomie a de fortes probabilités d'être impacté par le fait qu'en tant que dominant, le groupe répond à ses désirs ou satisfait ses besoins au détriment des besoins fondamentaux du groupe dominé. Autrement dit, les actes oppressifs, qui sont constitués par les pratiques et les normes sociales du groupe dominant, s'exercent aux dépens des besoins fondamentaux du groupe dominé. De ce fait, mettre fin à la domination implique forcément une remise en question de ces pratiques et normes, ce qui constitue une entrave aux « libertés » du groupe dominant.
 - De la même façon que j'ai hiérarchisé les besoins en deux groupes (fondamentaux et secondaires), il serait pertinent de le faire pour les libertés ; il y a des libertés qui sont fondamentales et d'autres qui pourraient être nommées par des termes plus modestes comme « avoir le droit de ».
 - Les émotions engendrées viendraient renforcer la dissonance due à l'inconsistance de la relation entre la cognition « on veut me faire changer mes pratiques » et le groupe de cognitions dues à l'ensemble « pratiques-normes-attitude ».

7.3. La réactance psychologique

Cette dernière dissonance cognitive éveillée simultanément à la frustration du besoin fondamental d'autonomie, est un cas particulier, il me semble, de « réactance psychologique ». « Dans son livre sur la réactance psychologique, Brehm (1966) présente

l'amorce d'une théorie psychosociologique de la liberté. Selon cette théorie, chaque fois qu'un comportement accessible à un individu est pour une raison ou une autre retiré de son champ des possibles (ou menacé de l'être), cet individu ressent une restriction de sa liberté, ce qui éveille en lui un état de « réactance psychologique », état émotionnel orienté vers un recouvrement de sa liberté. Cet état sera inféré de divers comportements qui en seraient issus : réévaluation d'un choix menacé, expression d'un choix différent du choix proposé, changement d'attitude inverse à la proposition présentée, etc. L'ampleur ou l'importance de cette réactance psychologique est fonction de trois facteurs : l'importance des comportements éliminés ou menacés de l'être ; la proportion des comportements éliminés ou menacés de l'être, et l'intensité de la menace. » (Doise, Deschamps, Mugny, 1991, p.203). Il me semble que cette théorie est un développement particulier de celle de la dissonance cognitive à un paradigme bien précis qui aurait pu être nommé « paradigme de la liberté menacée ». Appliquée aux personnes en situation de domination confrontées à l'injustice, il deviendrait le « paradigme de des privilèges menacés ». Quoi qu'il en soit, le concept de « réactance psychologique » est cohérent avec les cas que j'étudie, dans lesquels des personnes en situation dominante voient certaines de leurs « libertés » mises en danger. Il me semble important de préciser que « pour qu'une menace soit perçue par l'individu, elle n'a pas besoin de lui être adressée directement : l'observation de la menace ou de l'élimination effective d'un comportement chez une autre personne suffit à générer chez le sujet un sentiment de réactance. Nous verrons qu'à l'inverse, la réactance peut-être diminuée s'il existe des personnes-alibi exerçant le comportement par ailleurs interdit au sujet » (Doise, Deschamps, Mugny, 1991, p.204). Dans le cas des humains d'aujourd'hui, illes ont la liberté de prendre l'avion à souhait et d'avoir des pratiques extrêmement polluantes pour satisfaire leurs besoins, leurs désirs et leurs envies. L'évocation de la problématique écologique constitue alors un danger pour ces « libertés ». Dans le cas des éleveuses et éleveurs, illes ont la liberté de disposer de leurs animaux comme illes le souhaitent, et notamment de les tuer pour les vendre ou les manger. La question animale, et notamment l'approche animaliste, constitue alors un danger pour cette « liberté ». Il en est de même pour la question féministe qui engendre des réactions chez les hommes s'ils sentent certaines de leurs libertés menacées. C'est je crois ce qui explique le dérangement, parfois expressif, de certains hommes vis-à-vis des réunions non-mixtes auxquelles ils ne sont pas invités. C'est à nouveau le besoin d'autonomie qui est frustré, je suppose, par la peur de perdre du contrôle, de perdre du pouvoir, et donc de la liberté. Paradoxalement, les hommes les plus touchés par cette réactance sont probablement ceux qui se désintéressent de la question féministe, et donc qui n'iraient de toutes façons pas participer à une réunion ayant cette sensibilité politique.

De façon générale à propos du concept de réactance psychologique, mes observations et expériences me laissent penser que la réactance est probablement plus forte chez un sujet dont des blessures (traumas) touchent au besoin fondamental d'autonomie.

7.4. Végéphobie

« La végéphobie consiste à tirer sur le messager pour rendre le message inaudible. C'est l'argument ad hominem érigé en défense du statu quo. C'est l'attitude de l'omnivore cherchant à dénigrer ou à ridiculiser les véganes ou les végétariens [...] la végéphobie tient à la fois du déni et de la peur : le déni de la reconnaissance des végés et la peur d'être confronté à sa propre conscience morale. » (Gibert, 2015, p.132). Selon moi, les véganes sont tout simplement des éveilleurs de dissonances cognitives. Du fait de notre minorité numérique, le mode de réduction privilégié par les omnivores est bien sûr le jugement, qui disqualifie et

discrédite, début du processus d'exclusion.

7.5. Le paradoxe de la viande

« Steve Loughnan [2014], un chercheur en psychologie morale de l'université de Melbourne, en Australie [...] s'est tourné vers nos habitudes alimentaires. Il a surtout été frappé par ce qu'il nomme « le paradoxe de la viande » : « La plupart des gens se soucient des animaux et ne veulent pas les voir souffrir, mais ils s'engagent dans une diète qui requiert qu'on les tue et, le plus souvent, qu'ils souffrent. Malgré cette souffrance et ces morts prématurées qui heurtent leurs croyances sur la manière dont on devrait traiter les animaux, la plupart des gens continuent à manger de la viande. » [Steve Loughnan, Brock Bastian et Nick Haslam, 2014, p.104] La théorie de la dissonance cognitive est vite apparue comme le meilleur cadre pour conceptualiser cette tension » (Gibert, 2015, p.119). « Aux États Unis, le psychologue Hank Rothberger [2014] s'inspire lui aussi de la théorie de Festinger pour comprendre notre rapport aux produits animaux [(Rothberger, 2014)]. Il a même repéré huit stratégies - qui ne sont pas mutuellement exclusives- pour réduire la dissonance : 1) éviter d'y penser ; 2) se persuader que les animaux ne sont pas conscients ; 3) se persuader qu'ils ne souffrent pas ; 4) faire une dissociation entre viande et animaux ; 5) se convaincre qu'on n'a pas le choix ; 6) se convaincre qu'on a changé son comportement ; 7) trouver des justifications pour consommer des produits animaux ; et 8) changer effectivement son comportement alimentaire.

Il ne s'agit pas de dire que tout le monde subit l'inconfort de la dissonance cognitive. Mais pour les autres - et ils sont nombreux -, il y a en quelque sorte, une contradiction à surmonter.» (Gibert, 2015, p.120)

Mon parcours pour réduire la dissonance de paradoxe de la viande se résume comme suit :

- Blocage de mes émotions et de mon empathie (paradoxe de la relation).
- Recherche de cohérence entre pratiques et éthiques. Besoin de ne pas suivre des traditions non-pertinentes.
- Besoin de prouver ma masculinité à moi et aux autres, se concrétisant par le jeu d'un rôle de viril, insensible.
- Empathie (niée) pour les animaux non-humains.
- Souvenirs douloureux d'avoir fait souffrir des animaux qui entraînent une réflexion plus poussée sur la domination humaine et la souffrance animale.
- Réflexion sur le conditionnement, depuis jeune, due à mon dilemme « bourreaux nazi-e-s » / « Allemand-e-s humain-e-s respectables ».
- Premier pas vers le végétarisme par l'intermédiaire de l'écologie et l'humanisme.
- Rencontre avec Jérôme : liens racisme/spécisme et prise de conscience du conditionnement social.

Si je mets tout ça dans l'équation du taux de dissonance du « paradoxe de la viande » :

- les cognitions consistantes sont moins nombreuses car :
 - des raisons humanistes et écologistes ont déjà motivé un régime quasi-végétarien.
- Les cognitions inconsistantes sont :
 - le traumatisme familial empêche l'évitement de dissonance à cause d'une conscience accrue des « mécanismes » d'aveuglement de masse,
 - le traumatisme familial pousse à une grande cohérence entre pratiques et éthique et implique une sorte d'injonction à résister pour la justice et la paix,
 - souvenirs de souffrance animale renforçant la capacité d'empathie.

Contrairement à la plupart des gens, le groupe des cognitions inconsistantes devient plus

résistant que l'autre et entraîne donc un retournement de la voie de réduction : c'est le changement de pratiques qui s'impose : « Go Vegan ! »

7.6. Besoin d'orientation, honte et éthique

Après avoir navigué plus d'un an entre petit militantisme écologique et bénévolat associatif, je me fis embaucher à Genève en novembre 2005, un peu par hasard, par un artisan installateur de chauffage et chauffe-eau solaires qui me forma à ce métier. En parallèle, je vivais dans différents squats genevois et étais actif dans ce milieu dans lequel je m'épanouissais. Pour la première fois de ma vie, j'avais l'impression que ce que je faisais avait du sens, tant dans mon métier que dans mes autres activités. Mes besoins d'orientation et de créativité étaient comblés. Je me sentais libre, utile, et les actions subversives auxquelles je participais résonnait avec la « nécessité de résister » dont j'avais hérité de ma grand-mère. Dans le même temps, j'étais en couple avec Tania, dont j'étais fou amoureux. Cet amour était complètement parasité par une jalousie malade. C'était une envahissante peur de la perdre, plus précisément peur qu'elle m'abandonne, qui me rongait profondément. Cette peur était probablement la conséquence d'une frustration permanente de mon besoin fondamental d'amour dû à des blessures de ma petite enfance, voire de mes premiers mois, et dont je ne me souviens pas. Non accueillie, cette peur se transformait en une jalousie incontrôlée. En son absence, j'étais parfois tétanisé par des idées totalement inventées. Je me souviens d'avoir été souvent dans des états d'anéantissement. Gorge serrée, sternum contracté, faim coupée, transpiration excessive et complètement indisposé à toute réflexion ou action. Cette jalousie, que je n'assumais pas, pourrissait notre relation petit à petit de différentes façons, et notamment parce qu'elle était tellement forte qu'elle m'amenait à croire que Tania ne m'aimait pas et allait me quitter. Août 2008, après trois ans de squat et salariat à temps partiel, je démissionnai pour partir en voyage en stop avec Tania. L'objectif était de faire le tour de la Méditerranée par la terre pour rejoindre le Maroc et d'embarquer sur un voilier en direction des Antilles, puis du Mexique, pays natal de Tania, où nous envisagions de nous installer. Le voyage jusqu'en Égypte dura trois mois : Italie, Grèce, Turquie, Syrie, Jordanie, Israël, Égypte. Une foule de rencontres et de découvertes. Nous nous arrêtâmes deux semaines en Israël où je rencontrai une partie de ma famille paternelle. À l'exception d'Israël, plus on avançait, plus les gens étaient pauvres, plus on avançait mieux on était accueilli. Je validai alors l'idée que j'avais développée durant mon voyage au Viêt-Nam en 2002 : « Plus on a d'argent, plus on choisit le confort matériel et la facilité immédiate, et plus on perd en confort relationnel et social. Au contraire, plus on est financièrement pauvre, moins on a de confort matériel, plus on entretient un confort social et relationnel et on développe des solutions bien plus constructives et adaptées ». Finalement, pas possible d'obtenir les visas pour la Libye en raison des conflits diplomatiques entre la Suisse et la Lybie (Tania avait des papiers suisses). On fit demi-tour ! Après six jours et quatre nuits à rouler en stop et deux nuits à camper, nous fûmes de retour en France pour deux jours d'escale avant de reprendre la route vers Gibraltar où nous embarquions sur un voilier pour le Maroc. Deux voiliers et trois mois plus tard, ayant traversé un océan et des tas d'aventures, nous arrivions en Martinique le 1er février 2009. Notre nouveau projet était d'y travailler quelques mois avant de reprendre la route vers le Mexique. Mais quatre jours plus tard, le cinq février, une grève générale se déclara et allait durer cinq semaines. Cela nous permit de participer à un exceptionnel moment de lutte, de découvrir la solidarité populaire et de connaître quelques militant-e-s martiniquais-es. À la fin de l'année, toujours en Martinique et toujours au chômage, nous avions fini de dépenser nos dernières économies. Tania et moi nous séparâmes. Je savais au fond de moi que cette séparation était inéluctable car même si je refusais de le regarder en face, je voyais depuis

longtemps en quoi je pourrissais la relation. Mais cette connaissance était anéantie par la peur. En pratique je ne savais pas et n'arrivais pas à gérer mes émotions et elles prenaient le dessus. Je continuais en m'efforçant de me corriger peu à peu mais sans régler mes problèmes et en me convainquant et en lui promettant toujours que tout irait mieux. Même si je l'attendais, la séparation fut longue à digérer, d'autant plus que je résistais encore à l'accepter et l'accueillir vraiment. Pendant des mois, peut-être des années, je me sentis blessé et m'en voulais. Fin 2009, je me « retrouvai » célibataire et autoentrepreneur pour l'installation de chauffes-eau solaires en Martinique. Je m'accrochai au travail pour tenir le coup, jusqu'à attraper la leptospirose, maladie infectieuse qui s'attaqua à mon foie et mon sang. Pendant huit jours, je restai sous transfusion à l'hôpital dans un état parfois plus proche de la mort que de la vie. Une fois sorti, je me requinquai en un rien de temps et fonçai à nouveau tête baissée dans le travail. Le climat martiniquais était dur à vivre pour moi et je n'avais plus beaucoup de raisons d'y rester. Mais j'étais très fortement attaché au « refus de prendre l'avion ». Il s'agissait là de satisfaire premièrement mon besoin d'orientation et également mon besoin de reconnaissance car mon identité d'écologiste (égo) était fortement liée à ça. Une autre cognition très résistante à laquelle j'étais attaché et qui orientait mes choix était le refus du RSA. Je me retrouvai alors à travailler pour gagner de l'argent, peut-être pour rentrer en France, peut-être pour continuer mon tour du monde, rien n'était précis, mais travailler et gagner de l'argent était la meilleure façon que j'avais trouvée de ne pas me poser les bonnes questions. J'étais sous-traitant pour des entreprises qui vendaient des chauffes-eau solaires. Les prix et conditions étaient imposés. La Martinique ne connaissant pas l'hiver, le matériel sur le marché est rudimentaire. Sa qualité n'est pas à la hauteur de ce que j'estimais correct. Ayant du mal à supporter les vendeurs pour qui je travaillais, je devins moi-même vendeur, tout en continuant à travailler en sous-traitant. Malgré que mes clients étaient pour la plupart, assez pauvres, je leur vendais des installations dont le prix n'était basé sur rien de concret. C'était juste le prix du marché, autrement dit le prix que je pouvais les vendre. J'étais mal dans ma peau, mal dans ma vie, mais j'avais peur de regarder ça en face et en profondeur. Le souvenir de toute cette période est pour moi largement associé à une rupture de connexion. J'y joue un rôle social, n'écoute pas mes besoins ni mes authentiques ressentis. Mes refus du RSA et de prendre l'avion étaient donc des cognitions auxquelles je donnais une grande importance. Il m'était plus facile de fuir dans le travail que de me confronter à mes peurs et à me remettre en question. Je tombai alors dans l'illusion de croire qu'avec de l'argent, je serai mieux. Je vivais dans des conditions matérielles rudimentaires parce que je l'avais choisi. Au contraire, mes clients s'endettaient pour avoir de l'eau chaude. J'avais conscience de ça mais ne voulais pas le regarder. Je dus mettre de côté une partie de mon éthique et de mes idéaux qui entraient en relation inconsistante avec mes pratiques professionnelles. Quand mon éthique humaniste resurgissait, il m'arrivait de ne plus me supporter. Cette dissonance concernait mon besoin fondamental d'orientation en premier lieu puisqu'il s'agissait de repères pour faire des choix de vie. Un jour, je rentrai chez moi et je retrouvai éclaté le tuyau de cuivre qui alimentait la douche, l'eau jaillissant et inondant la dalle. Il n'y avait aucun doute vu la forme de l'impact qu'il s'agissait d'un acte volontaire. Je me sentis attaqué et plongeai dans une torpeur due au fait que je ne savais pas qui était l'auteur de ce sabotage ni quel en était l'objet. Quelques semaines plus tard, c'est mon chalumeau que je retrouvai cassé. L'angoisse montait. Même si j'avais mauvaise conscience sur le fond de mon activité, je ne me reprochais rien de grave. Je me sentis jugé et condamné sans pouvoir me défendre. Je compris vite que mon logeur était complice du complot que je subissais. D'autres personnes de mon entourage, elles aussi complices, jouaient un jeu dont je ne comprenais pas le but mais qui prirent la forme d'un harcèlement psychologique. Mes besoins fondamentaux de sécurité,

orientation, autonomie, reconnaissance et amour furent alors simultanément et largement frustrés. J'entrai d'abord dans un effroi sans précédent, puis dans un état de paranoïa aiguë : ma peur m'amenait à interpréter tout ce que je voyais comme le signe d'un harcèlement dont j'étais la cible. Mon état émotionnel monta de plus en plus jusqu'à me sentir en danger vital. Je fus littéralement la Martinique après avoir réalisé des prouesses émotionnelles pour organiser mon départ en cargo avec mon fourgon et mes outils. Ce qui avait alimenté cette paranoïa était une peur d'être jugé parce que je me jugeais moi-même pour les pratiques que j'avais eues et qui entraient complètement en contradiction avec mes idéaux. J'avais une posture post-coloniale en profitant de mes possibilités de voyager, de mes outils facilement acquis, et de mes compétences acquises en Europe pour vendre à des Martiniquais-es du matériel de mauvaise qualité afin de pouvoir continuer ma vie de « riche » sans me poser de question. Regarder ça en face généra une insupportable et colossale honte dont j'éprouve encore des restes aujourd'hui. De retour en France, après quelques mois à tenter de me fuir encore, je tombai en profonde dépression. Je comprends avec le recul que c'était ma frustration de mon besoin d'orientation qui me poussait à m'attacher à des idées morales (refus du RSA et de prendre l'avion) au détriment de ma survie affective. Si je refusais de suivre la plupart des normes sociales dominantes, je me créais mes propres normes pour m'orienter. L'éthique⁴ peut se définir comme « *la manière dont chaque individu ou chaque groupe social interprète et intériorise [...] le contenu général des règles morale. Ainsi, l'éthique serait l'ensemble des règles désignant ce qui est bon, mauvais, juste ou injuste...* ». Elle est donc, par définition, un moyen de satisfaire le besoin fondamental d'orientation. Cette découverte est fondamentale pour moi. On peut satisfaire son besoin fondamental d'orientation en obéissant à un-e supérieur-e, en s'engageant dans une religion, en suivant des normes sociales et/ou encore en ayant une éthique propre. J'en déduis et je postule que, plus notre besoin fondamental d'orientation est difficile à satisfaire, plus on aura tendance à s'accrocher à des croyances qui nous aident à nous orienter. Ma dépression était pour moi une sorte de crise d'orientation. J'en sortis tant bien que mal en réaffirmant une éthique radicale en faveur de l'écologie et de la question animale.

Alors que depuis 2002, mon mode de vie était plutôt « alternatif » et loin de considérer le salariat comme un idéal, je n'avais jamais voulu du RSA. Intimement, c'était une question de fierté (besoin de reconnaissance), mais politiquement je l'affichais comme un refus de cet « outil d'endormissement du peuple ». En 2011, de retour de Martinique et en grande dépression, ne voulant pas dépendre de mes parents (besoins de reconnaissance et autonomie), je me décidai alors à demander le RSA. Ce ne fut pas sans peine puisque je devais d'abord réduire la dissonance cognitive qu'entretenait la relation inconsistante « j'ai besoin d'argent pour vivre » et « je veux me sentir utile à la société (ne pas me voir comme un profiteur) ». Ma situation du moment rendant la première cognition plus importante, elle devint plus résistante, je dus me résoudre à réduire la dissonance en changeant la représentation que j'avais du RSA. Il s'agit d'une « restructuration cognitive ». Il me semble que la dissonance que je décris-là est répandue à cause de la représentation sociale des « aides sociales » et que le système capitaliste l'entretient et s'appuie dessus pour asservir les gens. Quoi qu'il en soit, bénéficier du RSA me permit de passer deux ans et demi à Notre-Dame-des-Landes puis Sivers, ce qui contribua à redonner du sens à ma vie.

4 Dictionnaire des sciences humaines – sociologie, psychologie sociale, anthropologie, Nathan, 1990.

Deuxième Partie : Amours et tueries

1. Terrains

1.1. Gaillac humaniste et rurale

Il y a trois marchés hebdomadaires à Gaillac sur lesquels on trouve une petite dizaine de maraîcher-e-s bio. Avec ceux qui ne font pas les marchés, je pense en connaître plus de vingt. J'estime qu'il y en a au moins le double ! Le gaillacois est aussi une région viticole qui compte plusieurs centaines d'exploitant-e-s dont plusieurs dizaines en bio. Et bien sûr, on y trouve aussi des producteurs de céréales, de légumineuses, d'huiles, de spiruline, de fruits, des éleveurs/euses en tous genres. Gaillac, c'est aussi un dortoir pour les travailleurs/euses toulousain-e-s, une bourgade touristique de quinze mille habitant-e-s, une vieille ville hétéroclite, des quartiers populaires, des quartiers résidentiels, des monuments historiques, des usines, un club de rugby adoré, de très nombreuses activités culturelles et associatives, un fonctionnement mafieux « à la tarnaise »... Gaillac accueille tous les mois des nouveaux/elles habitant-e-s venant de toute la région pour des raisons diverses et variées. Mais « ma » Gaillac, celle que je vis, c'est celle de la lutte contre le barrage de Sivens, celle des réseaux alternatifs, c'est la Gaillac berceau de « Nature et Progrès », c'est la Gaillac humaniste et rurale, écologiste et solidaire. Je considère comme mon « terrain » d'acteur l'ensemble des gens que je fréquente et qui sont acteurs et actrices, sympathisant-e-s du changement de société. La constante chez toutes ces personnes est une critique plus ou moins élaborée de la société dominante avec une sensibilité humaniste et écologiste, souvent anti-capitaliste et/ou libertaire. Tous les degrés de sensibilité existent. Une autre façon de décrire ces personnes serait de dire qu'elles s'investissent d'une façon ou d'une autre pour les progrès en lesquels elles croient.

Beaucoup de mes connaissances gaillacoises ont été investies dans, ou solidaires de la résistance au projet de barrage du même nom. Certaines se connaissaient avant la lutte, d'autres se sont connues à travers celle-là. La lutte a pris deux formes proéminentes et complémentaires : « légaliste » et « directe ». Une forme plutôt « légaliste » caractérisée par un travail d'analyse technique, de démarches administratives, politiques et juridiques, par de la communication et du lobbying. Une forme « directe » caractérisée par l'occupation du terrain (ZAD), les manifestations, les actions décentralisées chez les différents acteurs, financeurs et complices du projet. La majorité des acteurs et actrices de la lutte sont d'accord avec les deux moyens d'action et beaucoup étaient actifs/ves de près ou de loin dans ces deux formes. La lutte contre le barrage de Sivens est aujourd'hui en veille car le projet est en suspens. Mais elle a créé et resserré de nombreux liens, et formé des réseaux. Réseaux pas toujours formels, parfois difficilement définissables, faits de gens qui échangent des informations, des idées, des rendez-vous, et se stimulent les uns les autres par tous les moyens à leur disposition. Ce sont en partie les mêmes réseaux qui organisent la solidarité avec les migrant-e-s. On trouve dans mon terrain des gens qui votent systématiquement aux élections, investis dans des associations organisées hiérarchiquement et ayant une approche du progrès social ne prenant pas ou peu en compte les « grilles de lectures » des dominations. D'autres, plus libertaires, préfèrent l'horizontalité, ne votent pas forcément ou pas du tout, s'organisent entre eux et prennent les décisions par consensus ou par consentement. Certain-e-s passent beaucoup de temps en réunion. La plupart ne fait pas confiance aux élu-e-s ni aux fonctionnaires pour gérer la collectivité. Une petite partie d'entre elle a tendance à s'investir pleinement dans les problématiques de société. D'autres encore, prétendu-e-s libertaires,

fuient, voire rejettent, les réunions et préfèrent la « spontanéité » à l'organisation. Il y a une forte attraction pour l'idée « d'autonomie », qui est parfois confondue avec « autarcie ». *« donc voilà très... envie d'autonomie alimentaire, envie de... oui envie d'autre chose »* (Dominique, minute 4).

Mon terrain est principalement peuplé de personnes blanches, de classe moyenne ou pauvres financièrement et souvent dans un mode de vie chaleureux, plein de créativité, de richesses culturelles. Certaines ont un emploi stable, d'autres un emploi précaire, beaucoup n'ont pas ou peu d'activité salariée, par choix ou par dépit. Ce mode de vie est plus ou moins choisi et assumé selon les personnes. Je dois noter l'arrivée sur mon terrain de migrant-e-s africain-e-s, surtout des jeunes, du fait des réseaux de solidarité.

L'animalisme est très minoritaire sur mon terrain, qui est principalement omnivore. Au contraire, la plupart défend l'idée de petits élevages « respectueux » des animaux. Je pense qu'un grande partie de ces gens-là mange aussi, de la viande issue d'élevages industriels. Et il y a bien sûr dans ce terrain des éleveurs bovins, ovins, porcins et de poules, que ce soit dans un cadre professionnel ou familial. Je compte des ami-e-s parmi les éleveurs/euses.

1.2. Terrain de recherche

Les personnes que j'ai rencontrées n'habitent pas dans le gaillacois pour la plupart, mais elles correspondent presque tou-te-s à mon terrain d'acteur d'un point de vue social et culturel. Je dois noter que Albert s'écarte un petit peu de la médiane par une culture moins homogène à la moyenne du groupe.

Avant les entretiens, j'avais posé mes préjugés sur mon terrain de recherche : *« Mon terrain de recherche est composé de personnes évoluant dans le milieu rural et humaniste, parfois libertaire. La morale de mon terrain permet la pratique du petit élevage et l'exploitation animale. Si dans le milieu agricole dominant où la plupart des éleveurs/euses perpétuent des pratiques locales, voire familiales, les humanistes ruraux ne sont pas tou-te-s originaires du milieu agricole. Il s'agit ici de choix argumentés, assumés et s'intégrant dans une démarche de recherche d' « autonomie » et/ou une velléité de produire « hors-système industriel ». [...] L'industrie est, en raisons de son rôle dans le système capitaliste, son impact écologique et la piètre qualité de ses production, critiquée par une majorité de personnes sur mon terrain. De fait, je vis dans un milieu où la critique de l'élevage industriel fait consensus. On défend l'idée d'un « petit élevage à échelle humaine » dans lequel les animaux vivraient une vie dite « bonne » jusqu'à être tués avec le moins de souffrance possible pour les « besoins raisonnés » de la consommation humaine. L'idée que « les petits éleveurs aiment et respectent leurs animaux » est largement partagée dans le milieu. Et je pense que la pratique qui consiste à élever et tuer soi-même ses propres animaux, bénéficie d'une excellente aura.*

Mon terrain pourrait être qualifié d' « écocarniste » selon le terme de Martin Gibert (2015, p.154). *Manger de la viande est normal, nécessaire, et s'inscrit dans une morale naturaliste dans laquelle les humain-e-s ont légitimité à manger et exploiter les animaux. En pratique, je constate que d'un point de vue des droits fondamentaux, les animaux non-humains sont quasiment classés avec les végétaux, parfois aussi avec les minéraux, les montagnes, les rivières, ... On ne trouve pas souvent d'argumentation plus approfondie que « les végétaux, eux aussi, ils souffrent », ce qui sert à justifier qu'on ait le droit de faire souffrir les animaux non-humains.*

Je m'attends à entendre « j'aime mon cochon, il est intelligent, je fais tout pour qu'il ait la vie la plus heureuse possible jusqu'à sa mort », « je sais qu'il préférerait ne pas mourir mais c'est mieux ça plutôt que manger de la viande industrielle ».

Chez les personnes les plus politisées de mon terrain, les micro-éleveurs/euses ont, selon mes présupposés, un discours plus élaboré pour dire les mêmes choses. En particulier sur le bien-être des animaux, je pense qu'illes possèdent un panel de micro-discours qui servent à expliquer et à se convaincre sur le bien-être de leurs animaux, et par voie de conséquences, sur le bien-fondé de leurs pratiques. Je m'attends à un discours où la potentielle souffrance animale est moins niée mais justifiée par l'idée que c'est moins pire qu'ailleurs, et/ou minimisée par l'idée que les animaux « sont bien traités ».

Je m'attends à ce que les cochons et les oiseaux soient dans des enclos. Ils ont peu de végétation vivante à disposition car le sol est dénudé par le piétinement et les excréments. Tous les déchets végétaux de cuisine leur sont destinés et on les nourrit aussi (et surtout) avec du grain, et ou une autre aliment céréalier.

Les tueurs/tueuses de cochons qui m'entourent sont entièrement conscient-e-s qu'illes mangent de l'animal mort. La question de la dissonance est là, j'en suis convaincu, mais elle est déplacée par rapport aux exemples des omnivores majoritaires et décrits dans le livre de Martin Gibert. Elle m'évoque plus mes expériences de tortures de petits chats : virilisme, culpabilité camouflée sous fausse joie, ...

L'idée d'observer une tuerie et ce qui l'entoure m'est souvent passée par la tête mais n'y est jamais restée longtemps. Je pense que ça entraverait sérieusement mes possibilités de cohabitation avec les omnivores micro-éleveurs. Par ailleurs, ma présence changerait peut-être beaucoup de choses à leur façon de faire. Le fait d'être observé par un chercheur végane mettrait probablement les gens dans une rigueur inhabituelle en terme de « respect du cochon ». » Je peux affirmer que mes préjugés étaient très proches de ce que j'ai observé.

2. Historique et contexte de la recherche

2.1. Pourquoi interroger l'élevage vivrier ?

J'ai fait le choix d'aller rencontrer des personnes élevant des animaux pour leur propre consommation, et qui les tuent elleux-même. J'avais initialement exclu tou-te-s les éleveuses et éleveurs professionnel-le-s.

Ma première motivation prend naissance chez le militant animaliste que je suis. Une intuition assez forte m'a laissé penser que la pratique des élevages vivrier et paysan allaient se développer, bénéficiant d'une excellente « aura » et légitimant le carnisme en général. C'est donc par réaction à mon intuition due aux pratiques de mon terrain que j'ai choisi ce sujet. Ensuite, mes « obligations » de chercheur m'ont poussé à chercher des arguments plus rationnels et plus acceptables dans un contexte de recherche, qui sont venus conforter mon choix :

- Ce terrain de recherche est au cœur de mon terrain d'acteur ; le petit élevage fait partie de mon paysage.
- Sur mon terrain, l'élevage industriel est considéré de façon consensuelle comme néfaste. De fait, je trouve plus intéressant d'aller chercher à l'endroit du dissensus.
- Il me semble que la question des petits élevages n'est pas ou très peu traitée par les défenseurs/euses des animaux. Si de nombreux travaux et ouvrages paraissent sur la cause animale en général et sur l'élevage intensif, le petit élevage semble être un « angle mort » des publications.

- L'élevage paysan bénéficie d'une excellente réputation et permet de légitimer le carnisme en général. Martin Gibert (2013, p.95) explique ce phénomène par la théorie de « l'effet de Halo » qui émane des observations du psychologue américain Edward Thorndike (1915).
- Le fait de tuer soi-même ses animaux met de côté la « délégation » de la tuerie et permet de venir interroger la domination humaine là où elle est directe, explicite et radicale.
- De même, si l'élevage laitier est manifestement plus violent que l'élevage de chair, il me semble qu'il pourrait m'éloigner du cœur de mon interrogation.
- Les éleveuses et éleveurs professionnel-le-s ont de fait, des contraintes économiques. J'ai préféré me limiter à l'élevage vivrier pour ne pas que les questions économiques (souci de rentabilité) viennent interférer avec la pure question de la domination humaine.

2.2. Question de recherche

Alors que je suis végétarien depuis une quinzaine d'années, qu'il est d'une évidence élémentaire pour moi que manger des animaux implique de leur infliger des souffrances intolérables (à l'animal directement tué ainsi qu'à ses proches), je constate au quotidien que mon entourage est constitué presque exclusivement d'omnivores, mais également d'éleveurs et d'éleveuses, qu'elles soient amateurs/trices ou professionnel-le-s. Ces personnes, donc, ami-e-s copain-e-s ou connaissances dont je perçois aisément les capacités relationnelles, parfois paisibles, souvent aimantes et bienveillantes envers les humain-e-s, ont des pratiques d'exploitation allant jusqu'à la tuerie envers des animaux non-humain-e-s dont les émotions et les souffrances sont pourtant tangibles. Comment ces mêmes personnes peuvent avoir des pratiques si différentes à l'égard d'humain-e-s et d'autres mammifères ? Elles prétendent aimer leurs animaux et être dans une relation équitable avec eux. Mais de quel amour s'agit-il, qui tolère qu'elles les tuent ? La problématique de fond de ma recherche est celle de l'amour universel des humain-e-s envers les autres animaux, de l'attachement et du détachement. Quels liens d'amour et d'empathie existent, comment se déclinent-ils et avec quelles nuances et en fonction de quels contextes.

3. Méthodologie

3.1. Forme de l'entretien

J'ai longtemps préféré le choix d'un entretien non-directif qui était supposé éviter que mes trop fortes convictions viennent fermer le discours. Mais l'abondance et la précision de mes questions m'ont imposé un entretien plus directif. Je l'ai conçu sous forme de guide. Après chaque question, j'ai laissé du silence pour permettre à la personne d'aller au bout de sa réponse et de m'emmener sur d'autres terrains si elle le souhaitait. Mais je me suis efforcé de la ramener dans mon cadre les quelques fois qu'elle s'est trop éloignée du sujet que j'avais cadré. J'avoue que j'ai mieux géré les derniers entretiens que les premiers en terme d'équilibre entre l'espace laissé à l'imprévu et le recadrage parfois nécessaire. J'ai adapté l'ordre des questions en fonction du sens que prend la conversation. J'ai ajouté des questions à l'entretien ce dernier entre les entretiens au fur et à mesure que je me rendais compte qu'elles manquaient à mon guide. Je pense que les entretiens que j'ai menés peuvent être qualifiés de semi-directifs.

3.2. Contenu de l'entretien

J'ai écrit mon guide d'entretien de façon intuitive en posant les questions qui m'interpellaient. Les entretiens avec Albert et Bernadette m'ont permis de me rendre compte des carences de ma première grille. Après l'entretien avec Albert, et toujours intuitivement, j'ai ajouté plusieurs questions et sous-questions :

- J'ai revu les questions en insistant sur le côté émotionnel. Les émotions, comme les dessins, valent mieux que les longs discours. Elles indiquent ce qu'a vécu la personne, contrairement aux récits qui sont des (re)construits du vécu. De plus, l'aspect affectif, qui est un pilier de ma recherche ne pourrait pas être rendu sans que les émotions soient invitées à l'entretien.
- Sur la légitimité de tuer, qui permet de « mettre les pieds dans le plat » (et d'éveiller la dissonance).
- Une question sur la capacité à tuer un humain, qui n'a pas de pertinence avec la réalité, qui dans l'absolu est absurde, mais qui permet d'aller gratter un sujet qui est soigneusement évité si on ne va pas le chercher explicitement : la discrimination spéciste.

Cette version de mon guide d'entretien est la dernière, telle que je l'avais pour les entretiens avec César, Dominique, Émile et Félicie. Georges étant végétarien et éleveur repent, je ne lui ai bien sûr pas posé les mêmes questions.

« Je suis actuellement dans un cursus de trois ans dans lequel je mène une recherche-action. C'est à dire une recherche de terrain sur le thème de mon choix. Je m'intéresse aux rapports entre les humain-e-s et les autres animaux.

J'ai trente-huit ans, j'ai grandi dans l'agglomération grenobloise, dans une famille qui avait une culture de gauche. Je vis maintenant à Gaillac, une petite ville du Tarn dont les alentours sont ruraux.

Je suis moi-même végane depuis cinq ans, c'est à dire que j'ai fait le choix de ne pas manger de produits d'origine animale. Avant ça, j'étais déjà végétarien depuis neuf ans. À l'époque, ma première motivation était écologique, parce que les études montraient que l'élevage intensif était une source majeure d'émissions de gaz à effet de serre. Très vite, je me suis intéressé aussi à l'aspect de la souffrance animale.

Je m'interroge sur l'élevage domestique à but non-lucratif, et j'aimerais mieux comprendre en particulier les enjeux qui y sont liés.

Cet entretien est complètement anonyme. Il n'y a que moi qui aurai l'accès à l'enregistrement, je le retranscrirai à l'écrit. Ni ton nom, ni celui de ton village ne seront retranscrits.

S'il y a des questions auxquelles tu ne veux pas répondre, rien ne t'y oblige. Et si tu veux arrêter l'entretien avant la fin, il suffit de me le dire.

- **Peux-tu te présenter en quelques mots ?**
 - Où as-tu grandi ?
- Quels animaux élèves-tu ?
- **Raconte-moi comment tu t'es lancé-e dans le petit élevage ?**
 - Pourquoi t'es-tu lancé-e dans le petit élevage ?
 - Quand c'était ?
- **Peux-tu me raconter le quotidien avec tes animaux ?**
 - Est-ce que tu les reconnais les uns des autres ?
 - Est-ce que tu es attaché-e à eux ? Si oui, comment ?
- **Est-ce que le moment de les tuer est difficile pour toi ?**
 - Peux-tu me décrire la tuerie ?

- Qu'est-ce que tu ressens ? Peux-tu mettre le nom d'une ou de plusieurs émotions sur ce que tu ressens à ce moment-là ?
- Est-ce qu'il est possible que tu sois dans un blocage émotionnel à ce moment-là ? Est-ce que tu te souviens de la première fois que tu as tué un animal ? C'était où ? Quand ? Raconte-moi.
- Est-ce que tu te souviens de l'émotion à ce moment là ?
- **Qu'est-ce qui fait que tu te sens légitime pour les tuer et les manger ?**
 - Est-ce que tu préférerais ne pas aimer la viande et ne pas tuer d'animaux ?
 - Est-ce que si tu l'estimais nécessaire, et s'il n'y avait pas de frein social ni juridique à ça, tu pourrais tuer un-e humain-e dans les mêmes conditions ? Pourquoi ?
 - Expliciter ce qui légitime (nature, culture, ...).
- **Qu'est-ce que tu souhaites pour la société de demain ?**
 - Est-ce que l'élevage en fait partie ?
- **Qu'est-ce que ça t'a fait d'être interviewé-e par un végétarien ?**
- Si tu penses plus tard à des choses que tu veux ajouter, tu peux me téléphoner. »

3.3. Préjugés sur les entretiens

Avant de faire mes entretiens, j'avais beaucoup d'appréhensions, notamment à cause de l'objet de recherche qui, à la fois est dissensuel et touche à des valeurs sensibles : la vie, la mort, les affects, la nourriture. Je me suis posé la question de nombreuses fois sur la façon de le faire. J'ai noté notamment (février 2018) : « *Comment suis-je capable de mener ma recherche en laissant suffisamment de place aux enquêté-e-s ? Vu mes certitudes sur la question animale, il ne sera pas facile pour moi d'écouter des micro-éleveurs. Pas facile intérieurement, car leur récit sera différent de ce que je voudrai entendre. Il faudra pourtant que ma posture favorise leur parole, leur confiance, leur envie de me raconter. Il faudra que je sois honnête avec eux sur mes idées sans qu'elles se sentent accusées. Il faudra aussi que si elles me demandent mon avis sur quelque chose, j'aie une réponse qui favorise cette ambiance sereine à la confiance et au récit. Tout ça me paraît très faisable si je suis reposé et calme dans ma tête car je suis beaucoup plus empathique envers tout le monde dans ces moments-là. Une séance de yoga préliminaire ne serait donc pas du luxe. La façon la plus pertinente d'exprimer mes idées est probablement de parler de ce que je ressens. Concernant les « avant » et « après » entretiens, rester sur mes ressentis me paraît aussi la solution. De fait, mon travail d'observation, pendant toute la phase d'entretiens, sera dirigée autant vers moi que vers les enquêté-e-s. Ce qui est très pertinent par rapport à mon thème de recherche puisque, à priori, c'est moi qui suis dérangé par leurs tueries, pas eux. Je ne sais pas ce que ça donnera, mais ça me permettra peut-être d'approfondir mes ressentis dans mes relations avec les omnivores, et garder la focale sur mes ressentis me permettra plus d'empathie envers eux. Cette posture me permettra de contribuer à mieux dissocier la divergence d'idée, de la considération des personnes qui portent ces idées. ».*

Et puis en mai 2018 : « À la date d'aujourd'hui, j'ai déjà réalisé quatre entretiens et j'ai six autres contacts de personnes volontaires, dont trois pour lesquelles je n'ai plus qu'à leur proposer un rendez-vous. En fin de comptes, j'ai eu beaucoup plus de facilité que ce à quoi je m'attendais pour mener ces entretiens. J'ai même eu énormément de plaisir à le faire. Je suis entré facilement dans une posture empathique et curieuse, et à quelques erreurs près, je pense avoir bien permis la confiance. C'est pour cette raison que je me suis permis, après le troisième entretien, d'en proposer un quatrième à un ami [jusque là, je n'avais interviewé que des personnes que je ne connaissais pas, de peur que l'affect ne pollue l'entretien d'une façon ou d'une autre, et réciproquement]. Mon appréhension initiale a disparu ». A posteriori, je suis très satisfait du déroulement des

entretiens. Ils m'ont obligé à me mettre dans une posture d'écoute et d'ouverture compréhensive et je pense avoir été dans la plupart des cas, en grande empathie avec les personnes interviewées.

Le premier entretien a été différent des autres dans ma façon de le vivre. J'explique ça par l'hypothèse que la personne n'a pas la même « micro-culture » que moi. Je suis obligé de réfléchir longuement pour décrire ce préjugé qui à ce stade est plus de l'ordre de l'intuition que du raisonnement. Je vois deux choses principales qui le différencieraient de tou-te-s les autres entretenu-e-s et de moi-même :

- « Albert » me semble avoir du mal à prendre du recul sur lui-même, il me semble avoir plus de mal à se situer dans le contexte sociétal que les trois autres.
- Sa forme de politisation me semble complètement autodidacte et dénuée de toute référence. Je peux dire qu'il est plutôt humaniste et très écologiste, et je sens que ce dernier est peu influencé par l'extérieur.

Au contraire, avec la plupart des autres personnes interviewées, j'avais l'impression d'une proximité de culture en raison des mots utilisés, les expressions, mais aussi la façon de parler des choses, qui découlait d'une sorte de commun implicite entre nous et qui permettait plus de fluidité.

3.4. Écrits

3.4.1. Anonymisation

Au moment de commencer les entretiens, je pensais que tuer les animaux chez soi était tout simplement interdit. La question de l'anonymisation s'est donc imposée à moi sans le moindre doute. En me documentant sur la question légale, j'ai appris qu'à l'exception des bovins, la tuerie est autorisée à domicile sous certaines conditions (qui ne sont pas respectées chez les personnes interviewées) (voir annexe 4). J'ai nommé les personnes interviewées par des lettres dans l'ordre chronologique des entretiens (A, B, C, ...). Puis dans un deuxième temps, afin de rendre la lecture plus fluide et les personnages plus humain-ne-s, j'ai renommé les individu-e-s par des prénoms fictifs qui commencent par la lettre que j'avais attribuée à chacun (Albert, Bernadette, César, ...). J'ai attribué des prénoms correspondant au genre de chaque personne. Mireille avait été interviewée un an plus tôt, elle a gardé son prénom d'emprunt de l'époque.

3.4.2. Retranscription

J'ai fait le choix de retranscrire les entretiens dans leur intégralité, incluant les silences, les bafouillements, les onomatopées, les mots dits ou bafouillés qui n'expriment pas directement le sens de la phrase. Ces mots sont dits par la personne, parfois inconsciemment, pour habiller la phrase, pour l'aider à chercher ses mots, pour insister sur une conviction, ils marquent les hésitations et les gênes : « euh », « tu vois ? », « quoi », « voilà », « voilà quoi », etc. Je les vois comme des indicateurs de l'état émotionnel de la personne, de ses réactions viscérales ou encore de son degré de certitude dans le discours qu'elle tient.

3.5. Analyse

J'ai manqué de méthode dès le début et perdu beaucoup de temps. J'ai commencé par décrypter les entretiens sans être sûr des théories que j'allais choisir pour les analyser. Si je savais que celle de la dissonance cognitive en ferait partie, je ne pensais pas qu'elle prendrait une telle place. J'ai commencé par réécouter mes entretiens en ayant en permanence la question en tête : « Qu'est-elle en train de me dire ? ». J'en ai fais des catégories

d'idées/arguments que j'ai traduites en codes graphiques que j'ai ensuite utilisés pour décortiquer les entretiens retranscrits : couleurs pour les thèmes de fond, signalétiques pour les formes (registres, contexte, ...). Au fur et à mesure que j'écoutais, des catégories émergeaient, se dessinaient, se précisaient, se regroupaient, se classaient. J'avais alors noté : *« Cette façon de faire me paraît évidente, presque facile. Dans le même temps, je me dis qu'il y a un risque que le décortiquage, le tri, le classement, m'empêche de voir des idées ou des concepts qui seraient invisibilisés par un cisaillement. C'est une appréhension que j'ai, et en même temps, j'estime que mon « esprit » synthétique et holistique me permettront d'éviter cet écueil. »* C'est un peu ce qui s'est passé. Après avoir étudié de plus près la théorie de la dissonance et de m'être décidé à la prendre comme analyseur, les catégories de mon tableau n'étaient pas toujours pertinentes avec mes besoins d'analyse et m'empêchaient parfois d'avoir une vision d'ensemble. C'est en dernière minute que j'ai enrichi ce travail par les approches des représentations sociales, de la dissonance émotionnelle et de ses liens avec les constructions sociales dues au patriarcat.

Sans aucun doute, mon point de vue de végane m'a permis de mettre beaucoup de relief sur les dires des interviewé-e-s qui m'ont permis de repérer très facilement de nombreuses incohérences et contradictions dans leur discours, dont beaucoup m'ont indiqué des signes d'éveil et/ou de réduction dissonance cognitive.

4. Éleveurs et éleveuses du XXI^{ème} siècle

Je pense que l'échantillon de personnes que j'ai interviewées n'est pas du tout représentatif des éleveurs/euses vivrier-e-s en général. Je sais que de nombreuses familles dans les campagnes élèvent traditionnellement des animaux pour leur propre consommation, et le simple constat de la promiscuité des cages et enclos de leurs animaux laissent supposer le peu de considération et d'empathie qu'elles ont pour eux. Au contraire la plupart des éleveuses et éleveurs que j'ai rencontré-e-s ont dans certaines mesures de l'empathie et de la considération pour les animaux qu'elles élèvent.

4.1. Mettre les gens dans des cases

J'ai sollicité dix personnes qui correspondaient à mes critères pour des entretiens. Six d'entre elles ont accepté à qui j'ai pu faire un entretien, trois n'ont pas refusé mais n'étaient (ou se disaient) pas disponibles. La dernière, mon voisin direct, a fini par refuser après m'avoir fait attendre plusieurs mois en prétextant à chaque fois un manque de temps. Quand j'ai fini par lui dire *« Mais vous savez vous n'êtes pas obligé, si vous n'avez pas envie de le faire, c'est pas un problème »*, son corps a alors exprimé un soulagement et il a immédiatement validé le fait qu'il préférerait ne pas faire cet entretien. Du peu que j'en ai vu, mon voisin a des poules, des oies et des chèvres ; (c'est le côté de son terrain que je ne vois pas depuis chez moi). Je constate que la partie du terrain qui sert d'enclos est complètement nue. Embouée presque toute l'année, il n'y a plus la moindre trace de verdure dans cet espace, à cause du piétinement permanent. C'est un premier indicateur du manque d'espace pour les animaux, ce que je vois comme plutôt cohérent avec le fait qu'il n'ait pas envie d'en parler à un végane. Après les autres entretiens, j'ai fait le choix d'interviewer Georges, qui a été éleveur laitier (caprin) professionnel. Il a arrêté son activité peu de temps après l'avoir commencée pour des raisons éthiques. Il m'a semblé intéressant de comparer ses récits aux autres. L'entretien de Mireille, qui date d'un an plus tôt, n'a pas fait partie de l'analyse avec mes nouvelles grilles de lecture, faute de temps. J'en citerai cependant quelques extraits.

Personne interviewée	Albert	Bernadette	César	Dominique	Émile	Félicie	Georges
Genre	M	F	M	M	M	F	M
Âge au moment de l'entretien	51	33	35	~30	~45	~45	53
Connue avant l'entretien	N	N	N	O	N	N	O
A grandi en milieu rural	O	O	À partir de 12 ans	À partir de 11 ans	Aller-retours Paris-Campagne	N	O
Issu-e d'une famille de culture rurale	O	O	N	N	N	N	O
Habite en milieu rural	O	O	O	O	O	O	N
Tue seul-e	O	N	N	N	N	N	-
Élève ou a élevé des oiseaux	O	O	O	O	O	O	N
Élève ou a élevé des mammifères	O	O	O	O	O	O	O
Habitation et élevage sur le même lieu	O	O	N	N	O	O	O
Micro-culture très proche de la mienne	N	O	O	O	O	O	O

4.2. Les « attitudes » « éleveur vivrier » et « éleveur respectueux ».

S'appuyant sur la définition consensuelle de Cerclé et Somat (1999, p. 169), Moliner et Guimelli synthétisent : « avoir une attitude envers un objet consiste à porter sur cet objet une évaluation négative ou positive. Évaluation qui peut évidemment conduire à adopter des comportements d'évitement ou d'attraction vis-à-vis de l'objet en question. » (Moliner, Guimelli, 2015, p.91). Rouquette et Rateau nous rappellent qu'une « attitude correspond à un moment, c'est à dire une forme spécifique d'occurrence, d'une représentation sociale ou d'une combinaison de représentations » (Rouquette, Rateau, 1998, p.24). J'utiliserai la forme « attitude éleveur vivrier » pour évoquer les cognitions se rapportant à des représentations et affects positifs vis-à-vis des pratiques d'élevage et tuerie à domicile. L'attitude « éleveur vivrier » correspond à un attachement (affect positif) à l'idée de « produire » soi-même dans de « bonnes conditions », d' « assumer » le fait de tuer ses animaux : « y'a une volonté de faire par soi-même. Clairement. [...] d'acquérir des compétences. Ouai c'est pas rien d'élever des animaux, de faire son jardin, de savoir les [...] les garder, les protéger, les tuer, [...] même les préparer après. C'est pas rien, c'est quelque chose que les anciens faisaient très bien, sans soucis à la campagne [...] Non je sais d'où ça vient... j'sais d'où ça vient, je sais ce que ça [...] a induit, clairement. De devoir l'élever et de devoir la tuer. Je sais ce que... et c'est pas quelque chose de gratuit... et... et... c'est prendre conscience de ça. » (César, minutes 11, 12 et 51) ; « comme je disais tout à l'heure, pour moi c'est une manière d'assumer en fait. » (Félicie, heure 1 minute 12). Tou-te-s ont une forte velléité d'autonomie et de réappropriation des savoirs-faire. Il m'arrivera également de parler d' « attitude éleveur respectueux », quand

les cognitions positives sont associées au petit élevage en général, qu'il soit vivrier ou professionnel.

5. Cognitions principales en jeu

Cette partie a pour but d'explicitier les principales cognitions communes à tou-te-s les éleveuses et éleveurs.

5.1. Carnisme

À l'exception d'Albert qui ne semblait pas connaître la philosophie végane, les autres (Bernadette, César, Dominique, Émile, Félicie et Mireille) semblent tou-te-s avoir été confronté-e-s un minimum à la problématique de la cause animale et du véganisme, connaissent son existence et la comprennent plus ou moins bien : « *y'a des végétariens ou des véganes qui diront c'est pas nécessaire, mais moi je suis là pour ça* » (Dominique, minute 19) ; « *Parce que l'histoire d'être obligée de manger de la viande pour être équilibrée dans l'alimentation, ça je suis convaincue que c'est complètement faux, que on peut tout à fait compléter... voilà, il nous faut des protéines, soit. Mais... mais on peut en trouver ailleurs* » (Félicie, minute 47). Pour Bernadette, César, Dominique, Émile, Félicie et Mireille, il s'agit de produire de la viande pour assouvir leur désir d'en manger. Pour Albert et César, il y a aussi la problématique de répondre à leur besoin de subsistance qui, d'un point de vue psychologique, est entrée en jeu au moins ponctuellement : « *Quand y'a eu la crise de 2007, j'me suis dit « merde ! Le système économique s'écroule ! ». [...] Donc j'ai pris peur à ce moment-là et je me suis dit « Mais merde ! Demain tout s'écroule, plus de transports, enfin plus de... plus d'échanges commerciaux ... les légumes ça pousse pas dans les supermarchés, la viande non-plus, ... »*, [...] *c'était une peur presque panique au départ où j'ai loué un motoculteur, j'ai lancé un jardin [...] On s'y est mis au jardin avec ma femme, tu vois aujourd'hui elle est maraîchère, on s'est mis à prendre des poules, à avoir des œufs, puis les poules c'est devenu des poulets, ... on a eu quelques agneaux aussi, qu'on prenait régulièrement chez ma belle maman* » (César, minutes 8 et 9) ; « *Y'a des animaux qui ont confiance en l'homme, quoi... on le gratte le front, et il se couche pour qu'on lui gratte le ventre, quoi... Et y'a des cochons, que ils étaient sept ou huit dans le parc, quand c'est le dernier cochon que tous les autres ils sont passés avant lui, là, il faut l'attraper !* » (Dominique, minute 16). Dans tous les cas, les besoins fondamentaux de ces animaux sentients sont sacrifiés pour satisfaire les désirs et/ou les besoins secondaires d'humain-e-s.

5.2. Attrait et addiction pour la viande

Ce qui fait probablement la plus large unanimité chez les personnes que j'ai interviewées est le plaisir de manger de la viande (à l'exception de Georges). Tou-te-s l'évoquent, de façon plus ou moins expressive : « *Après quand on fait cuire un poulet, [...] ben j'me remémore tout c'que j'ai mis en place, j'me dis « ben tu vois, j'mange mes produits »* » (Albert, minute 19) ; « *Je suis pas végétarienne, j'ai envie de manger de la viande* » (Bernadette, minute 23) ; « *c'était une envie commune de manger des poulets pour manger notre propre viande. Clairement. Et sans regrets* » ; « *On sait pourquoi on le fait. Clairement ! On sait pourquoi on les élèves et on sait pourquoi on le fait et on regrette pas quand on en mange un plus tard dans l'année* » ; « *manger des bon œufs, y'a pas photo ! Y'a pas photo, même des œufs bio en grande surface tu vois la différence* » ; « *j'apprécie quand on en sort un [poulet] du congèle' [rires], j'apprécie je te garantie, enfin... c'est une viande que tu... que tu retrouves pas... que*

tu retrouves pas nulle part, qu'a du goût ouaih ! J'pensais même pas que le poulet pouvait être si bon » ; « j'aime la viande, hein, y'a pas photo ! » ; « Et puis après, y'a la satisfaction du goût d'avoir... d'avoir pour les douze prochains mois du bon poulet au congèle, quoi. Clairement. » ; « je le fais parce que j'aime la viande, hein. Clairement. Et j'aime la bonne viande, de préférence » ; « ça vaut le coup aussi... aussi bien financièrement qu'au niveau de... la qualité de la viande... y'a pas... y'a pas photo !... et je regrette aujourd'hui de pas avoir de la viande [de pintade] comme ça » ; « puis ça me manque de pas avoir [rires] de la bonne viande d'agneau dans le congèle » (César, minutes 8, 11, 20, 22, 24, 52, et heure 1, minutes 22 et 25) ; « c'est au-delà du rationnel, moi tu vois, la viande c'est quelque chose que... que j'adore, non, mais je prends vraiment mon pied quand je mange de la viande. Tu vois je kiffe vraiment ça » (Dominique, minute 22) ; « on est super content quand on mange du... des poulets, ... c'est sûr ! Et même, y'a eu une époque, y'a deux ans, on a eu une race qui était... vraiment... formidable. [...] C'était très bon. [...] on aime bien la viande... puis c'est meilleur... que... dans un magasin. » (Émile, minute 9) ; « j'ai acheté des œufs d'Orpington, donc c'est des grosses poules dont la viande est savoureuse » ; « on adore la pintade. [...] J'ai du plaisir à manger de la viande, donc je pourrais pas, au jour d'aujourd'hui, euh... je pourrais pas être végétarienne. » (Félicie, minutes 10 et 11).

Après l'entretien avec César, j'ai noté : « J'observe qu'à chaque fois qu'il parle du goût de la viande et d'œufs d'animaux élevés dans de petits élevages et de « bonnes conditions », son expression corporelle témoigne d'un grand plaisir : ses yeux s'écrouillent, le ton de sa voix change et il marque ensuite un silence alors que son visage maintient l'expression d'une joie » (voir Annexe 5 : Avant et après les entretiens). La constante chez toutes ces personnes interviewées est un affect positif associé à la viande. Or, nous l'avons déjà vu dans la première partie, Favre (2013) affirme qu'« il est anatomiquement et fonctionnellement impossible de séparer les neurones dont la fonction principale serait la cognition, de ceux dont la fonction principale serait d'engendrer des émotions. Conséquence de cela, l'état émotionnel du sujet interfère en permanence dans le traitement des informations. Il n'y a donc pas de fonctionnement cognitif indépendant d'un fonctionnement émotionnel. [...] Chaque centre intégrateur dispose de la possibilité de modifier la perception [...] en fonction des expériences sensorielles préalables qui l'ont programmé. En clair, on voit mieux ce que notre passé nous a programmé à voir ! Et donc on voit moins bien le reste !! À cela s'ajoute le fait qu'entre les lobes frontaux et les neurones associés aux émotions et aux ressentis en général, existe un lien permanent avec pour chacune des parties la possibilité d'inhiber l'autre » (Favre, 2013, p.29-30). Le discours de Félicie illustre parfaitement les influences réciproques des émotions et des cognitions qu'elle vit : « J'ai du plaisir à manger de la viande, donc je pourrais pas, au jour d'aujourd'hui, euh... je pourrais pas être végétarienne. On a eu des périodes végétariens, par exemple on travaillait sur des créations [...] donc on était nous deux et deux autres personnes qui étaient végétariennes, [...] complètement végétariens, donc nous pendant trois mois, on a mangé végétarien [...] sans aucun problème. [...] Mais dès qu'on était... nous, ben tout naturellement, on avait envie de viande, quoi. » (Félicie, minute 11). Félicie me dit que c'est l'« envie » qui décide qu'elle « pourrais pas être végétarienne », alors que quand il s'agissait de cohabitation, c'est le respect des cohabitant-e-s qui primait « sans aucun problème ». Félicie me dit-là qu'elle ne pourrait pas faire quelque chose dont elle est capable, ce qui pourrait être, il me semble, un critère indicateur fiable d'une addiction. Pour avoir été moi-même un grand amateur de viande et connaître intimement la question des addictions, j'affirme que mon rapport à la viande était de nature addictive. D'une part, il y avait le plaisir du goût, et d'autre part des sensations corporelles. Je ne sais pas les décrire précisément, d'abord parce que ce sont de vieux souvenirs, et également parce que je n'ai pas

les mots pour les décrire dans toute leur subtilité. Je peux tout de même dire que ces sensations sont de deux ordres. D'une part, il y avait l'effet des protéines, que j'associe à une sensation de force physique et de satiété, et que je retrouve en mangeant des protéines végétales. D'autre part, il y avait l'effet d'autres molécules (a minima la taurine) que j'associe à une sensation d'agressivité. Une sensation de légère violence qui avait tendance à me rendre moins empathique, plus égoïste. Quand je passai à un régime végétarien, je sentis baisser mon niveau de stress et mon état général devint plus apaisé. De ceux que je connais, l'effet le plus proche de celui de la viande serait celui du café. Je n'ai trouvé aucune étude concernant l'addiction à la viande. Que nous dit Daniel Favre sur les addictions ? : *« Les travaux de nombreux chercheurs en neurosciences ainsi que les miens en sciences humaines, ont montré que l'être humain est ainsi fait qu'il peut développer un besoin très fort, presque irréprensible, pour des produits chimiques, des comportements ou même des personnes. Dans tous les cas, son autonomie et son libre arbitre diminuent. La peur de manquer devenant obsessionnelle, celle-ci détourne la personne de ses projets et avec le temps, l'amène à se piéger dans des conduites répétitives, dites addictives. »* (Favre, 2013, p.21-22). Ces nouvelles connaissances en neurobiologies me paraissent pertinentes pour expliquer le constat de ma propre addiction à la viande, due à la fois au plaisir immédiat du goût, aux sensations corporelles engendrées par les molécules ingérées, ainsi qu'aux cognitions créées par ces deux premières sensations. Au vu de ces informations, je postule que l'addiction à la viande est courante chez mes congénères. Les discours de mes interviewé-e-s suffirent à me convaincre qu'elles ont tou-te-s, à l'exception de Georges, un rapport addictif plus ou moins fort à la viande, phénomène à la fois cognitif et émotionnel. Je considérerai donc cette addiction comme une cognition déterminante dans mon analyse chez toutes les personnes pratiquant l'élevage vivrier, à savoir, Albert, Bernadette, César, Dominique, Émile, Félicie et Mireille. L'historien Yuval Noah Harari, lui pense que *« Les produits gras et carnés étaient rares et l'ADN humain garde en mémoire le besoin d'en faire des réserves, ce qui se traduit par une forte attirance pour la viande »* (Harari, 2015, p.56). Dans son dernier ouvrage *« L'ordre étrange des choses*, Antonio Damasio, professeur de neurosciences, neurologie, psychologie et philosophie fait le lien entre la rapport addictif à la viande que je décris en m'appuyant sur les travaux de Favre et l'idée de Harari : *« Les sentiments ne sont pas élaborés par le cerveau en toute indépendance. Ils sont le fruit d'un partenariat, d'une coopération entre le corps et le cerveau qui interagissent via des voies nerveuses et des molécules chimiques circulant librement. Cet arrangement particulier (et peu exploré) est agencé de telle manière que les sentiments viennent systématiquement perturber ce qui aurait pu être un flux mental complètement différent. Les sentiments [...] sont donc des secousses mentales, perturbantes ou merveilleuses, douces ou intenses. Ils peuvent nous stimuler subtilement, en nous permettant d'intellectualiser la chose. »* (Damasio, 2017, p.23). Pour Damasio cette influence des affects sur les pensées est fondatrices de toutes les cultures. Ces dernières seraient toutes les fruits des solutions adaptatives trouvées par les humain-e-s, elles-mêmes directement influencées par les sentiments. Félicie illustre bien cette idée : *« je vois les cochonnes et... [...] même si on a un... bon rapport, ben je vois les jambons, je vois les... j'ai découvert ce regard que j'avais... de prédateur, quoi. », « voilà y'a quelque chose de carnassier que j'ai en moi. Je le sens. Je vois que... quand j'ai un steak tartare devant moi, je... je vais pas dire je bave, mais quasiment. »* (Félicie, minutes 15 et 48). C'est l'attrait de Félicie pour la viande (– ou si elle voit juste son instinct de prédatrice), qui engendre une attitude positive envers le carnisme. Dans cette perspective, il paraît évident que ce dernier soit si inhérent aux cultures humaines. Félicie est très lucide là-dessus. En parlant de l'appréhension initiale de ses filles à manger les poules qu'elles connaissaient : *« ben au début, ça a pas été forcément évident [...] ça s'est plus*

ou moins bien passé, parce qu'elles ont apprécié la viande, en fait je pense. Donc encore une fois ça passe par ce plaisir de manger... la viande et qui après nous donne, l'élan, ou la légitimité » (Félicie, heure 1 minute 19).

5.3. Santé et qualité de la viande

En plus de leur appétence pour la viande, sa qualité est également un aspect proéminent pour tout-te-s : *« mais le problème c'est que, comme on ingère de la viande... qu'a déjà des antibiotiques par rapport à ça pour les soigner, euh, les les laboratoires, ils ont du mal à trouver des antibiotiques qui luttent contre les maladies humaines » (Albert, minute 11) ; « mais, moi j'veux savoir ce que je mange » (Bernadette, minute 23) ; « après ça vaut le coup aussi... aussi bien financièrement qu'au niveau de... la qualité de la viande... y'a pas... y'a pas photo ! » (César, heure 1 minute 25) ; « je sais que... au Lycée, la viande industrielle, c'est pas [...] là c'est plus par rapport à moi que [...] c'est malsain pour celui qui la consomme » (Dominique, minute 7) ; « Donc quand on les... mange, enfin c'est vraiment différent d'un poulet, je dirais... éduqué, enfin nourri avec des trucs qui les engraisse ou... enfin c'est de la viande assez maigre et ferme » (Émile, minute 8). Bien sûr cet aspect sanitaire constitue une cognition consistante avec le goût pour la viande et l'ensemble des pratiques et représentations inhérentes au carnisme. Par ailleurs, la question de la santé étant associée à la peur de mourir, matrice de toutes les autres. Je suppose que la cognition associée à l'aspect sanitaire est donc largement renforcée par cette peur universelle.*

5.4. Aspect financier

Si l'aspect financier est plus ou moins important selon les éleveurs/euses, il est également toujours présent : *« j'trouvais pas de travail, ben j'ai dit j'vais essayer de [...] pallier ça au lieu d'aller travailler et gagner de l'argent et après l'argent la redistribuer au Leclerc pour acheter ci, acheter là, ben j'ai dit j'vais pas gagner d'argent mais j'vais fabriquer ce que j'ai besoin au maximum » (Albert, minute 6) ; « Et étant donné qu'en plus, on mange bio depuis... beaucoup d'années, et que la viande bio... ben faut pouvoir être en mesure de la payer, aussi... y'avait cet aspect-là qui n'était pas le plus important, mais comptait, quand même, un peu » (Félicie, minute 15).*

5.5. Empathie – déploiement et restrictions

« j'ai conscience que... que l'animal a des émotions. Pour moi c'est sûr et certain ! Enfin, on le voit que les animaux, ils ont chacun leur caractère, ... chacun leur tempérament, chacun réagit différemment, et euh... c'est sûr. C'est sûr ! » (César, minute 49). Si l'empathie est un état mental de connexion avec les ressentis d'autrui, alors ce n'est pas une capacité stable dont un-e individu-e serait pourvu-e, au contraire l'empathie apparaît dans une relation en particulier à un moment particulier. Et même si certaines personnes sont plus disposées et/ou plus entraînées que d'autres à convoquer ou se laisser toucher par cet état, l'intensité de l'empathie et le champ sur lequel elle s'exerce sont également variables, y compris dans une même relation. Il s'avère que dans cette étude, les éleveuses et éleveurs vivrier-e-s, se posent tou-te-s la question de la souffrance des animaux au moment de la tuerie, illes la vivent très différemment, notamment sur le plan affectif et y répondent de façons variées. « Après souvent mon père il me dit, que [...] quand il se vide de son sang, il s'endort... enfin voilà il s'endort et du coup qu'il se sent pas mourir, quoi... Bon voilà j'en sais rien, c'est mon père qui dit ça » (Dominique, minutes 13 et 14). A contrario, rares sont celles qui évoquent les souffrances psychologiques hors-tuerie. Je rapporte les quelques exceptions : « les petits que t'enlèves des mères, qui partent... moi ça me pose beaucoup de questions. » (Bernadette,

minute 29) ; « *Les poules, quand y'en a une qui meurt, ou quand j'en tue une, ... elles se rassemblent sur les marches, là, comme on voit Ulysse là le gros coq blanc [elle montre un coq posé sur des marches en terre qui constituent le chemin qui va au poulailler], pis elles font un espèce de petit chant,... euh bizarre, ça dure pendant dix minutes en tous cas⁵, quoi. C'est long, hein !? Et elles font un espèce de « rhghgrghr gghrhuhhrhrh » pendant dix minutes, comme ça quoi. La première fois que j'ai vu ça, quoi, alors là j'étais en larmes ! J'ai compris l'importance qu'elles avaient l'une pour l'autre [...] C'est intense ! Donc voilà, j'y pense tous les animaux, c'est pareil » (Mireille, minutes 51 et 52). Envisager de tuer ses animaux implique donc de restreindre son empathie à certaines relations et certaines limites comme l'explique Bernadette : « *je pense quand même que pour l'élevage, comme ça, t'es obligée d'avoir une distance, quoi.... Parce que si tu mets trop d'empathie... enfin, pour moi, c'est pas possible !* » (Bernadette, minute 29). La conséquence sur les relations avec les animaux est directe : alors qu'elle insiste sur l'importance majeure de la communication entre humain-e-s, « *imagine déjà une dizaine de personnes [...] arriver à ce que ça se passe bien parce que c'est... la communication, je pense que c'est la base et là, je crois que c'est le plus difficile [...] les bêtes, c'est de la rigolade, hein, l'homme c'est plus difficile. C'est vraiment plus difficile* » (Bernadette, minute 34). Le fait qu'elle considère que les relations avec « les bêtes » soit de la « rigolade », est je crois la conséquence directe d'un rapport de domination accru par la limitation de l'empathie. Pour faire une analogie avec les relations humaines, c'est plus facile quand il y a un chef (surtout pour lui) ! Georges, au contraire, qui était déjà végétarien en commençant l'élevage laitier, cherchait à développer au maximum son empathie avec les chèvres qu'il élevait : « *y'a aussi la difficulté quand y'a un animal malade, ... parce que finalement c'est plus dur qu'avec les humains, parce que ils... ils ont pas la parole... donc c'est à toi de décrypter, pour pouvoir les aider, quoi. Ça c'est... ça c'est une partie difficile...* » (Georges, minute 19). J'appellerai « champ de déploiement » de l'empathie (ou « champ de déploiement empathique ») d'une personne, l'espace-temps constitué par l'ensemble des individu-e-s concerné-e-s pendant un temps donné.*

6. Évitement, éveil et réduction de la dissonance

Selon moi, les dissonances éveillées sont provoquées par une frustration du besoin fondamental d'orientation. De ce fait, la prédisposition d'une personne à perdre ses repères en fonction de son propre vécu, est un paramètre fondamental de l'éveil de la dissonance et qui est complètement indépendant des problématiques de fond de cette recherche.

6.1. Dissonances des éleveuses et éleveurs

6.1.1. Mise en équation

J'appellerai « groupe de cognitions dominant » l'ensemble constitué par :

- l'attrait et l'addiction pour la viande,
- l'intérêt pour la santé d'avoir une viande de qualité,
- le support social :
 - pro-attitudinel constitué par l'écocarnisme qui implique une forte considération et estime envers les éleveurs et éleveuses vivrier-e-s
 - général constitué par le carnisme inhérent à la société (il est normal, naturel et nécessaire de manger de la viande).

Ce premier groupe de cognitions entretient une relation inconsistante avec les cognitions

5 En tous cas : En français romand, dans ce contexte, signifie « au moins », « au minimum ».

associées à :

- « la souffrance des animaux »
- « la tuerie des animaux »
- ma présence en tant que végane (support social anti-attitudinal).

J'appellerai « consistantes » les cognitions qui sont pertinentes et compatibles avec ce groupe dominant.

J'appellerai « inconsistantes » les cognitions associées à la « souffrance » et à la « tuerie » des animaux, ainsi que toutes celles qui sont pertinentes et compatibles avec elles.

Dans notre cas, c'est bien sûr le « groupe de cognitions dominant » qui est le plus résistant du fait de l'engagement qu'ont les personnes concernées, l'ancrage dans le quotidien qui en découle, ainsi que le support social dû à l'écocarnisme en tant que facette de l'idéologie carniste. La représentation de l'élevage bio et paysan est associée à des affects positifs. Je postule que la représentation des éleveurs et éleveuses vivrier-e-s est associée à des affects plus positifs encore, le fait de tuer soi-même étant jugé « courageux », « authentique », « responsable ». De fait, les éleveurs/euses vivrier-e-s ont un support social pro-attitudinel extrêmement fort, ce qui rend le groupe de cognitions dominant encore plus résistant.

J'appellerai dissonance de « l'éleveur respectueux », celle qui est éveillée par une inconsistance entre le groupe de cognitions dominant d'une part, et aux cognitions associées à la « souffrance animale » d'autre part.

J'appellerai dissonance de « l'éleveur vivrier », celle qui est éveillée par une inconsistance entre le groupe de cognitions dominant d'une part, et la cognition ramenant à la « tuerie » d'autre part.

Ces dernières cognitions étant les moins résistantes, les modes de réduction devront, pour confirmer l'hypothèse de ces dissonances, aller dans le sens de diminuer ces dernières cognitions et/ou leur importance, ou bien encore ajouter des cognitions au groupe dominant et/ou augmenter son importance.

6.1.2. Écocarnisme

L'écocarnisme est la version écologiste ou « écoresponsable » du carnisme. Selon Martin Gibert, « *Certaines personnes se dédouanent ainsi en suggérant qu'elles boycottent déjà le système. Elles n'achètent pas de viande en supermarché, mais au petit boucher du coin de la rue. L'effet de halo de la viande bio et le charme discret de la viande heureuse* » viennent alors consolider ce qui, la plupart du temps, n'est autre qu'un aveuglement volontaire. [...] Il s'agit encore une fois de se désengager en modifiant la perception de son propre comportement. Je n'ai pas à changer puisque je l'ai déjà fait ; mes actions coïncident déjà avec mes valeurs. On a ainsi montré que des personnes qui s'approprient à voir un reportage sur le traitement des animaux sous-estiment leur consommation de viande. » (Gibert, 2015, p.130-131). L'écocarnisme et l'attitude « éleveur respectueux » se fondent sur la création des cognitions « de bonnes conditions de vie sont offertes aux animaux », et « la mort est rapide (implicitement sans souffrance) ». « *elle vit quand même pas mal et pis sa fin elle est rapide, quoi... on fait ça comme il faut. Tu vois, ça n'a rien à voir avec ... ben là tu vois les cochons par exemple qu'on... on les a élevés comme ça, hein on les a élevés de manière plus domestique du coup,... voilà, pareil, ils avaient... ils sont dehors... enfin tu vois, elles ont*

deux ans ! Des cochons de deux ans, t'en... ça existe pas ! » (Bernadette, minute 25). Il s'agit de « trivialisation ». *« Ce mode de réduction [trivialisation] serait susceptible d'apparaître de manière privilégiée quand l'attitude est rendue saillante (Simon et al., expérience 1) ou quand d'autres attitudes plus générales sont rendues saillantes (expériences 3 et 4). »* (Vaidis, 2011, p.141). En l'occurrence, la manœuvre consiste à réduire l'importance de la cognition inconsistante « je tue mes animaux » pour réduire la dissonance.

- par comparaison avec l'élevage professionnel : *« Des cochons de deux ans, [...] ça existe pas ! »* sous entend que c'est mieux que dans les autres élevages où les cochons sont tués à un an (un cochon peut vivre plus de vingt ans) ;
- en évoquant les « bonnes conditions » de vie des animaux : *« la bête [...] elle est née sur la ferme, je l'ai élevée dans de bonnes conditions, je sais que j'ai fait les choses comme il faut, et euh... et elle finit dans mon assiette, ben ouaii voilà, c'est »*
- le fait que les animaux soient nés sur la ferme sert à justifier la tuerie : *« de toutes façons, elle serait pas née si l'objectif était pas qu'elle finisse dans mon assiette »* (Bernadette, minutes 26 et 27), ce qui pourrait être interprété par « je lui ai offert la vie, donc j'ai le droit de lui reprendre ».

6.2. Face à un végane

Après l'entretien avec Bernadette, j'ai noté : *« J'ai éteint l'enregistreur dès la fin de mes questions, ce qui, encore une fois, est une erreur. Elle m'a dit des choses après qui sont intéressantes, et notamment : elle s'est posée la question du végétarisme, autrement dit de continuer à élever des animaux pour les manger, ou bien d'arrêter de manger de la viande. »* (voir Annexe 5 : Avant et après les entretiens).

Lors de la retranscription, il m'est apparu très clairement que pour Bernadette, tous les mots qui sont dans le champ sémantique de la mort, de la tuerie, ou qui parlent de ça, « sont ponctués d'hésitations, sont prononcés à un très bas volume sonore, sont parfois évités et remplacés par des « ... heu... tu vois ? » ou autres expressions qui permettent de ne pas nommer la chose. Ça me paraît flagrant pendant les vingt premières minutes, puis moins pendant le milieu de l'entretien, et à nouveau à la fin. » (voir annexe 5 : Avant et après les entretiens). Si le champ sémantique de la mort est tabou, il pourrait s'agir d'une marque d'empathie envers moi. Me sachant végane, elle voudrait éviter de me faire violence. Cette hypothèse est cohérente avec un potentiel conditionnement de Bernadette en tant que sujet social féminin « *idéalement sans individualité propre et désintéressées. Les femmes se tournent ainsi vers les autres afin de renouer des relations qui servent subrepticement aux besoins des hommes* » (Gilligan, Snider, 2019, p.14). Ce conditionnement partiel, lui dictant inconsciemment d'être complaisante avec moi, la rendrait plus sujette au phénomènes de « normalisation » (Delouée, 2018, p.46) et conformisme (Delouée, 2018, p.43-59). Ces tabous de la tuerie sont aussi observables chez les autres interviewé-e-s mais dans une moindre mesure. Je les trie dans l'ordre du plus manifeste au moins manifeste (évaluation arbitraire non vérifiée) : Bernadette, Émile, César, Félicie, Dominique, Mireille, Albert. Donc pas de corrélation évidente avec un genre.

Cette dissonance, que ma présence (« support social ») semble éveiller, peut s'expliquer également par d'autres hypothèses, aucune n'étant exclusive : de la peur d'être jugée, ou encore de l'auto-jugement. Si Bernadette a de l'empathie pour les animaux qu'elle élève (nous verrons infra qu'elle en a), alors elle devrait être confrontée au paradoxe (dissonance) de « l'éleveuse vivrière ». En tant que femme, Bernadette pourrait être psychologiquement plus disposée qu'un homme à culpabiliser. Vivant habituellement dans une société et un

environnement « carnistes », son auto-jugement serait latent (phénomène de normalisation) et elle serait écartée des risques de jugement, alors que ma présence ferait ré-émerger l'un ou l'autre. La variante due au « support social » du paradoxe de « l'élèveuse vivrière » se déclinerait par la relation inconsistante entre les cognitions : « je tue des animaux alors que je n'en ai pas besoin » et « la personne à qui je parle est végane ». Il s'agirait ici d'une frustration des besoins de reconnaissance (due au support social) et d'amour (de fait de l'empathie envers les animaux). J'avais aussi noté : « *Au contraire, il m'apparaît aussi que ce qui est de l'ordre de la justification est dit avec plus de vigueur dans la voix, sur un ton plus élevé que la moyenne de l'entretien.* » (voir annexe 5 : Avant et après les entretiens). Cette observation tend à valider l'hypothèse du jugement (sans invalider celle de l'empathie). Ce que j'ai appelé « justification » dans mes notes pourrait être décrit comme « ajout de cognitions constantes en vue de réduire la dissonance ». Dans le même sens, il apparaît que presque à chaque fois qu'elle évoque la tuerie, elle me rappelle simultanément sa filiation à des parents éleveuse/eur pour expliquer qu'elle arrive à le faire, ce qui est un indicateur supplémentaire d'une dissonance due à un auto-jugement ou peur du jugement. À la fin de l'entretien, je lui demande : « *qu'est-ce que ça t'a fait d'être interviewé par un végane ?* » - « [rires] ... euh ... [rires]... *ben c'est vrai que du coup, on se... non je me suis pas privée de te dire ce que j'avais à dire, j pense pas, ... mais ... je... non j pense pas que j'ai ... est-ce que j'ai pesé plus mes mots ? J'sais pas. ... Parce que moi j'ai quand même une ambiguïté, donc euh... tu vois ? J'sais pas. [...] non non mais voilà ça me dérange pas parce que j'assume, ce que... j'assume. Tu vois ?... Moi ça me convient d'avoir de la viande dans mon assiette, donc euh... ça me dérange pas.* [rires] ... *après, ça me dérange pas du tout, ... qu'y ait différentes personnes...* » (Bernadette, minutes 37 et 38). La gêne flagrante de Bernadette vient contredire ses affirmations répétées de « *ça me dérange pas* », vient confirmer ma perception du tabou de la tuerie et tend à confirmer que ma présence la met dans l'embarras (éveil de dissonance).

6.3. Préliminaires à l'analyse

Il y a deux déclencheurs principaux de dissonances chez les personnes interviewées, qui sont le contenu des questions que leur pose et ma présence de végane. En effet, chez certain-e-s, ma seule présence pourrait évoquer la privation potentielle de la « liberté » de manger de la viande, et engendrer par là même une réactance psychologique (voir supra). Par ailleurs, ma présence rappelle les cognition « on peut ne pas manger de viande est être en bonne santé » et « les animaux sont des êtres conscients et sensibles dont certain-e-s humain-e-s défendent les intérêts ». Enfin, la seule divergence d'opinions peut elle aussi constituer une dissonance due au « support social ». Notons que, si illes ont accepté l'entretien, c'est parce qu'illes sont a priori suffisamment sûr-e-s d'elleux pour ne pas trop se sentir mis en danger psychologique par un entretien sur la question de l'élevage. Ensuite, mes questions et mes silences laissent les interviewé-e-s face à elleux-mêmes. Leurs propres contradictions et comportements peuvent constituer d'autres sources de cognitions inconsistantes. L'existence d'une dissonance est souvent rendue tangible par les indicateurs d'évitement et de réduction tirés de l'analyse des discours, ainsi que de l'observation des postures et réactions corporelles. Les modes de réductions sont variés et complémentaires. Par contre, leur amplitude est supposée, car dure à estimer, n'ayant pas d'autre outil d'évaluation que les réactions observées visuellement, les changements d'intonation et de rythme de la voix. Ceci dit, je peux dire que l'amplitude des dissonances est variable, parfois quasi nulle, parfois moyenne.

Comme le rappelle David Vaidis, dans la plupart des expériences sur la dissonance cognitive en psychologie sociale, les participant-e-s ont été amené-e-s à effectuer un comportement dit

« problématique » qui éveille en eux une dissonance, les stratégies de réduction disponibles sont des comportements et des changements d'attitude. Pendant mes entretiens, au contraire, les participant-e-s sont interrogé-e-s sur leurs pratiques et des comportements passés. Les voies d'évitement et de réduction disponibles sont le changement d'attitude, et des solutions de l'ordre du discours. Un des modes de réduction qui sera privilégié est donc l'explication causale des conduites. *« L'explication causale (Heider, 1958), peut être utilisée pour réduire la dissonance en apportant une justification à la réalisation ou à l'acceptation d'un comportement problématique. Un participant qui fait appel à des explications externes (ou situationnelles) permettant de justifier les raisons qui l'ont amené à accepter de réaliser un acte problématique va ainsi réduire sa dissonance (e.g. Channouf, Py et Somat, 1993 ; Joule et Beauvois, 1987a). Dans le sens inverse, la mobilisation ou l'induction d'explications internes (ou dispositionnelles) aurait tendance à augmenter la dissonance (Channouf, LeManio, Py et Somat, 1993). [...] Stalder et Baron (1998, expérience 2) ont également montré que les participants disposant d'une plus grande « complexité attributionnelle » n'ont pas besoin de changer d'attitude »* (Vaidis, 2011, p.139). D'autres modes de réductions complémentaires seront utilisés en parallèle. Par ailleurs, ma présence n'est pas que celle d'un végane, elle aussi celle d'un chercheur et de quelqu'un qui les écoute. Je suppose que cet élément a au moins deux conséquences directes, à savoir, leur donner envie de se confier, et les motiver à « s'auto-surveiller » (vérifier la cohérence de leurs arguments). Par exemple, alors que César se lance dans une justification, il se rappelle lui-même à l'ordre : *« c'est abstraction de... oui de reconnaître qu'on fait une tuerie de masse. Clairement. Ce jour-là. Après, y'a pas... on n'est pas... on n'est pas... dans les abattoirs où... là p'tain... non mais j'reviens... y'a toujours pire ailleurs, tu vois, on en revient toujours plus facile d'aller voir le pire ailleurs. Non y'a abstraction de... oui on tue en masse, ouai. Clairement. Ça on essaye de pas le reconnaître »* (César, minute 37). Je suppose que cette « auto-surveillance », rend plus difficile la création de cognitions consistantes, qu'elle influe donc dans le sens de la « restructuration cognitive », et le cas échéant de la « tolérance » à la dissonance.

7. Levers et couchers de dissonances cognitives sur horizon humaniste

« La théorie de la dissonance cognitive présente un processus motivationnel qui amène l'individu à rendre son univers non problématique : ce n'est pas en tant que telle la consistance qui est importante, c'est l'évitement de l'inconsistance qui prime. »
Vaidis (2011, p.9-10).

« Les éléments attestant la réduction de la dissonance sont une constellation de réponses, et non une seule réponse, telle que le changement d'attitude. »
Sakai, 1999, p.268 cité par Vaidis (2011, p.135)

Six éleveuses et éleveurs ont été interviewé-e-s dans la même foulée selon une grille d'entretien relativement similaire. Je pioche également dans un entretien effectué un an plus tôt lors d'une enquête exploratoire auprès de Mireille, métayère dans le Jura suisse. J'ai également fait un entretien à Georges qui a été éleveur pendant deux ans tout en étant végétarien et qui a finit par abandonner l'élevage qu'il ne supportait pas.

Pour faciliter la compréhension, je précise que les personnes interviewées appellent « poules » les gallinacées qu'elles élèvent pour leur procurer des œufs et « poulets », celles qu'elles destinent à être mangées.

7.1. Mireille... métayère en quête de liberté

Mireille se revendique du milieu alternatif, punk, lausannois. L'entretien a eu lieu chez elle dans le Jura suisse (canton de Vaud). Elle garde un troupeau de génisses pendant les cinq mois d'été dans l'annexe isolée d'une ferme d'élevage bovin de production laitière. *« j'ai grandi en bordure de ville de Lausanne, [...] j'ai la maison gratuitement toute l'année ici [...] je reçois le salaire d'été, ici c'est 3000 francs par saison. Donc euh ça fait six cent francs par mois pendant cinq mois, c'est ça qu'y m' donnent, on vit avec ça pendant l'été, et pis l'hiver j'travailles avec les ch'vaux, j'fais les écuries, les box chez des privés, et pis là je gagne entre 480 et 560 francs par mois. Enfin, on gagne. On est les deux sur ces salaires-là. »* (Mireille, entretien non-minuté).

« j'ai r'commencé à manger d'la viande, pis ça m'allait pas éthiquement, du coup y fallait qu'j'réussisse à tuer mon propre poulet, à faire ma propre viande, tout ça quoi, et pis ben, j'me suis vite retrouvée à, à, à tuer mes poulets, à faire des rêves derrière, qu'j'ai des poulets qui m'couraient d'ssus sans tête, pis alors j'ai commencé à réaliser que, voilà, même si j'arrivais finalement à faire le geste, j'pouvais pas le faire non plus en me bloquant moralement, en disant : « c'est bon j'ai réussi à le faire », quoi ! Ça finissait de toutes façons à m'atteindre. Donc comment j'arrivais à le faire, mais éthiquement, quoi, ou moralement, ou je sais pas mais ça m'a demandé aussi toute une démarche [...] au début justement j'essayais d'me couper émotionnellement simplement du truc, quoi. Donc j'essayais de ne pas leur donner de nom, de pas trop les r'garder, si j'leur donnais un nom, j'les appelais « chicken », « barbecue », « ha ha ha ! » [faux rire sur un ton barbare], j'essayais d'faire un peu la punk, quoi tu vois l'truc, t'sais genre « ça va aller, t'inquiète, j'le zigouille » et pis en fait, j'me suis

rendu compte rapidement qu'étais incapable de faire ça donc en fait au fil des années, j'ai [...] dû réaliser l'appréhension de plus en plus forte que j'avais de l'faire » (Mireille, minutes 0 à 2). Mireille raconte qu'elle a commencé à tuer des animaux en se coupant volontairement de ses émotions. Ces dernières ressortaient par un autre voie (cauchemars ou autres) et elle a finit par changer de tactique de gestion émotionnelle. Je déduis de cette première expérience de Mireille qu'elle n'est pas complètement blindée émotionnellement. Au contraire, si la coupure volontaire des émotions n'était pas assez efficace pour la protéger psychologiquement, c'est que Mireille a une certaine habitude de les accueillir.

7.2. Albert

7.2.1. ... et son père

« Bon étant fils d'agriculteur, hein, ... c'est assez facile pour moi finalement. [mon père] il a fait toujours des vaches laitières, bon ben il faisait comme moi quoi, enfin il se faisait les poulets, il se faisait sa viande quoi, lapins, ..., il tuait un veau euh, il tuait un veau ou deux par an, il faisait un cochon ou deux, voilà quoi. Le jardin potager, ... et il vendait le lait au laitier. [...] il a vendu ses vaches, et il a fait de la chèvre, après. Chèvres pour faire du fromage. Et ma mère s'est mis à faire des marchés... [...] Ah ben j'ai ça dans le sang, oui c'est sûr. » (Albert, minutes 3, 4 et 7). Vu le contexte dans lequel il a grandi, l'élevage et la tuerie d'animaux sont des choses normales pour lui. Après avoir travaillé comme salarié (non-agricole), Albert a eu un accident de la route à la suite duquel il a eu du mal à retrouver du travail. *« j'trouvais pas de travail, ben j'ai dit j'vais essayer de pallier... pallier ça au lieu d'aller travailler et gagner de l'argent et après l'argent le redistribuer au Leclerc pour acheter ci, acheter là, ben j'ai dit j'vais pas gagner d'argent mais j'vais fabriquer ce que j'ai besoin au maximum. »* (Albert, minute 6). Sans qu'il évoque explicitement un inconfort psychologique dans cette phase de transition, je suppose qu'il a vécu une dissonance cognitive qui l'aurait amené à l'« auto-alimentation ». Quoi qu'il en soit, Albert évoque souvent son père avec une nostalgie apparente. Il y associe des souvenirs forts qui semblent le guider dans ses choix de vie : *« J'pense à mon père, ce qu'il m'a appris, [...] je suis tout le temps connecté avec mon père. Mon passé, quoi, mon enfance... »* (Albert, minute 19), puis encore : *« ce qui me pose dans la vie, [...] c'est ce que mon père m'a appris, ce qu'il m'a transmis, ça me met des repères dans la vie, quoi. C'est... pis c'est la nature de toutes façons c'est... on peut pas s'en passer, hein ! ... On pourra pas s'en passer, hein ! »* - *« T'as des bons souvenirs de ton enfance avec ton père ? »* - *« Ouai ! Ouai ouai ! Bon y'a des mauvais souvenirs aussi. Mais ouai. »* - *« Ce qu'il t'as transmis c'est quelque chose de très fort ? »* - *« Ah bah !! Y'a des scènes [...] je les vis au quotidien... j'me souviens... Bon on coupait beaucoup de bois, donc j'allais au bois avec lui, y m'disait « tiens écoute ! », alors bon on avait déjà la tronçonneuse, ... alors des fois on arrêtait et pis on écoutait et y m'disait « tiens écoute ! T'entends là ? Ça, c'est un piver. » ou « Tiens écoute, t'entends, là ? Y'a un chien qu'est en train de mener un sanglier, là... », plein de trucs ! »* (Albert, minutes 33 et 34). Quelles qu'en soit les causes, Albert évoque son père de façon récurrente et parle de lui comme lui mettant des « repères dans la vie » associés aux animaux et à l'idée de « nature ». Ses représentations de son père sont donc manifestement un moyen de satisfaire son besoin d'orientation. Je me permets de faire l'hypothèse que son accident de la route l'ayant mis dans une posture de chômeur par dépit (involontaire), le sortant par là-même de la ligne tracée « normalement » pour lui par le système économique et social, ses représentations sociales de la société seraient entrées dans une relation d'inconsistance avec sa nouvelle réalité, générant dissonance cognitive et frustration du besoin d'orientation. Il serait sorti de cette situation en allant vers

ce qu'il avait connu enfant, procédant à une légère « restructuration cognitive » (produire sa nourriture plutôt que de travailler), un « changement d'attitude » associé à ce dernier, et bien sûr la mise en place des pratiques en rapport, qu'il appelle « auto-alimentation ».

7.2.2. Auto-alimentation

Il est manifeste qu'Albert ne comprend pas le sens de mon questionnement. Il me parle de ce qu'il appelle « auto-alimentation », c'est à dire le fait de produire soi-même sa nourriture. Il semble penser que c'est le sujet qui m'intéresse. Il situe souvent toutes ses actions dans ce processus : « *Ça prend très peu de temps de s'auto-alimenter.* » (Albert, minute 13) ; « *j'trouve pas de moment difficile dans l'auto-alimentation* » (Albert, minute 18). Plus tard encore, il me semble qu'Albert croit que je suis venu là pour apprendre comment faire comme lui : « *Après y'a des mecs qui s'informent, comme toi, ben tu vois, t'informer, tu peux encore apprendre tout ça, c'est encore possible de faire, c'est plausible, mais faut avoir envie.* » (Albert, minute 34). Le seul indicateur d'un potentiel éveil de dissonance chez Albert est le dérangement que j'ai pu lire sur son visage quand je lui ai dit que j'étais végane (voir Annexe 5 : Avant et après les entretiens). Cette dissonance n'est a priori pas celle du « paradoxe de la viande », parce qu'il me semble qu'il n'en est pas encore là dans son cheminement. Elle pourrait être due au fait qu'il croyait que « manger de la viande était nécessaire pour être en bonne santé » et que cette dernière cognition entretenait une relation inconsistante avec la cognition « j'ai sous les yeux un végane qui semble en bonne santé et qui me dit que certains scientifiques disent que le végétalisme est sain ». Cette dissonance semblait très faible et je fais l'hypothèse qu'il l'aurait réduite rapidement par une restructuration cognitive : « *ben maintenant que j'ai parlé avec toi [...] J'apprends des choses, j'm'aperçois que t'es bien portant, t'es costaud, t'es... y'a pas de soucis. ... Tu vois ? ... Maintenant, si on me demande, ben j'dirais « ben écoute, moi j'en ai vu un, il était en bonne santé »* » (Albert, minutes 28 et 29). Cette incompréhension me procure l'avantage d'avoir l'entretien d'une personne auprès de qui ma présence de végane ne déclenche pas, a priori, de menace pour ses pratiques.

7.2.3. Vite fait, bien fait !

De toutes les personnes que j'ai interviewées, c'est à l'évidence Albert qui a le moins d'empathie pour les animaux qu'il élève. Sa relation avec eux est distante d'un point de vue affectif. Il parle de des animaux comme il parlerait de n'importe quels objets dont il s'occuperait : « *Et les poules. Ouaih. Voilà. Donc j'ai acheté une couveuse, et je fais mes poulets, mes poussins, je les fais naître, ... après je les, je les engraisse, quoi... et voilà j'les tue et je les mets dans mon congèle. Bon j'en mange des frais de temps en temps, puis voilà. Et les cailles, pareil.* » (Albert, minute 9). Et encore, « *si je fais un lot de poulets, alors je fais des lots de dix en général, dix poulets. Et ben, mes poulets quand ils sont bons à tuer, j'mets... quoi ... pour tuer dix poulets, plumer, vider, pffff... allez j'vais dire une heure et demi. [...] les cailles c'est un peu plus long à plumer, euh j'fais des lots de ... ben j'mets quarante-huit œufs dans la couveuse, et y'a un taux de réussite de trente-cinq (cailles?)... donc j'les engraisse, ... pareil, hein, quand elles sont bonnes à engraisser, ça met huit semaines, hein, en huit semaines c'est fait. Ils sont bons à tuer, et ben, j'mets quoi, allez, une heure et demi, deux heures. Ça prend très peu de temps de s'auto-alimenter.* » (Albert, minute 13). D'ailleurs, ses cailles et ses pigeons sont enfermées dans de toutes petites cages. Elles n'ont même pas la place de déployer leurs ailes. Cette attitude d'objectification des animaux, dénuée d'affect, est la plus proche de celle qui correspond à mes préjugés d'avant les entretiens. Il y a un déni de la subjectivité animale qui constitue une cognition consistante avec le groupe de cognitions dominant.

7.2.4. Je les respecte, ils ne souffrent pas.

Si Albert semble nier la subjectivité aux animaux, il leur reconnaît une certaine sensibilité. Alors que je lui demande : « *Et du coup, le moment de le tuer, pour toi [...] comment tu le vis ?* », il répond : [Haussement du niveau de la voix manifestant de l'assurance] « *Ben j'le vis très bien ! Moi j'me dis que, j'ai aimé mes animaux. ... heu... j'dirais pas avec amour, hein, mais avec le respect, avec le respect, avec du respect. J'respècte mes animaux. J'vois un poulet qu'a mal à une patte, ben ..., c'est si j'le guéris pas, je le tue pour pas qu'il ait mal, quoi. Il va pas finir entassé, piétiné par les autres, quoi, comme dans les élevages intensifs, par exemple. Et quand j'les tue, pareil, j'les tue correctement, j'les saigne, j'les fais pas souffrir.* » (Albert, minute 14), puis quand il me parle de sa passion pour la pêche : « *je me suis informé pour pas abîmer le poisson... et quand t'apprends, ben t'abîmes pas le poisson. Tu lui fais pas mal* » (Albert, minute 41). Cette affirmation est incompatible avec l'état actuel des connaissances scientifiques sur la souffrance des vertébrés (voir supra). Ceci dit, la sensibilité qu'il concède aux animaux semble dépourvue d'affects, ce qui s'explique probablement par le « paradoxe de la relation » qu'il aurait construit en tant qu'homme en se coupant de ses émotions. Albert adopte ici l'attitude « j'aime et je respecte les animaux, je fais les choses bien », qui vient renforcer le groupe de cognitions consistantes dominant, et anéantit ce qui pourrait rester du groupe de cognitions inconsistant associé à « je fais souffrir mes animaux ». « *Festinger ne considère pas que les personnes préfèrent la consistance à l'inconsistance (Cooper, 2007) : il ne s'agirait pas tant d'une préférence pour la consistance, que d'une motivation à éviter l'inconsistance* » (Vaidis, 2011, p.19). Ainsi, il s'agit a priori d'un évitement de dissonance. Le fait qu'il ait besoin d'affirmer, alors que je ne lui demande pas, qu'il ne fait pas souffrir d'animaux me confirme l'hypothèse de l'évitement (a priori le support social n'influe pas dans ce sens-là vu qu'il ne connaît pas vraiment la philosophie animaliste). Ça montre qu'il cherche à éviter la cognition « je fais souffrir des êtres sensibles », qui entretiendrait une relation inconsistante avec le groupe de cognitions consistantes dominant. Il s'agit-là d'un évitement de la « dissonance de l'éleveur respectueux ».

7.3. Bernadette...

7.3.1. dans la lignée parentale

Bernadette, elle aussi est sur la voie de ses parents : elle vit et élève ses animaux sur la ferme familiale où sa mère est encore éleveuse de chèvres laitière-fromagère professionnelle, et où son frère élève parfois des cochons pour la consommation familiale. Elle élève des « poules » (pondeuses) pour elle et sa famille, ainsi que des « poulets » (de chair) collectivement avec des ami-e-s qui n'habitent pas sur le lieu-dit, dont César que j'ai interviewé aussi. Ces poulets sont élevés par Bernadette et le collectif se réunit une fois par an pour la tuerie et la « préparation ». « *dans l'idée moi j'ai été élevée là-dedans donc [...] c'était un peu dans cette continuité-là.* » (Bernadette, minute 7) ; « *c'est la base quoi parce que nous ici, la ferme que mes parents ont montée, à la base c'était pour être en collectif mais mon père il avait monté ça avec ma mère et ils voulaient s'associer* » (Bernadette, minute 36) ; « *au début [...] j'élevais mes poulets et c'est moi qui les... qui les tuais tout ça parce que je voulais... voilà nous on mange de la viande, on en mange peu mais celle qu'on mange euh... moi j'ai toujours eu l'habitude que ce soit celle... qu'on élevait... donc... j'ai voulu continuer là-dedans* » (Bernadette, minute 3) ; « *j'suis issue d'une famille [...] d'agriculteurs [...] quand j'étais petite, on avait des vaches, des chèvres, ... donc déjà voilà on mangeait...[...] le fromage, le lait, c'était de la ferme. Après, on a toujours eu un cochon. [...] Donc moi la viande j'ai*

toujours mangé heu... la viande qu'on mangeait, c'était toujours la viande qu'avait été produite sur la ferme. » (Bernadette, minutes 5 et 6).

7.3.2. Prendre de la distance pour ne pas souffrir

« mais après ouaih toujours avec cette finalité que de toutes façons, du moment qu'une bête naît pour de l'élevage, de toutes façons elle est destinée à mourir, soit, ... soit en étant transformée [rire gêné] en viande soit ... soit en partant... [...] Après tu vois je vais pas mettre la même énergie et la même présence dans une poule, qui pond... que dans mes poulets... tu vois ?... Et les cochons là qu'on a eus, parce qu'on n'en a pas eu pendant longtemps, euh... je savais pourquoi ils étaient... tu vois ?... pourquoi ils étaient là et je savais très bien que de toutes façons on va pas garder des cochons à vie... euh... Voilà. J'y vais mais je vais pas non-plus euh...trop passer de temps euh... avec eux. [...] Mon rapport va être plus distant si j'sais que euh... tu vois ce que je veux dire ?... Voilà je suis pas non plus... ça m'fait pas plaisir, j'éprouve pas du tout de plaisir à les tuer quoi ! [...] j'aurais plus tendance à apprivoiser mes poules pondeuses et... [...] je veux dire y passer plus de temps, ... à être plus ... tu vois ? Que mes poulets que je sais que ils ... voilà j'vais élever cinq mois et qu'au final on va tous les... les zigouiller, ben j'y vais, je leur donne à manger, je leur parle, voilà j'ai quand même un rapport euh... mais je vais pas passer des heures à les regarder, quoi. Et les cochons, euh, c'est des cochons supers qu'on a eus, parce que c'est mon frère qui les a ramenés d'une ferme pédagogique donc c'est des cochons qui sont vraiment attachants, tu peux leur faire des câlins et tout, mais moi c'est vraiment, mais moi j'y suis pas... je suis pas rentrée trop non-plus en ... c'est un peu contradictoire peut-être mais ... voilà... j pense y'a un moment depuis que je suis petite, y'a un détachement, enfin les animaux je les aime beaucoup mais j'ai quand même une distance parce que je sais très bien... la fin de toutes façons, mais j pense que j'ai vraiment été élevée comme ça, j pense que c'est une éducation. [...] mais j'veux dire tu te fais vite une raison, ... enfin voilà, j pense que c'est vraiment un passage, ... moi j'te dis je leur donnais le biberon petite et deux mois après, ... t'façons un mois après, ils étaient partis, tu vois moi j'ai été élevée là-dedans. Donc c'est vrai que moi mon rapport à l'animal il est peut-être encore différent que quelqu'un qui n'a pas été élevé là-dedans depuis tout petit, quoi... mais c'est vrai que oui j'vais peut-être pas mettre le même, euh je vais mettre plus de distance avec les animaux que je sais qu'ils sont là que pour ça » (Bernadette, minutes 9 à 12) ; En parlant d'un coq issu des « poules pondeuses » : « celui-là j'aurais peut-être plus de mal à le tuer que mes poulets que je sais qu'ils sont faits que pour ça quoi... lui il est né là... [...] moi les poules je les emmène jusqu'au bout, j'vais pas euh, j'vais pas, normalement, moi j'l'ai jamais fait quoi. De dire, elle devient vieille, j'la tue... même en réforme, ça je le fais pas sur les poules. » (Bernadette, minutes 17 et 20) ; « je pense quand même que pour l'élevage, comme ça, t'es obligée d'avoir une distance, quoi... Parce que si tu mets trop d'empathie... enfin, pour moi, c'est pas possible ! Je te dis, je vais pas aller câliner mes poulets, quoi. Et les cochons, moi, je m'en suis pas ... voilà quoi ! ... Après... mon frère il les câline, il les tue !... Moi, ça, je peux pas. J'ai quand même, heu, ... c'est pareil c'est pas moi qui tue les poulets, dans notre groupe, y'en a un, ça le dérange pas du tout, tu vois ?... Moi, j'ai un rapport qu'est ambigu, j'te dis, la viande on en mange peu, on en mangerait pas plus, quoi... C'qu'on fait ça suffit et... parce que oui je me pose quand même, effectivement, je me pose quand même la question... mais même quand même tu vois, ce qu'on discutait tout à l'heure sur l'élevage, quoi... avec les petits que t'enlèves des mères, qui partent... moi ça me pose beaucoup de questions. » (Bernadette, minute 29). Bernadette m'explique ici qu'elle évite consciemment de s'attacher aux animaux dont elle sait qu'ils vont être tués. Ça m'indique d'abord qu'elle a un potentiel de compassion et d'empathie

envers eux, sinon elle n'aurait pas besoin de « se protéger » en évitant de s'attacher. Elle évite donc de réunir les conditions qui feraient émerger la compassion et qui renforceraient la cognition latente « j'aime ces animaux », cognition inconsistante avec « je vais tuer ces animaux pour les manger ». Il s'agit ici d'adapter consciemment son comportement (ne pas s'attacher) pour réduire à son minimum la cognition inconsistante. Avec les poules pondeuses, comme elle se permet de l'attachement, elle adopte un autre comportement (ne pas les tuer même quand elles sont trop vieilles) pour ne pas accroître la dissonance. Cette voie d'évitement de la dissonance est donc une version consciente du « paradoxe de la relation ». Bernadette sacrifie l'amour envers les animaux pour en tirer le bénéfice de les tuer. Si le paradoxe de la relation concerne d'ordinaire les sujets masculins, pourquoi Bernadette, qui semble a priori avoir les dispositions psychologiques d'un sujet féminin, se couperait de son empathie ? En restant dans le même paradigme du patriarcat, l'explication semble couler de source même si elle reste très hypothétique : devant consentir aux choix des hommes et par là même des pratiques sociales dominantes, une femme devrait se plier à l'élevage. Dans le cas de Bernadette, étant née de parents éleveur/euse, elle a toujours connu ça. Quoi qu'il en soit, faisant partie de ses représentations depuis l'enfance, il est compréhensible que la tuerie soit « normale » pour elle. Elle le dit, le « paradoxe de la relation » lui a été transmis par ses parents : « *j'sais que ma mère quand elle a commencé l'élevage, elle nous a toujours dit [...] le premier cabri que j'ai eu, le laisser partir ça a été horrible* », [...] *elle pleurait, tu vois ? Et pis ben elle s'y est fait parce que si elle voulait vivre vraiment de [...] tout ça, et ben voilà...* ».

Cette danse des arguments de Bernadette m'apparaît comme une quête de réconcilier ses pratiques (associées cognitivement à tout un héritage familial ainsi qu'à des liens d'amitié, donc affects positifs) avec ses émotions qui tendraient à se rapprocher d'une relation empathique avec les animaux.

7.3.3. Et si on parlait d'autre chose ?

En réponse à ma question « Pour toi, c'est que culturel, le fait que tu pourrais pas le faire avec ton chien, ton chat, mais que tu pourrais le faire avec tes poules et tes cochons ? » : « Ah oui ! Parce que mon cochon, je pense qu'il a la même intelligence que mon chien. ... » - « donc c'est une question d'intelligence? » - « D'intelligence, je ne sais pas, ... de... ha je ne sais pas, tu me colles, là [rires] ... ouaih ou de... d'empathie, peut-être ? Ah je sais pas... parce qu'après, on peut trouver de l'empathie dans tous les animaux, si t'apprivoises une poule, [...] elle peut être aussi proche de l'homme qu'un... qu'un chien, j'en sais rien, ... Après je me suis pas posé la question, hein. Faut pas chercher trop loin non-plus quand même, parce que sinon [rires] ... » - « Sinon ? » - « Sinon ? Sinon... j'sais pas [rires]... [rires] ... là tu vas soulever des ambiguïtés ». Bernadette laisse apparaître une gêne flagrante générée par cette question d'éthique animale : quels sont les critères qui permettent de décider qu'on peut ou pas tuer un-e individu-e ? Elle me dit ouvertement qu'elle préfère éviter d'y réfléchir pour éviter les cognitions inconsistantes. C'est à dire un « arrêt du traitement de l'information » (Vaidis, 2011, p.152).

7.3.4. Tolérer la dissonance

Les différents modes de réduction se complètent mais ne suffisent pas à réduire la dissonance dont Bernadette est obligée de tolérer la partie résiduelle : Bernadette évoque à plusieurs reprises son « rapport ambigu » aux animaux : « *je te dis j'ai un rapport ambigu à l'animal* » (Bernadette, minute 23), « *Moi, j'ai un rapport qu'est ambigu, j'te dis* »

(Bernadette, minute 29). Elle parle de cette ambiguïté comme de quelque chose qu'elle connaît bien. Sans forcément pouvoir la nommer, je suppose que Bernadette est consciente qu'elle vit une dissonance cognitive et qu'elle la « tolère », ce que Vaidis considère comme « *Une solution radicale pour palier une situation de dissonance* ». Bernadette fait probablement partie des « *personnes disposant d'une plus grande tolérance à l'ambiguïté [et qui] toléreraient plus facilement la dissonance* » (Vaidis, 2011, p.146). Bernadette dit aussi qu'elle a toujours connu cette « ambiguïté », qu'elle a été élevée avec. Cela pourrait expliquer qu'elle ait développé une souplesse cognitive qui lui permette de tolérer l'ambiguïté et la dissonance, et/ou qu'elle s'est construit ses repères en incluant cette dissonance.

7.4. César...

7.4.1. Aïd et effondrement économique

César élève des poules pondeuses chez lui et il fait partie du petit collectif qui s'est formé pour l'élevage des poulets chez Bernadette, auquel il participe principalement par la tuerie et la « transformation ». « *J'ai fait des agneaux parce que ma belle-maman avait un terrain très en pente, ... on cherchait une solution pour l'entretenir, ce terrain, ... donc on avait mis des chèvres au départ, qui se barraient tout le temps...[...] du coup on les a données derrière... [...] on met des agneaux. Au départ, l'idée c'était... on les mettait au mois d'avril, ... et puis l'aïd arrivant vers la Toussaint, on les revendait pour l'aïd. [...] on a fait ça deux trois ans, ... puis après... [...] J'ai des amis [...] qui en avaient... et qui m'ont dit « ben les agneaux, nous on les tue, on fait de la viande... est-ce que ça vous intéresse ? On le fait ensemble. » [...] Ce qu'on a fait. [...] on l'a fait deux ans. Après, ma belle-maman malheureusement est décédée, donc on n'a pas renouvelé... et euh... et puis ça me manque de pas avoir [rires] de la bonne viande d'agneau dans le congèle* » (César, heure 1, minutes 20 à 22).

César change très souvent de registres dans la même phrase, il saute beaucoup « ~~du coq à l'âne~~ » « du tofu au vélo ». Je ne sais pas si c'est dû à son mode de pensée qui fait des liens entre toutes les choses, ou bien si c'est dû à la recherche perpétuelle d'arguments pour me convaincre et/ou réduire une dissonance.

7.4.2. Plaisirs et corvées

Dans son récit, César alterne systématiquement les aspects désagréables avec les aspects agréables. De même, il alterne les éléments bénéficiant a priori d'une mauvaise image, avec des éléments bénéficiant a priori d'une bonne image. Il semble avoir développé un art de vivre les « corvées » dont la tuerie fait partie : « *C'était une belle corvée j'ai envie de dire [...] les corvées quand tu les partages, ça devient toujours des bons moments* » (César, minute 13), « *Après y'a une corvée à l'automne, enfin une corvée... [rires] enfin un moment sympa, on s'entend, où oui c'est une corvée, on sait que c'est ... ça devient un moment chouette parce qu'on le partage. On partage une corvée. Et puis voilà, ça se termine toujours par une bonne bouffe, ... une petite soirée* » (César, minute 14), et concernant la construction de leur maison : « *on s'est fait des grosses corvées justement le week-end, ... des grosses corvées... mais des grosses fêtes aussi derrière [rires]* » (César, minute 14), « *voilà quand on partage une tâche, c'est ... oui ça reste euh... ça reste une journée corvée qui devient un moment de partage, quoi... clairement...* » (César, minute 29), « *j'avais chercher de l'eau dans un puits, de l'eau propre à la consommation qui est magnifique, [...] Y'a cette corvée qui est... qui te gèle, qui est ... pas toujours facile, mais derrière t'as la satisfaction... tout le reste du temps.* » (César, minutes 31 et 32). Il s'agit vraisemblablement d'une réduction de dissonance entrant

dans le cadre du paradigme de la « justification de l'effort » : « Ainsi, quand une personne s'engage dans une activité désagréable dans l'optique d'obtenir quelque chose d'attrayant, elle ressent d'autant plus de dissonance qu'il lui est psychologiquement coûteux d'atteindre son objectif. La dissonance peut alors être réduite en augmentant l'attrait perçu de l'objectif final, ce qui consiste à augmenter le poids des cognitions consistantes » (Vaidis, 2011, p.114). L'attrait est aussi augmenté réellement en mettant de la convivialité dans les tâches collectives. Ce mode de réduction est appliqué à la tuerie qui est un moment très coûteux psychologiquement et que César décrit aussi avec beaucoup de petits plaisirs : « on sait pourquoi on le fait, quoi. C'était la corvée mais... après on apprécie toute l'année. C'est clair ! » (César, minute 31) ; « Après le jour J, c'est... je te dis on essaye de rendre ça le plus sympa possible entre nous, mais ça reste une corvée, clairement » (César, minute 33) ; « y'a toujours une part de ... c'est moche, hein, mais une part de petite joie, parce que on partage ça, on est dehors, on est ensemble, donc c'est des corvées qui deviennent, ... qui deviennent des moments sympas » (César, minute 39) ; puis en réponse à ma question sur ce qu'il ressent au moment de la tuerie et mon insistance à nommer des émotions ressenties : « C'est à dire que y'a toujours une gratification... d'arriver au bout de ce cycle et d'avoir bien fait » (César, minutes 38 et 39) ; « c'est moche, hein, mais une part de petite joie, parce que on partage ça, on est dehors, on est ensemble, donc c'est des corvées qui deviennent, ... qui deviennent des moments sympas, quand même... et... ouai sentiment de partage de toutes façons, clairement. Non mais voilà, y'a... finalement, le triste... n'a clairement pas le dessus sur le côté gratifiant et joie du moment... [rires] » (César, minutes 39 et 40) ; concernant les ressentis pendant la tuerie : « après non de la joie, c'est quelque chose qui est un peu fort,... non la satisfaction, mais c'est pas un sentiment. La satisfaction de bien y arriver, de partager ça, de, de savoir pourquoi on le fait... la joie de partager, d'être dehors, entre amis, ... de savoir qu'on est bon là-dedans, qu'on l'a bien fait, ... qu'on va les partager et les apprécier après, ... ouai ouai ouai, y'a un côté de joie, de satisfaction, ouai clairement... euh... l'amour ? Non l'amour... [rires]... l'amour, d'être avec les autres ? D'avoir si tant de poulets [rires] » (César, minutes 41 et 42). De mon point de vue, j'ai tellement de mal à comprendre que César puisse décrire la journée de tuerie avec autant d'aspects agréables et si peu d'aspects désagréables que je fais l'hypothèse que son souvenir de ces journées s'adapte en maximisant les aspects agréables et en minimisant, voir en édulcorant les éléments trop inconsistants pour réduire la souffrance, ce qui a été modélisé et expérimenté dans les cadres des paradigmes de la justification de l'effort et de la tâche fastidieuse. « Dans le paradigme de la tâche fastidieuse, (Festinger et Carlsmith 1959), les participants sont amenés à réaliser une tâche peu attrayante. Lorsque le paradigme dispose des pressions minimales pour réaliser la tâche (e.g. faible rémunération, faible menace, déclaration de liberté), il ressent davantage de dissonance et change d'attitude en trouvant la tâche plus attrayante que le participant disposant de justifications plus importantes (e.g. forte rémunération, forte sanction, contrainte) » (Vaidis, 2011, p.110).

7.4.3. Circonscription de l'empathie, rationalisation des émotions

Au moment de l'analyse, j'ai le souvenir, contrairement à Bernadette, de ne pas avoir ressenti véritablement d'affect de César envers ses animaux, un peu comme un discours qui « sonne faux ». Mais n'ayant rien noté d'explicite juste après l'entretien, il est possible qu'il s'agisse d'une reconstitution transformée de la réalité qui serait basée sur mon travail d'analyse. Il est également possible que je n'ai pas ressenti d'affect tangible parce qu'en tant qu'homme, il aurait appris à ne pas montrer ses émotions, il aurait une sorte de masque de non-affect aux moments où il parle d'émotions désagréables. S'il semble théoriquement sorti de ça, il en

garde peut-être des restes automatiques dans certaines situations (par exemple face à un végane). En réponse à ma question : « tu t'attaches à elles ? » : « Ah bien sûr ! Ah bien sûr ! Tu vois c'est drôle parce que aussi bien, j'avais tuer les poulets sans... les poulets je sais pourquoi je les tue, ... je sais pourquoi ils sont élevés, ... c'est pas un soucis pour moi, ... voilà... on les achète, on les élève, pour après les tuer, quoi. Les poules, j'y arr... j'peux pas les tuer. J'en ai qui ont quatre, cinq ans, je les tue jamais quoi... elles meurent souvent de vieillesse, ou... par un animal, c'est ... c'est... enfin moi j'arrive pas à tuer les poules, je... je m'y attache ouaih clairement. Ouaih je les aime bien, je leur parle, je... elle sont domestiquées, je les caresse, ... ouaih bien sûr, ... alors elles ont pas de prénom chacune [rires]... mais je ... non les poules j'y arrive pas. Clairement ! » (César, minutes 17 et 18). À l'instar de Bernadette, César dit qu'il ne s'attache pas aux poulets du fait qu'il sait qu'il va les tuer. De fait, il prétend que ça ne lui pose pas de problème de les tuer. Au contraire, il se permet de s'attacher à ses poules et ne peut plus les tuer après. Pour autant, s'il reconnaît aux animaux une sensibilité, une subjectivité et une conscience, la façon dont il en parle m'apparaît très autocentrée : « on a la chance de les mettre dans des belles conditions... de vie. De les laisser... grandir ... tranquillement pendant... ouaih, six mois, quasiment. Bien les nourrir, ... et puis les tuer dans des conditions euh... euh... les plus éthiques possibles, les plus humaines possibles, c'est jamais marrant de tuer les animaux, c'est jamais marrant ouaih. Du tout ! Mais euh... On sait pourquoi on le fait. Clairement ! » (César, minute 8) ; « donc t'y passes au moins deux fois par jour, où tu leur remets de l'eau, des soupes de pain avec de l'eau chaude, histoire que ça leur tienne bien et que ça... et que ça, tu vois qu'ils puissent s'hydrater... t'façons, si ils ont pas d'eau, ils font pas d'œuf » (César, minute 17). Son attachement envers les poules qu'il élève semble d'importance secondaire par rapport aux bénéfices qu'il en tire. Autrement dit, l'empathie qu'il leur accorde est restreinte aux souffrances physiques visibles. Si César est manifestement quelqu'un de très sociable donnant beaucoup d'importance à ses relations humaines, il semble que son empathie et sa compassion envers ses animaux se limite à ce qu'il peut tolérer en terme de cognitions inconsistantes pour garder la dissonance en veille. L'hypothèse du « paradoxe de la relation », à nouveau, coule de source pour expliquer la limitation d'empathie et compassion. Alors que je lui demande : « et qu'est-ce que tu ressens [...] pendant la tuerie ? [...] Qu'est-ce que ça te fait ?... À l'intérieur ? » : César me répond : « y'a une sorte d'abstraction... on fait un peu abstraction de ça. C'est jamais plaisant, ça travaille peut-être plus avant, à se dire « Ah samedi, c'est le jour où... il faut que le matin on soit taquet, et qu'on fasse... » ...pff... y'a un côté triste, hein, parce qu'on sait qu'on arrive au bout et tout, ... et puis y'a un côté réjouissance, quand même malgré tout, un côté réjouissance parce qu'on arrive au bout de quelque chose. On arrive au bout de quelque chose, qu'on sait qu'on partage après... y'a aussi un côté gratifiant « regarde les poulets ils sont beaux cette année, ... ah tiens » on revient sur toutes les méthodes d'élevage, qu'est-ce qui a marché, qu'est-ce qui a moins bien fonctionné, on se projette sur l'avenir, et ... y'a un peu tout ça mélangé ouaih. Et puis après, y'a la satisfaction du goût d'avoir... d'avoir pour les douze prochains mois du bon poulet au congèle, quoi. Clairement. Clairement. Après, ce jour-là, j'en mangerai pas ! [rires] pendant trois quatre jours... non c'est... t'en manges pas, c'est clair ! [...] ça noue un peu quand même, tu sais c'est... c'est... pas dans la foulée ! Clairement !... t'es dans l'odeur de la viande, t'es dans, t'es quand même sur un truc qu'est... moyen sympa, quand même de tuer les poulets, c'est... même de les vider. Les vider, les plumer, c'est... après... on essaye de rendre ça sympa ... parce qu'on est ensemble,... tu vois on passe un bon moment, on est dehors, c'est... non non j'en mangerais pas dans la foulée, clairement. [...] ouaih il faut le temps d'évacuer ça aussi. Tu vois ?... Il faut bien, allez, trois quatre jours pour évacuer ça » (César, minutes 29, 30 et 31). César ne

répond pas directement à la question émotionnelle. Les seuls éléments du moment qu'il me donne concernent ses sensations (« *ce jour-là, j'en mangerai pas ! [...] ça noue un peu quand même* »), associés au sentiment « *t'es quand même sur un truc qu'est... moyen sympa, quand même de tuer les poulets* » me font penser qu'il pourrait être dans l'émotion du dégoût dont Hervé Ott dit qu'elle « *permet de se protéger d'un aliment, d'une odeur, d'une attitude* » (Ott, Bittl, 2014, p.77). Je fais l'hypothèse que César éprouve du dégoût pour se protéger des odeurs de sang, mais aussi de sa pratique de saigneur. Selon la psychologue sociale Melanie Joy « *Notre degré d'empathie avec un tiers détermine le degré de dégoût que nous inspire l'idée de le manger. L'empathie et le dégoût sont étroitement liés parce que l'empathie est le fondement de notre sens moral, et que le dégoût est une émotion morale. Nombre d'études confirment que les gens se sentent dégoûtés à l'idée de consommer quelque chose qu'ils jugent moralement condamnable. [...] Il arrive que nous nous sentions dégoûtés par la consommation de produits issus d'animaux considérés comme comestibles dans notre société. Il s'est produit une rupture dans les mécanismes qui anesthésient notre sensibilité. Mais parce que nous vivons à l'intérieur du système carniste et que nous avons intériorisé sa logique, il est fréquent que nous attribuions ce dégoût à autre chose qu'à l'inconfort moral que nous éprouvons en pensant aux animaux sacrifiés. La rationalisation fournit une explication de nos sentiments qui n'est rationnelle qu'en apparence, mais qui laisse le système intact. Elle peut consister à invoquer des raisons de santé, ou à attribuer le dégoût à l'apparence ou la texture d'un aliment, plutôt qu'au fait qu'il provienne d'un animal* » (Joy, 2010). Cette thèse de Joy me paraît être une explication plausible et probable du dégoût ressenti par César. Cela confirmerait l'hypothèse d'une coupure émotionnelle dans son quotidien.

Quand il s'agit de souffrances physiques tangibles de l'animal, les émotions de César sont plus explicites : « *le dégoût, il vient si je me rate... par exemple... si je viens piquer un poulet et que trois minutes après il est encore vivant, ... et qu'il faut que j'y retourne, là ouaiih, il peut y avoir du dégoût ouaiih. Clairement. Clairement, mais c'est... plus envers moi, de m'être raté ... ouaiih parce que c'est pas ce que je veux. [...] Et pis ça me blesse, quoi ! Clairement ! Clairement !... Ouaiih j'ai les nerfs, mais contre moi ! Clairement !* » - « *Donc de la colère ?* » - « *Ouaiih. Contre moi, ouaiih ! Ouaiih c'est quelque chose de, ouaiih sur le moment ça me bouffe un petit temps, ouaiih, clairement... parce que je... j'ai pas été bon... [...] Alors ça arrive pas souvent, mais quand ça arrive, c'est quelque chose qui est fort. Non d'la peur y'en a pas, non. Sauf la peur de se rater, ouaiih clairement. De faire souffrir la bête... euh ... Si il devait y avoir du dégoût ? Non c'est plus l'odeur de la viande des entrailles* » (César, minutes 40 à 42). Ce qui ressort clairement, c'est que César vit des émotions désagréables (peur, colère, dégoût) en lien avec la cognition « *je fais souffrir l'animal* ». Quand ça arrive et qu'il en est conscient, alors c'est fort. Le fait qu'il ne se souvienne que d'émotions qui se soient manifestées de façon intense iraient encore dans le sens de confirmer le paradoxe de la relation. Les émotions « fortes » arriveraient à casser la barrière de la coupure émotionnelle alors que les émotions de « faible intensité » seraient inconsciemment refoulées et rationalisées. Selon Ott (2014), la colère « *permet de défendre, d'affirmer des limites* » et la peur « *permet de fuir, de se protéger d'une agression, d'un danger* » (Ott, Bittl, 2014, p.77). J'en déduis que la dissonance est éveillée par la saillance de la cognition « *je fais souffrir des animaux* » qui se décline en une composante clairement émotionnelle (colère, peur, dégoût) et une autre composante mentale sous forme de jugement « *j'ai pas été bon* ». Aucune expression de la tristesse (qui « *permet de digérer le deuil, d'assumer les échecs* » (Ott, Bittl, 2014, p.77)), ni de compassion qui « *permet d'être sensible à la faiblesse, à la souffrance des autres* » (Ott, Bittl, 2014, p.77). Tristesse et compassion pourraient ne pas être perçues du fait

de la prégnance de la colère et de la peur, ou bien ne pas être exprimées faute de savoir le faire, et/ou bien encore du fait d'une coupure du véritable lien avec l'animal, ce qui restreindrait l'accueil des émotions à celles dirigées vers soi. Le jugement, qui par définition est la rationalisation d'émotions non accueillies, pourrait donc être engendré par le refoulement de la compassion et de la tristesse, soit les émotions qu'il aurait ressenties s'il était connecté émotionnellement avec l'animal. Ce serait donc le fait qu'il circonscrit son « champ de déploiement empathique » à la souffrance physique tangible et qu'il refoule complètement sa compassion qui engendreraient un comportement à tendance autocentrée.

7.5. Dominique... au service des autres, de père en fils

Dominique vit dans le Tarn, il rénove une maison. Il n'élève pas d'animaux lui-même mais on fait appel à lui pour tuer de gros animaux (cochons, agneaux, ...) car il a pratiqué l'élevage vivrier et la tuerie avec ses parents (cochons, moutons, oies, canards, poules). *« mon grand-père était boucher, enfin il travaillait dans l'abattoir, et... voilà une dynastie de bouchers [...] Mes parents, ils élèvent des moutons, des poules, et on a eu des cochons... Mais sinon, moi-même, j'ai pas d'animaux »* (Dominique, minutes 3 et 4). Dominique, à l'instar de son père a une philosophie de l'opportunisme au sens premier du terme (qu'on pourrait aussi qualifier de permacole, il me semble) ; il adapte ses pratiques en fonction des opportunités de l'environnement : *« y'a un intermarché où tous les deux jours, les poubelles, elles sont pleines, tu vois ? Mon père il fait aussi les poubelles, on nourrit les animaux avec les poubelles, on se nourrit nous avec les poubelles, quoi tu vois ?... de ... faut pas gaspiller, quoi tu vois ?... Enfin faut pas gaspiller... c'est comme ça, y'a une surproduction, bon bref... »* (Dominique, minute 6) ; *« pour l'instant, j'ai pas d'animaux, et j'ai l'opportunité d'avoir accès à la viande... autrement »* (Dominique, minute 10).

« y'a eu plusieurs sessions de cochons tu vois ?... Pour le premier cochon, je devais avoir je sais pas... quatorze quinze ans [...] c'était un super copain à moi, tu vois ? Titou, on se baladait dans la forêt tout ça, et ils l'ont tué le jour de la Saint [Dominique (en fait de son vrai prénom) !], j'ai pas mangé de viande pendant un an, tu vois ? [...] c'était le premier cochon que j'ai eu, tu vois ? [...] j'étais dégoûté... [...] Sûrement je leur en ai voulu. » (Dominique, minutes 7, 11 et 12). Avant de tuer, Dominique avait une réelle amitié avec Titou. Il était donc connecté à ses réels ressentis. Ressentis qu'il s'autorise encore dans certaines conditions. *« et du coup, tu t'attaches à eux, ou pas ? » - « [...] c'est encore ambivalent, là, oui les cochons, quand tu les grattes, que ils se couchent parce qu'ils adorent ça, tu t'attaches à eux, quoi, on leur donne des noms, ... les moutons, moins quoi... Oui oui ! On s'attache aux animaux qu'on élève... et les poules, moins parce que [...] c'est personnel, j'ai moins de rapport avec... des... des poules qu'avec des cochons, quoi. Je sais que les cochons, j'aime beaucoup leur... leur compagnie »* (Dominique, minutes 10 et 11).

L'apprentissage de la posture de saigneur, lui demande de changer de mode de gestion des émotions : *« ben avant c'est une appréhension parce que le cochon il faut l'attraper, quoi... et que du coup, il peut s'enfuir... il peut... il peut y avoir un accident... enfin c'est... c'est assez le rodéo, quoi, enfin ça dépend des moments. Ça dépend de l'animal aussi. [...] Donc là y'a une appréhension, ... et après, pendant le moment, c'est un peu du stress, je ressens beaucoup de stress pour que ce soit bien fait... Voilà. ... Après, une fois que c'est fait, même si c'est bien fait, je tremble et j'ai une grosse grosse montée d'adrénaline, quoi... il me faut une gnôle pour me... pour me calmer quoi !... [...] voilà c'est de la peur que y'ait quelque chose qui se passe pas bien, quoi, tu vois ?... Et que y'ait un accident, quoi. Parce que c'est pas anodin. Ça, ça*

arrive beaucoup moins avec un mouton ou une poule, quoi... [...] je pense que j'ai de l'empathie pour cette vie qui part, quoi. Tu vois ? [...] non ! Là il y a pas de dégoût, euh si c'est un animal que j'ai aimé, oui, il y aura de la tristesse euh... même pas, même pas, c'est trop... je suis trop concentré sur « il faut le faire vite, et bien ! » [...] Peut-être après... non même pas... j'sais pas... voilà, une fois que c'est fait je suis soulagé quoi !... parce que voilà, j'ai ce stress qu'il faut le faire... de la meilleure manière possible et du coup, une fois que c'est fait, redescendre, quoi [...] Ouaih du soulagement. [...] que tout ce soit bien passé, que ce soit fait, et voilà [...] enfin oui, y'a un blocage des émotions, c'est une... une protection, quoi. [...] je suis là pour tuer un animal donc... je vais pas, voilà c'est... je me blinde... mais du coup... j'ai jamais... j'ai jamais vécu d'émotion de dégoût ou bien de grosse tristesse, quoi. J'ai jamais pleuré quand j'ai tué un animal... enfin voilà c'est juste euh... c'est... c'est diffus quoi. C'est une tristesse diffuse. Tu vois ? Parce que... sa vie elle s'arrête là et il aurait pu continuer à... vivre... bref. » (Dominique, 16 à 24). Ce qui ressort de ce récit c'est que Dominique a une empathie envers les animaux qu'il tue qui est principalement circonscrite au moment de la tuerie et aux souffrances physiques qui y sont associées. Malgré l'épisode violent de la perte brutale de son ami Titou, Dominique s'autorise à s'attacher à des animaux qu'il va tuer, au risque d'éprouver de la tristesse ensuite. Je suppose que l'épisode de Titou, a constitué pour Dominique un élément, sinon déclencheur, contribuant à une rupture de connexion telle que décrite par Gilligan et Snider (2018) et citée supra. Il s'agirait de « sacrifier son amour » pour gagner sa soi-disant « autonomie masculine » qui se concrétiserait en l'occurrence par la prédominance du « raisonnement » sur « l'émotionnel ». « c'est possible que au moment de tuer tu sois dans un... dans une sorte de blocage des émotions, non ?... parce que [...] y'a pas le temps quoi, faut faire ça bien donc y'a pas la place pour les émotions ? » - « Ben après... c'est ce côté rationnel qui me dit... il faut le faire, je le fais, quoi. [...] enfin oui, y'a un blocage des émotions, c'est une... une protection, quoi » (Dominique, minutes 21 à 23) ; « le mouton on peut l'attraper, on l'attrape dans le troupeau, on l'amène au lieu où on va le tuer, on le couche par terre, moi je... j'essaye de l'apaiser, j'essaye de m'apaiser moi... voilà, j'essaye de me dire que c'est pour nourrir des gens, ... c'est... en fait voilà une sorte de pseudo prière entre guillemets, puis là, avec le couteau... » (Dominique, minute 13). Il s'agirait donc d'une forme de « travail émotionnel » dans la mesure où il ferait « ce qu'il faut faire » (selon les influences sociales) avec des émotions en conséquence, au détriment de ses ressentis profonds.

7.6. Émile... vers la campagne et la bonne chair

Émile et Félicie vivent avec leurs deux filles dans la campagne en Haute Garonne. Illes ont une cane et des poules pondeuses, illes tuent des mâles de temps en temps pour les manger. Illes ont aussi des cochonnes qu'illes élèvent « en partenariat avec deux autres familles. » Illes ont eu aussi des pigeons, des pintades, des canards et des oies. « j'ai passé mon enfance [...] entre la région parisienne et la campagne [...] j'ai fait mes études à Paris [...] quand je suis arrivé à Paris, je voulais partir [...] y'avait beaucoup de gens à rencontrer, et tout ça. Donc je suis resté dix ans. Et au bout de dix ans j'ai craqué, et puis j'ai rencontré F, et puis [...] j'lui ai dit « de toutes façons, moi j'reste plus là » [...] on a voulu aller vers le sud, on a commencé par Pau, Tarbes, Auch, et on est arrivé à Toulouse et on s'est installé à Toulouse pendant [...] quelques années, [...] à chaque fois on s'est éloigné des trucs urbains, quoi [...] une progression constante... qui va peut-être s'arrêter là. [...] et donc moi, je faisais du son, moi à Paris, et de la musique, et j'ai continué à faire de la musique depuis. » (Émile, minutes 2 à 4).

Émile me parle de la tuerie avec assez peu d'affects : *« c'était beaucoup plus dur au début [...] oui c'est difficile de ... tuer un animal... [...] le principal générateur de stress possible c'est..., et donc faut se contrôler à ce niveau là, ... c'est de se dire qu'il faut pas rater la... la... la mise à mort [...] il faut pas être stressé. Mais c'est embêtant y'a ce truc-là qu'est sous entendu, quelque part, qu'est de se dire « tiens si... si j'le rate, ça va pas être sympa... ça va être moins bien, quoi ». Et à part ça, ... à part ça comme émotion, ben je sais pas... je saurais pas dire, tellement l'émotion... je suis pas triste... je suis pas gai... » - « Et qu'est-ce qui se passerait si tu ratais ? » - « Ben la... ce serait plus long. Donc éventuellement plus de souffrance [...] quand c'est pas raté, on a vraiment l'impression que... que c'est pratiquement... fluide [...] sans que la... la poule ... remarque grand-chose » (Émile, minutes 24 à 28). Il semble avoir beaucoup de mal à identifier ses émotions. Il a une petite empathie qui se déploie autour de l'aspect souffrances physiques pensant la tuerie. Il pense qu'il aurait aussi, dans des petites « proportions » du dégoût et de la colère s'il se ratait (minutes 28 à 30). Émile me semble correspondre assez bien au stéréotype de l'homme en rupture de connexion, qui a du mal à ressentir ses émotions et encore plus à en parler.*

7.7. Félicie... sacrifice et bonne chair

Émile et Félicie vivent avec leurs deux filles dans la campagne en Haute Garonne. Elles ont une cane et des poules pondeuses, elles tuent des mâles de temps en temps pour les manger. Elles ont aussi des cochonnes qu'elles élèvent *« en partenariat avec deux autres familles. »* Elles ont eu aussi des pigeons, des pintades, des canards et des oies. *« on avait une maison avec un tout petit jardin... et c'est vrai que... moi j'avais très envie de manger les œufs... d'une poule qui était à côté... donc on a eu assez rapidement, deux poules. »* (Félicie, minute 7) ; *« d'un autre côté, moi j'avais un... une espèce de... de nausée qui montait vraiment... à acheter de la viande sous plastique. Donc d'aller dans un supermarché et d'acheter de la viande, y'a un moment c'est devenu un vrai problème. »* (Félicie, minute 9) ; *« j'ai acheté des œufs d'Orpington, donc c'est des grosses poules dont la viande est savoureuse, [...]. Donc les poussins sont nés... donc après la question, c'est le poussin, il est tellement mignon, qu'il va grandir et qui, à un moment donné, on va se demander si on va être capable de le tuer, et donc on a... essayé, quoi. On a tenté, donc on a demandé à un ami de faire le sacrifice »* (Félicie, minute 10) ; *« Et on a fait le premier sacrifice avec lui. [...] en fait ça m'a plu. Enfin disons que j'ai, j'ai apprécié [...] j'ai retrouvé un sentiment... que j'ai éprouvé avec mon père, notamment, parce que mon père était très musulman, ... et lui, il sacrifiait le mouton. Et lui, il avait... euh ce truc-là, de rentrer dans un espèce d'état très calme... avant de sacrifier la bête »* (Félicie, minute 12). Félicie parle toujours de « sacrifice » pour évoquer la tuerie. Elle a découvert cette pratique enfant, ce qui fait qu'elle l'associe à un état émotionnel « très calme » de son père à ce moment-là. C'est probablement de là également qu'elle tient l'idée de « sacrifice » qui découle de la religion et qu'elle associe à son état émotionnel : *« on baisse en énergie, en fait. Donc... c'est un rituel en quelque sortes [...] enfin moi je ressens... une part de rite. Une sorte de part de rite. Ça doit être pour ça que j'utilise le mot « sacrifice » »* (Félicie, minute 18). *« Y'a le stade du sacrifice, où là, ben, franchement, dans ce cas, quand ça se passe vraiment bien, [...] j'ai l'impression que le dégoût n'y est pas... [...] ensuite, y'a le plumage, qui est plutôt assez... euh jovial. On fait souvent ça en discutant, des fois on le fait à deux, des fois je le fais seule [...] On n'est pas plombé, hein. On n'est pas... c'est con, parce que ça doit être l'influence de... ce que j'ai raconté tout à l'heure vis-à-vis de mon père mais y'a quand même un... une espèce de sentiment religieux quelque part. Une espèce de... donc c'est pour ça que j'arrive pas à mettre de nom sur l'émotion parce que ... quelque part on essaye de... de mettre de côté les émotions. C'est à dire de ne pas être dans l'émotion. De ne*

pas être dans... une émotion... comment dire ?... Ben de guerre, quoi [rire] belliqueuse... c'est pas cette émotion-là du tout, donc on l'écarte... on écarte l'émotion de la peur, qui celle-là, au début était quand même assez présente, parce que on voulait maîtriser le truc » (Félicie, minutes 35 à 38). Elle parle « *de mettre de côté les émotions* », ce qui est une forme de coupure émotionnelle, mais assez partielle je crois, parce qu'elle éprouve des émotions fortes pendant la tuerie dont elle parle facilement. Comme elle le dit, elle situe la tuerie dans un contexte spirituel ou religieux, ce qui lui permet de ne pas être « plombée ». Ce contexte religieux n'est donc pas une réflexion mais semble être une mémoire émotionnelle (cerveau limbique) puisqu'elle s'interroge elle-même sur le sentiment que ça lui procure. Cette représentation de la tuerie dans un contexte spirituel semble la mettre dans une logique très différente de tou-te-s les autres éleveuses et éleveurs.

De toutes les personnes interviewées, c'est Félicie qui manifeste le moins d'éveils de dissonances cognitives. Je suppose qu'elle parvient à satisfaire tous ses besoins psychologiques assez facilement, et notamment celui d'orientation, ce qui expliquerait la joie qu'elle éprouve de façon récurrente. Elle me semble également plus à l'aise que les autres (sauf Albert) pour évoquer la tuerie et la mort, malgré la grande empathie qu'elle semble avoir pour moi en tant que végane. Si elle a une légère peur du jugement, elle l'exprime explicitement : « *Donc quand tu m'as dit que tu étais végane et que tu questionnais sur ça [...] je me suis dit « Dis donc, quel cran ! » et après, je me suis dit, j'espère qu'il va pas trouver nos poules trop malheureuses, je me suis dit ça... et... et voilà. Et forcément, toute cette conversation-là, je pense s'est amplifiée du fait que tu es végane, ... ben ça met l'accent sur... le bien-être animal et la souffrance au niveau de... au niveau du... du sacrifice, quoi. Voilà. Donc effectivement, y'a... y'a une petite pression... là-dessus, quoi.* » (Félicie, heure 1 minutes 41 à 43). Le fait qu'elle partage ces sentiments en toute sincérité me laisse penser que la teneur de ses paroles est peu influencée par ma présence (« support social »). « *je pense que le véganisme, pour moi, de la vision de, de ce que j'ai, euh... c'est comme si la personne qui est végane, se détache, de ses rapports attirance-répulsion, quoi... Bien et mal, c'est comme si c'était euh... ben peut-être uniquement bien. Oui uniquement bien. C'est quelque chose de blanc, quoi... enfin blanc, oui c'est ça c'est clair, quoi ! C'est vraiment... donc c'est difficile. Donc c'est vrai que c'est impressionnant.* » (Félicie, heure 1 minutes 42 à 44). Je lis en creux dans ce témoignage remis dans son contexte, que l'éthique de Félicie est profondément ancrée dans l'idée de « nature » (voir infra) avec une forte influence émotionnelle. Elle donnerait facilement raison à ses ressentis seuls.

Malgré qu'elle semble douée d'une bonne maturité émotionnelle, Félicie, comme Bernadette et César, a besoin de moduler son « champ de déploiement empathique » pour ne pas trop souffrir, et à l'inverse, refuse de tuer les individus auxquelles elle est attachée : « *j'avoue que par exemple, les poules fondatrices, elles je les mangerai pas... Même si elles meurent, on les enterrera de leur belle mort [rire]... et les autres, je m'y attache de manière assez... superficielle, on va dire... Disons que... je continue à les voir en poulets rôtis, quoi : plumées, elles courent.* » (Félicie, minute 52) ; « *en général, on peut être séduit aussi. « ah celui-là, on pourrait le garder... » tout ça. Et là, on s'est fait avoir par ça. Donc à chaque fois, c'est une sorte de bataille pour pas s'attacher je pense [...] Et effectivement, l'attachement, il est tout le temps à cheval [...] entre le fait qu'on les élève pour les manger, ... mais que en même temps, ben voilà, on peut sympathiser de manière passagère* » (Félicie, minutes 55 et 56).

7.8. Georges... éleveur mais pas tueur

« en arrivant en Auvergne, [...] j'étais déjà... végétarien... mais je suis quand même arrivé avec l'idée d'élever des chèvres en Auvergne, ... mais avec l'idée d'en conduire aucun ou aucune à l'abattoir. » (Georges, minute 3). « j'étais pas éleveur en moi, [...] J'avais trop d'affect avec les animaux. Du coup, je pense que j'étais pas... [...] j'étais inquiet presque comme avec... avec des personnes, quoi, alors que souvent y'a pas lieu parce que les animaux, ils se gèrent beaucoup, même leurs maladies par eux-même, quoi » (Georges, minutes 5 et 6) ; « j'ai réalisé très vite que... que l'élevage collait pas... collait pas avec ce que je ressentais, avec... mes émotions propres etc, ... donc c'est pour ça que ça a pas duré si longtemps que ça. Ça a duré moins de deux ans. Après, y'a un lien avec l'animal, hein, surtout en tout petit élevage comme ça, y'a un lien, t'arrives, elle te connaissent, elles ont chacune leur façon de... de t'approcher » (Georges, minutes 17 à 19) ; « y'en a des plus attachants que d'autre [...] elles ont chacune une personnalité... mais c'est vrai que ça je l'ai vraiment vu là, dans la ferme où y'avait quarante chèvres, y'en a une ou deux auxquelles t'es attaché, mais après tu connais pas tout, [...] j'trouve que ça devient déjà difficile. [...] en tous cas, j'aurais été incapable d'en envoyer... une à l'abattoir, ou d'en envoyer un des petits qui sont nés... chez moi, ça aurait été impossible... [...] Parce que, ben parce que y'a un lien... Et moi je peux pas aimer quelqu'un et le faire tuer derrière, quoi !... C'est pas possible. C'est difficile à étayer, mais... mais c'est comme ça en tous cas [...] pour moi c'est assez, ... c'est assez simple parce que ... j'allais dire, c'est un peu le même affect qu'avec... qu'avec les mêmes animaux que nous sommes, quoi... j'y vois pas un gros écart [...] c'est des... des individus comme un autre donc quand on y est attaché, on y est attaché » (Georges, minutes 22 à 25). Ayant l'intention de n'envoyer aucune chèvre à l'abattoir, je fais l'hypothèse que le malaise que décrit Georges est la dissonance de « l'éleveur respectueux ». La peur que ses chèvres souffrent entreraient en relation inconsistante avec l'amour qu'il éprouve pour elles. Il semble complètement connecté à ses émotions, notamment à sa compassion et déployer son empathie au maximum de son champ. Sans coupure émotionnelle, il le dit : « l'élevage collait pas [...] avec ce que je ressentais, avec... mes émotions propres ». La dissonance aurait été réduite de la façon la plus radicale, en arrêtant l'élevage. Ce témoignage va dans le sens de confirmer l'hypothèse de la dissonance de l'éleveur vivrier.

8. Derrière l'horizon

8.1. Contamination émotionnelle

Tou-te-s disent éprouver de la peur au moment de la tuerie, en tous cas quand « ça ne se passe pas bien ». Quand les souffrances de l'animal ne sont pas visibles au contraire, plusieurs disent ne pas être affecté-e-s. Je fais l'hypothèse que plus les émotions des animaux sont tangibles, moins il y a de chances que la coupure émotionnelle soit assez forte, auquel cas il y a contamination émotionnelle qui s'opère d'animaux non-humains vers humains. *« c'est vrai que cette peur, j'ai du mal à l'expliquer en fait. Parce que... peur de quoi ? Peur de la mort... en fait... tout simplement. Parce que c'est quand même impressionnant la mort, en fait. De voir un animal passer... parce que en fait, au début, il est très calme, parce qu'on l'a calmé, et ensuite il a des spasmes. Alors on a beau nous dire que c'est les nerfs [...] parce qu'en fait, ... on lui coupe la carotide, là, le truc, et après on... en fait on lui casse le coup... Donc on a beau nous dire que... qu'il est mort, en fait... même si il se débat, dans la tête, en fait, j pense que c'est pas évident, donc il n'est pas mort avant de ne plus bouger... et je pense que ce passage-là, effectivement, il doit avoir quelque chose de très effrayant, en fait... ça doit être*

assez... si ça se trouve, ça nous renvoie à notre propre... propre passage, quoi » (Félicie, minutes 42 et 43) ; « j'avais très envie que ça se termine... en fait j'étais partagée entre... me sauver... prendre mes jambes à mon cou et partir en courant, et ... rester parce que il fallait que je termine le truc [...] j'ai dû prendre dans la tronche le fait que je l'avais vraiment blessée, quoi. Que je lui avais vraiment fait mal... Et, et je me la suis pris dans la tronche... cette émotion-là [...] Une grosse peur !. » (Félicie, minutes 25 et 26).

8.2. Empathie et objectification

L'empathie étant une sorte de compréhension sensible d'autrui. Plus l'empathie est grande, plus les individu-e-s sur qui elle est déployée seront considérés comme des sujets sensibles. Au contraire, plus l'empathie est restreinte, plus elle tendra à générer une « objectification ». La façon dont les humain-e-s parlent des animaux, plus ou moins en tant que sujets ou objets pourrait donc être un bon indicateur du degré d'empathie qu'elles déploient sur eux : *« je veux plus consommer de la viande telle qu'on nous la propose, ... je veux aller en chercher une qui a eu le temps de ... de grandir... une qui a eu de... de l'herbe dehors, de l'extérieur, du soleil, de la pluie... une que j'ai regardé grandir et à qui j'ai donné les meilleures conditions, pour ça. Et... y'a un côté comme les plantes en fin de comptes, pour moi en tous cas, les plantes quand tu leur donnes le temps de pousser, de grandir, quand tu leur laisses le meilleur terreau, tu fertilises le sol, je parle d'engrais hein, je parle d'engrais verts, je parle de fertiliser des beaux sols, quoi, et tu lui laisses le temps d'arriver à maturité, ton légume il a un autre goût que celui qu'on peut proposer en grande surface, quoi. Et puis y'a une satisfaction d'avoir fait pousser ses légumes, ses tomates, ses courgettes, là on est un peu dans le même domaine. On reste dans le domaine de l'alimentaire, bien que... ce soit de l'animal. » (César, minutes 47 et 48). À un degré moins flagrant : « Un oison... que la cane avait couvé... parce qu'apparemment les oies, elles ne sont pas suffisamment sérieuses, donc on l'a vérifié » (Félicie, minute 4). Alors que Félicie a une certaine empathie pour les animaux, elle considère les oies « pas sérieuses » parce qu'elles ne couvent pas comme ce qu'elle attend d'elles. Cette remarque témoigne de la fonction qu'elle attribue aux oies qu'elle restreint au rôle de couver. Elle n'envisage pas que les oies pourraient en tant que sujets, dans certaines circonstances, faire le choix à part entière de ne pas couver. Tou-te-s, sauf Georges, parlent des animaux en les astreignant à une fonction bien précise au service des humain-e-s. Dominique, encore, « Je suis là pour lui enlever la vie parce que, ses propriétaires ont décidé qu'il fallait le manger, tu vois ? » (Dominique, minute 19) ; Émile en évoquant la tuerie des coqs : *« on ne le fait même presque plus là depuis quelques temps, euh... presque même pas pour les manger, en fait... mais presque pour euh... [le ton de sa voix s'élève subitement sensiblement et il semble prendre une aisance ponctuelle] pour gérer le poulailler. Finalement, ... parce que... Parce qu'on mange les... les coqs... qui... qui foutent la merde » (Émile, minutes 8 et 9), j'entends là « les coqs qui ne se comportent pas comme je considère qu'un coq doit se comporter » ; « Mais pour l'instant, j'en suis pas là. Pour l'instant, je vois les poulets, je les vois rôtis quand ils sont vivants » (Félicie, minute 14).**

8.3. Accidents

César, Dominique et Félicie rapportent des témoignages d'animaux qui ont été grièvement blessés et dont elles doivent improviser la tuerie.

8.3.1. César... doux comme un agneau

« là où j'ai du mal, ... c'est quand j'ai dû tuer pour abréger les souffrances... ça m'est arrivé... aussi bien sur une poule, que sur un mouton, une fois. Et ... là, c'est très très dur. Là,

y'a pas de (??), là, ... c'est la vraie tristesse !... vraiment !... C'est très très dur de tuer quand c'est pas pour... pour la volonté, derrière de... d'avoir de la viande. Tu vois, c'est vraiment tuer pour abréger une souffrance, là, je suis dans la tristesse, ouaih clairement. Ça m'est arrivé deux fois, c'est dur.... J'ai pas cette difficulté quand... quand... quand vient l'heure de tuer les poulets, par exemple. C'est... on le sait. C'est pas ce qu'il y a de plus agréable, mais c'est pas ce qu'il y a de plus dur non plus. Tu vois ?... [...] j'me souviens une fois, un agneau qui était mourant, qui ... et qui au petit matin, il en pouvait plus, et ouaih. Ouaih ouaih, j'l'ai... j'ai dû le tuer pour... pour l'enterrer, et là c'est... j'en ai eu gros là, clairement. Clairement. Parce que c'était pas son heure, c'était pas ce but-là... « qu'est-ce que j'ai... » et pis « j'ai raté quelque chose », quoi. « J'ai raté quelque chose, c'était pas comme ça que ça devait se passer... c'est... ouaih là c'est... là y'a rien de gratifiant, y'a une remise en cause, tu te dis « merde ! Putain ! Où c'est que je me suis planté ? Pourquoi est-ce qu'elle est morte de maladie ? Pourquoi est-ce que... », c'était pas... c'était pas le but... c'est pas pour ça que je les prends, et ... y'a aucune valorisation, gratification (??) à ce moment-là ouaih. Après, quand c'est, quand c'est l'heure et que c'est pour remplir le congèle, ... » (César, minutes 34 à 36). Comment expliquer que César puisse tuer sans grande difficulté des animaux pour les manger, mais que quand pour abréger leurs souffrances, il doit tuer ces mêmes animaux qu'il avait de toutes façons prévu d'abattre, cela déclenche en lui un grand malaise et de la tristesse ? Intuitivement, le « bon sens » m'aurait fait dire « César n'était pas préparé psychologiquement à le faire ». La notion de « préparation psychologique » est ni plus ni moins qu'un évitement de dissonance cognitive: « c'était pas son heure, c'était pas ce but-là ». La dissonance était jusqu'au moment de l'incident évitée et/ou réduite par l'ajout de diverses cognitions consistantes et peut-être également par un début de coupure émotionnelle. Du fait de la disparition de deux des principales cognitions du groupe de cognitions dominant (« je vais manger de la bonne viande » et « je suis un bon éleveur respectueux »), les cognitions inconsistantes prennent de l'importance par rapport aux autres, l'équilibre de l'équation est bouleversé et le taux de la dissonance qui était alors en veille, augmente subitement. Pour moi, cet « incident » confirme sans équivoque la présence latente de la dissonance de « l'éleveur vivrier ».

8.3.2. Félicie, mérite ou dégoût

Alors qu'à deux reprises, Félicie a eu affaire à des poules blessées par d'autres animaux, elle témoigne qu'elle ne pouvait pas les manger : « elle nous amène une [...] poule. Une, qui venait d'avoir été tuée par l'un de ses chiens. Et elle vient, elle me dit, voilà, elle vient de mourir, si vous avez envie, vous pouvez la manger. Moi, j'étais atterrée. Mais bon, je voulais pas la blesser, donc elle est repartie, mais sur le coup, je me suis dit « mais je vais jamais pouvoir la manger, ... ça va pas être possible » (Félicie, minutes 30 et 31). Il semblerait qu'à l'instar de César, il s'agisse d'une rationalisation du dégoût. C'est précisément la fonction de ce dernier de nous « protéger d'un aliment, d'une odeur, d'une attitude » (Ott, Bittl, 2014, p.77). Mais alors de quoi le dégoût servirait à la protéger puisqu'elle mange habituellement de la viande ? Elle rapportera plus tard : « la légitimité quelque part, est-ce que quelque part, elle se gagnerait pas ?... Pour avoir le plaisir... de manger. [...] C'est à dire, est-ce que je... je dois gagner le droit de la tuer, de tuer l'animal. Donc en fait c'est à dire que je n'accepte pas d'avoir uniquement le plaisir de manger de la viande... c'est très chrétien, hein !?... » (Félicie, heure 1 minutes 15 et 16). Ce serait donc le fait qu'elle n'ait pas « mérité » de la manger qui lui provoque du dégoût. Autrement dit, elle réduirait la dissonance en ajoutant la cognition consistante « moi aussi je souffre ». Cette hypothèse concorde avec le terme « sacrifice » qu'elle utilise pour « tuerie ». La deuxième fois, c'est plus tangible : « il m'est

arrivé une fois de leur faire seule, ... alors je l'ai fait seule parce que... y'avait une poule qui avait été blessée par un animal [...] C'était vraiment... affreux, donc elle s'était faite croquer par... une bestiole, et donc... je vois ça, Émile n'était pas là et je me dis... « Qu'est-ce que je fais ? », [...] j'avais très envie que ça se termine... en fait j'étais partagée entre... me sauver... prendre mes jambes à mon cou et partir en courant, et ... rester parce que il fallait que je termine le truc, [...] Une grosse peur ![...] Mais elle se débattait donc c'était une forme de... enfin il a fallu que je la maîtrise et que je me maîtrise moi-même pour rester là, quoi... [...] après je tremblais... une fois qu'elle a fini ses derniers spasmes, parce que je l'ai tenue jusqu'à ce qu'elle bouge plus,... je tremblais quoi j'étais très remué, et j'ai marché pour me calmer, quoi. J'étais tâchée de sang parce qu'elle avait... elle avait gigoté, [...] oui ça devait être dégoût en fait... une espèce de... ouaih et je voulais que ça, que ça se termine en fait [rire]... j'étais « fchh », et celle-là, de toutes façons, il était pas question qu'on la mange... mais, et en plus, avec ça, j'étais pas capable de la manger. J'étais absolument pas capable de la plumer, j'étais pas capable de la... de la cuire, je l'aurais pas mangée. [...] moi c'était pas possible autrement, pour moi, elle avait... enfin elle devait pas être mangée parce que... disons que... là, la souffrance, elle a vraiment... elle a eu son compte, quoi, c'est bon ! [rire] » (Félicie, minutes 29 à 31). Cette fois-ci, après avoir cherché, elle a évoqué le dégoût comme émotion probable. Le fait qu'elle ait hésité va dans le sens de l'émotion mal accueillie. Le dégoût l'empêcherait donc de manger la poule mais mal accueilli, il serait en même temps rationalisé. Cette cognition « moi aussi je souffre » ressort de façon moins explicite chez César (voir « De l'amour »). Par extension, la souffrance qu'éprouve un éleveur rend acceptable la tuerie : « ben y'a [frère de Bernadette] qui va faire du cochon, ... et j'avais prendre... pareil, je sais dans quelles conditions ont vécu ses bêtes, et ... ouaih je sais ce qu'il en a fait, je sais que lui aussi, c'est compliqué pour lui... de devoir... devoir tuer le cochon » (César, minute 55).

8.3.3. Dominique et Titou

Pour Dominique, les deux imprévus semblent essentielles dans son rapport aux animaux et à l'élevage. La première est celui de Titou, son ami cochon, que ses parents ont tué le jour de sa fête (voir infra). Il dit explicitement avoir été dégoûté et ne plus avoir mangé de viande pendant un an. Je n'ai pas les détails de son passage de cette période, - où il semblait encore connecté à ses émotions -, à la période suivante où il recommence à manger de la viande et à tuer, et donc par extrapolation à se couper de ses émotions en se construisant socialement comme homme. Le deuxième imprévu n'est pas une tuerie mais est probablement déterminant : « Le premier, j'avais quatorze ans, c'est un mouton qui était attaché, qui s'est étranglé, du coup ma mère a essayé de le réanimer, elle a pas réussi, j'étais tout seul à la maison, j'avais vu mon père le faire deux fois, je l'ai découpé, quoi... » (Dominique, minute 5). J'imagine que cet événement qui semble un peu poussé par « la force des choses » a constitué psychologiquement pour Dominique quelque chose de l'ordre du rite initiatique.

8.4. Saigneuse ou saigneur ?

Dans ce dernier récit de Dominique, alors que sa mère était là, il dit : « j'étais tout seul à la maison ». J'entends « j'étais le seul homme à la maison » et « ce sont les hommes qui découpent les animaux morts ». Sur les quelques éleveuses et éleveurs que j'ai interviewé-e-s, les hommes semblent avoir globalement moins de difficultés à accomplir l'acte de tuerie proprement dit. Quand illes le font en groupe, les femmes laissent le rôle de saigneur aux hommes (Félicie à Émile et Bernadette à César). Le moment précis de la tuerie est à la fois celui qui est le plus dur émotionnellement, donc moins difficile à effectuer par quelqu'un-e de

mieux barricadé émotionnellement, et à la fois l'acte « noble » et « viril » du processus. A contrario, le plumage est a priori une tâche plus « ingrate symboliquement » et est effectué prioritairement par les femmes dans ces deux mêmes groupes. Par ailleurs, Dominique va tuer chez les autres alors qu'il n'a lui-même pas d'animaux. Si mon échantillon est loin d'être assez grand pour pouvoir conclure quelque chose de significatif, ce constat va quand même dans le sens du partage genré des tâches. « *Élise Desaulniers, relate aussi dans son article « Les vrais mâles préfèrent la viande » (2014), « Dans notre culture, la masculinité continue de se construire du côté des barbecues. Un vrai mec, ça aime la viande – rouge et saignante. [...] En fait, que nous en soyons conscients ou non, nous associons la viande à la virilité. Une étude canadienne le confirme [(Ruby, Heine, 2011, p.447-450)]. »* qui montre que le même homme est perçu « *significativement plus masculin* » lorsqu'il est décrit comme omnivore que lorsqu'il est décrit comme végétarien (Gibert, 2015, p.190-191).

8.5. Ensemble pour moins souffrir

Le fait d'effectuer collectivement la tuerie est une façon de rendre la tâche moins dure : « *ben les moments difficiles, ouai le jour où on les... enfin t'façons c'est la tuerie. Enfin.. parce que d't'façons faut dire le mot, hein, c'est une tuerie, on en tue quarante d'un coup. Voilà. Après c'est sûr que comme on est plusieurs, ça passe euh..., ça passe euh..., ça passe quoi !* » - « *Et le fait d'être plusieurs pour la tuerie qu'est-ce que ça change ?* » - « *Ah ça a rien à voir ! ... ça a rien avoir parce qu'en plus on a des rôles très... on n'a pas les mêmes car... enfin... ça vaudrait le coup que tu les interrogues les autres parce que je crois qu'on n'a pas du tout les mêmes rapports, enfin... tu vois ? On a complètement divisé les tâches, on fait chacun... ce qui nous convient le mieux, et ... du coup je sais pas comment dire mais... pis bon on est plusieurs donc euh... ben t'es dans l'élan et ... même si ben voilà, c'est quand même gore mais... voilà... enfin... j'sais pas comment l'y expliquer [rire gêné]... c'est euh... pis t'sais moi j'ai quand même vraiment... voilà moi comme j't'ai dit moi j'ai quand même été élevée là-dedans, ... enfin, autour par exemple de la tuerie du cochon qu'on faisait une fois par an, c'est une institution. C'est à dire que t'as trois ou quatre personnes du village qui viennent, t'avais des collègues, des copains qui venaient, on fait ça tous ensemble, enfin, tu vois ? Et là du coup on se retrouve un peu dans la même ambiance. On est pas que... on est pas dans le truc glauque, voilà.* » (Bernadette, minutes 19 à 22). « *Dans les principes initiaux de Festinger (1957), le support social est une source potentielle de dissonance tout autant qu'un moyen de réduire un état de dissonance.* » (Vaidis, 2011, p.118). La tuerie est le moment incompressible de la relation inconsistante. En raison de leurs choix de pratiquer l'élevage domestique, illes sont obligé-e-s d'y passer. En effectuant ensemble cette tâche qu'illes s'accordent à dire qu'elle est la plus difficile en tous points de vue, illes amoindrissent la souffrance qu'elle génère chez elleux. Premièrement, le collectif procure l'avantage de la « spécialisation », avec tous les bénéfices que ça comporte. Notamment de pouvoir choisir la tâche la moins désagréable. En réponse à ma question « *Et toi ça te convient mieux que ce soit pas toi qui les tues ?* » : « *Ouaih! Oui par contre oui. Parce que quand je le faisais toute seule, c'est ce que j'avais le plus de mal* » (Bernadette, minute 29). Et également, le fait de la division des tâches fait, je suppose une grosse différence au niveau du cerveau limbique. Le fait de ne pas participer à toutes les étapes de l'attrapage jusqu'au vidage permet probablement une sorte d'abstraction partielle de la transformation d'un animal sensible en nourriture. Elle évoque également celle qui est mise en place dans les abattoirs qui, selon « *Timothy Pachirat* » qui a étudié la « *politique du visible* », servirait à ce que « *personne ne se sente responsable* » (Gibert, 2015, p.195). Cette division des tâches pourrait même faciliter l'état de transe que je développerai infra.

Selon les personnes, les stratégies psychologiques semblent être différentes et plus ou moins conscientes. Il peut s'agir de « travail émotionnel », de « dissonance émotionnel », de « personal distress » ou encore de « coupure volontaire avec les émotions ». Toutes ces façons de réagir psychologiquement ont pour conséquence une coupure plus ou moins forte par rapport à ses émotions et donc une déconnexion par rapport à ses besoins. S'agissant de tuer des animaux sensibles, c'est a priori le besoin fondamental d'amour qui est le plus largement frustré. Le fait de faire la tuerie en groupe permet d'y mettre de la convivialité qui viendrait combler partiellement cette frustration du besoin d'amour. La question de la responsabilité concerne le besoin fondamental d'autonomie. Le fait de tuer en groupe permet donc une mutualisation de la responsabilité, rendant cette dernière moins individuelle, tendant a priori à amoindrir la potentielle frustration de ce besoin. Pour ceux qui se sentiraient encore responsables individuellement de leurs actes et qui ont de l'empathie, même niée pour les animaux qu'ils tuent, il devrait y avoir de l'auto-jugement, ce qui devrait impacter le besoin fondamental de reconnaissance. Le fait d'être en groupe, encore une fois, aurait tendance à diluer ce jugement par effets de normalisation et conformisme (Delouée, 2018, p.43-59). La reconnaissance due au support social viendrait donc compenser la frustration due à l'auto-jugement tout en contribuant à enfouir ce dernier. À noter que à propos du conformisme « *Deutsch et Gerard (1955) distinguent deux types d'influence : l'influence normative et l'influence informationnelle. [...] L'influence normative a lieu lorsque les individus se conforment en adoptant l'avis de la majorité pour éviter le ridicule en présence d'autrui et cherche à se faire bien voir des autres membres du groupe. [...] L'influence informationnelle, quant à elle, renvoie à la prise en compte des opinions d'autrui pour en savoir plus sur la réalité. L'information venant de la majorité est considérée comme une preuve de vérité* » (Delouée, 2018, p.49-50) Si l'influence normative concerne plutôt le besoin de reconnaissance, l'influence informationnelle, elle, satisfait plutôt le besoin d'orientation. Le besoin d'orientation est lui probablement en « sursis de frustration » du fait de la dissonance de « l'éleveuse vivrière » qui est latente et qui n'attend que d'être réveillée. Cet effet de normalisation tendrait donc à réduire ou éviter directement cette dissonance.

8.6. Entrer en transe...

Je demande à César: « j'ai pas vraiment compris, quand tu dis « abstraction » ? ... C'est abstraction de quoi, précisément ? » - « c'est abstraction de... oui de reconnaître qu'on fait une tuerie de masse. Clairement. Ce jour-là. Après, y'a pas... on n'est pas... on n'est pas... dans les abattoirs où... là p'tain... non mais j'reviens... y'a toujours pire ailleurs, tu vois, on en revient toujours plus facile d'aller voir le pire ailleurs. Non y'a abstraction de... oui on tue en masse, ouai. Clairement. Ça on essaye de pas le reconnaître... après ça comme je te dis, heu... Ouai, ouai, j'pense ouai ! Ouai Parce que c'est... c'est pas rien !... C'est pas rien, tuer quarante poulets, grossièrement, c'est pas rien quoi... euh... après comme je te dis, y'a eu des méthodes d'élevage qui ont été chouettes, ... ils en arrivent au bout de leur cycle avant de... avant d'en arriver à s'entre-tuer. Et... et on fait ça de la manière la plus humaine possible en tous cas j'ai envie de dire, la... la moins douloureuse et ... et ouai ! Donc y'a une part d'abstraction » (César, minute 37). Telle qu'il décrit son abstraction, il s'agirait d'une forme « d'arrêt de traitement de l'information » partielle. Étant donné que César ne semble pas des plus à l'aise avec l'expression de ses émotions, je fais tout de même l'hypothèse que sans arriver à la décrire pendant le flow de l'entretien, il pourrait s'agir, à l'instar de Dominique, Émile et Félicie, de se préparer à un état de « transe ». Daniel Favre rapporte que « *Adam Crabtree a produit une théorie générale de la transe et a adopté, en la modifiant légèrement,*

la définition donnée par le Webster's Dictionary désignant celle-ci comme un état de profonde abstraction et absorption. Selon cet auteur, quatre états de trances se rencontrent dans les situations de la vie courante :

- La transe relationnelle lorsque par exemple deux personnes discutent de manière passionnée et ne font plus attention au reste du monde
- La transe fonctionnelle, comme c'est le cas pour l'artiste tout à son œuvre et pour qui plus rien n'existe pendant le temps de création.
- La transe d'intériorisation [...]
- La transe collective observée lors des mouvements de foule (rassemblements sportifs, politiques, concerts...) [...] durant cette transe, explique Crabtree, la personne prise dans de puissants phénomènes collectifs, peut oublier son identité et agir parfois de manière très inhabituelle. En effet, durant la transe peuvent se produire des phénomènes communs avec l'hypnose: des hallucinations positives ou négatives (présence ou absence de quelque chose), des phénomènes de perte de mémoire ou d'hypermnésie, de distorsion du temps et divers effets physiologiques tels que modification de la fréquence cardiaque, de la pression sanguine ou oubli de la douleur... » (Favre, 2013, p.84).

Tou-te-s les trois parlaient plus ou moins explicitement de « faire le vide » avant la tuerie, se mettre dans un état d'apaisement, se concentrer sur l'acte et faire abstraction des émotions : *« je dirais que les trois émotions, ces trois là [dégoût, colère, peur], au moment du sacrifice, on cherche plutôt à les écarter, quoi... à faire... la place du vide en fait. Une sorte de vide. Ça me fait aussi penser à... quand on rentre en scène, peut-être... une sorte de ... une concentration où on... on est à ce qu'on fait sans y penser. D'ailleurs on pense à rien, et... voilà... »* (Félicie, minute 38). J'ai alors improvisé un entretien auprès deux amies comédiennes, entretiens qui m'ont confirmé que ce que Dominique, Émile et Félicie décrivent, pouvaient s'appeler « trac » et que leur façon de faire le vide avant la tuerie était similaire à une façon de gérer le trac. Je fais l'hypothèse que les saigneurs et saigneuses peuvent rechercher à un certain degré, un état de transe pour éviter de subir une contamination émotionnelle ainsi qu'un éveil de dissonance trop fort qui serait dû à la puissance des émotions générées par la souffrance et la mort des animaux. Cette transe pourrait être en partie collective quand illes cherchent la convivialité, et de fait elle est (au moins parfois) fonctionnelle au moment de l'acte. *« Là il y a pas de dégoût, euh si c'est un animal que j'ai aimé, oui, il y aura de la tristesse euh... même pas, même pas, c'est trop... je suis trop concentré sur « il faut le faire vite, et bien ! » »* (Dominique, minute19) ; *« on essaye de se mettre dans un état où on n'est pas... stressé [...] c'est un peu zen, j'sais pas comment dire... enfin faut... faut être un peu vidé, vide [...] Mais calme » - « vide ? Vide de... ? Qu'est-ce qui est vide ? » - « de pensées [...] Concentré sur le calme. »* (Émile, minute 31) ; *« on est dans un état quand même... On est, on est... on se prépare... enfin c'est pas qu'on se prépare, on va pas faire quelque chose de concentration, une méditation, tout ça, mais c'est quand même de cet ordre-là. C'est à dire qu'on en parle deux jours avant, ... la veille, ben on va les choisir [...] on baisse en énergie, en fait. Donc... c'est un rituel en quelque sortes... c'est, c'est, ... enfin moi je ressens... une part de rite. [...] paradoxalement, c'est plutôt calme. J'allais dire, plutôt apaisé, en fait. C'est fou mais c'est plutôt... calme... En fait euh... on est... on sait que... on va pas pouvoir reculer, à un moment donné, parce que faut pas la rater »* (Félicie, minutes 17 à 20).

9. Légitimité et conscience

9.1. Légitimité

Comment expliquent-elles leur légitimité à tuer ? César, Émile et Félicie assument que c'est avant tout dans leur propre intérêt d'avoir de la viande de qualité : *« franchement, je pense que c'est le plaisir de les manger !... Et ça implique une sacrée cruauté, éventuellement. Mais je pense que c'est... enfin le plaisir... oui le plaisir, puisque je sais qu'on en n'a pas besoin [...] ben encore une fois, comme je disais tout à l'heure, pour moi c'est une manière d'assumer en fait. Donc en ça, disons que je prends le problème dans l'autre sens. Plutôt que de me poser la question de si je suis légitime de les tuer, euh... je me dis que si je les mange, je dois les tuer. »* (Félicie, heure 1 minutes 10 à 16). César, lui exprime la croyance d'une relation « gagnant-gagnant : *« ce qui me légitime plus, c'est d'être hors-système en fin de comptes... [...] je veux plus consommer de la viande telle qu'on nous la propose, ... je veux aller en chercher une qui a eu le temps de ... de grandir... une qui a eu de... de l'herbe dehors, de l'extérieur, du soleil, de la pluie... une que j'ai regardé grandir et à qui j'ai donné les meilleures conditions, pour ça. Et... y'a un côté comme les plantes en fin de comptes, pour moi en tous cas, les plantes quand tu leur donnes le temps de pousser, de grandir, quand tu leur laisses le meilleur terreau, tu fertilises le sol, je parle d'engrais hein, je parle d'engrais verts, je parle de fertiliser des beaux sols, quoi, et tu lui laisses le temps d'arriver à maturité, ton légume il a un autre goût que celui qu'on peut proposer en grande surface, quoi. Et puis y'a une satisfaction d'avoir fait pousser ses légumes, ses tomates, ses courgettes, là on est un peu dans le même domaine. On reste dans le domaine de l'alimentaire, bien que... ce soit de l'animal. Clairement. Ouai, y'a une volonté de laisser le temps et de donner les meilleures conditions, [...] pour avoir un aliment qui a le meilleur goût »* (César, minutes 46 à 48).

Dominique, lui, se replace dans un contexte de société carniste dans laquelle il essaye de faire « au mieux » pour minimiser les souffrances infligées aux animaux : *« ben déjà je préfère que ce soit moi qui le fasse plutôt que un abattoir parce que moi je... je sais que c'est moi qui les élèves pour ça... je le fais avec... enfin j'essaye d'aller vers un minimum de souffrance et de stress pour lui... voilà c'est... et voilà vraiment... ils sont là pour ça, quoi. Si... si on les laisse vivre, enfin je sais pas... [...] parce que je sais le faire, ... légitime... je sais pas... je me pose la question là tu vois ? [...] je suis carnivore donc je mange de la viande, tu vois... omnivore... donc pour manger de la viande, il faut passer par là, il faut tuer un animal. Et du coup, vu que... vu que je sais le faire, ... je le fais !... Voilà. ... Je l'assume quoi... »* (D, minutes 25 et 26). Émile pour sa part met avant le fait « d'assumer l'acte » : *« première légitimation c'est de le faire soi-même... je pense que ça... ça a une importance... C'est déjà le premier truc à faire, quoi. Enfin si... plutôt que de prendre... que d'aller dans un magasin et d'acheter des bouts de viande sous cellophane, ... évidemment, ... déjà, ça permet un peu de prendre conscience de ce que c'est que... que de manger de la viande, quoi... Enfin c'était un geste qui était important, pour nous [...] pas laisser... le truc se faire d'une manière ou d'une autre, par d'autres gens, [...] essayer d'avoir... l'importance de ce... geste. Qu'est pas... complètement anodin, on va dire... et qui n'est pas industriel, qui ne devrait pas être industriel »* (Émile, minutes 37 à 39).

9.2. Prendre conscience

« je sais ce que ça ... ce que ça a induit, clairement. De devoir l'élever et de devoir la tuer. Je sais ce que... et c'est pas quelque chose de gratuit... et... et... c'est prendre conscience de ça.

Oui clairement, j'ai conscience de... de ce que c'est de devoir... de ma viande, de pourquoi... ce que je dois faire pour l'avoir, quoi. Je pense que si chacun prenait conscience de ça aujourd'hui, au niveau... au niveau global, [...] enfin je sais pourquoi je le fais parce que j'aime la viande, hein. Clairement. Et j'aime la bonne viande, de préférence, ... mais j'ai conscience de ce que ça... de ce que c'est... de pourquoi... de ce que c'est de la viande dans l'assiette, de ce qui faut faire avant. Clairement... Et c'est un truc important, je trouve. » (César, minutes 51 et 52). S'il y a une prise de conscience indéniable vis-à-vis de la tuerie qui implique une confrontation directe avec la souffrance des animaux, la « prise de conscience » pourrait être en elle-même une voie de réduction de la dissonance par « affirmation de soi », dans la mesure où elle permet de s'affirmer comme un-e « éleveur/euse respectueux/se » et « responsable ». « D'une certaine manière, l'affirmation de soi peut être considérée comme un mode de réduction de la dissonance. En effet, selon la théorie de Steele (1988 ; Steele et Liu, 1983), le soi servirait de « ressource » pour réduire la dissonance [...] Pour Thibodeau et Aronson (1992), l'affirmation de soi permettrait ainsi de réduire la dissonance par ajout de cognitions consistantes. [...] L'affirmation de soi permet également entre autres de réduire les affects négatifs liés à la dissonance (Galinsky, Stone et Cooper, 2000). » (Vaidis, 2011, p.142).

10. Question de posture

«Amour», «respect» et «éthique» sont évoqués régulièrement par la plupart des éleveurs/euses vivrier-e-s durant les entretiens.

10.1. Du respect

10.1.1. Les conditions du respect

« on a la chance de les mettre dans des belles conditions... de vie. De les laisser... grandir ... tranquillement pendant... ouai, six mois, quasiment. Bien les nourrir, ... et puis les tuer dans des conditions euh... euh... les plus éthiques possibles, les plus humaines possibles, c'est jamais marrant de tuer les animaux, c'est jamais marrant ouai. Du tout ! Mais euh... On sait. pourquoi on le fait. Clairement ! On sait. pourquoi on les élève et on sait. pourquoi on le fait et on regrette pas quand on en mange un plus tard dans l'année » (César, minute 8) ; « En tous cas, on essaye vraiment de respecter l'animal dans... on n'en mettrait pas quatre-vingt dans un enclos qui peut en accueillir quarante. Clairement... pour avoir plus. [...] y'a vraiment cette envie, ce besoin [...] de récupérer des savoirs-faire, de savoir faire par nous-même... de le faire bien, de le faire dans de bonnes conditions, ... même d'offrir une belle existence aux animaux pendant la période où on les élève, ouai. Clairement... Avec une finalité au bout, quand même, qui est celle de... de nous nourrir [...] y'a aussi pour ça que j'apprécie... qu'on fasse par nous même dans les meilleures conditions, en tous cas... et... et avec amour de la bête, ouai clairement. » (César, minutes 43 à 45). Quand je lui poserai la question sur la légitimité, il invalidera lui-même son argument des « bonnes conditions » de vie : « Qu'est-ce qui me légitimise de pouvoir les élever dans de bonnes conditions et de les tuer après ?... euh... ça serait moche de te dire que je leur laisse la chance d'avoir des conditions de vie, avant d'être tuées... » (César, minute 50). En évoquant l'amour et le respect, César ajoute la cognition « je les aime et les respecte », qui par sa consistance avec l'attitude « éleveur respectueux », participe à réduire sa dissonance. Ainsi, je considère que le fait de faire appel à l'amour et au respect, consiste à éviter de se voir comme un bourreau en raisons de ses propres pratiques. Autrement dit, pour César, vouloir « aimer et respecter ses animaux » est une façon de réellement « s'aimer et de se respecter lui-même » en dépit de ses

pratiques. C'est assez explicite au moment de la tuerie : « *L'animal, c'est jamais facile à tuer... j'trouve. C'est jamais facile, c'est pas « fti fti fti », j'fais à la chaîne, ... non, y'a toujours un côté... mais euh, je leur parle aux animaux quand je les tue en disant « Merci ! T'as... t'as été un bon poulet, on a essayé de te, de te, tu sais de te faire grandir dans de bonnes conditions... euh... t'as eu c'te chance-là, par rapport à tes congénères, quoi. » Clairement. Ouaih, y'a vraiment c'te volonté de [...] c'est vraiment, j'le prends, j'le caresse, ... euh... je le remercie pas toujours à voix haute, mais vraiment y'a, y'a... c'est pas un moment brutal. Enfin j'essaye de pas le rendre brutal en tous cas, vraiment...* » (César, minutes 25 et 26) ; « *après c'est peut-être un peu trop de dire ça mais... mais c'est vrai que ça me fait penser aux indiens qui remercient la bête quand ils l'ont tuée ou des choses comme ça, quoi c'est euh... je m'y attendait pas forcément mais c'est vrai que en le faisant, ben... c'est vrai que y'avait comme un échange, à ce moment-là, qui se fait, où... où... ben voilà, parce qu'on va être content après de le manger. On va être content de se faire un super poulet, euh... donc intérieurement on est plutôt... calme, quoi... Calme et déterminé.* » (Félicie, minutes 21 et 22) ; « *Et du coup, le moment de le tuer [...] comment tu le vis ?* » - « *Ben j'le vis très bien ! Moi j'me dis que, j'ai aimé mes animaux. ... heu... j'dirais pas avec amour, hein, mais avec le respect, avec le respect, avec du respect. J'respècte mes animaux.* » (Albert, minute 14). Encore une fois, la notion de respect est une nouvelle cognition consistante ajoutée au groupe de cognition dominant pour réduire ou éviter la dissonance de « l'éleveur vivrier ». Il s'agirait alors d'une réduction ou d'un évitement de la dissonance de « l'éleveur vivrier » par « affirmation de soi » qui « *permettrait de réduire la dissonance par ajout de cognitions consistantes en rapport avec l'acte décisionnel générateur de dissonance. L'affirmation de soi permet également entre autres de réduire les affects négatifs liés à la dissonance* » (Vaidis, 2011, p.142).

10.1.2. Approche philosophique

Qu'en dit Yves Bonnardel, le philosophe égalitariste ? : « *Ce respect-là, dont il est fait si grand usage et que l'on invoque si facilement, est purement abstrait, car il ne concerne que la disposition mentale du dominant, son attitude psychologique, et n'entraîne quasiment aucune conséquence dans la pratique, aucun changement dans des actes. Dans le contexte de cette discussion dont je parlais, ce n'était jamais qu'une façon de plus de nier les intérêts des animaux, en focalisant l'attention et l'importance, non pas sur les effets concrets d'une relation ou d'un acte (ce qui était mon propos), mais sur l'état d'esprit qui l'accompagne. C'est le refus justement de poser en importance autre chose que la vie du dominant, en renvoyant les tribulations du dominé à différents cas de signification (positifs ou négatifs) pour le dominant. Ce que marque finalement l'évocation de ce respect-là, c'est justement le refus de considérer les intérêts des dominés. Et cela, tout en se niant la domination, celle que l'on exerce, pour au contraire se valoriser soi-même par l'affirmation de son propre excellent état d'esprit, de sa propre bonne volonté* » (Bonnardel, 1994a). Si je trouve très justes les propos d'Yves Bonnardel, j'y ajoute une nuance, car si le saigneur est dans un état émotionnel plus calme et apaisé, il est probable que l'animal le ressente et soit moins effrayé que si le saigneur était dans un état de stress. Ces remerciements et prières ont donc probablement aussi pour effet indirect d'atténuer la souffrance de la victime, ce qui n'enlève rien au fait que l'utilisation de la notion de respect a ici pour fonction d'éviter au saigneur de souffrir psychologiquement. En parlant de la poule tuée par les chiens, Félicie témoigne : « *elle était très dure et je crois que finalement, on l'a, on l'a quasiment pas mangée, quoi... On n'a pas pu... l'honorer, quelque part... Ben c'est vrai, parce que [...] c'est un peu bizarre de dire ça, mais... [...] à partir du moment où on mange de la viande, ... on peut se dire, on peut se*

dédouaner en se disant qu'on honore... on honore sa proie, en la mangeant... ouai, je sais pas » (Félicie, minutes 34 et 35). Yves Bonnardel développe son analyse de l'utilisation du terme « respect » en se basant sur de nombreux exemples de la vie courante. Selon lui, « on n'en vient guère à parler de respect qu'au sein de relations de conflit (entre égaux), ou, plus souvent encore, au sein des relations de domination ». Dans le cas du patriarcat, « La galanterie exige des témoignages de considération qui coûtent peu, mais qui rapportent beaucoup: ce sont des témoignages, publics, et largement publicisés, qui prennent chacun à témoin de combien Untel traite bien les femmes et les tient en haute estime. La pratique de la galanterie fait coup-double, en entretenant la confusion chez les dominées (« mais, non, il n'y a pas mépris, puisqu'il y a respect »), et en confortant le dominant dans le beau rôle » (Bonnardel, 2014a).

10.2. De l'amour

En réponse à ma question à César sur ce qu'il ressent au moment de la tuerie et mon insistance à nommer des émotions ressenties : « C'est à dire que y'a toujours une gratification... d'arriver au bout de ce cycle et d'avoir bien fait... y'a toujours une part de... un petit pincement au cœur quand même... parce que y'a une part... y'a une part d'attachement quand même. On se démène pour leur faire un bel enclos, pour les nourrir, toute l'année, on se démène pour... quand y'en a un qui part, on remet de l'eau, on amène les légumes tu vois, ma femme ramène des légumes du potager, beaucoup de courgettes, ... on les coupe en deux, on leur donne... y'a vraiment... oui oui si si, y'a une part de quotidien, clairement, euh..., donc tu vois y'a un pincement au cœur toujours. » (César, minutes 38 et 39). Le « pincement au cœur » témoigne a priori d'une émergence de la tristesse, ce qui ici est cohérent avec l'évocation d'un attachement aux animaux. Il lie ce dernier au fait qu'il s'en soit occupé, qu'il a fait des efforts pour les loger et les nourrir. Il s'agit donc d'une cognition liée entre autres à un ancrage avec la réalité (habitudes). Il pourrait également être attaché à eux par « justification de l'effort » (voir supra), plus que par ce qu'on pourrait mettre dans le registre de l'amour et de la compassion que a posteriori, il déploie sur ces champs-là. Par ailleurs, il évoque souvent les efforts fournis pour les animaux : « On se démène pour leur faire un bel enclos, pour les nourrir, toute l'année, on se démène pour... ». Je fais l'hypothèse qu'en parallèle d'une « justification de l'effort », il y aurait à nouveau une réduction de la dissonance par « affirmation de soi » qui consisterait à ajouter au groupe dominant la cognition « je me sacrifie pour eux ». Quand à la minute 48, je pose à César la question de sa capacité à tuer un-e humain-e dans les mêmes conditions, il répond d'abord par la négative de façon très tranchée et concise. Je lui explique alors que c'est pour le ramener à la question de la légitimité (à laquelle j'avais trouvé sa réponse fuyante) il revient alors tout de suite sur les animaux et réfléchit cette fois franchement à la question de la légitimité. César manifeste d'abord une augmentation du taux de sa dissonance par des longues hésitations et le fait qu'il enchaîne des arguments très différents (recherche de voie de réduction). Il évoque d'abord la fatalité, puis insiste sur son attachement : « j'm'attache, vraiment... aux animaux. Franchement, je crois... que je m'attache vraiment aux animaux et euh... ça me fait un peu de peine que leur vie soit... soit limitée à ça » (César, minutes 49 et 50) (le ton est très timide par rapport aux moments où il est sûr de lui), puis il reprend sur la fatalité. Le fait d'insister sur l'attachement pourrait être un « renforcement de l'attitude initiale » « éleveur vivrier », qui s'expliquerait facilement par la forte résistance de cette dernière. Dans le même registre, il me semble qu'on peut mettre le rapport qu'a Félicie au « sacrifice » et au mérite.

Enfin, il y a confusion autour du mot « amour ». Ce terme englobe des choses diverses et

variées. L'« amour » dont on parle dans une relation interpersonnelle se réfère au registre des émotions et des besoins psychologiques fondamentaux ; c'est l'amour « universel », l'amour maternel, l'état amoureux, l'amitié. En revanche, quand on parle d'« amour » de son travail, d'un plat ou d'un objet, on est plutôt dans le registre du désir, du plaisir, de la satisfaction et de l'attachement. Comme un artisan peut avoir l'« amour » du travail bien fait, être « attaché » à ses outils, les entretenir et les « respecter », un éleveur peut aimer voir ses bêtes grandir dans de « bonnes conditions », être attaché à elles et les respecter. Je suppose qu'il y a souvent cohabitation entre ces deux sortes d'amour, dans des proportions très variables selon les personnes, et que la coexistence de ces deux notions homonymes entretient une confusion inconsciente. Cette dernière serait entretenue par les éleveurs et éleveuses du fait de l'enchevêtrement de la rupture de connexion qu'elles s'infligent pour moins souffrir et des nombreuses autres voix de réduction de la dissonance qui utilisent la notion d'amour comme cognition consistante. Cette confusion est en elle-même un catalyseur de réduction dans la mesure où elle brouille les cognitions, les rendant plus malléables et adaptables.

La sémiotique serait fort utile pour clarifier le sens de ces notions et les remettre dans leur contexte. Il s'agirait d'inventer de nouveaux mots pour mieux expliciter les expressions et discerner les sentiments. Dans le même registre qu'amour et respect, le mot « normal » entretient également une confusion cognitive. Il est utilisé parfois comme explication d'un lien logique entre les choses, parfois comme une légitimation de ce lien logique. Et pour cause, ces deux aspects associés font la « norme », qui d'une part oriente les comportements, et d'autre part les justifie.

10.3. La nature caméléon

« Les caméléons sont [...] connus pour leurs couleurs variées, et surtout la capacité chez certaines espèces de la modifier rapidement. [...] il s'agit principalement d'un mécanisme de communication sociale (les couleurs sombres marquent la colère, l'agressivité, avec des variations des rayures sur les flancs et des signaux visuels changeants qui se concentrent sur la face des combattants ; les mâles utilisent des couleurs claires et variées pour courtiser les femelles) [et de façon secondaire, également] d'une technique de camouflage⁶. »

10.3.1. C'est la nature ! C'est dans leur nature !

Tou-te-s n'ont pas exactement la même représentation de la « nature », et certain-e-s en ont plusieurs ! Mais le concept de nature est inhérente à chacun-e des éleveurs et éleveuses interviewées et sous-tend, d'une façon plus ou moins importante et plus ou moins consciente, la manière dont elles se voient dans le monde et se positionnent par rapport aux animaux. Par exemple, en se basant sur l'observation des comportements de ses chats, Félicie rapporte : *« parce que tous les chats que j'avais jusque là, ils étaient à l'intérieur, dans des appartements, ils avaient des litières à chat, et donc en fait, ce sont des personnes... dans un appartement. [...] Et quand on est arrivé à S., du fait qu'il y avait le jardin, ... euh, ben elle s'est mise à sortir. Et en fait, petit à petit [...] cette personne a retrouvé un statut d'animal, quelque part. ben... la dépendance disparaît quasiment ! »* (Félicie, heure 1 minutes 6 à 8). D'une façon ou d'une autre, l'idée de nature sert toujours à légitimer la domination. César : *« y'a une histoire de chaîne alimentaire. [rires] ouai... non... j'm'attache, vraiment... aux animaux. Franchement, je crois... que je m'attache vraiment aux animaux et euh... ça me fait un peu de peine que leur vie soit... soit limitée à ça, ... après pour les poulets, ils vont... ils*

6 Source : Wikipedia ; <https://fr.wikipedia.org/wiki/Chamaeleonidae>

vont s'entre-tuer... parce que la nature est cruelle... par nature, justement » (César, minutes 49 et 50) ; La croyance que les coqs vont s'entre-tuer si on ne les tue pas est très répandue (et très arrangeante). Si on va voir chez les espèces sauvages (grand tetras) : « *Le fait de pouvoir satisfaire ses différents besoins dans une surface réduite est un gage de sécurité (dans l'idéal inférieure à 50 ha pour un adulte sur l'ensemble de son cycle annuel, inférieure à 15 ha pour une nichée entre 0 et 8 semaines) (Ménoni 1991).* » (Réseau pyrénéen des galliformes de montagne, non daté, p.36). Chez les gallinacées sauvages, comme chez la plupart des espèces polygames, les mâles sont en concurrence pour les rôles de dominants qui sont aussi les reproducteurs. Ils se comparent, se confrontent, se défient par leurs chants et leurs parades et en dernier recours par le combat. Le combat ne va pas jusqu'à la mort. Sa fonction étant d'établir une hiérarchie, un des deux mâles se soumettra dès qu'il se sentira en danger. « *Les places de chant [...] sont des lieux de faible superficie (en général entre 1 et 10 ha, parfois jusqu'à 25 ha) où les mâles se regroupent pour y défendre des territoires symboliques, qui n'ont pas pour fonction de satisfaire leurs besoins primaires, mais qui leur permettent d'établir une hiérarchie où seul le ou les mâles dominants parviennent à s'accoupler (Catusse, 1988). [...] Par définition, une place de chant regroupe plusieurs mâles; dans les situations optimum (voir ci-dessus), la taille moyenne des places de chant comprend de 5 à 10 coqs territoriaux, plus quelques sub-adultes non territoriaux. Dans quelques rares cas, des places de chant peuvent regrouper jusqu'à plus de 20 coqs* » (Réseau pyrénéen des galliformes de montagne, non daté, p.38). Les mâles non-dominants vont, pour certains rester soumis dans le groupe et pourront rarement s'accoupler, d'autres vont partir vivre en solitaire. La « poule » est une espèce transformée par les humain-e-s par sélections depuis des millénaires. Les poules d'aujourd'hui ne sont presque plus capables de voler et dépendent en grande partie de l'assistance humaine ; les espaces qui leur sont octroyés sont, dans les meilleurs des cas, dérisoires par rapport aux besoins de leurs ancêtres sauvages. Faire appel au concept de « nature » pour prétendre que les mâles se tueraient est aberrant. C'est à l'évidence une croyance créée pour entretenir une relation consistante avec la cognition « on doit tuer les mâles ». Si la croyance que des mâles se battent jusqu'à la mort se vérifiait, elle serait probablement à expliquer par des raisons structurelles dues aux conditions d'élevage (trop petit territoire et impossibilité de vie en solitaire du fait de la dépendance aux humain-e-s). - Par ailleurs, j'ai observé récemment dans un petit élevage vivrier de poules pondeuses qui avaient un espace relativement grand à exploiter, et où la majorité des coqs avaient été enfermés dans un petit enclos (une quinzaine de coqs enfermés dans 20 m², je suppose pour éviter le harcèlement des poules et parce que l'éleveuse végétarienne ne voulait pas tuer les mâles), ces derniers coqs ne se battaient absolument pas entre eux.- Quoi qu'il en soit, c'est avec l'argument de la soi-disant cruauté des coqs entre eux, que César va jusqu'à prendre une posture de « sauveur » « *Après, quand c'est, quand c'est l'heure et que c'est pour remplir le congèle, ... parce qu'en plus, ouaii comme je t'ai dit, ils vont se battre entre eux... parce que... parce que la loi de la jungle, hein, t'façons [rires], tu peux pas mettre trente coqs ensemble, quoi... euh... oui j'ai moins de scrupules, enfin j'ai moins de scrupules, c'est le moment quoi... c'est mon... c'est mon rôle à ce moment là, quoi.* » (César, minute 36). En les tuant, César prétend sauver les coqs de leur propre nature brutale, alors qu'il venait tout juste d'invoquer l'argument de la « chaîne alimentaire » - qui appartient aussi au registre de la « nature » - pour justifier qu'il puisse les tuer. La « nature » est donc mise en avant, successivement comme une fatalité biologique à respecter, puis comme une influence perniciose à éviter. L'incohérence de cet argumentaire me confirme qu'il s'agit de voies de réduction par « explication causale » (Vaidis, 2011, p.139) pour César, qui est par ailleurs quelqu'un de très intelligent.

Donc deux grandes déclinaisons argumentaires naturalistes :

L'animal humain fait partie de la nature et doit donc manger de la viande : « je vois bien que je suis prédateur, quoi. Je vois bien. Pour l'instant, je vois bien... que j'ai un côté prédateur. [...] la légitimité quelque part, est-ce que quelque part, elle se gagnerait pas ?... Pour avoir le plaisir... de manger. [...] C'est à dire, est-ce que je... je dois gagner le droit de la tuer, de tuer l'animal. Donc en fait c'est à dire que je n'accepte pas d'avoir uniquement le plaisir de manger de la viande... c'est très chrétien, hein !?... » (Félicie, minutes 10 à 16) ; « Parce que, parce que, parce que j'ai l'impression que ça fait partie de ma nature, de la nature, de la nature... euh... humaine [...] Du système... naturel... que l'humain... peut naturellement manger de la viande. Enfin c'est pas... anormal que ... c'est, c'est... donc c'est un fonctionnement naturel » (Émile, minutes 41 et 42) ; « je vois les cochonnes et... même si je ... même si on a un... bon rapport, ben je vois les jambons, je vois les... j'ai découvert ce regard que j'avais... de prédateur, quoi » (Félicie, minutes 15) ; « y'a quand même une dimension qui manque mais disons que, ... quelque part, en faisant ça, j'avais l'impression de... découvrir en moi un côté prédateur [...] Donc peut-être que j'essaye de retrouver ce... ce besoin de tuer » (Félicie, minutes 41 à 43) ; « bon après évidemment y'a les hommes des cavernes, qui chassaient, etc. [...] c'est très schématique, hein [...] et après de respecter ce côté prédateur, qui serait... plus ancien, de l'homme des cavernes, quoi » (Félicie, minutes 13 à 16).

L'humain est au dessus et peut ou doit gérer la nature (y compris les autres animaux) : « Parce que l'être humain a un rôle sur terre, c'est de réguler la nature. C'est pas anodin, hein, quand l'être humain est devenu le le le... la race supérieure. On est là pour gérer et maintenir la planète euh attractif, quoi. Parce que si y'avait pas les êtres humains, la planète, ce serait une boule de végétation » (Albert, heure 1, minute 42) ; « ils sont là pour ça, quoi. Si... si on les laisse vivre, enfin je sais pas... c'est un peu vaseux quoi, mais si ils sont en liberté... (??) il y a trop d'animaux, surproduction, et du coup des maladies qui viennent... » (Dominique, minutes 25 et 26) ; « c'est mon rôle à ce moment là, quoi. » (César, minute 36) ; « Parce qu'on mange les... les coqs... qui... qui foutent la merde » (Émile, minutes 8 et 9).

Les deux familles d'arguments contradictoires étant utilisées par les mêmes personnes, quand elles sont confrontées, elles entrent en conflit et génèrent une dissonance cognitive : « Malheureusement, oui c'est un peu le problème qui se pose, l'impression que... l'inégalité est naturelle. C'est encore un truc... à la con... » - « donc euh... inégalités naturelles, c'est à dire ? » - « C'est à dire que y'a des gens qui ont plus de pouvoir que d'autres... plus de richesses, plus de... plus d'impact, également. Mais que cet impact-là, ils vont pas le... enfin, je ne crois pas, je n'y crois pas... j'ai pas cet espoir de pouvoir niveler sur tout le monde... mais ça c'est un très bon projet... je suis pour. [...] Du coup, c'est un côté naturel qui est un peu une fatalité ? » - « Oui ! Oui oui. » - « D'accord. Mais... mais qui est nuisible, quand même ?... » - « ...euh... Ah ? Ben en fait, finalement, ... j'en sais rien si c'est naturel... je vais pas me lancer dans une critique de la nature. [je ris]... c'est peut-être naturel » (Émile, minute 57 à heure 1 minute 2). Cette recherche d'articuler l'idée de nature avec les pratiques pour les légitimer est expliquée par Joy (2010, traduit par Reus) : « La naturalisation est le processus par lequel le « naturel » se transforme en « légitime ». Quand une idéologie est naturalisée, on croit que ses principes sont en accord avec les lois de la nature et/ou de Dieu. La science, la religion et l'histoire viennent alors au secours de l'idéologie dominante. La science lui fournit un fondement biologique. La religion confère un fondement divin à l'ordre qu'elle prescrit. Et l'histoire privilégie les « faits » tendant à prouver que cette idéologie a toujours

existé. » (Joy, 2010).

10.3.2. La nature, ce nexus

L'argument naturaliste est omniprésent dans les discours visant à légitimer une domination. Le concept de nature, dont les travaux notamment de Bonnardel depuis une trentaine d'années, ont mis en évidence son aberration, est très critiqué au sein du mouvement égalitariste. Vu ce que la « nature » produit comme affects positifs et négatifs, je pense qu'on peut considérer ce concept comme un « nexus », notion introduite par Rouquette (1988, 1994), « *Mots-clefs, mots porteurs, référents linguistiques, ils correspondent dans une époque et dans un contexte donné, à des « nœuds affectifs prélogiques communs à un grand nombre d'individus dans une société particulière » (Rouquette, 1994, p.68). Ces termes vont servir de référentiels aux individus et entraîner de leur part des comportements extrémisés. La devise « Liberté, Égalité, Fraternité » à l'époque de la révolution française ou encore le couple « capitalisme/communisme » pendant la guerre froide en sont de bons exemples [...] L'aspect affectif est le cœur du nexus : de fortes réactions affectives d'adhésion ou de rejet sont provoquées et entraînent une mobilisation collective [...] les nexus se forment en amont de la rationalité et donc de la sphère discursive » (Delouée, 2018, p.149). Dans mon cas personnel, le terme « nature » déclenche immédiatement des émotions (colère, dégoût, peur) parce que je l'associe à une sorte d'« immuabilité » des injustices et dominations, du fait des innombrables discussions dans lesquelles l'idée de nature était invoquée à tort et à travers pour expliquer tout et son contraire, du moment qu'elle permettait de légitimer les injustices. Bourriche (2014) qui a travaillé sur les liens entre affects et représentations sociales, rapporte : « Dans cette perspective structuraliste, Rouquette (1994), Campos et Rouquette (2000) proposent le concept de « nexus » qu'ils qualifient de « noyau de sens irraisonné » caractérisé par sa valeur de signification hautement symbolique. La « liberté », la « justice » ou encore la « patrie » sont des exemples de « nexus ». Le « nexus » est qualifié de « nœud affectif prélogique » fortement lié à la mobilisation des foules. Associé aux objets de représentation, il en constitue la composante affective, notamment si l'objet ou une partie de l'objet de représentation le renforce ou le menace » (Bourriche, 2014, p.199-200). Delouée précise « Les nexus peuvent être caractérisés par : 1- un caractère collectif [...] 2- un masquage des différences intra-groupales et inter-groupales [...] 3- une apparition en situation de conflit et une disparition lorsque la menace ou le conflit disparaissent [...] 4- ... C'est une élaboration de l'imaginaire social qui ne peut être réduit à un contenu particulier [...] 5- ils sont indexés par un terme unique n'ayant pas d'autres équivalents [...] 6- l'emphase est la forme d'expression discursive privilégiée » (Delouée, 2018, p.151). L'idée de nature a toutes ces caractéristiques. Concernant le masquage des relations inter-groupes, j'évoquerai le fait qu'elle peut notamment rassembler chasseurs, agriculteurs et écologistes (par exemple à Notre-Dame-des-Landes), ou encore eugénistes et hippies.*

Mais le concept de nature n'est pas qu'un nexus. Comme le patriarcat sert de matrice psychologique aux autres idéologies dominantes, les représentations sociales de la « nature » pourraient bien servir de matrice idéologique aux autres dominations, dans le sens où elle est incluse et omniprésente, discrète et solidement ancrée dans toutes les idéologies dominantes, servant simultanément de légitimation, de fatalisation et de normalisation. Par ailleurs, du fait de cette polyvalence fonctionnelle, cette représentation sociale a une tendance universelle qui la rend extrêmement résistante.

11. Vue du ciel

En reprenant un peu de recul... revenons à une échelle sociologique

11.1. Trivialisations, restructurations cognitives et articulation des dissonances

La nature n'est pas la seule fatalité évoquée : « *de toutes façons, du moment qu'une bête naît pour de l'élevage, de toutes façons elle est destinée à mourir* ». Il s'agit là pour Bernadette d'affirmer quelque chose pour le mettre hors-débat, non-négociable, exactement comme quand elle dit : « *Je suis pas végétarienne, j'ai envie de manger de la viande [...] Donc du fait que je mange... enfin voilà. Je suis en accord avec le fait de manger de la viande, et ben, je veux aller jusqu'au bout, quoi.* ». Alors qu'elle m'a confié s'être posée la question du végétarisme et se « questionner » sur l'exploitation animale, ici au contraire, elle exclut la possibilité de l'alternative végétarienne. En excluant cette possibilité, elle peut venir justifier son attitude, ce qu'elle ne pourrait pas faire sans avoir éludée l'option végétarienne. La construction d'une fatalité constitue donc une réduction de la dissonance par « restructuration cognitive » qui est, dans le cas de Bernadette, une façon de se couper plus facilement de son amour envers les animaux. Toujours dans le registre de la fatalité : « *ouaih après le rapport à l'animal, moi, si tu veux, dans une ferme c'est la vie la mort, quoi. L'autre jour on a tué le cochon, en même temps qu'on tuait le cochon, j'avais mon petit, ma petite elle a voulu aller voir, euh le cochon, mon petit il était avec ma mère à regarder les cabris naître, ... tu vois ?... la vie, la mort, c'est tous les jours en fait.* » (Bernadette, minutes 8 et 9). Cette anecdote permet de banaliser la tuerie en la qualifiant de simple mort, ce qui la remet dans la fatalité du contexte biologique. Il s'agit là à la fois de minimiser l'acte (« trivialisation ») et en même temps de dénier sa responsabilité.

Revenons sur la question de la légitimité à tuer dans laquelle, après avoir tâtonné, César reviendra sur les comparaisons avec l'élevage industriel. Comme Bernadette, il s'agit de trivialiser, c'est à dire minimiser les cognitions inconsistantes ou leur importance: « *euh ce qui légitimise, c'est que... si je le fais pas avec les bêtes que j'élève moi-même, j'le ferai avec des bêtes que j'ai pas élevées, qui sont sous plastique, et qui elles auront vécu dans des conditions... abominables. Et qui seront mortes dans des conditions cruelles, vraiment ! Parce que je suis pas prêt aujourd'hui, à me passer de viande... Et je préfère nettement élever, ... prendre conscience en tous cas de l'animal et de ce que je fais, pour avoir ma viande, parce que c'est pas que d'aller en grandes surfaces et d'acheter une barquette sous plastique et de dire « Ouaih... c'est rien c'est de la viande ». Non je sais d'où ça vient... j'sais d'où ça vient, je sais ce que ça ... ce que ça a induit, clairement. De devoir l'élever et de devoir la tuer. Je sais ce que... et c'est pas quelque chose de gratuit... et... et... c'est prendre conscience de ça. Oui clairement, j'ai conscience de... de ce que c'est de devoir... de ma viande, de pourquoi... ce que je dois faire pour l'avoir, quoi. Je pense que si chacun prenait conscience de ça aujourd'hui, au niveau... au niveau global, ... y'aurait des modifications dans les comportements alimentaires » (César, minutes 50 à 52). Le mode de réduction choisit a priori, la « trivialisation », consiste à trouver pire ailleurs (élevage industriel), ce qui amoindrit l'importance de la cognition problématique « je tue moi-même », et dans le même temps, cette cognition passe du statut de « cognition problématique » qu'elle a dans cette dissonance, à celui de « justificatif » (réduction) qu'elle a dans la dissonance créée par la relation inconsistante entre « je mange de la viande » et « les élevages industriels sont abominables ». Il s'agit dans ce dernier cas d'une restructuration cognitive, puisque en minimisant la cognition inconsistante, César arrive à lui faire changer de fonction. On pourrait*

aussi considérer que la tactique du « pire ailleurs » consiste à faire appel à une autre dissonance cognitive jugée plus forte pour réduire celle en présence. Ou bien encore, vu dans l'autre sens, la dissonance de « l'éleveur vivrier », serait née de la réduction de la dissonance du « paradoxe de la viande ». Il y a comme un glissement de dissonances en dissonances, ou bien des dissonances incluses dans d'autres, ou encore que les dissonances naîtraient de la réduction d'autres dissonances. Quelle que soit la façon dont on regarde ce phénomène, il fait partie d'un processus d'évolution des représentations sociales. Les représentations évoluent au gré des contradictions qu'elles rencontrent. Non pas qu'elles les adoptent comme valables, mais elles s'adaptent pour mieux les contrer.

11.2. Dissonances collectives et représentations sociales

À l'échelle de la société, il est manifeste que certaines dissonances cognitives sont communes à de nombreuses personnes. Il en résulte une convergence d'intérêts individuels à réduire cette dissonance collective. Cette convergence, qu'elle soit consciente ou pas, est a priori non-dite et prend la forme d'une connivence. La problématique devient alors culturelle puisque l'ensemble de la communauté va être impacté par des changements collectifs qui tendent à rendre consistantes, dans un premier temps les systèmes centraux et périphériques de ses représentations sociales, et dans un deuxième temps l'ensemble de ses représentations sociales, de ses normes et de ses pratiques. Je propose de jeter un rapide coup d'œil à « l'approche structurale » des représentations sociales. Il s'agit alors de considérer les *« représentations sociales comme des structures socio-cognitives dont le fonctionnement et la dynamique sont régulées par deux systèmes complémentaires : le système central et le système périphérique. Selon Abric (1976, 1984, 1987, 1994 entre autres) et Flament (1988), toute représentation s'organise autour de quelques éléments appelés « éléments centraux » et constituant le « noyau central » ou le système central. Ces éléments vont gérer, organiser et stabiliser la représentation. [...] Ces cognitions centrales sont systématiquement associées à l'objet de représentation pour l'ensemble des membres de la population donnée »* (Delouée, 2018, p.145-146). *« L'analyse du noyau central et des éléments qui le constituent est donc à même de révéler le type d'implication du sujet dans la réalité. C'est dans ce sens que la représentation est, en elle-même, un signe, un indicateur, qui témoigne de la relation du sujet à son environnement, de sa nature, et de ses connotations affectives, cognitives et idéologiques »* (Abric, 1987, p.69). Bourriche, dans son étude sur les affects dans les représentations sociales, rapporte : *« Dans le cas d'une expérience affective négative suite à une invalidation des attentes, on aurait pu penser que la remise en cause du cadre de référence, constituant une menace de défaillance de sens, entraîne des modifications plus profondes de la représentation. Or, cela n'a pas été le cas. Ce résultat tend à confirmer l'importance du rôle stabilisateur et structurant du système central d'une représentation. En effet, une transformation de la représentation impliquerait un traitement coûteux de restructuration cognitive sur le plan symbolique. Elle signifierait alors le renoncement au système d'attentes hérité de l'expérience collective passée et qui régit la dynamique d'interaction entre un individu et son environnement. [...] Selon Flament, dans la théorie du noyau central, les croyances périphériques jouent un rôle essentiel dans la dynamique représentationnelle. Ce sont elles qui inscrivent la conditionnalité dans les systèmes de représentation. Une invalidation des attentes, même si elle constitue une remise en cause des systèmes de représentation, sera d'abord traitée par l'individu sous un principe de conditionnalité et n'entraînera pas de transformation de la représentation. Dans les situations soumises à la conditionnalité, l'individu choisirait d'opérer des modulations sur le système périphérique dans le but de se donner, dans un premier temps, la possibilité d'intégrer à ses systèmes de*

représentation les écarts constatés avec la réalité. [...] Ainsi, le système périphérique, permettant l'ancrage de la représentation dans la réalité, pourrait jouer un rôle fondamental dans le repérage du travail cognitif effectué par les individus à la suite d'une expérience affective. » (Bouriche, 2014, p.226-227). La récurrence de certains modes de réductions de dissonances collectives m'amènent à constater que ces dernières font partie des dynamiques périphériques qui défendent le noyau central des représentations. Cela explique en même temps le glissement qui se fait entre dissonances et qui est lié à une adaptation du système périphérique aux nouvelles informations apportées par les conflits de représentations, dus dans notre cas à l'émergence des mouvements végane et animaliste. Les dissonances se transforment, mutent puis meurent pour amortir les changements de société, laissant en place modes de réductions qui peuvent prendre la forme de pratiques et normes sociales. La culture d'un peuple est le conglomérat des modes de réductions collectives fossilisées des dissonances de ses ancêtres.

12. Tentative de synthèse

Aucun-e des personnes interviewées n'est capable de tuer un animal tout en restant connecté à ses émotions et à déployer sa pleine empathie. Chacun-e doit trouver une stratégie pour pouvoir le faire en limitant sa propre souffrance psychologique. Albert semble depuis longtemps coupé de ses émotions, ce qui lui permet de tuer facilement sans souffrir, moyennant un petit évitement de dissonance résiduel. Les autres ont plus ou moins de facilité à tuer selon l'habitude qu'elles ont de se couper de leurs émotions. Chacun-e devra moduler les différents paramètres qui influent sur son empathie et sa compassion envers les animaux, - a minima au moment de la tuerie, ainsi que sur sa connexion avec ses propres émotions à ce même moment. Certains arrivent à s'attacher car une plus grande capacité à se couper de leurs émotions au moment de la tuerie le leur permet. D'autres, en tous cas les trois femmes interviewées et certains hommes, doivent également restreindre leur empathie pour éviter l'attachement. Ces phénomènes de « rupture de connexion », selon la forme qu'ils prennent en fonction des individu-e-s correspondent assez bien à construction genrée.

Deux tableaux de synthèse tentent de rendre compte des différentes tactiques psychologiques mises en place par chacun-e pour ne pas souffrir. Il s'agit de suppositions basées sur les récits en tant que tels, sur leurs recoupements ainsi que sur mes observations. Il n'y a donc rien d'absolu.

Je tiens à préciser que je considère que dans toute cette recherche, seul-e-s les personnes concerné-e-s pourraient confirmer ou infirmer les hypothèses que j'ai élaborées sur elleux.

Gestions émotionnelle et relationnelle	Albert	Bernadette	César	Dominique	Émile	Félicie	Mireille
Genre	H	F	H	H	H	F	F
Affect tangible	N	O	~	O	N	O	O
Probable « paradoxe de la relation » en général	O !!	?	O	O	O	N	?
Coupure émotionnelle explicitée pendant la tuerie	N	O !	O !	O	O	O	O
Prise de distance consciente et volontaire avec les animaux destinés à être tués (relation)	N	O	O	N	O	O	O et N
Champ d'application de l'empathie envers les animaux	T	RF	T	T (et +?)	T	T (et +)	RS
Tue en groupe	N	O	O	O	O	O	N
S'ille tue en groupe, prend-ille le rôle de saigneur/euse	-	N	O	O	O	N	-
Associe la tuerie à des souvenirs d'enfance (+ pour affect positif ; - pour affect négatif)	O (+)	O (?)	N	O (-)	?	O (+)	N
Rationalisation du dégoût	N	N	O	O	?	?	N

N.B. :

Les « ! » signifient que cet aspect est manifeste.

Concernant le « champ de déploiement empathique » (Il s'agit ici de rendre compte du déploiement du champ empathique tel qu'il est tangible. Il ne s'agit pas d'affirmer qu'il est toujours et en toutes circonstances restreint à ça) :

- T signifie : uniquement pendant la tuerie
- RF : Pendant la tuerie et les relations familiales (mère / enfant)
- RS : Pendant la tuerie et l'ensemble des relations sociales

Par ailleurs, des dissonances cognitives, qui sont dues à l'aspect affectif (besoin d'amour), l'aspect moral (besoins d'orientation, amour, sens), et l'aspect identitaire (reconnaissance, autonomie) sont éveillées ou évitées chez tou-te-s les éleveuses et éleveurs à des taux très variables selon les personnes. Ce taux dépend des dispositions psychologiques de chaque personne, ainsi que de son système de représentations et de son engagement lié aux cognitions problématiques. De nombreux biais cognitifs sont mis en place pour réduire ces dissonances. Si les voies de réductions sont diverses et prennent différentes formes, il y a également une grande récurrence de la plupart des voies, ce qui nous amène sur le terrain des représentations sociales, là où mon éthique et la leur sont en conflit. C'est là en particulier que les dissonances ont été éveillées. Cela me dit que leur choix de s'engager dans l'élevage s'est fait sans considérer pleinement ces questions, ou bien en les écartant. Comme j'ai moi-même été amené à faire de grands choix de vie qui étaient en fait les résultats d'influences, hasards et traumatismes, il en va de même pour une majorité de personnes. Les influences sociales

conditionnent nos vies au détriment d'une réelle empathie déployée sur un large champ.

Modes de réduction utilisés	Albert	Bernadette	César	Dominique	Émile	Félicie	Mireille
Arrêt du traitement de l'information	-	O !	O ?	O	O	O	?
Construction d'une fatalité par le contexte sociétal	-	O !	N	O	O	O	O
Construction d'une fatalité par analogie à la biologie (mort, nature)	O !	O !	O !	O	O	O	N
Respect	O !	N	O !	N	O	O	O
Trivialisation	O !	O !	O	O	O	N	?
Déni de responsabilité	-	O !	N	O	O	O	N
Justification de l'effort ou tâche fastidieuse	N	N	O !	N	N	?	?
Restructuration cognitive	O	O	O !	O	N	O	O
Tolérance partielle de la dissonance	-	O !	O	O	O	?	O

13. Et l'élevage paysan ?

Un ouvrage non daté édité par la Confédération paysanne est paru récemment. Cofinancé par l'Union Européenne, « Paroles paysannes sur les relations Humain-Animal » est un recueil des témoignages de quarante-cinq éleveuses et éleveurs paysan-ne-s. Il a été écrit en réaction au mouvement animaliste. Les éleveuses et éleveurs qui y témoignent se sentent accusé-e-s, culpabilisé-e-s et dénoncent une stigmatisation de leur métier. Les arguments mis en avant sont très semblables à ceux que j'ai entendu lors de mes entretiens. Il s'agit globalement de mettre en œuvre toutes les stratégies discursives possibles pour détourner la question des intérêts des animaux, tout en insistant fortement sur leur bienveillance et sur la nécessité écologique et humaine de maintenir l'élevage paysan. Globalement, c'est clairement des postures défensives qui ressortent. Il s'agit principalement, il me semble, d'une sorte de réactance psychologique collective. La question animale évoque un danger pour les éleveuses et éleveurs. Et pour cause, c'est de leurs métiers dont il s'agit, de leur gagne-pain, pour certain-e-s de savoirs-faire familiaux et/ou encore d'une passion. Leur engagement dans la réalité de l'élevage est beaucoup plus large encore que celle qui concerne les éleveurs/euses vivrier-e-s. L'analogie avec ce dernier est donc pertinent mais l'importance des cognitions consistantes est a priori beaucoup plus forte dans l'équation. La confédération paysanne, par définition a pour vocation de défendre l'élevage. Cette pratique n'est donc pas discutable, il s'agit de la défendre coûte que coûte. L'introduction se termine par « Longue vie à l'élevage paysan ! Restons fermes ! ». D'un point de vue psychosocial, c'est assez fort. Il s'agit d'affirmer une norme sociale qui, si elle est minoritaire en pratique, elle est symboliquement

très prégnante et bénéficie d'une image extrêmement positive. Quoi qu'il en soit, l'essence d'un syndicat est de défendre un corps de métier, et le groupe social concerné à des intérêts très forts à ce que cette norme soit renforcée. Aussi vrai que la CGT-Énergie défend le nucléaire et le charbon coût que coût, la Confédération Paysanne défend l'élevage sans conditions. Aussi vrai que les travailleuses et travailleurs du nucléaire peuvent sentir leur « liberté » mise en danger par les mouvements écologistes, les éleveurs/euses sentent la leur mise en danger par le mouvement animaliste.

Conclusions

En analysant les entretiens, j'ai parfois eu l'impression de réduire mes interviewé-e-s à leurs automatismes. Je manquais et je crois manquer encore de recul pour replacer l'ensemble de mes matériaux dans un contexte plus large, afin de tirer vraiment profit du potentiel énorme que la richesse de ces entretiens représente en terme de compréhensions, et notamment par l'approche des représentations sociales que j'ai peu utilisées.

1. Conclusion psychologique

En refusant de déléguer la tuerie aux abattoirs, les éleveurs et éleveuses vivrier-e-s sont pleinement conscient-e-s qu'elles tuent et sont exposé-e-s aux réactions émotionnelles des animaux. C'est vrai aussi que la tuerie faisant partie de leurs pratiques, elle prend de l'importance d'un point de vue affectif et cognitif, ce qui a un double effet. Premièrement cela élève le coût psychologique de la consommation de viande et donc influe en faveur d'une réduction de cette dernière. Le deuxième effet, comme un revers de médaille, est l'ensemble des biais cognitifs qui viennent réduire cette souffrance et qui par là même, peuvent constituer une résistance au changement. De fait, mes questions ont parfois tendance à orienter les récits sur des registres de justifications individuelles. Pourtant, il semblerait que les influences sociales soient déterminantes. En effet, la plupart des personnes interviewées dans le cadre de cette recherche semblent être devenu-e-s éleveuse ou éleveur du fait de leur éducation, leur origine sociale, et l'influence des normes. C'est également l'impact de l'idéologie patriarcale sur les psychismes qui rend l'élevage possible en construisant des individu-e-s capables de se couper partiellement de leur empathie, de leur compassion et d'en restreindre le « champ de déploiement ». Non seulement elles en sont capables, mais elles sont censé-e-s le faire, faute de quoi elles risquent rejet et exclusion. Dans cette perspective, la responsabilité est éminemment sociale. Il existe des marges de manœuvres individuelles plus ou moins grandes. Comme le dit Dominique « *Tu vois moi si j'étais né dans une famille euh... catho, je serais catho, si j'étais né dans une famille néo-nazie, je serais néo-nazi... Peut-être ! Pas forcément parce qu'on a notre libre arbitre et... et on se fait nos choix, quoi...* » (Dominique, minute 27). Mais ces marges de manœuvre, pour être saisies, doivent dépasser la gigantesque force des normes sociales qui conditionnent les esprits et s'inscrivent dans les corps. Ces dernières sont extrêmement résistantes et aller à leur rencontre coûte cher psychologiquement. Les incidents de parcours ou encore, une réelle connexion à soi d'un ancrage irrépressible peuvent aider à les dépasser.

2. Conclusion psychosociale

Au niveau individuel, le fait de passer de la consommation de viande achetée à l'élevage vivrier, réduit une dissonance cognitive en en créant une autre. C'est le conflit entre leur situation socialement dominante et leurs authentiques amour et empathie pour les animaux qui met les éleveuses et éleveurs dans une posture d'inconfort psychologique. Si, en tant que telle, une dissonance cognitive est un phénomène neutre d'un point de vue moral, l'ensemble des voies qu'elles utilisent pour réduire les leurs a un effet éminemment politique en ce qu'il constitue une manœuvre collective, tendant à légitimer, invisibiliser et nier toutes les souffrances infligées aux animaux sentients. En effet, c'est pour nous protéger nous-même en tant que dominant-e-s que nous nous coupons de l'empathie qui nous permettrait une authentique relation aux autres. Ici au contraire, c'est encore une fois le point de vue du

groupe dominant qui juge la pratique en fonction de ses propres critères et désirs. Si par rapport aux animaux, les souffrances créées par l'élevage vivrier sont, en moyenne, incomparables avec les abominations engendrées par l'élevage industriel, il n'en reste pas moins que pour eux, ni la souffrance ni la mort ne sont déléguées à un-e autre. Je me suis questionné sur l'influence de l'élevage vivrier dans le progrès social. Est-ce que, par le fait qu'il limite largement le nombre de victimes animales et les souffrances qu'elles subissent, il serait plutôt un progrès social par rapport à l'élevage industriel et commercial, comme une étape intermédiaire entre une société carniste industrielle et une société animaliste écologique ? Ou bien est-ce que par son praxis, il imprégnerait les représentations de façon pérenne, légitimant la domination humaine et la rendant socialement plus stable ? Probablement qu'une approche par les représentations sociales nous amènerait à conclure que ces deux réalités coexistent dans un processus d'évolution aux paramètres innombrables et qui nous mènera à un endroit tout aussi complexe que celui où nous sommes aujourd'hui. Cependant, si les « petits » élevages (vivrier et paysan) réels représentent une infime minorité de la réalité de l'élevage global, ils sont quand-même très présents dans les représentations. La réelle différence d'impact « positif » sur les animaux est donc dérisoire, alors que symboliquement ils participent à perpétuer l'imaginaire d'un élevage « éthique et respectueux » au service du carnisme en général. Par ailleurs, user de stratégie sur un terrain éthique est très discutable.

Comme l'expliquent Ott et Bittl (2014, p.183-184), nos sociétés occidentales montrent une tendance culturelle pour la responsabilité individuelle. Ce paradigme fait la part belle au libre arbitre, chacun-e serait individuellement responsable de ses actes, ce serait donc les choix des consommatrices et consommateurs, électrices et électeurs qui influenceraient les orientations économiques et politiques. À l'opposé, le sociologue Geoffroy de Lagasnerie (2019), dans la lignée de Paul Fauconnet, considère que « *Si on croit à l'idée de sociologie, on doit accepter le fait qu'on soit tous responsables de tout ce qui arrive dans le monde. C'est à dire qu'il y a une responsabilité inconditionnelle, et à partir où nous sommes tous pris dans le monde, dans des systèmes de pouvoirs, nous sommes tous imbriqués dans la société, et donc tout ce qui se produit est en rapport avec tout le monde* » (extrait de l'émission « Entendez-vous l'éco ? » – « Le pouvoir de la sanction » - 21/03/2019). Dans cette perspective la question animale devient entièrement publique. S'il est légitime et précieux que les éleveuses et syndicats d'éleveurs participent aux débats de société, il serait regrettable qu'ils décident seuls d'orientations politiques qui concernent tout le monde. La question animale touche à différentes facettes de la politique, et en priorité à l'agriculture. Si l'expertise paysanne peut amener un précieux éclairage d'ordre technique aux débats, elle ne doit en aucun cas être une influence morale dans un débat public qui nous concerne tou-te-s, et avant tout les animaux qui ne peuvent pas s'exprimer par la parole. Il s'agit alors de les considérer sur une évaluation de leurs réels besoins fondamentaux, basée sur une expertise dépourvue d'intérêts individuels. Quoi qu'il en soit, il est aberrant de confier le sort d'individu-e-s à des personnes qui doivent les tuer pour gagner leur vie. Si la responsabilité est moralement collective, la société n'est pas organisée de façon à permettre de vrais débats, encore moins des décisions démocratiques. C'est en ça que les marges de manœuvre sont restreintes. Les comportements individuels, s'ils sont très limités politiquement, ont des impacts réduits mais directs et effectifs. Ils ont également une valeur symbolique signifiante.

3. Conclusion générale

Les chemins de l'équité passent par l'émancipation, l'empathie et la coopération. Il s'agit d'apprentissages. *« Le sacrifice de l'amour est la marque de fabrique typique du patriarcat. C'est ce sacrifice même qui permet d'établir et préserver la hiérarchie. Le patriarcat est un modèle de société qui privilégie certains hommes par rapport à d'autres hommes (les hétérosexuels plutôt que les homosexuels, les riches plutôt que les pauvres, les Blancs plutôt que les Noirs, les pères plutôt que les fils, telle religion plutôt que telle autre) - et accorde un traitement de faveur à tous les hommes par rapport aux femmes. Les luttes de pouvoir, dans un système patriarcal, s'articulent autour de la domination – c'est une stratégie politique qui tend à rationaliser les inégalités et à fermer les yeux sur tout ce qui, d'un point de vue démocratique, se rapproche de l'oppression. [...] La question du patriarcat se pose aussi [...] en termes psychologiques : sacrifier son amour, c'est trouver un refuge contre la perte.»* (Gilligan, Snider, 2019, p.56-57).

Février 2017, de retour d'une rencontre CREFAD au Portugal, j'étais en train de reconstruire un toit de fortune au dessus de ma caravane et de mon fourgon dans lesquels j'habite et qui ne sont plus étanches, le toit précédant ayant été cassé par la tempête. La dernière étape consistant à attacher des ficelles qui empêcheraient la bâche de s'envoler en cas de grand vent. Pour ce faire, je faisais des aller-retours entre le toit du fourgon et le sol. Je montais sur le capot et le toit en escaladant et redescendais en sautant. Le soleil de février était si doux et le temps si agréable que j'enlevai mes godillots car j'aime sentir mes pieds libérés de la pression des chaussures, ainsi que leur contact avec le sol. La sensation de mes plantes de pieds sur la terre encore mouillée me procura un plaisir immédiat et une détente, légère, mais profonde et subtile. Les sensations sont d'autant plus fortes à la sortie de l'hiver que les pieds restés des mois enfermés dans les chaussures, n'y sont plus habitués. Je continuai mon travail, cette fois-ci en sentant tous les détails du relief avec mes plantes de pieds. Les sensations étaient ambiguës. Je sentais la fraîcheur du sol et tous les petits détails du terrain : herbes, brindilles, petits cailloux. Ça me procurait à la fois un léger inconfort, et un sentiment de plénitude, alors que juste avant d'enlever mes chaussures, j'étais tout simplement concentré sur mon travail sans aucune conscience de mes pieds. Sentir tous les détails du sol me ramenait dans le présent et dans la conscience de mon corps entrain de faire ce travail. Mon rapport à cette activité changea de point de vue, prit une dimension de plus. Il y avait là-dedans un côté jouissif. Je pense qu'être pieds nus sur la terre mouillée permet des échanges électriques entre soi et le sol, ce qui induit un rééquilibrage énergétique. Être pieds nus changea aussi mon rapport à la vitesse et à l'assurance. Cela me contraignait à aller moins vite pour mieux choisir mes prises en grim pant. Prises dans lesquelles j'avais plus confiance car mieux maîtrisées qu'avec les chaussures. Pour redescendre, je ne voulais plus sauter car le risque de me faire mal était accru. Je me mis à désescalader. Cette fois-ci, mes yeux ne voyaient plus où poser les pieds, et ce sont bien ces derniers qui tâtaient, sondaient le terrain avant de choisir une prise fiable. Le saut, plus rapide, constituait auparavant un choc à encaisser pour mon corps sans que j'y apporte beaucoup d'attention. Au contraire, je ressentais à présent de la douceur. La douceur d'être descendu lentement en faisant l'exercice de sentir tous les détails de mon support. J'avais plus de conscience de mon corps dans mon travail. Là où je n'avais jusqu'alors qu'une sensation de pied trop serré dont je faisais abstraction, s'ouvrait à présent un univers. Je prenais maintenant un grand plaisir à mettre une partie de mon attention sur mes sensations plantaires, à sentir chaque détail du sol, à mettre plus de conscience dans mon corps. Prendre le risque de me déchausser, me fit perdre du temps et gagner considérablement en qualité

d'action et de ressentis. Notre corps et notre mental sont conditionnés à la marche chaussée. La marche à pieds nus est plus contraignante. Mais ces contraintes imposent la recherche de solutions ; en l'occurrence, le développement du touché au niveau des pieds, une prise de conscience accrue du centre d'inertie dans la recherche d'équilibre, une anticipation plus précise du terrain sur lequel poser ses pas. Ce sont bien ces contraintes qui m'ont permis de remettre ma conscience dans mon corps. Ce sont ces contraintes qui m'ont permis un épanouissement d'une dimension incomparable au confort matériel que m'apportaient mes chaussures. Un épanouissement car m'ouvrant sur une gamme de sensations autres, celles qui peuvent nous apporter du bonheur simple et direct. Cette connexion à mon corps va avec celle de mes émotions. Les émotions se vivent dans le corps. Ma coupure émotionnelle, elle aussi, me protégeait psychologiquement des dangers de la vie. Elle aussi était normale, intégrée à mon quotidien, je la portais avec moi sans m'en rendre compte aussi vrai que je mettais mes chaussures avant de sortir sans même y réfléchir. Quand je déchaussai mon godillot émotionnel, celui-là même qui confinait mes ressentis et mes relations à l'abri des conflits, différents et blessures de mon environnement social, quand je le déchaussai, j'avancai moins vite. Prenant le risque de me blesser, je devais alors être plus attentif aux autres, déployer mon empathie, écouter, tâtonner, concéder, reculer parfois. C'est tout un univers qui s'ouvrait à moi, me rendant plus fragile, plus sensible, plus libre aussi. C'est ça, pour un homme blanc je crois, c'est ça l'émancipation. C'est un apprentissage sensible qui ouvre un univers. C'est une transformation. Si ma rupture de connexion est le godillot de mon besoin d'amour, mes autres besoins fondamentaux, eux aussi ont des godillots. Les normes sociales nous proposent des solutions toutes prêtes pour satisfaire notre besoin fondamental d'orientation. Elles nous dictent quoi faire, quand et comment, sans avoir à y réfléchir. Au contraire, l'éthique est l'art de réfléchir à quoi faire, quand et comment, à ce qui est juste et ce qui ne l'est pas. L'éthique vient également remplir notre besoin d'orientation, mais elle le fait avec la conscience et l'empathie que nous voulons bien y mettre. Les normes sociales, elles aussi sont un godillot en ce qu'elles nous enferment dans la sécurité du conformisme. Sortir des normes est un investissement psychologique qui coûte a priori. Sortir des normes, c'est trouver son propre chemin. Chacun de nos besoins fondamentaux a son godillot, et chaque godillot qu'on déchausse est un pas vers l'émancipation, un pas posé doucement, plante de pied nue, tâtonnante, hésitante, sensible et connectée à notre environnement. Les godillots du besoin de sécurité sont l'argent et le matériel. Les godillots du besoin de reconnaissance sont l'égo et le statut social. Les godillots du besoin d'autonomie sont le pouvoir et l'argent. Mes godillots me coupent de moi et me coupent des autres. Et quand je suis en situation de domination sociale sur autrui, aussi imperceptible que ce soit pour moi, mes godillots exacerbent l'oppression. En même temps qu'ils me rendent moins sensibles et attentifs aux autres, ils écartent l'oppression de mon champ de perception, mes godillots accroissent mon pouvoir de nuisance. Avec eux, je peux piétiner une fourmilière sans même m'en rendre compte, alors que mes pieds nus m'en alerteraient tout de suite. Tous ces godillots qui nous maintiennent individuellement à l'abri des risques sont autant de barrière à d'authentiques relations et contribuent insidieusement à perpétrer les injustices et inégalités sociales. Se déchausser intégralement, c'est s'émanciper et c'est permettre aux autres de le faire. « Se vouloir libre, c'est aussi vouloir les autres libres » disait Simone De Beauvoir.

Considérer les animaux sentients comme étant dignes de pouvoir vivre et satisfaire leurs besoins implique une restauration de l'empathie des humain-e-s envers eux. Et cette empathie ne se déploiera pas sans volonté et travail de fond. Tenter de créer les conditions sociales d'une empathie collective envers les animaux non-humains revient donc à inviter chacune et

chacun à se connecter ou se reconnecter à ses propres émotions et à prendre le risque de l'émancipation. La zoo-sémioticienne Astrid Guillaume nous dit que : « *les émotions sont profondément culturelles. [...] La manière dont un Japonnais exprime ses émotions, ou une Américaine, c'est pas la même chose. [...] Et l'animal a également une culture, donc a une éducation qui va, ou non, le formater, et respecter cette culture, c'est définir les émotions et connaître l'individu.* » (Astrid Guillaume sur France Culture, le 19/01/2018). Chaque espèce ayant sa propre culture, la coopération que nous devons construire avec chacune d'elle devra se décliner différemment. Voilà un beau défi social qui pourra satisfaire nos besoins fondamentaux d'amour et de créativité pour les prochaines décennies.

J'aurais aimé aborder plus profondément différents aspects et branches de cette recherche. Beaucoup plus que ce que j'aurais eu les moyens de le faire. Entre autres, la théorie des représentations sociales m'intéresse énormément. L'approche sociodynamique serait pertinente pour analyser les récits d'éleveurs/euses. L'approche structurale me permettrait de clarifier le conflit de représentations qui se joue actuellement entre carnisme et animalisme et d'étudier les impacts des différentes actions animalistes sur les représentations. Si j'en ai ébauché quelques lignes, il me semble qu'articuler les dynamiques entre dissonances cognitives collectives et représentations sociales pourrait déboucher sur un modèle assez pertinent des processus de progrès social. Enfin et surtout, la notion de nexus serait extrêmement instructive, je crois, pour étudier les représentations sociales de la « nature » chez les omnivores occidentaux. Cette étude pourrait constituer un levier énorme de changement de paradigme. Il me semble qu'une des grandes carences de mon travail est que malgré ma formation en « transformation des conflits », je me suis concentré principalement sur les éleveurs et éleveuses. Une investigation du côté de l'éthologie et de la phénoménologie aurait beaucoup enrichi ce travail pour l'orienter vers l'élaboration d'une coopération inter-espèces. Pour terminer, il me semble qu'il y a un gros travail de sémiotique à faire autour des concepts de respect, amour, normalité, afin que ces termes se déclinent en autant de définitions que nécessaires pour éviter les confusions qui brouillent les représentations (la sémiotique est l'étude du sens implicite et explicite, verbal et non-verbal).

Je laisse le mot de la fin à Félicie : « *peut-être au bout d'un moment, je deviendrai végétarienne comme ça. [elle rit] parce qu'au bout d'un moment, je vais trouver ça... inutile de manger... enfin de tuer quelqu'un... pour le manger après* » (Félicie, minute 14).

Annexes

Annexe 1 : Déclaration de Cambridge sur la conscience

Traduit de l'anglais par François Tharaud

La [Déclaration de Cambridge sur la conscience](#) a été rédigée par Philip Low et révisée par Jaak Panksepp, Diana Reiss, David Edelman, Bruno Van Swinderen, Philip Low et Christof Koch. La Déclaration a été proclamée publiquement à Cambridge (Royaume-Uni) le 7 juillet 2012 lors de la Francis Crick Memorial Conference on Consciousness in Human and non-Human Animals, au Churchill College de l'Université de Cambridge, par Low, Edelman, et Koch. La Déclaration a été signée par les participants à ce colloque le soir-même, en présence de Stephen Hawking, dans la Salle Balfour de l'Hôtel du Vin de Cambridge. La cérémonie de signature a été filmée par CBS 60 Minutes.

[Le texte explicatif ci-dessus figure à la fin de la déclaration dans l'original anglais]

Aujourd'hui, le 7 juillet 2012, un groupe d'éminents chercheurs en neurosciences cognitives, neuropharmacologie, neurophysiologie, neuroanatomie et neurosciences computationnelles se sont réunis à l'Université de Cambridge pour réévaluer les substrats neurobiologiques de l'expérience consciente et des comportements afférents chez les animaux humains et non-humains. Bien que la recherche comparative sur ce sujet soit naturellement entravée par l'incapacité des animaux non-humains, et souvent humains, à communiquer facilement et clairement leurs états internes, les faits suivants peuvent être affirmés sans équivoque :

- Le champ des recherches sur la conscience évolue rapidement. Un grand nombre de nouvelles techniques et stratégies de recherche sur les sujets humains et non-humains a été développé. Par conséquent, de plus en plus de données sont disponibles, ce qui nécessite une réévaluation régulière des conceptions régnantes dans ce domaine. Les études sur les animaux non-humains ont montré que des circuits cérébraux homologues corrélés avec l'expérience et la perception conscientes peuvent être facilités et perturbés de manière sélective pour déterminer s'ils sont réellement indispensables à ces expériences. De plus, chez les humains, de nouvelles techniques non-invasives sont disponibles pour examiner les corrélats de la conscience.
- Les substrats cérébraux des émotions ne semblent pas restreints aux structures corticales. En réalité, les réseaux de neurones sous-corticaux excités lors d'états affectifs chez les humains sont également d'une importance critique pour l'apparition de comportements émotifs chez les animaux. L'excitation artificielle des mêmes régions cérébrales engendre les comportements et les ressentis correspondants chez les animaux humains et non-humains. Partout où, dans le cerveau, on suscite des comportements émotifs instinctifs chez les animaux non-humains, bon nombre des comportements qui s'ensuivent sont cohérents avec l'expérience de sentiments, y compris les états internes qui constituent des récompenses et des punitions. La stimulation profonde de ces systèmes chez les humains peut aussi engendrer des états affectifs similaires. Les systèmes associés à l'affect sont concentrés dans des régions sous-corticales dans lesquelles les homologues cérébrales sont nombreuses. Les jeunes animaux humains et non-humains sans néocortex possèdent néanmoins ces fonctions mentales/cérébrales. De

plus, les circuits neuronaux nécessaires aux états comportementaux/électro-physiologiques de vigilance, de sommeil et de prise de décision semblent être apparus dans l'évolution dès la multiplication des espèces d'invertébrés ; en effet, on les observe chez les insectes et les mollusques céphalopodes (par exemple les pieuvres).

- Les oiseaux semblent représenter, par leur comportement, leur neurophysiologie et leur neuroanatomie, un cas frappant d'évolution parallèle de la conscience. On a pu observer, de manière particulièrement spectaculaire, des preuves de niveaux de conscience quasi-humains chez les perroquets gris du Gabon. Les réseaux cérébraux émotionnels et les microcircuits cognitifs des mammifères et des oiseaux semblent présenter beaucoup plus d'homologies qu'on ne le pensait jusqu'à présent. De plus, on a découvert que certaines espèces d'oiseaux présentaient des cycles de sommeil semblables à ceux des mammifères, y compris le sommeil paradoxal, et, comme cela a été démontré dans le cas des diamants mandarins, des schémas neurophysiologiques qu'on croyait impossibles sans un néocortex mammalien. Il a été démontré que les pies, en particulier, présentaient des similitudes frappantes avec les humains, les grands singes, les dauphins et les éléphants, lors d'études de reconnaissance de soi dans un miroir.
- Chez les humains, l'effet de certains hallucinogènes semble associé à la perturbation du feedforward et du feedback dans le cortex. Des interventions pharmacologiques chez des animaux non-humains à l'aide de composés connus pour affecter le comportement conscient chez les humains peuvent entraîner des perturbations similaires chez les animaux non-humains. Chez les humains, il existe des données qui suggèrent que la conscience est corrélée à l'activité corticale, ce qui n'exclut pas d'éventuelles contributions issues du traitement sous-cortical ou cortical précoce, comme dans le cas de la conscience visuelle. Les preuves d'émotions provenant de réseaux sous-corticaux homologues chez les animaux humains et non-humains nous amènent à conclure à l'existence de qualia affectifs primitifs partagés au cours de l'évolution.

Nous faisons la déclaration suivante : « L'absence de néocortex ne semble pas empêcher un organisme d'éprouver des états affectifs. Des données convergentes indiquent que les animaux non-humains possèdent les substrats neuroanatomiques, neurochimiques et neurophysiologiques des états conscients, ainsi que la capacité de se livrer à des comportements intentionnels. Par conséquent, la force des preuves nous amène à conclure que les humains ne sont pas seuls à posséder les substrats neurologiques de la conscience. Des animaux non-humains, notamment l'ensemble des mammifères et des oiseaux ainsi que de nombreuses autres espèces telles que les pieuvres, possèdent également ces substrats neurologiques. »

Annexe 2 : Complément de récit de vie de l'acteur-chercheur

En 1988, à la fin du CE2 j'ai neuf ans. Un ex-collègue à mon père nous invite chez lui au Maroc. Malgré l'appréhension de mes parents qui ne sont pas très voyageurs/euses et un peu peureux-ses, nous y allons. Nous partons trois semaines dans la ville de Mohammedia. À l'époque, c'est une ville populaire. Toutes les maisons sont en terre, peintes en blanc à la chaux. Les rues sont hyper vivantes. On peut y acheter du jus d'orange pressé sous nos yeux, du maïs grillé, ça parle, ça crie, le souk est une ébullition de vie,... pour le petit citadin français que je suis, c'est une cascade de découvertes qui ouvre complètement mon champ intellectuel. Ce souvenir est fondateur de mon rapport au monde.

Au lycée, je choisis le cursus scientifique par défaut, je n'ai ni d'envie, ni de projet. Même si ma mère a toujours eu la ferme intention de m'aider à trouver ma vraie voie et à faire de vrais choix, le mythe de la science est trop fort chez moi pour que je puisse choisir autre chose que celui-là.

Entre 15 et 19 ans, je suis très mal dans ma peau. Je consacre une bonne partie de mon temps à fuir la réalité en fumant des joints et/ou en buvant de l'alcool en excès. Je fume beaucoup seul mais pas que : mes compagnons de défonce sont principalement Charles, copain du lycée et Boris, ami et voisin qui a presque deux ans de moins. J'ai un souvenir extraordinaire de mes premières défonces avec Boris. On fait le mur plusieurs fois par semaine, on fume et on passe des moments inoubliables. On se lance des défis et on se paye des montées d'adrénalines incroyables.

J'ai toujours connu Boris dépressif. Son père, autoritaire, le brime et l'humilie souvent. Boris est loin d'être « à la hauteur » de « l'homme idéal » que voudrait en faire son père. Quand Boris est seul avec moi, c'est clairement mon ami. Mais quand il y a aussi Charles, Boris est notre bouc-émissaire. Charles a tendance à se moquer beaucoup en général. Prendre Boris comme bouc-émissaire me sert à me « couvrir » de Charles. L'effet du shit me coupe encore plus de mes émotions. J'ai conscience qu'il en souffre, mais je ne peux pas m'empêcher d'avoir ce comportement par peur d'être moi-même le bouc émissaire, comme je l'ai si souvent été. Mon mal-être trouve un refuge dans une attitude « virile » qui me permet de me blinder et de renforcer une carapace pour refouler et confiner mes émotions.

À seize ans, je me mets à acheter le shit pour les copains en plus que pour moi parce que j'en ai la possibilité et parce que ça me donne de « l'importance ». Je leur revends au prix d'achat. Puis très vite je commence à revendre du shit dans un entourage plus large à un prix un peu plus bas qu'ailleurs, ce qui finance ce que je fume. Je rentre vite dans une routine et commence à acheter plus gros. Je fume beaucoup, dès le matin. Mes capacités mentales et autres sont très amoindries. Après une année à ce train là, on me dénonce. La police vient me chercher un matin au lycée, au milieu d'un cours. Je fais ma première garde-à-vue, et étant mineur, c'est en présence de mon père qui tombe des nus que ma chambre est perquisitionnée ! Immense moment de solitude ! Je passe devant le conseil de discipline du lycée (humiliation suprême) qui me renvoie trois semaines, et quelques mois plus tard devant le juge pour enfant. C'est probablement parce que je suis Sylvain fils de prof et d'ingénieur, et pas Karim fils d'ouvrier-e-s que le juge se contente d'une petite session de morale et ne me condamne pas malgré les preuves accablantes. Je dois quand même rembourser à mon père les frais d'avocats, ce qui revient à être privé d'argent de poche pendant un an. Malgré ça, après quelques mois de calme, je recommence à dealer, cette fois plus gros. Je ne m'embête plus

avec des petits bouts. J'achète par demi kilos et revends des gros morceaux. J'aime l'illusion de « reconnaissance » que me procure cette position. Mais il y a autre chose qui me pousse, un rapport au gain qui a tendance à m'aveugler. Mon mal-être engendre une forte dépendance au hasch. Mes « besoins » en shit deviennent prioritaires sur le reste ; la peur d'en manquer alliée à la possibilité d'en gagner me plongent dans un égoïsme aveugle, comme si ma survie en dépendait. Je connais cette forme d'égoïsme assez poussée uniquement quand je suis en position de commercer, elle est liée à des peurs. Je retrouverai ce sentiment 14 ans plus tard. Alors que j'ai à peine dix-huit ans et que j'ai repris le « business » depuis quelques mois, Boris fait une tentative de suicide. Je l'apprends quelques jours plus tard par son père qui vient chez nous pour me menacer de porter plainte contre moi pour homicide. Il fait croire à mes parents et à moi que Boris est dans le coma et va mourir et prétend que c'est à cause de moi. Depuis plusieurs mois, nous ne nous voyons plus beaucoup, mais son frère a raconté que Boris avait fait l'intermédiaire pour une vente de shit entre un ami à lui et moi. Bam ! Cet évènement me bouleverse. J'arrête immédiatement de fumer et de commercer, et alors que je ne vais presque plus en cours depuis plusieurs mois, ayant abandonné l'idée d'avoir mon bac, je me raccroche à ça pour tenir le coup : un mois avant le bac, je me mets à travailler chez moi tous les jours et je l'obtiens de justesse ! Je vais dans le seul IUT qui a accepté mon dossier : « génie thermique et énergies », toujours sans grande conviction.

En retrouvant mes facultés intellectuelles, j'ai l'impression d'avoir perdu les trois dernières années de ma vie tant les souvenirs sont flous et tant j'ai stagné dans mon épanouissement. Si je ne fumerai presque plus, c'est l'alcool qui devient ma nouvelle addiction. Quand je commence à boire, c'est très dur de m'arrêter. Pendant les cinq années qui vont suivre j'alternerai des périodes durant lesquelles je bois tous les jours avec d'autres où je m'efforce à ne plus boire, ou peu. L'addiction à l'alcool est quelque chose que je n'assume pas du tout vis à vis de mon entourage et en particulier la famille. Je retrouve cette tendance aux addictions avec beaucoup de choses. Tout ce qui engendre une sécrétion d'endorphines ou autres molécules de bien-être me rend très vite dépendant. Ainsi, j'ai beaucoup expérimenté les phénomènes d'addiction et sevrages dans ma vie : cannabis, alcool, tabac, viande, fromage, sucre, chocolat, sexe, sport. Mes premiers sevrages ont été le cannabis (deux fois), l'alcool (plusieurs fois) puis le tabac (de nombreuses fois). J'ai la chance d'avoir parmi mes peurs profondes, de perdre complètement le contrôle de moi-même (sur le long terme). À l'exception de la fois où j'ai arrêté la haschich à cause du choc émotionnel décrit plus haut, c'est cette peur de perdre le contrôle qui m'a toujours permis de trouver la force d'arrêter. Mes expériences m'ont appris que la peur et la frustration de manquer sont toujours plus fortes que le manque lui-même. Elles m'ont appris aussi que tout sevrage procure de la liberté.

Quand je redécouvre qu'il existe une opposition citoyenne au nucléaire, je me penche sur la question et me fait très vite une opinion contre le nucléaire. Les discussions avec mon père sont plutôt houleuses. Je cherche à comprendre son positionnement mais je suis très offensif. Il enchaîne les arguments du discours dominant qui consistent à vouer une confiance absolue en la science et en le futur sans se poser d'autres questions. Je vois bien que ces réponses lui servent à fuir certaines questions. Moi qui le connaît si généreux et sensible à certains sujets, je suis vraiment perturbé de constater qu'il ne veut pas voir les choses en face. Je me rends compte qu'il n'arrive pas à remettre en question ce qui l'a occupé la plus grande partie de sa vie. C'est ma première observation longue d'une dissonance cognitive.

J'obtiens mon DUT en 2000, et j'enchaîne sur un contrat de deux ans au CERN, près de

Genève, parce que j'en ai l'opportunité, et que la recherche c'est le top. Je déchanté en me rendant compte que les utopies que m'avaient transmises ma mère n'avaient pas non plus leur place dans le monde de la recherche, que c'est surtout l'argent qui y mène la danse par l'intermédiaire des budgets et des plannings, et que les chercheurs/euses ne sont pas tou-te-s des bisounours.

Mais cette expérience me fait du bien car ayant des responsabilités professionnelles, je prends de la confiance en moi. J'ai aussi ma première expérience de travail en équipe.

C'est la période de ma vie pendant laquelle je suis le plus « adapté à la société » : salarié, locataire, consommateur, ...

En parallèle, grâce à mon collègue et ami Jérémie, je découvre le milieu altermondialiste. Je prends conscience de l'énorme pouvoir destructeur qu'a la grande distribution sur le social, l'Humain et l'environnement, et je prends la décision ferme et définitive de boycotter autant que possible les grandes surfaces. Ce choix de vie me pousse à chercher d'autres façons de vivre et de changer mes habitudes de consommation. Ça m'ouvre les portes des « alternatives » et des mondes qui vont avec.

En 2002 (23 ans), je finis mon contrat au CERN et pars six mois au Viêt-Nam. Les premières semaines sont organisées par une association « humanitaire » dans le cadre d'un camp de jeunes, puis j'y reste seul. J'ai dans la tête d'y trouver du travail pour pouvoir y rester longtemps et découvrir le pays de l'intérieur. Dans les villes, je cherche naïvement du travail comme technicien dans le domaine des énergies renouvelables mais je passe la majeure partie de mon temps dans les campagnes. J'ai une méthode d'apprentissage du vietnamien qui me permet de me faire comprendre et de comprendre quelques rudiments. Je bois beaucoup d'alcool et je commence à me renfermer sur moi-même. Je bouge de plus en plus, rencontre de moins en moins de gens, et chaque jour ressemble de plus en plus au précédent. Un jour, je refuse poliment une pièce à une femme qui m'en demande une. Elle se met dans une colère incroyable et me crie dessus pendant plusieurs minutes. Ça déclenche en moi une forte culpabilité accompagnée d'une grosse angoisse. À partir de ce moment-là, je tombe dans une crise intense de paranoïa : j'ai l'impression d'être harcelé par tout le monde au quotidien. Cette crise va durer deux semaines à un mois, jusqu'à mon départ anticipé du Viêt-Nam. Mon voyage aura duré 6 mois.

[...]

En 2003, je me rapproche successivement de plusieurs groupes militants (dont ATTAC, la LCR, et d'autres) dans lesquels je ne reste jamais longtemps car je les trouve à la fois inefficaces et bornés, souvent contre-productifs. Il y a deux choses principales que je ne supporte pas chez la plupart des militant-e-s que je rencontre :

- Le manque quasi-systématique de cohérence entre les revendications politiques et les pratiques quotidiennes (consommation, modes de vie, ...). Je trouve aberrant de cautionner, voir nourrir au quotidien ses ennemis politiques.
- La tendance quasi-systématique à se tirer dans les pattes les un-e-s les autres et de restreindre son champ de vision à sa propre lutte en dénigrant les autres luttes... Je suis complètement effaré de constater que leur champ d'observation, de réflexion est auto-limité. Alors qu'il m'apparaît comme une évidence que les adversaires sont très souvent les mêmes et que tout le monde aurait intérêt aux alliances et à la convergence, je ne vois chez les militant-e-s que cloisonnement et entêtement aveugle.

Je commence à réfléchir sérieusement à ce que j'appellerai longtemps « conditionnement » et

qui a pour impact de cloisonner les luttes et les stratégies, de constamment créer des divisions entre allié-e-s potentiel-le-s.

Je suis vite dégoûté des milieux militants pour ces raisons qui sont à la fois éthiques et affectives. L'ampleur de la tâche me paraît démesurée au regard du manque d'efficacité. Je me résouds en abandonnant et oubliant vite la lutte.

[...]

Fin 2004, début 2005, je vis quelques mois dans le Haut-Jura dans un lieu acheté collectivement par des écolos genevois-es que je juge « tout mous ». Quand la scission arrive entre les « énervé-e-s » dont je fais partie, et les « tou-te-s mous/molles », je pars vivre à Genève chez ma compagne qui habite dans un immeuble coopératif avec des velléités affichées alternatives. Quand nous nous séparons, je suis hébergé dans un squat en plein centre-ville, squat duquel je deviens habitant permanent. Le milieu des squats genevois est très dynamique à cette période (entre 2005 et 2008). Il s'avérera que c'était en fait son dernier élan de vie avant d'être écrasé par la répression de l'État genevois.

Je fais un stage d'autoconstruction de chauffe-eau solaires avec l'association SEBASOL qui a une approche très pointue et rigoureuse de l'autoconstruction. J'enchaîne sur un chantier bénévole avec S, formateur de SEBASOL. On s'entend vraiment bien. Il me propose de m'embaucher comme ouvrier dans sa petite entreprise. Je travaillerai pour lui pendant trois ans à temps partiel. S me forme, est hyper arrangeant sur les plannings et me prête régulièrement ses outils pour installer dans les squats le vieux matériel qu'on a démonté chez les client-e-s. Les squats me permettent de m'exercer à de nombreuses techniques du bâtiment. J'apprends seul au fur et à mesure que je fais. Pendant cette période, je participe activement aux actions du mouvement squatt. Pour la première fois de ma vie, j'ai l'impression que ce que je fais a du sens. Je me sens libre, utile, et les actions subversives auxquelles je participe résonnent avec le sentiment de « nécessité de résister » dont j'ai hérité de mes grands parents. Mais dans le même temps, je suis en couple avec Tania, dont je suis fou amoureux, et étant d'une jalousie malade, je pourrais complètement notre relation, sa vie et la mienne aussi.

En 2008, Tania et moi partons en voyage en stop. L'objectif était de faire le tour de la Méditerranée par la terre pour rejoindre le Maroc et d'embarquer sur un voilier en direction des Antilles, puis du Mexique, pays natal de Tania, où nous envisageons de nous installer.

Le voyage jusqu'en Égypte dure trois mois : Italie, Grèce, Turquie, Syrie, Jordanie, Israël, Égypte. Une foule de rencontres et de découvertes. Nous nous arrêtons deux semaines en Israël où je rencontre une partie de ma famille paternelle. La plupart sont de petit-e-s bourgeois-e-s avec qui je suis mal à l'aise et je n'ai pas envie de garder le contact.

À l'exception d'Israël, plus on avance plus les gens sont pauvres, plus on avance mieux on est accueilli. Je valide la pensée que j'avais développée durant mon voyage au Viêt-Nam : « Plus on a d'argent, plus on choisit le confort matériel et la facilité immédiate, et plus on perd en confort relationnel et social. Au contraire, plus on est financièrement pauvre, moins on a de confort matériel, plus on entretient un confort social et relationnel et on développe des solutions bien plus constructives et adaptées. »

Finalement, pas possible d'obtenir les visas pour la Libye en raison des conflits diplomatiques entre la Libye et la Suisse (Tania a des papiers suisses). On fait demi-tour ! Après six jours et quatre nuits à rouler en stop et deux nuits à camper, nous sommes de retour en France pour deux jours d'escale avant de reprendre la route vers Gibraltar où nous embarquons sur un voilier pour le Maroc. Deux voiliers et trois mois plus tard, ayant traversé un océan et des tas

d'aventures, nous arrivons en Martinique le 1er février 2009. Notre nouveau projet est d'y travailler quelques mois avant de reprendre la route vers le Mexique. Mais quatre jours plus tard, le cinq février, la grève générale est déclarée et dure cinq semaines. Cela nous permet de participer à un exceptionnel moment de lutte, de découvrir la solidarité populaire et de connaître quelques militant-e-s martiniquais-es.

A la fin de l'année, toujours en Martinique et toujours au chômage on a fini de dépenser nos dernières économies. Tania et moi nous séparons et je me « retrouve » autoentrepreneur pour l'installation de chauffe-eau solaires.

Je savais au fond de moi que la séparation d'avec Tania était inéluctable car je savais depuis longtemps en quoi je pourrissais la relation, mais en pratique je n'arrivais pas à gérer mes émotions. Je continuais en m'efforçant de me corriger peu à peu mais sans régler mes problèmes et en me convainquant et en lui promettant toujours que tout irait mieux. Si je le savais au fond de moi, la séparation a quand même été longue à digérer. Pendant des mois, peut-être des années, je me suis senti blessé et je m'en suis voulu.

Fin 2009, je m'accroche au travail pour tenir le coup, jusqu'à attraper la leptospirose, maladie infectieuse qui s'attaque à mon foie et mon sang. Pendant huit jours, je suis sous transfusion à l'hôpital dans un état parfois plus proche de la mort que de la vie. Une fois sorti, je me requinque en un rien de temps et fuis à nouveau tête baissée dans le travail.

Je suis sous-traitant pour des entreprises qui vendent des chauffe-eau solaires. Le prix et les conditions sont imposés. La Martinique ne connaissant pas l'hiver, le matériel sur le marché est rudimentaire. Sa qualité n'est pas à la hauteur de ce que j'aimerais. Ayant du mal à supporter les vendeurs pour qui je travaille, je deviens moi-même vendeur, tout en continuant à travailler en sous-traitant. Je glisse à nouveau dans ce que j'avais vécu avec le shit : mes clients sont, pour beaucoup, assez pauvres, mais je leur vends des installations dont le prix n'est basé sur rien de concret. C'est juste le prix du marché, autrement dit, c'est le prix que je peux les vendre. Cette fois-ci, ce n'est pas ma consommation de shit que je « dois » financer. Je suis plutôt mal dans ma vie et au lieu de regarder ça en face et en profondeur, je tombe moi-même dans l'illusion de croire qu'avec de l'argent, je serai mieux... peut-être pour rentrer en France, peut-être pour continuer mon tour du monde, rien n'est précis, mais travailler et gagner de l'argent me sert à ne pas me poser les bonnes questions. Je vis dans des conditions matérielles rudimentaires parce que je l'ai choisi. Au contraire, mes clients s'endettent pour avoir l'eau chaude. J'ai conscience de ça mais je ne veux pas le regarder. Petit à petit, sans me l'avouer, c'est moi-même que je ne supporte plus.

Un jour, je rentre chez moi et je retrouve éclaté le tuyau de cuivre qui alimente la douche. Il n'y a aucun doute vu la forme de l'éclat qu'il s'agit d'un acte volontaire. Je vis alors une très forte angoisse parce que je ne sais pas de qui ça vient, ni pourquoi. Quelques semaines plus tard, c'est mon chalumeau que je retrouve cassé. L'angoisse monte, ainsi qu'une forte colère car je ne sais pas ce qu'on me reproche précisément. Même si je n'ai pas bonne conscience sur le fond de mon activité, je n'ai rien de très grave à me reprocher. Je me sens jugé et condamné sans pouvoir me défendre. Mon logeur, Jean-Pierre, est un français installé en Martinique depuis des décennies. C'est un homme assez « simple d'esprit » et raciste. Quand il ne comprend pas quelqu'un, il peut-être très méchant : je l'ai vu expulser sans préavis mon prédécesseur de façon très violente. Je comprends vite que Jean-Pierre est complice de ce qui se passe en le dissimulant. D'autres personnes de mon entourage sont elles aussi complices et jouent un jeu dont je ne comprends pas le but mais qui participe à mon harcèlement psychologique. Je rentre à nouveau dans un état de paranoïa, encore plus poussé qu'au Viêt-

Nam et je commence à voir partout des signes de harcèlement. Mon état émotionnel monte de plus en plus jusqu'à me sentir en totale insécurité. Je fuis littéralement la Martinique après avoir réalisé des prouesses émotionnelles pour organiser mon départ en cargo avec mon fourgon et mes outils.

Mon activité d'autoentrepreneur a duré un an et demi. Mon retour en France en cargo me permet de décompresser. Je suis déprimé et plein de questionnements sur le sens de ma vie.

Arrivé en France, je commence par rechercher au plus vite une formation pour surtout ne pas m'arrêter, par peur d'avoir trop de temps avec moi-même. Mais aussi parce que je ne veux pas dépendre de mes parents ni demander le RSA, à la fois pour une question de fierté mais aussi parce que je vois le RSA comme un moyen « d'endormir le peuple ». Je me fais embaucher illico presto dans une entreprise de charpente qui fait de la rénovation de monuments historiques. Je travaille comme manœuvre d'un jeune charpentier très doué et hyper autoritaire. Je démissionne après trois mois, à bout de forces nerveuses fin décembre 2011.

Commence alors une demi-année de profonde dépression. Je suis enfin confronté entièrement à moi-même et prends le temps de me poser les bonnes questions. Je convoque les beaux principes que j'avais partiellement mis au placard, je visionne ma vie avec plus de recul et d'éthique. Je me vois dominant sur mes ex-compagnes, sur mes ex-client-e-s, je me vois égoïste, lâche et incohérent. Je me vois comme tout ce que je déteste. Bim bam boum ! J'ai vraiment envie de mourir. La décision de continuer à vivre finit tant bien que mal par l'emporter, in extremis. Mais le fait d'être passé à côté de la mort me permet de relativiser beaucoup de choses. Cette période m'a permis d'appréhender la vie de façon très différente et de me débarrasser de beaucoup de mes peurs liées à la sécurité, y compris celle de mourir. Cette période me sert aussi à amorcer un gros travail de fond sur la gestion de mes émotions. Travail qui va réellement me changer la vie. Une de mes aides pour ce travail sera un stage de méditation Vipassana dont je m'inspirerai pour certains de ses apports.

Dans cette période, je redécouvre ponctuellement mes anciennes pratiques de squatteur en allant chercher à manger dans les poubelles des grandes surfaces. Cela m'aide à sortir de l'angoisse de « gagner ma vie ».

Peu de temps plus tard, ne voulant pas dépendre de mes parents, je me décide enfin à demander le RSA, ce qui me permet d'envisager la vie avec d'autres perspectives.

[...]

En avril 2015, je pars en Algérie motivé par Rémy, 75 ans, rencontré dans la lutte de Sivens. Rémy est repenti à la fois de l'agriculture intensive et de la guerre d'Algérie. Le voyage est organisé par l'Association des Anciens Appelés en Algérie Contre la Guerre (4ACG) dont il est cofondateur. Cette ONG est constituée notamment d'anciens d'Algérie réfractaires ou repentis qui reversent leur retraite d'ancien combattant pour financer des projets là-bas et faire du lien entre les deux pays. Nous sommes une douzaine de « vieux » et quatre « jeunes » pendant 10 jours. Après leur départ, je reste quelques semaines, d'abord en Kabylie où je passe du temps avec les libertaires de Bejaia, puis je pars au Sahara pour rencontrer les militant-e-s contre les gaz de schiste. Dès mon arrivée au Sahara, je suis surveillé et harcelé par la police algérienne. L'Algérie est une démocratie encore plus « partielle » que la France. Les liens entre le milieu des ZAD françaises et celui des opposant-e-s algérien-ne-s au gaz de schiste semblent effrayer l'État algérien. Sous prétexte de me protéger des terroristes, on me suit, m'invite à des interrogatoires au commissariat de plus en plus fréquents, jusqu'à me retenir informellement six jours dans les commissariats et à m'expulser du pays.

Annexe 3 : Compléments de réflexion pour des changements de société

1.1. Travail physique et hygiène de vie

Dans la culture occidentale, le « corps », est dissocié du « mental ». Il est imaginé comme une sorte de machine dont les commandes seraient dans le cerveau. Dans la culture orientale, l'esprit et le corps sont un seul et même tout. Le fonctionnement du corps, son état, ses aléas, sont aussi ceux de l'esprit puisqu'ils forment à eux deux une même entité. Les neurosciences qui ont récemment permis des découvertes révolutionnaires dans la connaissance du cerveau, vont dans ce sens-là. Mon expérience de yogi et d'introspecteur ne me laissent absolument aucun doute sur le fait que l'esprit est indissociable du corps. J'expérimente au quotidien que mon état corporel et mon état mental sont en sympathie. Ce que je mange a une influence directe sur mon état physique, mais aussi sur ma façon de penser. Ma détente corporelle me procure de la détente mentale. Assouplir mon corps a pour effet d'ouvrir mon esprit.

Fort de ce constat, prendre soin de soi devient un acte politique car un corps « sain » (souple, détendu, peu chargé de toxines) engendre une pensée plus tolérante, plus ouverte et plus empathique que le même corps qui serait tendu, stressé et chargé de toxines. Il s'agit bien ici d'un soin intérieur et profond, et non pas d'un soin superficiel motivé par la peur de la maladie, la recherche de la performance physique, ou d'un besoin de normativité esthétique. La prévention sanitaire et l'entretien du corps, souffrent malheureusement d'une très mauvaise connotation dans les milieux gauchistes et libertaires, où ils sont (plus ou moins consciemment) associés au fascisme, à la bourgeoisie et/ou à la normativité.

Le travail physique est lui, associé à la souffrance, à la compétition, à la tâche forcée, voir à l'esclavage. Il a la réputation d'user le corps et de tuer à petit feu. Pour un même travail physique il y a des façons de travailler qui peuvent être très violentes pour le corps, et d'autres, plus en conscience qui permettent de le respecter. Quand on a appris les bons gestes pour les bons travaux, qu'on met notre conscience dans le corps pendant la tâche et que des étirements suivent l'effort, je pense que le travail physique est très sain. Il participe à l'hygiène de vie et au bien-être. Chaque apprentissage de savoir-faire devrait inclure une approche corporelle, dans laquelle on nous enseigne les bons gestes et des pratiques corporelles (yoga ou autre) qui permettent de préparer le corps et de prévenir les nuisances. C'est une voie selon moi indispensable pour qu'un travail puisse être complètement épanouissant.

Au contraire, les villes voient fleurir de plus en plus de salles de sports, où l'on se rend en voiture pour se dépenser et combler un manque de dépense physique dû à des emplois de bureau, des transports motorisés, des vies assistées par le pétrole et le nucléaire.

Je considère que ces modes de vie sont aberrants en tous points de vue : personnel, écologique, économique. Une société respectueuse des animaux humain-e-s et non-humain-e-s ne sera pas sans considérer comme indispensables des pratiques de soin du corps et de l'esprit : apprentissage de la gestion des émotions, de l'introspection, de pratiques corporelles (yoga ou autre).

Là encore, la temporalité a une importance. Si chacun-e naît avec un bagage émotionnel différent, avec son propre potentiel physique et mental, chacun-e peut progresser. Développer son potentiel, c'est participer au changement de société, c'est contribuer à ce que l'humanité évolue dans une direction pertinente.

1.2. Du petit matin au grand soir

Je vois chez les gens deux tendances types dans la façon de penser le changement : l'approche du « grand soir » et celle du « petit matin » :

La tendance du « grand soir » est celle de théoriciens politiques, qu'ils soient notables ou petits militants, et qui voient le changement comme quelque chose qui peut arriver d'un coup, par les urnes, les armes, et/ou la voie de la rue. On s'évertue à tenter d'expliquer, de convaincre, de rassembler dans l'espoir qu'une masse unitaire arrive, par un moyen ou un autre à imposer un changement réel. Les pratiques ne sont pas ou peu remises en question. Elles sont considérées comme anecdotiques. La priorité absolue est donnée au changement de régime. C'est la nouvelle société, une fois en place, qui sera chargée d'organiser les changements. Cette approche met les acteurs/rices de la société dans une posture de victimes, tout étant dû au système et à ses dirigeant-e-s, aucune responsabilité n'étant due aux individu-e-s. De fait les pur-e-s partisan-ne-s du « grand soir » continuent par leurs pratiques à nourrir leurs oppresseurs. Leurs revendications sont stériles car illes ne sont elleux-même, pas prêt-e-s au changement. La plupart d'entre elleux dénonce volontiers les dominations dont illes sont victimes mais refusent de voir celles dont illes sont acteurs/trices.

Appliquée à l'esclavage, cette approche reviendrait à militer pour l'abolition, tout en continuant à profiter des bénéfices du système esclavagiste. L'histoire nous montre qu'après l'abolition de l'esclavage en Martinique, les colons ont « importé » des Indien-ne-s en masse qui ont constitué leur nouvelle main d'œuvre, cette fois-ci salariée mais très mal payée. Les (ex-)esclaves officiellement émancipé-e-s ne possédant rien, avaient peu d'autres choix que de retourner travailler pour leurs (ex-)maîtres, payé-e-s si peu que leur condition réelle n'avait pas vraiment changée et avait même empirée pour certain-e-s. L'émancipation n'était pas effective, car l'abolition n'était qu'un acte légal imposé, non accompagné de changements de pratiques. De fait, les blanc-he-s, colons ou pas, n'étaient pas prêt-e-s, ni à restreindre leur niveau de vie, ni à s'organiser de façon à traiter leurs ex-esclaves comme leurs égaux/égales. Illes n'étaient pas prêt-e-s à se remettre en question collectivement ni individuellement.

La tendance du « petit matin », elle, est symbolisée par le mythe du colibri. Certain-e-s croient que si chacun-e de nous, comme le colibri, amenait sa goutte d'eau pour éteindre le grand feu de forêt, alors nous arriverions à l'éteindre. Quelque soit son origine, cette histoire entretient un optimisme artificiel et aveugle qui satisfait ceux qui ont l'impression de participer à un changement, sans réellement (profondément) remettre en question les modèles de société et leurs propres pratiques. Pour être viable, cette approche devrait inclure une vision politique globale qui tient compte des dominations structurant la société sur le court et le long terme. Elle ne peut pas être viable si elle n'est pas accompagnée d'un objectif, d'une « utopie-cible ». Il faut avant tout avoir un aperçu de, « en quoi », « comment », et « à quel degré » nous sommes nuisibles, avant de prétendre changer nos pratiques, faute de quoi ces changements seraient vains.

Appliqué à l'esclavage, le mythe du colibri reviendrait à dire : « Chacun-e doit faire de son mieux pour traiter ses esclaves le mieux possible. Chacun doit y aller à son rythme, par exemple, se soucier que ses esclaves mangent à leur faim, que l'on ne les fouette que quand ils ont commis une faute grave, ... ». Cette approche pose la question de la subjectivité des acteurs de la société, autrement dit de la partialité inconsciente des dominant-e-s que nous sommes tou-te-s. Je développerai cette question plus loin.

La réalité est que chacun-e de nous attise quotidiennement le feu en soufflant dessus, à sa petite échelle, qu'il ait ou pas l'impression de participer à l'éteindre. Certain-e-s veulent interdire le feu, d'autres crient et appellent en attendant que tout le monde soit prêt en même

temps pour jeter toutes les gouttes d'eau simultanément, d'autres encore veulent être plus forts que lui.

Mais toutes ces approches sont indispensables pour éteindre le feu. Il ne faut pas l'une ou l'autre, il les faut toutes. Et elles ne sont peut-être pas suffisantes.

1.3. Partialité inconsciente des dominant-e-s

Je ne souhaite pas traiter ici la problématique des dominations assumées par le dominant. Mon entourage étant constitué majoritairement de personnes progressistes, théoriquement contre les dominations, je m'intéresse aux dominations inconscientes et/ou niées.

Dans toutes relations interpersonnelles ou inter-groupes, chaque parti voit avant tout son point de vue, celui de l'autre n'est pas toujours facile à comprendre, et il n'y a pas toujours volonté de le comprendre. Dans les rapports de domination, c'est bien sûr aussi le cas, mais le problème prend une toute autre dimension car un-e dominant-e est, dans la plupart des cas, inconscient-e de sa posture de dominant-e. Ille ne fait « que » imposer son point de vue, sa vision, à ceux qu'il domine car ille la considère comme juste et/ou universelle.

Les colons voyaient dans leur rapport à leurs esclaves un échange équitable. Ils leur apportaient l'éducation, la culture évangélique, l'hygiène, les nourrissaient, les logeaient ; ils les libéraient de leur condition de sauvages. Les punitions et châtiments (du latin « castus » : pur), étaient pour leur bien. Quoi de plus normal que de profiter de leur travail en échange ?

Pour les nazis, ce sont les Juifs/ves, Tziganes, homosexuel-le-s qui étaient nuisibles. Les mettre hors d'état de nuire à la société était un bienfait, pour que les gens normaux puissent enfin s'épanouir et jouir d'une société purifiée. Aussi choquant que puisse paraître cet exemple, ces faits se sont déroulés il y a très peu de temps à l'échelle de l'histoire et dans un pays voisin du nôtre ayant sensiblement la même culture.

Les « acteurs et actrices » de ces deux exemples qui peuvent nous paraître extrêmes, n'étaient pas tou-t-e-s des barbares ni des brutes sanguinaires. Je suis certain qu'illes se voyaient plus comme des bienfaiteurs/rices que comme des oppresseurs/euses. Illes étaient pour la plupart, des gens tout à fait normaux, aimant leur famille, empathiques envers tou-te-s ceux qu'illes incluaient dans leur « cercle d'égalité ». Illes ne faisaient qu'être acteurs et actrices d'un système. Chacun-e d'elleux, seul-e, n'aurait rien pu y changer. Et je suis sûr que tous les arguments rationnels qu'on aurait pu leur apporter ne les auraient pas fait changer de pratiques, car dans leur posture de dominant-e, il était plus confortable pour elleux de rester gentiment dans leur fonction sans se remettre en question ni désobéir.

Les dominant-e-s ne voulant pas se remettre en question, taxeront systématiquement les opprimé-e-s en quête d'émancipation et leurs allié-e-s, d'extrémistes, de sectaires, ou d'être inconscient-e-s de la chance qu'illes ont. Illes les accuseront de faire culpabiliser les gens. Illes voudront toujours minimiser les doléances en niant la véracité des émotions et sentiments des opprimé-e-s et/ou en les considérant « non-prioritaires » sur les choses « vraiment » importantes : les esclaves sont instruit-e-s, bien nourri-e-s et bien traité-e-s ; les femmes violées l'avaient un peu cherché parce qu'elles aiment bien ça ; mes bêtes ne sont pas à plaindre, elles ne manquent de rien et sont heureuses ; les ouvrier-e-s des champs de coton et des usines de chaussures sont content-e-s d'avoir du travail, ça augmente leur niveau de vie et leur permet de nourrir leur famille.

Ces mêmes personnes, si elles sont en même temps dans une posture d'opprimé-e sur un autre plan, pourront dénoncer sans vergogne leurs oppresseurs sans considérer leur aliénation (par exemple, prolétaire exploité machiste, personne racisée spéciste, femme opprimée spéciste, ...).

Quel que soit le mode de fuite qu'illes choisissent, les dominant-e-s inconscient-e-s sont dans

la fuite. On aborde ici la question du confort mental. C'est elle qui fait qu'illes ne peuvent être que partiaux/ales et qu'illes ne peuvent pas être justes sans qu'il y ait une prise de conscience et acceptation de la domination et de la problématique dans sa globalité.

Sur cette base, il est évident que la question des pratiques ne peut pas se poser en terme de « petits gestes quotidiens » du colibri. Il est indispensable d'étendre notre « cercle d'égalité » à tou-te-s ceux qui ont le même intérêt que nous à vivre dans des conditions telles que nous les voudrions pour nous. Les animaux humains et non-humains présents et futurs doivent être inclus dans ce cercle car doués d'émotions, de conscience, aptes à souffrir physiquement et moralement. Il n'est pas question de donner aux animaux non-humains les mêmes conditions de vie qu'aux humain-e-s car ils n'ont pas les mêmes besoins. Il est question que chacun-e, humain-e ou pas, puisse vivre en assouvissant ses besoins fondamentaux sans empiéter sur ceux des autres.

Notre responsabilité collective est donc de prendre en compte les répercussions de nos modes de vie sur leurs conditions de vie.

S'il n'y a pas prise de conscience de la problématique dans sa globalité, tous les efforts de la part des dominant-e-s seront décalés et sans commune mesure avec la réalité des changements nécessaires. C'est à dire que le/la dominant-e va prendre son ressenti comme unique référentiel pour évaluer son implication dans la résolution du problème. La part de l'implication sera totalement inadaptée car chacun-e estime ce qu'ille « peut faire » de façon complètement subjective. D'où la nécessité de repenser le référentiel.

Pour être juste, le/la dominant-e voulant égaliser les rapports (sortir de sa posture de dominant-e) devrait se baser sur un référentiel basé sur le « chemin à parcourir » entre là où ille en est, et là où ille doit arriver pour qu'il n'y ait plus de domination. Ce référentiel lui permettrait de jauger son engagement de façon plus pertinente, moins subjective. Ça lui permettrait de tenir compte de ses capacités et possibilités du moment projetées sur une « feuille de route » personnelle.

Les mêmes remarques et le même travail sont valables et à faire à toutes les échelles : communautaire, sociétale, ...

Cela pose à présent la problématique de la création du référentiel puisque ce dernier, s'il constitue un net progrès dans la démarche, voir la concrétisation d'une démarche, il reste subjectif et imparfait.

Annexe 4 : Éléments légaux sur la tuerie d'animaux hors abattoirs

Source : <http://www.vigiferme.org/La-reglementation/Normes-legislatives-et-reglementaires/>
(consulté le 1^{er} juin 2018)

Article	Nature de l'infraction	Article notifiant la peine encourue	Catégorie de contravention
C. rural, art. R. 654-3 Cas autorisés d'abattage de volailles et lapins sur l'exploitation, qui peuvent être vendus	Les tueries particulières sont interdites. Sont seules autorisées les tueries de volailles et de lagomorphes (lapins, lièvres), installées dans une exploitation par un éleveur pour son seul usage , dans lesquelles est abattu annuellement un nombre d'animaux inférieur à un seuil fixé par décret. Ce décret fixe également la destination des animaux abattus ainsi que les conditions d'aménagement, d'équipement et de fonctionnement de ces tueries.	C. rural, art. R. 237-2	5^{ème} classe (1500€ , 3000€ en cas de récidive lorsque le règlement le prévoit) Code natinf : 03599
Arrêté du 25 octobre 1982 relatif à l'élevage, à la garde et à la détention des animaux (art. 3.2 et 3.3) Cas autorisés d'abattage sur l'exploitation, des animaux malades, blessés, accidentés	Art. 3.2 - Les animaux destinés à l'abattage reconnus gravement malades, blessés, accidentés ou en état de misère physiologique doivent être conduits à l'abattoir le plus proche pour y être abattus immédiatement. Toutefois, en cas d'urgence reconnue par un vétérinaire, il peut être procédé à l'abattage ou à l'euthanasie de l'animal sur place. Art. 3.3 - Lorsque les circonstances imposent l'abattage d'un animal, celui-ci doit être pratiqué par un procédé assurant une mort rapide et éliminant toute souffrance évitable.		
C. rural, art. R. 231-15 Cas autorisés d'abattage hors des abattoirs	(...) les animaux de boucherie ne peuvent être abattus hors d'un abattoir que dans les cas suivants : - lorsqu'une personne pratique l'abattage d'animaux des espèces caprine, ovine et porcine qu'elle a élevés ou entretenus et dont elle réserve la totalité à la consommation de sa famille. - l'abattage ou la mise à mort des volailles et lapins domestiques par la personne qui les a élevés ou entretenus est autorisé lorsque cette personne en réserve la totalité à la consommation de sa famille.	C. rural, art. R. 237-2	5^{ème} classe (1500€ , 3000€ en cas de récidive lorsque le règlement le prévoit) Code natinf : 03599
C. rural, art. R. 231-15 Cas autorisés d'abattage hors des abattoirs	(...) les animaux de boucherie ne peuvent être abattus hors d'un abattoir que dans les cas suivants : lorsque l'abattage doit être pratiqué d'urgence pour cause d'accident . Dans ce cas, l'inspection sanitaire et qualitative de l'animal sera obligatoirement effectuée dans un abattoir.	C. rural, art. R. 237-2	5^{ème} classe (1500€ , 3000€ en cas de récidive lorsque le règlement le prévoit) Code natinf : 03599
C. rural, art. R. 214-78 Cas autorisés d'abattage hors des abattoirs	Outre les cas prévus à l'article R231-15(voir ci-dessus), l'abattage et la mise à mort des animaux en dehors des abattoirs sont autorisés dans les cas suivants : 1 - Lutte contre les maladies contagieuses ; 2 - Animaux dangereux ou susceptibles de présenter un danger ; 3 - Animaux élevés pour leur fourrure ; 4 - Poussins et embryons refusés dans les accouvoirs ; 5 - Certains gros gibiers abattus ou mis à mort dans les établissements d'élevage de gibier dont la chasse est autorisée, autorisés conformément aux dispositions des articles R. 413-24 à R. 413-38 du Code de l'environnement.	C. rural, art. R. 237-2	5^{ème} classe (1500€ , 3000€ en cas de récidive lorsque le règlement le prévoit) Code natinf : 03599

Tableau des infractions - abattage rituel

Article	Nature de l'infraction	Article notifiant la peine encourue	Catégorie de contravention
C. rural, art. R. 214-73 Abattage rituel	Il est interdit à toute personne, de procéder ou de faire procéder à un abattage rituel en dehors d'un abattoir.	C. rural, art. R. 215-8	5^{ème} classe (1500€ , 3000€ en cas de récidive lorsque le règlement le prévoit) Code natinf : 06914
C. rural, R. 214-73 Abattage rituel	La mise à disposition de locaux, terrains, installations, matériel ou équipement en vue de procéder à un abattage rituel en dehors d'un abattoir est interdite.	C. rural, R. 215-8	4^{ème} classe (750€ au plus) Code natinf : 21352
C. rural, art. R. 214-70 Dérogation à l'obligation d'étourdissement	L'étourdissement des animaux est obligatoire avant l'abattage ou la mise à mort, à l'exception des cas suivants : 1 - Abattage rituel ; 2 - Mise à mort du gibier d'élevage lorsque le procédé utilisé, qui doit être préalablement autorisé, entraîne la mort immédiate ; 3 - Mise à mort d'extrême urgence.	C. rural, art. R. 215-8	4^{ème} classe (750€ au plus) Code natinf : 21351



Article	Nature de l'infraction	Dérogation	Article notifiant la peine encourue	Catégorie de contravention
C. rural, art. R. 214-65 Epargner les souffrances au moment de l'abattage	Toutes les précautions doivent être prises en vue d'épargner aux animaux toute excitation, douleur ou souffrance évitables pendant les opérations de déchargement, d'acheminement, d'hébergement, d'immobilisation, d'étourdissement, d'abattage ou de mise à mort.		C. rural, art. R. 215-8	4^{ème} classe (750€ au plus) Code natinf : 21335 21336 21337 21338 21339
C. rural, R. 214-66 L'agrément des procédés utilisés	Les procédés utilisés pour l'immobilisation, l'étourdissement et la mise à mort des animaux sont autorisés par arrêté du ministre chargé de l'Agriculture.		C. rural, art. R. 215-8	4^{ème} classe (750€ au plus) Code natinf : 21344 21343
C. rural, R. 214-69 L'immobilisation et la suspension des animaux	L'immobilisation des animaux est obligatoire avant tout abattage. La suspension des animaux est interdite avant leur étourdissement ou leur mise à mort.	Les dispositions du présent article ne s'appliquent pas aux volailles, aux lapins domestiques et au petit gibier d'élevage dans la mesure où il est procédé à l'étourdissement de ces animaux après leur suspension.	C. rural, art. R. 215-8	4^{ème} classe (750€ au plus) Code natinf : 21350 21348
C. rural, R. 214-71 La saignée	La saignée doit commencer le plus tôt possible après l'étourdissement et en tout état de cause avant que l'animal ne reprenne conscience.		C. rural, art. R. 215-8	4^{ème} classe (750€ au plus) Code natinf : 21346
C. rural, R. 214-77 Les animaux abattus hors des abattoirs doivent être étourdis	Les dispositions des articles R. 214-65, R. 214-69 et R. 214-71 (voir ci-dessus) sont applicables aux animaux abattus ou mis à mort dans les conditions prévues au 2° (note de l'éditeur : c'est-à-dire aux cas d'abattage rituel) et au dernier alinéa de l'article R231-15 (note de l'éditeur : abattage familiale) et les animaux des espèces caprine, ovine et porcine doivent être étourdis préalablement à leur abattage.		C. rural, art. R. 215-8	4^{ème} classe (750€ au plus) Code natinf : 21348 21336 21346 21350 21347
C. rural, R. 214-70 Dérogation à l'obligation d'étourdissement	L'étourdissement des animaux est obligatoire avant l'abattage ou la mise à mort, à l'exception des cas suivants : 1 - Abattage rituel ; 2 - Mise à mort du gibier d'élevage lorsque le procédé utilisé, qui doit être préalablement autorisé, entraîne la mort immédiate ; 3 - Mise à mort d'extrême urgence.		C. rural, art. R. 215-8	4^{ème} classe (750€ au plus) Code natinf : 21351

Annexe 5 : Avant et après les entretiens

Quelques notes prises au fur et à mesure que j'entrais en contact avec les personnes interviewées et que passaient les entretiens.

1. Albert

Albert est le beau-père d'une voisine de mes parents. Il habite à une quinzaine de kilomètres de chez elle et ils ne se sont jamais rencontrés. La voisine en question dit que Albert a différents animaux qu'il élève pour les manger et qu'il adore parler de ce qu'il fait :

- dimanche 25 février vers 17h, j'ai parlé à la voisine au téléphone, elle m'a donné son numéro et m'a dit qu'il voulait savoir pourquoi je voulais l'interviewer. Je voudrais lui dire que je suis végane et que ça ne crée pas une appréhension. Peut-être vaut-il mieux que je ne lui dise pas tout de suite ? Peut-être a-t-il une méfiance du fait qu'il n'est pas légal de tuer des animaux chez soi ?
- Le même jour vers 20h, je parle à Albert au téléphone. Je lui explique ma démarche sans lui dire que je suis végane pour ne pas l'effrayer. Je lui dirai avant l'entretien. À deux reprises, il croit que je suis intéressé par la « démarche pour vivre en autonomie » et je lui répète que ce qui m'intéresse vraiment est le rapport avec les animaux au quotidien. Quand je lui dirai que je suis végane, je suppose qu'il comprendra mieux ce qui m'intéresse et il recentrera le discours sur son rapport à ses animaux. Ce premier contact téléphonique engendre un préjugé : Albert m'apparaît comme un homme qui sait ce qu'il veut et qui l'affirme sans gêne, comme quelqu'un de franc et sincère et sûr de lui. Il m'a tout de suite parlé du fait que c'est illégal, ce qui montre qu'il me fait confiance. Il m'a raconté qu'il va acheter des cailles reproductrices le lendemain car les siennes sont trop vieilles. La façon dont il en parle me laisse supposer qu'il a peu ou pas d'empathie pour ses animaux. Mais cette supposition est très incertaine. J'ai rendez-vous avec Albert mercredi après-midi.
- Albert m'a guidé par téléphone pour arriver chez lui. Il m'ouvre le portail et je me gare dans la cour. Albert a autour de 55 ans. Il habite avec sa femme un pavillon en béton au milieu d'autres. Un grand jardin donne sur des champs. Il me propose de me montrer les animaux. Les cailles sont entassées dans des petites cages. Les mâles reproducteurs d'un côté, les femelles reproductrices d'un autre, et une troisième cage contient d'autres cailles dont il ne me précise pas le sexe ni la fonction. Il m'explique qu'il faut renouveler les reproductrices de l'année dernière car elles sont « fatiguées ». Il a aussi des poules qui, elles, sont dans un enclôt enherbé et paraissent avoir plus de place. Dans le même enclôt, il y a aussi un mouton.
- On entre dans la maison où sa femme nous propose à boire. Je leur dit que je suis végane, et sa femme me demande comment je compense pour ne pas être carencé. Je leur explique que je n'ai aucun problème de carence étant donné que je mange des légumineuses et occasionnellement de la spiruline. Je constate l'expression d'un dérangement sur le visage de Albert. L'idée que la viande ne soit pas nécessaire à la bonne santé semble le déranger.
- Pendant l'entretien, je n'étais pas très à l'aise, mais je ne sais pas pourquoi. Albert a moins décrit les choses que ce à quoi je m'attendais, ce qui me fait penser que j'aurais dû prendre en compte plus sérieusement les conseils de Xavier qui me

conseillait de « laisser décrire ». Je pensais que ça allait se faire tout seul. Il faut donc que j'insiste plus sur la description des événements. Le problème est que je n'ai pas respecté mes propres questions. Étant donné qu'une partie des réponses était déjà apparue avant que je pose les questions, poser les questions telles quelles me paraissait artificiel, ou plutôt j'avais peur que Albert ait l'impression que je ne l'ai pas écouté. Donc j'ai formulé certaines questions différemment mais en les rendant fermées. Je devrai ne plus faire cette erreur, mais au contraire stipuler à la personne que je l'ai bien comprise et formuler quand même ma question ouverte.

- Albert est foncièrement écologiste et anticonsumériste. Il a un discours très critique de la société de consommation et de la société technologique. Ce discours n'est pas très élaboré. Il m'apparaît comme un homme nostalgique de moments vécus avec son père, moments de travail et d'apprentissage.
- À la dernière question concernant ce que ça lui a fait d'être interviewé par un végane, son visage ne m'a rien dit de particulier, mais des mouvements de la tête assez amplifiés me disent qu'il ne s'attendait pas à la question, ou bien qu'elle n'était pas anodine.
- J'ai arrêté l'enregistreur devant Albert en lui disant. Albert a continué à me parler, et j'ai noté des choses particulièrement intéressantes. Notamment, il est revenu sur l'argument du respect de la nature. « on ne pourra pas arrêter les changements climatiques si on ne respecte pas la nature », « en tous cas, c'est pas en disant aux gens de manger moins de viande qu'on changera quelque chose, c'est n'importe quoi, ça », « les gens aujourd'hui, ils sont tellement obstrués du cerveau, il faudrait presque faire comme les animaux : prendre les gamins, les mettre sur une île et les élever hors de la société pour leur apprendre les choses importantes de la vie et de se connecter à la nature ». En me disant au revoir, Albert m'a dit qu'il était disposé à m'aider, et en particulier à venir parler d' « autoalimentation » dans les écoles ou ailleurs. Il n'a donc pas vraiment compris le travail que je fais ni mon point de vue. Pour le point de vue, je n'ai pas fait grand-chose pour qu'il comprenne.

2. Bernadette

- Bernadette est une femme de la même génération que moi: C'est depuis peu une amie de ma sœur et de mon beau-frère. Elle vit dans le hameau familial, où sa mère élève des chèvres et fait du fromage. Bernadette a des poules qu'elle élève avec des ami-e-s pour les manger. Mardi 27, j'ai parlé à Bernadette au téléphone. Elle était hésitante à l'idée d'accepter l'entretien. Elle semblait se demander ce qui m'intéressait dans sa démarche, et elle m'a précisé que son élevage n'est pas déclaré, en expliquant qu'elle ne veut pas être mise en danger dans sa pratique par ma venue. La semaine dernière, elle a invité à manger ma sœur et mon beau-frère qui sont véganes et a cuisiné en fonction. Son frère fréquente les ZAD. Je suppose que Bernadette correspond parfaitement à mon terrain.
 - Je suis arrivé chez Bernadette avec quelques minutes de retard à cause de la neige. Elle habite dans une ferme reculée. C'est la ferme dans laquelle elle est née et a grandi. Son mari et elle ont rénové une partie inutilisée pour aménager leur habitat, avec des procédés et matériaux écologiques. J'ai un contact plus facile avec elle qu'avec Albert, probablement du fait que je sens plus d'affinités avec elle à priori qu'avec Albert. Elle me dit qu'elle a une licence de socio politique. Elle avait fait une recherche sur le travail « humanitaire ».
 - J'ai éteint l'enregistreur dès la fin de mes questions, ce qui, encore une fois, est une

erreur. Elle m'a dit des choses après qui sont intéressantes, et notamment :

- elle s'est posée la question du végétarisme, autrement dit de continuer à élever des animaux pour les manger, ou bien d'arrêter de manger de la viande.
- Comme pour Albert, j'ai doublé cette erreur en ne notant pas ce qu'elle m'a dit après l'arrêt de l'enregistreur. Je devrai, pour les prochains entretiens, si possible ne pas éteindre l'enregistreur jusqu'à ce qu'il y ait mouvement de départ, et après être sorti, noter immédiatement ce qui n'est pas enregistré.
 - Il me semble que je dois adapter mon guide d'entretien, en fonction de ce que les deux premiers entretiens ont révélé comme faiblesses :
 - Je ne dois pas réduire mon « intérêt pour la recherche » aux « relations qu'ont les microéleveurs avec leurs animaux », mais peut-être plus insister sur cet aspect-là au cours de l'entretien. Questionner notamment sur les ressentis et les émotions.
 - Contrairement à Albert, Bernadette a bien compris l'enjeu émotionnel et politique qui était derrière mes questionnements, probablement parce que, de part son âge et son milieu, elle a déjà été confrontée à ces questions. Mais je préfère l'explicitier car je pense que ce manque de compréhension de ma problématique par l'enquêté pourrait empêcher certains aspects intéressants d'émerger.
 - Je devrais demander quels sont les animaux concernés avant de demander comment la personne s'est lancée dans l'élevage, ce qui éviterait de devoir poser une question à laquelle il y a déjà une réponse mais sans que je sache si elle est complète ou partielle.
- Après une nuit marquée par l'insomnie et les questionnements, il me semble que je dois encore changer le guide d'entretien pour mieux comprendre certaines limites.
 - Les gens qui tuent des animaux eux-mêmes, seraient-ils prêt-e-s à tuer des humain-e-s s'il-les estimaient que c'était nécessaire et qu'il n'y ait pas d'obstacle social ni juridique.
- Je me soucis trop de ne pas mettre l'enquêté-e dans l'embarras, ça se traduit par des enchaînements trop rapides entre les questions. De part mon propre embarras, je suppose que les silences entre les questions sont interprétés comme un moment de cafouillage de mon côté, moment où je cherche la question suivante. Je dois laisser beaucoup plus de silence et manifester mon écoute par le regard, une reformulation, ou autre chose après les réponses. Ça laissera peut-être venir d'autres choses, des approfondissements, des contradictions, des détails clés...
- Deux jours après le dernier entretien, je suis forcé d'accepter que la réaction cutanée qui a commencé le soir même du deuxième entretien (? Ou le soir du premier?) se confirme : j'ai des démangeaisons de type « eczéma » qui se sont déclarées sur l'intérieur de chaque cuisse. Du peu que j'en ai compris, l'eczéma apparaît notamment quand un certain seuil de conflit apparaît. La première conclusion que je peux en tirer est que je suis en plein cœur de mon sujet !
- Lors de la retranscription, il m'apparaît très clairement que les mots qui sont dans le champ sémantique de la mort, de la tuerie, ou qui parlent de ça, sont ponctués d'hésitations, sont prononcés à un très bas volume sonore, sont parfois évités et remplacés par des « ... heu... tu vois ? » ou autres expressions qui permettent de ne pas nommer l'acte. Ça me paraît flagrant pendant les vingt premières minutes, puis moins pendant le milieu de l'entretien, et à nouveau à la fin. Au contraire, il m'apparaît aussi que ce qui est de l'ordre de la justification est dit avec plus de vigueur dans la

voix, sur un ton plus élevé que la moyenne de l'entretien. Je me suis fait la même remarque au début de l'entretien avec Albert mais ce n'était ni assez évident, ni assez récurrent pour que je le note.

3. César

- César est un ami de Bernadette. Il habite dans le même village. Elles sont associé-e-s pour l'élevage de « poulets ». C'est Bernadette qui s'occupe des poules au quotidien, et deux couples d'ami-e-s à elle, dont César, viennent chez Bernadette pour la tuerie. Ce qui m'intéresse, c'est que pendant la tuerie, chacun-e a son rôle, le rôle qui le/la dérange le moins. Son rôle n'est donc pas le même que celui de Bernadette et ça m'intéresse d'avoir son point de vue. Je l'ai croisé il y a quelques jours, alors qu'il était dans l'exercice de sa fonction professionnelle, je lui ai proposé l'entretien et il a accepté. Il m'a dit, concernant le microélevage, « on n'est pas près de lâcher ça! ». Ce qui annonce déjà une certaine couleur.
- César m'accueille chez lui. Je le sens moins détendu, moins jovial qu'à son habitude (je l'ai croisé trois ou quatre fois auparavant, toujours dans le cadre de sa fonction professionnelle). Mais ça me suffit pour supposer qu'il a une petite appréhension de l'entretien. Il me propose une tisane et me confie qu'il est un petit peu stressé par la première représentation de ses élèves de théâtre, ce soir. Je pense immédiatement à ne pas le bousculer trop avec mes questions, en particulier les dernières.
 - Je suis plus à l'aise pendant l'entretien que pour les deux précédents. Je le mène, d'abord en laissant César aller où il veut, ce qui est très plaisant car il répond aux questions qui m'intéressent. Puis je me permets des questions hors guide, et même d'être très insistant en reposant certaines questions, puis à nouveau d'une manière différente, comme un chasseur qui traque sa proie et ne la laisse pas fuir. En l'occurrence, la proie est la réponse à ma question qu'il évite plusieurs fois de suite.
 - César est un bon vivant pragmatique, mais c'est aussi un bon vivant par choix idéologique, j'entends par là que bien vivre fait partie de son idéal de société. J'observe qu'à chaque fois qu'il parle du goût de la viande et d'œufs d'animaux élevés dans de petits élevages et de bonnes conditions, son expression corporelle témoigne d'un grand plaisir : ses yeux s'écarquillent, le ton de sa voix change et il marque ensuite un silence alors que son visage maintient l'expression d'une joie.
 - Les deux questions pour lesquelles j'ai été très insistant, sont celle de l'« abstraction », et celle des émotions vécues au moment précis de la tuerie. Vers le début de l'entretien, il me parle du fait qu'il faut (doit?) faire abstraction pendant la tuerie. Comme je ne suis pas sûr de comprendre ce qu'il a voulu dire, je reviens plusieurs fois sur ce mot pour essayer de comprendre. Au moment où je lui pose la question explicitement, il change radicalement de position. Il passe d'une position plutôt détendue et où son visage me fait face, à une position, jambes (et bras?) croisés où il regarde de côté. Le regard de côté, accompagné d'un silence marque une réflexion. Le changement de position initial, est pour moi la marque d'une gêne. C'est son propre mot, mais il est gêné que je cherche à le comprendre.
 - La question de l'émotion au moment de la tuerie est clairement évitée à répétitions. Consciemment ? Ou pas ?
 - Je me dis au moment où il parle de la nature et de la chaîne alimentaire que je dois le faire expliciter son propos pour mieux comprendre ce qu'il met derrière, puis j'oublie. Je pense que je dois ajouter à mon guide comme sous-question .
 - Je me dis aussi, pendant l'entretien, que je dois lui poser la question de la première

fois qu'il a tué, et la question de l'émotion la première fois. Est-ce que c'était différent ? J'oublie aussi. Je dois aussi l'ajouter à mon guide.

- Quand je lui pose la question de la légitimité, je le sens moins détendu, puis quand je repose la question en donnant l'exemple de tuer un humain, je le sens vraiment plus tendu. Il ne reste pas sur le sujet de tuer un humain, il repart tout de suite sur les animaux pour justifier les raisons pour lesquelles il tue. Je vois qu'il bloque une émotion, qu'il vit un inconfort qu'il n'exprime pas verbalement : les muscles autour de sa bouche sont crispés, ne laissant pas les émotions vécues transparaître.
- J'ai l'impression que le ton et le volume de la voix de César sont très variables en fonction de ce dont il parle. Par exemple, les passages où il parle de tuer, sa voix est plus grave, j'ai l'impression qu'il a la gorge prise, nouée. D'ailleurs, il emploie l'expression « ça noue » pour parler de certaines choses qui l'émeuvent. La gorge nouée m'évoque la réaction physiologique que j'ai quand j'éprouve du dégoût. Je devine (suppose) aussi de la tristesse à certains moments où sa voix est moins fluide, plus enrouée. Quand il parle de moments où il éprouve de la colère, encore une fois, c'est clairement audible au ton et volume de sa voix. Certains mots ont du mal à sortir (silence), puis sortent très rapidement (dits vites), et sont suivis d'un « et » ou autre mot qui permet que le mot tabou soit habillé, camouflé, de part et d'autres : « de devoir... de devoir *tuer l'cochon* et... Ces suppositions émanent de mes propres expériences de parler de cette façon de mots qui sont durs à dire (tabous, douloureux, dissensuels, gênants, ...)
Cet entretien me donne particulièrement envie de travailler sur l'analyse sonore de la parole...
- César utilise énormément des petits mots satellites « clairement, clair, vraiment, franchement, ouai » qui me semblent une façon d'affirmer une conviction. Je me questionne sur ce besoin d'insistance et sur ce qu'il dit ou cache.
- J'ai l'impression que les « c'est clair » et « clairement » sont parfois aussi utilisés pour meubler le silence à la fin de certaines phrases gênantes.
- Les rires, euh aussi témoignent peut-être souvent d'une gêne.
- J'ai l'impression à maintes reprises qu'il a tendance à résister en répondant à côté de certaines questions. Je remarque ce phénomène sur les questions qui sont évidemment gênantes. Parfois, il s'en rend compte et revient par lui-même à la question, certaines fois en « avouant » lui-même qu'il est dans un processus de fuite : « toujours chercher pire ailleurs », « on essaye de ne pas reconnaître qu'on fait une tuerie de masse » (minute 37).
- En retranscrivant les entretiens, j'ai l'impression d'être trop insistant sur certaines questions. Trop parce que ce sont des questions sur lesquelles les personnes entretenues ne répondent pas spontanément sur le registre sur lequel je les attends : émotions pendant la tuerie, ... d'un côté, je suppose ce côté insistant désagréable pour les personnes car j'ai l'impression que je les force à aller sur le terrain de la mort et des émotions, qu'elles me donnent l'impression de fuir. D'un autre côté, je me dis que c'est précisément le terrain qui me questionne et que c'est les forcer à aller à un endroit, ce qui peut les pousser à regarder certaines choses où à les dire, mais c'est un forçage sur la forme et non pas sur le fond. Je reste en questionnement par rapport à la méthode.
- Je me rends compte aussi, un peu avec B et plus avec César, qu'elles avaient partiellement répondu à mes interrogations sans que je m'en rende compte sur le moment, ce qui fait que j'ai reposé des questions dont j'aurais peut-être pu me

passer, ce qui aurait enlever de la lourdeur à l'entretien. C'est aussi une interrogation.

- Il me semble que César emploie le mot « viande » pour nommer aussi bien la chair de l'animal mort, que l'animal vivant. Il me semble qu'il associe systématiquement « bonne qualité alimentaire de viande », à « animaux élevés dans des « bonnes conditions » ».

4. Dominique

J'ai connu Dominique dans le cadre de la lutte contre le barrage de Sivens. Il a une trentaine d'années environ. Son père que j'ai connu avant lui était très présent au début de la lutte contre le barrage, je sais que « faire le cochon » est une pratique dont il est fier et dont il parle volontiers. Dominique est lui aussi très enthousiaste quand il parle d'élevage et de tout ce qui en découle. Il a parfois un humour assez provocateur sur le sujet à mon attention ou en tous cas en ma présence, et du fait de son fort caractère et d'une attitude parfois extravertie, voir un peu viriliste, j'ai souvent été mal à l'aise à certains moments de sa présence. Il semble qu'il n'ait pas beaucoup pour les végan-e-s. Dominique fait aussi du clown, il devrait donc, à priori être assez à l'aise avec le ressenti des émotions. Je pense que Dominique n'a pas beaucoup d'empathie pour les animaux. C'est un préjugé que je tire du comportement apparent que je connais de lui.

J'ai pris contact lundi 9 avril avec lui par téléphone. Nous avons rendez vous le lendemain 10 avril en début d'après-midi.

- L'entretien s'est fait chez moi, dans ma caravane. Dominique est venu comme prévu à 13 h. Je ne suis pas un ami très proche de Dominique, et j'ai remarqué deux comportements/humeurs récurrentes chez lui : les jours où il est très joyeux, à la fois avenant, voir extraverti ; les jours où il est plutôt discret, parle peu. Dans ces cas-là, j'interprète ça comme des soucis qui le tracassent ou bien comme une souffrance morale. Ce jour là, il était très clairement dans un jour introverti. Sur le moment, j'interprétais ça comme une légère appréhension avant de commencer. Il s'agit peut-être d'une des choses que je voulais éviter en n'interviewant pas des gens proches de moi. L'entretien a été assez rapide (37 minutes y compris les marges). Dominique me semblait assez concentré. Il se penchait parfois vers l'avant quand il parlait, regardait vers sa droite tout en parlant. Au début de certaines questions, il s'étirait vers l'arrière et regardait vers le haut, comme pour se mettre dans le contexte de la question et chercher la voie de la réponse. Tout le long de notre rencontre ce jour-là, je voyais en lui de la gravité et j'avais l'impression qu'il éprouvait une sorte de tristesse profonde.
- Je retiens un temps particulier qui est celui où il se pose la question de l'égalité. Je le laisse développer son raisonnement et il l'arrête brusquement en disant « C'était quoi la question ? ». ça m'a donné l'impression qu'il se rendait compte que la réponse qu'il allait me donner allait à l'encontre de ce qu'il voulait et qu'il s'est interrompu pour ne pas continuer dans cette voie qu'il considérait glissante ou vraiment contradictoire avec ce qu'il voulait me dire.
- Après l'entretien, nous discutons un peu d'autres choses, mais il me semble encore pensif tracassé par quelque chose. J'observe un silence de (plusieurs?) minutes pendant lequel il regarde la verdure sans parler. Je ne sais pas si c'est lié à l'entretien.
- J'ai improvisé des questions et une information que je vais ajouter à mon questionnaire :
 - Concernant les émotions ressenties au moment de la tuerie : « Est-ce qu'il est possible que tu sois dans un blocage émotionnel à ce moment-là ? »

- Concernant l'éthique (légitimité) : « Est-ce que tu préférerais ne pas aimer la viande et ne pas tuer d'animaux ? »
- À la fin : « Si tu penses plus tard à des choses que tu veux ajouter, tu peux me téléphoner. »
- Je retranscris son entretien juste après celui de César. La différence est flagrante. J'ai l'impression que Dominique comprend tout de suite le sens de mes questions. Il semble aussi mieux informé sur la philosophie végane. Je ne pense pas en avoir parlé directement avec lui. Contrairement à César, Dominique semble ne pas du tout chercher à « résister » : il va droit au but, et fait preuve de beaucoup d'« honnêteté intellectuelle » en me confiant ses ressentis et ses convictions. Cet entretien est plus agréable à retranscrire que les précédents.

5. Émile et Félicie

J'ai pris contact aujourd'hui 26 avril avec Félicie. Elle est une vieille amie de ma proche amie Lydie. Elle vit dans le Comminges (Hautes-Garonne) avec son compagnon Émile et leurs filles. Elles élèvent une vingtaine de poules, et depuis peu, quelques oies et une cane. Elles tuent elleux-même à la maison et ne vendent rien. Elle était surprise et semblait apeurée que je lui demande par téléphone s'elles tuent elleux-même leurs animaux : « oui mais il faut pas le dire, ça... c'est plus ou moins toléré mais j'ai entendu dire qu'il y a eu des histoires ». Nous avons pris rendez-vous pour le 10 mai. Je lui ai demandé si c'était possible de les interviewer tou-te-s les deux, l'un après l'autre ; elle va demander à Émile s'il est d'accord pour être interviewé lui aussi.

J'ai pris le train jusqu'à Saint Gaudens, puis j'ai pédalé une quinzaine de kilomètres jusqu'à chez elleux. Arrivé là-haut, Félicie m'a brièvement accueilli mais était occupée à donner un cours d'émusique à un enfant. J'ai retrouvé Émile qui sortait de la douche. Nous avons rapidement commencé l'entretien. Durant tout l'entretien, il était hésitant, parlait très doucement, bafouillait et me paraissait « mal dans sa peau ». Il m'a quand même semblé constater une légère amélioration de son état au fur et à mesure que l'entretien avançait.

Après Émile, j'ai interviewé Félicie, qui elle était plus détendue et très bavarde. C'était prévu que je reste dormir chez elleux. Après l'entretien, nous avons préparé le repas du soir ensemble en faisant plus connaissance et en philosophant, puis nous avons mangé, et la discussion a continué encore plus d'une heure après le repas jusqu'à ce que nous allions nous coucher. Entre la fin de son entretien et la fin de soirée, Émile m'a semblé reprendre confiance. Ceci dit, je suis quand même parti de chez elleux avec une image de lui comme quelqu'un qui manque de confiance en lui, du fait de son comportement. Plusieurs mois plus tard, alors que j'étais chez Lydie notre amie commune, elle m'a parlé d'elleux en le décrivant comme quelqu'un d'atypique, très réservé, lent dans ses paroles, ce qui ne m'indique rien de probant quand à un potentiel inconfort psychologique dû éventuellement à ma présence, et/ou au sujet de l'entretien et des discussions.

Annexe 6 : Retranscription de l'entretien avec Albert

Minute 0

SB : Je t'en ai déjà dit mais je vais te redire ce que j'ai préparé à te dire. Puis après j'ai quelques questions. Certaines je te les poserai pas forcément parce peut-être que tu y répondras de par toi-même, et quoi qu'il en soit, si à un moment t'en as marre, tu veux arrêter ou quoi que ce soit, y'a pas de soucis, t'es libre.

A : D'accord. OK

SB : Je suis actuellement dans un cursus de trois ans dans lequel je mène une recherche-action. C'est à dire une recherche de terrain sur le thème de mon choix. Je m'intéresse aux relations quotidiennes entre les humain-e-s et les autres animaux.

J'ai trente-huit ans, j'ai grandi dans l'agglomération grenobloise, dans une famille qui avait une culture de gauche. Je vis maintenant à Gaillac, une petite ville du Tarn dont les alentours sont ruraux.

Je suis moi-même végane depuis cinq ans, c'est à dire que j'ai fait le choix de ne pas manger de produits d'origine animale. Avant ça, j'étais déjà végétarien depuis neuf ans. À l'époque, ma première motivation était écologique, parce que les études montraient que l'élevage intensif était une source majeure d'émissions de gaz à effet de serre. J'ai plusieurs ami-e-s qui font aussi du petit élevage domestique et c'est pour ça que je me questionne sur le sujet, mais je préfère interviewer des gens que je ne connais pas pour éviter que l'entretien soit perturbé par des enjeux relationnels.

Si je vais trop vite tu me dis, hein ?

A : Non non, pas de problème.

S.B. : Je m'interroge sur l'élevage domestique à but non-lucratif, j'aurais pu dire non commercial, et j'aimerais mieux comprendre en particulier les relations qu'ont les microéleveurs avec leurs animaux.

Cet entretien est complètement anonyme. Il n'y a que moi qui aurai l'accès à l'enregistrement, je le retranscrirai à l'écrit. Ni ton nom, ni ton village ne seront retranscrits. ... voilà.

A : OK

SB : Alors. Est-ce que tu peux te présenter en quelques mots ?

A : Ouai bah. J'ai cinquante-et-un an, ... en 99, j'ai eu un accident de la route, ... qui m'a coûté une jambe, ... et c'est là que moi, j'ai commencé à me poser des questions sur la société, du fait que trouver du travail ça devient difficile, les relations avec les gens sont plus difficiles en tant qu'handicapé...

Minute 3

et ..., c'est comme ça que j'ai commencé à vivre autrement, euh, moins consommer. Moins consommer dans toutes sortes de choses, et après j'ai commencé à l'autoalimentation vraiment à cent pour cent, ça fait une dizaine d'année que je fais ça. Bon étant fils d'agriculteur, hein, ... c'est assez facile pour moi finalement. Parce que bon... voilà.

SB : D'accord. [...silence...]. Donc t'es fils d'agriculteur ?

A : Fils d'agriculteur, ouaih...

SB : Et t'as grandi ici ?

A : Sourcieux-les-Mines. C'est pas loin d'ici. Ouaih.

SB : Et il faisait quoi comme...

Minute 4

A: Et ben mon père il a fait toujours des vaches laitières, bon ben il faisait comme moi quoi, enfin il se faisait les poulets, il se faisait sa viande quoi, lapins, ..., il tuait un veau euh, il tuait un veau ou deux par an, il faisait un cochon ou deux, voilà quoi. Le jardin potager, ... et il vendait le lait au laitier.

Et après, y'a un... il a arrêté. Il y a une époque, c'était en 1988 ou 198..., ces années-là, l'État a fait une cessation laitière. Y'avait un surplus de lait, y'avait une surproduction de lait de vache, donc ils payaient des agriculteurs qui voulaient arrêter le lait de vache pour faire autre chose. Donc mon père a profité de ça, il a vendu ses vaches, et il a fait de la chèvre, après. Chèvres pour faire du fromage. Et ma mère s'est mis à faire des marchés...

Minute 5

SB : Pour vendre le fromage ?

A:Ouaih !

SB : D'accord... Et dans tous les cas, la partie commercialisée, c'était que le lait pour les vaches et ensuite le fromage pour les chèvres. Et tout le reste c'était juste...

A : Ben non, non ! Il vendait un peu. Il vendait un peu dès qu'il faisait le marché à Sain Bel, y'avait un marché à Sain Bel, euh... ouaih ouaih. Il vendait un peu des poulets, des lapins, des trucs comme ça.

SB : D'accord...

A: Ouaih... et ils avaient des cerisiers aussi. Voilà.

SB : Donc la question suivante, c'est : Est-ce que tu peux me raconter comment tu t'es lancé dans le petit élevage ? Je suppose que tu m'en as déjà dis...

A : Ouaih ben, c'est ça en fait, après mon accident de la route, j'ai fait un reclassement professionnel pour être pelleteur. J'ai trouvé du boulot pendant quelques années, mais c'est très compliqué. Et après, j'ai rencontré R., là. Qu'est la mère à X. Et je suis arrivé dans cette maison, j'ai vu que y'avait du terrain, ...

Minute 6

y'a trois mille mètres... trois mille mètres de terrain. Je me suis dit, y'a moyen de faire quelque chose. Donc j'ai commencé à faire un potager, donc je faisais les légumes. Classiques, haricots, tomates, courgettes, tout ça. On congèle pour l'hiver. Et j'ai commencé à faire deux

ou trois bestioles... donc j'ai pris des moutons pour éviter de couper l'herbe. Après j'ai tué les agneaux, on les a congelés, on en mange... Après j'ai commencé à faire un élevage de pigeons de chair, parce que ça c'est une passion, ... après j'ai commencé à faire des poulets..., des pintades, des dindes, ... et en fait c'est c'est, c'est venu en fait parce que comme je ne trouve pas de travail, ... j'trouvais pas de travail, ben j'ai dit j'vais essayer de pallier... pallier ça au lieu d'aller travailler et gagner de l'argent et après l'argent la redistribuer au Leclerc pour acheter ci, acheter là, ben j'ai dit j'vais pas gagner d'argent mais j'vais fabriquer ce que j'ai besoin au maximum. Voilà. Mon truc c'était ça.

Minute 7

SB : Du coup, le fait que t'as grandi dans cet environnement, euh, agricole où y'avait déjà de l'élevage, c'est ça aussi qui, j'suppose, qui

A : Ah ben j'ai ça dans le sang, oui c'est sûr. Et moi les animaux, ça me donne un repère dans la vie. Un repère. J'peux pas me passer d'animaux, moi. Je peux pas me passer d'arbres je sens que j'peux pas me passer de toute la nature, quoi, la nature dans toute sa... pour moi on fait partie, on fait partie d'la tête d'la nature, euh voilà quoi. Pour moi, tout est lié. L'être humain, il est lié avec tout. Avec tout. Tout ! Tout le monde animal, le monde végétal, tout est lié.

Minute 8

Moi, les gens qu'ont du terrain, qui mettent une piscine, qui mettent un terrain de tennis dessus, au lieu de faire comme moi je fais, j'trouve c'est con. Ils devraient faire comme moi, ça éviterait beaucoup de choses. Beaucoup. Y'aurait pas besoin de faire de l'élevage intensif comme on fait, là justement. L'élevage intensif on est obligé pour nourrir la planète, ... faut savoir qu'aujourd'hui, il reste un hectare pour quatre humains, d'la terre cultivable sur la planète. Un hectare ! Pour le lait, fabrication du lait, pour le lait alors vache, chèvre, mouton, et tout ça... il reste pour faire euh l'aliment pour les cochons, l'aliment pour les poules, les poulets, tout est compris dans cet hectare là pour quatre humains ! C'est très peu. Très peu. Et si tous les gens qui ont la possibilité de faire un petit potager, de faire un petit élevage, de lapins, de poulets, de... on éviterait, on éviterait tout ce genre de trucs, ... Voilà...

Minute 9

SB : OK. ... Donc T'as les cailles, t'as un mouton, ... t'avais les abeilles mais t'as plus...

A : Non j'ai plus. J'ai arrêté. Les abeilles c'est... non. Ça devient trop compliqué... ouaih...

SB : Et les poules.

A : Et les poules. Ouaih. Voilà. Donc j'ai acheté une couveuse, et je fais mes poulets, mes poussins, je les fais naître, ... après je les, je les engraisse, quoi... et voilà j'les tue et je les mets dans mon congèle. Bon j'en mange des frais de temps en temps, puis voilà. Et les cailles, pareil. Et le petit élevage de pigeons de chair.

SB : Ah oui et les pigeons ouaih.

A : Ouaih ! Pigeons de chair. ... Alors j'avais, j'faisais beaucoup de lapins aussi. Enfin beaucoup...

Minute 10

j'faisais des lapins, et le lapin j'ai décidé d'arrêter cette année aussi, parce que le lapin, ça devient euh... impossible de faire des lapins sans antibiotiques. ...

SB : Ah bon ? Ils sont malades ?

A : Ils tombent systématiquement malades de la coxydiose, parce que maintenant, les lapins, on a tellement sélectionné les races que les lapins, ils ont perdu leur immunité naturelle. Alors quand ils sont adultes, c'est à dire à partir de quatre mois ; quand ils naissent jusqu'à quatre mois, si on leur pas des antibiotiques, pas de lapin. Y'en a ... un sur cinq, un sur quatre qui s'en sort. Alors faut leur donner des anitbiotiques, ou alors on leur donne des granulés, on leur donne de la nourriture, où y'a l'antibiotique qu'est prévu de dedans. Et cette année j'ai décidé d'arrêter parce que ppffff... c'est ... ouaih ... voilà.

SB : ça correspondait pas à c'que ...

Minute 11

A : Ben non, c'est trop là. Non, non, non faut arrêter parce que les antibiotiques, c'est c'est... quand les animaux sont malades, y'a pas de raison qu'on leur en donne pas... pour leur sauver la vie ou pour... einh ... mais le problème c'est que, comme on ingère de la viande... qu'a déjà des antibiotiques par rapport à ça pour les soigner, euh, les les laboratoires, ils ont du mal à trouver des antibiotiques qui luttent contre les maladies humaines, parce qu'on a tellement l'habitude de prendre des antibiotiques et d'en manger dans la viande animale, c'est qu'ils arrivent plus à trouver les mollécules qu'il faut pour soigner les maladies, quoi. Ils ont vraiment, euh... on est sur le fil du rasoir, là... les élevages intensifs, c'est des gros consommateurs d'antibiotiques, einh... et ça pour les générations futures, c'est un problème. Pour les gens comme nous qu'ont déjà... trente quarante, vingt ans tout ça, encore, c'est pas trop grave, mais les gosses, les enfants, là... depuis petits ils mangent de la viande avec des antib... ppfff ... alors là !

Minute 12

ça va devenir problématique je crois. C'est sûr. C'est sûr et certain... Et là les lapins, là, là, là, ... je dis non ! C'est incroyable. On a trop modifié les choses...

SB : Du coup, au quotidien, ... qu'est-ce que... comment ça se passe au quotidien ? Combien de temps ça te prend, ...

A: Hoff ! Pas longtemps ! Pour deux, là pour deux on est deux avec ma femme, ça me prend, euh... allez, j'vais dire un quart d'heure le matin, un quart d'heure le soir, hein, et après il faut bon heu... tuer les bêtes, les tuer hein, les vider, les préparer, ...

Minute 13

alors bon euh, si je fais un lot de poulet, alors je fais des lots de dix en général, dix poulets. Et ben, mes poulets quand ils sont bons à tuer, j'mets... quoi ... pour tuer dix poulets, plumer, vider, ppfff... allez j'vais dire une heure et demi.

SB : Ah ouaih.

A : C'est pas long ?

SB : Non

A : Après, euh, les cailles, euh les cailles c'est un peu plus long à plumer, euh j'fais des lots de ... ben j'mets quarante-huit œufs dans la couveuse, et y'a un taux de réussite de trente-cinq (cailles?)... donc j'les engraisse, ... pareil, hein, quand elles sont bonnes à engraisser, ça met huit semaines, hein, en huit semaines c'est fait. Ils sont bons à tuer, et ben, j'mets quoi, allez, une heure et demi, deux heures. Ça prend très peu de temps de s'autoalimenter. Très peu de temps...

Minute 14

... En plus c'est plaisant à faire, on est avec nos bêtes, ... j'suis avec mes chiens, c'est, c'est, c'est que du bonheur, quoi ! Que de prendre la voiture, aller au magasin acheter... courir acheter les produits, c'est, c'est... y'a rien d'intéressant, quoi. C'est contraignant. Alors qu'on peut le faire chez soi, ... franchement ça prend très peu de temps. Et faut pas énormément de ... là... allez un poulet par semaine, sur un an, ça fait pas tant de poulets que ça, hein. C'est vite fait. C'est vite fait.

SB : Et du coup, le moment de le tuer, pour toi, c'est... comment tu le vis ? C'est...

A : [*Haussement du niveau de la voix*] Ben j'le vis très bien ! Moi j'me dis que, j'ai aimé mes animaux. ... heu... j'dirais pas avec amour, hein, mais avec le respect, avec le respect, avec du respect.

Minute 15

J'respècte mes animaux. J'vois un poulet qu'a mal à une patte, ben ..., c'est si j'le guerrie pas, je le tue pour pas qu'il ait mal, quoi. Il va pas finir entassé, piétiné par les autres, quoi, comme dans les élevages intensifs, par exemple. Et quand j'les tue, pareil, j'les tue correctement, j'les saigne, j'les fais pas souffrir. Que dans les chaîne d'abattage, quand ils sortent des grands élevages intensifs, ils sont pendus par les pattes, ils passent dans une machine qui les saigne, y'en a qui passent à côté, ça leur coupe pas au bon endroit, euh..., il s'arrivent à l'ébouillant', on les ébouillant' pour les plumer, ils sont encore vivants, ... moi ça m'arrive jamais quoi...

SB : Donc tu les saignes direct ?

A: Ouaih

SB : C'est ce qu'il y a de plus...

A : Ben c'est c'qu'y'a de plus efficace, on peut pas faire autrement, hein. Alors, le pigeon, ça s'étouffe. Ouaih. Le pigeon, ça s'étouffe. On peut le saigner aussi, hein. Mais euh quand un poulet, euh admettons je tue un poulet, j'le saigne.

Minute 16

Donc j'lui coupe l'artère phémorale qui monte au cerveau, qui alimente le cerveau. Du moment que j'coupe, le sang sort de l'artère, le cerveau est plus oxygéné. Donc il est pratiquement tout de suite dans le coma, le poulet. Ou la vache, ou le cochon, ou l'machin. Ça

prend très peu de temps. Donc il souffre pas. Il souffre pas. Le coup de couteau, ben ça pique ! Bon ben, voilà, et une fois que le sang sort, la bête, elle sent plus. Elle sent pas la douleur. Pour moi, hein... voilà ... elle sent une douleur, euh... minime... ouai.

SB : Du coup tu fais ça comme une infirmière qui fait une pique, quoi ?

A : Bah euh des piques, ça m'est arrivé d'en faire à des bêtes aussi, hein. Mais il faut bien tuer les bêtes, pour les manger, hein. Bon si on veut vraiment heu...

Minute 17

regarder euh... comme je dis, on fait partie de cette planète. On en fait partie. Ça s'est toujours passé plus ou moins comme ça, le le ... dans tout le règne animal, les animaux tuent pour manger, mais ils tuent pour manger, ils tuent pas pour le plaisir comme certains humains font... Bon après, y'a beaucoup de gens qui disent, « ah mais ouai mais tu te rends compte, heu, ouai les élevages intensifs, c'est ci, c'est là, ... ouai, on respecte pas les animaux ! », mais ils mangent de la viande. Hein, ... et ils ont du terrain, mais ils ont une piscine dessus, ou un terrain de tennis. Alors que, moi, j'leur dit à ces gens-là : « au lieu de critiquer et de continuer à consommer de la viande au Mc Do, ou machin, ou j'sais pas où, ben, rebouche ta piscine, et fais un jardin dedans !

Minute 18

Et pis avec les déchets végétaux que tu vas avoir avec tes légumes, tu les donnes à tes lapins, ou à tes poules, et ainsi de suite... voilà.. c'est ça... parce que de toutes façons, faut bien que la machine continue à tourner comme elle a toujours fonctionné sur la ... on va rien changer, hein, l'être humain va rien changer au ... mis à part le climat qui va changer, que ça va bouleverser la façon de vivre, mais le ... c'est comme ça que ça fonctionnait depuis le début, hein... voilà ...

SB : Et du coup, heu... ben t'y as déjà partiellement répondu mais euh... est-ce que dans tout le processus, c'est quoi les moments les plus difficiles et les moments les plus agréables ?... Dans tout ce processus...

A : le plus difficile... le plus difficile, y'a pas d' j'trouve pas de moment difficile dans l'autoalimentation, ...

Minute 19

...Mais au niveau physique, tu veux dire ? Ou morale ?

SB : Tout. Tout.

A: Ah non mais y'a aucun moment difficile. Non, non. Non non. Ben y'a les moments agréables, c'est le matin quand je me lève, je vais voir mon élevage, ... mes pigeons, mes bêtes, je suis bien. Je suis bien avec eux... Après quand on fait cuire un poulet, on mange un p'tit (??), ben j'me remémore tout c'que j'ai mis en place, j'me dis « ben tu vois, j'mange mes produits ». J'pense à mon père, ce qu'il m'a appris, souvent. ... (??) je suis connecté tout le temps avec mon père... et ma mère. Mon père est décédé, mais ma mère est encore en vie, mais bon elle a des soucis de santé, elle est en maison de retraite, ... je suis tout le temps connecté avec mon père. Mon passé, quoi, mon enfance...

Minute 20

C'est... ouaih. Ouaih ouaih ! Tout le temps. Faut que je soie connecté avec la terre, avec le monde dans lequel on vit, faut que j'y soie connecté tout le temps. Moi, partir à Lyon faire les magasins, en regardant mon portable, machin, pffff... pour moi la vie sur terre, c'est pas ça... Non. La vie sur terre, pour moi, c'est regarder le ciel, les étoiles, voir un oiseau passer, savoir qu'est-ce que c'est comme oiseau, voilà. Moi j'dis un mec qui vit dans sa région, doit forcément connaître tous les animaux qui l'entourent normalement, sauvages. J'comprends pas qu'on le sache pas, moi. Y'a des gens, ils voient une mésange, ils savent pas ce que c'est qu'une mésange. Moi, ça me sidère. Je trouve ça sidérant... Normalement, les enfants, on devrait leur apprendre euh...

Minute 21

tout ce qu'il y a autour de chez eux. On devrait tous le savoir parce que... on n'arrivera pas à sauver la planète si on commence pas apprendre aux gens, dans leur région, les animaux qu'ils ont, les arbres, les les ... on devrait, tout le monde devrait savoir. Tous !... j'comprends pas moi, ça me sidère. Voilà...

Mais euh des moments difficiles dans l'autoalimentation, ou microélevage, ben y'en a pas. Y'a pas de mauvais moment. Non. Moi j'en ai pas, hein. Des bons moments, ça j'en ai plein... Mais des mauvais moments, non.

SB : Et quand t'es avec tes bêtes, tu dis que t'es bien, c'est...

A : Ouaih, ouaih, j'suis en osmose avec eux, et je suis déconnecté de la d'la d'la...

Minute 22

de ce monde moderne, là. Je suis complètement déconnecté. ... Après, y'a des choses positives dans le monde moderne, hein, j'critique pas, j'ai moi-même des des trucs, mais euh... ouaih... c'est vachement enrichissant. ...

SB : Enrichissant ?

A : Ben, enrichissant ! Les animaux nous apprennent beaucoup de choses. C'est vachement enrichissant, hein. S'autoalimenter, faire son jardin, on plante ses légumes, on... c'est enrichissant pour moi. C'est primaire, quoi mais en fait c'est la base même de la vie sur terre. Y'a pas besoin de ... c'est ça, pour moi la vie sur terre, c'est ça...

Minute 23

SB : ... par exemple euh, qu'est-ce que tu as appris de tes animaux ?... tu dis « ils nous apprennent beaucoup de choses »

A : Ben... c'est la vie ! Ils mangent, ils... comment dire, ils mangent pour manger, ils mangent pas pour ... pour... c'est comme y'a des gens, ils prennent leur bagnole, ils vont manger au Mc Do, ils prennent du coca avec, ils prennent du machin et tout, ... les animaux ils ont pas besoin de ça, ils mangent ce qu'ils ont besoin. Ils mangent que ce qu'ils ont besoin. Ils gaspillent pas. Ils gaspillent pas, ils... ils prennent ce qu'ils ont besoin dans la nature ce qu'ils ont besoin pour s'alimenter, pour manger, pour vivre, et point. Ils vont pas aller acheter des ... enfin... ouaih voilà moi j'trouve que c'est positif pour les enfants pour qu'ils arrêtent de

consommer à outrance pour relancer c't'économie, là. Comme on veut... on veut absolument faire pour pouvoir relancer cette machine, ... bah...

Minute 24

... L'autoalimentation, le microélevage, ça enrichirait les gens, ça leur ferait poser les bonnes questions dans leur tête. C'est c'est...

SB : OK. Donc t'es venu tout seul sur la question suivante. Depuis tout à l'heure tu tournes autour de la question suivante, c'est « Qu'est-ce que tu souhaites pour la société de demain ? »

A : Ben c'que je souhaite pour la société de demain, c'est qu'ils prennent conscience, que le paradis, c'est sur terre...

SB : C'est qui « ils » ?

A : Ben les gens ! Les gens, la fourmillière, le le le... la société... l'humanité, au niveau mondial ! Mondial, c'est mondial, hein le problème est mondial hein,...

Minute 25

on a sorti la présence sur terre de l'être humain, on l'a sortie de son contexte. On n'est plus, on n'est plus dans le bon... comme je disais tout à l'heure, c'est ... les gens qu'habitent dans le Rhône, ben leurs enfants, en grandissant, ils devraient apprendre tous les oiseaux qui vivent dans le Rhône, tous les poissons qui vivent dans la Saône et le Rhône, quand ils vont dans la forêt, ils sachent c'que c'est qu'un sapin, c'que c'est qu'un chêne, qu'un chataignier, ... tu vois ? ... Parce que savoir que les baskets c'est des Nike, savoir que c'est un ipad le téléphone, tout ça, c'est c'est ... ça sert à rien de le savoir, c'est pas ce qui va changer le monde. Enfin l'avenir de la planète et tous les changements climatique et tous les enjeux qui vont nous arriver hein, ... Quand on va se promener, moi quand je vais me ballader et que je vois un oiseau passer à cinq cent mètres, en vol, je sais ce que c'est... je vais me ballader dans la forêt, je vois un oiseau qui chante, je sais ce que c'est... Je me dis pas « Tiens, c'est quoi ? », non, je sais ce que c'est. Ben pour moi c'est enrichissant, quoi c'est bien !

SB : Ouaih, bien sûr. Y'a même des gens qui les entendent même pas, je pense.

A : Ben oui, non. Ben non ils ont leur portable ! Ils sont ils sont... ils ont le cerveau complètement obstrué de conneries, quoi. Voilà. Ils savent même pas ce que c'est que méditer ! Ils savent même pas ce que la méditation... ils ont le cerveau jamais reposé. Ils se reposent jamais. Ils sont toujours dans cette machine infernale. Ben de toutes façon, c'est ce qu'est... c'est ce que les gens, ... c'est ce que... j'allais dire les gouvernants, non c'est ce que la société veut, c'est relancer l'économie, acheter, acheter, acheter, acheter...

Minute 27

... Alors c'est ça que je voudrais pour la société, pas pour la société, pour les générations futures, parce que pour les autres, c'est trop tard, et ben c'est que tous les enfants qui viennent au monde et qui grandissent dans leur région sachent tout ce que je dis. Voilà. Dans toutes les parties du monde. Moi j'trouve c'ets pas normal que arrivé à l'âge de vingt ans, on sache pas les oiseaux que y'a dans notre région, quoi. Quand on en voit un passer à cinq cent mètres, on doit savoir ce que c'est, pour moi. ... Voilà. Après ça n'empêche pas de faire des études, de ... d'avoir une voiture pour aller au travail, ça n'empêche pas le problème, le problème c'est

que ... faut déjà savoir se raccrocher à des choses plus simples, quoi... Voilà. ...

Minute 28

SB : OK. Ça me parle.

A : Ah donc c'est vrai.

SB : Ouaih je suis d'accord. Tout à fait d'accord... et euh... dernière question : « qu'est-ce que ça t'a fait d'être interviewé par un végane ? »

A : Bah, euh, c'est enrichissant. Ça peut qu'enrichir, hein. C'est bien, ouaih j'trouve ça bien... ouaih ouaih... Après y'a des scientifiques qui disent que c'est pas bien... d'être végane.

SB : Ah bon ?

A : Ouaih !

SB : Ils disent ça ?

A : Ouaih

SB : Pourquoi ?

A : C'est pas bon pour la santé. Forcément on a des carences, on a des

SB : Y'a aussi beaucoup de scientifiques qui disent que c'est très sain.

A : Ah y'a aussi des scientifiques qui disent que y'a pas de problème !... ouaih ! Ben moi, avant, je savais ce que c'était, ... ben maintenant que j'ai parlé avec toi et que tu... bon et ben ... c'est bien, tu vois, j'm'enrichis.

Minute 29

J'apprends des choses, j'm'aperçois que t'es bien portant, t'es costaud, t'es... y'a pas de soucis. ... Tu vois ? ... Maintenant, si on me demande, ben j'dirais « ben écoute, moi j'en ai vu un, il était en bonne santé » [*je ris*] Non mais je me poserais plus la question, c'est comme les oiseaux, quand j'en vois un passer j'sais c'que c'est, ben maintenant, tu vois, ... [*je ris*]... il faut être ouvert à tout. Voilà. Faut pas avoir peur de... de de de rencontrer les gens, de ... c'est comme ça.

SB : Ouaih tout à fait

A : Ouaih pour moi, j'te dis, les gens ils se rattachent trop au matériel, au modernisme là, ... pis ils ont même pas une vie intéressante, c'est pas intéressant de vivre ce qu'ils vivent.

SB : Ouaih, c'est clair !

A : Mais dans... admettons, j'veux aller au médecin, j'vais dans une salle d'attente,

Minute 30

ben au lieu de discuter avec un mec comme toi, végane et tout, ben non, l'mec il est sur son portable donc j'peux pas discuter avec lui. Jeux pas. Partout où on va, les mecs sont assis avec leurs jambes croisées et leur portable dans les mains. Voilà le monde qu'on a fait ! Ben ça franchement, ..., moi les gones, les enfants, j'y souhaite pas, hein !... La vie devient de moins en moins intéressante à vivre, je trouve...

SB : Du coup t'essayes de le transmettre, ça, à... à tes enfants...

A : Ouaih, les petits enfants, ouaih ! Ben y'a X, y'en a une elle a... onze ans, après y'a X qui doit avoir treize ans, et pis le grand qui a dix-huit ans bientôt... mais... ils ont leur portable

SB : Comme tout le monde.

Minute 31

A: Ben normal, euh ? Y'en a qu'en ont pas, y'en a quelques-uns... Ben les créateurs de tout ça, leurs enfants en ont pas, par exemple.

SB : Ah bon ?

A:Non...

SB : Créateurs de ... ?

A : Ben des google j'sais pas comment, des portables et machins-là. Ils vont dans des écoles où y'a zéro portable, ils vont dans des écoles où y'a zéro machin, ... Les gens, tu leur parles de ce que tu fais, l'autoalimentation, machin, tout, ils... c'est ringard ! C'est devenu ringard !... C'est vrai, hein ! Maintenant y'a vraiment plus que internet qui compte...

Minute 32

... les bagnoles, leur statut social, c'est ça. Avoir le portable dernier cri, pour eux, c'est ça. Pour moi, ce qui... ce qui me pose dans la vie, c'est ma ... c'est ce que mon père m'a appris, ce qu'il m'a transmis, ça me met des repères dans la vie, quoi. C'est... pis c'est c'est la nature de toutes façons c'est... on peut pas s'en passer, hein ! ... On pourra pas s'en passer, hein !

SB : T'as des bons souvenirs de ton enfance avec ton père ?

A : Ouaih ! Ouaih ouaih ! Bon y'a des mauvais souvenirs aussi. Mais ouaih.

SB : Ce qu'il t'as transmis c'est quelque chose de très fort ?

A: Ah bah !! Y'a des scènes que je ... je les, je les vis au quotidien... j'me souviens...

Minute 33

Bon on coupait beaucoup de bois, donc j'allais au bois avec lui, y m'disait « tiens écoute ! », alors bon on avait déjà la tronçonneuse, ... alors desfois on arrêtais et pis on écoutait et y m'disait « tiens écoute ! T'entends là ? Ça, c'est un pivert. » ou « Tiens écoute, t'entends, là ?

Y'a un chien qu'est en train de mener un sanglier, là... », plein de trucs ! Et ça, lui, il me l'a transmis parce que, avant, y'avait pas les tronçonneuses, y'avait pas les tracteurs, y'avait pas les machins, ils vivaient avec les bœufs, ils coupaient le bois au passe-partout, ils étaient tout le temps en connexion avec la ... avec ce qui les entourait. Tout le temps ! Alors que maintenant avec les machines, le tracteurs agricoles, les engins rotatifs, on entend rien, on est dans notre cabine enfermée, pffff... le gibier a pas le temps de se sauver on les passe dans les broyeurs, les machins, ... les tronçonneuses, ben quand on a la tronçonneuse, on a le casque anti-bruit « mmrrrinon » on entend rien ! ...

Minute 34

Voilà. ... Qu'avant, mon père, ... j'ai la chance d'avoir eu un père, qu'a pu vivre sans tous ces moteurs, sans tous ces machins parce que il m'a transmis ça ! J'dois être le... d'ailleurs, ma génération on est les derniers hein. Ouaih j'pense.

SB : Ouaih j'pense aussi ouaih.

A : Après y'a des mecs qui s'informent, comme toi ben tu vois, t'informer, tu peux encore apprendre tout ça, c'est encore possible de faire, c'est plausible, mais faut avoir envie. Ça vient pas tout seul.

SB : C'est ça.

A : ça vient plus tout seul. Avant, ça venait tout seul, hein, les gens étaient plus en osmose avec... tout quoi. Que maintenant, si on se force pas à l'être ou qu'on veut pas l'être, on le devient pas, on le deviendra plus. C'est fini, j'pense.

SB : Ouiah ouaih, c'est ça. C'est plus notre environnement direct, quoi. On en est coupé.

Minute 35

A : Bah ouaih ! On en est coupé. Et pis maintenant avec les portables, c'est l'apothéose, c'est le summum... Ouaih... et en plus, c'est pas bon parce que ça fait pas travailler l'imaginaire des gens, le portable. Parce qu'ils ont l'encyclopédie du monde, sur eux. Et dès qu'on leur pose une question, ils tapent dessus, ils font plus travailler leur imaginaire. Ils font plus travailler rien du tout !

SB : Leur mémoire...

A : Ouaih, c'est c'est destructeur c't'appareil.

SB : Tout à fait d'accord.

A : Pourtant c'est bien le portable, moi y m'a sauvé la vie le portable ! C'est bien le portable, mais c'est que les gens en font, ça va pas, c'est pas bon !... C'est pas bon !... Pis alors pour les enfants... c'est cat... moi ça me, moi ça me sidère, hein. Quand je vois des gamins de dix-huit ans, dix-neuf ans qui passent leur vie sur le portable !

Minute 36

Ils passent la journée, hein ! Tout le temps connectés à quelque chose ! Moi, ça ça me... ça

fait peur quoi.

SB : Moi aussi. Je partage complètement la

A : ça me fait peur. Qu'est-ce qu'ils vont faire plus tard, mais qu'est-ce qu'ils vont faire ? ... tout ce que je sais sur les oiseaux, la nature, le... passer une journée à la pêche, tout seul à part faire de bruit, à la pêche au coup, c'est super ! Tu fais pas de bruit, alors là t'es en osmose avec la nature au bord de l'eau... j'ai vu des trucs à la pêche, ... franchement, mais même dans les document', y'a des documentaires animaliers, c'est super ! Ben dans ma région, j'ai vu des trucs incroyables, incroyables sur la nature !

Minute 37

Et même quand on est vraiment, des bonnes journées à la pêche, qu'on est vraiment en osmose avec la nature, on prend plus de poissons.

SB : Ah ouaih ?

A :... Y'a des jours où on va à la pêche, j'y allais parce que j'étais passionné, et ben y'a des choses qui me travaillaient. Bon. La copine, 4a allait pas, ou... ben je prenais moins de poissons... Et les jours où j'allais à la pêche vraiment sereinement, j'fermais la clé de la bagnole, j'descendais sur le coup de pêche, je m'assoyais et tout de suite, j'pensais qu'à la pêche et tout de suite, j'voyais les oiseaux, martins-pêcheurs, j'entendais tout ça... trente, trente-cinq, trente kilos de poissons. Dans la journée, en Saône... Bon je les relachais, hein ! Pareil, j'ai vu des mecs pêcher, mais ils respectent même pas le poisson, les mecs...

SB : C'est à dire ?

A: Ben tu prends un poisson, faut le... j'ai toujours pêché avec des hameçons tout petits sans hardillons pour pas les abîmer...

Minute 38

Quand je les prenais, je les comptabilisais, je les mettais dans une bourriche, mais hyper grande pour qu'ils manquent pas d'oxygène et qu'ils s'entassent pas les uns sur les autres, tu vois ? Ça, c'est pareil, faut l'apprendre aux gens, l'apprendre aux enfants, moi j'les vois les gamins, même des adultes, hein, j'les ai vus pêcher, ils ouvrent un sac d'amorce, le sac d'amorce ils le laissent par terre, ils partent ils le laissent... Les poissons... et vas-y, il m'échappe des mains, il tombe par terre, ils mettent le pied dessus, ils le reprennent. Moi ça j'y comprends pas, moi. Ça peut arriver, hein, il échappe. Mais quand c'est tout le temps, moi ça je comprends pas !

SB : mais donc toi tu les pêchais pour... tu les relachais ?

A : Je les relachais ouaih !... ouaih !

SB : C'est pour le plaisir de pêcher, et c'est pour aussi, euh... le fait de pêcher, ça, ça ...

Minute 39

A : ça te force, j'allais dire ça te force, c'est pas que ça te force, mais ça te, ça te... ça te fait

passer une journée complète à l'extérieur, au bord de l'eau, et dans la nature. Tu vois ? C'est un bras de levier pour pouvoir rester dehors, un long moment au même endroit, sans bouger pendant une journée. C'est moins dur. C'est moins dur. Voilà... Et en plus, t'as la passion en plus. Et si tu respectes le poisson, tu culpabilises pas. J'ai jamais culpabilisé de prendre un poisson et de le relâcher dans l'eau, tu vois ? Et ils en meurent pas hein. Alors après, les flotteurs, les flotteurs pour voir les touches, il faut savoir régler une monture correctement, pour que le poisson, dès qu'il prend l'hameçon, tu vois la touche, tu ferres, tous les prendre, au bord des lèvres. Tu vois ? Parce que le mec qu'apprend pas à pêcher correctement, il laisse son bas de ligne traîner trop au fond, ben le poisson, quand il voit traîner l'asticot, il l'avale, bah, il voit pas la touche...

Minute 40

...puisqu'il a laissé traîner un trop grand bas de ligne. Alors le poisson il avale, il avale, et quand tu vois la touche, tu ferres, il a trop l'hameçon loin, alors là tu l'abîmes le poisson. Alors que si règles bien ta monture, et qu'y'a un tout petit hameçon bien comme il faut, la majorité des poissons, ils mangent toujours la queue en l'air, tu vois ? Alors t'as ton bas de ligne il est au sol comme ça tu vois ? Le poisson il arrive et il prend ton asticot. Pour avaler l'asticot, il relève la tête comme ça. Et si t'as un petit bas de ligne et que t'as un plomb de touche, dès qu'il relève la tête, tac ! T'as le bouchon... t'as une touche, là ! Que si t'a un grand bas de ligne, trop grand le bas de ligne, tu vois ? Le poisson il arrive, il prend le le l'asticot et il remonte, ben tu vois ça fait ça en fait, ça fait pas bouger le plomb de touche. Donc il se passe un quart d'heure, dix minutes, tu vois ? Et hop, il avale l'asticot, plus ou moins...

Minute 41

Et quand il avale l'asticot, il tent le fil mais c'est trop long, il est trop bas. Et là, quand tu le, même si tu prends un égorgeoir que tu fais attention, il a moins de chance de s'en sortir. Alors sans parler de ceux qui tirent, hein, ça ppfff, y'en a, à tours de bras. Voilà.

SB : D'accord.

A : ça c'est pareil, j'ai appris, ... j'étais au salon de l'agriculture, j'ai été au stand de pêche, j'ai vu des champions du monde pêche au coup, je me suis informé pour pas abîmer le poisson... et quand t'apprends, ben t'abîmes pas le poisson. Tu lui fais pas mal. ... Et ça c'est pareil, hein, la pêche ça a toujours ... depuis que le monde heu... depuis que le monde... les animaux ont toujours pêché, ... et les hommes aussi. Mais c'est pas bon, c'est comment les hommes s'y prennent, c'est ça qu'est pas bon...

Minute 42

On peut manger de la viande, hein. C'est pas ce qui va... le réchauffement climatique, ça vient pas le fait qu'on mange de la viande, ça vient du fait qu'on en mange trop ! Et qu'on la fabrique pas comme il faut, c'est ça, c'est ça. Parce que l'être humain a un rôle sur terre, c'est de réguler la nature. C'est pas anodin, hein, quand l'être humain est devenu le le le... la race supérieure. On est là pour gérer et maintenir la planète euh attractif, quoi. Parce que si y'avait pas les êtres humains, la planète, ce serait une boule de végétation hein... Alors dans le désert y'aurait le désert, dans le Mont Blanc, y'aurait toujours les glaciers, mais toute l'Europe, tout ça, ce serait une forêt, hein, ce serait une grande forêt. Y'ao plein d'espèces végétales qui s'épanouiraient pas. On a un rôle à jouer sur terre.

Minute 43

Mais on fait n'importe quoi. On le fait pas comme il faut. Et ça c'est le modernisme qui l'a, qui l'a apporté. C'est ça ! Mais bon y'a des côtés positifs, hein, mais c'est... l'être humain, j'sais pas il... pourquoi c'est devenu comme ça... j'sais pas. Pourquoi on arrive pas à contrôler cette ... on arrive pas à contrôler les humains, j'sais pas... pourquoi, j'en sais rien. On en veut toujours plus, quoi... ils en ont jamais assez les gens ! C'est ça ! C'est ça. Maintenant les gens, ils partent pas en vacances, ils emmènent pas les enfants en vacances au mois d'août, machin, ils culpabilisent. Ils sont pas... ils sont pas contents...

Minute 44

Bon alors en ville, c'est vrai que les mecs qui vivent en ville dans les barres des HLM, tout ça encore, à la limite, j'arrive à comprendre. Mais à la campagne, comme nous, chez nous, franchement... tu prends ta bagnole, même pas tu pars à pieds, tu vas en forêt, tu vas dans les bois, c'est le paradis ! Le lac de Cublize, vers la guinguette, c'est le Canada ! On se croirait au Canada, au bord de l'eau, super beau ! Ah non, les gars ils prennent leur bagnole, ils font quatre-cent bornes pour aller s'entasser sur des ... des... des ... et quand ils y vont pas, ils sont pas contents ! Et ils sont dans les bouchons ! T'as les médias qui le s'interviewent dans les bouchons, t'as sept huit heures de bouchons, en pleine chaleur, t'as les gamins, ça miaule et tout, ils sont quand même contents d'y aller ! C'est fou quand même ! Non mais franchement c'est incroyable !

Minute 45

C'est stupéfiant ! Et l'année où ils peuvent pas y aller pour x raison, ben ils se culpabilisent « tu te rends compte, on n'a pas plus amener les enfants au bord de la mer »... ppfff... non, c'est devenu, vraiment... et ça, pour changer tout ça, y'a qu'une seule solution, c'est l'éducation des enfants, des plus petits, des plus jeunes et ceux qui arrivent à naître, euh il faudrait, ... il faudrait... les... les ... les élever ailleurs que sur, que dans c'te, que dans c'te société quoi. On s'en sortira jamais... On a pris quand même conscience que il faut prendre soin de la planète, que y'a le réchauffement climatique, ben le Noël dernier que y'a eu ppffff ! Ils étaient gavés de cadeaux les gamins ! ... Et tout du platique !...

Minute 46

...Et tout des trucs qui sont inutiles... Beaucoup ! Les gens y disent « T'as vu (???) » mais personne bouge. Très peu !... Très peu, hein !... Y'a très peu de gens qui... là j'ai un voisin, j'ai des voisins qui laissent allumé toute la nuit, toute la journée... ouai ça les dérange pas, hein... y'a des gaspillages énergétiques énormes !

SB : Ouai ouai c'est sûr. OK et ben merci, merci beaucoup ! Y'a quelque chose que tu veux rajouter par rapport au...

A: Non. Non, ben si y'en aurait des choses mais faut la semaine là !... Une chose que je rajouterais, si, c'est que « aimez ce que vous avez... », les gens qui aiment ce qu'ils ont autour de chez eux, ...

Minute 47

qu'ils apprennent déjà sur un périmètre de j'sais pas on va dire allez heu... cinquante kilomètres, apprendre tout ce qu'ils ont autour de chez eux. Déjà, ça va les occuper un moment. Sur la nature, quoi, j'parle !... Alors pas taper sur le clavier de l'ordinateur pour savoir, hein, faut aller sur le terrain, se promener, écouter, passer du temps à la pêche, ... déjà ce sera la moitié de leur vie. Voilà ce que je dis.

SB : C'est un beau message... et ben merci ! Je coupe la machine.

Annexe 7 : Retranscription de l'entretien avec Bernadette

Minute 0

S.B. : Moi j'ai préparé un petit speech que je lis à tout le monde, c'est le même pour tout le monde :

Je suis actuellement dans un cursus de trois ans dans lequel je mène une recherche-action. C'est à dire une recherche de terrain sur le thème de mon choix. Je m'intéresse aux relations quotidiennes entre les humain-e-s et les autres animaux.

J'ai trente-huit ans, j'ai grandi dans l'agglomération grenobloise, dans une famille qui avait une culture de gauche. Je vis maintenant à Gaillac, une petite ville du Tarn dont les alentours sont ruraux.

Je suis moi-même végane depuis cinq ans, c'est à dire que j'ai fait le choix de ne pas manger de produits d'origine animale. Avant ça, j'étais déjà végétarien depuis neuf ans. À l'époque, ma première motivation était écologique, parce que les études montraient que l'élevage intensif était une source majeure d'émissions de gaz à effet de serre. J'ai plusieurs ami-e-s qui font aussi du petit élevage domestique et c'est pour ça que je me questionne sur le sujet, mais je préfère interviewer des gens que je ne connais pas pour éviter que l'entretien soit perturbé par des enjeux relationnels.

Je m'interroge sur l'élevage domestique à but non-lucratif, et j'aimerais mieux comprendre en particulier les relations qu'ont les microéleveurs avec leurs animaux.

Cet entretien est complètement anonyme. Il n'y a que moi qui aurai l'accès à l'enregistrement, je le retranscrirai à l'écrit. Ni ton nom, ni ton village ne seront retranscrits.

Bon alors, t'as déjà commencé un peu tout à l'heure mais est-ce que tu peux te présenter en quelques mots ?

Minute 2

B : Euh oui. Euh, par rapport à ça ? Ben voilà moi je...

S.B. : Par rapport à tout.

B : Par rapport à moi ?

S.B. : Ouaih toi. Qui t'es ?

B : B, j'ai trente-trois ans, je suis salariée... euh..., voilà je suis salariée, et à côté de mon salariat, je fais pas mal de jardin et un petit peu d'élevage domestique [rires] ... et voilà... que dire ?

S.B. : T'as une famille ?

B : Oui, voilà. J'ai deux enfants, un mari... et euh... voilà.

S.B. : OK. Tu as grandi ici ?

B : Oui ! J'ai grandi ici. Dans le même lieu où je vis aujourd'hui...

S.B. : OK... d'accord... dans la maison d'à côté, c'est ça ?

B : Oui, c'est ça...

Minute 3

S.B. : ... Est-ce que tu peux me raconter comment tu t'es lancée dans le petit élevage ? Dans le... donc c'est que tu m'as dit, t'as des poules, c'est ça ?

B : Oui... Oui oui alors en petit élevage, on a un... j'ai un poulailler avec des poules... pour les œufs. Et pis après, on a euh... en fait dans ce poulailler de départ, j'avais mes poules, puis j'ai voulu prendre quelques poulets, ... donc au début j'ai fait, j'le faisais moi, j'élevais mes poulets et c'est moi qui les... qui les tuais tout ça parce que je voulais... voilà nous on mange de la viande, on en mange peu mais celle qu'on mange euh... moi j'ai toujours eu l'habitude que ce soit celle... qu'on élevait... donc... j'ai voulu continuer là-dedans, ... et... et ensuite s'est posée la question que... le faire toute seule c'était un peu... enfin voilà ça me plaisait pas non plus de le faire toute seule, et on fait ça du coup avec des copains du village... on est trois familles... Du coup on s'est fabriqué un poulailler collectif, ...

Minute 4

... et on élève des poules sur ... enfin là on n'en a pas en ce moment hein, c'est au printemps. On a une quarantaine de poulets dans notre poulailler, et après on les garde jusqu'à l'automne...

S.B. : ... OK

B : Donc voilà, les poulets c'est en collectif et les poules pour les œufs c'est pour nous, quoi.

S.B. : OK. D'accord. C'est...

B : C'est deux espaces différents.

S.B. : C'est deux espaces différents.

B : Au départ je l'ai fait toute seule, mais je trouvais ça un peu dur de gérer toute seule le poulailler, même de les tuer hein parce que ... et du coup, on en a parlé à plusieurs en se disant ... y'a des copains qui étaient intéressés mais qu'ont pas la place, ... moi j'ai la place. Du coup, ils sont venus, on a fait un poulailler plus grand avec un grand espace dehors et ... voilà...

S.B. : ...Et ça fait combien de temps ?

Minute 5

B : Et ben, les poules euh... les poules ça fait longtemps... les poules on va dire que ça fait dix ans... que j'en ai et que je m'en occupe. Et les poulets, ... j'l'ai fait toute seule pendant deux trois ans et là ça fait trois ans qu'on le fait à... à trois familles. Voilà.

S.B. : Et tu disais que quand t'étais petite, c'était déjà comme ça que vous mangiez la... que vous mangiez la viande ?

B : Après ouaih voilà, moi j'suis issue... j'suis issue d'une famille euh...d'agriculteurs donc du coup, si tu veux, nous donc on avait... quand j'étais petite, on avait des vaches, des chèvres, ... donc déjà voilà on mangeait... le fromage, le lait, c'était de la ferme. Après, on a toujours eu un cochon. Ici c'est quand même ancré, hein, dans toutes les fermes t'as un cochon pour faire le cochon une fois dans l'année. Donc moi la viande j'ai toujours mangé heu...

Minute 6

la viande qu'on mangeait, c'était toujours la viande qu'avait été produite sur la ferme. Et du coup, nous ici quand la ferme elle a changé avec le décès de mon père, donc le cochon y'en avait plus... voilà ça s'est arrêté pendant quelques années donc voilà, moi j'ai découvert d'aller acheter euh... du fromage, du... on connaissait pas. Et pis du coup quand moi j'avais un peu... quand on s'est vraiment installé ici, quand on a refait notre maison, qu'on a vraiment reconstruit notre maison, ... je me suis dit t'faisons, voilà... c'qu'on mange, je veux au maximum que ce soit produit ici. Parce qu'on n'avait même plus de poules avec la ferme à la fin... ils avaient plus le temps d'élever des poules donc on n'avait plus de poules. ... Donc à la base,... si on recommence... donc j'ai voulu des poules, tout ça. Et après les poulets, ben oui j'voulais pas ... acheter... après, moi l'idée c'était d'en avoir un par mois, tu vois, enfin une dizaine pour l'année, mais pas...

Minute 7

on n'en mange pas tant que ça. Mais quand on en mange, on sache d'où elle vient et que... qu'on l'ai élevée ouaih... c'était (??) dans l'idée moi j'ai été élevée là-dedans donc ouaih... c'était un peu dans cette continuité-là. [rires (gênés??)]...

S.B. : ... OK... Donc euh... et du coup et dans la ferme vous... vous mangiez aussi, par exemple les petits des ...

B : Les cabris ?

S.B. : Les cabris, et ...

B : Ouaih. Ouaih ouaih, ça se faisait ouaih c'est ça. Parce que l'élevage de toutes façons, t'as toujours ce problème des mâles, hein... tu peux pas garder... et pis même les femelles, t'en gardes quelques-unes mais tu peux pas garder toutes les femelles chaque année. Et du coup, dans l'élevage, soit c'est un volailler qui vient les chercher, on appelle ça un volailler, c'est un gars qui prend les animaux qui sont nés et pis qui les engraisse derrière, et qui les vend après.

Minute 8

Soit alors, euh... moi mon père avait décidé à un moment de de de ... de transformer... ben de les garder et de transformer lui-même. Donc il faisait des ... de la viande. Et nous du coup ben voilà, oui après le cabri c'est pas notre viande préférée hein, surtout quand on était petit, c'est quand même pas... donc on avait le cabri, on avait le cochon... ben le cochon il était élevé pour ça, hein... parce qu'y'a un cochon, sa destinée elle était tracée directe... après les vaches, ça arrive que ... une vache de réforme, au lieu de... tu vois ?... elle était transformée pour nous au lieu d'être transformée pour faire du steack haché. Donc voilà... et après ... ouaih après le rapport à l'animal, moi, si tu veux, dans une ferme c'est la vie la mort, quoi.

L'autre jour on a tué le cochon, en même temps qu'on tuait le cochon, j'avais mon petit, ma petite elle a voulu aller voir, euh le cochon,

Minute 9

mon petit il était avec ma mère à regarder les cabris naître, ... tu vois ?... la vie, la mort, c'est tous les jours en fait. Enfin,... je pense qu'il y a vraiment l'éducation là-dedans, ... j'sais que ma mère quand elle a commencé l'élevage, elle nous a toujours dit en souvenir, euh... « le premier cabri que j'ai eu, le laisser partir ça a été horrible », heu... elle pleurait, tu vois ? Et pis ben elle s'y est fait parce que si elle voulait vivre vraiment de ... voilà de c'te production de fromage, tout ça, et ben voilà... après le rapport à la bête, eux, je crois qu'ils ont eu un chouette rapport jusqu'à ce que ce soit devenu trop gros, et ... et que tu vois... mais après ouaih toujours avec cette finalité que de toutes façons si, du moment qu'une bête naît pour de l'élevage, euh, de toutes façons elle est destinée à mourir, soit, ... soit en étant Transformée [rire gêné] en viande soit ... soit en partant... enfin voilà on est... c'est vrai que nous on a vraiment été élevé là-dedans quoi.

Minute 10

Après tu vois je vais pas mettre la même énergie et la même présence dans une poule, qui pond... que dans mes poulets... tu vois ?... Et les cochons là qu'on a eus, parce qu'on n'en a pas eu pendant longtemps, euh... je savais pourquoi ils étaient... tu vois ?... pourquoi ils étaient là et je savais très bien que de toutes façons on va pas garder des cochons à vie... euh.... Voilà. J'y vais mais je vais pas non-plus euh...trop passer de temps euh... avec eux.

S.B. : Donc, donc euh...

B : Mon rapport va être plus distant si j'sais que euh... tu vois ce que je veux dire ?... Voilà je suis pas non plus... ça m'fait pas plaisir, j'éprouve pas du tout de plaisir à les tuer quoi !

S.B. : Mais donc quand tu dis que tu mets pas la même énergie dans les poules pondeuses que dans les...

B : Ben si tu veux j'aurais plus tendance à apprivoiser mes poules pondeuses et... bon là elles le sont pas du tout parce que... voilà... mais je veux dire y passer plus de temps, ... à être plus ... tu vois ?

Minute 11

Que mes poulets que je sais que ils ... voilà j'vais élever cinq mois et qu'au final on va tous les... les zigouiller, ben j'y vais, je leur donne à manger, je leur parle, voilà j'ai quand même un rapport euh... mais je vais pas passer des heures à les regarder, quoi. Et les cochons, euh, c'est des cochons supers qu'on a eus, parce que c'est mon frère qui les a ramenés d'une ferme pédagogique donc c'est des cochons qui sont vraiment attachants, tu peux leur faire des câlins et tout, mais moi c'est vraiment, mais moi j'y suis pas... je suis pas rentrée trop non-plus en ... c'est un peu contradictoire peut-être mais ... voilà... j'pense y'a un moment depuis que je suis petite, y'a un détachement, enfin les animaux je les aime beaucoup mais j'ai quand même une distance parce que je sais très bien... la fin de toutes façons, mais j'pense que j'ai vraiment été élevée comme ça, j'pense que c'est une éducation. Parce que, enfin moi mes parents, ma mère elle a eu élevé jusqu'à deux-cent cabris... alors de toutes façons, quand t'en as deux.cent, t'en as marre, tu peux plus les voir, donc j'pense qu'il faut quand même être clair...

Minute 12

...surtout que si t'as une maladie qui se met dedans ils se mettent à tous crever et ça devient vite gore, donc euh voilà. C'est quand même compliqué... mais j'veux dire tu te fais vite une raison, ... enfin voilà, j pense que c'est vraiment un passage, ... moi j'te dis je leur donnais le biberon petite et deux mois après, ... t'façons un mois après, ils étaient partis, tu vois moi j'ai été élevée là-dedans. Donc c'est vrai que moi mon rapport à l'animal il est peut-être encore différent que quelqu'un qui n'a pas été élevé là-dedans depuis tout petit, quoi... mais c'est vrai que oui j'vais peut-être pas mettre le même, euh je vais mettre plus de distance avec les animaux que je sais qu'ils sont là que pour ça, quoi... J'pense, ouaih...

S.B. : ...D'accord. Eh... euh au quotidien tu peux me raconter ... ce que...

B : ce que je fais au niveau des ?

S.B. : Ouaih.

B : Ben après les poules, les poules, c'est du coup, leur donner... tu vois ? ... leur donner à manger, après c'est vrai qu'on est plusieurs à s'en occuper ici,

Minute 13

en gros on va leur donner à manger, on vérifie qu'elles aient à boire, on repaille systématiquement, ... après l'été, elles ont un parc, voir deux... on alterne, et l'hiver elles sont libres. Tu vois on a quand même... Elles sont libres sur la ferme parce qu'il y a rien qui craint en fait. Moi j'ai plus trop de culture au jardin, y'a pas de ... tu vois ? Donc y'a pas de ... voilà. J'ai une dizaine de poules, elles vacquent à leurs occupations, et de toutes façons elles rentrent systématiquement. On n'a pas de problème de renard et tout, donc elles sont tranquilles. Donc voilà pour les poules c'est à peu près ça tous les jours donc le soir, on va quand même refermer pour les courants d'air, tout ça mais c'est... c'est pareil c'est quand même de la gestion assez distante, elles se débrouillent, ... voilà... j'vais pas quand même, j'vais pas aller les câliner, j'suis pas là-dedans du tout moi, ... tu vois même avec mon chien, ou quoi, je suis pas, on est pas dans un rapport euh... moi j'ai toujours eu l'habitude d'avoir des animaux autour de moi donc ça fait partie de ma vie mais c'est pas non plus euh...

Minute 14

donc voilà et les poulets on les a environ de avril à octobre à peu près. Donc là c'est ouaih là c'est vraiment moi qui m'en occupe, moi avec les copains mais bon c'est moi qui suis sur place donc... donc là c'est une à deux fois par jour, vérifier que ... qu'ils vont bien. Leur mettre à manger, à boire, vérifier pareil que ce soit suffisamment propre et puis pareil ils ont quand même un grand parc. Là par contre, on les referme un peu la nuit au début quoi, parce qu'ils sont (??) petits... Et puis après on les laisse un peu se débrouiller aussi et ... voilà. Et c'est pareil ça c'est... ils se débrouillent quoi.

S.B. : Et du coup les poulets c'est... c'est des mâles et des femelles, y'a les deux ?

B : Ouaih ! Ouiah ouaih. Nous on les prend à trois ou quatre semaines et c'est du... c'est du tout venant comme ils appellent ça [rires gênés]... c'est pas... ouaih, c'est pas nous qui les, on avait essayé de les faire naître, mais c'est un peu compliqué, on n'est pas bien équipé.

Minute 15

S.B. : D'accord. Et les pondeuses, vous les achetez comme pondeuses en fait ?

B : Et ben... ouaih au départ j'ai fait ça, et en fait, l'idée c'était d'avoir ensuite les petits, quoi... mais le problème c'est que de les avoir achetées pondeuses elles sont sélectionnées, donc elles couvent plus. C'est une catastrophe, ouaih. Il faudrait que j'aille chercher sur un marché de bêtes anciennes une race... enfin... une race couveuse... elles ne couvent plus. Et là j'ai eu de la chance cette année, j'en ai eu une qu'a couvé, donc j'ai eu mon premier poussin... en dix ans. Non mais vraiment hein ! C'est incroyable ! Incroyable de voir ça. La sélection, est incroyable. Donc là j'espère que ... du coup que ... j'espère que... ça va mettre une dynamique dans le poulailler. C'es tout à fait possible. Là il fait trop froid de toutes façons. Mais c'est tout à fait possible que...

S.B. : Tu veux dire qu'elle apprenne aux autres ?

Minute 16

B : Ouaih ouaih, et qu'elle refasse déjà elle, et pis si moi j'en ai deux trois dans l'année, ça me suffit pour renouveler... voilà.

S.B. : Et dans ce cas-là, il faudra que tu sépares les mâles ?

B : Ah par contre oui, là tu vois je croyais que le poussin... j'étais persuadée que le seul poussin qu'est né c'était une poule. Et en fait, c'est un coq, donc là en fait je suis embêtée j'ai deux coqs. Donc là ils sont... ils ont énormément d'espace parce qu'ils vont où ils veulent, ... pour le moment ça va, là quand je vais commencer à semer tout ça moi je vais pas pouvoir les laisser dehors. Enfin ils vont être dehors mais dans leur parc... il va falloir que je voie comment ça se passe mais si ils se battent trop, je serai obligée de m'en séparer d'un... ça je le sais, ce sera pas possible, normalement un coq, ça va avec dix poules. Donc normalement, là, je peux en garder qu'un... parce que sinon ils se battent, quoi et ils abîment les... enfin ils font du mal aux poules... Pis après en plus, je vais avoir des problèmes de consanguinité,... ouaih voilà de toutes façons dans tous les cas...

Minute 17

j'avais voir à l'usage ou souvent nous, ce qu'on fait, c'est qu'on arrive à se les ... se les donner... tu vois je peux aussi le proposer à quelqu'un qui a besoin d'un coq dans son poulailler... avant... celui-là j'aurais peut-être plus de mal à le tuer que mes poulets que je sais qu'ils sont faits que pour ça quoi... lui il est né là...

S.B. : Mais du coup comment ça se fait que chez les poulets de chair, il y a mâles et femelles et que les coqs, ils se battent pas ?

B : Parce qu'ils sont tués avant. Ils sont tués à quatre cinq mois, ils commencent à ... si tu veux ils commencent mais faudrait pas qu'on les laisse un mois de plus.

S.B. : D'accord.

B : Ah bah non, ce serait carnage ! Parce que là on a à peu près vingt mâles, vingt femelles.

Ce serait... ben de toutes façons, on aurait des morts. On aurait des morts, non c'est pas possible. Ouaih ouaih ils le font pas parce qu'on les tue avant.

S.B. : D'accord

B : Donc après voilà nous on essaye de les nourrir...

Minute 18

on achète quand même du grain mais on essaye de faire gaffe à ce qu'on achète, et pis après on leur sème du blé, normalement ils ont déjà un poulailler qu'est déjà bien... bien vert ... et du coup depuis que j'ai les plans moi avec X, on ramène euh... ma collègue aussi hein, on ramène pas mal de légumes. Pis nous on a le petit lait aussi, si tu veux c'est un peu un circuit... on a le petit lait aussi des ... des chèvres... du fromage, donc les poules, elles kiffent !

S.B. : Ah ouaih ?

B : Les cochons aussi, c'est pour ça en fait ... c'est pour ça que mes parents s'étaient mis à avoir des cochons sur la ferme, c'est parce que tout le petit lait, t'en fais quoi ? ... dans l'idée c'était... voilà ça tourne... donc nous c'est ça aussi quoi, l'idée c'est que ... pareil on récupère du pain sec de boulangerie, et on le met dans le petit lait et... voilà. Donc on a aussi une démarche...

S.B. : Donc ça c'est pour les poules ?

B : Pour les poules et les poulets... ouaih...

Minute 19

S.B. : OK. et du coup dans tout ce processus, pareil tu m'en as déjà dit des petits morceaux mais c'est quoi le smoment qui sont vraiment difficiles et les moments qui sont agréables ?...

B :... [rire] ... ben les moments difficiles, ouaih le jour où on les... enfin t'façons c'est la tuerie. Enfin.. parce que d't'façons faut dire le mot, hein, c'est une tuerie, on en tue quarante d'un coup. Voilà. Après c'est sûr que comme on est plusieurs, ça passe euh..., ça passe euh..., ça passe quoi !... Et après euh... les moments sympas, c'est quand on nous... enfin les poulets, c'est quand on les reçoit, quoi, c'est vrai que c'est... c'est chouette quoi. En plus dans l'idée de... on leur offre un espace qu'est quand même sympa après c'est pour quelque mois mais on essaye de ... que... voilà ils ont quand même pas mal d'espace dehors, ... et pour les poules, ben les moments sympas c'est un peu tout le temps.

Minute 20

Après les moments moins sympas c'est quand y'en a une qui va mal parce qu'une poule à soigner, moi c'est... enfin... y'a un moment c'est pas bien possible quoi. Du moins on essaye mais... c'est plus dans de la gestion au quotidien, de leur amener un... j'veux dire quelque chose de... tu vois on vérifie qu'elles aient quand même de l'eau propre, qu'elles aient... j'pense que c'est plus là dessus, dans la prévention ... mais une fois qu'elle est malade, ça ça fait (??), ça c'est les moments moins sympas. Mais après moi le spoule sje les emmène

jusqu'au bout, j'avais pas euh, j'avais pas, normalement, moi j'l'ai jamais fait quoi. De dire, elle devient vieille, j'la tue... même en réforme, ça je le fais pas sur les poules.

S.B. : Et du coup si elles sont malades, tu...

B : Ben si elle sont malades, de toutes façons les poules ça part très vite, quoi. Donc je vais l'isoler, parce que c'est pas la peine qu'elle se fasse attaquer par les autres, quoi, mais en général le lendemain, enfin... par contre, si, oui si je vois qu'elle souffre trop, j'avais, j'avais p't'être la...

Minute 21

ça m'est pas arrivé parce que en général, j'te dis ça va vite, mais... je serai plus dans l'idée de... de moi l'abattre... pas la laisser...

S.B. : ... OK. Et le fait d'être plusieurs pour la tuerie qu'est-ce que ça change ?

B : Ah ça a rien à voir ! ... ça a rien avoir parce qu'en plus on a des rôles très... on n'a pas les mêmes car... enfin... ça vaudrait le coup que tu les interrogés les autres parce que je crois qu'on n'a pas du tout les mêmes rapport, enfin... tu vois ? On a complètement divisé les tâches, on fait chacun... ce qui nous convient le mieux, et ... du coup je sais pas comment dire mais... pis bon on est plusieurs donc euh... ben t'es dans l'élan et ... même si ben voilà, c'est quand même gore mais ... voilà...enfin... j'sais pas comment l'y expliquer [rire gêné]... c'est euh... pis t'sais moi j'ai quand même vraiment... voilà moi comme j't'ai dit moi j'ai quand même été élevée là-dedans, ... enfin, autour par exemple de la tuerie du cochon qu'on faisait une fois par an, c'est une institution.

Minute 22

C'est à dire que t'as trois ou quatre personnes du village qui viennent, t'avais des collègues, des copains qui venaient, on fait ça tous ensemble, enfin, tu vois ? Et là du coup on se retrouve un peu dans la même ambiance. On est pas que... on est pas dans le truc glauque, voilà.

S.B. : Mais tu peux me décrire un peu qu'est-ce que tu ... ton rôle à toi, c'est quoi ?

B : Moi mon rôle, là ?

S.B. : Ouia.

B : Alors, y'en a un qui va les chercher, y'en a un qui les amène tout ça, après il les tue, donc on les, on les saigne, hein. Donc ça va vite, quoi. Après on a une ... plumeuse. On passe le poulet une fois mort dans la plumeuse, après y'en a un qui finit d'enlever les plumes, tout ça, ... et moi je, nous on est deux, on vide. On les vide on les prépare, quoi. On fait ça...

S.B. : Donc vous êtes... vous êtes quatre en tout ?

B : Là on est ... on était même cinq. Ils étaient trois à aller les chercher, les tuer, finir de les préparer, quoi, et nous on était deux à les vider.

Minute 23

S.B. : OK... Et toi ça te convient mieux que ce soit pas toi qui les tues ?

B : Ouaih ! Oui par contre oui. Parce que quand je le faisais toute seule, c'est ce que j'avais le plus de mal.

S.B. : Ah ouaih ?

B : Ouaih. Non mais je te dis j'ai un rapport ambigu à l'animal [rires] c'est quand même particulier... je suis bien contente de les avoir dans mon assiette desfois mais oui j'ai quand même un rapport... ce côté tuerie, ouaih, il me dérange quand même mais... mais en même temps, je suis pas passée au stade végétarien... ... voilà [rires]...

S.B. : Ouaih c'est ... ça me questionne pas mal.

B : ça te questionne ? Ouaih, tout ça ? Ouaih ? J pense vraiment que c'est l'éducation en fait, j pense vraiment. Et pis si tu veux, après, voilà. Je suis pas végétarienne, j'ai envie de manger de la viande, quand même, mais je veux euh... c'est pas une épreuve que je m'impose mais, moi j'veux savoir ce que je mange, quoi. Tu vois j'vais essayer de produire le maximum de ce que je mange.

Minute 24

Donc du fait que je mange... enfin voilà. Je suis en accord avec le fait de manger de la viande, et ben, je veux aller jusqu'au bout, quoi. Tu vois ? Ou commencer au début et pas aller acheter ma viande... ben t'façons pour commencer au début, faut l'élever, faut la tuer, faut, et la bête euh voilà, la bête en elle-même, si vraiment je me pose sur le fait d'aimer une bête comme les poulets sur cinq mois, sa destinée de toutes façons c'est qu'elle soit tuée, tu vois si vraiment je comence à me poser toutes ces questions-là, oui je vais peut-être euh, me dire ah ouaih, tout ça, mais ... mais en même temps, vu que j'ai pas fait le pas de toutes façons d'être végétarienne, heu tu vois je sais pas comment te dire mais... voilà, je préfère l'élever... et voir la tuerie et la faire même moi-même ici, ... que... que d'aller... tu vois ?...

Minute 25

Après oui je pense que ce rapport à l'animal, ... après, est-ce que c'est vraiment le fait que je soie née dedans, je sais pas, parce que tous les autres copains, ils sont pas nés dedans... et à la limite, ils sont presque encore plus euh... distants par rapport à ça, c'est assez marrant... je sais pas... après ouaih voilà, le fait que la bête elle est là, alors si personne mangeait d ela viande y'aurait pas les bêtes, hein, du coup y'aurait pas ces bêtes-là, d'élevage, mais je me dis tant qu'à faire, elle est là, là chez nous, elle vit quand même pas mal et pis sa fin elle est rapide, quoi... on fait ça comme il faut. Tu vois, ça n'a rien à voir avec ... ben là tu vois les cochons par exemple qu'on... on les a élevés comme ça, hein on les a élevés de manière plus domestique du coup... voilà, pareil, ils avaient... ils sont dehors... enfin tu vois, elle sont deux ans ! Des cochons de deux t'en... ça existe pas ! [rires] Donc là voilà... et là on les tue chez nous... t'as pas du tout le stress de l'abattoir, t'as pas... c'est une fin.

Minute 26

On l'avait au début, on savait pourquoi elle était là et le... c'est un cheminement quoi. J'sais pas comment dire. Après nous, les poulets, dans l'absolu, on aimerait qu'ils naissent là. Alors

ça paraît peut-être encore pire mais euh... ouaih dans l'idée, oui. Tu vois ? Ils naissent là, ils... j'veux dire si pon a le soeufs, de toutes façons... voilà. Ils naissent ici, ils vivent ici, on fait en sorte que le peu de temps qu'ils vivent, ils le vivent... euh... dans de bonnes conditions. Et après, leur mort on essaye qu'elle soit la plus rapide possible et ... et au final... quand j'étais en BPREA, on avait un gars en biodynamie qui faisait des... un gars qui travaillait en biodynamie mais qui avait une ferme polyculture. Il faisait du maraîchage mais il avait aussi des animaux, tout ça, du coup nous on lui avait posée la question de l'animal par rapport à tout ça, la biodynamie comment est-ce qu'il le situait. Et il dit mais de toutes façons, enfin voilà lui c'est un peu ce qu'il disait et moi je me retrouve pas mal là dedans, quoi, cette histoire de cheminement, ben écoute, la bête elle est née sur euh...

Minute 27

elle est née sur la ferme, je l'ai élevée dans de bonnes conditions, je sais que j'ai fait les choses comme il faut, et euh... et elle finit dans mon assiette, ben ouaih voilà, c'est ... de toutes façons, elle serait pas née si l'objectif était pas qu'elle finisse dans mon assiette... et donc euh ... donc voilà ... après c'est vrai que je ferais pas ça avec mon chien, effectivement, ni avec mon chat [rires] je sais pas pourquoi je le fais avec mes poulets et mes cochons, c'est culturel...

S.B. : Pour toi, c'est que culturel, le fait que tu pourrais pas le faire avec ton chien, ton chat, mais que tu pourrais le faire avec tes poules et tes cochons ?

B : Ah oui ! Parce que mon cochon, je pense qu'il a la même intelligence que mon chien. ...

S.B. : ... donc c'est une question d'intelligence ?

B : D'intelligence, je ne sais pas, ... de... ha je ne sais pas, tu me colles, là [rires] ... ouaih ou de... d'empathie, peut-être ? Ah je sais pas...

Minute 28

... parce qu'après, on peut trouver de l'empathie dans tous les animaux, si t'apprivoises une poule, elle sera peut-être aussi empathique que ... enfin aussi... elle peut peut-être être aussi proche de l'homme qu'un... qu'un chien, j'en sais rien, ... Après je me suis pas posé la question, hein. Faut pas chercher trop loin non-plus quand même, parce que sinon [rires] ...

S.B. : Sinon ?

B : Sinon ? Sinon... j'sais pas [rires]... [rires]... là tu vas soulever des ambiguïtés, hein, je sais pas si tu vas réussir à faire la conclusion de ton... [rires]

S.B. : Ben, on verra, hein.

B : ça c'est justement le... but ?

S.B. : Pour l'instant, pas de conclusion hâtive [je ris] ...

B :... Non après moi dans l'idée que l'homme mange euh... mange de tout mais dans des proportions raisonnables, ... moi j'ai quand même pas de problème par rapport à ça...

Minutes29

Après si, quand même, il faut quand même avoir une... je pense quand même que pour l'élevage, comme ça, t'es obligée d'avoir une distance, quoi.... Parce que si tu mets trop d'empathie... enfin, pour moi, c'est pas possible ! Je te dis, je vais pas aller câliner mes poulets, quoi. Et les cochons, moi, je m'en suis pas ... voilà quoi ! ... Après... mon frère il les câline, il les tue !... Moi, ça, je peux pas. J'ai quand même, heu, ... c'est pareil c'est pas moi qui tue les poulets, dans notre groupe, y'en a un, ça le dérange pas du tout, tu vois ?... Moi, j'ai un rapport qu'est ambigu, j'te dis, la viande on en mange peu, no en mangerait pas plus, quoi.... C'qu'on fait ça suffit et... parce que oui je me pose quand même, effectivement, je me pose quand même la question... mais même quand même tu vois, ce qu'on discutait tout à l'heure sur l'élevage, quoi... avec les petits que t'enlèves des mères, qui partent... moi ça me pose beaucoup de questions. Si on reprend nous... après c'est un autre sujet mais si on reprend la ferme, nous, ...

Minute 30

...on fera vraiment en sorte d'avoir un système qui nous convient... un minimum, quoi... y'a des choses qui sont abberantes....

S.B. :... et du coup euh... si t'as pas envie que je revienne là dessus, y'a pas de soucis, mais je te pose quand même la question, par rapport à la tuerie, est-ce que tu arrives à mettre une émotion sur le... tu dis que t'aimes pas ça, et... qu'est-ce que tu ressens ? C'est quoi vraiment l'émotion qui te... que tu ressens ?

B : Qu'est-ce que c'est comme émotion ? ... Après le problème, c'est que moi je sais pas le faire comme il faut. Tu vois ? Donc euh... je suis plus dans la peur de pas le faire bien, si tu veux... après... j'ai pas envie de m'entraîner non-plus pour savoir le faire comme il faut. ...

Minute 31

Enfin, tu vois ? Parce que y'a cette étape où du coup je... ... après si, c'est un peu du dégoût quand même, quoi. À ce moment précis, là, à ce moment précis de... voilà... mais ... c'est plus ouaiih tu vois, la peur de, ... la peur de le faire mal, je préfère que ce soit fait vite, et ... qu'il ait le moins mal possible, quand même... tu vois ? J pense que c'est vraiment ça. Je saurais bien le faire, j e pense que je pourrais le faire. Mais là, je sais pas bien le faire, quoi. ... ça m'arrange de le laisser faire aux autres aussi, peut-être... ...

S.B. : ... OK ... Qu'est-ce que tu souhaites pour la société de demain ?

Minute 32

B : [rires] ... Qu'est-ce que je souhaite pour la société de demain ? Whaou ! ... beaucoup de choses ? ... par rapport à la consommation, tu veux dire ? Par rapport à tout ?

S.B. : Par rapport à tout, ouaiih... pis après la deuxième question, si je t'aurais posé, si t'en avais pas... c'est « est-ce que l'élevage en fait partie ? »

B : Ouaiih pour la société de demain, c'est vraiment le ... le collectif avec une... fer de lance sur la communication, quoi... ça je pense que... ça pourrait résoudre beaucoup beaucoup beaucoup beaucoup de problèmes. Le travail collectif dans tous secteurs, mais vraiment axé

sur la communication et... que chacun ait suffisamment d'estime d'eux-même pour pouvoir... pour pouvoir mettre... ouaih de la bonne volonté dans le collectif, quoi...

Minute 33

... j'pense, ça ça résoudrait beaucoup de choses...

S.B. : OK... mais est-ce que tu vois un modèle type, ou pas forcément ?

B : J'sais pas trop... non, tu vois je cherche, j'sais pas trop...

S.B. : j'veux dire, un modèle qui peut être imaginaire, hein ?

B : Ouaih, ouaih ouaih si ben nous, justement par rapport à un lieu comme ici, ce serait peut-être un peu l'idée, quoi, d'essayer de faire quelque chose de collectif, avec des gens différents, qui ont différents projets, autant de l'agriculture, que de la culture, que ... de l'artisanat, et pouvoir arriver à ... à... à vivre, enfin, à travailler à plusieurs les uns côte à côte et ensemble, quoi et pis justement produire euh... tu vois ?

Minute 34

Moi tu vois, c'est vrai que je suis très axée sur la bouffe, enfin c'est... voilà... la consommation. ... c'est vraiment mon... le truc qui me tient à coeur et si on arrivait déjà à produire pour quelques uns qui vivent ensemble, plus pour d'autres en surplus... mais de manière, euh de manière qu'on dépende pas... de grosse firme autour, quoi. Et je pense, ça ça peut être un modèle pour ... ben partir du petit, local, pour plus haut quoi... je pense que ce serait ça... mais arriver, tu vois, imagine déjà une dizaine de personnes, euh... arriver à ce que ça se passe bien parce que c'est... la communication, je pense que c'est la base et là, je crois que c'est le plus difficile, c'est... les bêtes, c'est de la rigolade, hein, l'homme c'est plus difficile. C'est vraiment plus difficile.

Minute 35

Donc euh... que les gens prennent pas tout ce qui est dit pour eux, ... c'est compliqué hein, selon les humeurs de chacun, ... quand on se lève le matin, c'est un sacré pari ! ... Donc... j'ai quand même de l'espoir, parce que je sais que y'a des endroits où ça le fait, ça fonctionne, ... ça demande beaucoup d'énergie mais c'est une belle énergie. Et c'est ce que je souhaite ouaih, pas mal de lieux comme ça et il peut en émerger... des belles choses. Et pis on le voit, parce que ça a déjà commencé, ça toujours existé en fait, je pense... Je sais pas si on est bien... on n'est pas si novateur que ça, hein.

S.B. : Je sais pas si c'est très comparable avec ce qui se faisait déjà avant, quoi.

B : Oui après c'est des évolutions. En communication, je pense qu'on fait que évoluer et... et ça va quand même assez vite, ces dernières années, donc c'est sûr que...

S.B. : Je pense qu'avant, heu... avant on n'avait pas le choix quoi. Les communautés étaient de fait. Alors que maintenant, c'est ... on va chercher sur facebook une nouvelle communauté... [rires]... ben j'exagère mais... c'est ça quoi.

Minute 36

B : Ouaih, ouaih. Après je me rends compte que ... c'est la base quoi parce que nous ici, la ferme que mes parents ont montée, à la base c'était pour être en collectif mais mon père il avait monté ça avec ma mère et ils voulaient s'associer... ils voulaient quelque chose, mais ils sont jamais arrivés, mais parce que les bases, elles étaient pas les bonnes ! Enfin, ... tu peux pas associer quelqu'un sur ta ferme à vouloir qu'il fasse le même nombre d'heures que toi, c'est à dire infini, et qu'il vive pas sur place, et qu'il ait pas créé le truc, et qu'il maîtrise pas tout, ... c'est impossible ! Y'en a qui y arrivent mais y'en a un qu'est laissé dans l'histoire. Et y'a des non-dits et ça pète, Faut quand même dire ce qu'il y a de vrai quand même, y'a un moment... et donc ouaih moi je souhaiterais qu'on y arrive mais c'est des heures de communications, c'est des heures de tours de table, c'est des soirées, je pense à... à mettre tout à plat parce que je pense on vraiment le ... on est l'animal le plus compliqué ! [rires]...

S.B. : Le plus complexe en tous cas !

Minute 37

B : Le plus complexe, ouaih c'est clair ! Au niveau même des relations et...

S.B. : ... Du coup l'élevage, il en fait partie de ce ...

B : Ouaih. Ouaih ouaih. Mais... sous cette forme que nous on fait actuellement... et en se posant vraiment des questions sur euh, tu vois ... par exemple pour le fromage, le fromage t'as vraiment le problème des petits, qu'est-ce que t'en fais, qu'est-ce que... enfin pour avoir du lait, les petits, t'es obligé de t'en séparer donc... tu le fais quoi... tu le gères...

S.B. : ... OK. Et dernière question, qu'est-ce que ça t'a fait d'être interviewé par un végétarien ?

B : [rires] ... euh ... [rires]... ben c'est vrai que du coup, on se... non je me suis pas privée de te dire ce que j'avais à dire, j'y pense pas, ... mais ... je...

Minute 38

... non j'y pense pas que j'ai ... est-ce que j'ai pesé plus mes mots ? J'sais pas. ... Parce que moi j'ai quand même une ambiguïté, donc euh... tu vois ? J'sais pas.

S.B. : Bon des ambiguïtés, on en a tous, hein [je ris]

B : Oui ! Oui oui voilà mais ... non non mais voilà ça me dérange pas parce que j'assume, ce que... j'assume. Tu vois ?... Moi ça me convient d'avoir de la viande dans mon assiette, donc euh... ça me dérange pas. [rires] ... après, ça me dérange pas du tout, ... qu'y ait différentes personnes...

S.B. : Et ben merci !

Annexe 8 : Retranscription de l'entretien avec César

Minute 0

S.B. : C'est parti ça tourne.

C : OK. D'ac.

S.B. : Je sais plus ce que je t'ai dit la dernière fois, mais du coup, je te lis ce que je dis à tout le monde :

Je suis actuellement dans un cursus de trois ans dans lequel je mène une recherche-action. C'est à dire une recherche de terrain sur le thème de mon choix. Je m'intéresse aux rapports entre les humain-e-s et les autres animaux.

J'ai trente-huit ans, j'ai grandi dans l'agglomération grenobloise, dans une famille qui avait une culture de gauche. Je vis maintenant à Gaillac, une petite ville du Tarn dont les alentours sont ruraux.

Je suis moi-même végane depuis cinq ans, c'est à dire que j'ai fait le choix de ne pas manger de produits d'origine animale. Avant ça, j'étais déjà végétarien depuis neuf ans. À l'époque, ma première motivation était écologique, parce que les études montraient que l'élevage intensif était une source majeure d'émissions de gaz à effet de serre. Très vite, je me suis intéressé aussi à l'aspect de la souffrance animale.

J'ai plusieurs ami-e-s qui font aussi du petit élevage domestique et c'est pour ça que je me questionne sur le sujet, mais je préfère interviewer des gens que je ne connais pas pour éviter que l'entretien soit perturbé par des enjeux relationnels.

Je m'interroge sur l'élevage domestique à but non-lucratif, et j'aimerais mieux comprendre en particulier les enjeux qui y sont liés.

Cet entretien est complètement anonyme. Il n'y a que moi qui aurai l'accès à l'enregistrement, je le retranscrirai à l'écrit. Ni ton nom, ni celui de ton village ne seront retranscrits.

C : OK. Ouaih ouaih. Mais euh rien que le prénom peut-être, non ?

S.B. : Non. Si ça te dérange pas, tu seras une lettre.

C : Ah, pas de soucis... Ah non très bien après c'est pour toi, hein.

S.B. : Ouaih ouaih, mais après euh moi je m'en souviens.

C : Ah non non écoute, je veux mon heure de gloire, je peux pas travailler dans ces conditions... [rires] ...

S.B. : en plus, il me semble que... c'est pas tout légal de ... de tuer... à la maison ? Si ?

C : Heu... Y'a une tolérance

S.B. : Y'a une tolérance ?

C : ...pour les poulets, les lapins...

Minute 2

S.B. : C'est toléré ?

Minute 2

C : J'sais que les moutons, c'est pas légal, par contre. Les moutons, c'est abattoir, ... agneaux, moutons,

S.B. : Ben en tous cas, moi je vais soutenir un mémoire qui sera archivé dans des bibliothèques universitaires et tout ça, et qui sera potentiellement mis en ligne sur internet, donc... de toutes façons, légal ou pas légal, c'est la façon de faire, c'est... c'est comme ça qu'on fait, on anonymise les...

C : Pas de soucis. De toutes façons, ouai, moi poulets, lapins, j'ai pas connaissance de ... y'a pas des... tu vas pas chez le boucher en disant « j'ai un lapin... », j'ai pas eu connaissance de ça en tous cas.

S.B. : Ouai, c'est probable que y'ait un flou juridique.

C : Clairement. Poulets lapins. Après je sais que agneaux... agneaux c'est abattoir, normalement.

S.B. : Mais vu les normes d'hygiènes de malade qui existent, ça m'étonnerait quand même que ce soit autorisé...

Minute 3

C : si c'est pour la revente, tu vois ?... Eh oui, c'est là où... si c'est pour sa conso personnelle, je pense que y'a aucun...

S.B. : Je me renseignerai. Mais après c'est pas du tout le sujet qui m'intéresse.

C : Oui c'est sûr que c'est intéressant... tu m'aurais appris quelque chose.

S.B. : Ben je me renseignerai comme ça peut-être je pourrai apprendre quelque chose aux prochaines personnes que j'interviewe [je ris]

C : Ouai mais je pense que y'a un lou à ce niveau-là, une tolérance, quoi. Tant qu'y a pas de revente... une fois qu'y a de la revente... en marché, en magasin, je pense que là les normes sont beaucoup plus droaconniennes... t'es obligé de passer par un laboratoire, ...

S.B. : ... c'est possible, ouai. Alors est-ce que tu peux te présenter en quelques mots

C : Oui.. oufff... Je m'appelle C du coup, c'est même pas mon vrai prénom, je m'appelle X-C en vrai... [rires]...

Minute 4

dit C. Je suis né à Lyon, j'ai vécu douze ans à Lyon. Mes douze premières années. Mes parents ont déménagé sur l'Arbresle, ... je découvre la campagne, Saint Germain, donc ... pis après le

lycée, ... le lycée à Tarare. Je pensais pas du tout m'installer à XX, ça me paraissait un pays de dingues. Et Tarare, c'était pas vraiment accueillant, pis finalement, je bosse à Tarare, j'habite XX et je me verrais pas habiter ailleurs [rires], ce qui est très drôle... donc voilà de citadin au départ, je me rapproche de plus en plus de la campagne, je m'aperçois, au point que maintenant on fait du jardin, on fait de l'élevage, petit élevage, euh..., le poulailler collectif, d'ailleurs, euh... la culture, puisque je fais du théâtre, et maintenant je donne des cours de théâtres, puis ... puis [métier censuré] qui me plaisait au sens relationnel et service au public, qui est en train de ... un métier en pleine mutation, on devient des commerciaux...

Minute 5

... et qui me plaît, nettement moins. Donc voilà. Pour l'instant c'est la culture qui m'attire de l'autre côté, puis toujours le... le partage. Clairement. J'ai trente-cinq ans, j'ai pas précisé mais trente-cinq ans aujourd'hui.

S.B. : Aujourd'hui ?!

C : Non non ! Non non à l'heure actuelle. Non samedi, j'en ai trente-six. [rires]

S.B. : Non sérieux ?

C : Ouaih je te promets ouaih.

S.B. : OK. Alors t'as encore quelques jours pour savourer tes trente-cinq ans.

C : Exactement ! C'est pour ça que je le dis bien ! [rires]

S.B. : ...OK donc euh... quels animaux élèves-tu ?

C : ... [rires]

S.B. : Ouaih j'ai vu...

C : (??) elles sont dans la serre... non euh c'est une autre histoire, ça. On m'a donné des poules... des poules naines, que j'avais mises dans la serre, et que j'avais bien barricadées mais ça a pas suffi pour les chats. Et donc euh...

S.B. : Pour les ?

C : Pour les chats. Qui ont été très contents de mon petit piège ... à poulets...

Minute 6

Et y'a eu ...[rires] ... un survivant. Ma fille est tombée en larmes, donc fallait pas qu'il meurt celui-là, donc euh... (??) ... et là il a passé... l'hiver au chaud, et il va retomber dans la serre maintenant qu'il est plus gros. Parce que là c'est pas des conditions pour euh...

S.B. : Et du coup ça c'est... y'en avait... y'en avait combien ?

C : Y'en avait cinq au départ ! Il en reste une.

S.B. : C'était des ... des poules pondeuses, ou....

C : Nnn... des petites poules naines, enfin non,... non elles étaient, elles avaient trois semaines donc... j'pensais les mettre bien dans la paille à l'abri, au chaud, mais euh... pourtant j'avais bien barricader quand même hein. J'avais mis une belle porte qui ... qui montait haut mais...

S.B. : ouaih mais les chats...

C : Ouaih ! C'est ce que j'ai vu ouaih ! [rires]... c'est ce que j'ai vu donc on a sauvé celle-là pour ma fille et puis euh... puis je peux pas la mettre avec les autres poules parce que elle se fait tabasser en plus... toute seule en tant que poule naine, euh... non la pauvre ! Donc la elle va réintégrer la serre et puis ... puis rester quelques temps puis on va trouver une solution cette année ouaih

Minute 7

S.B. : Parce que les autres poules, c'est des pondeuses ?

C : Oui ! Des poules rousses, des poules grises, (??) [il regarde sa chienne qui est dehors et nous regarde] « Cannelle ! »

S.B. : « C'est qui cet étranger chez moi ? »

C : Bah tu parles ! Tu parles d'un chien de garde ! [on regarde la chienne rires...rires]

S.B. : Elle est jeune hein ?

C : Ouaih, Carrément !

S.B. : Elle a des beaux yeux !

C : Et puis elle est adorable !

S.B. : ...OK...

C : revenons à... [rires] ... en tant qu'élevage, j'ai fait donc euh... des poulets, d'abord tout seul, ouaih d'abord quelques poulets ... ouaih jusqu'à six... jusqu'à six poulets environ par an... tranquillement... et puis après une dizaine, et puis après y'a eu le poulailler collectif depuis... depuis trois ans maintenant. Donc c'était une envie commune de manger des poulets pour manger notre propre viande. Clairement.

Minute 8

Et sans regrets parce que... parce que on a la chance de les mettre dans des belles conditions... de vie. De les laisser... grandir ... tranquillement pendant... ouaih, six mois, quasiment. Bien les nourrir, ... et puis le stuer dans des conditions euh... euh... les plus éthiques possibles, le plus humaine possibles, c'est jamais marrant de tuer les animaux, c'est jamais marrant ouaih. Du tout ! Mais euh... On sait pourquoi on le fait. Clairement ! On sait pourquoi on les élève et on sait pourquoi on le fait et on regrette pas quand on en mange un

plus tard dans l'année, ouaih. Donc euh les poulets, les poules,... pour les œufs, clairement. J'ai eu des poules... c'est ça en fait j'ai commencé en fait le jardin, ... j'ai pris peur, avec la crise de 2007, figure-toi !

S.B. : Ah ouaih ?

C : Ouaih ! Carrément ! Quand y'a eu la crise de 2007, j'me suis dit « merde ! Le système économique s'écroule ! ».

Minute 9

Clairement ! Et franchement, il aurait dû s'écrouler même, tu vois, j'en suis persuadé, ... et je pense qu'on a juste reculé pour mieux sauter. Donc euh... dans peu de temps, on s'apercevra qu'il était voué à s'écrouler de toutes façons. ... Donc j'ai pris peur à ce moment-là et je me suis dit « Mais merde ! Demain tout s'écroule, plus de transports, enfin plus de... plus d'échanges commerciaux ... les légumes ça pousse pas dans les supermarchés, la viande non-plus, ... comment on se retrouve ? Dans quelles conditions ? », quoi... donc c'était une peur presque panique au départ où j'ai loué un motoculteur, j'ai lancé un jardin et il en a découlé euh... tellement de choses ! Ouaih, c'est assez dingue ! Ouaih carrément ! Vraiment ! On s'y est mis au jardin avec ma femme, tu vois aujourd'hui elle est maraîchère, on s'est mis à prendre des poules, à avoir des œufs, puis les poules c'est devenu des poulets, ... on a eu quelques agneaux aussi, qu'on prenait régulièrement chez ma belle maman... voilà il en est découlé beaucoup de choses, j'ai envie de dire de ce ... de ce point d'impact et ...

Minute 10

ouaih non y'a pas de... aujourd'hui je suis content d'avoir... enfin c'est marrant que ce soit parti d'une peur, je trouve, que d'une peur y'a eu une réaction, puis euh... on a carrément changé notre style de vie, puis notre... notre ... envie d'évolution, j'ai envie de dire.

S.B. : Suite à la même chose ? Suite à cette peur de...

C : Ouaih. ... du crack ouaih clairement. Ouaih. Ouaih ouaih... Alors je l'ai peut-être pas présenté comme ça au départ à ma femme, mais [rires]... mais en tous cas ça a découlé de ça ouaih. Clairement. Ouaih carrément.

S.B. : Ouaih ben c'est chouette !

C : Comme quoi ! ... Ben voilà, aujourd'hui... quand on s'est installé ici, la priorité c'était de remettre de spoules, tout de suite.

S.B. : Ah ouaih ?

C : Ouaih. Ne serait-ce que pour tous les déchets... organiques de la cuisine. Enfin franchement c'est... quand on n'a pas de poules, j'vais chez mes parents par exemple, je m'aperçois de tout ce qu'on peut balancer, mettre à la poubelle...

Minute 11

... alors que ça pourrait partir au compost ou aux poules. C'est ... c'est ahurissant ouaih. Alors on fait tous du... du déchet, hein, ... trop de riz, trop de pâtes, ... « ah les légumes, les fruits ont pourris », tu vois ? On en fait tous, même si on y fait attention, souvent... ben c'est pas ...

c'est pas perdu quoi. Ça finit chez les poules, au compost... c'était une obligation de réduire déjà les déchets par ce biais-là, ... manger des bon œufs, y'a pas photo ! Y'a pas photo, même des œufs bio en grande surface tu vois la différence... même en petite surface, hein, même chez un petit producteur, heu... si ils sont pas mals quand même. Mais bon y'a une volonté de faire par soi-même. Clairement. Très clairement, et d'acquerrir des ... d'acquerrir des compétences. Ouaih c'est pas rien d'élever des animaux, de faire son jardin, de savoir les...

Minute 12

... les garder, les protéger, les tuer, les ... ouaih ouaih même les préparer après. C'est pas rien, c'est quelque chose que les anciens faisaient très bien, sans soucis à la campagne, ... c'est quelque chose qui s'est perdu, je trouve... depuis l'après guerre, y'a eu vraiment un eperte rapide de tous ... de tous les savoirs-faire, ... aujourd'hui, on le voit bien d'une manière globale et puis nous, d'une manière euh... que ce soit d'(???) du groupe d'amis ou même à titre personnel de reconquérir ces savoirs-faire... ..

S.B. : ...OK ... Du coup les ... les ... les poulets t'en a plus ici, ils sont tous chez B, c'est ça ?

C : J'en ai jamais eu ici en fait. J'en ai eu à Valsonne chez ma belle-maman parce que j'ai longtemps habité chez ma belle-mère, ouaih... qui avait un grand jardin, un grand terrain et puis on avait fait le poulailler... heu...

Minute 13

... ici j'en avais pas, j'ai pas le terrain pour... et y'avait l'idée de... enfin l'envie d'en reprendre ouaih. Et et on n'était pas tout seuls... on a... oui on a tout été installer chez B, et... sur un printemps, on s'est mis ensemble et on a monté... j'sais pas si tu l'a vu le poulailler ?

S.B. : Non.

C : Non tu l'as pas vu ?! C'est dommage ouaih on a monté un poulailler... parti pour durer ouaih ! [rires]... ouaih je te promets avec des troncs d'accacias... de la palette tout autour, que de la récup' en fait hein... tout en récup' mais euh... costaud ouaih. Donc c'ets choeutte. C'était une belle corvée j'ai envie de dire, parce que... ouaih les corvées quand tu les partages, ça devient toujours des bons moments... donc euh... ça c'était assez sympa à faire et puis euh... et pui svoilà après y'a plus qu'à mettre les poulets, ils ont leur système d'eau, en récupérant l'eau de pluie, ... on leur donne... ils ont déjà du terrain, normalement je sais que toute l'année y'a des plantes qui repoussent sur le terrain

Minute 14

... donc ils en ont un peu, on remet du grain bien entendu, et voilà. Après y'a une corvée à l'automne, enfin une corvée... du coup un moment sympa... [rires] enfin un moment sympa, on s'entend, où oui c'est une corvée, on sait que c'est ... ça devient un moment chouette parce qu'on le partage. On partage une corvée. Et puis voilà, ça se termine toujours par une bonne bouffe, ... une petite soirée et puis... c'est cool, quoi. Ouaih ouaih c'est ... c'est comme ça qu'on voit les choses ouaih. Clairement... tu vois pour... là je change complètement de sujet mais ici, cette maison, c'est tout moi qui ai, ... en fin c'es tout moi, on l'a fait ensemble, sauf l'électricité et la plomberie, tout a été fait par ma femme ou moi et les copains, quoi. Et notamment la maçonnerie, ... on s'est fait des grosses corvées justement le week-end, ... des grosses corvées... mais des grosses fêtes aussi derrière [rires]... c'est tellement essentiel pour ... pour lacher, et puis ça reste des bons moments, des bons souvenirs, clairement !

Clairement !... Et puis euh...

Minute 15

y'a de la satisfaction, pareil... de faire par soi-même et de toujours... toujours mieux faire... [on entend l'essorage du lave-linge] j'avais fermé la porte si tu veux pour la machine qui ...

S.B. : ouaih... OK ouaih... ... du coup j'ai des questions sur le quotidien avec les animaux, donc ça peut être euh bien de tes pondeuses, ou bien de quand t'avais des poulets, ou bien de... les réponses qui t'inspirent... comment ça se passe au quotidien ? Raconte-moi, combien de temps ça te prend ? Est-ce que c'est juste les nourrir ? Est-ce que c'est...

C : Euh whaou ! Non j'aurais pffffouff...

Minute 16

c'est plus en hebdomadaire, j'ai envie de dire, euh... pwaouh !... y'a du nettoyage, ... tous les dix jours à peu près, j'enlève la paille, je gratte, j'enlève tout, ... et je mets au compost, la paille et la fiente, ce qui est un bon activateur de compost, d'ailleurs ! [rires]... c'est clair ! Ouaih tous les dix jours à peu près y'a un gros nettoyage. Y'a des fois des traitements à base d'huiles essentielles l'été quand y'a des poux, par exemple, ça arrive, on peut pas lutter contre, donc là je nettoie tout, j'ouvre tout, ... et puis ma femme a fait un produit à base d'huiles essentielles qui ... pffou ! Ouaih qui envoit bien, et ... je laisse aérer toute la journée et ça marche très bien. Très efficace. ... Après non je... J'ai un système avec un tuyau PVC, je remplis tous les trois jours à peu près... j'ouvre régulièrement pour qu'ils aillent dans l'herbe,

Minute 17

ils font leur tour, ils grattent... non puis je veille à l'eau surtout, l'hiver. C'est presque l'hiver le plus contraignant quand il gèle. Là comme dernièrement où il faut veiller que elles aient de l'eau tout le temps... donc t'y passes au moins deux fois par jour, où tu leur remets de l'eau, des soupes de pain avec de l'eau chaude, histoire que ça leur tienne bien et que ça... et que ça, tu vois qu'ils puissent s'hydrater... t'faisons, si ils ont pas d'eau, ils font pas d'oeuf, et euh... voilà non non, c'est juste ça niveau contraintes, c'est pas bien plus... si de toutes façons, deux fois par jour, y'a le sceau des poules, y'a... y'a toujours un truc à ... à lancer dans le poulailler [rires]...

S.B. : Ah oui d'accord, des déchets...

C : Ouaih des déchets, exactement [rires]...

S.B. : OK. Et du coup, euh... tu t'attaches à elles ?

C : Ah bien sûr ! Ah bien sûr ! Tu vois c'est drôle parce que aussi bien, j'avais tuer les poulets sans... les poulets je sais pourquoi je les tue,

Minute 18

... je sais pourquoi ils sont élevés, ... c'est pas un souci pour moi, ... voilà... on les achète, on les élève, pour après les tuer, quoi. Les poules, j'y arr... j'peux pas les tuer. J'en ai qui ont quatre, cinq ans, je les tue jamais quoi... elles meurent souvent de vieillesse, ou... par un animal, c'est ... c'est... enfin moi j'arrive pas à tuer les poules, je... je m'y attache ouaih clairement. Ouaih je les aime bien, je leur parle, je... elle sont domestiquées, je les caresse, ...

ouaih bien sûr, ... alors elles ont pas de prénom chacune [rires]... mais je ... non les poules j'y arrive pas. Clairement ! Y'a même eu un coup, une poule, qui s'était cassée la patte à cause d'un chien. Elle s'était cassée la patte et donc... les poules c'est assez cruelles entre elles, hein. C'est à dire que quand y'en a une qu'est faible, les autres elles la picorent et elles la bouffent, hein clairement... euh je l'avais mis de côté, j'l'avais mis dans la paille,...

Minute 19

tous les jours je lui amenais de l'eau, du grain, ... je lui avais mis une atèle, tu vois..., je m'en suis occupée comme ça pendant presque trois semaines, jusqu'au moment où elle s'est remélangée aux autres poules et qu'on voyait plus qu'elle boitait, puis c'était reparti quoi. puis trois jours après, y'a le renard qu'est passé [rires]... ouaih ça m'a foutu les boules, ouaih.

S.B. : Il a mangé celle-là ?

C : Non non, il en a laissé très peu, ouaih. Ah ouaih c'est clair. Là ça a été un vrai massacre ouaih. Sans doute qu'il en a embarqué une et bouffé une, et le reste il a ... enfin il tue pour le jeu hein, ça vole, « couac couac », ouaih j'avais eu les boules, là. Ouaih ouaih. Clairement ! Non j'y tiens à mes poules, c'est sûr. Donc euh... si y'a bien le coq qui a un nom, on l'appelle « Romain » [rires rires]... parce qu'on a [rires] on connaît un Romain qui fait le coq [rires] donc c'était euh [rires] c'était une évidence [rires]... oui y'a ... pour les enfants, en fait...

Minute 20

... enfin les enfants, c'est important ils font leur tour et c'est « ça va cocote ? », enfin ça fait partie de leur quotidien et c'est euh... ils aiment bien y aller, ils aiment bien aller faire un tour et c'est... ouaih c'est pis je trouve que ça ... ça fait partie du quotidien et ouaih ça... je trouve ça chouette quand ils (???)... Après les animaux, tu vois, on a un chien... j'ai beaucoup eu de chiens et tu vois ici ça m'embêtait d'avoir un terrain et pas de chien, et je regrette pas du tout. C'est chouette. On a eu des chats, on a eu un paquet de chats, mais ici ils font pas long feu malheureusement... ouia ouaih on a des soucis... bon desfois la route, c'est pas souvent mais desfois ... mais des soucis avec des pièges de chasseurs. Des pièges à fouines, des chasseurs heu ... peu scrupuleux et... on a des soucis avec des chats ouaih malheureusement. Ouaih ! Et ça ça fait un peu chier... [rires]...

Minute 21

Ouah ouaih donc là on n'en a plus et ... c'est que temporaire après c'est compliqué, les enfants veulent des chats mais après les chats disparaissent, les enfants spleurent, ... nous ça fait chier aussi, ... c'est toujours un peu compliqué ouaih mais... bon. Ouaih non mais les animaux c'est important, on a eu un cochon d'inde, on a eu un lapin nain, ... qui ont tous les deux, bien vécu, ... et euh... ouaih je me vois entouré d'animaux en tous cas, que ce soit maintenant ou... et encore même peut-être plus après ouaih. Si y'a possibilité, sur une exploitation ou quoi, c'est sûr.

S.B. : OK. Et du coup quand t'avais des ...des poulets, tu t'attachais pas à eux, du coup ?

C : ... euh ... ppfff... ... si ! Y'a une part d'attachement quand même, si ! Bien sûr que si ! Ben là, pas sur ces derniers, parce que les vois pas grandir en fait.

Minute 22

Quand c'était chez ma belle mère, si parce que je les voyais tout le temps et qu'en fait... tu les

prends petits, tu les vois se développer, j'avais tendance à prendre plusieurs espèces d'époulets, les blancs, les ... les rousses, les... et tu les vois se développer différemment et, euh... ouaih si si, si si y'a un attachement et en plus j'aime bien... j'aime bien aller les caresser parce qu'ils [rires]... quand ils sont à domicile, ils sont drôles parce qu'ils se mettent comme ça... tu peux... si si, si si, bien sûr qu'y'a une part d'attachement quand tu ... quand tu les vois au quotidien. Clairement. De toutes façons, les poulets, y'a un moment où euh... où ils deviennent... coqs, hein, clairement. Et soit... ils se battent entre eux, parce qu'il peut rester qu'un... qu'un mâle dominant et dans ce cas, ... je vois pas l'intérêt, ... et en plus, non... ils sont là pour... ils sont là pour remplir le congél', malheureusement j'ai envie de dire, mais... enfin... non j'apprécie quand on en sort un du congél' [rires], j'apprécie je te garantie, enfin...

Minute 23

c'est une viande que tu... que tu retrouves pas... que tu retrouves pas nulle part, qu'a du goût ouaih, J'pensais même pas que le poulet pouvait être si bon, ouaih... J'ai toujours, jcrois qu'ependant vingt ans j'ai mangé du poulet qu'était du carton, en fait... et euh... aujourd'hui, je m'aperçois que c'est une viande goûtuée et euh qui est, qui est, qui est sympa à cuisiner ouaih... Et y'a la satisfaction de l'avoir... de l'avoir élevé, de l'avoir euh... de l'avoir... de lui avoir donné les conditions de se développer et de ... de devenir un bon poulet... Sans le forcer, ouaih. J'ai encore vu y'a pas longtemps les conditions, ... les conditions d'élevage du poulet ... industriel, mais c'est ... c'est, là on est dans l'abbération totale, là vraiment. Là c'est scandaleux, où est l'éthique et où est l'humain là-dedans, c'est pas, c'est pas normal. Là où je te rejoins, tu vois, sur le fait d'être végétarien, moi je suis complètement contre ces méthodes industrielles d'élevage. Clairement. Clairement, c'est...

Minute 24

où est... comment, comment l'humain peut... peut aujourd'hui... graisser, ouaih graisser et puis ... pousser au maximum pour... pour élever à vitesse grand V dans des conditions... qui sont indignes ... des... des animaux, clairement. Là, je suis, ... là c'est scandaleux, là. Clairement. Je j'arrive pas à comprendre qu'on en soit arrivé là. C'est abhorrant, c'est abhorrant de faire élever des poulets en trois semaines, toujours allumé pour qu'ils mangent, qu'y en ait qui soient morts au milieu, qui naissent avec des malformations, enfin qui se développent pas, quoi !... ouaih pffff, là c'est ... je trouve ça dingue d'en arriver là ! Et euh... et euh... j'aime la viande, hein, y'a pas photo !... Mais y'a toujours c'te volonté de se réapproprier, ... se réapproprier tout ça, se détacher de ça, ouaih clairement. Faire par soi et faire bien quoi...

Minute 25

L'animal, c'est jamais facile à tuer... j'trouve. C'est jamais facile, c'est pas « fti fti fti », j'fais à la chaîne, ... non, y'a toujours un côté... mais euh, je leur parle aux animaux quand je les tue en disant « Merci ! T'as... t'as été un bon poulet, on essayé de te, de te, tu sais de te faire grandir dans de bonnes conditions... euh... t'as eu c'te chance-là, par rapport à tes congénères, quoi. » Clairement. Ouaih, y'a vraiment c'te volonté de ...

S.B. : Tu peux me décrire comment ça se passe, le moment de...

C : de tuer ?

S.B. : Ouaih de tuer ?

C : Bon, on est plusieurs. Y'en a un qui va les chercher, on les suspend par les pieds. Alors là

y'a carrément une résignation de... du poulet, hein clairement. Heu comme du mouton, on en parlera après... Au moment où ils sont suspendus, il y a de la résignation, et puis là le but est de ... être le plus... le plus rapide, avoir une mort rapide. Clairement...

Minute 26

Donc on va chercher la jugulaire, ... derrière l'oreille... un bon couteau bien aiguisé... en trente secondes, c'est... voilà. Y s'vide et puis terminé... Et oui, avant d'arriver à ça, c'est vraiment, j'le prends, j'le caresse, ... euh... je le remercie pas toujours à voix haute, mais vraiment y'a, y'a... c'ets pas un moment brutal. Enfin j'essaye de pas le rendre brutal en tous cas, vraiment... Et on fait ça... on fait ça... desfois, ça peut arriver de se rater, et là ça me met dans tous mes états, quoi !... Quand j'ai... Quand j'ai raté un poulet, qui s'est pas vidé vite, ... j'aime pas la souffrance animale, quoi. Clairement. Clairement. Mais euh... j'ai essayé plein de méthodes, hein, j'ai essayé [petit rire]... de les assomer, j'ai essayé la noyade, j'ai vraiment essayé... comment trouver une méthode... la méthode la moins, ... la moins dure possible... heu... non celle de... de un bon coup dans la jugulaire, c'est la plus rapide, ... ouaih...

Minute 27

sans... sans... terminé, sans avoir à ... à faire des trucs monstrueux, quoi... ouaih c'est jamais un moment évident, quoi, à... Enfin y'a vraiment une volonté de faire ça le... le mieux possible et avec le moins de souffrance possible, clairement...

S.B. : Du coup, toi ton... quand vous le faites ensemble, toi ton boulot c'est la tuerie proprement dite ? C'est ça ?

C : Heu... c'est pas ce que je préfère, ... ça dépend, j'ai deux groupes de copains et ... j'ai d'autres copains qui en font ... sur [village]... Là, je lui laisse bien le rôle... c'est pas celui que je préfère, clairement. Après, là sur le groupe de [lieu-dit], c'est moi qui suis là-dessus, parce que... parce que... parce que je le fais bien, et puis personne ne se bat pour ce rôle. [rires]... c'est clair...

S.B. : Et alors, c'est quoi que tu préfères ?

C : Heu... puté !... heu... Tout est un peu contraignant...

Minute 28

...ppfff... vider c'est contraignant... plumage ? Plumage, c'est chiant aussi, tu me diras ! [rires] ... c'est pas [rires]... c'est pas un truc facile dans tous les cas, de... de tuer, plumer, vider... un poulet ... heu non c'est une vraie corvée, ... c'est une vraie corvée, c'est... c'est contraignant.

S.B. : C'est quoi cette contrainte ? C'est quoi qu'est dur ?

C : ... c'est... Qu'est-ce qu'est dur ?... le tout en fait, hein... c'est pour ça qu'on le fait à plusieurs en fin de comptes, ... quand t'as... quand t'as... quelque chose de dur à faire, quand tu le partages à plusieurs, c'est tout de suite plus simple. Qu'est-ce qu'est dur, ouaih ben... tuer c'est déjà... on sait ! ... Ce jour-là, on sait que c'est le jour de la tuerie, quoi mais... plumer, et encor emaintenant on a une plumeuse... plumeuse automatique, ... dans un... tambour de machine à laver... qui va bien... tout seul c'est super pénible. Je te garantie, tu prends un temps... tout est pénible, je trouve.

Minute 29

À plusieurs, c'est plus simple, chacun a son rôle alloué... voilà. Après s'il faut tourner sur les postes, c'est pas un soucis non-plus. C'est clair... Et surtout, que c'est moi, sur [lieu-dit] qui ai montré comment on faisait pour vider, par exemple... Après, j'ai appris auprès de paysans qui m'ont montré des méthodes plus rapides aussi... euh... voilà quand on partage une tâche, c'est ... oui ça reste euh... ça reste une journée corvée qui devient un moment de partage, quoi... clairement...

S.B. : ... et qu'est-ce que tu ressens pendant le, pendant la tuerie ? Tout... tout le long ?... Qu'est-ce que ça te fait ?... À l'intérieur ?...

C : Euh... c'est une partie que... non, y'a une sorte d'abstraction... on fait un peu abstraction de ça. C'est jamais plaisant, ça travaille peut-être plus avant, à se dire « Ah samedi, c'est le jour où... il faut que le matin on soit taquet, et qu'on fasse... »

Minute 30

...pff... y'a un côté triste, hein, parce qu'on sait qu'on arrive au bout et tout, ... et puis y'a un côté réjouissance, quand même malgré tout, un côté réjouissance parce qu'on arrive au bout de quelque chose. On arrive au bout de quelque chose, qu'on sait qu'on partage après... y'a aussi un côté gratifiant « regarde les poulets ils sont beaux cette année, ... ah tiens » on revient sur toute les méthodes d'élevage, qu'est-ce qui a marché, qu'est-ce qui a moins bien fonctionné, on se projette sur l'avenir, et ... y'a un peu tout ça mélangé ouai. Et puis après, y'a la satisfaction du goût d'avoir... d'avoir pour les douze prochains mois du bon poulet au congèl, quoi. Clairement. Clairement. Après, ce jour-là, j'en mangerai pas ! [rires] pendant trois quatre jours... non c'est... t'en mange spas, c'est clair !

S.B. : Pourquoi pas ?

C : Euh non ! Non ! Ça...

Minute 31

ça noue un peu quand même, tu sais c'est... c'est... pas dans la foulée ! Clairement !

S.B. : ça noue ?

C : Ouai ! Ben... t'es dans l'odeur de la viande, t'es dans, t'es quand même sur un truc qu'est... moyen sympa, quand même de tuer les poulets, c'est... même de les vider. Les vider, les plumer, c'est... après... on essaye de rendre ça sympa ... pas parce qu'on est ensemble,... tu vois on passe un bon moment, on est dehors, c'est... non non j'en mangerai pas dans la foulée, clairement. Déjà parce qu'il faut deux jours pour que la viande faisande, déjà, dans tous les cas [rires]... et pis en plus, ... pfff... ouai il faut le temps d'évacuer ça aussi. Tu vois ?... Il faut bien, allez, trois quatre jours pour évacuer ça, et ... ouai on sait pourquoi on le fait, quoi. C'était la corvée mais... après on apprécie toute l'année. C'est clair ! Ah ouai j'ai un autre type de corvée, par exemple, j'avais chercher de l'eau dans un puits, de l'eau propre à la consommation qui est magnifique, ...

Minute 32

par rapport à l'eau du robinet, y'a pas photo, et euh... c'est une vraie corvée... de devoir y

aller, porter douze bouteilles d'eau en verre, tremper sa main dedans, desfois quand il fait froid, là, ça gèle « Aahhh »... mais... toute la semaine, tu bois de la bonne eau. Tu vois, c'est... t'as cette satisfaction de dire « Ouaih ! Elle est bonne cette eau » et... c'est chouette, quoi. Je sais ce que je bois, et... voilà je suis content de ça. Je suis dans le même type de ressentiment. Y'a cette corvée qui est... qui te gèle, qui est ... pas toujours facile, mais derrière t'as la satisfaction... tout le reste du temps. Et... c'est un peu ce type-là aussi ouaih.

S.B. : Et alors, quand tu fais cette corvée d'eau, tu ressens la même chose que quand tu fais le... que pendant la tuerie ?...

C : Non ! Parce que cette corvée d'eau, je vais y aller en solo... [rires] tu vois ? Ne serait-ce que ça... non la corvée de la tuerie, non on est en collectif, ...

Minute 33

on s'entend bien, on est un bon groupe, ... y'a un côté, y'a un côté... on est content de se voir, et puis de partager ça quand même, quoi. Parce que y'a... y'a la valorisation de l'avoir fait, ... de l'avoir fait au mieux. Clairement... Et... et de l'apprécier derrière. Après le jour J, c'est... je te dis on essaye de rendre ça le plus sympa possible entre nous, mais ça reste une corvée, clairement... [rires]...

S.B. : Et tu m'as dit que tu fais... « abstraction » ? Tu m'as dit « faut faire abstraction », je crois ?

C : Euh... ouaih ouaih y'a abstraction, ouaih... ben je crois que je serais tout seul, ça... enfin... ha la la ! Euff... tout seul c'est moins joyeux. Clairement ! Et c'est quelque chose qui est... qui est... pas agréable en soi, clairement. Mais euh... quand c'est tué... quand c'est tué...

Minute 34

pour... y'a un but. On sait pourquoi, comme je te disais, on sait pourquoi on les prend on les élève, on sait pourquoi on les tue. Vraiment !... euh... là, là où j'ai du mal, ... c'est quand j'ai dû tuer pour abréger les souffrances... ça m'est arrivé... aussi bien sur une poule, que sur un mouton, une fois. Et ... là, c'est très très dur. Là, y'a pas de (???), là, ... c'est la vraie tristesse ! ... vraiment !... C'est très très dur de tuer quand c'est pas pour... pour la volonté, derrière de... d'avoir de la viande. Tu vois, c'est vraiment tuer pour abroger une souffrance, là, je suis dans la tristesse, ouaih clairement. Ça m'est arrivé deux fois, c'est dur.... J'ai pas cette difficulté quand... quand... quand vient l'heure de tuer les poulets, par exemple. C'est... on le sait. C'est pas ce qu'il y a de plus agréable,

Minute 35

mais c'est pas ce qu'il y a de plus dur non plus. Tu vois ?... Et pis l'abstraction vient du fait du nombre, en fait... C'est... c'est moche à dire, hein mais quand t'en fais... quarante, c'est pas pareil que quand t'en fais deux... et y'a... c'est moche à dire, hein, j pense que y'a vraiment un truc comme ça, mais... là où j'ai pu..., là où j'ai pu... avoir les boules, c'est ... j me souviens une fois, un agneau qui était mourant, qui ... et qui au petit matin, il en pouvait plus, et ouaih. Ouaih ouaih, j'ai... j'ai dû le tuer pour... pour l'enterrer, et là c'est... j'en ai eu gros là, clairement. Clairement. Parce que c'était pas son heure, c'était pas ce but-là... « qu'est-ce que j'ai... » et pis j'ai raté quelque chose, quoi. J'ai raté quelque chose, c'était pas comme ça que ça devait se passer... c'est... ouaih là c'est... là y'a rien de gratifiant, y'a une remise en cause, tu te dis

Minute 36

« merde ! Putain ! Où c'est que je me suis planté ? Pourquoi est-ce qu'elle est morte de maladie ? Pourquoi est-ce que... », c'était pas... c'était pas le but... c'est pas pour ça que je les prends, et ... y'a aucune valorisation, gratification (??) à ce moment-là ouaih. Après, quand c'est, quand c'est l'heure et que c'est pour remplir le congèle, ... parce qu'en plus, ouaih comme je t'ai dit, ils vont se battre entre eux... parce que... parce que la loi de la jungle, hein, t'façons [rires], tu peux pas mettre trente coqs ensemble, quoi... euh... oui j'ai moins de scrupules, enfin j'ai moins de scrupules, c'est le moment quoi... c'ets mon... c'est mon rôle à ce moment là, quoi.

S.B. : En fait, j'ai pas vraiment compris, quand tu dis « abstraction » ? ... C'est abstraction de quoi, précisément ?

C : Euh... ppfff... euh...

Minute 37

c'est abstraction de... oui de reconnaître qu'on fait une tuerie de masse. Clairement. Ce jour-là. Après, y'a pas... on n'est pas... on n'est pas... dans les abattoirs où... là p'tain... non mais j'reviens... y'a toujours pire ailleurs, tu vois, on en revient toujours plus facile d'aller voir le pire ailleurs. Non y'a abstraction de... oui on tue en masse, ouaih. Clairement. Ça on essaye de pas le reconnaître... après ça comme je te dis, heu...

S.B. : tu penses ?

C : Ouaih, ouaih, j'pense ouaih ! Ouaih Parce que c'est... c'est pas rien !... C'est pas rien, tuer quarante poulets, grossièrement, c'est pas rien quoi... euh... après comm e je te dis, y'a eu des méthodes d'élevage qui ont été chouettes, ... ils en arrivent au bout de leur cycle avant de... avant d'en arriver à s'entretuer. Et... et on fait ça de la manière la plus humaine possible en tous cas j'ai envie de dire, la... la moins douloureuse et ... et ouaih ! Donc y'a une part d'abstraction de...

Minute 38

de... de... pas de la gravité, mais de ce qu'on est entrain de faire. J'estime pas que ce soit une gravité parce que... hum... clairement, je préfère mille fois, vraiment, tuer moi-même les quarante poulets et qu'on... qu'on fasse ça ensemble et qu'on le partage, plutôt que d'acheter quarante poulets en grande surface. Ouaih ouaih, s'il faut... s'il faut choisir, y'a pas photo mais jamais ! Ça j'reviens pas dessus !... Donc tu vois, y'a une part d'abstraction parce qu'on sait aussi, on a conscience de pourquoi on le fait...

S.B. : ... d'accord, je... je vois. [il rit] ... Et est-ce que tu arriverais à mettre une émotion sur... sur le moment de la tuerie ?... Est-ce que t'arrives à nommer une émotion ou plusieurs...

C : Ouaih y'en a plusieurs, ouaih.

S.B. : que tu ressens ?...

C : Ben je reviendrai sur... sur plusieurs que j'ai déjà... que j'ai déjà nommé. C'est à dire que

y'a toujours une gratification...

Minute 39

d'arriver au bout de ce cycle et d'avoir bien fait... y'a toujours une part de... un petit pincement au coeur quand même... parce que y'a une part... y'a une part d'attachement quand même. On se démène pour leur faire un bel enclos, pour le snourrir, toute l'année, on se démène pour... quand y'en a un qui part, on remet de l'eau, on amène les légumes tu vois, ma femme ramène des légumes du potager, beaucoup de courgettes, ... on les coupe en deux, on leur donne... y'a vraiment... oui oui si si, y'a une part de quotidien, clairement, euh..., donc tu vois y'a un pincement au coeur toujours. Après, y'a ... y'a toujours une part de ... c'est moche, hein, mais une part de petite joie, parce que on partage ça, on est dehors, on est ensemble, donc c'est des corvées qui deviennent, ... qui deviennent des moments sympas, quand même... et... ouaih sentiment de partage de toutes façons, clairement. Non mais voilà, y'a... finalement, le triste...

Minute 40

...n'a clairement pas le dessus sur le côté gratifiant et joie du moment... [rires]...

S.B. : ... et euh... le moment même vraiment de... de tuer, si... si tu... entre le... enfin moi ce que je considère comme des émotions, c'est vraiment la joie, la peur, la tristesse, le dégoût, la surprise, ... c'est vraiment des ... le pur... le pur ressenti interne, tu vois ?

C : Ouiah ouaih. Ouaiih ouaih !

S.B. : T'arriverais à mettre des mots là-dessus ?...

C : ... le dégoût, il vient si je me rate... par exemple... si je viens piquer un poulet et que trois minutes après il est encore vivant, ... et qu'il faut que j'y retourne, là ouaih, il peut y avoir du dégoût ouaih. Clairement. Clairement, mais c'est... plus envers moi, de m'être raté ... ouaih parce que c'est pas ce que je veux.

Minute 41

Clairement... C'est plus là où... ça m'arrive heureusement pas souvent, mais... c'est plus là où ça noue vraiment parce que j'me dis... « Putain ! Non ! J'suis pas... »

S.B. : Ce serait pas de la culpabilité, dans ce cas-là ?... si tu t'es raté ?...

C : Ouaih ! Ouaih !! Et pis ça me blesse, quoi ! Clairement ! Clairement !... Ouaih j'ai les nerfs, mais contre moi ! Clairement !

S.B. : Donc de la colère ?

C : Ouaih. Contre moi, ouaih ! Ouaih c'est quelque chose de, ouaih sur le moment ça me bouffe un petit temps, ouaih, clairement... parce que je... j'ai pas été bon... le but c'est pas que ça traîne et que...

S.B. : Tu t'en veux, quoi ?

C : Ouaih ! Alors ça arrive pas souvent, mais quand ça arrive, c'est quelque chose qui est fort.

Euh... après non de la joie, c'est quelque chose qui est un peu fort,... non la satisfaction, mais c'est pas un sentiment. La satisfaction de bien y arriver, de partager ça, de, de savoir pourquoi on le fait...

Minute 42

... la joie de partager, d'être dehors, entre amis, ... de savoir qu'on est bon là-dedans, qu'on l'a bien fait, ... qu'on va les partager et les apprécier après, ... ouaih ouaih ouaih, y'a un côté de joie, de satisfaction, ouaih clairement... euh... l'amour ? Non l'amour... [RIRES]... l'amour, d'être avec les autres ? D'avoir si tant de poulets [RIRES]... ouaih ouaih non. D'la peur ? Non d'la peur y'en a pas, non. Sauf la peur de se rater, ouaih clairement. De faire souffrir la bête... euh ... Si il devait y avoir du dégoût ? Non c'est plus l'odeur de la viande des entrailles qui... qui... je te dis tu le manges pas tout de suite, quoi... si vraiment on devait aller chercher là-dedans... je crois que... ouaih voilà... si, c'est vrai que c'est un mélange de tout ça en fin de comptes. Après c'est pas un moment que...

Minute 43

là je sais qu'on va le faire cette année en septembre, euh... c'est un moment que... ouaih que... que j'attends mais sans appréhension non-plus... [rires]... Non non après, je peux comprendre, je peux comprendre... je comprends en tous cas ton message et ton... ta philosophie de ... de quelle manière on peut contraindre le monde animal à ce qu'on l'élève comme ça et qu'on... qu'on... ouaih pour se nourrir soi, ouaih c'est un peu... on a modifié le fait de la chaîne alimentaire et on l'a poussé à l'extrême au niveau de la société, je trouve. Ouaih clairement. Clairement, après y'a... c'est vraiment pour ça qu'on le fait, y'a un respect de l'animal,

Minute 44

...vraiment. En tous cas, on essaye vraiment de respecter l'animal dans... on n'en mettrait pas quatre-vingt dans un enclos qui peut en accueillir quarante. Clairement... pour avoir plus. Alors on travaille pas dans un système financier pour en revendre, pour se faire de la gratte, ... pour aller toujours plus loin. Clairement... non y'a pas... y'a vraiment cette envie, ce besoin, de ... de récupérer des savoirs-faire, de savoir faire par nous-même... de le faire bien, de le faire dans de bonnes conditions, ... même d'offrir une belle existence aux animaux pendant la période où on le sélève, ouaih. Clairement... Avec une finalité au bout, quand même, qui est celle de... de nous nourrir. Ouaih je suis pas prêt en tous cas aujourd'hui, à... à me passer de viande... ça pourrait être une réflexion... ma fille a cette réflexion. Vraiment, Je trouve ça chouette. Après, faut qu'elle le compense par...

Minute 45

par d'autres sources de protéines, de vitamines, ... ce qu'elle fait pas encore. Je comprends. Franchement, plus ça va, moins on mange de viande, ... assez bizarrement, tu vois on en élève mais on en mange de moins en moins. Après, ce qui me... ce qui me tue, c'est vraiment... nos méthodes de consommation et d'élevage en intensif, industriel, enfin c'est... là mes limites sont dépassées depuis très longtemps ! Qu'il soit sur les oeufs, que ce soit sur le poulet, que ce soit sur les cochons ou le bétail, les abattoirs, les méthodes. Là ouiah y'a... là je rejette ça vraiment... massivement. Et euh... y'a aussi pour ça que j'apprécie... qu'on fasse par nous même dans les meilleures conditions, en tous cas... et... et avec amour de la bête, ouaih clairement. Ouaih y'a vraiment... ouaih !... On essaye vraiment de ...

Minute 46

en tous cas, j'essaye vraiment d'avoir... enfin, j'ai du respect pour les animaux, clairement, que j'élève. Franchement ! ... Et... même si la finalité est qu'elle me nourisse, ouaih ! [rires] ... clairement.

S.B. : Et du coup, ... qu'est-ce qui fait que tu te sentes légitimes pour les tuer et les manger ?

C : Qu'est-ce qui fait que je me sens légitime ? ...Whaou ! [RIRES] C'est une bonne question, ça !... Qu'est-ce qui fait que je me sens légitime ? ...euh... ce qui me légitimise plus, c'est d'être hors-système en fin de comptes... dans ce coup-là... après, j'sais que... c'est plus par rapport à l'animal que tu me poses cette question ?

S.B. : Tout à fait.

C : ...euh... Qu'est-ce qui me rend légitime à les élever, les tuer, quoi ?... Wwhaaou ! [RIRES]... j'en sais rien !... j'en sais rien... euh je reviendrai sur le fait que...

Minute 47

je veux plus consommer de la viande telle qu'on nous la propose, ... je veux aller en chercher une qui a eu le temps de ... de grandir... une qui a eu de... de l'herbe dehors, de l'extérieur, du soleil, de la pluie... une que j'ai regardé grandir et à qui j'ai donné les meilleures conditions, pour ça. Et... y'a un côté comme les plantes en fin de comptes, pour moi en tous cas, les plantes quand tu leur donne le temps de pousser, de grandir, quand tu leur laisses le meilleur terreau, tu fertilises le sol, je parle d'engrais hein, je parle d'engrais verts, je parle de fertiliser des beaux sols, quoi, et tu lui laisses le temps d'arriver à maturité, ton légume il a un autre goût que celui qu'on peut proposer en grande surface, quoi. Et puis y'a une satisfaction d'avoir fait pousser ses légumes, ses tomates, ses courgettes, là on est un peu dans le même domaine. On reste dans le domaine de l'alimentaire, bien que... ce soit de l'animal. Clairement.

Minute 48

Ouah, y'a une volonté de laisser le temps et de donner les meilleures conditions, pour avoir... pour avoir un aliment qui a le meilleur goût et y'a pas... y'a pas photo, quoi. Y'a vraiment pas photo, quoi. Ah ouaih !

S.B. : Donc pour toi là... donc c'est ça qui... qui légitime ... le... ?

C : ma consommation [rires]... ouaih ! Peut-être ouaih dans un sens, oui ! On va pas, ... on va pas...

S.B. : Je te formule la question très différemment pour ...

C : j'veux bien ouaih.

S.B. : Donc tu vas peut-être être choqué mais c'est juste pour mieux comprendre euh...

C : Oui oui vas-y !

S.B. : ... la différence avec un humain. Est-ce que tu pourrais, si c'était nécessaire, tuer un humain qui a été élevé dans de bonnes conditions et qui va souffrir quelques ... [IL RIT]... quelques dizaines de secondes ?

C : Jamais ! [rires]

S.B. : Pourquoi pas ?

C : Parce que je veux pas le bouffer l'humain ! [rires]...

Minute 49

... si je devais bouffer un humain !?

S.B. : Ouaih c'est ça. Tu vois en fait, c'est une question qui n'a pas lieu d'être, c'est juste pour t'aider à pousser la question de la légitimité et parce que c'est une question qui m'intéresse.

C : Je sais. J'me doutais que tu voulais aller là-dessus, sur ce terrain... euh... bien sûr, bien sûr, bien sûr... euf... ouff !!...

S.B. : C'est dur, hein ?

C : Ouaih, je sais, je sais, je sais !... euh... j'ai conscience que... que l'animal a des émotions. Pour moi c'est sûr et certain ! Enfin, on le voit qu'elles animaux, ils ont chacun leur caractère, ... chacun leur tempérament, chacun réagit différemment, et euh... c'est sûr. C'est sûr !... ouaih après moi, y'a une histoire de chaîne alimentaire. [rires] ouaih... non... j'm'attache, vraiment... aux animaux.

Minute 50

Franchement, je crois... que je m'attache vraiment aux animaux et euh... ça me fait un peu de peine que leur vie soit... soit limitée à ça, ... après pour les poulets, ils vont... ils vont s'entretuer... parce que la nature est cruelle... par nature, justement... mmhhh... les poules, je le fais par exemple, je les laisse mourir de vieillesse... y'a aucun... y'a aucun intérêt alimentaire autre que les œufs, pour les poules... même si elles font plus d'œufs, je les garde ! ... [rire]... euh... Qu'est-ce qui me légitimise de pouvoir les élever dans de bonnes conditions et de les tuer après ?... euh... ça serait moche de te dire que je leur laisse la chance d'avoir des conditions de vie, avant d'être tuées. ... euh ce qui légitimise, c'est que... si je le fais pas avec les bêtes que j'élève moi-même, j'les ferai avec des bêtes que j'ai pas élevées, qui sont sous plastique, et qui elles auront vécu dans des conditions... abominables.

Minute 51

Et qui seront mortes dans des conditions cruelles, vraiment ! Parce que je suis pas prêt aujourd'hui, à me passer de viande... Et je préfère nettement élever, ... prendre conscience en tous cas de l'animal et de ce que je fais, pour avoir ma viande, parce que c'est pas que d'aller en grandes surfaces et d'acheter une barquette sous plastique et de dire « Ouaih... c'est rien c'est de la viande ». Non je sais d'où ça vient... j'sais d'où ça vient, je sais ce que ça ... ce que ça a induit, clairement. De devoir l'élever et de devoir la tuer. Je sais ce que... et c'est pas quelque chose de gratuit... et... et... c'est prendre conscience de ça. Oui clairement, j'ai conscience de... de ce que c'est de devoir... de ma viande, de pourquoi... ce que je dois faire pour l'avoir, quoi. Je pense qu'esi chacun prenait conscience de ça aujourd'hui, au niveau... au niveau global, ...

Minute 52

y'aurait des modifications dans les comportements alimentaires. Ou en tous cas, on consommerait beaucoup moins de viande. Je pense. Donc aujourd'hui, je suis plus dans cet esprit-là de consommer moins de viande... mais euh consommer de la viande, de la bonne viande en tous cas... que j'aurais pris soin d'élever, et que j'aurai tué aussi parce que ... je sais ce que c'est... je sais pourquoi... enfin je sais pourquoi je le fais parce que j'aime la viande, hein. Clairement. Et j'aime la bonne viande, de préférence, ... mais j'ai conscience de ce que ça... de ce que c'est... de pourquoi... de ce que c'est de la viande dans l'assiette, de ce qui faut faire avant. Clairement... Et c'est un truc important, je trouve. C'est un truc important, après, je te dis pas que ce sera comme ça... si ça se trouve tu reviens dans ... dans dix quinze vingt ans, je te tiendrai un autre discours, hein... en disant « je produis plus » ou... oui, peut-être que j'aurai une autre philosophie à ce moment-là.

Minute 53

Pour l'instant, c'est pas le cas... Mais ma philosophie elle est vraiment de sortir de ce système qui... qui réduit les animaux à juste un outil alimentaire. Clairement. Sans prendre conscience, sans prendre conscience de... de la vie animale en tant que telle, enfin c'est... ouai c'est une abomination pour moi de voir ces élevages, et ces conditions d'élevage, et ces conditions d'abattage. Pour moi, ça c'est une abomination. J'essaye de... j'essaye de me passer de ça le plus possible, de le faire pour moi-même, en ayant conscience de ... de tout ça quoi ! De ce que c'est d'élever, de ce que c'est d'être exposé à la maladie des animaux des fois, ... ou aux prédateurs, hein parce que comme je te dis la fouine ou le renard... ça fait partie du cycle aussi, hein, il en faut pour tout le monde. Mais ça fout les boules quand même. Mais... ouai ! Laisser ...

Minute 54

laisser en tous cas, laisser l'animal... arriver à... au bout de son cycle, enfin au bout de... c'est là peut-être où on n'est pas d'accord ! [RIRES]... mais euh ouai de devoir le tuer, c'est ouai, c'est une vraie prise de conscience de ce que... de ce que... de ce que c'est... et de... comment j'ai ma viande dans l'assiette... ... non mais c'est pas rien, les légumes poussent pas dans les grandes surfaces, et la viande, c'est pas sous des barquettes tout de suite, quoi...

S.B. : ...du coup t'en achètes plus du tout de la viande... industrielle ?

C : Industrielle, non ! Après je te dis pas que je prends pas du bœuf, ... élevé dans le coin, ... que ce soit chez le boucher à Tarare, ou à « Coin des fermes », tu vois ils ont... de la bonne viande... ouai je limite en tous cas... au mieux j'essaye de limiter. ... Tu vois si...

Minute 55

ben y'a [le frère de B] qui va faire du cochon, ... et j'vais prendre... pareil, je sais dans quelles conditions ont vécu ses bêtes, et ... ouai je sais ce qu'il en a fait, je sais que lui aussi, c'est compliqué pour lui... de devoir... devoir tuer le cochon et euh... au final, on sait ce qu'on a dans l'assiette, on sait dans quelles conditions, et euh... on sait que c'est pas aux antibiotiques, on sait que c'est pas en batterie, on sait que c'est pas à la lumière artificielle, on sait que c'est dur de tuer, de faire, ... de transformer mais... on a conscience de ça en tous cas. On a une conscience et... on limite notre consommation par rapport à cette conscience j'imagine, ouai... en tous cas, ouai, de plus en plus dans la bouffe industrielle, ... sur les steaks hachés... sur les [rires]... non non ça ... ça disparaît de plus en plus de l'assiette, quoi !...

Minute 56

S.B. : Et tu disais que t'en manges moins de la viande, c'est... pourquoi ?

C : ... y'a le... y'a le côté financier... [RIRES]... déjà ! Ouaih mais déjà ! Et on revient toujours au côté, « manger moins pour manger mieux ». Ouaih, plutôt que ... d'arriver au système à l'américaine où on mange quatre kilos de viande par semaine... élevée... élevée aux antibiotiques et puis au soja... au soja OGM dans... dans des vallées où t'en entasses des milliers, enfin c'est... là t'en arrive à des abérations où il leur faut trois mille litres pour faire un kilo de viande... dans des régions qui souffrent de sécheresse, enfin là... on arrive à des trucs DINGUES ! Non non autant... au lieu d'avoir autant à manger... cinq cent grammes par semaine, de la viande qui est beaucoup plus saine et dont on a conscience de ce qui faut pour l'avoir, quoi... et puis qu'est meilleure au goût ! [rires] je suis désolé...

Minute 57

c'est comme pour les légumes, des légumes qui sont bios, qui sont élevés dans de bonnes conditions avec des engrais verts, à qui on laisse le temps de pousser et du soleil naturel, c'est pas, c'est pas... c'est comme du légume hors-sol... sous serre chauffée, enfin... c'est ... c'est pas pareil quoi. Et là, on est dans le « c'est pas pareil » aussi quoi.

S.B. : ...OK... [il rit]... donc tu m'en as déjà dit pas mal mais, je te pose la question : qu'est-ce que tu souhaites pour la société de demain ?

C : Rhooh punaise ! ... Non ! Non non, je t'ai pas dit... tout ! Moi, le problème, c'est qu'aujourd'hui, pour la société de demain, ... elle est pas en conscience du tout, notre société... mais vraiment ! Je pense que tout est trop simple !... trop simple, plus de contrainte, tout est là ! Tout est tout cuit dans la bouche, vraiment !... j'en suis au stade où...

Minute 58

j'espère plus grand-chose de la société de demain, ... d'aujourd'hui en tous cas, j'espère plus grand-chose de la société... je pense que pour qu'elle ouvre les yeux, qu'elle se rende compte des choses, il va falloir... on revient sur cette histoire de crack, il va falloir en tous cas... un gros coup de... un gros coup de pied dans le cul mais même ... ce serait même un gros coup de poing dans la gueule, ... quelque chose qui va nous assommer, ouaih ! ... Je pense que... pour qu'aujourd'hui la société ouvre les yeux, se relève et reprenne ... redevienne actrice, en tous cas, de ... des enjeux, de ce qu'elle souhaite, et puis même de reprendre conscience, il lui faut... il lui faut un gros coup de poing dans la gueule. Et je pense que [rires], c'est moche mais je pense qu'il faudra en passer par là, je pense que ece stade-là n'est plus très loin, ... et qu'on va tous en prendre ... plein la gueule, hein ! Donc pas que la société, ce sera tous hein, à tous les niveaux. Y'en a forcément qui s'en sortiront mieux que d'autres... Et je pense qu'on va tous, tous en baver...

Minute 59

et ce sera un mal nécessaire. Donc la société de demain, je lui souhaite de... de retrouver... la difficulté des choses... se rendre compte que... rien n'est si simple ! Rien n'est si simple !...Et que c'est trop facile... « j'me chauffe, clitch ; je veux de l'eau, chlouc ; je veux de la lumière, clac ; je veux à manger, je vais en grande surface » et c'est TROP simple ! Et on perd conscience de tout ce qui nous entoure et tout n'est que marchandise. Et... et ouaih je lui souhaite de reprendre conscience de ça et de redevenir actrice de... de sa vie de ses enjeux, de

ses envies... et voilà ce que j'espère de la société de demain, c'est qu'elle se prenne un gros coup de poing dans la gueule, et qu'elle s'en relève avec les yeux ouverts. ... [RIRES] Ouuaiah, c'est un peu radical, comme discours, mais c'est ce que je lui souhaite VRAIMENT !... ce sera jamais,...

Heure 1, minute 0

ce sera pas un moment facile, on est... c'est jamais bon de se prendre un coup de poing dans la gueule mais ça va être l'heure, je pense... [rires]

S.B. : Ouaih ouaih. Et du coup, l'élevage en fait partie ? De la société de demain ? De celle que tu souhaites ?

C : L'élevage à petite échelle, ... comme c'était avant en fait, hein.

S.B. : Comme tu fais toi ?

C : Comme je fais moi, ... ouaih... ouaih oui. Je trouve ça bien que quand je vois des villages qui offrent des poules à chaque maison, ... en échange que chacun fasse un poulailler, j'trouve ça chouette, que les gens reprennent conscience, juste de ça !... Qu'ils déchets alimentaires ça finit pas à la poubelle, y'a... du compost... les œufs on peut les avoir chacun dans son jardin, ... ouaih de l'élevage de petite échelle, des petits jardins, qu'eachacun reprenne son coin de jardin, ... j'pense que... même au niveau familial c'est plus compliqué parce que... parce qu'on a aujourd'hui des plus grosses densités de population, mais...

Heure 1, minute 1

... des ...des exploitations aussi... de taille humaine. Demain y'a la solution de, la clé même de tout... je pense qu'on va... il faut revenir, arrêter les grosses... exploitations à mille vaches, à 800 hectares... enfin là j'en rajoute un peu mais... j'pense qu'edes chose sà taille humaine, ouaih clairement. Le petit exploitant qui a douze ou vingt vaches, ... celui qui a... vingt moutons. Celui qui a un hectare et demi de cultures de... de maraîchage... ouaih j'pense que... la multitude de ça, en tous cas, sera... redevenir autonome alimentaires, reprendre conscience de ça, revenir à quelque chose de plus sain et puis de ... qu'on arrête avec le financier. Clairement... Qu'on arrête avec le financier, avec la productivité, qu'on laisse le temps aux choses, ...

Heure 1, minute 2

qu'on revive avec les saisons... parce que là de voir de s'fraies au mois de février maintenant, QUOI ?! [rires]... voir des tomates au mois de décembre, enfin non ! Non non ! Faut arrêter tout ça, faut arrêter tout ça. Ouaih revenir à du terre à terre, ouaih. Revivre avec les contraintes de la nature... arrêter de domestiquer tout... et de croire qu'on PEUT tout domestiquer, ...[rires] finalement le spoules c'est de la domestications aussi, mais... mais... en conscience. En tous cas revenir à des choses où ouaih... où le spoules on les appelle par leur nom, les vaches aussi... et que on en prenne soin... qu'on prenne soin même si y'a une finalité alimentaire à la fin, Ne serait-ce que ça, ce serait déjà un énorme pas. Clairement... [rires]

S.B. : Et dernière question : Qu'est-ce que ça t'a fait d'être interviewé par un végane ?

C : Euh c'est... c'est difficile desfois de parler de viande. Tu vois ?

Heure 1, minute 3

... du goût de la viande ... ou de ... odeurs d'entrailles et tout, alors que je sais que t'es loin de tout ça. Après... rien d'autre.

S.B. : Pourquoi ? Pourquoi c'est difficile ?

C : ... Parce que quand je le dis, je vois les odeurs, je vois le truc... et je comprends que pour toi ça puisse être une source de dégoût tu vois parce que parce que t'es loin de tout ça maintenant et... et la souffrance animale est quelque chose qui te parle énormément, j'imagine, ... même certaines choses que j'ai dû te dire qu'ont pu te paraître abhorribles, j'imagine, pour toi, alors que pour moi, ça semble normal. Ouai c'est plus ça, c'est plus... comment dire... ouai... non non j'essaye d... oui j'devrais pas en fait [rires], j'devrais pas, y'a un côté ou oui je ... j'aime prendre soin de l'autre. Et j'aimerais pas... enfin je t'ai tout dit quand même mais ... non après ça fait rien d'autre de parler à un végétarien où t'...

Heure 1, minute 4

[rires] t'es quelqu'un de très sympa, t'es... t'es un être humain comme les autres, et après au contraire, c'est... c'est une philosophie que je respecte énormément. Vraiment. Vraiment, de dire que l'homme est né... cueilleur... et puis... comment c'était ? On faisait de la cueillette au départ, hein ? Cueillette, du fruit...

S.B. : Moi personnellement c'est pas ma philosophie ça hein, ...

C : Non non mais euh... n'empêche que y'a... y'a encore quelques milliers d'années en arrière, on faisait que de la cueillette et un petit peu de céréales et euh ... et c'est venu au fur et à mesure la domestication de... du loup, puis des poules, puis des ... des chevaux, de la vache... oui euh... normalement, naturellement en tous cas, l'homme est ... fait pour ça et... ça explique bien des maux j'imagine... en tous cas je respecte le fait de manger que des légumes et de prendre conscience que...

Heure 1, minute 5

en tous cas ne serait-ce que au niveau... réchauffement climatique, je crois que c'est vingt pour cent des émissions...

S.B. : ouai quelque chose de cet ordre là...

C : Ne serait-ce que pour l'élevage.

S.B. : Et encore je pense qu'on ne compte pas tout ce qui est... tout ce qui est conditionnement, réfrigération, transport, ... qui demande des chaînes alimentaires hyper énergivores comparées à tout le reste quoi.

C : Bien sûr

S.B. : Je pense pas que ce soit compris dedans.

C : Non, je pense pas non. Je pense qu'on est au moins à un tiers si on met ça en compte... et puis l'eau, les ressources en eau... les ressources en céréales. Enfin aujourd'hui on est en... en

2018 et on a toujours un milliard d'individus qui mangent pas à leur faim... Quoi ?! [rires]
Putain la Somalie c'était y'a vingt-cinq ans, on a tous participé, aujourd'hui rien n'a changé !...
Ouaih on n'avance pas dans... les politiques n'avancent pas dans le bon sens. Et oin a une conscience mondiale globale qui n'avance pas non-plus dans le bon sens...

Heure 1, minute 6

on a une financiarisation... tout est marchandise, aujourd'hui..., et ça ça contribue à ce que ça avance pas dans le bon sens... le coup de poing dans la gueule [rires]... j'y reviens à chaque fois... ça nous fera changer de direction, je pense... et euh après ta philosophie, j'irai bien la connaître, du coup.

Je ne retranscris pas dix minutes d'entretien qui sont moins dans le sujet que le reste. Il s'agit d'une discussion entre C et moi. Ce qui peut me paraître intéressant dans cette dernière partie est que C voit trois branches principales dans la société :

-« les suiveurs » qui consomment et se complaisent dans ce système et ne se posent pas de question

-les scientifiques qui veulent modifier les humains pour les améliorer

-Celleux qui se posent des questions, remettent en question, cherchent, expérimentent, se réapproprient le savoirs-faire... (il nous inclut dedans)

Reprise :

S.B. : je me rends compte que j'ai oublié une question, mais euh... ça va peut-être faire un peu long... tu m'avais dit que tu me parlerais aussi de... des agneaux.

C : Ouiah.

S.B. : Mais peut-être que t'en as marre ?

C : Non. [pause pipi]

Heure 1, minute 20

revenons à nos moutons, justement ! [rires]... ouaih j'ai fait des agneaux. J'ai fait des agneaux parce que ma belle-maman avait un terrain très en pente, ... on cherchait une solution pour l'entretenir, ce terrain, ... donc on avait mis des chèvres au départ, qui se barraient tout le temps... [rires] mais vraiment, à rendre chèvres justement [rire]... elles étaient dans la cuisine, que tu les redescendais, t'étais pas remonté qu'elles étaient là-haut avant toi, tu sais c'était vraiment... vraiment chouette ! [RIRES]... du coup on les a données derrière... et ... tiens on a dit « tiens les agneaux ? Tiens les agneaux ouaih c'est une idée, mais si... du coup... »

Heure 1, minute 21

on met des agneaux. Au départ, l'idée c'était... on les mettait au mois d'avril, ... et puis l'aïd arrivait vers la Toussaint, on les revendait pour l'aïd. En fait non. Je te le dis, hein on va pas... voilà. On les revendait pour l'aïd... donc... on a fait ça deux trois ans, ... puis après... comment ça a fonctionné ? Comment on en est arrivé là ?... J'ai des amis qui... qui en avaient... et qui m'ont dit « ben les agneaux, nous on le stue, on fait de la viande... est-ce que ça vous intéresse ? On le fait ensemble. » Et c'est comme ça qu'on est venu à prendre les agneaux... parce que de toutes façons l'aïd, euh... chaque fois ça ... ça y (?) un mois donc...

quand tu faisais sur toute l'année, ça allait, maintenant que ça arrive au mois de jin, y'a aucun intérêt, puis en plus, le but c'est quand même, c'était quand même qu'ils entretiennent le terrain. Ce qui est le cas. Ils entretiennent le terrain, ils mangent de la bonne herbe. On leur donne de l'eau, ils ont un abri... et... et après on s'est dit « ouaih tiens, plutôt que les vendre pour l'aïd, de toutes façons il y a plus... et ben... essayons de...

Heure 1, minute 22

essayons de les tuer par nous-même et d'avoir de la bonne viande, quoi. » Ce qu'on a fait. Ce qu'on a fait, ce qui... ce qui va pas mal en fait... Mais ... on l'a fait deux ans. Après, ma belle-maman malheureusement est décédée, donc on n'a pas renouvelé... et euh... et puis ça me manque de pas avoir [rires] de la bonne viande d'agneau dans le congèle, ouaih... Globalement c'est clair parce que... même ceux qui disent « j'aime pas l'agneau, j'aime pas l'agneau... Oh ? J'en reprendrai un morceau ! » Là on est... on est sur le même truc que le poulet au niveau du goût, c'est... tu trouveras de ça nulle par ailleurs, De l'agneau élevé dans une pente comme ça avec de la bonne herbe dans la nature sur deux hectares... voilà ! On n'est absolument pas dans ce qui se passe ailleurs où... il faut absolument mettre plus de garin pour qu'ils prennent du gras, pour que... les mettre sous lampes artificielles pour qu'ils mangent encore plus... enfin ouaih voilà...

Heure 1, minute 23

les agneaux sont venus comme ça. C'est clair... Et là... là c'est possible qu'on reprenne deux agneaux avec ... un camarade, ce coup-là. On prendra un agneau chacun, sur un pré, pareil, pour entretenir un pré d'un hectare... voilà... avec... pareil, fin d'année « scouic ! » [rire]...

S.B. : Et du coup, euh... la tuerie c'est... ça se passe à peu près pareil que pour les poulets ?...

C : ... Ouaih !... Ouiah c'est sur de la plus grosse bête, mais... oui. Après c'est... c'est un peu plus radical, tu veux vraiment que je te décrive ? [rires]

S.B. : En fait, tout à l'heure je crois que c'es toi qui m'as dit... c'est toi qui m'as dit « c'est différent pour les agneaux, je te raconterai plus tard » et du coup, je cherche qu'est-ce que tu voulais me raconter.

C : Ah !? ... Non les agneaux, j'en ai eu des malades ouaih... Et souvent,

Heure 1, minute 24

souvent je les vaccine pas, et je leur donne pas forcément des traitements... contre les vers. Maintenant j'ai tendance à en faire un peu beaucoup contre les vers quand même parce qu'ils peuvent souvent choper quand c'est trop humide... des araignées qu'ils ingurgitent, qui pendent après, donc ça les fait gonfler et ça les tue comme ça... non qu'est-ce que je voulais te raconter ? Non c'est autre chose la tuerie des agneaux, c'est un peu plus barbare. C'est un peu plus barbare, après le but c'est que ce soit rapide, quand même. Ce qui est le cas... mais c'est un peu plus barbare. [rires]... je sais pas si je te raconte... c'est on les suspend par les pieds... là aussi l'agneau est... résigné à ce moment-là. Il se débat pas. De toutes façons, l'agneau une fois que tu l'attrapes, il se débat plus... euh... on le suspend par les pieds, un coup de masse et « chlac ! »... et « ffu », c'est... c'est très vite... ils se raidissent et terminé... il ... voilà. Il se vide et terminé... Non c'est... ouaih c'est un peu plus brusque, j'ai envie de dire... et en fait... p'têtre.. pas en fait...

Heure 1, minute 25

je trouve un plus brusque mais... mais voilà après,, après c'est pareil, c'est une corvée avec les copains... on fait de la pintade [rires] on fait de la pintade aussi !... Ou du canard. Après c'est... après ça vaut le coup aussi... aussi bien financièrement qu'au niveau de... la qualité de la viande... y'a pas... y'a pas photo !... et je regrette aujourd'hui de pas avoir de la viande comme ça ouaih, de toutes façons... pour la cuisine ou... mais j'en n'achète pas en grande surface, tu vois j'achèterai pas d'agneau... c'est clair et net... même euh... en (??)... non j'en mangerai si j'ai le mien, ouaih ouaih... l'agneau j'en mangerai pas autrement... ... si je t'avais dit, ... une fois j'ai dû tuer un agneau qui était entrain de mourir, là. Là c'est ma plus grosse... ma plus grosse tristesse avec les animaux... à part les chiens, à part...

Heure 1, minute 26

en élevage en tous cas j'entends... parce que j'ai eu des chiens et tout,... c'était t oujours plus de (??)... ouaih là c'était dur ouaih parce que ... c'était pas pour ça que je l'avais pris... pas pour... pas pour l'achever... pour éviter qui soit mourrant, quoi. Clairement. Donc voilà. [RIRES]...

S.B. : ça marche. Et ben je crois qu'on peut arrêter...

C : Bon, Très bien.

Annexe 9 : Retranscription de l'entretien avec Dominique

Minute 0

S.B. : ... mais du coup s'ils étaient enregistrés...

D : ils sont obligés de les amener à l'abattoir.

S.B. : Ah oui ? Dans tous les cas quand, même quand t'es chez... t'as pas le droit de les... même si c'est des poules ou...

D : si enfin,, après y'a une tolérance par rapport aux agriculteurs, si ils élèvent un cochon pour leur consommation personnelle... enfin bref.

S.B. : C'est une tolérance mais c'est pas légal et c'est pas... ouai c'est bien ce qu'on m'avait dit. Du coup, ... d'abord je te lis le petit bla bla que je lis à tout le monde comme ça, c'est pareil pour tout le monde.

Je suis actuellement dans un cursus de trois ans dans lequel je mène une recherche-action. C'est à dire une recherche de terrain sur le thème de mon choix. Je m'intéresse aux rapports entre les humain-e-s et les autres animaux.

J'ai trente-huit ans, j'ai grandi dans l'agglomération grenobloise, dans une famille qui avait une culture de gauche. Je vis maintenant à Gaillac, j'te dis pas où c'est tu connais.

Je suis moi-même végane depuis cinq ans, c'est à dire que j'ai fait le choix de ne pas manger de produits d'origine animale. Avant ça, j'étais déjà végétarien depuis neuf ans. À l'époque, ma première motivation était écologique, parce que les études montraient que l'élevage intensif était une source majeure d'émissions de gaz à effet de serre. Très vite, je me suis intéressé aussi à l'aspect de la souffrance animale.

Je m'interroge sur l'élevage domestique à but non-lucratif, et j'aimerais mieux comprendre en particulier les enjeux qui y sont liés.

Cet entretien est complètement anonyme. Et voilà tout le reste je te l'ai dit. Ça va pour toi ?

D : Oui oui.

S.B. : Et du coup si jamais y'a une question à laquelle tu ne veux pas répondre, rien ne t'y oblige, et... voilà. Si ça te saoule, tu me le dis, on arrête, et... voilà... alors première question, est-ce que tu peux te présenter, en quelques mots ?

D : ... euh... écoute... en quelques mots... moi j'ai grandi à la ville, ... j'ai l'habitude de me qualifier comme un bébé-caddy parce que quand ma mère elle faisait les courses au supermarché, j'étais dans le caddy, sur le strapontin, là...

Minute 3

... et du coup quand j'ai eu onze ans, on a déménagé à la campagne, ... j'ai perdu le lien social de tous mes potes de la cité, et j'ai... mais par contre j'ai gagné la nature. Parce que ... en fait en plus je suis tombé en canton Requista, premier canton moutonnier de France, ... un collège de cent vingt élèves, j'étais l'indien dans la ville, quoi parce que j'avais les cheveux longs, que... la xénophobie rurale, tu vois ?... et des baskets qui étaient pas à la mode. Et du coup, j'ai gagné la nature, parce que j'allais me ballader dans la nature mais j'avais pas de potes,

quoi... à part un autre un peu... un petit gros tout ça... voilà pour les origines, et après... des parents très engagés, enfin un père très engagé politiquement, dans la lutte... les luttes sociales, et... et aussi une famille... enfin, mon grand-père était boucher, enfin il travaillait dans l'abattoir, et...

Minute 4

voilà une dynastie de bouchers quand même, tu vois donc fallait... mais bon ça ça vient ensuite... donc voilà très... envie d'autonomie alimentaire, envie de... oui envie d'autre chose, quoi, d'une société plus juste et... plus solidaire... Voilà t'as besoin d'éclaircissements ?

S.B. : Non non, comme présentation c'est parfait. Et du coup, qu'est-ce que tu élèves comme animaux ?

D : Moi j'élève pas d'animaux. Mes parents, ils élèvent des moutons, des poules, et on a eu des cochons... Mais sinon, moi-même, j'ai pas d'animaux.

S.B. : Ah ouaih ? Je croyais que tu faisais toi-même... d'accord. Donc c'est que... c'est chez tes parents ?

D : Euh ben c'est aussi... par exemple, y'a X et Y qui m'ont demandé si je voulais les aider à tuer leur cochon, j'y suis allé quoi. Je l'ai fait. Voilà, s'il y a quelqu'un qui a besoin de tuer un mouton, je le fais quoi.

Minute 5

S.B. : D'accord.... Et tu le fais depuis longtemps ?

D : Le premier, j'avais quatorze ans, c'est un mouton qui était attaché, qui s'est étranglé, du coup ma mère a essayé de le réanimer, elle a pas réussi, j'étais tout seul à la maison, j'avais vu mon père le faire deux fois, je l'ai découpé, quoi... Non après le premier que j'ai dû faire, je devais avoir seize ans... ou dix-sept ans.

S.B. : ... c'était où ?

D : Dans... dans l'Aveyron, chez mes parents... voilà, c'est là-bas que j'ai tué le plus d'animaux, quoi.

S.B. : Et du coup, tu l'as fait tout seul, la première fois ?

D : Ouaih. Tout seul... Mais c'était pour pas gâcher la viande, si tu veux, c'était pour pas gâcher parce que si tu veux...

S.B. : Ah mais c'était l'agneau ?

D : Ouaih c'était le bélier, il s'est étranglé parce qu'il était attaché, et du coup, t'es là « ben qu'est-ce que je fais ? Je creuse un trou pour l'enterrer, ou je le découpe pour qu'on le mange et pas gaspiller, quoi...

Minute 6

... Faut savoir aussi qu'à Naucelle, y'a un gros... enfin un gros, y'a un intermarché où tous les deux jours, les poubelles, elles sont pleines, tu vois ? Mon père il fait aussi les poubelles, on nourrit les animaux avec les poubelles, on se nourrit nous avec les poubelles, quoi tu vois ?... de ... faut pas gaspiller, quoi tu vois ?... Enfin faut pas gaspiller... c'est comme ça, y'a une surproduction, bon bref...

S.B. : Je vois bien... et du coup, chez tes parents, tu participais aussi à l'élevage des animaux ? T'en occuper ?

D : Oui voilà, d'aller leur ouvrir le matin, d'aller fermer le soir, préparer la gamelle pour les cochons, ... faire les clôtures pour les cochons... on a eu des chèvres, donc... les chèvres elles sont attachées, pour pas... parce qu'elles viennent dans le potager, elles détruisent les arbres fruitiers,

Minute 7

donc tous les jours, il faut y aller deux trois fois pour les changer d'endroit et les attacher à un autre endroit, pour qu'elles débroussaillent, ...

S.B. : ... et sinon y'avait... des cochons ?

D : J'ai fait des poules, j'ai construit des poulaillers, enfin voilà... ouaih des cochons, ouaih. Mon père, ... enfin voilà, y'a eu plusieurs sessions de cochons tu vois ?... Pour le premier cochon, je devais avoir je sais pas... quatorze quinze ans, ... enfin non j'étais au Lycée donc euh... c'était un super copain à moi, tu vois ? Titou, on se balladait dans la forêt tout ça, et ils l'ont tué le jour de la Saint [son prénom], j'ai pas mangé de viande pendant un an, tu vois ?... en réaction à ça, mais aussi parce que je sais que... au Lycée, la viande industrielle, c'est pas... enfin c'est... là c'est plus par rapport à moi que c'est... c'est pas... c'était pas encore les conditions d'élevage, que que c'est malsain pour celui qui la consomme, quoi...

Minute 8

... Mais du coup, tu me parlais des cochons, oui les cochons, ... y'a un lieu... un lieu d'accueil... enfin un lieu d'accueil social à Ganges, où... c'est la communauté de Dieu, un truc comme ça, enfin bref, et ils ont une petite ferme... avec quelques animaux, dont une truie, on a récupéré la truie, elle était enceinte, elle a fait quinze petits... Donc après il faut s'en occuper... C'est beaucoup de travail, quand c'est pas une ferme, tous les jours les nourrir, il faut amener des seaux de bouffe tous les jours, être là tous les jours, ...

S.B. : ... et du coup comment tu le vis, ça de t'occuper de tes animaux, de les nourrir. de...

D : ... Ben après c'est... y'a deux choses quoi, ...

Minute 9

enfin deux côtés. Un côté où c'est rébarbatif si ils ont besoin de moi... parce que ils sont trop nombreux, parce que ils ont un trop petit espace, parce que ils mangent trop, les cochons ça mange beaucoup, pour que ce soit en extensif et moins y aller, il faudrait vraiment beaucoup d'espace, tu vois ?... par exemple, dans le pays basque, on leur met un anneau dans le groin pour pas qu'ils fouissent et juste... et qu'ils détruisent les sols pour que juste ils mangent, ils broutent en fait tu vois ? Tu les mets dans un roncier, si ils ont un anneau, ils vont manger les ronces, ils vont manger l'herbe, mais ils vont pas retourner le sol et ... tout tasser parce que si

tu les mets trop souvent dans un endroit, ils rendent stérile le sol, à force de tasser, tu vois ? ... Donc y'a ce côté un rébarbatif où il faut être là présent tous les jours, tu vois ? Et y'a l'autre côté, qui est vachement bien, qui est de les voir, quoi. Tu vois ?... Enfin moi je pourrais passer des heures dans un poulailler à... juste à contempler les animaux, tu vois ?

Minute 10

... Et si ça tenait qu'à moi, je serais chasseur, quoi... je serais pas... je serais pas éleveur...

S.B. : Et ça tient pas qu'à toi ?

D : Si si. Mais pour l'instant, j'ai pas d'animaux, et j'ai l'opportunité d'avoir accès à la viande... autrement, tu vois ?... Enfin à part les poules, parce que les poules, je trouve que y'a les œufs, et que dans une... dans une ferme globale, c'est vachement important, notamment en association avec un verger, tu vois ?...

S.B. : OK... et du coup, tu t'attaches à eux, ou pas ?

D : Beh... enfin... oui c'est encore ambivalent, là, oui les cochons, quand tu les grattes, que ils se couchent parce qu'ils adorent ça, tu t'attaches à eux, quoi, on leur donne des noms, ... les moutons, moins quoi... Oui oui ! On s'attache aux animaux qu'on élève...

Minute 11

... et les poules, moins parce que y'a... enfin personnellement parce que y'a... j'ai une amie qui est devenue végétarienne parce qu'elle élève des animaux... elle pouvait plus accepter de les manger, tu vois ? Donc elle élève des animaux mais elle est devenue végétarienne. Mais pas végétarienne, elle mange les œufs de ses poules, par exemple. Bref. ... Donc ça dépend quoi... moi j'ai moins... c'est personnel, j'ai moins de rapport avec... des... des poules qu'avec des cochons, quoi. Je sais que les cochons, j'aime beaucoup leur... leur compagnie...

S.B. : ... Et du coup tout à l'heure, tu me parlais de... de Titou, tu savais pas qu'il allait...

D : non non !

S.B. : qu'il était là pour être tué ?

D : Enfin... non... non... Ouaih c'est pour ça que c'était assez... c'était violent pour moi.

Minute 12

S.B. : Ils t'ont pas du tout prévenu, quoi ?

D : Enfin peut-être, je sais pas ! Je m'en souviens plus en fait mais... c'était le premier cochon que j'ai eu, tu vois ?...

S.B. : ... ouaih... OK... ... et du coup, tu te souviens de ce que t'as... de ce que t'as, de comment tu l'as vécu ?... T'as pas mangé de viande pendant un an mais sur le moment, c'était...

D : J'étais pas là moi... enfin j'étais... j'étais dégoûté...

S.B. : Quand tu l'as appris ?

D : J'étais dégouté... Sûrement je leur en ai voulu.

S.B. : OK... ... et du coup, le moment de le tuer, est-ce que c'est difficile, pour toi ?

D : Ah ouaih !... Enfin n'importe quel animal, hein... c'est pas facile.

S.B. : ... tu peux me décrire, comment ça se passe ?

Minute 13

D : ben voilà la taille des animaux, ben ça change, mais le mouton on peut l'attraper, on l'attrape dans le troupeau, on l'amène au lieu où on va le tuer, on le couche par terre, moi je... j'essaye de l'apaiser, j'essaye de m'apaiser moi... voilà, j'essaye de me dire que c'est pour nourrir des gens, ... c'est... en fait voilà une sorte de pseudo prière entre guillemets, puis là, avec le couteau, je tire la jugulaire, enfin pas la jugulaire, la trachée, pour pas couper la trachée couper que les veines et je plante le couteau, quoi.... Et il faut que je coupe les deux veines pour qu'il meurt directement parce que sinon, il peut continuer à vivre. En touchant la pupille, si la pupille elle se ferme, ça veut dire qu'il est encore vivant. Après souvent mon père il me dit, que quand on... quand il se vide de son sang, il s'endort...

Minute 14

... enfin voilà il s'endort et du coup qu'il se sent pas mourir, quoi... Bon voilà j'en sais rien, c'est mon père qui dit ça quoi... les cochons, c'est beaucoup plus violent, quoi, parce que déjà, c'est une bête qui est beaucoup plus grosse, et du coup qui est beaucoup plus dangereuse, aussi... parce que ça a des sacrés dents... y'a plusieurs façons de faire, ... y'a... y'a... la première fois que j'ai vu ça, c'est le saigneur du village, le gars il tue je sais pas combien de cochons par an, il en fait depuis ... depuis quarante ans tu vois, et il a un banc comme ça, il lui passe une un nœud coulant dans la bouche, « tac », et après, c'est pas le rodéo du tout tu vois, lui il a un truc où le cochon, il le suit, et « hop » il le bascule sur un banc... un banc quoi. Il le bascule sur le banc, il l'attache et « tchac » il... en dix secondes c'est fini quoi...

Minute 15

tu vois un geiser de sang... c'est... voilà !... Nous ce qu'on faisait, c'est que... on n'a pas le banc, on le lève. Donc... soit avec la patte arrière, on le lève au palan, ce temps-là il hurle, il stresse... ou alors on a une fourche de tracteur « tac ! », on le lève d'un coup ! Mais bon il stresse aussi quoi. Et là, il y a une personne qui tient une patte, une personne qui tient une autre patte, une personne qui tient le groin en arrière et la personne qui le saigne. Voilà... Et récemment, là quand je l'ai fait chez X et Y, on avait un matador, donc un matador c'est un truc comme ça, tu mets une cartouche de poudre, tu l'approches près du crâne, « paf », y'a un poinçon qui sort comme ça, et qui rentre ... qui rentre dans le cerveau et qui rentre comme ça. Et là, le cochon, il meurt direct quoi.

Minute 16

Et là, on l'attrape, on le tire et on le saigne... Il saigne moins... Mais voilà. Au lieu de tirer six litres de sang, on tire... trois litres de sang, quoi tu vois ?... ... Et voilà quoi le but, c'est quand même de ... de... de piquer au bon endroit pour que... pour qu'il meurt le plus

rapidement possible... ... Voilà, il faut que ce soit le plus rapide pour nous, et pour lui...

S.B. : ... OK. et du coup, qu'est-ce que tu ressens... à ce...

D : Moi je ressens quoi ? Je ressens du st... du... ben avant c'est une appréhension parce que le cochon il faut l'attraper, quoi... et que du coup, il peut s'enfuir... il peut... il peut y avoir un accident... enfin c'est... c'est assez le rodéo, quoi, enfin ça dépend des moment.

Minute 17

Ça dépend de l'animal aussi. Y'a des animaux qui ont confiance en l'homme, quoi... on le gratouille le front, et il se couche pour qu'on lui gratouille le ventre, quoi... Et y'a des cochons, que ils étaient sept ou huit dans le parc, quand c'est le dernier cochon que tous les autres ils sont passés avant lui, là, il faut l'attraper !... Donc là y'a une appréhension, ... et après, pendant le moment, c'est un peu du stress, je ressens beaucoup de stress pour que ce soit bien fait... Voilà. ... Après, une fois que c'est fait, même si c'est bien fait, je tremble et j'ai une grosse grosse montée d'adrénaline, quoi... il me faut une gnôle pour me... pour me calmer quoi !...

S.B. : ... du coup c'est surtout le stress d'avant qui te met dans cet état ?... C'est une sorte de, c'est une forme de peur ?...

D : Ben...

Minute 18

voilà c'est de la peur que y'ait quelque chose qui se passe pas bien, quoi., tu vois ?... Et que y'ait un accident, quoi. Parce que c'est pas anodin. Ça, ça arrive beaucoup moins avec un mouton ou une poule, quoi... voilà c'est que tout se passe bien, quoi... et c'est quand même ôter la vie à un être vivant, c'est pas... tu vois c'est pas... pas un être vivant, un mammifère j'ai envie de dire, un animal, quoi. Une salade, c'est un être vivant aussi mais y'a beaucoup moins de stress, elle se défend pèas, elle a pas conscience qu'elle va mourir, quoi... ben peut-être mais en tous cas, ça se voit moins que sur un cochon...

S.B. : ...et du coup, juste au moment de le tuer, une fois qu'il est maîtrisé et tout, c'est encore le stress ? T'es encore dans cette peur ou il y a d'autres émotions que tu pourrais nommer à ce moment-là ?...

Minute 19

D :... de l'empathie. Ouaih je pense que j'ai de l'empathie pour cette vie qui part, quoi. Tu vois ?... Enfin c'est... j'ai jamais réfléchi à ça tu vois, qu'est-ce que... qu'est-ce que j'éprouve au moment de le tuer, quoi. Je le fais parce que... c'est nécessaire. Enfin voilà y'a... y'a des végétariens ou des véganes qui diront c'est pas nécessaire, mais moi je suis là pour ça. Je suis là pour lui enlever la vie parce que, ses propriétaires ont décidé qu'il fallait le manger, tu vois ?...

S.B. : ... mais du coup, ... pour... à ce moment-là,... si ça te saoule on passe à une autre question, hein.

D : Non non mais ça va !

S.B. : OK. Du coup ce moment de le tuer, tu éprouves de l'empathie, et... t'arrives à te souvenir dans quel état tu es, émotionnellement ?...

Minute 20

... est-ce qu'il y a encore de la peur, est-ce qu'il y a de la colère, du dégoût ?

D : Non ! Non non ! Là il y a pas de dégoût, euh si c'est un animal que j'ai aimée, oui, il y aura de la tristesse euh... même pas, même pas, c'est trop... je suis trop concentré sur « il faut le faire vite, et bien ! »... tu vois ?... c'est tout quoi je suis juste... en mode... voilà quoi, il faut que ce soit propre et rapide, quoi...

S.B. : Ouiah ouaih. OK.

D : ... Peut-être après... non même pas... j'sais pas... voilà, une fois que c'est fait je suis soulagé quoi !... parce que voilà, j'ai ce stress qu'il faut le faire... de la meilleure manière possible et du coup, une fois que c'est fait, redescendre, quoi...

Minute 21

S.B. : ... mmhh... du coup, une fois que c'est fait, tu... redescendre c'est à dire... là ce serait quoi l'émotion ?... Là tu m'as dit t'as encore de l'adrénaline,...

D : Ouaih du soulagement. Je sais pas si le soulagement c'est vraiment une émotion, mais... j'sais pas... non, j'ai pas d'émotion, non... particulière, enfin c'est une satisfaction, quoi... que tout ce soit bien passé, que ce soit fait, et voilà... Parce que le travail il est pas fini quand on vient de tuer l'animal, après il faut le... le... il faut lui enlever la peau, les poils,... il faut le vider de toutes ses trippes...

S.B. : ... et tu crois que c'est possible que au moment de tuer tu sois dans un... dans une sorte de blocage des émotions, non ?...

Minute 22

parce que... y'a pas le... y'a pas le temps quoi, faut faire ça bien donc y'a pas la place pour les émotions ?...

D : Ben après... c'est ce côté rationnel qui me dit... il faut le faire, je le fais, quoi. Moi j'ai pas de... enfin je suis en questionnement par rapport à... manger de la viande... ou pas... tu vois ?... élever des animaux ou pas pour les tuer, je sais qu'on peut faire autrement... je sais l'agriculture, tout ça, enfin le... que l'élevage c'est très énergivore, que en eau... tout ça. Mais après c'est au-delà du rationnel, moi tu vois, la viande c'est quelque chose que... que j'adore, non, mais je prends vraiment mon pied quand je mange de la viande. Tu vois je kiffe vraiment ça...

Minute 23

même si je sais que c'est un... être vivant que je mange, enfin un être vivant... un animal... Parce qu'une pomme, c'est... enfin non une pomme enfin voilà non bref. On n'est pas là pour parler de ça... enfin oui, y'a un blocage des émotions, c'est une... une protection, quoi. Tu vois ?... de... je... je suis là pour tuer un animal donc... je vais pas, voilà c'est... je me

blinde... mais du coup... j'ai jamais... j'ai jamais vécu d'émotion de dégoût ou bien de grosse tristesse, quoi. J'ai jamais pleuré quand j'ai tué un animal... enfin voilà c'est juste euh... c'est... c'est diffus quoi. C'est un estristesse diffus. Tu vois ?

Minute 24

parce que... sa vie elle s'arrête là et il aurait pu continuer à... vivre... bref.

S.B. : ...du coup la première fois que t'as tué un... à part le bélier qui s'était étranglé, la première fois c'était à Naucelle, du moins... chez tes parents, là ?

D : Ouaih...

S.B. : Et c'était quoi ? C'était un...

D : Je sais pas. Je sais plus.

S.B. : Tu sais plus ?... Tu te souviens même plus ?

D : Non... je sais pas, ça devait peut-être être un poulet, ou un canard, tu vois je sais pas... une oie ?...

S.B. : ... un oiseau quoi...

D : Non ! Ou un mouton...

S.B. : Tu sais plus. OK, ça marche... Et qu'est-ce qui fait que tu te sens légitime pour les tuer et les manger ?

[il passe de la position vers l'avant, coudes sur la table, à la position étiré vers l'arrière, bras derrière la tête, yeux en l'air et réfléchit quelques secondes]

Minute 25

D :... euh qu'est-ce qui fait que je me sens légitime pour les tuer ou les manger ? Euh... ben déjà je préfère que ce soit moi qui le fasse plutôt que un abattoir parce que moi je... je sais que c'est moi qui les élève pour ça... je le fais avec... enfin j'essaye d'aller vers un minimum de souffrance et de stress pour lui... voilà c'est... et voilà vraiment... ils sont là pour ça, quoi. Si... si on les laisse vivre, enfin je sais pas... c'est un peu vaseux quoi, mais si ils sont en liberté... (??) il y a trop d'animaux,

Minute 26

surproduction, et du coup des maladies qui viennent... enfin bref... c'est pas ce que je veux dire, c'est pas, c'est pas en rapport avec la question légitime, ... parce que je sais le faire, ... légitime... je sais pas... je me pose la question là tu vois ?... voilà...

S.B. : OK... ... Tu te l'es jamais posée cette question, du coup ?

D : Ben non... ben je suis carnivore donc je mange de la viande, tu vois... omnivore... donc pour manger de la viande, il faut passer par là, il faut tuer un animal. Et du coup, vu que... vu que je sais le faire, ... je le fais !... Voilà. ... Je l'assume quoi...

Minute 27

S.B. : ... Si... si tu l'estimais nécessaire, et s'il n'y avait pas de frein social et juridique à ça, est-ce que tu pourrais tuer un humain dans les mêmes conditions ?... Si c'était nécessaire... et qu'il n'y avait pas de frein social ni juridique... ..

D : ... j'ai rêvé plusieurs fois que je tuais des humains. Plusieurs fois, j'ai rêvé de ça, tu vois ? ... mais...

S.B. : Quand tu dis tuer, c'est à dire de la même façon ? C'était pas...

D : Ah si si, non ! C'était pas du tout de la même façon, non. Je pourrais pas tuer un être humain... De nécessité, enfin si on est là et qu'on a... qu'on meurt de faim et que « hop » on a tiré à la courte paille, je pourrais pas tuer quelqu'un, je pense pas quoi.... Enfin pas avec quelqu'un avec qui... je peux autant échanger, tu vois ? Avec un animal je peux échanger mais j'ai... pas autant qu'avec un humain, quoi... Enfin, pour moi y'a vraiment une question de « égal à égal », quoi... enfin pour moi, ...

Minute 28

un animal... c'est pas égal à un humain, ... tu vois ?... Là c'est... le spécisme et l'antispécisme, tu vois, mais... c'égal, c'est... c'est assez vague, tu vois ?... un animal, il est égal parce qu'il vit, c'est égal au niveau de son système digestif, ... du moins un mammifère, enfin ça dépend une vache, c'est pas égal, ça a pas le même système digestif, tu vois ? Euh... tu peux reposer la question ?

S.B. : La question, c'était euh...

D : si je peux tuer un être humain dans les même conditions, quoi ?

S.B. : Ouaih. Si t'estimais que c'était nécessaire, ... et si t'estimais que y'avait pas de frein social ni juridique... ..

D :... Non ! Je pourrais pas !

S.B. : ... Mais du coup tu pourrais pas parce que... tu arriverais pas à le faire ? Ou pour des raisons rationnelles ? Ou les deux ?

D : Ben disons que le rationnel, il influe sur... sur mon comportement, quoi tu vois ? euh... c'est nier une humanité quoi... c'est pas... ouaih c'est ça dans le sens où un animal il est pas égal, parce qu'y'a pas d'humanité, tu vois ?... chez lui. Mais qu'est-ce que ça veut dire l'humanité tu vas me dire, tu vois, ma définition de l'humanité... bon enfin...

Minute 30

... enfin j'en sais rien, si j'avais grandi dans une société cannibale, je le ferais, tu vois ?...

S.B. : ... ouaih donc... donc c'est culturel ?

D : Oui. Sans doute.

S.B. : Parce que dans une société cannibale, ce serait la culture...

D : Ouaih c'est ça. Tu vois moi si j'étais né dans une famille euh... catho, je serais catho, si j'étais né dans une famille néo-nazie, je serais néo-nazi... Peut-être ! Pas forcément parce qu'on a notre libre arbitre et... et on se fait nos choix, quoi...

S.B. : ... Ouaih... OK... Merci... Et... [rire] un peu plus positif, qu'est-ce que tu souhaites pour la société de demain ?...

Minute 31

D : ... C'est la dernière question ?

S.B. : Euh... presque. Y'en a encore une après.

D : Qu'est que je souhaite pour la société de demain ?... ... Ben beaucoup de choses... beaucoup de choses... ... que ce soit une société plus horizontale où on prenne des décisions... moins de mensonges et de ... manipulations médiatiques et... étatiques... que... je souhaite qu'il y ait plus de gens qui fassent leur potager, qui élèvent leurs animaux, que... j'ai en fait euh... mon idéal ce serait un peu

Minute 32

des petites communes autogérées où... qui arriveraient à produire leur nourriture et qui échangeraient avec les autres, ... j'ai envie qu'y'ait plus de bagnoles, j'ai envie qu'on... qu'on marche, qu'on fasse du vélo, qu'on ait des ânes pour transporter, et ... qu'on vive plus simplement, quoi...

S.B. : OK... Et du coup la dernière question : qu'est-ce que ça t'a fait d'être interviewé par un végane ?...

D : ... euhfh... c'est pas le fait que tu soies végane qui change quelque chose, en fait, ça m'a pas du tout dérangé, ou... tu vois y'a les choix des uns, les choix des autres... on peut pas dire y'a UN végane... tu vois y'a des véganes fascistes...

Minute 33

et y'a des véganes qui sont... comment dire... qui acceptent les autres tels qu'ils sont quoi tu vois, y'en a, si tu manges de la viande, t'es un vendu, tu... t'es toi-même un fasciste, quoi, y'a des gens il veulent imposer leur façon de faire et leur façon de faire aux autres, quoi... et moi ça, j'aime pas quoi... Donc tu vois c'est pas le fait que tu sois végane qui change quelque chose, en fait... enfin tu vois c'est... ça veut RIEN dire pour moi que tu sois végane, tu vois ? Ça veut juste dire que t'as une philosophie que tu t'es construite toi, et que cherches pas à m'imposer, c'est ça qui m'importe. C'est pour ça qu'on peut parler sans animosité, et sans... voilà... et parce que toi t'es dans une démarche de compréhension et de recherche, quoi, Voilà...

Minute 34

... Mais tu vois, si je t'invite à la maison, je vais pas te dire « Ah oui, désolé, j'ai fait une tarte et une omelette et un gigot... »... je ferai un repas VÉGANE...

S.B. : ... Et ben merci pour l'interview, et aussi pour l'invitation ! [RIRE] ... Y'a quelque chose que tu veux rajouter ?...

D : ... Ben c'est un questionnement, quoi... d'aller vers plus de sobriété... Est-ce qu'on a besoin d'autant d'animaux ? Non. On n'a pas besoin d'autant de fromage, de laitages, de viande, on n'a pas besoin, quoi. Voilà.

Minute 35

Et que moi aussi je suis dans cheminement par rapport à ma consommation... alimentaire... et aussi énergétique parce que la voiture, ça me saoule !... ... Mais un cheminement assez diffus hein, je me prends pas la tête tous les jours avec ça...

S.B. : Mais tout à l'heure, tu m'as dit que tu aimais vraiment beaucoup la viande, du coup, si... est-ce que tu préférerais ne pas aimer la viande et ne pas tuer d'animaux ?...

D : ... je peux pas répondre. Je sais pas... Enfin oui. C'est sûr. C'est sûr que si j'aimais pas la viande, je... je tuerais pas d'animaux, quoi. Enfin je tue pas des animaux pour le plaisir...

Minute 36

S.B. : ... Indirectement, quand même, du coup... puisque c'est pas le fait de les tuer qui te procures du plaisir

D : oui ! D'accord, de les manger ça me fait plaisir, oui... Je tue des animaux pour le plaisir que je vais en retirer après, quoi...

S.B. : c'est pas juste pour le tuer.

D : Oui. ... C'est parce que c'est nécessaire, faut qu'il y ait quelqu'un qui le fasse, en fait, tu vois ?... de tuer les animaux si on veut manger de la viande... il faut que y'ait quelqu'un qui s'en charge, quoi...

S.B. : Ouiah. Mais du coup, toi tu réponds beaucoup aux sollicitations des...

D : non pas beaucoup.... Enfin le minimum possible, quoi c'est pas... ...

S.B. : OK. Et ben merci !

D : Et ben écoute avec plaisir !

Annexe 10 : Retranscription de l'entretien avec Émile

Minute 0

S.B. : Voilà ça enregistre...

E : oui... ça t'inquiète pas trop, hein ? ... sinon, on peut se mettre...

S.B. : pour le vent ? Non ça ne m'inquiète pas pour l'instant... [...] je vais juste chercher mes lunettes que j'ai laissées sur le vélo... [...] donc moi ce que je fais c'est une recherche action... je vais te lire l'emême texte que je lis à tout le monde comme présentation. Je suis actuellement dans un cursus de trois ans dans lequel je mène une recherche-action. C'est à dire une recherche de terrain sur le thème de mon choix. Je m'intéresse aux rapports entre les humain-e-s et les autres animaux.

Minute 1

J'ai trente-huit ans, j'ai grandi dans l'agglomération grenobloise, dans une famille qui avait une culture de gauche. Je vis maintenant à Gaillac, une petite ville du Tarn dont les alentours sont ruraux.

Je suis moi-même végane -à l'écoute du mot végane précisément, E bouge et renifle- depuis cinq ans, c'est à dire que j'ai fait le choix de ne pas manger de produits d'origine animale. Avant ça, j'étais déjà végétarien depuis neuf ans. À l'époque, ma première motivation était écologique, parce que les études montraient que l'élevage intensif était une source majeure d'émissions de gaz à effet de serre. Très vite, je me suis intéressé aussi à l'aspect de la souffrance animale.

Je m'interroge sur l'élevage domestique à but non-lucratif, et j'aimerais mieux comprendre en particulier les enjeux qui y sont liés.

Cet entretien est complètement anonyme. Il n'y a que moi qui aurai l'accès à l'enregistrement, je le retranscrirai à l'écrit. Ni ton nom, ni celui de ton village ne seront retranscrits.

Minute 2

S'il y a des questions auxquelles tu ne veux pas répondre, rien ne t'y oblige. Et si tu veux arrêter l'entretien avant la fin, il suffit de me le dire...
ça va ?

E : Très bien.

S.B. : Super. Alors est-ce que tu peux te présenter en quelques mots ?

E : Euh oui... euh donc... au départ, j'ai passé mon enfance entre ... [petit rire *de gêne?*] partagé, c'était voyager, régulièrement on partait, souvent, en fait on déménageait souvent, entre la région parisienne et la campagne. La campagne du côté de... Genève... côté français...

S.B. : Pays de Gex ?

E : Voilà. Pays de Gex, exactement.

Minute 3

Et après, j'ai fait mes études à Paris. Donc j'ai passé dix ans à Paris, quand je suis arrivé à

Paris, je voulais partir... je me suis dit tiens, enfin j'étais parti pour habiter... enfin je fais deux et j'me casse, je rentre... je repars à la... campagne, quoi ! Et non... ça n'a pas fonctionné car ça m'a beaucoup intéressé, littéralement... enfin y'avait beaucoup de gens à rencontrer, et tout ça. Donc je suis resté dix ans. Et au bout de dix ans j'ai craqué, et puis j'ai rencontré F, et puis nous sommes partis... euh... j'ai dit « de toutes façons, moi j reste plus là » [rires]... voilà. Et on est parti, on a d'abord fait... une descente, une virée comme ça pour voir... on a voulu aller vers le sud, on a commencé par Pau, ... Tarbes, ...

Minute 4

Auch, et on est arrivé à Toulouse et on s'est installé à Toulouse pendant... quatre ans... enfin quelques années, j'sais plus quoi... à deux à chaque fois après on est arrivé dans une maison de plus en plus... grande. Avec de plus en plus de place. Et de moins en moins près des... enfin là ça va on n'est pas très loin des, on n'est pas loin non-plus mais je veux dire à chaque fois on s'est éloigné des trucs urbains, quoi... Voilà, c'était la progression, une progression constante... qui va peut-être s'arrêter là. [rires] on va peut-être pas aller se mettre dans les contreforts des... enfin dans la forêt pyrénéenne... et donc moi, je faisais du son, moi à Paris, et de la musique, et j'ai continué à faire de la musique depuis.

Minute 5

Je suis dans la musique, quoi... oui... c'est pas mal ça comme présentation ?

S.B. : C'est déjà bien !... et euh... ici vous élevez des animaux ?

E : ... Des animaux... nous avons des oies, ... des poules, ... nous avons une cane, ... euh... et deux cochonnes...

S.B. : et c'est depuis quand ?

E. : alors oui euh, c'est vrai que... on a, bah... depuis quatre ans je crois. Après faudrait confirmation avec F. Parce que oui bon, les chiffres, c'est à peu près quatre ans environ.

Minute 6

Depuis qu'on est... ben même avant, quand on était à Salies, on avait une maison avec un petit jardin, et nous avions... deux poules. Enfin, ouai... pas beaucoup de poules mais quelques poules, quoi... et... qu'on nous avait filé. Et là maintenant, on s'est installé là avec euh... avec plus de poules... et des poules qui ont fait des poussins... qu'on a gardé. Enfin, donc on a eu plus de poules. Peu à peu... et on a installé des pintades aussi, qui... qui... desfois, bon qui..., soit nous les avons mangées, soit elles se sont fait manger... par ... des renards... ou autre bête.

S.B. : Et du coup, euh, comment vous vous êtes lancé-e-s là dedans ? Parce que dans ton enfance, t'étais pas...

Minute 7

E. : Ah non ! C'est vrai. J'ai été à la campagne, mais les animaux, c'était les autres qui avaient des animaux... nous on avait juste un chat et on avait presque pas de jardin, en fait. Et... comment on s'est lancé là-dedans ? Je sais pas, on a trouvé ça sympa d'avoir des poules et d'avoir des œufs, ... des œufs qu'on... qu'on peut manger tranquille. Au départ c'était ça, les œufs, c'était bien. On n'avait pas les poules forcément pour les manger, ... enfin, là quand on

était à Salies... et... oui ça fait des meilleurs œufs... [petit rire]

S.B. : Et après... mais maintenant, vous avez aussi des animaux pour la viande ?

Minute 8

E. : ... Oui alors, pas vraiment... alors on cherche pas à les transformer pour euh... pour en faire des animaux à viande, en fait... donc ils sont... ils vivent leur vie, quoi. Donc quand on les... mange, enfin c'est vraiment différent d'un poulet, je dirais... éduqué, enfin nourri avec des trucs qui les engraisse ou... enfin c'est de la viande assez maigre et ferme. Et on le fait pour euh, ben à vrai dire, on ne le fait même presque plus là depuis quelques temps, euh... presque même pas pour les manger, en fait... mais presque pour euh... *[le ton de sa voix s'élève subitement sensiblement et il semble prendre une aisance ponctuelle]* pour gérer le poulailler. Finalement, ... parce que

Minute 9

Parce qu'on mange les... les coqs... qui... qui foutent la merde...

S.B. : Donc la motivation principale, ce serait les œufs, plutôt ?

E. : Non ! Non ! Non ! Après nous, on est très content, je suis d'accord, enfin y'a pas de problème, on est super content quand on mange du... des poulets, ... c'est sûr ! Et même, y'a eu une époque, y'a deux ans, on a eu une race qui était... vraiment... formidable. Qui faisait des espèces de poulets... cubiques... « orpington », c'est une race de poules..., c'est très gros quoi, vraiment... très... plein de, plein de viande. C'était très bon. Mais après, y'a eu des croisements, et on n'a pas retrouvé ce... ce truc-là. Comment dire, oui on a bien apprécié, ouai, quand même. On aime bien, ... la viande... on aime bien la viande...

Minute 10

puis c'est meilleur... que... dans un magasin...

S.B. : Et donc tu m'as dit des oies, des poules, des pintades, et une cane, c'est ça ?

E. : Oui, on a eu quatre pintades à une époque, oui.

S.B. : C'est à peu près... c'est à peu près la même chose avec tous ? Vous prenez les œufs, et ça... vous mangez les mâles ? Quand y'en a, c'est ça ?

E. : On mange les...

S.B. : Le coq pour les poulets...

E. : Oui oui oui ! Bon après les... pour les poules ! Pour les autres, c'est une autre euh... on n'a jamais eu de nombres euh... enfin ça a jamais dépassé quatre, quoi. On a eu quatre canards à une époque. Deux couples. Donc deux couples, ils vont pas se foutre sur la gueule... ça se passait bien...

S.B. : ... d'accord...

Minute 11

... et comment ça se passe le quotidien avec les animaux ? Est-ce que tu peux me raconter, euh... le quotidien ?...

E. : Moi j'ai pas beaucoup de contacts avec les animaux, ... enfin... qu'est-ce que je fais, je le..., je les ... voilà, des fois c'est moi qui donne à manger, des fois c'est F... ben voilà, c'est... alors à une époque, parce que des fois ça dépend des organisations, ça dépend vachement de comment on fait avec l'enclos, tout ça, ... mais par exemple en ce moment on n'ouvre pas le matin, on leur ferme pas le soir... ça fait une manip en moins... euh

Minute 12

et tout ce qu'on fait c'est juste leur filer des graines, et personnellement, oui je m'occupe pas de les soigner, c'est F qui s'occupe de les soigner, si y'a des problèmes, et tout ça... et en fait, ben d'ailleurs, maintenant qu'on en parle... idéalement, moi j'aurais aimé... en fait ouai, cet univers... c'est un peu carcéral, quoi. Y'a un côté complètement con, là-dedans, c'était enfin... et puis... d'autant plus bête que... qu'on a du... ça donne beaucoup de travail, une clôture ; la clôture donne beaucoup de travail de... d'entretien. Donc on a une clôture électrique. La clôture électrique, il faut l'entretenir, il faut...

Minute 13

... tailler l'herbe... tout le long, régulièrement, ... ce qui est une... opération... qui... qui tourne un peu à l'absurdité, quand même, quelque part. En tous cas, moi, plus... plus je fais ça, et plus j'me dis « mais pourquoi on leur fout une clôture ? »... et... et euh... et donc comme il y a des, mais là on a des voisins, on a les voisins à côté, on préfère pas trop... c'est un peu compliqué quand même. Y'a le voisin, y'a le renard, tout ça, le voisin qui nous dit « mais nous... mais moi »... parce que y'a le renard, le voisin, il s'occupe vachement des renards [rires], c'est son grand, c'est sa grande inquiétude...

Minute 14

S.B. : C'est à dire ?

E. : ... ben parce que y'a des renards dans le fond... lui... il les chasse, quoi... s'il voit un renard, ... il le... il fusille...

S.B. : d'accord...

E. : ... Et il en a eu. Lui a eu beaucoup de... enfin des fois ça lui est arrivé que... que tout son poulailler soit... soit dézingué par un renard... voilà. C'est pour ça qu'on a une clôture mais sinon, franchement, ... moi je laisserais... si on était un peu plus loin, on est peut-être trop urbain, encore ? J'sais pas... mais je laisserais les poules... en liberté... et...

Minute 15

...voilà. Après on aurait peut-être quelques problèmes pour récupérer les œufs, ça c'est... la difficulté mais... après on n'aurait pas besoin, enfin si tu veux de, on peut garder ce moment-là, on peut s'arranger pour garder trois poules dans un coin... circonscrit... mais sinon... voilà. Elles se débrouillent, si elles se font bouffer, elles se font bouffer, enfin c'est pas... parce que... je pense pas que... j'ai pas l'impression, après je me trompe peut-être mais... j'ai pas l'impression que si on laisse les... les poules se débrouiller et... et se reproduire toutes seules... je pense pas qu'elles courent vers l'extinction. Enfin je pense pas...

Minute 16

... après, j'en sais rien... c'était une longue réponse !

S.B. : Non non mais c'est bien... Donc, tu es attaché à eux ? Aux animaux, quand même ?... Ou pas vraiment ?

E. : ...euh... les poules pas tellement... enfin voilà, de toutes façons y'a des animaux qu'on a une certaine personnalité, enfin on a toujours tendance à humaniser les... les animaux, mais ça dépend des animaux. Y'a des animaux qu'ont un plus fort taux d'humanisation... humanisation... bilité que d'autres... et par exemple, le canard !... Le canard, ... la cane que nous avons actuellement...

Minute 17

Les canards, quand on les a vus arriver, on s'est dit « wha! »... et puis non, en fait. [rire]. On a eu deux couples, quand ils sont arrivés, on a trouvé que... c'était des animaux étranges et intéressants, et puis à force... de les pratiquer, on a eu l'impression qu'ils étaient très très bêtes ou... mais après c'est une question d'éducation, je sais pas. Peut-être parce qu'ils sont pas nés chez nous, ... enfin c'est à dire dans le sens où, quand t'arrives euh, ... ils fuient, ils partent en courant... tu arrives pour leur donner à bouffer... d'habitude, des animaux, quand tu leur donne à bouffer... non eux c'est, dès qu'ils te voient arriver, c'est... ils partaient de l'autre côté du... euh... voilà...

Minute 18

c'était quoi la question ? Ah oui, si je m'attache aux animaux. Euh... ouiah, la cane elle est absolument charmante. ... les poules, ça va, je m'attache pas... pas spécialement. Les filles elles s'attachent à des poules... mais ... là... j'aime bien les cochonnes... que nous avons là.

S.B. : Y'en a... plusieurs ?

E. : Deux.

S.B. : Ah oui d'accord

E. : Oui, là je... je sais pas... je sais pas ce que ça va... donner. Mais en tous cas, je les aime bien. Je les trouve très ... mignonnes.

S.B. : Vous les avez depuis quand ?

E. : Depuis Pâques. Depuis avril...

S.B. : Et c'est des... vous en aviez déjà eu avant ?

Minute 19

E. : Non.

S.B. : C'est la première fois que vous avez des mammifères, quoi ?

E. : Euh oui. Oui... Oui il y a eu aussi ça, par rapport à l'attachement que je peux avoir à des

animaux, euh... y'a eu des chevaux, alors c'était pas nos chevaux, mais y'avait quelqu'un qui avait déposé des chevaux dans la prairie... et moi j'ai jamais... euh enfin j'ai jamais... si, non, je sais pas... j'ai jamais tellement aimé les chevaux, c'est pas mon truc... euh donc oui les chevaux, c'est... c'est spécial... mais... mon point de vue a vachement changé. À cause du fait que...

Minute 20

le mec s'en occupait pas... et on pensait que... ça va, il gérait le truc mais y'a eu un été très sec et y'a eu quatre morts... dans le... et voir un cheval... mourir dans la boue alors qu'il pouvait pas se relever, j'ai fini par trouver ça... voilà, c'est bon. Après j'ai aimé les chevaux. Je sais pas si ... c'est un... c'est une réaction normale, mais... en tous cas, maintenant, ça va j'aime bien les chevaux.

S.B. : ... OK... Du coup c'est le fait de les voir souffrir qui... qu'a...

E. : Oui... Oui, qui m'a fait découvrir leur fragilité, leur faiblesse, quoi.

Minute 21

...parce que pour moi, c'est vrai que le cheval, c'est quand même un symbole de... de... pour moi c'est supériorité, quoi. Par rapport à moi, j'ai rien à faire avec eux, c'est... c'est des bêtes tellement massives... elles font leur truc, et voilà. Pour moi, j'ai pas à intervenir dans leur vie...

S.B. : ...D'accord... [...]... et donc les cochonnes, c'est comme les poules et tout ça, ça t'arrive de les nourrir toi ? Et desfois c'est F ?

E. : Oui oui...

S.B. : D'accord... Donc l'attachement, c'est... c'est comme ça, quoi.

E. : Hmm (acquiescement).

Minute 22

S.B. : OK... et donc tu les reconnais l'une de l'autre, elles ont leur...

E. : Euh oui.

S.B. : Elles ont pas de nom ?

E. : Non.

S.B. : Les poules, les autres oiseaux, ils ont des noms ?

E. : Non... Enfin si, y'a des oiseaux qui ont des noms, c'est les filles qui leur donnent des noms. Mais je ne connais pas leurs noms.

S.B. : Ah OK, ouaih ouaih je vois... Et du coup, le moment de les tuer, c'est difficile pour toi ?...

E. : hmm... Nnon...

S.B. : ça se passe comment ?

E. : ... euh... tu veux dire, ça se passe comment, c'est...

S.B. : Ben est-ce que tu peux me décrire la tuerie, quoi. Tout le...

Minute 23

E. : Oui... Oui on fait, comme ça fait pas mal de boulot, on s'est mis à faire petit à petit généralement des... trois ou quatre poules en même temps, ... et oui enfin bon y'a une préparation, on fait chauffer l'eau pour déplumer, ... après... au départ... on prend une poule, on l'attache, non enfin j'ai pu le faire tout seul aussi, c'est à dire qu'au début on faisait ça à deux... et puis, bon voilà, j'ai fait ça tout seul... je l'attache... par les pattes, ... et les ailes, ... et je la suspends...

Minute 24

...par les pattes... et je lui coupe le cou... ... enfin coupe le cou, oui enfin l'artère... euh... voilà...

S.B. : OK... et euh... tu arrives à me dire ce que tu ressens... au moment de faire ça ?...

E. : ... euh, je sais pas, je pense que je... au début, c'était difficile, quand même, enfin c'était beaucoup plus dur au début... oui...

S.B. : ... c'est à dire, difficile ?...

E. : ...[...]... oui c'est difficile de ...

Minute 25

tuer un animal... pourquoi c'est difficile de tuer un animal, euh...

S.B. : Est-ce que tu arrives à dire l'émotion... dans quelle émotion tu étais à ce moment-là, ou les émotions, y'en a peut-être plusieurs ?

E. : Ben en fait, y'a quand même une principale ... euh... le principal générateur de stress possible c'est..., et donc faut se contrôler à ce niveau là, ... c'est de se dire qu'il faut pas rater la... la... la mise à mort... hum... alors bon, ça j'sais pas si c'est une émotion, c'est un stress oui... il faut pas être stressé.

Minute 26

Mais c'est embêtant y'a ce truc-là qu'est sous entendu, quelque part, qu'est de se dire « tiens si... si j'le rate, ça va pas être sympa... ça va être moins bien, quoi. ». Et à part ça, ... à part ça comme émotion, ben je sais pas... je saurais pas dire, tellement l'émotion... je suis pas triste... je suis pas gai... ...

S.B. : C'est... c'est une appréhension par rapport à ... à pas rater la mise à mort, quoi ?

Minute 27

E : Oui

S.B. : Et qu'est-ce qui se passerait si tu ratais ?

E : Ben la... ce serait plus long. Donc éventuellement plus de souffrance... en fait, oui... un stress euh... parce qu'en fait, quand... quand c'est pas raté, on a vraiment l'impression que... que c'est pratiquement... fluide, quoi... sans... sans s... sans grande euh... sans que la... la poule ...

Minute 28

remarque grand-chose...

S.B. : ...OK... donc si tu te ratais, y'aurait plus de souffrance, ... et ça te ferait quoi ?...

E : ... euh... ça me gênerait... oui... ça me gênerait, ça m'embêterait... oui...

S.B. : Donc c'est...

Minute 29

alors t'as une forme d'empathie pour la poule ?

E : Oui... Oui oui. Oui ça c'est le mot... Oui complètement, oui...

S.B. : ... OK... Et du coup, si ça s epassait pas bien, t'aurais peut-être du dégoût ?... comme émotion, non ?... C'est possible ça ?...

E : Ah. ... Euh du dégoût ?... Ouaih, ça doit être possible, ouaih...

Minute 30

S.B. : De la colère ?...

E : Ouaih.

S.B. : Tu t'en voudrais, non ?

E : Ouaih. Ouaih ouaih !... Bon après, toutes proportions gardées enfin mais oui oui ce genre de trucs oui.

S.B. : Et du coup, avant ça, ce stress, c'est une sorte de peur ? Une peur de rater ?

E:Oui enfin... après justement, on se met dans des... quand même dans des éta... enfin, on a ça en toile de fond, mais c'est pas... justement on essaye de se mettre dans un état où on n'ets pas... stressé...

S.B. : ... d'accord. Donc c'est quoi, cet état ?

E : J'sais pas, c'est un peu zen, j'sais pas comment dire... enfin faut... faut être un peu vidé, vide...

S.B. : ...d'accord.

Minute 31

E : Mais calme

S.B. : ...vide ? Vide de... ? Qu'est-ce qui est vide ?

E : de pensées.

S.B. : Ouaih... Faut pas trop cogiter, quoi. Faut pas être dans le mental, c'est ça ?

E : Ouaih ?... Ouaih enfin... pas cogiter et pas se ... ouaih enfin... non c'est surtout le calme, enfin... le calme. Le calme... Concentré sur le calme.

S.B. : ... d'accord... et du coup, vous faites ça à plusieurs ? La tuerie ?...

E : Euh ben c'est à dire que... ces derniers temps, c'ets moi qui les tue mais...

S.B. : tu le fais tout seul ?

E : ouaih... et en effet... après tout le reste après, on est à deux, quoi.

Minute 32

Faut les plumer, faut les...

S.B. : Ah d'accord, F est avec toi quand même ? Elle est à côté ?

E : Oui oui oui oui... Oui. Oui oui... Généralement moi je les tue et je les plume et F les vide...

S.B. : ... d'accord. C'ets toi qui va les chercher aussi ?

E : ... euh ouaih...

S.B. : d'accord... ... donc la première fois que tu as tué un animal, c'était quand ?...

E : ... ça dépend parce que... ... c'est une question en général ou... parce que... ?

S.B. : Les deux.

E : Non par rapport aux animaux de ... de chez nous...

Minute 33

euh oui ça doit être il y a ... là, là quand on est arrivé ici, quoi, j'sais pas, parce que quand on est arrivé ici, on avait pas d'animaux, si on avait peut-être une poule ou deux... donc peut-être y'a quatre ans, oui. Et y'a quatre ans, ben non en fait on n'a peut-être pas tué de... ben j'sais

pas à partir de quand, peut-être y'a trois ans... 'fin bon c'est à peu près ça, parce que c'est un ami qui nous a... montré comment faire... voilà...

S.B. : ...donc la première fois, tu l'as fait avec lui ?

E : C'est lui qui l'a fait, carrément.

S.B. : C'est lui qui l'a fait. Ouai OK... et après tu l'as fait tout seul ?

E : Après on l'a fait avec F, on l'a fait à deux, y'a eu cette étape-là...

S.B. : ...OK...

Minute 34

...d'accord.

E : ça c'est une étape, généralement, on se met là-bas, on se met face à la montagne, et loin du poulailler. On prend l'animal, on le met là-bas...

S.B. : ... pourquoi loin du poulailler ?

E : Comme ça, parce que bon... mais après, je me... enfin... je me... je m'imagine que ça n'a aucune importance pour elles, j'en sais rien mais... pour nous, c'est bien... de se dire qu'on n'est pas en train de tuer une poule parmi d'autres poules à l'intérieur d'un ensemble de poules... je sais pas, c'est un ... ça, ça aussi c'est peut-être de l'anthropomorphisme... c'est mon voisin qui me racontait que...

Minute 35

...ah oui par rapport à l'empathie entre animaux, quoi. Parce qu'on se dit, y'a de l'empathie entre animaux. Ou alors de l'inquiétude. Il est possible qu'il y ait de l'inquiétude lorsque les animaux vont à l'abattoir. C'est... c'est peut-être pas le même ordre d'inquiétude que ce que... donc c'était cette euh... [inaudible] une manière d'abattre les vaches... dans... c'était quelqu'un qui était en hauteur dans un pré avec des vaches... et en fait il.... Tirait à la carabine sur les vaches... pour l'abattre. Et les autres vaches... enfin aucune réaction. Y'a une vache qui tombe, ... voilà il disait... donc voilà, l'empathie entre vaches, n'est pas forcément évidente. Enfin, dans ces cas-là, j'en sais rien... peut-être que y'a des... c'est très mystérieux de toutes façons, le monde animal... par rapport à l'empathie...

Minute 36

...euh... voilà. Mais en tout état de cause, on fonctionne comme ça quand même... avec cette idée de... de possible... connexion chez les poules ... voilà quand y'a quelqu'un qui se fait... un de leur congénère qui se fait tuer... voilà...

S.B. : ... Et du coup, qu'est-ce qui fait que tu te sens légitime pour les tuer et les manger ?...

Minute 37

E : ... Je suis pas allé très loin dans le truc, hein... au départ... j'ai juste gagné en légitimité... et encore, même pas.... D'habitude,... déjà, du point de vue de mon... de... comment j'ai été

élevé, alors c'est mon... à la viande, on mangeait de la viande... Pas que... de la viande. Mais la viande était présente, assez présente... Donc j'étais habitué à ça... et la légitimation euh... première légitimation c'est de le faire soi-même... je pense que ça...

Minute 38

... ça a une importance... C'est déjà le premier truc à faire, quoi. Enfin si... plutôt que de prendre... que d'aller dans un magasin et d'acheter des bouts de viande sous cellophane, ... évidemment, ... déjà, ça permet un peu de prendre conscience de ce que c'est que... que de manger de la viande, quoi... Enfin c'était un geste qui était important, pour nous... de... de faire ce pas quoi... ..

Minute 39

S.B. : ... OK... .. donc c'est principalement... euh c'est principalement ça ? D'avoir la conscience de ce que c'est que la viande ? Assumer, peut-être ?

E : Oui assumer ! Oui, pas laisser... le truc se faire d'une manière ou d'une autre, par d'autres gens, euh sans... sans... avoir cette euh... garder... essayer d'avoir... l'importance de ce... geste. Qu'est pas... complètement anodin, on va dire... et qui n'est pas industriel, qui ne devrait pas être industriel, enfin peut-être que... probablement...

Minute 40

S.B. : ... et est-ce que tu préférerais ne pas aimer la viande et ne pas être obligé de tuer des animaux ?...

E : ... ben c'est une excellente question... mais j'ai l'impression que ça n'a pas vraiment d'importance, mais...

Minute 41

... enfin dans le sens, je préférerais ne pas aimer la viande ?... C'est difficile de répondre... enfin, oui. Parce que, parce que, parce que j'ai l'impression que ça fait partie de ma nature, de la nature, de la nature... euh... humaine...

S.B. : ... c'est à dire ?

E : Du système... naturel...

que l'humain...

Minute 42

peut naturellement manger de la viande. Enfin c'est pas... anormal que ... c'est, c'est... donc c'est un fonctionnement naturel, on va dire... et ce fonctionnement-là, ... je pourrais le remettre en cause, pourquoi pas, mais.... C'est vrai que c'est un exercice mental de... .. Est-ce que je préférerais ne pas aimer la viande ?... ..

Minute 43

... mettons oui ! Allez. [Rires]

S.B. : Non mais j'entends...

E : C'est pas évident, ouai. Ah mais c'est... en fait, ... c'est vrai que... mais cette question on se l'ai posée, on se la pose. C'est complètement bête, mais... évidemment, évidemment... En fait, en fait c'est évident ! Mais... Oui ! Je me le suis dit, je me le suis dit, je préférerais ne pas aimer la viande, ... oui oui. Mais, en même temps, ... voilà c'est pas complètement... j'sais pas, je suis pas mécontent de... de... de ça, enfin de comment ça se passe... Bon ouai OK. C'est ça.

Minute 44

S.B. : ... Et question encore plus... abstraite, et encore plus... du moins... Est-ce que tu l'estimais nécessaire, s'il n'y avait pas de frein social ni juridique à ça, tu pourrais tuer un humain dans les mêmes conditions ?...

E : Si tu l'estimais nécessaire ?

S.B. : Ouai, c'est à dire... que t'avais besoin de sa viande pour la manger, pour survivre, ...

E : ... ouai, c'est peut-être plus facile la réponse, ... si y'avait pas de frein social ? C'est à dire par exemple une société où on ... les... non, même pas...

S.B. : où ça se fait, une société où ça se fait.

E : Les vieux. Les vieux on peut les manger par exemple ?

S.B. : Par exemple. Mais pas quand ils sont morts, ce sera à toi de le tuer dans les mêmes conditions... donc en essayant de faire qu'ils souffrent le moins possible...

Minute 45

E : .. Oui, si on se met dans ce contexte-là... mais, c'était quoi la question ?

S.B. : Et ben, si la société le permettait, qu'il n'y avait ni de frein social, ni juridique, et ben est-ce que tu te permettrais de faire pareil ? Avec les humains ? Avec des humains ?...

E : Oui je pense, mais il faut vraiment... que culturellement, je sois bien... imprégné de ça quand même, hein... si je débarque dans une société comme ça, ... euh... tel que je suis maintenant, ... j'arrive maintenant dans ce... dans ce village, on m'invite à faire ce genre de choses, je pense pas que... que j'y arriverais ; par exemple.

Minute 46

Il faut que ça vienne de... de y'a longtemps... que ce soit vraiment dans la culture. Après, tu peux évoquer peut-être d'autres situations, genre, le radeau de la méduse, ou... c'est ça... t'es sur un bateau, ... y'a plus rien à bouffer, ... qu'est-ce que tu fais ?... Mouai... non je... pense pas...

S.B. : ... mais ça me va comme réponse, hein. C'est le cheminement...

E : Oui oui ben je réponds pas n'importe quoi, hein.

S.B. : Non mais je veux dire... c'est aussi comment tu arrives à la réponse qui m'intéresse.

E : Ah oui oui oui.

Minute 47

S.B. : J'ai pas besoin d'une réponse... tranchée, quoi... OK... Donc... donc ce qui légitime, tu disais, c'est ce qui... c'est d'abord que c'est naturel..., que les humains... mangent de la viande ?

E : Euh oui.

S.B. : ... et tuent

E : Pas forcément tous les humains, hein, mais des humains... pour moi c'est pas du tout... enfin bien sûr y'a des humains qui ne mangent pas de viande...

S.B. : Mais tout à l'heure, tu m'as dit que c'était naturel...

E : Oui ! C'est naturel ! C'est naturel pour un grand nombre d'humains !

S.B. : Ah... OK.

E : Ben oui, enfin tu dois être le premier au courant...

S.B. : Ben moi je suis au courant que moi, j'en mange pas !

E : au courant du fait que beaucoup de gens... beaucoup de gens n'en mangent pas.

S.B. : Non mais... mais je sais pas ce que toi, tu mets derrière « naturel »...

Minute 48

... parce que tout à l'heure tu m'as dit... tu m'as dit c'est naturel...

E : Oui ben je me place avant... les pré-civilisations, peut-être euh... avant que ça devienne tout... codifié de partout... et donc euh... j'sais pas, ... la chasse quoi. La chasse, la pêche, ... choses-là... qui se sont faites naturellement, enfin les gens ils se sont pas dit... « Tiens, on va... on va briser... on va se mettre d'un seul coup... »... j'sais pas... j'sais pas... enfin, oui.

Minute 49

Ils ont vu des animaux, peut-être chasser d'autres animaux, se dire « Tiens on pourrait peut-être faire pareil. »... je ... j'en sais rien.

S.B. : Mais ta légitimité à toi ? C'est... c'est ça ?

E : C'est que ce soit naturel ? Oui. Mais pour moi, c'est ça, ... c'est... c'est ce que j'ai dit... te semble un argument valable, pour dire que c'est naturel ? Ou... il manque des...

S.B. : Ben moi, ce qui m'intéresse, c'est... c'est... c'est si à toi ils te paraissent valables ou pas. C'est tes arguments à toi.

E : Ben oui. Oui, oui, oui... .. tu es revenu sur le naturel... c'était une nouvelle question ?

S.B. : Comment ?

Minute 50

E : C'était une nouvelle question ?

S.B. : C'était, ouaih une sous-question... ouaih tu m'as parlé aussi du culturel avant.

E : Ben oui. Et ben oui.

S.B. : Et qu'est-ce que tu souhaites pour la société de demain ?...

E : ... Euh... ben je sais pas... y'a des gens qui disent depuis fort longtemps que... euh... que sommes toutes, l'impact écologique le plus grave sur la terre, c'est... c'est l'humain...

Minute 51

... donc y'a peut-être trop de gens ? Donc ça peut être... ça.

S.B. : C'est quoi « ça » ?

E : Je ne souhaite rien. Je ne ... c'est parce que... non au début quand tu... parlais d'impact écologique... tu t'es présenté, tu parlais d'impact écologique de ... l'agriculture intensive ou... de l'élevage intensif... et ça c'est quand même vachement relié à... à la population humaine... donc une espèce de ... y'a eu un confort comme ça dans les années 70 mais... donc, là... en parlant du futur, ...

Minute 52

...on est sorti de la zone de confort... on est dans une zone euh... tendue... entre euh... [inaudible] qui impose des décisions à prendre euh... sur quelle position, enfin sur quelle... sur comment se placer là-dedans pour avoir moins d'impact, c'est ça. C'est que si on est plus nombreux, il faut que chacun ait moins d'impact...

S.B. : ... d'accord. Et y'a une façon d'avoir moins d'impact que tu projettes, ...

Minute 53

que tu arrives à ...

E : Bon y'en a plein des façons d'avoir moins d'impact... euh... alors on peut se déplacer en vélo... euh... on peut acheter moins de téléphones portables, ... on peut.. arrêter de manger de la viande... venant des éleveurs... y'a en fait, y'a un problème aussi de, y'a vraiment un problème d'échelle

Minute 54

...dans les... selon les endroits où on est, selon les environnements... c'est à dire en fait, déjà, le simple fait... d'ailleurs, c'est dans la biographie que je viens d'énoncer, le simple fait de passer d'un habitat réduit, dans une ville, à un habitat de plus en plus grand, ... déjà c'est pas égalitaire...

S.B. : C'est à dire ?...

E : ... ben c'est à dire que l'impact, si tu veux, quand t'as... enfin combien il faut d'hectares pour se... subsister, se suffir à nous-mêmes... pas grand-chose, je sais plus combien, ... peut-être un ?

S.B. : Tout dépend du mode de vie.

Minute 55

E : Oui ! Oui non bon voilà, mais euh... ben tout dépend du mode de vie euh... ouai, y'a pas besoin de beaucoup, quand même. Mais c'est beaucoup, je veux dire c'est pas beaucoup mais c'est beaucoup. Enfin dans le sens... c'est à dire déjà au départ, si tu... fais ça... Oui. Non d'accord, OK. Bon y'a pas besoin d'un hectare si on ne consomme que des... végétaux, probablement... mais... y'a besoin d'un peu de place quand même...

Minute 56

Alors pourquoi je dis ça ? Alors en fait, moi c'est quand même une préoccupation, du moins, de se dire ben... on a de l'espace... et tout le monde peut pas avoir cet espace-là, enfin... euh... probablement... donc possiblement, la vie euh... en ville est plus écologique. J'en sais rien, j'ai pas... on n'est pas toujours en train de prendre la voiture pour... se déplacer. ... Voilà, moi j'ai pas l'impression d'être euh... voilà en tous cas d'avoir moins d'impact ici, que...

Minute 57

que dans Paris, quoi. ... Sauf si... non !... Qui te ... je ne sais plus à quel point j'ai déjà dévié de la question, mais ... c'était quoi la question ?

S.B. : Euh... c'était « qu'est-ce que tu souhaites pour la société de demain ? »

E : Ah oui d'accord. Oui donc villes, campagnes, d'accord. Ben... c'est un problème...

S.B. : Donc t'as pas de ... t'as d'idée préconçue d'une société idéale, quoi ?

E : Ah ?! Oui, si mais. Je pense que c'est impossible, en fait... Malheureusement, oui c'est un peu le problème qui se pose, l'impression que... l'inégalité est naturelle. C'est encore un truc... à la con...

Minute 58

S.B. : ... donc euh... inégalités naturelles, c'est à dire ?

E : C'est à dire que y'a des gens qui ont plus de pouvoir que d'autres... plus de richesses, plus de... plus d'impact, également. Mais que cet impact-là, ils vont pas le... enfin, je ne crois pas, je n'y crois pas... j'ai pas cet espoir... de pouvoir égaliser euh... de pouvoir niveler sur tout le

monde... mais ça c'est un très bon projet... je suis pour.

S.B. : [rires]. D'accord. OK, donc niveler... les inégalités ?

E : Ben oui, au moins... mettre un seuil, quoi.

Minute 59

Mettre un seuil, ouaih... ça me plairait bein ! ... Mais je ne vois pas du tout !... C'est étonnant ces trucs, euh, tu connais la loi de Zipf ?

S.B. : Non.

E : ... C'est un truc, tu prends n'importe... euh par exemple, les lettres dans un dictionnaire, ... et tu regardes par exemple quelle est la lettre qui apparaît le plus souvent... dans tout le dictionnaire, ensuite tu regardes euh... la deuxième lettre, qui apparaît le plus souvent... et ça suit une loi, tout le temps la même. Ça suit une courbe qui est du genre ... je sais plus si c'est... la deuxième ça va être deux fois moins, la troisième trois fois moins, la quatrième quatre fois moins, ...

Heure 1 Minute 0

un truc comme ça... donc... y'a toujours ce truc de... popularité... et que tu retrouves aussi, chez par exemple aussi... enfin j'sais pas... un chanteur de variété, tu prends tous les chanteurs de variété, y'en a un qui va être... et toute la distribution va être comme ça... une longue queue de... très très bas... et ça marche aussi pour euh... par exemple le gars qui avait découvert cette loi, je crois qu'il avait regardé la taille des ... des petits pois dans ... dans les cosses... et c'est pareil... ou le nombre de petits pois... ouaih !... Combien y'a de ... la proportion de... de cosses qui avaient sept petits pois et... des trucs comme ça...

Heure 1 Minute 1

oui c'est une espèce de... enfin ouaih... et quand je... enfin c'est difficile de se dire « comment on va se sortir de... » enfin j'ai l'impression que c'est, tu vois, un côté naturel qui... qui risquerait, potentiellement de..., d'impacter sur n'importe quel domaine, genre par exemple, les richesses. Pour les richesses, c'est... oui

S.B. : On peut juste attendre trente secondes que la voiture soit partie ? Parce que j pense que je vais pas entendre.

E : Oui... bon enfin, voilà.

Heure 1 minute 2

S.B. : Du coup, c'est un côté naturel qui est un peu une fatalité ?

E : Oui ! Oui oui.

S.B. : D'accord. Mais... mais qui est nuisible, quand même ?...

E : ...euh... Ah ? Ben en fait, finalement, ... j'en sais rien si c'est naturel... je vais pas me lancer dans une critique de la nature. [je ris]... c'est peut-être naturel.

S.B. : OK. Et du coup, l'élevage, il en fait partie ou pas de la société de demain ? Ou du moins de ce que tu souhaites pour la société de demain, une société plus égalitaire ? Une société...

E : J'en sais rien, je pense que je serais... je ne sais pas du tout ce que ça donnerait si je me mettais à manger des ...

Heure 1 minute 3

...des pilules, des... compléments... alimentaires triés... sous formes de granules... de pilules... ... dans le sens où tu vois, ça ça serait... une possibilité d'avoir moins d'impact, j'en sais rien... à l'extrême. De consommer que... ce dont... tu as besoin... sans... mais bon c'est vraiment un problème...

Heure 1 minute 4

E : ... parce que... oui... c'est pareil les légumes, je suis pas sûr que ce soit... un truc... optimal, quoi...

S.B. : ... OK. Et dernière question : qu'est-ce que ça t'as fait d'être interviewé par un végétarien ?

E. : [rires]... Euh ben c'est bien d'être interviewé par un végétarien. C'est bien parce que ça te met dans une position un peu plus euh... de possibles remises en question... situations... remises en question... enfin où il faut...

Heure 1 minute 5

... tu as besoin de ... d'argumenter... ouai. Et... et quoi ?... C'est intimidant.

S.B. : Intimidant ?

E. : Oui sûrement. Ouai, ça peut ouai. Mais bon c'est...

S.B. : Mais je veux dire... pour toi... tu t'es senti intimidé ?

E. : ... Ben parfois, on se ... dit que... oui qu'on peut dire des choses choquantes.

Heure 1 minute 6

S.B. : Donc c'est de la peur de me choquer ?

E. : Oui.

S.B. : D'accord... OK... Ben merci pour ta sincérité et pour le temps que tu m'as offert. Si y'a des choses que tu veux ajouter, maintenant ou plus tard...

E. : Euh non non. Après, je t'aurais bien posé des questions, mais...

S.B. : Et ben volontiers. Avec le micro ou... ?

E. : Oui oui ça fait partie du questionnaire.

S.B. : Alors je t'écoute.

E. : Alors par exemple euh là je parlais de pilules mais y'a aussi l'idée

Heure 1 minute 7

de faire pousser des... parce que en fait... euh... faire pousser de la viande. Faire pousser de la viande, ça te fait quoi ?

S.B. : Faire pousser de la viande euh... de la viande artificielle ? À moi personnellement, ... c'est une aberration, pour moi ça n'a aucun sens... mais moi je suis végane et je mange des pois chiches et des lentilles et de la spiruline et du tofu, et je suis en pleine forme.

E. : Ben bien sûr !

S.B. : Et j'ai absolument pas besoin de viande ! Alors pourquoi faire de la viande artificielle ?

E. : C'est peut-être une question de ... de goût, je crois...

Heure 1 minute 8

que les gens sont habitués, qu'il faut que tu changes de produit et tu te mets à faire des trucs qui ressemblent à ce qu'ils mangeaient avant... mais bon après c'est vrai qu'avec des lentilles, du tofu, tu fais des trucs qui ressemblent aussi, hein.

S.B. : Oui oui carrément ! Oui oui carrément ! On peut très facilement tromper un omnivore en lui faisant croire qu'il mange de la viande, alors qu'il en mange pas... c'est... mais moi personnellement, je suis... je suis très réticent à l'industrialisation, notamment du vivant, et pour moi la viande artificielle, y'a sûrement des dangers et... je m'y intéresse pas plus parce que pour moi ça n'a aucun intérêt... donc... euh ça me suffit pour être contre, quoi. Si j'y voyais des avantages, peut-être que j'essayerais de creuser la question, de me dire

Heure 1 minute 9

« bon est-ce que... est-ce que c'est quand même bien ? » tout ça, mais je vois vraiment aucun intérêt donc... donc je suis contre ça. Voilà. Et comme complément alimentaire, je prends de la vitamine B12 de temps en temps, mais c'est tout hein [rires]. Je prends rien d'autre. Et sachant que la vitamine B12, y'a des gens qui travaillent à [inaudible] on en trouve autre que des champignons, ... y'en a... y'en a dans la consoude, on en trouve autre que de la vitamine B12 de synthèse, pis c'est la seule chose dont on a besoin, et ça va venir. Et moi ça me choque pas manger ça comme complément alimentaire industriel, sachant que c'est la seule chose industrielle que je mange à peu près... voilà quoi, ça me pose vraiment pas de problème... Je vais couper la machine.

Annexe 11 : Retranscription de l'entretien avec Félicie

Minute 0

La fille de F se tient à côté de nous et joue. Je m'adresse à elle

S.B. : C'est parti !... Euh... Moi personnellement, ça me dérange pas du tout si [*prénom de sa fille*] est là ; est-ce que toi ça t'empêchera pas du tout de répondre à aucune question ?

F. : J pense pas !... Franchement, j pense pas.

S.B. : OK. Ça marche. Bon alors c'est parti... Donc j'ai juste un petit texte pour introduire le truc que je lis le même à tout le monde...

F. : Oui ?

S.B. : Je suis actuellement dans un cursus de trois ans dans lequel je mène une recherche-action. C'est à dire une recherche de terrain sur le thème de mon choix. Je m'intéresse aux rapports entre les humain-e-s et les autres animaux.

J'ai trente-huit ans, j'ai grandi dans l'agglomération grenobloise, dans une famille qui avait une culture de gauche. Je vis maintenant à Gaillac, une petite ville du Tarn dont les alentours sont ruraux.

Je suis moi-même végane depuis cinq ans,

Minute 1

c'est à dire que j'ai fait le choix de ne pas manger de produits d'origine animale. Avant ça, j'étais déjà végétarien depuis neuf ans. À l'époque, ma première motivation était écologique, parce que les études montraient que l'élevage intensif était une source majeure d'émissions de gaz à effet de serre. Très vite, je me suis intéressé aussi à l'aspect de la souffrance animale.

Je m'interroge sur l'élevage domestique à but non-lucratif, et j'aimerais mieux comprendre en particulier les enjeux qui y sont liés.

Cet entretien est complètement anonyme. Il n'y a que moi qui aurai l'accès à l'enregistrement, je le retranscrirai à l'écrit. Ni ton nom, ni celui de ton village ne seront retranscrits.

S'il y a des questions auxquelles tu ne veux pas répondre, rien ne t'y oblige. Et si tu veux arrêter l'entretien avant la fin, il suffit de me le dire...

F. : D'accord. [elle rit]

S.B. : ça va ?

F. : Oui très bien.

S.B. : Alors est-ce que tu peux te présenter en quelques mots ?

Minute 2

F. : Oui, je m'appelle F, j'habite euh... à la campagne, ... je suis d'origine euh... enfin j'ai grandi en ville, à Paris... et donc on a quitté Paris il y a environ... ben c'était en 99-2000, quelque chose comme ça. Euh voilà. On s'est installé à Toulouse et on... ici, on est vraiment à

la campagne depuis bientôt cinq ans... Voilà, après en ce qui concerne mon activité, je travaille en tant que marionnettiste... donc la plupart du temps quand je travaille je suis en tournée ou je travaille avec des compagnies pour lesquelles je me déplace, donc j'ai arrêté un peu cette activité pendant quelques années quand les enfants étaient petites et que, le début de l'école...

Minute 3

parce qu'avant on les emmenait avec nous, donc c'était très facile... le début de l'école donc on a beaucoup ralenti,... et là je suis en train de m'y remettre, donc ça fait à peu près deux ans que j'ai repris une activité... moindre que ce que je faisais avant, mais voilà... j crois que c'est tout, hein. J'ai deux enfants, deux filles, et on vit... en famille.

S.B. : OK. Donc tu as grandi à Paris ?

F. : Oui. [elle rit]

S.B. : Et quels animaux tu élèves ?

F. : Alors actuellement, nous avons euh... une poule, ... une cane, quatre oies, ... euh... alors, ... on a deux pigeons... pour les pigeons... oui... C'est les animaux que j'élève ? Ou qui sont avec nous ?... Tous les animaux qu'on a ?

Minute 4

Bon bah... quatre chats : une mère et ses trois petits, euh... deux cochonnes, c'est nouveau.... cette année... que nous élevons en partenariat avec deux autres familles. Elles ont été installées là parce qu'on avait pas mal de place... et comme à nous deux nous étions relativement présents, ...voilà ça se présentait bien, et ça se présente bien. Donc c'est super !... Voilà donc là on a... des poussins. On a eu un oison mais malheureusement... il n'a pas survécu parce que c'est pas... évident... tout ça....

S.B. : Un oiseau ? Un...

F. : un oison. Un bébé oie.

S.B. : Ah oui, un oison.

F. : Un oison... que la cane avait couvé... parce qu'apparemment les oies, elles ne sont pas suffisamment sérieuses, donc on l'a vérifié. On nous l'avait dit mais on l'a vérifié, parce qu'on est très novices, hein ! Les poules, ça y est, on commence à cerner le problème, à peu près... euh les oies c'est vraiment nouveau, on les a eues euh...

Minute 5

début d'automne dernier, donc ça fait pas encore un an. Et la cane, on avait eue... un premier groupe de canard il y a trois ans, il me semble... et euh... ça a vite été compliqué parce que justement, avec ce rapport à l'eau... Donc... donc finalement on les a mangés... et... finalement on s'était dit qu'on attendrait un peu... et après il y a eu cette histoire de barbarie, de canards de barbarie, donc j'ai pris juste une cane, et qui elle par contre était bonne couveuse. Donc je me suis dit peut-être, que... en associant les oies... qui coupent l'herbe... et la cane... qui couve les œufs... euh, pour avoir éventuellement des oies pour manger, ... ça

pouvait être dans la possibilité, quoi... Voilà le choix de... la cane de barbarie...

S.B. : D'accord.

F. : ...voilà... et les pigeons, donc les deux pigeons, en fait...

Minute 6

parce que... moi j'adore les pigeons, ... et c'est vrai qu'au départ on voulait les élever mais ça a pas... ça a pas été facile parce qu'il faut qu'ils se mettent en couple, et tout ça, et... et les choses ne se sont pas faites... donc on les a libérés, parce qu'en plus il fallait les garder en cage soit disant... enfin on nous avait expliqué les choses comme ça... et donc là, ça fait plusieurs mois on les a... on leur a dit « salut », et en fait ils restent là, ils dorment avec les poules, mais ils font pas de bébés parce qu'apparemment ce sont deux mâles. Et les autres, euh... ben y'en a deux qui se sont faits manger par des bestioles, et y'en a deux qui sont morts... Morts de... d'une mort enfin qu'on connaît... qu'on sait pas, quoi., j'sais pas maladie ou... voilà... j'crois que c'est tout... en animal [elle rit]

S.B. : Et donc, vous... comment vous vous êtes lancé-e-s là-dedans ?

Minute 7

F. : Alors on s'est pas vraiment lancé, c'est venu... petit à petit. Quand on s'est installé... à [nom du village], on avait une maison avec un tout petit jardin... et c'est vrai que... moi j'avais très envie de manger les œufs... d'une poule qui était à côté... donc on a eu assez rapidement, deux poules. Qui vivaient à l'arrière de notre petit jardin. C'était un jardin très fermé, donc y'avait même pas besoin de leur faire... de maison... donc, ben [prénom de sa fille], tout bébé, ... c'était devenu des chats, à la fin, donc elle les... elle les avait complètement amadouées... et donc on mangeait leurs œufs. Et quand on s'est installé ici, euh... alors... que je me remémore... déjà, le fait de manger ces œufs, personnellement moi, ça m'a vraiment plus. C'est à dire que euh...

Minute 8

...parce que tu disais être sensible à la souffrance animale... alors la souffrance animale, euh c'est vraiment... important, mais disons que ... euh... de plus en plus, j'ai eu du mal avec l'industrialisation de l'animal. En gros. Donc les œufs, et la viande, après. Parce que on... ben déjà les œufs, d'avoir deux œufs par jour, ... on était trois à l'époque et, au bout de trois jours on a six œufs, on était trois à l'époque, c'était... largement suffisant, ... et donc après quand on s'est installé ici, comme on avait beaucoup de place, ... on s'est demandé peut-être d'avoir un peu plus de poules, ... et petit à petit, avec les voisins, les amis, ... on voyait les gens qui avaient des poulaillers, ... qui avaient des poussins... donc on a commencé à comprendre que les poules perdaient l'habitude de couvrir, donc il fallait trouver des poules qui couvent, pour que ce soit retransmis de les générations, par les coqs et tout ça, ...

Minute 9

et après y'avait la question du sacrifice... donc là qu'était vraiment pas gagnée, dans le sens de la capacité à arriver là, quoi... et en même temps, d'un autre côté, moi j'avais un... une espèce de... de nausée qui montait vraiment... à acheter de la viande sous plastique. Donc d'aller dans un supermarché et d'acheter de la viande, y'a un moment c'est devenu un vrai problème. Donc j'ai arrêté ça et je m'adressais à des producteurs du marché. Donc... avec qui je discutais

et dont je savais... je me disais... bon là, ça va... ça va. Et de fil en aiguille, ... c'est plutôt de fil en aiguille, on n'a pas décidé ça d'un seul coup, quoi. Et... en fait, donc on s'est lancé, c'est à dire qu'on a pris trois poules, enfin trois couveuses...

Minute 10

chez M., oui c'est ça, un coq... on a acheté des œufs... [*prénom de sa fille*] lui chuchote quelque chose]... Aah ? On les avait pris en même temps ? Enfin je m'en rappelle plus mais on a pris quelques poules qu'on nous a donné d'amis, de deux amis effectivement, j'ai acheté des œufs d'Orpington, donc c'est des grosses poules dont la viande est savoureuse, ... et ... et donc on s'est dit « ben on va voir ». Donc les poussins sont nés... donc après la question, c'est le poussin, il est tellement mignon, qu'il va grandir et qui, à un moment donné, on va se demander si on va être capable de le tuer, et donc on a... essayé, quoi. On a tenté, donc on a demandé à un ami de faire le sacrifice alors... parce qu'on avait rentré aussi... quatre pintades... il me semble... c'était juste après, c'était quelques mois après...

Minute 11

Parce que c'est pareil on adore la pintade. Parce que en même temps, je n'ai pas pu me résoudre... même si on mange pas de la viande tous les jours, j'aime la viande. Je suis euh omnivore. J'ai du plaisir à manger de la viande, donc je pourrais pas, au jour d'aujourd'hui, euh... je pourrais pas être végétarienne. On a eu des périodes végétariens, par exemple on travaillait sur des créations... euh... donc on était nous deux et deux autres personnes qui étaient végétariennes, ... enfin un homme une femme, ils étaient complètement végétariens, donc nous pendant trois mois, on a mangé végétarien avec sans aucun problème. Y'avait... pas de problème. Mais dès qu'on était... nous, ben tout naturellement, on avait envie de viande, quoi. Donc c'est une sorte de compromis, quoi. Et... et le jour du premier sacrifice, donc c'était avec X., un ami, ... euh qui lui avait l'habitude parce que lui ... il avait, enfin y'a une vingtaine d'années, il habitait...

Minute 12

de manière très reculée dans les Cévennes et... il avait mis en place une espèce de système autarcique. Et donc, il savait faire, quoi. Et on a fait le premier sacrifice avec lui. Et en fait... alors il faut dire que... et en fait, ce moment-là, euh... en fait ça m'a plu. Enfin disons que j'ai, j'ai apprécié le... le... j'ai retrouvé, en fait c'est ça, j'ai retrouvé le... j'ai retrouvé un sentiment... que j'ai éprouvé avec mon père, notamment, parce que mon père était très musulman, ... et lui, il sacrifiait le mouton. Et lui, il avait... euh ce truc-là, de rentrer dans un espèce d'état très calme... avant de sacrifier la bête, et de... ben d'arriver au sacrifice... euh...

Minute 13

de façon très calme. Voilà. J'sais pas comment dire autrement, mais c'est ça. Et donc en fait, quelque part, euh... quand j'ai vu X. faire, je me suis dit « Ah oui c'est comme ça, c'est pas du tout hystérique, c'est pas du tout un carnage, »... alors on tue... un être vivant, euh mais disons que... ça se passe... ben moi déjà j'avais peur d'une espèce de... ben de panique, j'avais peur de rentrer en panique, j'avais peur de voir le sang, de voir les spasmes, ... j'avais des souvenirs au Maroc, enfant où euh... où y'avait des trucs qui se passaient pas bien et... le poulet qui courrait sans tête... quinze mètres avec les nerfs, parce que ça... donc voilà y'avait des souvenirs qu'étaient pas forcément... pas forcément très rassurant, mais n'empêche que ce passage-là, quelque part, m'a... rassurée... Et après quand on l'a fait tous les deux...

Minute 14

alors au début on le faisait tous les deux ensemble, et euh voilà, on a essayé de réinstaller un espèce de rite euh... on se met là, dans le coin, face aux montagnes et... et ça se passe euh... ça se passe bien pour l'instant, donc... ça va. Après, ... je garde à l'esprit que peut-être au bout d'un moment, je deviendrai végétarienne comme ça. [*elle rit*] parce qu'au bout d'un moment, je vais trouver ça... inutile de manger... enfin de tuer quelqu'un... pour le manger après, quoi. Mais pour l'instant, j'en suis pas là. Pour l'instant, je vois les poulets, je les vois rôtis quand ils sont vivants, enfin je... parce que j'ai découvert ça aussi. Parce qu'en plus, en ayant grandi en ville, ... même si je suis née au Maroc et j'ai des souvenirs comme ça de vie assez... campagnarde, on va dire, parce que c'était un peu... traditionnel, quoi...

Minute 15

ayant grandi en ville, j'étais complètement déconnectée de ça, et, et je mangeais... enfin à la fin on se rend même plus compte de ce qu'on mange, c'est sûr. Et étant donné qu'en plus, on mange bio depuis... beaucoup d'années, et que la viande bio... ben faut pouvoir être en mesure de la payer, aussi... y'avait cet aspect-là qui n'était pas le plus important, mais comptait, quand même, un peu. Et euh... voilà. Après... après par exemple les cochonnes, alors les cochonnes, c'est un stade euh... suivant. Parce que là je me disais « oh la la, c'est gros », on n'a pas fait le sacrifice, je pense qu'on sera peut-être pas présents pour le sacrifice, on verra mais... disons que pour l'instant, je vois les cochonnes et... même si je ... même si on a un... bon rapport, ben je vois les jambons, je vois les... j'ai découvert ce regard que j'avais... de prédateur, quoi.

Minute 16

Quelque part, quand on attrape un poulet, qu'on choisit le poulet qu'on va... sacrifier, on prend les plus gros, donc on les repère, ... donc y'a un aspect euh... en tous cas, en ce qui me concerne, j'ai l'impression que c'est une manière d'assumer... une manière d'assumer... le fait de manger de la viande. Voilà. Quelque part, y'a... ben voilà, on mange de la viande, ben... faut peut-être en passer par là quoi. Sans être moraliste ni rien du tout mais... disons que pour moi, ça va quoi. C'est... c'est pas mal... [*rire*]. Ça fait partie, ça fait partie de... de l'affaire, quoi. Voilà [*elle rit*].

S.B. : OK... Et tu parles de « sacrifice » ? Tu utilises le mot « sacrifice » ?...

F. : Oui... ben oui...

S.B. : Et euh... pourquoi ?

F. : pourquoi ? Je devrais dire « meurtre » ?, [*elle rit*]

S.B. : Non, tu... tu devrais rien ! C'est la première fois que je l'entends dans un entretien le mot « sacrifice », donc je te demande.

F. : Ah bon ?! Ah ! D'accord !

Minute 17

S.B. : Oui ça m'interpelle.

F. : Euh... ben oui ça me paraît très approprié... ben oui parce que quand même... on est dans

un... là, actuellement, ça fait plusieurs fois, E. il sacrifie tout seul, ... et moi je les plume, et je les vide... Alors ça s'est passé comme ça parce qu'il se trouve qu'en en discutant, on s'est dit peut-être qu'on en tue trois d'un coup... comme là en ce moment on est pas mal partis. Ça prend quand même une matinée donc on s'est dit « bon allez on va faire ça ». Et donc en fait, ... on est dans un état quand même... On est, on est... on se prépare... enfin c'est pas qu'on se prépare, on va pas faire quelque chose de concentration, une méditation, tout ça, mais c'est quand même de cet ordre-là. C'est à dire qu'on en parle deux jours avant, ... la veille, ben on va les choisir...

Minute 18

souvent c'est moi qui les choisis parce que... ben voilà, euh... le matin, on les attrape avant de leur donner à manger, ... c'est à dire que... on baisse en énergie, en fait. Donc... c'est un rituel en quelque sortes... c'est, c'est, ... enfin moi je ressens... une part de rite. Une sorte de part de rite. Ça doit être pour ça que j'utilise le mot « sacrifice ». Parce que... après.... Par exemple au tout début, quand on le faisait à deux, ... ben calme l'animal, on le prend on le calme, on se demande mutuellement si l'un, l'autre est prêt, on fait pas ça... comme ça. On peut pas faire ça comme ça c'est pas possible. Parce que c'est important, ça... enfin c'est important, quoi... On peut pas faire ça par dessus la jambe. Donc voilà.

Minute 19

C'est peut-être pour ça que j'ai utilisé le mot « sacrifice » parce que... voilà... ouai, je pense. Voilà.

S.B. : D'accord. Et du coup le... cet état dont tu me parles... avant et pendant le sacrifice... tu peux me le décrire ? Intérieurement, comment tu le vis ?

F. : ...Ah ben... paradoxalement, c'est plutôt calme. J'allais dire, plutôt apaisé, en fait. C'est fou mais c'est plutôt... calme... En fait euh... on est... on sait que... on va pas pouvoir reculer, à un moment donné, parce que faut pas la rater... Donc euh... parce que quand on a demandé à X. de nous montrer, ... on lui a demandé d'abord pour savoir où couper, et où couper pour que ce soit le plus rapide possible... Pour que l'animal euh... passe pas des plombs à...

Minute 20

Donc l'idée c'est qu'il se vide de son sang -je rentre dans les détails, ça va ?- l'idée c'est que l'animal se vide de son sang de manière efficace... Et donc c'est un coup de main, en fait... que nous n'avons pas, ou que nous sommes en train d'acquérir, ... donc on se concentre en fait, pour pas faire de bêtises, le moins possible, quoi... et ... donc voilà, on est à ce qu'on fait, quoi... on... les filles en général, elles sont au courant, on leur... on leur dit, si elles veulent venir, elles sont tout à fait libres mais en général elles sont... elles sont ailleurs... Il est arrivé souvent... [*elle s'adresse à sa fille*] d'ailleurs, tu le fais à chaque fois ou... ?

Sa fille : De quoi ?

F. : De prendre en photo par exemple le... le poulet ou la... la p... alors on sacrifie que les coqs en fait. Il est arrivé qu'on sacrifie des poules quand y'avait eu des problèmes, mais... mais la plupart du temps, c'est les coqs. Quand y'a trop de coqs, y'a des problèmes en basse cour, donc en fait on...

Minute 21

on garde un nombre correct de coqs. Donc en général, c'est des très beaux animaux parce que ils sont ... très chatoyants, plein de couleurs, donc souvent [*prénom de sa fille*] les prend en photo. Donc y'a ce petit passage, voilà on prend en photo, et ensuite on va dans notre... coin face aux montagnes et on fait ça, donc petit à petit, on rentre dans un... dans un ralenti, quoi. Dans un ralenti mais qui recule pas... qui avance. Peut-être parce que comme c'est impressionnant, ben faut du courage, en fait. On... on prend notre courage à deux mains, mais... voilà, après... après c'est peut-être un peu trop de dire ça mais... mais c'est vrai que ça me fait penser aux indiens qui remercient la bête quand ils l'ont tuée ou des choses comme ça, quoi c'est euh... je m'y attendait pas forcément mais c'est vrai que en le faisant, ben...

Minute 22

c'est vrai que y'avait comme un échange, à ce moment-là, qui se fait, où... où... ben voilà, parce qu'on va être content après de le manger. On va être content de se faire un super poulet, euh... donc intérieurement on est plutôt... calme, quoi... Calme et déterminé. [*petit rire*]

S.B. : Donc y'a des... des émotions en particulier que...

F. : Au début, oui... Enfin toujours ! Je dis au début, non mais toujours !... Mais disons qu'au début, y'avait beaucoup d'appréhension... Et le fait de se calmer, c'était de ne pas transmettre aussi... cette appréhension... parce que... on a vu que ça se passait vraiment mieux, on n'a jamais eu d'animal complètement paniqué, ...

Minute 23

...C'est sur des toutes petites choses euh... pas forcément visibles mais sur le ressenti, c'est vrai que... ben si on était calme, la bête était calme, et ça se passait mieux.... Donc on cherche... à être calme. Et c'est vrai que moi, il m'est arrivé une fois de leur faire seule, ... alors je l'ai fait seule parce que... y'avait une poule qui avait été blessée par un animal, ...

Sa fille : Non non, c'était parce que... elle s'était pris un bout de fer, là.

F. : Non non non. Ça c'était E. qui l'avait tuée, ouai... Et euh... oui parce qu'elle s'était blessée. L'autre qui s'était faite attraper. C'était vraiment... affreux, donc elle s'était faite croquer par... une bestiole, et donc... je vois ça E. n'était pas là et je me dis... « Qu'est-ce que je fais ? », et donc je l'ai fait seule pour la première fois, ...

Minute 24

sauf que je l'ai pas bien immobilisée, parce que normalement quand on est deux, c'est facile, y'en a un qui l'immobilise, comme ça il la tient bien et... et là j'ai été très impressionnée. Alors au début j'étais calme, mais c'est après... donc j'ai tenu, mais là ça m'a vraiment impressionnée et je me suis dit « bon... la prochaine fois, y'a quand même des choses à... à respecter, faire en sorte qu'elle soit bien maintenue etc... ». Et ça a été... une bonne leçon, là du coup... parce que je pense que je vais me retrouver à... à sacrifier un...un poulet seule mais j'ai déjà... j'ai déjà une idée pour améliorer le truc parce que... bon... Après celle-là, elle était... je voulais pas la... laisser... parce que je savais pas comment la sauver, en fait... Donc elle était trop amochée en fait. Donc, voilà.

S.B. : Et du coup, qu'est-ce que tu as ressenti, pendant ce moment-là ?

F. : Euh ben là, j'ai ressenti...

Minute 25

j'avais très envie que ça se termine... en fait j'étais partagée entre... me sauver... prendre mes jambes à mon cou et partir en courant, et ... rester parce que il fallait que je termine le truc,... le fait, c'est qu'elle battait des ailes, en fait. Parce qu'elle était... je l'avais attachée. Jusque là tout allait bien parce que quand elle est tête en bas, euh... la poule elle euh... enfin au début elle est désarçonnée, puis après elle se calme,... et en fait, ... ben parce que ça fait mal quand même, le fait de lui entailler, et... elle a réagit. Et effectivement, là, je... j'ai dû prendre dans la tronche le fait que je l'avais vraiment blessée, quoi. Que je lui avais vraiment fait mal... Et, et je me la suis pris dans la tronche... cette émotion-là... comme il faut.

S.B. : Et du coup tu peux la nommer ?... ce que tu as ressenti, l'émotion que tu as ressentie ?

F. : Euh... (soupir)...

Minute 26

... pouh... c'est pas évident parce que... peut-être que c'est de l'ordre de la peur, en fait. Une grosse peur !... euh... Ouai, d'une grosse peur. Comme si ... euh... Ben déjà, je m'attendais pas à ce qu'elle se débatte comme ça... donc... donc euh... ben elle s'est débattue, quoi. Donc il a fallu que je la maîtrise, en quelques sortes, même si elle pouvait pas se sauver... parce que je lui tenait la tête donc elle pouvait pas se sauver... et elle était en train de se vider de son sang, donc de toutes façons elle était, elle était cuite. Mais elle se débattait donc c'était une forme de... enfin il a fallu que je la maîtrise et que je me maîtrise moi-même pour rester là, quoi.

Minute 27

et... et oui je crois que c'était une forme de... de grosse peur, alors je dirais pas « panique » parce que sinon je serais partie, je pense, ... peut-être de l'ordre de l'angoisse ? Non, parce que, je sais pas. Parce qu'en même temps, je pouvais pas faire autrement. Dans ma tête, je pouvais pas la laisser comme ça... euh... donc pour moi c'était la seule solution. Voilà. Donc à partir de là, ... euh... émotionnellement, ... après je tremblais... une fois qu'elle a fini ses derniers spasmes, parce que je l'ai tenue jusqu'à ce qu'elle bouge plus,... je tremblais quoi j'étais très remué, et j'ai marché pour me calmer, quoi. J'étais tâchée de sang parce qu'elle avait... elle avait gigoté,

Minute 28

j'avais mes gants qu'étaient tâchés de sang, j'ai lâché le couteau, enfin j'ai... enfin voilà, j'ai eu comme un « ouf ! » « ça y est c'est fini » parce qu'il a fallu tenir, quoi... Donc euh, oui j'ai fait un tour de maison, et après, et après j'ai continué, je l'ai détachée et on est allé l'enterrer, quoi. Donc euh... donc c'est redescendu, mais sur le coup c'était, c'était un peu violent, quoi...

S.B. : ...OK... et tu penses que c'était uniquement de la peur ?

F. : ... ben j'en sais rien... alors là, j'ai « dégoût » qui vient à mon esprit... mais en même temps... peut-être dégoût, ouai...

Minute 29

mais encore une fois, en même temps... vu que je n'avais pas... d'autre solution... peut-être que c'était « dégoût », ouai... oui ça devait être dégoût en fait... une espèce de... ouai et je voulais que ça, que ça se termine en fait [rire]... j'étais « fchh », et celle-là, de toutes façons, il était pas question qu'on la mange... mais, et en plus, avec ça, j'étais pas capable de la manger. J'étais absolument pas capable de la plumer, j'étais pas capable de la... de la cuire, je l'aurais pas mangée. J pense que on l'aurait cuit, euh... Alors, y'a un autre truc que, qui me vient à l'esprit, en parlant de ça, c'est que... dans les pérégrinations de tout ça, euh...

Minute 30

une des amies, ben d'ailleurs, les deux amies qui nous ont donné... qui nous ont fourni les ... les... j'allais dire les fondateurs, en fait, de la... de notre... équipe, là. Ben en fait les deux, elles ne peuvent pas tuer leurs... poules, ou leur coq, pour les manger. Et après, quand il y a des poussins, souvent, elles... elles les échangent ou je sais pas quoi... Et... et donc S., l'une des deux, un soir elle vient, et elle a des chiens... un soir elle vient, et elle nous amène une ou deux poules. [*sa fille lui souffle*] Une poule. Une, qui venait d'avoir été tuée par l'un de ces chiens. Et elle vient, elle me dit, voilà, elle vient de mourir, si vous avez envie, vous pouvez la manger. Moi, j'étais atterrée. Mais bon, je voulais pas la blesser, donc elle est repartie, mais sur le coup, je me suis dit

minute 31

« mais je vais jamais pouvoir la manger, ...ça va pas être possible » parce que... donc on l'a vérifié après, parce que finalement on l'a cuisinée [rire]... parce qu'on est allé au bout, quoi, ... on l'a cuisinée, et moi j'en ai pas... j'en ai quasiment pas mangé. Et pour moi, à ce moment-là, j'en ai... j'ai pas vérifié, parce qu'en fait, c'est difficile à vérifier mais euh... je me suis dit que la manière d'arriver à la mort, était primordiale, mais vraiment primordiale. Donc c'est pour ça que cette poule qui était blessée, et qu'après j'ai achevée, parce que pour moi c'était pas possible autrement, pour moi, elle avait... enfin elle devait pas être mangée parce que... disons que... là, la souffrance, elle a vraiment... elle a eu son compte, quoi, c'est bon ! [rire] enfin je veux dire,

Minute 32

c'est pas que... pourquoi c'est, c'est bizarre, ça... parce que, disons que la poule qui avait été tué par un chien... y'a un moment donné dans ma tête, je me suis trouvé à la place de la poule, en fait. C'est con à dire, mais je me suis trouvée à la place de la poule en train de se faire attaquer par les chiens. Et dans ma tête, c'était juste impossible. Je vivais, en quelque sortes, cet espèce d'enfer... qui a dû durer en plus, parce qu'ils ont dû jouer avec, ils l'ont assommée, ils l'ont courue après, ça a été juste... et donc là, ... là pour moi c'est pas surmontable, dans l'état actuel des choses. Je peux pas assumer une mort comme ça, quoi. Voilà. Et en plus j'ai pas du tout envie. Et donc, pour juste clore cette petite parenthèse,

Minute 33

parce que moi, je me suis ressaisie... je sais pas comment il l'a vécu E., mais je me suis dit « ben non, là, quand même, ça va, elle vient de mourir », elle était encore chaude. Donc elle vient de mourir, y'a pas de problème. Donc on l'a plumée, parce qu'on savait faire, on avait bien appris, ... donc on l'a plumée, on l'a cuisinée. Et le... pour moi le goût, était complètement différent. Alors je sais pas si c'était... le stress, parce qu'on parle de ça, mon père il parlait de ça beaucoup. Il disait qu'en fait, ce sacrifice, c'est la dernière trahison, en fait. Et que l'important, c'est que, juste avant d'avoir le coup de couteau, c'est de gagner la confiance totale de l'animal. C'est à dire que l'animal, il se donne au... au sacrifieur, au

bourreau, ... il se donne à lui,... et c'est à « ce » moment-là,... il parlait très souvent de « ce » moment-là, qu'il fallait pas rater, et que c'est un moment où...

Minute 34

l'animal est complètement en confiance, et là, là on... on agit. Et c'est vrai que... pour moi ça n'avait pas du tout été respecté donc euh... donc euh, voilà. Là, j pense que le dégoût était à son maximum, vraiment. Émotionnellement,... voilà, mais bon on a essayé... mais je me rappelle plus, je ne sais même plus si elle avait été terminée. J crois que ça a été général,

S.B. : donc tout le monde a trouvé qu'elle avait un mauvais goût ?

La fille de F. : Elle était dure en fait

F. : En plus elle était dure, c'est vrai. Oui c'est vrai, elle était très dure et je crois que finalement, on l'a, on l'a quasiment pas mangée, quoi... On n'a pas pu... l'honorer, quelque part... Ben c'est vrai, parce que ... enfin, c'est un peu... c'est un peu bizarre de dire ça, mais... à partir du moment... à partir du moment où on mange de la viande, ...

Minute 35

on peut se dire, on peut se dédouaner en se disant qu'on honore... on honore sa proie, en la mangeant... ouai, je sais pas...

S.B. : Et du coup quand c'est vos bêtes que vous sacrifiez, ... habituellement, les émotions que tu ... ressens, au moment du sacrifice, qu'est-ce que c'est ?

F. : Quand ça se passe bien ?

S.B. : Ouai...

F. : Ben là, ... alors... on va faire, parce que y'a plusieurs stades. Y'a le stade du sacrifice, où là, ben, franchement, dans ce cas, quand ça se passe vraiment bien, hein... euh... au jour d'aujourd'hui, j'ai l'impression que le dégoût n'y est pas... Sincèrement, j'étais très étonnée de ça, les premières fois où, où du coup ça se passait très bien,

Minute 36

jusque là, ça s'est plutôt bien passé, hein... Mais euh... mais le dégoût n'est pas là... Franchement... non. Y'a pas ça... euh ensuite, y'a le plumage, qui est plutôt assez... euh jovial. On fait souvent ça en discutant, des fois on le fait à deux, des fois je le fais seule, mais euh... les filles repassent, là ça... disons que là c'est plutôt... jovial. Plutôt jovial. Et après, y'a... bon, le vidage. Pour parler de... là, on bascule. Parce que quand l'animal est plumé, on est encore du côté animal... Mais bon, comme il est mort, on a... ouai... ça va... bon y'a les odeurs, y'a l'odeur de la plume mouillée qui est pas géniale [rire]...

Minute 37

c'est vrai que ça sent pas bon... mais non... là franchement, là moi souvent je suis assez joyeuse. Après. Après avoir été plutôt concentrée. On n'est pas plombé, hein. On n'est pas... c'est con, parce que ça doit être l'influence de... ce que j'ai raconté tout à l'heure vis-à-vis de mon père mais y'a quand même un... un espèce de sentiment religieux quelque part. Une espèce de... donc c'est pour ça que j'arrive pas à mettre de nom sur l'émotion parce que ...

quelque part on essaye de... de mettre de côté les émotions. C'est à dire de ne pas être dans l'émotion. De ne pas être dans... une émotion... comment dire ?... Ben de guerre, quoi [rire] ... de...

Minute 38

belliqueuse... c'est pas cette émotion-là du tout, donc on l'écarte... on écarte l'émotion de la peur, qui celle-là, au début était quand même assez présente, parce que on voulait maîtriser le truc, ... et l'émotion du dégoût, ben pour moi ça va être le prochain... le prochain challenge, puisque j'ai eu cette expérience un peu... comme ça, mais... mais depuis j'ai pas ré-assisté de sacrifice parce que pareil les choses euh... se sont pas présentées comme ça, mais je dirais que les trois émotions, ces trois là, au moment du sacrifice, on cherche plutôt à les écarter, quoi... à faire... la place du vide en fait. Une sorte de vide. Ça me fait aussi penser à... quand on rentre en scène, peut-être... une sorte de ... une concentration où on... on est é ce qu'on fait sans y penser. D'ailleurs on pense à rien, et... voilà... Et après, y'a le vidage qu'est pas...

Minute 39

qu'est plutôt chirurgical parce que... y'a des opérations à pas loucher pour... pour des histoires d'hygiène, et après, quand on la cuisine, on est franchement joyeux. On est franchement joyeux et quand on mange, on est franchement joyeux aussi. On se régale, quoi, parce que on... on aime bien la viande, quoi... voilà.

S.B. : Et quand tu parlais... tu disais que y'a la peur que tu évitais, ou... je sais plus si tu as dit « stress » ou « appréhension », tu as dit « appréhension »,

F. :Oui

S.B. : C'est une sorte de peur. C'est une peur de quoi ?

F. :...euh... ben je dirais... peur de loucher. Ben déjà, peur qu'elle nous échappe. Mais le problème, c'est que... on a le dessus sur elle, on sait... qu'on... elle est sous notre emprise, c'est à dire que...

Minute 40

elle peut pas se sauver, mais elle peut nous échapper. Et le problème c'est que si elle nous échappe, ben elle va être blessée, mortellement, et là, là... moi j'ai peur de ça. J'ai vraiment peur de ça. Et du coup, ... parce que là, je pense que le dégoût, ... enfin... c'est... j'imagine, ça nous est pas arrivé pour l'instant, même... parce qu'on a sacrifié des canards, là c'était... c'était une autre ... paire de manche... parce que c'est plus gros, parce que voilà c'est ... plus joli, ça a plus de... lien... mais la peur, ouai la peur qu'elle nous échappe, qu'elle cherche à fuir, à moitié amochée, là moi je sais que j'ai pas envie de... d'assister à ça

minute 41

après, j'imagine que j'agirais... j'agirais... dans le sens de la rattraper et de... je terminerais le travail, je pense, mais... oui parce que je pense que la peur de la laisser comme ça serait plus grande, que la peur de l'achever... ouai je pense... après faut toujours vérifier ce genre de trucs, mais...

S.B. : Et pourquoi ?

F.: Pourquoi ?... c'est une bonne question. C'est une bonne question parce que... d'autant c'est une bonne question... parce que en faisant ça, là, en... élevant, en... bon on les élève donc euh... on les capture pas dans la forêt... donc y'a quand même une dimension qui manque mais disons que, ... quelque part, en faisant ça, j'avais l'impression de...

Minute 42

découvrir en moi un côté prédateur, ... et de l'assumer. Euh... enfin... autant que faire se peut, quoi... Et du coup, c'est vrai que cette peur, j'ai du mal à l'expliquer en fait. Parce que... peur de quoi ? Peur de la mort... en fait... tout simplement. Parce que c'est quand même impressionnant la mort, en fait. De voir un animal passer... parce que en fait, au début, il est très calme, parce qu'on l'a calmé, et ensuite il a des spasmes. Alors on a beau nous dire que c'est les nerfs, que de toutes façons, parce qu'en fait, ... on lui coupe la carotide, là, le truc, et après on... en fait on lui casse le coup... Donc on a beau nous dire que... qu'il est mort, en fait... même si il se débat, dans la tête,

Minute 43

en fait, j pense que c'est pas évident, donc il n'est pas mort avant de ne plus bouger... et je pense que ce passage-là, effectivement, il doit avoir quelque chose de très effrayant, en fait... ça doit être assez... si ça se trouve, ça nous renvoie à notre propre... propre passage, quoi... J'en sais rien, je me suis pas posé la question. C'est impressionnant de tuer un animal, quoi. C'est quand même très impressionnant... et... et c'est vrai que... on a perdu en fait, ce truc-là. Pour moi, j'ai l'impression que c'est quelque chose qu'on a perdu. Voilà. Donc peut-être que j'essaie de retrouver ce... ce besoin de tuer...

Minute 44

parce que... mais pour l'instant, c'est vrai que c'est un peu absurde. Si on va jusque là. Enfin c'est absurde de se dire : « j'ai besoin de tuer pour manger ». Dans nos vies actuelles. Mais en même temps, pour moi [rire]... comme je mange de la viande, quelque part je m'impose... ce besoin de tuer. Enfin je me l'impose pas tant que ça parce que vu que je commençais vraiment à plus du tout pouvoir acheter la viande... au supermarché, ... donc quelque part, c'est un cheminement pour questionner ce besoin... Sans doute, ouai. Mais cette peur... oui je vois que ça... la peur du vide, oui... la peur...

Minute 45

pour avoir acc... ben je sais pas si ça... si on peut comparer mais pour avoir accompagné deux êtres très chères de ma famille... à la mort, ben ce passage, il est très intense, en fait. Même quand on égorge pas la personne, il est très intense, mais vraiment. Les derniers souffles de vie, c'est... c'est... c'est très actif en fait. On part pas en decrescendo, comme ça, jusqu'à zéro, en fait... on a un soubresaut en fait. Et effectivement, j'ai éprouvé... de la peur. C'est pas du tout la même, parce que là, encore une fois, on a le dessus. On est maître de la situation. Elle peut encore nous échapper mais on met tout en place pour... pour rester maître. Ce qui n'est pas le cas quand on accompagne un humain. Parce que là, on n'est pas maître, c'est juste le gouffre, quoi.

Minute 46

Mais quand même il doit y avoir des similitudes. Même si c'est à plus petite échelle, on peut dire... parce qu'on a l'impression de maîtriser mais... je sais pas... je sais pas trop qualifier ça, en fait... Difficile, hein [rire]... mais c'est intéressant, c'est questions-là...

S.B. : Et du coup, est-ce que tu préférerais ne pas aimer la viande, et ne pas avoir à tuer d'animaux ?...

F. : Je me suis posé la question. Carrément. En tous cas, cette question est présente. Après, je me dis, ... j'ai pris le parti de laisser les choses... évoluer, en fait. Comme ça vient. Et pour l'instant, c'est vrai que si je n'aimais pas la viande, les choses auraient été très simples : je n'aurais pas mangé de viande...

Minute 47

Vomme ça, voilà... Parce que l'histoire d'être obligée de manger de la viande pour être équilibrée dans l'alimentation, ça je suis convaincue que c'est complètement faux, que on peut tout à fait supplémenter... voilà, il nous faut des protéines, soit. Mais... mais on peut en trouver ailleurs. Et après, ... moi je suis plutôt partisane de manger de la viande à des occasions, en fait. Voilà. Après, surtout avec des enfants, on essaye d'en manger... pas tous les jours, mais on essaye d'en manger quand même régulièrement. Sinon, tous les deux, on en mangerait qu'une fois par semaine, quelque chose, comme ça, voilà. Mais effectivement, ... malheureusement, oui j'aime la viande [rire]... Malheureusement, je sais pas parce que j'aime la viande, vraiment mais... en plus je l'aime bleue, quoi... Alors le bœuf, on en mange quasiment plus, d'ailleurs,

Minute 48

mais y'a une époque, quand je mangeais des entrecôtes, fallait quasiment pas les cuire. J'adore le tartare, ... voilà y'a quelque chose de carnacier que j'ai en moi. Je le sens. Je vois que... quand j'ai un steak tartare devant moi, je... je vais pas dire je bave, mais quasiment. Je suis... à mon affaire, quoi. J'aime ça. J'adore ça. Les carpaccios, on s'est fait des carpaccios de canard, enfin des... tous ces trucs-là, j'aime. J'aime la viande crue en plus... à la limite, peut-être que je serais plutôt capable d'en manger que de la viande crue, plutôt que de la viande cuite. Peut-être... je sais pas... Mais effectivement oui, ce serait plus simple. Si j'aimais pas [rire]... mais bon... après... la vie... est faite... de paradoxes [rire]...

Minute 49

S.B. : ... y'a quelque chose que je voulais te demander. J'essaye de retrouver... c'est pas grave... Et le quotidien avec les animaux, tu peux me raconter comment ça se passe ?

F. : Ben en gros, faut y être tous les jours... Nous du fait que... en gros tous les matins... ben y'a une espèce de routine qui s'installe...

Minute 50

c'est à dire que quand on se prépare pour aller à l'école, et tout ça, ben y'a un petit quart d'heure où on va... on va donner du grain, vérifier qu'il y a de l'eau... pour les poules, les oies et... et les cochonnes. Après faut nettoyer... la... le dortoir, en fait... Ben dès que c'est sale. Et nous du coup, ben du fait que on est amené à partir, il se trouve que y'a des périodes où on est pas là, tous les deux en même temps... Donc on est en train de mettre en place des réserves de bouffe, des... où ils se gèrent, en fait... Et d'ailleurs, au passage, je me suis rendue compte qu'ils se géraient très bien, parce que je m'attendais à ce qu'ils se goinfrent complètement, et en fait pas du tout. Donc en fait, ils se gèrent très bien. La bouffe, elle descend pas beaucoup plus vite...

Minute 51

Et on confie ça aux voisins, à une voisine qui est trois maisons plus loin. là. Et elle, elle passe tous les trois jours. Pour vérifier qu'il y a de l'eau. Pour qu'on assure... parce que c'est l'eau le plus compliqué. La bouffe, comme ils sont en liberté, ben d'ailleurs les poules en général,... enfin bon... nous on continue à leur donner du grain mais... c'est très omnivore les poules, ça mange beaucoup plus d'insectes que de grains donc... comme elles ont un grand terrain derrière, enfin un assez grand terrain, ... les oies elles mangent de l'herbe, donc le grain c'est... je sais pas pourquoi... bon c'est bien qu'elles en aient un petit peu mais c'est pas leur nourriture principale. C'est surtout l'eau. L'eau c'est important qu'elles en aient et... voilà c'est un truc à mettre en place, au quotidien. Et que ce soit pas... que ce soit pas un problème quand on parle, quoi. Pour les uns et pour les autres. Et pour les poules en particuliers. Voilà.

Minute 52

S.B. : Et tu t'y attaches ?

F. : Aux poules ?

S.B. : À tous les animaux ?

F. : D'une certaine manière, oui. Euh... j'avoue que par exemple, les poules fondatrices, elles je les mangerai pas... Même si elles meurent, on les enterrera de leur belle mort [rire]... et les autres, je m'y attache de manière assez... superficielle, on va dire... Disons que... je continue à les voir en poulets rôtis, quoi : plumées, elles courent. En fait c'est peut-être un barrême... Je m'y attache parce que je fais en fonction, je vois quand elles sont pas bien, [ma fille], elle c'est mon antenne. Comme elle est très souvent... surtout au début, avait on avait, les deux premières années où on installait le poulailleur, on savait pas trop comment... les maladies, parce que y'a les maladies, y'a les vers, y'a...

Minute 53

les coups de froid,... tout ça. Donc on essaye d'anticiper... pour pas avoir des... grippes aviaires, des sommations de sacrifier tout le cheptel... tout ça, je sais pas quoi, ça nous ai pas arrivé encore, heureusement... Mais donc on est plutôt attentifs à ce que... voilà. Là par exemple, le problème actuel qu'on doit résoudre, c'est que y'a trop de coqs par rapport aux poules, on aurait dû en sacrifier deux... et comme là on a été trop pris, on a... on a pas eu le temps d'en sacrifier. Donc je sais pas si on arrivera à les sacrifier demain. Voilà, ça c'est le problème, au quotidien, on gère les problèmes au fur et à mesure, quoi. Parce que là les poules, elle sen peuvent plus, quoi. Comme là y'en a qui sont avec les poussins, comme on les laisse avec les poussins, et qu'on isole les poussins parce que, à cause des prédateurs, donc y'a beaucoup moins de poules, et ... on a pas tué tous les coqs d'un coup parce que... ben non...

Minute 54

pour les manger... on en a pas mangé... si on en a mangé deux surgelés, et donc, voilà. Là c'était le soucis immédiat à régler que d'ici demain, je sais pas où je vais... penser confier deux coqs [rire] je sais pas ce qu'on va trouver d'ici demain mais on verra. Parce que là, les poules elles en peuvent plus en fait, ils leur enlèvent les plumes de dessus le dos en fait et c'est n'importe quoi, vraiment... parce qu'ils arrivent pas à s'arrêter et... et c'est très compliqué...

S.B. : OK. Faut juste que j'aille pisser... je viens de boire de litres de flotte...

S.B. : C'est bon ça tourne.

F. :Voilà, ben l'attachement, je pense que... [sa fille l'interpelle sur un ton de plainte (lassitude)] ça va (à sa fille)... Je pense que c'est l'attachement qui nous a fait garder les

Minute 55

deux coqs en trop, là... Déjà, on en a trois en trop. Parce que y'en a deux qui sont les pères... en fait... les coqs qui commandent, d'ailleurs c'est eux qui font la loi, parce que y'a une hiérarchie incroyable chez les coqs et les poules. Les poules entre elles et les coqs... et évidemment on se laisse toujours avoir « ah celui-là, il est joli, celui-là il est pas agressif... parce que les agressifs en général, on les... enfin ceux qui sautent vraiment on les prend en premier... même si ils sont moins gros. Et voilà quand il y en a un qui arrive... en général, on peut être séduit aussi. « ah celui-là, on pourrait le garder... » tout ça. Et là, on s'est fait avoir par ça. Donc à chaque fois, c'est une sorte de bataille pour pas s'attacher je pense. ... Enfin ou pour s'attacher mais en gardant à l'esprit que les conditions, dans lesquelles elles sont, il faut respecter un...

Minute 56

certain équilibre. J'ai l'impression que... c'est compliqué, ça. C'est pas évident. Parce que il faut... déjà, nous au départ, on les enfermait pas... Alors déjà les voisins étaient pas contents, ensuite, ... Ben déjà, y'a les prédateurs, le renard, il venait là... on retrouve des tas de plumes, donc finalement, on se retrouve à les enfermer pour les protéger du monde extérieur. Déjà, première chose. Donc à partir de là, elles sont enfermées. Donc à partir de là, on intervient... Et effectivement, l'attachement, il est tout le temps à cheval, en fait. Il est tout le temps à cheval entre le fait qu'on les élève pour les manger, ... mais que en même temps, ben voilà, on peut sympathiser de manière passagère... ben voilà... parce que... on trouve que...

Minute 57

des fois on en parle « ah celui-là, ... » parce que comme on les voit naître et grandir, y'a des caractères différents et... y'a des choses qui ressortent et tout ça. Et par exemple, le chiné noir et blanc, ben celui-là, c'est l'exemple typique. Lui normalement, il est croisé Orpington, c'est la cas typique du coq délicieux qu'on aurait dû manger[rire], ... et ben on a décidé de le garder. Donc ça nous fait trois coqs. Les deux autres on était décidé pour les... les... les sacrifier, mais celui-là, c'est déjà un... en plus. Donc effectivement, à chaque fois, c'est... mais ça voudrait dire qu'on ait plus de poules. En fait, voilà... Mais je pense qu'à un moment donné, on va trancher, alors, jusque-là, il se trouve qu'à un moment donné, on a perdu... l'an dernier, on a dû renouveler les coqs parce que l'an dernier, on a perdu nos deux coqs... qui ont dû se faire attraper par un... je crois que c'était des parasites qu'il y avait dans leur... dans leur jabot...

Minute 58

et ils sont partis, j'ai pas réussi à les sauver. Y'en a un qu'on a réussi à soigner et qu'a survécu pendant... quatre ou cinq mois, et qu'était plutôt bien et après il a été rattrapé par... par ce truc... dont j'ai oublié le nom mais c'est un copain vétérinaire qui nous avait dit ça... et donc, ça tombait bien, quelque part, que ces deux coqs meurent. Du coup, on pouvait gagner des nouveaux coqs, ça nous dédouane, en fait, on se dit « ben non ceux-là on va les garder, on va pas les tuer et voilà ». Donc effectivement, on s'y attache, forcément. On s'y attache, mais

c'est... c'est un jeu... c'est un jeu, quoi. Un jeu : est-ce qu'on s'y attache trop, est-ce que... les poules par exemple, les poules, on n'en mange jamais quoi. À chaque fois c'est des poules qui sont nées ici et qu'on garde, parce qu'on sait qu'elles vont pondre des œufs et parce que... du fait qu'il y a de plus en plus de coqs... mais là, faut pas qu'on aille au-delà de trois coqs, ça va pas être possible, sinon...

Minute 59

Par contre, l'attachement se pose de façon plus délicate avec les cochonnes. Et pour l'instant, moi ça va, je me suis posé pas mal de questions avec E... parce que je le voyais en parler d'une manière très... charmée, quoi, très charmée et effectivement, elles sont charmantes. Elles sont très charmantes. Et là, effectivement, c'est un cran au dessus parce que avec les poules on n'a pas vraiment de liens... à part quand on y passe beaucoup de temps comme a pu le faire [ma fille]... euh ben là les poules, qu'étaient devenues des chats, il s'agissait absolument pas de les tuer, c'était pas la peine. Mais après, il a fallu aussi en parler avec les enfants parce que c'était pas évident, il y avait l'attachement des enfants. Donc y'avait des poules, on avait instauré, enfin en en discutant, on avait instauré « ben voilà, tel coq » y'avait un coq mais depuis il a disparu, parce qu'il en arrive, ils font...

Heure 1 Minute 0

ils passent au-delà d'énos [rire]... au-delà de nos... de nos filets, donc ils disparaissent, ils mangent, ... ils se font manger, y'en a une que je pense qu'elle était vieille, parce que c'est une poule qu'on avait ramenée de [un village local], elle a disparu, donc elle je pense qu'elle a dû mourir de... ou qu'elle a été attrapée, quoi. Voilà. Mais l'attachement, oui oui... il est là mais il est... je sais pas. Après, je me demande, si... parce que j'ai toujours eu des chats, ... et... non mais avec Molinette c'est spéciale parce que j'ai retrouvé un... parce que j'allais dire, depuis que j'ai des poules, j'ai plus le même attachement avant les chats. Parce que pendant une période, on n'a plus eu de chats, comme on avait... des bébés, ... moi j'avais... j'avais fait une sorte de vide [rire], et la chatte que j'avais, elle avait quasiment vingt ans,

Heure 1 Minute 1

elle était morte quand [ma fille] a eu deux ans, trois ans, quelque chose comme ça. Et après on a décidé de plus avoir de chat, et en effet j'ai un lien très très fort avec les chats... et quand on est arrivé ici, il y avait plein de chats avec qui j'avais aucun lien... et que je sentais pas du tout. Donc en fait, on les a mis dehors de la maison, et on les a laissés se débrouiller et ils se sont dispersés donc c'était très bien, et en fait Molinette, la mère de ces trois adorables chatons, s'est imposée à nous, et là je retrouve avec, mais effectivement, les chats qu'il y avait dans la maison, par exemple, qui sont restés quelques mois, et ben je me suis rendue compte que j'avais vraiment plus le... même si je les trouvais mignons à l'extérieur, et tout ça, j'avais plus du tout le même attachement que je pouvais avoir vécu... avec mes chats, quoi... Donc j'ai l'impression que ça s'est modifié. C'est un attachement... Bon là j'ai de la peine pour ... notamment une, je sais pas pourquoi les coqs

Heure 1 Minute 2

s'acharnent dessus et il faudrait... l'ébourriffée, là. Là ça fait... ça fait au moins... on s'est dit qu'on devait la tuer... la tuer ! [sur un ton « mais pourquoi j'ai dit ça? », qu'on devait... sacrifier les deux coqs avant la vague de travaux et on n'a pas pu. Parce que ça prend du temps, tout ça. C'est quand même un temps, donc faut qu'on anticipe, il faut qu'on sache, qu'on est disponible d'esprit, enfin... de tout. Donc effectivement, là c'est un peu... hheu ! Là c'est un peu coincé. Et euh... Mais bon après, si ça s'trouve... après, chaque année je pose la

question « Mais peut-être qu'on arrête tout, peut-être que c'est... » Parce que c'est quand même euh... ben tu parlais d'émotions, mais mine de rien c'est éprouvant quand même parce que... voilà on...

Heure 1 Minute 3

Au delà du sacrifice, euh... ben voilà, quand une poule est malade, euh... quand une poule elle est plumée à cause de ces... coqs. Ben y'a de la... compassion, y'a de la compassion donc on se dit « merde ! », c'est parce qu'ils sont enfermés, parce que s'ils étaient en liberté, et ben... ça se poserait pas. Les trucs se... disperseraient de manière logique, une poule pour tant de euh... [rire] un coq pour tant de poules, et ça ne se poserait pas, c'est l'enfermement qui impose ça. Donc effectivement, à chaque fois on a... on avait deux pintades, jusque y'a deux mois, elles sont faites manger parce que je... alors les pintades c'est encore une autre affaire, elles volent beaucoup. Donc elles ont passé la cloture, ... et le renard les a attrapées au niveau de la cloture. Et cet andouille, comme c'est une cloture électrique, il a été surpris par la cloture électrique donc il a même pas emporté ses proies...

Heure 1 Minute 4

donc j'ai trouvé un cadavre euh... de la pintade qui avait été... et ben c'est pareil, moi j'étais prête à pas en racheter parce que c'est trop compliqué, il faut, il faut vraiment les enfermer parce que c'est un animal qui est beaucoup plus sauvage. La poule elle est quand même domestiquée, ils sont conditionnés, elle a ses habitudes. Toutes les clotures elles sont totalement inutiles pour les poules, parce que du moment qu'elles ont l'habitude de dormir à un endroit, ben... on ouvre le truc et elles vivent leur vie, quoi. Le problème, c'est les prédateurs. C'est parce qu'on sait que si le renard il trouve le poulailler, ben il va venir tous les jours jusqu'à ce qu'il y ait plus de poules. Donc après, c'est un choix, à partir du moment... voilà... Mais c'est vrai que la question, je l'ai encore posée pour les pintades, je dis « les pintades, c'est trop compliqué » et... après E. il m'a répondu « oui mais c'est tellement bon les pintades » donc voilà. La question est remise sur le tapis, donc à voir si, dans l'été, on réintègre...

Heure 1 Minute 5

deux ou trois pintades, quoi.... Oui mais l'attachement, il fait partie de l'histoire, oui. C'est sûr. Voilà. J'sais pas. C'est pas le même attachement peut-être, puisqu'on arrive à... ben on arrive à faire disparaître... voilà, on arrive à faire disparaître donc à... à se le... parce que quand on est attaché à quelqu'un, ou quelque chose, on voudrait pas qu'il disparaisse. C'est ça l'attachement. Donc là, on arrive à... accepter qu'ils disparaissent.... De toutes façons, c'est... sans arrêt, des compromis, on va dire. Voilà.

S.B. : ... Et quand tu parlais des ... des chatons, enfin des chats, que t'as pas le même rapport aux chats qu'avant, comment tu l'expliques ?

F. : ... Alors je pense que...

Heure 1 Minute 6

je pense que c'est aussi le rapport à l'extérieur... que j'ai découvert... progressivement... en habitant à la campagne, parce que tous les chats que j'avais jusque là, ils étaient à l'intérieur, dans des appartements, ils avaient des litières à chat, et donc en fait, ce sont des personnes... dans un appartement. Hors, quand on est arrivé à S. ... parce que à Toulouse on avait ma chatte qui s'appelait La Goulue... donc elle était pareil en appartement, elle sortait pas. Et

quand on est arrivé à S., du fait qu'il y avait le jardin, ... euh, ben elle s'est mise à sortir. Et en fait, petit à petit, je me suis rendu compte qu'elle se trouvait très bien. Alors elle s'éloignait pas, hein parce qu'elle était quand même vieille dame et qu'elle avait grandi complètement en appartement... et petit à petit, peut-être que... cette « personne » on va dire, ... ouaih ?...

Heure 1 Minute 7

c'est mar... de toutes façons ça soulève tellement de trucs !... euh... cette personne a retrouvé un statut d'animal, quelque part. Après c'est stade... après c'est de retrouver son statut d'animal soi-même, mais disons que le rapport à l'extérieur, on voit bien qu'ils ont des comportements qu'ils n'ont pas du tout, quand ils sont en appartement, quoi. On découvre ça. Voilà, moi ça m'a fait plaisir de découvrir ça... et effectivement, ... ben du coup ça influe sur le rap... sur le rapport qu'on peut avoir. Parce qu'encore une fois, un chat en appartement, on a tout pouvoir sur lui. Si on lui donne pas à manger, il meurt, si on lui donne pas à boire, ... et il a besoin, enfin il a besoin de caresses, etc. donc y'a un espèce de ... comment dire, de... de... j'allais dire de...

Heure 1 Minute 8

comment on dit ? D'addiction !?... un rapport d'addiction qui se ... ?

S.B. : dépendance ?

F.:dépendance ! Voilà !... dépendance qui s'installe, ... même si moi j'apprécie les chats justement pour leur rapport d'indépendance par rapport aux chiens, et c'est vrai que quand les chats, sont à l'extérieur, et ben... la dépendance disparaît quasiment !... C'est à dire qu'on sait que... surtout un chat, il se débrouille !... Il vit sa vie, il y a plein de choses qu'on ne sait pas, qu'il va faire, ... y'a un rapport de... d'indépendance qui se met en place petit à petit... et que j'apprécie beaucoup. Vraiment. Et c'est vrai que dans... dans le rapport avec la basse cour, ce côté de dépendance, moi ça m'énerve un peu, quoi... Pour l'instant je vis avec, ça va [rire]...

Heure 1 Minute 9

... j'essaye de trouver des... des solutions, petit à petit, etc... mais c'est vrai que ce rapport d'indépendance, ça fait partie des choses qui me déplaisent. Voilà, en tous cas que j'essaye de... d'écarter de... le plus possible, quoi. Voilà.

S.B. : OK. D'accord. Donc dépendance des animaux viv-à-vis de toi, c'est ça ?

F.:Oui. Oui, oui oui. Et vice-versa finalement. Quelque part. Parce que même si on est super content de voir qu'ils ont pas disparu, parce que par exemple, d'avoir des chats ici, aussi faut avoir à l'esprit, qu'il y a la route, y'a les voisins qui mettent de la mort-aux-rats à tour de bras, donc... enfin y'a tout un tas de dangers que... voilà, donc on... quand on revient par exemple d'une absence, et qu'on revoit arriver La Molinette, ben on est...

Heure 1 Minute 10

hyper content, quoi. On sait qu'elle a pas disparu, etc. Mais ça reste présent. Mais j'vais pas aller l'enfermer dans la maison pour autant, quoi. Pendant qu'on n'est pas là. Ça c'est sûr. [rire] ... Voilà...

S.B. : OK... euh ça va ? On continue ? Enfin on peut continuer t'en as...

F. :Oui oui ! Euh ben si ça te va !

S.B. : Ah oui oui carrément !... euh donc... euh... ou voilà c'est ça que je voulais te demander tout à l'heure. Le... non mais non c'est bon, tu m'as déjà répondu... et alors, beaucoup plus théorique... qu'est-ce qui fait que tu te sens légitime pour les tuer et les manger ?...

F. : Ah !... ça alors... ! ... Qu'est-ce qui fait que je me sens légitime ?...

Heure 1 Minute 11

... ... la prem... franchement, je pense que c'est le plaisir de les manger !... Et ça implique une sacrée cruauté, éventuellement. Mais je pense que c'est... enfin le plaisir... oui le plaisir, puisque je sais qu'on en n'a pas besoin, enfin je sais qu'on n'en a pas forcément besoin, d'autant qu'on peut aller en acheter... chez le boucher, quoi... euh... je pense que, vraiment c'est ça... après, légitime euh... alors là, c'est des questions délicates, hein... euh légitime ça veut dire que...

Heure 1 Minute 12

qu'on est en droit... de les tuer ?... euh... ouai... ... ben encore une fois, comme je disais tout à l'heure, pour moi c'est une manière d'assumer en fait. Donc en ça, disons que je prends le problème dans l'autre sens. Plutôt que de me poser la question de si je suis légitime de les tuer, euh... je me dis que si je les mange, je dois les tuer. Donc je mets en œuvre les choses pour que je soie capable de le faire... voilà, c'est plutôt dans l'autre sens. Après, non ! On est pas légitime de les tuer parce que de toutes façons, si on prend les choses froidement et théoriques comme tu le dis toi, comme tu peux le dire, euh... je pense qu'à part euh...

Heure 1 Minute 13

bon après évidemment y'a les hommes des cavernes, qui chassaient, etc., y'a les chasseurs encore, qui sont là, qui tuent les sangliers, qui tuent les faisans qu'ils ont engrossé, enfin engraisé tout ça, machin, mais y'a cet aspect-là. Qui effectivement quelque part, nous habite, qui a été bien effacé par la civilisation sédentarisée, mais... n'empêche que j'ai le sentiment qu'elle fait quand même encore partie de nous, et que... et que personnellement je le vérifie. Parce que je vois bien que je suis prédateur, quoi. Je vois bien. Pour l'instant, je vois bien... que j'ai un côté prédateur. Alors j'ai ce côté-là, et en même temps, j'ai un peu la trouille. Donc en fait, ... et ce que je... donc en fait, c'est un deal entre les deux.

Heure 1 Minute 14

Donc est-ce que j'éteinds le côté prédateur, ou est-ce que je maîtrise ma peur pour garder ce côté... une partie de ce côté-là qui... qui est en moi, quoi.

S.B. : La peur... c'est celle dont tu parlais tout à l'heure ? C'est cette même

F. :Oui ! Oui oui oui, c'est la peur de la mort, quoi. La peur de tuer, de ... parce que tu m'a spas mal questionnée là-dessus, effectivement, je m'étais pas forcément posée la question, j'avais pas mis de mots, alors c'est vrai qu'émotionnellement c'est vraiment... même si on cherche à tout apaiser et tout ça, c'est pas neutre, hein, on est, on n'y va pas comme ça, quoi. Mais euh... Mais voilà, n'empêche, que, la légitimité quelque part, est-ce que quelque part, elle se gagnerait pas ?... Pour avoir le plaisir...

Heure 1 Minute 15

de manger. Quelque chose comme ça.

S.B. : Elle se gagnerait ?

F. : Tu vois ce que je veux dire ? C'est à dire, est-ce que je... je dois gagner le droit de la tuer, de tuer l'animal. Donc en fait c'est à dire que je n'accepte pas d'avoir uniquement le plaisir de manger de la viande... c'est très chrétien, hein !?... [éclat de rires]... pourtant, j'ai aucune culture chrétienne, ou alors si j'ai une culture religieuse, c'est musulmane, et j'en ai très peu... mais voilà on est occidentaux, donc euh moi je suis pas du tout marocaine donc c'est... mon père il était converti donc c'est un peu un occidental... il est, il a grandi euh... la religion en Écosse, là je sais pas ce que c'est, protestant, peut-être protestant, ouai. Bref, ça reste chrétien, quoi. Donc effectivement,

Heure 1 Minute 16

je pense qu'il y a quelque chose là-dedans qui reste... qui reste alors voilà peut-être c'est un... c'est une sorte de va-et-vient entre le fait de mériter son plaisir, en passant, en surmontant une peur, c'est très schématique, hein... et après de respecter ce côté prédateur, qui serait... plus ancien, de l'homme des cavernes, quoi...

S.B. : Et tu dis que tu sens ton côté prédateur, c'est à dire ? C'est aussi ce que tu m'as décrit tout à l'heure ?

F. : Oui

S.B. : que tu vois les animaux déjà cuisinés, en fait.

F. : Oui ! Ah complètement ! Franchement, j'étais effarée quand j'ai découvert ça, j'étais là, « ben merde alors ! », parce que c'est des... c'est des flashes en fait mais c'est quand même comme ça quoi. En fait je crois que c'est le fait d'avoir euh...

Heure 1 Minute 17

suivi toutes les étapes, et que l'animal il devient progressivement de la viande, finalement. Il devient pas d'un seul coup, et y'a un moment donné : « paf » c'est de la viande, donc on est prêt à le manger. Donc je serais pas prête à manger euh... le poulet, plumé. Enfin, en plumes. Pas du tout. Donc faut encore que je fasse un petit chemin peut-être, mais en tous cas, ... pour ce côté prédateur, effectivement, quand j'ai vu cette bascule, ben quelque part, ça a dû influencer sur les stades précédants, parce que quand même le fait d'aller choisir, d'aller choisir les poulets qu'on va... sacrifier... donc on va... nos critères, en gros, bon parce que c'est souvent différent mais nos critères en gros, c'est la taille, dans l'idéal quand tout le monde est calme, c'est la taille... et sinon c'est le caractère. Donc en premier c'est les très agressifs, ensuite...

Heure 1 Minute 18

euh... alors si on devait classer les choses, en premier c'est les très agressifs, après c'est les gros... enfin les volumineux. Et en dernier, on va dire, c'est ceux qui sont soumis. Et d'ailleurs les deux coqs que nous n'avons pas sacrifiés encore ce sont deux soumis. Ils sont complètement euh... y'en a un il est tellement soumis que le pauvre il est tout seul, quoi. Il est complètement... il vit une vie solitaire. Il est isolé, quoi. L'autre, ça va, il arrive à faire son affaire... mais après... ouai le côté prédateur, voilà je choisis en fonction de tout ça, je les repère, ça c'est la veille, je les repère quand ils sont... dehors, quoi. Et souvent j'en discute

beaucoup avec [prénom de sa fille]

Heure 1 Minute 19

parce que souvent elle est très au fait de ça. Elle connaît comment ça se passe... entre eux, quoi. Elle, elle repère très bien... Et... et donc on décide parce que... je cache pas que... ben au début, quand ça a pas été forcément évident, alors même si, comme les premières poules et le premier coq, il était pas question qu'on les mange, ça s'est plus ou moins bien passé, parce qu'elles ont apprécié la viande, en fait je pense. Donc encore une fois ça passe par ce plaisir de manger... la viande et qui après nous donne, l'élan, ou la légitimité... mais euh... légitime euh... ppffiou !... parce que je me sens pas plus légitime de les enfermer que de les tuer, quoi. Si on va par là. C'est...

Heure 1 Minute 20

disons qu'à chaque fois, c'est... c'est une solution, on se dit « zut ! » il faut... voilà, machin... ah bah oui. Les poussins par exemple, ils sont enfermés. C'est absurde. Mais là, ça voudrait dire qu'on construise une grande cage, surtout fermée en haut, parce que c'est les prédateurs, euh, les rapignas-là, les petits éperviers, on en a perdu, qui eux ne plaisaient pas, quoi. Et... et donc voilà, donc on se retrouve... donc voilà ça va, ils sont petits, d'accord, mais rapidement, ... enfin rapidement non c'est trop long ça dure, ça doit durer quoi... trois mois ? Trois quatre mois... avant qu'on les lâche. Y'a le chat, y'a la chatte qui vient de mettre ses petits, donc elle, des petits poussins comme ça, c'est du... c'est du beurre quoi et elle va dans l'enclôt donc... voilà... la légitimité...

Heure 1 Minute 21

mmhh ! [rire] C'est pas évident ouai... Mais bon encore une fois... euh... , ça durera peut-être pas, quoi. Peut-être qu'à un moment on va s'arrêter et... je sais pas si on continuera à manger de la viande, mais... mais je pense qu'on va essayer de garder ce rythme au moins... que les enfants grandissent, après j'en sais rien quoi. Je sais même pas si on sera encore là, si on aura les ... j'en sais rien. Mais effectivement, on se donne le droit [rire]... c'est surtout ça qu'on fait.

S.B. : OK... Encore plus théorique... Est-ce que si tu l'estimais nécessaire, et qu'il n'y avait pas de feint social ni juridique à ça, tu pourrais tuer un humain dans les mêmes conditions ?

F. : Non !... Aïe !

Heure 1 Minute 22

...alors je suis en train de lire un bouquin, qui s'appelle « du goût de l'autre », je sais pas si tu connais ?

S.B. : non

F. : C'est sur le cannibalisme... et en fait ... j'ai l'impression que c'est quand même, enfin... de toutes façons, tout est plus ou moins lié dans la vie de quelqu'un, n'empêche que cette expérience, là de tuer, etc., ça a quand même réveillé des choses... étranges, quelque part et donc... il est passionnant, ce bouquin, il parle de ça, bon d'abord la mission qu'il s'est donnée dans ce livre, c'est de démystifier l'espèce de... euh d'ethnocentrisme que l'Europe a créé en...

Heure 1 Minute 23

en... comment dire... en catalogant les peuples des pays conquis, colonisés, en les catalogant de cannibales... donc déjà ça c'est sa mission. Déjà lui, il met tout en place pour, pour montrer que le cannibalisme est en chacun de nous. Et que finalement, euh... que d'une part, quand il est pratiqué dans certaines sociétés, il est pratiqué de manières très rituelles... et assez ciblées et donc... euh voilà. Et que donc en fait après pour théoriser, c'est à dire que ça nous... à la limite, parce que il fait un rapport avec l'ostie,

Heure 1 Minute 24

voilà c'est de cet ordre-là. Voilà on mange la chaire de l'autre, mais si comme si plutôt qu'on mangeait son âme. On se nourrit de son âme. Manger et se nourrir, c'est pas tout à fait pareil, mais c'est une manière de... d'intégrer, ou de s'incorporer... la personnalité de... de la personne. Après, le cannibalisme qui a été euh... pratiqué, dans des situations extrêmes, comme tu dis dans... voilà on n'a plus rien à bouffer, ou alors, en guerre, ... il a été pratiqué par toutes les sociétés, par vraiment toutes les sociétés, et... mais n'empêche que, d'après son enquête, ...euh, y'a ce rapport...

Heure 1 Minute 25

...ben rituel en fait ! Finalement que j'ai l'impression, ... après voilà, plein de guillemets mais que j'ai l'impression que nous avons avec les poules, que je ne pense pas pouvoir faire avec un humain, ... parce que j'arrive pas à me projeter dans une situation suffisamment extrême, ... parce que je pense aussi que avant de manger un humain, je pense qu'on peut manger plein de choses, forcément. Et de tuer un humain, ... ben disons que, si je dissocie pas les deux, parce que tuer un humain gratuitement, enfin gratuitement... pour pas le manger, franchement, je pense pas [rire].

S.B. : Dans ma question c'est « si c'est nécessaire », « si tu l'estimais nécessaire »... si tu estimes que c'est nécessaire...

F. :... ben ce bouquin... m'a fait me rendre compte que la question n'est vraiment pas si simple.

Heure 1 Minute 26

C'est que... parce qu'il parle par exemple, de l'avion qui s'est écrasé, c'était une expérience dans les années 70 où après ils se sont réunis et ils ont décidé de manger d'abord les cadavres qui avaient été conservés par le froid, etc. et de voir si il y en avait qui mourraient, si ils acceptaient de se faire manger, si eux acceptaient de manger, etc, ... euh et donc ça c'était des occidentaux, hein. Euh ben disons que là, dans cette situation-là, si c'est fait collectivement, ... euh... et encore une fois j'ai l'impression, ... mais on n'est pas à l'abri d'une déferlante de haine, par exemple, ... enfin je veux dire, je me sens pas à l'abri de ça. Je me sens pas à l'abri d'un seul coup, surtout aujourd'hui, quand je vois les espèces de montées de tension entre les différentes...

Heure 1 Minute 27

euh... ben là en l'occurrence les différentes religions, quoi, une sorte de guerre de religions, finalement, euh... je ne me sens pas à l'abri d'une haine. En ce qui me concerne, j'ai l'impression que je suis à l'abri d'une haine... mais... peut-être que je suis... j'ai peur de ma faiblesse... de mon... côté influençable, quoi. Collectivement. C'est à dire que le collectif est quand même... très puissant, et dans une situation de nécessité, euh... à mon avis... ben si. En fait, si ! En fait j'en sais rien. J'en sais rien mais c'est vrai qu'en lisant ce bouquin, ça m'a fait

drôle parce que je me suis dit, si ça se trouve, si ça se trouve oui. Peut-être qu'on préférera ça, que de mourir de faim... On en sait rien,

Heure 1 Minute 28

mais parce que mourir de faim c'est quand même une... c'est autre chose, quoi. On sait pas comment on peut réagir quand on a très très faim, quoi. Alors on peut accepter de manger quelque chose, mais y'a un moment donné, ... après seule... seule, peut-être que la peur de tuer l'humain serait plus grande que celle de mourir de faim. Peut-être. J'en sais rien parce que des fois... j'ai l'impression que la peur de tuer un humain, la peur dont je parle quand... que j'éprouve quand... en tuant le poulet, effectivement peut-être qu'elle serait insurmontable. Seule, en corps à corps, quoi. Après, ...

Heure 1 Minute 29

en situation de nécessité, on va dire, quoi. Voilà. C'est difficile à extrapoler mais... mais par contre en collectif, j'ai l'impression que... voilà. Si les choses sont discutées, voilà... voilà.

S.B. : OK. Merci. C'est dur comme question, hein ?

F. : C'est super dur !

S.B. : Et en fait, je pose des questions mais moi-même, je sais pas comment je répondrais à ça, hein.

F. : Ah c'est vrai ?

S.B. : Ah oui oui oui !

F. : Ah parce que toi en plus, t'es végane !...

S.B. : ... Et... qu'est-ce que tu souhaites pour la société de demain ?...

F. :... eummhh... c'est plus facile à dire ce qu'on ne souhaite pas, mais... ce qu'on souhaite...ben euh franchement...

Heure 1 Minute 30

bon après ça va pas être très original mais j'ai quand même l'impression, même si parfois, sur moi-même j'ai l'impression d'être catastrophiste, et j'en n'aime pas être catastrophiste, parce que j'ai l'impression que c'est négatif en plus. Souvent, quand je discute avec... mon père était catastrophiste, par exemple, [rires] je parle beaucoup de lui, ben oui parce que c'est... c'est pas étranger... euh disons que je trouve que le fait d'être catastrophiste, ça... ça... ça fait venir de façon plus certaine les choses qu'on pointe, voilà... Donc j'essaie de ne pas l'être, même si des fois je suis catastrophée par... les manières, les manières avec lesquelles ça se déroule...

Heure 1 Minute 31

mais bon... j'ai l'impression que d'un point de vue individuel, on a... on a pas beaucoup avancé, sommes toutes, concernant le rapport à l'autre en gros. Donc finalement le chemin est... est hopeless, quoi... disons que si... disons que si on pouvait créer une société à partir de zéro, comme ça, comme Adam et Eve, on se dirait comme ça « ben ouai, pas de guerres, pas d'industries, ... pas de... pas de pouvoirs finalement ». Mine de rien, c'est le pouvoir qui est

derrière tout ça. C'est le jeu du pouvoir dans la... dans la soumission des humains, dans la soumission des animaux, dans la soumission de la nature

Heure 1 Minute 32

c'est un rapport de supériorité qu'on... qu'on n'arrive pas à faire taire, en fait... Et donc là, on n'est pas rendu, quoi ! Après la société, je le cerne pas trop parce que nous, on essaye... on essaye d'écarter ce qu'on n'aime pas, ou en tous cas de le prendre avec distance, et... mais on peut pas l'effacer, c'est pas possible. Et j'ai l'impression aussi que, plus ça va... parce que aussi je vois les filles grandir et tout ça, j'ai l'impression qu'y'a un ... y'a une sorte de manière de combattre, que... qui j'ai l'impression est en train de se mettre en place, et c'est en ça que j'ai beaucoup d'espoir... c'est une espèce de combat par adsorption, en fait. Et c'est à dire...

Heure 1 Minute 33

c'est à dire que les choses vont mourir d'elles-même. Les choses qui sont absurdes vont mourir d'elles-même. Parce que on va se rendre compte qu'elles sont absurdes. Et donc j'ai pas l'impression que ça va être de manière franche. Voilà. C'est le sentiment que j'ai. Après, c'est peut-être optimiste mais, c'est quand même, voilà. J'ai quand même l'impression qu'on est de plus en plus nombreux à se questionner sur tout ça... et même les gens... des gens insoupçonnés, quoi. Des gens qui sont pas forcément attendus dans leur rapport à la société, et voilà. Sur des petites choses. Voilà...

S.B. : OK... et du coup l'élevage, il fait partie de la société d'edemain que tu souhaites, ou pas ?

F. : ...ben ça dépend si tout le monde devient végétarien... euh... parce que sinon il faudrait qu'on redevienne chasseur, ...

Heure 1 Minute 34

... bon l'élevage... toi tu mets dans le même seau l'élevage intensif et l'élevage familial ?

S.B. : l'élevage en général.

F. : En général. Ben dans l'idéal, l'élevage ça fait partie de la vie, c'est à dire, ça vit, ça vit. Et quand y'en a, y'en a et quand y'en a pas, y'en a pas. C'est à dire, dans l'idéal, ben des fois je me dis ça, je me dis « le renard il a qu'à manger toutes les poules qu'il veut, on mangera celles qui restent ». Parce que y'a ça aussi. On pourrait se dire ça. Sauf que le renard, il est, qu'il est beaucoup plus efficace que nous, ... et ... voilà. Donc l'élevage, ... je pense que si on veut continuer à manger de la viande, oui, il fera partie de notre société...

Heure 1 Minute 35

euh... par contre, il va falloir qu'on trouve des moyens, voilà, de le faire... acceptable, quoi. Et... par contre, c'est vrai que si tout le monde devenait végétarien, ben c'est vrai que y'aurait... plus de vaches, je pense qu'elles survivraient pas... C'est con, mais la dépendance à l'animal, enfin à ce genre d'animaux de basse-cour, j'ai l'impression qu'elle est arrivée à un tel stade que... les poules, elles ont aucun moyen de défense, quoi. À part se percher dans les arbres, ce qu'elles font relativement bien mais elles se font toujours attraper un jour ou l'autre. Les Orpington, celles qui sont si délicieuses, elles sont incapables de se... donc on s'est fait avoir, quelque part parce que l'Orpington, maintenant, c'est une pure race mais ça a dû être un croisement parce qu'on les a sélectionnées pour avoir une chaire ceci cela, mais par contre

elles sont incapables de voler. Elles peuvent pas voler.

Heure 1 Minute 36

Celles qui font le mur, c'est les petites... demi naines... on en a une qui couve, qui s'est mis à couvrir dans une boîte, là parce que elle, systématiquement elle sort pour aller pondre ses oeufs à l'abri, et ben... voilà mais... Dans l'idéal, l'élevage, c'est ça, c'est on laisse les poules... voilà, et puis quand y'en a et qu'on a envie de manger du poulet, on en choisit une, ou plutôt un, parce que les poules... et on le sacrifie mais... mais j'ai l'impression que, que ça devient très compliqué de faire marche arrière, quoi. Je sais pas, j'ai... j'ai cette impression-là. Les brebis, par exemple, ... parce qu'on se pose la question, pour les brebis. Les brebis, ben les brebis, elles survivent pas, toutes seules, dans la montagne. Bon alors y'aurait plus de brebis. Y'aurait plus de brebis, ceci dit, on a exterminé tellement de...

Heure 1 Minute 37

d'espèces que... mais y'a quand même, j'ai l'impression qu'y'a un rapport de dépendance entre les deux, là du coup qui s'est instauré. Avec nos affaires de sélection et tout ça. Donc j'ai l'impression que l'élevage... ça va faire partie encore un moment, ouai... [rire] Toi t'en penses quoi ? Ah non tu me diras après, peut-être ?

S.B. : Euh ouai ! OK !... Et ben dernière question, qu'est-ce que ça t'a fait d'être interviewé par un végétarien ?

F. : Ah ben ça... ! [rire] parce qu'en fait tu me l'as pas dit tout de suite. La première fois tu me l'avais pas dit. Ça n'a aucune importance, mais... enfin, mais c'est vrai que... et après, et moi, de mon côté, j'avais oublié de te dire qu'on avait deux cochonnes.

S.B. : Ouai.

F. : Ceci dit, pour nous, c'est tellement nouveau que on est en questionnement par rapport à ça. On sait pas trop, si on va être capable de les manger, [rire]...

Heure 1 Minute 38

comment on va réagir le jour du sacrifice, enfi on le fait avec... des gens de confiance, on sait que... voilà, mais bon... après, on va peut-être être dégoûté du cochon... euh... et ce qui était drôle, c'est que, au coup de fil, ... je me suis dit « ah oui au fait, j'avais oublié de lui dire ça », parce que j'avais l'impression que tu interviewais les gens, en fonction des animaux qu'ils élevaient. Parce que tu m'avais plutôt posé des questions sur quel genre d'animaux j'avais. Voilà. Donc je t'avais dit un peu sur les volailles, en fait. Parce que comme on a... et j'm'étais dit « ah mais oui on a les cochonnes aussi » et je t'ai « on a deux cochonnes », et du tac au tac, tu m'as répondu « ah mais au fait, tu sais que je suis végétarien ? » !

S.B. : Ouai.

F. : Et ça m'a fait un choc ! Et j'étais là « ho ! Ah bon !!?? » Et vraiment un choc, quoi ! Parce qu'en plus, végétarien ! Là pour moi, c'est... alors.

Heure 1 Minute 39

Le végétarisme me pose beaucoup de questions. C'est peut-être euh... en rapport à l'élevage, hein sans doute. Parce que par exemple, les œufs... bon on en parlait avec E. tout à l'heure et

on se disait, euh c'était pas tout à l'heure c'était y'a au moins une semaine, ... on disait, « théoriquement, si on prend les choses froidement, un œuf, c'est dégueulasse, j'veux dire, c'est dégueulasse, c'est très bon au goût mais... l'idée de manger un ovule c'est quand même euh... c'est ... enfin tu dois savoir de quoi... et donc effectivement on se rendait compte, on se disait, voilà y'a ça, ... après le miel, on a eu des abeilles, enfin deux fois. Ça a complètement raté... et... y'a un essein qu'est venu s'installer tout seul, et on s'est dit la première année, on le laisse tranquille.

Heure 1 Minute 40

On lui prélève pas de miel. Et en fait, euh... on l'a retrouvé mort, l'essein, enfin la ruche... a été tuée parce que y'a eu une perte chez les... chez les apiculteurs, y'a un copain qui a perdu quatre-vingt pour cent... y'avait un apiculteur dans la vallée, il avait perdu soixante-dix pour cent, enfin c'est..., horrible, ... et donc cette année... et ben ça par exemple, ... euh pour moi ça fait partie de l'humain... de manger du miel, ... de manger des œufs, ça fait partie aussi. Alors on peut toujours s'en passer, mais pour moi, ça fait partie... Donc le véganisme... euh... après pareil pour les habits... euh... remarque, non. Pour les habits, c'est logique. Parce que si tu manges pas d'agneaux, c'est logique, J'pensais à des peaux de mouton par exemple... Si tu manges pas d'agneaux, tu vas pas t'habiller avec la peau,

Heure 1 Minute 41

là c'est complètement cohérent. Par contre si tu manges de l'agneau, là c'est complètement cohérent de s'habiller avec... euh... avec la peau... Mais c'est vrai que pour moi, y'a un côté euh... très religieux en fait, c'est un sacerdoce en fait... C'est comme un, c'est comme un... c'est très pur, en fait on va dire, c'est ça ! Parce que finalement, ... c'est comme si à chaque fois on... ben quand on mange un fromage qui pue, il pue mais on le mange. Y'a un rapport comme ça entre dégoût, plaisir, dont il parle dans le livre « du goût de l'autre », justement, y'a un rapport entre...

Heure 1 Minute 42

attirance-répulsion, quoi. Quelque chose qui se joue... et je pense que le véganisme, pour moi, de la vision de, de ce que j'ai, euh... c'est comme si la personne qui est végane, se détache, de ses rapports attirance-répulsion, quoi... Bien et mal, c'est comme si c'était euh... ben peut-être uniquement bien. Oui uniquement bien. C'est quelque chose de blanc, quoi... enfin blanc, oui c'est ça c'est clair, quoi ! C'est vraiment... donc c'est difficile. Donc c'est vrai que c'est impressionnant. Voilà. Donc quand tu m'as dit que tu étais végane et que tu questionnais sur ça,

Heure 1 Minute 43

alors je me suis dit ça, première chose je me suis dit ça, je me suis dit « Dis donc, quel cran ! » et après, je me suis dit, j'espère qu'il va pas trouver nos poules trop malheureuses, je me suis dit ça... et... et voilà. Et forcément, toute cette conversation-là, je pense s'est amplifiée du fait que tu es végane, ... ben ça met l'accent sur... le bien-être animal et la souffrance au niveau de... au niveau du... du sacrifice, quoi. Voilà. Donc effectivement, y'a... y'a une petite pression... là-dessus, quoi. Voilà. Surtout que... nous on est carré en rien, donc euh

Heure 1 Minute 44

on fait les choses un peu comme ça vient, donc on... j'ai l'impression qu'un... qu'un végane y... y'a une part de certitude. Voilà. Y'a une part de certitude. Que je n'ai pas du tout. Et des

fois, il m'est arrivé, ... alors, végétarien, hein, il m'est arrivé de me dire, mais si ça se trouve mais j'en sais rien mais il m'est arrivé de me dire « ben voilà on va faire ça et ça va nous convaincre, petit à petit, on va devenir végane ». J'ai passé un an en... y'a très longtemps en... en Russie, et j'habitais chez un couple que... alors ils mangeaient du beurre, ils étaient macrobiotiques, et ils étaient complètement végétariens, pour le coup. Ils mangeaient très peu d'oeuf, et eux, ils avaient une vision de l'humain...

Heure 1 Minute 45

dans son évolution ultime, comme étant un humain qui serait végane. Et on en parlait de ça, on parlait de cet espèce de point de... d'idéal à atteindre et... et voilà. Alors ils disaient, hermaphrodites et véganes. Donc c'était...

S.B. : Hermaphrodite ?

F. : Ouai. C'était vraiment comme une espèce de ... ben voilà pour en fait... mine de rien pour écarter les... pour plus être dépendant ou soumis au plaisir... qu'on voudrait ressentir, quoi. Donc à partir du moment où on va, où on a cette capacité-là, ce pouvoir-là, ben on a fait un pas, quoi, on a avancé...

Heure 1 Minute 46

Après effectivement, le véganisme, encore une fois, c'est... je sais pas, je connais pas assez... D'un point de vue euh... curieusement, euh... alors c'est marrant parce que pour moi, véganisme, végane, quelqu'un qui était végane, était forcément bio, par exemple, et j'ai appris que pas du tout. Alors pourquoi on en discutait ? Ah oui parce que j'avais un... je travaille, ben le monsieur qui était là il est cuisinier, et il fait partie des, c'est une des familles... c'est pour ça qu'il est venu poser des sous en fait. Et il fait de la cuisine pour des compagnies qui viennent en résidence, et des fois y'a des véganes, des fois y'a des végétariens, des fois y'a des sans lactose, enfin c'est... des restrictions alimentaires, comme on dit, et, et en fait, lui il est très bio. Il est très concerné par la bio. Vraiment.

Heure 1 Minute 47

Il dit que vraiment, ... et je partage assez son point de vue. Et à un moment donné, il était atterré parce qu'il avait vu, alors y'avait deux véganes de la compagnie, qui revenaient de chez Lidl, avec des légumes bio de chez Lidl. Et là, il était juste effaré, quoi ! Il leur a dit « mais », il leur a envoyé sur le ton de la plaisanterie, « et la souffrance des légumes ? », quoi. Parce que disons que voilà, après... moi j'y avais pas pensé. J'avais pas du tout vu cet aspect-là, mais effectivement, je me disais que... en fait l'idéal, ce serait un végane bio, quoi. Finalement... Parce que du coup, et ben du coup... on mange pas n'importe quoi, quoi ! On mange, ce qui a bien poussé, tout ça, quoi.

Heure 1 Minute 48

Donc à partir de là, on est nourri, c'est bon. Mais... mais c'est vrai que c'est impressionnant. Y'a des voisins, là, un couple d'Anglais, ils sont tous les deux véganes, et... et nous on est, enfin c'est quand-même assez minoritaire encore même si ça, même si ça prend, ça devient de plus en plus... courant, on va dire, mais on peut être désarçonné par... qu'est-ce qui va rester... parce que voilà, on a des habitudes. C'est un pas de plus, quoi. Un pas de plus après le végétarisme. Voilà.

S.B. : Et du coup, ça t'a fait quoi, d'être interviewé par un végane ?... ça t'a dérangé ?

F. : Non parce que tu mets très à l'aise... par rapport à ça. Après c'est vrai que les questions... m'ont parues, malgré qu'elles soient... vraiment très pertinentes...

Heure 1 Minute 49

elles m'ont paru... je ne suis pas sûre qu'un non-végane aurait pu se poser ce genre de questions, quoi.

S.B. : Ah oui oui. Non non non, c'est sûr que non.

F. : Voilà. Donc toutes les questions, elles sont inhérentes à cet engagement, quoi. Donc après à chaque question, je me disais ha ben ouaih évidemment, ... évidemment c'est.... Voilà on confronte deux visions, sauf qu'on n'a pas confronté parce que je me suis exprimée toute seule mais... mais tu t'es quand même exprimé par les questions, par l'orientation des questions, quoi.

S.B. : OK ouaih.

F. : Mais vu que t'es pas du tout... enfin euh... après on va discuter, on va voir, si ça s'trouve t'es [rires]... mais bon t'as l'air euh... tu bondis, je t'ai pas vu bondir, par exemple,... peut-être que t'as bondi intérieurement, peut-être que ça a été... un moment j'ai...

Heure 1 Minute 50

j'ai eu peur de te choquer, parce que par exemple, l'autre fois, ça m'est revenu. Ben c'était L., on avait invité L. et G. à la maison et... et nous en fait, le fait de tuer un poulet, de le préparer, c'est une fête en fait. Donc en général, quand y'a des invités, ben c'est l'occasion. Et là... elle a un passé de végétarisme, L., elle a été végétarienne pendant des années. Quand je l'ai rencontrée, elle était complètement végétarienne. Là elle s'est remise à manger de la viande, je ne sais pas où elle en est mais euh... bêtement, on s'est dit « on va tuer deux poulets et on va les manger ». Ils sont restés assez réservés e en fait euh... et en fait elle était très émue. Après on l'a mangé. On n'en a pas rediscuté parce que du fait qu'elle était très émue,

Heure 1 Minute 51

moi j'ai... je me suis confondu en excuses en fait parce que j'ai... j'avais l'impression d'avoir fait un faux pas en fait, l'impression d'avoir pas suffisamment été... mais n'empêche que... voilà, j'ai eu peur de te choquer à un moment donné, tu vois ? Parce que je l'ai choquée. On l'a choquée tous les deux par euh... une incompatibilité... donc effectivement, quand je suis rentré dans les détails, parce que tu m'a quand même pas mal questionnée sur la peur, et tout ça, donc j'avais besoin de rentrer dans des détails... charnels... là, je pense que j'en aurais parlé avec moins de précaution... si t'étais carnivore, quoi. c'est sûr. évident ! donc voilà.

S.B. : OK. Super !

F. : Après j'ai l'impression d'avoir tout dit, à peu près, avec les précautions que j'ai pu prendre, ... mais peut-être que quand même t'as dû être choqué, mais...

Heure 1 Minute 52

je ne sais pas mais on verra après [rires]

S.B. : Non mais c'est... c'est pour ça que je suis là, hein.

F. : Ouaih, tu te confrontes à ça, quoi.

S.B. : Oui oui... Tu veux ajouter quelque chose ?

F. : Non. Je crois pas.

S.B. : Je coupe ?

F. : Ouaih, sauf que merci d'avoir posé toutes ces questions.

S.B. : Merci à toi !

Annexe 12 : Retranscription de l'entretien avec Georges

Minute 0

S.B. : ça enregistre.

G : OK

S.B. : Alors... donc je te lis un petit speech que je lis à tout le monde : Donc, je suis actuellement dans un cursus de trois ans dans lequel je mène une recherche-action. C'est à dire une recherche de terrain sur le thème de mon choix. Je m'intéresse aux rapports entre les humain-e-s et les autres animaux.

J'ai ... c'est périmé mon truc, j'ai plus trente-huit ans, j'ai trente-neuf ans, j'ai grandi dans l'agglomération grenobloise, dans une famille qui avait une culture de gauche. Je vis maintenant à Gaillac, une petite ville du Tarn dont les alentours sont ruraux.

Je suis moi-même végane depuis cinq ans, c'est à dire que j'ai fait le choix de ne pas manger de produits d'origine animale. Avant ça, j'étais déjà végétarien depuis neuf ans. À l'époque, ma première motivation était écologique, parce que les études montraient que l'élevage intensif était une source majeure d'émissions de gaz à effet de serre. Très vite, je me suis intéressé aussi à l'aspect de la souffrance animale.

Minute 1

Je m'interroge sur l'élevage domestique à but non-lucratif, et j'aimerais mieux comprendre en particulier les enjeux qui y sont liés.

Cet entretien est complètement anonyme. Il n'y a que moi qui aurai l'accès à l'enregistrement, je le retranscrirai à l'écrit. Ni ton nom, ni celui de ton village ne seront retranscrits.

S'il y a des questions auxquelles tu ne veux pas répondre, rien ne t'y oblige. Et si tu veux arrêter l'entretien avant la fin, il suffit de me le dire. Voilà... donc à la base, c'est plus orienté pour des gens qui tuent et qui élèvent mais du coup, on va adapter, quoi. Alors est-ce que tu peux te présenter en quelques mots ?...

Minute 2

G : ... [30 secondes de silence] ça va pas être spontané, je sais pas répondre.

S.B. : Tu as grandi où ?

G : En région lyonnaise, en région lyonnaise dans un petit village euh... complètement rural et très catho... et... où y'avait beaucoup d'élevages entre parenthèses. ... Beaucoup d'élevage... j'ai quitté ce village à dix-huit ans, grosso modo, et après j'ai eu un parcours... dans différents boulots, avant d'arriver en Auvergne...

Minute 3

... et... en arrivant en Auvergne, on était déjà... j'étais déjà... végétarien... mais je suis quand même arrivé avec l'idée d'élever des chèvres en Auvergne, ... mais avec l'idée d'en conduire aucun ou aucune à l'abattoir. Voilà...

S.B. : OK. Donc c'était... t'avais quel âge en arrivant en Auvergne ?

G : Ben aujourd'hui j'en ai cinquante-trois, donc on va dire, quarante-cinq, grosso modo.

S.B. : Ah ouaih, c'est récent...

G : ... et après... cette expérience, je pense que j'en avais besoin pour euh... justement par rapport au... à ces questions d'élevage, et aujourd'hui, j'ai une position assez tranchée.

Minute 4

Même si je suis pas végane, je... je crois que j'arrive à être de plus en plus contre l'élevage animal, quel qu'il soit. Même... même pour soi-même, etc... Pour moi de toutes façons, j'en arrive à un point où... pour moi c'est devenu un non sens, l'élevage. En quelques années, c'est bizarre de parler comme ça après avoir fait moi-même un peu d'élevage, mais... c'est peut-être en passant par là, surtout quand les animaux sont pas à l'extérieur. Là tu te rends compte que c'est vraiment... C'est une abération, ils sont vraiment pas faits pour vivre dans une étable ou dans une chèvrerie ou dans ce que tu veux mais... ouaih ça crée des batailles, ça crée... et puis on voit qu'ils sont pas heureux, puis voilà, c'est pas leur place, tout simplement.

Minute 5

S.B. : ... OK du coup, tu peux me raconter comment ça s'est passé ? T'as eu des chèvres ?

G : Donc alors... euh... en arrivant on a eu, j'ai eu... huit chèvres exactement, pour commencer, huit chèvres qui étaient pleines quand je les ai achetées. C'était des chèvres de race, d'une race du massif central, parce que dès le départ je voulais pas de races qui restent en chèvres un peu de partout, et qui sont maintenant complètement fragiles, tellement elles ont été sélectionnées. Voilà, ... et donc ces chèvres ont mis bas, et après, j'en ai eu pendant quelques temps le double... mais après... j'ai jamais eu la... j'étais pas éleveur en moi, j'ai jamais eu la...

Minute 6

J'avais trop d'affect avec les animaux. Du coup, je pense que j'étais pas... j'étais pas... un peu trop de... comment ... j'étais inquiet presque comme avec... avec des personnes, quoi, alors que souvent y'a pas lieu parce que les animaux, ils se gèrenet beaucoup, même leurs maladies par eux-même, quoi, voilà... et après le but, c'était, pour pouvoir faire un peu de fromage, il fallait qu'il y ait des naissances, c'était d'arriver à vendre les boucs pour pas qu'ils aillent à l'abattoir, d'arriver à vendre pour de la reproduction, à des élevages spécialisés dans ces races-là, ou pour des endroits, pour du défrichement, des choses comme ça. Mais du coup, après,

Minute 7

on s'aperçoit très vite que c'est une visio à très court terme. Parce que le modèle peut pas se reproduire, quoi. Il suffit qu'y'en ait un, quelques-uns qui pensent ça, et ... et c'est foutu, quoi... voilà...

S.B. : OK... Et c'était la première fois que t'avais des animaux ?

G : Des animaux d'élevage, oui. Oui complètement, ça suivait un changement de vie professionnelle... complet, quoi. Parce que les vingt ans d'avant, je dirais, j'avais un métier bien conventionnel, administratif, qu'a rien à voir avec la nature, avec l'élevage, ... voilà.

S.B. : Et t'as fait des stages, quelque part, ou ?

G : Oui. J'ai été beaucoup dans une petite ferme qui était... quoi petite, qui a quand même une quarantaine de chèvres, en Ardèche, qui faisait de la production fromagère,

Minute 8

avec une personne très sympa, qui m'avait appris beaucoup de choses et c'était, tout cela avec une certaine équipe, quand-même, un bon respect de l'animal et du travail qu'on pouvait faire dans de bonnes conditions, pas en courant, quoi. Voilà...

S.B. : OK... Et donc direct, t'as...

G : Ben, après oui... ben j'ai... déjà c'est pas des métiers ou, à part bénévolement ou en woofers, y'a pas ou pratiquement pas de place de salarié. Donc c'est ou t'essayes toi-même, ou tu le fais pas, quoi... voilà... donc on a... essayé. Donc après, moi ce que je pense c'est... la chèvre, c'est un animal qu'est...

Minute 9

avec qui on peut avoir beaucoup d'attaches... par rapport à d'autres animaux d'élevage, c'est après c'est aussi parce que j'ai choisi cet animal-là, mais ... je trouve que y'avait vraiment une complicité... la même qu'on a avec un chien, etc... c'est impressionnant. Mais ça c'est aussi par rapport au nombre, je pense. J pense que celui qui a deux-cent chèvres en stabul', il va pas dire la même chose, quoi...

S.B. : ... Bien sûr... Et c'était quoi ta motivation de... de faire de l'élevage ?...

G : Euh... ben... après toutes ces années avec un job... complètement hors-sol, j'avais dire, ... c'est moi qui étais hors-sol ce coup-là, c'est pas des animaux,... et ...

Minute 10

voilà, j'avais envie de faire autre chose dans ma vie, et... et c'est l'idée qui m'est venue, quoi... j'sais pas. J'sais pas trop l'étayer, ça s'est fait comme ça... Après, la chèvre parmi les animaux d'élevage, c'est celui qui représente le plus l'animal sauvage, pour moi, entre parenthèses. Parce que c'est un animal qui a un sacré caractère... voilà... et qui...

S.B. : j'avais changer les piles, parce que je crois que le son, le niveau du son va être très très bas. [coupure] ça y est, c'est reparti.

G : OK...

Minute 11

S.B. : ... Donc... euh... et du coup t'étais végétarien depuis quand ?

G : ... Euh... je sais plus le dater exactement, mais au moins cinq ans avant.

S.B. : OK... Et c'est... comment t'en aies... comment t'en es arrivé au végétarisme ?

G : Euh, alors... j'allais dire déjà, assez facilement, du moment où je l'ai décidé mais euh...

c'est... la cause qui a déclenché ça, que tu veux... ?

S.B. : Ouaih, tes motivations.

G : Les motivations ?... Alors moi c'était...

Minute 12

... plus par rapport à la vie, par rapport à l'émotion à l'animal, par rapport ... pour moi c'est un non sens de tuer, tout bêtement, ... et quand j'ai eu vraiment conscience que on pouvait... voilà parce que on n'a pas toujours conscience que on pouvait s'alimenter autrement, surtout... on va parler au moins pour ce qui nous concerne dans nos pays etc, sous nos climats... euh... et... et je supporte pas l'idée de tuer un animal, pas plus qu'une personne, quoi... Donc c'est vraiment, c'est vraiment ce côté-là. Après, après y'a d'autres choses qui suivent, mais qui sont après, c'est à dire que toute la cause environnemental, etc. les conséquences sur... sur les campagnes, sur les zones rurales, sur... le gaspillage d'eau, sur tout ce qui est environnement, écologie, mais... pour moi c'est pas la première cause. Pour moi

Minute 13

la première cause, c'est vraiment... voilà c'est vraiment ça, c'est... ne pas donner la mort à un animal, je le conçois pas, ... c'est pas concevable... Euh... voilà, et après, c'est pas à l'origine mais après, avec le... avec les années qui passent, aujourd'hui pour moi, j'dirais presque à mon avis, faut en passer, faudra en passer par là, pour que... pour que l'homme se respecte plus,... et j'espère que tant qu'on tuera, même des animaux, on sera pas en paix... Je suis persuadé de ça, que ça a un impact. Parce que tous ceux qui sont dans ces... chaînes de tuer et de consommer de la viande, c'est un contact avec le sang, avec... avec le cadavre...

Minute 14

qui devient naturel, puisque pour certains, ça devient le quotidien, et ça ça entretient quelque chose qui est le contraire de ce à quoi je voudrais qu'on aspire... en tant qu'hommes...

S.B. : OK...

G : Et donc du coup, ouaih, ça a été facile de devenir... de devenir végétarien... en plus j'ai jamais aimé consommer beaucoup de viande, ... je supporte pas, notamment la viande saignante, c'était une catastrophe... donc... euh, ça s'est fait assez facilement...

S.B. : Et quand tu parles de paix, tu parles de paix sur la terre ? Ou tu parles de quelle paix ?

G : De la paix, oui de la paix sur la terre, entre les hommes, au sens large, ...

Minute 15

... pour moi, oui ce serait une étape, un changement pour arriver à vivre plus en paix avec les hommes... on... on est toujours en conflits... quand c'est pas d'un côté, c'est d'un autre... Et puis, c'est pas que la paix au sens guerre, c'est aussi euh... d'entente entre les hommes... pour moi, l'acte de tuer, c'est un acte violent, voilà c'est comme ça que je vais l'exprimer, et la violence elle est partout, elle est dans le racisme, dans l'homophobie, elle est dans tout ça... Et tant qu'on changera pas quelque chose à la base, je pense qu'on arrivera pas à un monde plus en paix que celui qu'on a...

Minute 16

S.B. : ... OK... Et tu peux me raconter du coup, cet élevage de chèvres, comment ça se passait au quotidien, comment tu le vivais ?

G : ... Alors... oui, y'avait des côtés très positifs, parce que... l'avantage avec les chèvres, c'est que je pouvais... je les sortais beaucoup en... non parqué, ... je veux dire dans la nature, dans la campagne, donc là, y'a un côté de liberté, et pour les anim... et pour les chèvres, et pour moi, qui était intéressant, voilà,... et c'est vraiment en contraste avec la partie que j'appelle « en contention », voilà, la chèvrerie,... après, on se rend compte aussi que y'a vraiment une hiérarchie chez...

Minute 17

...chez les animaux, comme y'a chez l'homme, avec des dominants, notamment une dominante, ... et chacun a sa place, c'était vraiment impressionnant, ça je m'en suis vite aperçu, chez les chèvres chacune a vraiment sa place en tous cas et c'est... d'où le dommage du lieu fermé, ... parce que les dominées du bas de l'échelle, elles peuvent pas s'échapper, et elles prennent des coups, ça peut être très difficile, pour certains animaux. Et ça, je le supportais très très difficilement... Et pareil, une chèvre malade, elle est attaquée par les autres. Donc si t'y prêtes pas attention, c'est très très difficile... Mais ouai... j'ai réalisé très vite que... que l'élevage collait pas... collait pas avec ce que je ressentais, avec...

Minute 18

mes émotions propres etc, ... donc c'est pour ça que ça a pas duré si longtemps que ça. Ça a duré moins de deux ans. Après, y'a un lien avec l'animal, hein, surtout en tout petit élevage comme ça, y'a un lien, t'arrives, elle te connaît, elles ont chacune leur façon de... de t'approcher, etc, ... voilà...

S.B. : ...Et du coup, quelles relations tu avais avec elles ?...

G : Je sais pas tellement comment qualifier ?... Mais en tous cas y'en a une, y'en avait une, ... j'pense en plus qui est respectueuse dans les deux sens, ... qui est...

Minute 19

... voilà après, y'a aussi la difficulté quand y'a un animal malade, ... parce que finalement c'est plus dur qu'avec les humains, parce que ils... ils ont pas la parole... donc c'est à toi de décrypter, pour pouvoir les aider, quoi. Ça c'est... ça c'est une partie difficile... avec les oui y'avait aussi les mises bas... ben des chevreaux qui peuvent avoir des soucis et qui... ben j'en ai perdu et... ça j'vivais très mal, j'acceptais pas...

S.B. : Tu acceptais pas ?

G : J'acceptais pas d'en perdre parce que comme y'a pas le contact, tu... je me mettais en cause, quoi... de pas avoir su, gérer, ou... ou sortait, ou...

Minute 20

voilà...

S.B. : Et du coup tu les sortais le matin ?

G : Oui

S.B. : Et après elles restaient en...

G : Alors ça dépendait du temps, aussi, mais grosso modo, ... selon aussi ce que j'avais à faire, j'avais aussi des parcs fermés, ... et donc de toutes façons, elles étaient dehors, sauf par très mauvais temps, et donc par exemple le matin elles pouvaient être dans un parc par exemple, et l'après-midi, j'allais les ballader... Voilà... pour qu'elles aient l'alimentation qu'elles choisissent elles-même, et tout. Et parce que j'avais la chance d'être dans un lieu... privilégié, avec des hectares... non cultivables au sens actuel, avec de la... comment... différentes végétations j'avais dire... des bois, des... j'ai perdu un mot, c'est pas friche que je veux dire, c'est...

Minute 21

S.B. : La lande ?

G : Merci. La lande, voilà, et puis avec beaucoup beaucoup d'espace, quoi...

S.B. : ... Et euh... fallait les traire, du coup ?...

G : Oui, et je les trayais à la main... deux fois par jour... voilà, ben ça, ça se passait assez facilement, elles se laissent traire facilement, moi en plus c'était des premières lactations donc je me faisais un peu de soucis de... comment ça allait se passer... et non ça s'est... y'avait un bon contact... ça se passait bien.

S.B. : Parce que c'était toutes leur premier... leur premier...

G : Oui parce que j'avais acheté les huit premières chèvres,

Minute 22

c'était leur premier, ... leur première gestation... Voilà...

S.B. : Du coup tu les reconnaissais toutes les unes des autres et tu...

G : Ah oui ! Ah ben c'est sûr, en plus c'était assez facile parce que dans cette race d'Auvergne, du massif central, pardon... du massif central, y'a plein de couleurs différentes, y'a du poil court, y'a du poil long, y'avait... y'en a aucune qui se ressemblait. Voilà donc j'risquais pas de les... et elles avaient toutes un nom.

S.B. : OK... Et t'étais attaché à chacune d'elles ?

G : Oui... mais pas de... y'avait des différences... Y'a des différences, quoi c'est comme avec tout le vivant, y'en a des plus attachants que d'autre, et... et là c'était pareil...

Minute 23

oui parce que chez l'animal, c'est comme chez nous, hein, y'a des... y'en a qui sont indépendantes, qui ont pas besoin de beaucoup de contact, y'en a d'autres qui te suivent comme un chien, comme on dit tout le temps, ... donc ouai... elles ont chacune une

personnalité... mais c'est vrai que ça je l'ai vraiment vu là, dans la ferme où y'avait quarante chèvres, y'en a une ou deux auxquelles t'es attaché, mais après tu connais pas tout, même à quarante, tu connais plus le... chaque chèvre, et sa personnalité... j'trouve que ça devient déjà difficile. Donc dans les gros élevages au-delà, j'pense c'est pas possible... en tous cas, j'aurais été incapable d'en envoyer...

Minute 24

une à l'abattoir, ou d'en envoyer un des petits qui sont nés... chez moi, ça aurait été impossible...

S.B. : Pourquoi ?

G : Parce que, ben parce que y'a un lien... Et moi je peux pas aimer quelqu'un et le faire tuer derrière, quoi !... C'est pas possible. C'est difficile à étayer, mais... mais c'est comme ça en tous cas [rire]...

S.B. : Non mais y'a pas besoin d'étayer, hein...

G : non mais je veux dire à expliquer.

S.B. : Ouaih... et du coup le... est-ce que tu te souviens un peu des émotions que tu pouvais ressentir... justement à l'idée que y'en a une qui parte à l'abattoir, ou bien quand y'en a une qui est malade... ou quand y'en a une, un petit qui meurt... ?

Minute 25

G : Ben après... pour moi c'est assez, ... c'est assez simple parce que ... j'allais dire, c'est un peu le même affect qu'avec... qu'avec les mêmes animaux que nous sommes, quoi... j'y vois pas un gros écart... ... ouaih... si on part de l'individu, ouaih c'est des... des individus comme un autre donc quand on y est attaché, on y est attaché, quoi...

S.B. : Et t'es toujours arrivé à placer les petits et...

Minute 26

G : Oui ben du coup, comme je te dis moi ça a duré que deux ans, et en plus y'avait une assoc', une association pardon sur... cette race de chèvres, donc j'étais en relation euh... avec d'autres éleveurs de cette race, et puis malgré tout... y'avait entre guillemets, une demande pour avoir des boucs de cette race-là, donc j'ai pas été confronté au problème, quoi...

S.B. : ... Et au début, tu m'as dit que... que t'avais arrêté parce que c'était pas...

Minute 27

ça collait pas avec tes émotions, c'est ça ?

G : Et ben... c'est à dire que y'a eu deux raisons, y'a eu une raison pratico-pratique sur le lieu où j'étais donc j'allais plus avoir de terrain et de lieu donc j'étais obligé d'arrêter, mais c'est tombé au moment où je me rendais compte que c'était pas pour moi, quoi... Y'a cette prise de conscience que pour moi l'élevage, il a pas lieu d'être, quoi... voilà, je m'en suis... j'm'en suis

rendu compte, et du coup, voilà, on a arrêté cet élevage et j'ai aucunement essayé de... faire ailleurs, les chèvres, j'ai eu de la chance que... j'ai eu un... un parc... c'est une ville qui a un parc où faut entretenir des terrains... pour garder des espaces naturels, ... par des animaux,

Minute 28

donc elles sont toutes parties en même temps et ensemble et en plus pour un avenir... sur des hectares en liberté... bon voilà, pour un animal d'élevage, c'était excellent... mais ... après, ouai... mais c'est comme beaucoup de choses, c'est quand tu... faut le toucher du doigt pour le comprendre, faut le vivre pour... mais l'élevage y'a quand même un non-sens, puisqu'on est obligé de parquer, de cloisonner, même des poules, quoi.... J'veux dire, bon y'en a encore quelques-uns qui habitent dans des campagnes qui peuvent élever des poules en liberté mais ça devient très rare, et t u t'aperçois que même des poules elles ont plein de prédateurs, elles savent pas se défendre, elles volent à peine, souvent...

Minute 29

voilà on a créé des animaux qui... qui ont besoin de l'homme, qui faut qu'ils soient assistés, quoi qui... tout ça c'est...

S.B. : ... Tu te souviens depuis quand tu as ce... tu aimes pas l'idée qu'on tue des animaux ?

G : ça c'était... c'est très très vieux, je saurais pas redire, mais quand j'étais tout gamin, j'avais des... des grands-parents qui avaient une ferme, ... et jeme rappelle... je me rappelle tout petit avoir vu un oncle... tuer un lapin et... c'était une tragédie, ...

Minute 30

en direct, moi pour moi et... voilà j'ai toujours eu une hypersensibilité par rapport à ça... et c'est pour ça que dès gamin, déjà je mangeais pas beaucoup de viande et puis après... après ça fait son chemin mais... mais c'est vieux, ouai...

S.B. : T'avais quel âge ?

G : Là ? Euh ouai, je crois que quand j'ai commencé à aller tout seul en vacances à la ferme, je devais avoir six ou sept ans... à peu près... à quelque chose près...

S.B. : ... OK... et... qu'est-ce que tu souhaites pour la société de demain ?...

Minute 31

G : ...Euh... en lien direct avec le sujet ?... tu veux dire, c'est ça ?

S.B. : Ou pas. En général et... en général...

G : Ben de toutes façons, moi ce que je veux pour la société de demain, mon veou pieux, c'est que la paix, que les gens se supportent tous, tous... moi voilà... j'ai été traumatisé tout gamin avec l'idée de la guerre, ... j'ai jamais supporté, j'étais angoissé... je me rappelle de conflits quand j'étais gamin, y'avait... y'a eu Iran-Iraq, par exemple, y'a eu... aussi tout l'épisode avec... (Annan El Sadat?) et... Begin, moi j'ai ... j'étais traumatisé par tout ça...

Minute 32

Donc bien sûr que... la société de demain c'est... j'voudrais croire à un monde tolérant où on accepte les différences quelles qu'elles soient et où... voilà vivre en paix avec des animaux en liberté et des animaux sauvages, qui... pour moi y'a pas besoin d'élevage du tout... j'en suis persuadé, sûr... mais l'idée de paix c'est l'idée première, quoi...

S.B. : ... OK... ben pour finir, ça t'as fait quoi d'être interviewé par un végétarien ? C'est la question que je pose à tout le monde, je sais pas si ça fait quelque chose pour toi ?

G : [rire] Ben pour moi... pour moi pas beaucoup parce que je pense qu'on se...

Minute 33

je suis sur le chem... sur ce chemin-là d'arriver à... à être végétarien aussi j'y pense. Là aujourd'hui y'a quelques trucs à régler encore... par rapport à l'alimentation mais il m'en reste pas beaucoup donc... ça me fait rien du tout. [rire]... Voilà parce que par rapport à mon parcours, ça me gêne pas du tout, voilà au contraire...

S.B. : Tu veux rajouter quelque chose ?

G : Non, non non.

S.B. : Voilà c'est terminé.

[coupure]

G : J'ai toujours de la difficulté de parler des sujets autour de... euh..., de la paix et de la guerre, voilà... Et pour moi, tout est intimement lié...

Minute 34

et quand je dis de temps en temps que j'arrive pas bien à l'argumenter, j'aimerais l'argumenter mieux pour mieux le faire comprendre... moi j'estime qu'on vit dans un monde de grande violence, même... même chez nous, quoi... dans nos... dans nos pays, quoi, dans cette Europe... où on se dit que... on se dit terre d'accueil, tout ça et pour moi on en est bien loin, quoi. Parce que... on accueille à peine ses voisins, parce que... dès qu'on n'est pas dans la norme... dominante, j'vais l'appeler comme ça, ... dès que tu travailles pas comme les autres, dès que...

Minute 35

... t'as une vie privée émotionnelle ou sexuelle différente des autres, ... dès qu'il y a une différence de couleur, de ... c'est... et c'est pour ça que... quand on me pose la question de pourquoi je suis végétarien, parce que on parle pas de végétarien, pour le moment... euh... j'arrive à le placer quand même, pour moi que c'est en lien vraiment avec... pour moi que ce sera une évolution de l'homme... une évolution pour qu'on continue pas comme ça avec toute cette violence, quoi...

S.B. : Merci !

Annexe 13 : Retranscription de l'entretien avec Mireille

J'écris en souligné les mots sur lesquels Mireille insiste par le ton de la voix.

Minute 0

S. B. : Parce que ouaih du coup c'est J qui m'a dit que tu s'rais la personne parfaite à interviewer, ... quand je lui ai dit que je cherchais quelqu'un à interviewer.

Mireille : En tous cas c'est toute une démarche pour moi, c'est sûr hein c'est euh... beaucoup beaucoup de réflexions, j'faisais la, j'm'étais lancée dans euh, la, j'ai r'commencé à manger d'la viande, pis ça m'allait pas éthiquement, du coup y fallait qu'j'réussisse à tuer mon propre poulet, à faire ma propre viande, tout ça quoi, et pis ben, j'me suis vite retrouvée à, àà, à tuer mes poulets, à faire des rêves derrière, qu'j'ai des poulets qui m'couraient d'ssus sans tête, pis alors j'ai commencé à réaliser que, voilà, même si j'arrivais finalement à faire le geste, j'pouvais pas le faire non plus en me bloquant moralement, en disant : « c'est bon j'ai réussi à le faire », quoi ! Ça finissait de toutes façons à m'atteindre. Donc comment j'arrivais à le faire, mais éthiquement, quoi, ou moralement, ou je sais pas mais ça m'a demandé aussi toute une démarche...

Minute 1

S.B. : OK. Mais du coup le... euh... parce que donc t'étais végétarienne avant ?

Mireille : J'étais végétarienne pendant dix ou douze ans, ouaih, pis ouaih j'étais végétarienne quoi, fallait vraiment pas, ouaih ! ... du coup quand j'ai r'commencé à manger d'la viande, ben y fallait d'une manière ou d'une autre justifier ça quoi...

S.B. : Et t'as réussi ?

Alors j'ai réussi pendant un moment mais en fait, non ça reste complètement un questionnement parce qu'au final j'ai beaucoup de peine à, àà,... àà, à le faire, heu, d'une manière, euh ... d'une manière correcte, j'ai de plus en plus peur de le faire, chaque fois j'me dis « putain, le jour où on va les buter c'est bientôt, donc que, donc j'ai de plus en plus d'appréhensions là autour et pis c'est pas comme si au fil des années j'me sentais mieux, de mieux en mieux avec ça, et ce job là quoi donc y'a certaines choses que j'ai pu améliorer comme, au début justement j'essayais d'me couper émotionnellement simplement du truc, quoi. Donc j'essayais de ne pas leur donner de nom, de pas trop les r'garder, si j'leur donnais un nom, j'les appelais « chicken », « barbecue », ha ha ha [faux rire sur un ton barbare], j'essayais d'faire un peu la punk, quoi tu vois l'truc, t'sais genre « ça va aller, t'inquiète, j'le zigouille »

Minute 2

et pis en fait, j'me suis rendu compte rapidement qu'j'étais incapable de faire ça donc en fait au fil des années, j'ai pu, plutôt dû réaliser l'appréhension de plus en plus forte que j'avais de l'faire, quoi, et pis, et pis réaliser aussi qu'éthiquement j'crois pas que j'pourrais faire ma viande. Typiquement, c'est pas parce que tu tues un poulet qu'tu peux bouffer du bœuf, quoi. Là j'ai rencontré un pote sénégalais, euh, y m'disait y sont sept personnes pour tuer un bœuf chez eux, quoi.

S.B. : Ah ouaih...

Mireille : Ouaih ! ... Sept !

S.B. : Pourquoi sept ?

Mireille : Ben pour l'immobiliser, le mettre à terre, le..., le..., la mise à mort, l'abbat' euh, récupérer la viande, euh..., sortir les abbats, 'fin tout ça quoi, tu vois ? ... Eux y s'mettent à sept. Ben moi j'suis loin d'pouvoir manger du bœuf, quoi tu vois ?

S.B. : Ouaih.

Minute 3

Mireille : *Rires (nerveux?)* ... non c'est pas facile, éthiquement j'suis sortie d'plus en plus de mon éthique parce que j'continue à manger d'la viande, et par contre, de part mon appréhension, j'en tue d'moins en moins des poulets, pis j'élève de moins en moins d'viande, pour moi quoi. Par contre, j'continue à en bouffer du magasin tu vois ? Donc au fil des années, ça s'améliore pas. J'pense que j'vais finir par redevenir végétarienne. Ouaih.

S.B. : OK. D'accord.

Mireille : Mais après y s'pose toute une autre question, c'est qu'si t'es végétarien tu dois être vègan, ça sert à rien, j'veux dire toute l'industrie du lait par rapport à, à l'élevage, elle est, c'est absolument horrible donc du coup être juste végétarien c'est de nouveau euh, c'est de nouveau euh, juste, j'ai l'impression qu'c'est d'la poudre aux yeux, c'est pour euh, pour euh, pour que je souffre plus de mon manque d'éthique actuel... du fait que j'mange d'la viande, tu vois ? Mais finalement, j'pense qu'en étant végétarienne tu fais les même dégâts. Un tout p'tit peu moins, ouaih... ... en Suisse en tous cas c'est un gros problème l'élevage de bovins, y'en a beaucoup trop. C'est un animal euh..., déjà y, il a un lait beaucoup trop riche, c'est beaucoup trop fort pour nous, euh, en suite c'est un animal qui consomme une chiée d'herbe,

Minute 4

pour euh, pour euh, pour une production laitière derrière qui devrait être beaucoup... des moindre en fait, elle est vraiment trop importante. Pis du coup écologiquement ça va pas, ils sur-pâturent, euh du coup ils doivent sur-engraisser, du coup on s'retrouve avec des terres gras gras gras gras gras, pis les terrains caillouteux où y'a des espèces qui poussent qui sont beaucoup plus rares comme les orchidées et tout ça, et tout ça, ça devient de plus en plus rare chez nous. Du coup à la fin, c'est les rails du train, là [*elle montre la voie ferrée plus haut*], qui retrouvent encore la plus de biodiversité florale quoi, parce que c'est des terrains non-gras qui deviennent uniques en Suisse, quoi. Sinon tu les trouves à la montagne, ..., mais pas, mais pas en plaine.

S.B. : D'accord parce que, comment ils font pour rendre les, les, terrains gras ? C'est du...

Mireille : Ils mettent du fumier à fond, ou alors ils mettent des engrais euh, t'sais ces p'tites boules chimiques bleues, là, c'est des engrais azotés...

S.B. : Et du coup ça, ça privilégie les plantes qui sont grasses, c'est ça ?

Minute 5

Mireille : Ben ça privilégie la grosse herbe grasse euh, qui fait la qualité du lait en Suisse, quoi tu vois ? Ça privilégiera pas du tout, y'a plein d'espèces qui vont, qui vont euh, disparaître dans un pâturage nourri parce quelles euh, elles viennent de terrain maigre et pas de terrain gras, quoi. Du coup tout c'qu'est trèfle, herbe, euh grasses, certaines graminées même et tout ça, elles vont y aller sans problème quoi, mais les p'tites fleurs fragiles, l'orchidée heu, du genre ben pas du tout quoi. Du coup on commence à avoir des terrains uniques, quoi dans toute la Suisse.

S.B. : OK. Ouaih. Ouaih. ... Du coup moi j'ai préparé quelques questions, ... euh, déjà t'es pas obligée d'y répondre si t'as pas envie, aucun soucis. Et pis bon y'en a pas mal mais j'vais pas toutes te les poser c'est en fonction de ... tu vois, là, tu m'as déjà répondu à certains truc, euh, donc j'verrai c'que je te pose comme questions en fonction de comment ça se déroule.

Mireille : Mh mh, ça marche. Ouaih ouaih, nickel.

Minute 6

S.B. : Bon alors d'abord, j'commence par les trucs de base pour un peu... cadrer, alors... Quel âge as-tu ?

Mireille : J'ai quarante ans cette année.

S.B. : Quarante ans cette année ! Ben bon anniversaire alors !

Et euh... t'as grandi ici ? Non tu m'as dit que t'as grandi en ville, non ?

Mireille : Ouaih, dans la région, ouaih, j'ai grandi en bordure de ville de Lausanne, Mais du coup j'traversais la ville pour me rendre à l'école et tout, j'me considère plus comme une enfance citadine ; j'pense qu'la... ma connexion à la nature, c'était de par les chevaux, J'montais à ch'val énormément quand j'étais p'tite, quoi...

S.B. : Dans un cadre de loisirs, alors ?

Mireille : Dans un cadre de loisirs... j'faisais d'la compét' aussi tout ça, mais mes parents, ... j'viens d'une p'tite famille bourgeoise, de banlieue lausannoise, mon père était cadre à la BCV, la banque, pis ma mère était femme au foyer, bénévole à gauche à droite, et pis voilà moi j'étais la seule de la famille à être intéressée à la nature, à tout autre chose du genre, ils étaient pas du tout « jardin » et... animaux ;

Minute 7

du tout. Ils me mettaient à la ferme pendant les vacances quand j'étais p'tite... Parce que moi j'faisais chier pendant les vacances, j'm'emmerdais comme pas deux, du coup eux ils partaient au bord d'la mer et ils me foutaient chez des gens en Suisse à gauche à droite...

S.B. : Ah ouaih, chez des gens qu'ils connaissaient...

Mireille : Ouaih ! J'm'emmerdais en vacances, c'était pas mon truc !... C'est plus l'cas, hein !
Rires !

S.B. : Et quel genre de bénévolat elle faisait ta mère ?

Mireille : Moi j'étais à l'école Steiner, donc j'ai fait toute ma scolarité à l'école Steiner, du coup y'avait énormément de bénévolat à faire dans le cadre de l'école Steiner, pis après, ben elle était masseuse, elle faisait des massages pour les réfugié-e-s, mais... dans des centres de réfugié-e-s ici, près de Lausanne, ... elle a fait euh, elle était... mmh... ouaih des trucs du genre, j'm'en rappelle pas de tout mais des trucs du genre quoi ouaih...

S.B. : OK.

Minute 8

Mireille : Très altruiste ma maman! Toujours tournée vers l'autre, comme ça⁷ ouaih !
Choupiloute, j'l'aime beaucoup !

S.B. : C'est elle qu'avait voulu te mettre en école Steiner ?

Mireille : C'est elle qu'avait voulu m'mettre à l'école Steiner, pis mon père, ben il était tout content qu'ma maman euh, elle sâche c'qu'elle veut quoi. Donc si lui il était content, il finançait et puis voilà. Ma mère elle décidait, lui il finançait, mais très gentille, avec douceur hein, y'avait pas d'autorité ou de..., c'était pas du tout... tyrannique. ...

S.B. : OK. ... Ta situation familiale aujourd'hui, c'est quoi ? T'as des enfants ? T'es mariée ?

Mireille : Non ! J'ai... alors j'me suis mariée mais pour les papiers, pour R, donc on est resté marié sept ans ensemble, le temps qu'il fasse ses papiers et tout ça, on a jamais été ensemble, hein, par contre... et pis euh... je suis en couple depuis trois ans, c'est mon premier long couple de ma vie... *rires*...

Minute 9

c'est la première fois que j'tiens genre, p'tête deux ans en comptant presque une année de séparation, tu vois l'genre euh, j'ai eu un grand amour quand j'avais quoi... dix-huit ans, j'habitais en Australie, et avec qui je suis restée p'tête deux ou trois ans, comme ça⁸. ... Et

7. Les Suisses romand-e-s utilisent « comme ça » en fin de phrase pour confirmer le sens de la phrase tout en relativisant l'exactitude des mots employés. En France, on pourrait avoir comme équivalent « dans l'genre », « dans l'idée » ou « environ ».

8. Les Suisses romand-e-s utilisent « comme ça » en fin de phrase pour relativiser l'exactitude des mots employés. En France, on pourrait avoir comme équivalent « dans le genre », « dans l'idée » ou « environ ».

sinon, là c'est ma première relation que j'vois au long terme, qu'on a des projets ensemble, que ... que j'suis contente de faire ma vie avec. Pas d'enfants, non.

S.B. : OK... et donc euh... tu m'as dit que t'allais à la ferme, donc en fait depuis que t'es enfant t'as vu c'que c'était la ferme, et ...

Mireille : Ouaih. J'crois qu'j'me suis toujours sentie bien, euh, avec les bêtes ou la nature et tout... très rapidement, ... j'crois que très rapidement euh..., c'est ça, et pis après très rapidement j'ai passé⁹ par des squats, la ville, tout l'tralala, et y'a un moment où j'étais vraiment pas bien, parce que j'étais vraiment en colère avec euh, ...

Minute 10

...la société ça s'passait pas comme j'voulais quoi, ça allait vraiment pas, et pis... j'me suis pas seulement dit d'une manière politique, j'vais dev'nir autogérée, j'vais aller faire ma propre ferme et tout ça, j'me suis surtout rappelée de à quel moment dans ma vie j'étais vraiment heureuse, quoi. Et pis j'me rappelais de ces moments-là. C'est plus ça qui m'a motivée, alors que j'étais militante, activiste euh radicale, j'veux dire c'était toute ma vie, ça. Et pis c'est vraiment beaucoup plus euh ce sentiment là qui m'a poussée à faire ça, plutôt que euh, le la, ..., le désir, alors en même temps, c'était éthique pour moi. Donc ça allait très bien, j'veux dire éthiquement ça allait très bien de monter sa ferme en autogestion mais c'est même pas vraiment qui a, qui m'a lancée à la base. C'était peut-être ce que je pouvais argumenter, mais c'était plutôt ce sentiment de ..., ouaih, j'ai essayé de r'trouver un moment où j'étais bein dans ma vie et pis c'tait ça... les bêtes, le... tu vois ?

S.B. : Tu vois ? Tu disais, c'est ce que tu pouvais argumenter. C'est à dire ?

Minute 11

Mireille : Ben argumenter que, que éthiquement, j'partais à la ferme en essayant de monter mes trucs en autogestion, parce que la société c'est d'la merde, et pis que euh, on peut pas toujours cracher sur c'qui s'passe, y'a un moment, y faut construire c'qu'on veut, quoi. On peut pas être juste systématiquement être entrain de, ... enfin moi j'ai trouvé que j'étais dans la réaction ... permanente, pis que j'avais envie de me retrouver plus dans l'action. P'têtre aussi avoir plus l'impression de contrôler ce qui se passait dans cette situation-là, parce que quand t'es dans la réaction, ben tous les jours y'a des Trump qui s'font élire, 'fin y'a de quoi réagir tous les jours, quoi. Alors que dans l'action, c'était quelque chose je connaissais même pas. Ça m'obligeait à construire le monde que j'voulais au lieu réagir contre le monde que j'voulais pas, quoi. Donc ça s'était mon argumentation. Mais j'sais même pas à quel point c'est ça qu'a prédominé, tu vois ? J'crois que juste le sentiment de vouloir me r'trouver dans c'moment de paix, quand j'étais, j'crois qu'c'est même plutôt ça qui m'a vraiment poussée à l'faire, quoi. ... Sinon j'aurais eu les boules d'arriver ici toute seule et pis de.., t'sais ?

Minute 12

C'était pas juste mon argumentation politique qui pouvait me maintenir ici toute seule, j'étais toute seule ici pendant sept ans, hein ! Été comme hiver, quoi avant de..., donc j'aurais eu les boules heu j'crois toute seule... j'aurais pas osé, j'savais pas trop à quoi m'attendre. ...

S.B. : Ouaih... Donc t'habites ici toute l'année, alors ?

Mireille : Mhmh [*en réponse affirmative à ma question*].

S.B. : Mais les génisses, elles sont là de ... quand à quand ?

Mireille : Elle sont arrivées début mai, pis elles repartent euh, ça dépend un peu de l'hiver, pis de l'herbe, mais en moyenne, euh, fin octobre, desfois début novembre, par là autour ouaih, donc c'est un alpage plus long qu'est en montagne, en montagne elles sont là six mois au maximum, avec l'arrivée et le départ de l'a neige, en gros tu vois ? Mais par contre, j'ai la

9 En romand, le verbe passer au passé se conjugue avec le verbe avoir

maison gratuitement toute l'année ici, quoi. J pense que les gens qui font les alpages en montagnes, ils ont pas. Ils pourraient habiter les chalets mais y'a un mètre vingt de neige devans, y'a plus d'eau parce que ça gèle, ...

S.B. : Et du coup, tu reçois un salaire uniquement pour les mois où il y a les génisses, c'est ça ?

Minute 13

Mireille : Alors je reçois le salaire d'été, ici c'est 3000 francs par saison. Donc euh ça fait six cent francs par mois pendant cinq mois, c'est ça qu'y m'donne, on vit avec ça pendant l'été, et pis l'hiver j'travailles avec les ch'vaux, j'fais les écuries, les boxs chez des privés, et pis là je gagne entre 480 et 560 francs par mois. Enfin, on gagne. On est les deux sur ces salaires-là. C'est tout ce qu'on gagne. Ben maintenant, c'est pas complètement réaliste de dire « c'est tout ce qu'on gagne » parce que j'ai des coups de main de plusieurs personnes, dont mes parents, à chaque fois que j'ai euh... besoin. Donc c'est pas réaliste de dire que j'vis uniquement avec cette thune-là non-plus. Parce que si jamais j'ai un gros coup dur avec un vétérinaire, il y a des gens qui s'mobilisent, et pis euh, si j'avais moi besoin d'payer c'genre de trucs, j'pourrais pas vivre comme ça comme j'vis moi à l'année, tu vois ? J'sais pas exactement combien j'dépense, mais en tous cas la thune qu'on gagne par mois, c'est ça. On vit avec ça. Ouaih en général.

S.B. : D'accord. Mais parce que c'est pas le propriétaire qui paye le vétérinaire ?!

Minute 14

Mireille : Pour ces vaches, oui. Mais moi j'ai d'autres bêtes à moi. Ouaih. Pour ses vaches oui. Mais moi j'ai un âne, j'ai perdu l'autre âne donc j'ai dû l'déplacer vers les ch'vaux où je travaille pour pas qu'elle se retrouve toute seule ici, mais c'est quand même moi qui m'en occupe, et elle va rev'nir tout bientôt là, j'vais lui r'trouver un deuxième âne, donc elles vont revenir ensemble ici. Les ânes c'est beaucoup d'frais de vétérinaire, c'est sûr. Du moins, c'est pas ça, c'est que quand t'en as, c'est vite cher, voilà. Déjà tu dois l'faire déplacer, c'est pas toi qu'amène la bête là-bas, tu vois, donc déjà là, c'est cent balles, tu vois, ..., sinon les poules j'les amène pas au vétérinaire, on les tue si ça va pas mais y'a les chats, les chiens, ... les chiens ça m'demande beaucoup... .. *la chienne aboie*.

S.B. : *Rires*. Il entend qu'on parle de lui, là. ... J'vais déplacer ça parce que j'ai peur qu'avec le train, ça fasse beaucoup de ...*Je déplace l'enregistreur...* tu vois quand on parle de lui il arrive [*le train passe*] j'crois qu'j'ai fait une connerie, non c'est pas grave. ...euh... donc tu m'as dit que ça fait dix, que t'es là ?

Minute 15

Mireille : C'est ma dixième année cette année, ouaih.

S.B. : Et c'était un début pour toi ? C'était la première fois que professionnellement tu avais une activité de euh..., de paysanne.

Mireille : De paysanne, ouaih. Ouaih j'ai été maraîchère avant par contre. Ouaih j'ai déjà travaillé dans un foyer pour jeunes, où les jeunes sont pas placé-e-s par le juge, hein, où ils sont là en accord avec leur parents, et caetera, et où y'a des programmes d'aide, de, de de ... comment on dit, de relation entre les parents et es enfants, y'a des trucs qui s'passent ensemble ils sont pas coupés l'un d'l'autre et tout ça mais, là j'faisais un grand jardin où j'devais nourrir les gamins, les éducateurs qu'étaient présents sur place, toute l'année, et faire une interaction avec les gamins, quoi. Dans l'jardin, quoi. Ça c'était un gros boulot de maraîchage, c'est le, c'était le boulot qu'j'avais au jardin, quoi.

Minute 16

Sinon j'ai travaillé en biodynamie chez Enrique, qui est le seul maître que j'ai jamais eu dans ma vie, quoi, à « la Branche », c'est un centre pour handicapés mentaux, mais c'est une

communauté de cinq-cent personnes donc ça y va, là c'est carrément les champs, quoi, ils utilisent quand même le tracteur et tout ça mais... et pis là j'ai fait genre trois ou quatre mois là-bas, mais ça a été dé-ci-sif dans ma vie, quoi. Ça m'a transformée. J'le trouvais vraiment génial ce gaillard, quoi. Y m'emmenait faire tous les trucs hyper chiants, qui prenaient monstre du temps, quoi. Du coup il a développé un peu ma patience et ma capacité à finir un truc qui m'emmerde, tu vois ? Et euh, il m'a donné le goût du travail fini. ... *Rires*. Whaou ! Avec cinq-cent céleris ou, cinq mille céleris !, (qu'est-ce que je raconte?) elle imite l'accent d'Enrique : « Mireille c'est pour toi, les céleris ! Mireille, tu me plantes les cinq mille céleris » ; *elle simule un pleur plaintif* : « Nooonn ! » Mais bon après trois ou quatre mois, j'étais transformée. J'avais appris à planter cinq mille céleris, ça m'a fait beaucoup de bien. ...

Minute 17

Avant ça, j'étais pendant quatre ans en Australie, quatre ans et demi, ... en voyage en Australie. J'avais passablement de thunes, j'étais partie avec douze mille balles que j'avais fait avant de partir, et pis j'dépensais hy-per rien du tout là-bas quoi, donc ça m'a tenue des années ces douze milles balles. Vers la fin, genre la dernière année ou comme ça¹⁰, j'ai dû un peu bosser, j'ai dû faire un peu des ramassages de fruits, des trucs comme ça mais sinon j'ai vécu longtemps sur c'te thune-là donc là j'ai passé quatre ans et demi peinard, quoi ! Super chaud, festivals, plein de potes, on jouait de la musique, là c'était vraiment... c'était quatre ans et demi de bonheur absolu euh, voilà ! C'était une grande chance de vivre ça pendant que les autres étaient planqués à l'université, et puis que na-na-nin, et puis que moi, j'me suis éclatée, vraiment, c'était génial. Mais, y'avait des conséquences que... voilà ! J'avais jamais eu vraiment de grosse expérience de boulot euh, aucun papier euh, j'suis une femme donc euh, à travail égal, salaire non égal, déjà, tu vois?

Minute 18

Donc voilà, pour le reste de ma vie, là pendant ce temps, je suis à vingt balles de l'heure, tout petit salaire, ça m'a quand même poussé un peu dans mes choix derrières. Pas complètement anodin, quoi ! Mine de rien ! ...

S.B. : Est-ce que tu peux décrire ton activité professionnelle ? ... Comment... Au quotidien, comment ça se passe ?

Mireille : Alors, ça a beaucoup changé ces deux dernières années. Parce que tout à coup, tout à coup on est deux, quoi. Donc mes huit heures de travaux habituelles se sont transformées en quatre heures, peinard. ... Ouaih donc ça a énormément changé. J'peux, j'peux te décrire une journée actuelle, mais ce sera absolument pas représentatif des dix ans que j'ai passés ici. Parce que j'ai eu quand même huit ans, ou sept ans parce qu'il est arrivé y'a trois ans mais la première année il a fallu mettre le truc ensemble, quoi, ... où, où j'étais sur les rotules !

Minute 19

C'était plutôt dix heures pas jour, non-stop avec toujours l'impression d'être débordée et de jamais arriver au bout, quoi. Donc maintenant j'ai beaucoup beaucoup réduit ma production, ça c'est quand même un point essentiel de ma démarche ici, quoi ! C'est, ... c'est de, c'est qu'au bout d'un moment, j'voulais pas dev'nir plus Suisse que les Suisses, j'voulais pas dev'nir plus con que l'gros travailleur, ... pis la frustration elle augmentait, quoi. Donc j'avais pas du tout l'impression que mon travail, p'tit à petit ça se calmait, et pis euh. Donc y'a un moment où euh, ça a été très important de euh, redéfinir ce qui était important de produire ou non, et pis, de définir des moments, où euh, j'apprécie. Les gens y v'naient là, pis y m'disaient : « c'est tellement cool ! C'est tellement bien ! », pis moi j'étais là [*sur un ton colérique*] « Mais nom

10. Les Suisses romand-e-s utilisent « comme ça » en fin de phrase pour confirmer le sens de la phrase tout en relativisant l'exactitude des mots employés. En France, on pourrait avoir comme équivalent « dans l'genre », « dans l'idée » ou « environ ».

de Djieu !! » Pis moi ça m'demandait un boulot monstre ! J'arrivais même plus à m'asseoir là, peinard et apprécier le boulot, j'voyais que tout c'qu'y avait à faire.

Minute 20

Donc y'a un moment, la frustration elle augmentait, les gens qui foutaient rien ça commençait à m'glander ! J'avais une tonne de visites, toujours ça j'ai encore mais maintenant, je le gère tranquillement, c'est sympa, vraiment c'était chiant, y'a une tonne de gens qu'arrivait, pis j'reprenais l'boulot à table, pour pouvoir le faire pendant que, pour pouvoir boire un thé en même temps, donc..., petit à petit, j'ai commencé à être tendue, de plus en plus stressée, les gens avaient de moins en moins envie d'habiter ici, en fait parce que j'pense qu'ils sentaient c'te pression, sept heures, debout ! Faut y aller ! Et pis, euh p'tit à petit, j'ai commencé à m'dire « mais c'est pas ça que j'ai envie de dev'nir ! », quoi. Donc là j'ai lâché tout le truc de l'autonomie où je me suis dit, j'vais déjà produire une partie de ce que je fais, alors euh justement, redevenir réaliste par rapport à mon éthique. Ça, ça a été très important de le faire et maintenant, je le vis beaucoup mieux ! Ah ! *Soupir de relâchement*. Ça va nettement mieux. Tu me trouverais changée si tu m'avais connue avant, quoi ! Ouaih, vraiment quoi ouaih !

Minute 21

C'était stress, quoi, c'était vraiment stress. J'étais loin de réussir à produire... au final j'produis pas beaucoup moins qu'avant, mais j'le fais avec dix fois moins de stress, en fait. Donc euh ma démarche initiale, c'était pas la bonne. Voilà. Ça c'est un point très important de mon développement d'ici en dix ans, quoi, parce que ça a été un des questionnements principaux : « comment je fais pour atteindre mon but, et apprécier la vie.

S.B. : T'aurais pas eu le temps de me recevoir ?

Mireille : Non ! Non. Ben, oui je t'aurais reçu mais là j'aurais du boulot à table, je serais entrain de couper le persil, préparer les épinards pour mettre au congélo, et pis ça m'frait chier parce que j'aurais pas pu aller chercher des herbes aromatiques. Tu vois, là maintenant ça commence les médicinales. Donc non, j'aurais pas apprécié. En plus de ça, j'étais vraiment pas sûr de moi, j'étais en pleine expérimentation, donc euh j'aurais, stressé de pas savoir quoi te dire,

Minute 22

non juste ma vie, elle est comme celle d'un autre, j'ai pas plus raison ou tord qu'un autre, j'fais ce que j'peux pis c'est tout, c'que j'veux, surtout ! C'est ça qu'est important, quoi.

S.B. : Et donc, justement, c'est quoi que tu aimes dans ton activité ?

Mireille : Alors moi j'aime, euh, la liberté que j'ai. C'est justement quelque chose que j'avais justement pas avant, de pouvoir choisir le travail que j'ai envie de faire ou pas, de choisir combien je veux y mettre ou pas, maintenant que j'ai décidé que je peux abandonner mes épinards, j'm'en fous. Ils vont retourner dans la terre, ça va faire du compost, y'a pas de problème, au pire ils vont monter en fleurs, ça m'fera des graines si j'ai envie. Même si j'récolte pas les graines, ça fait rien. C'est pas grave, enfin j'achèterai des épinards, j'trouverai des sous, c'est pas grave. Non depuis que je suis détendue là-dessus, ben j'ai toute c'te liberté qui me, qui, que j'aime beaucoup, ... les seuls horaires que j'ai, c'est quatre fois par semaine pendant l'hiver pour aller aux chevaux, pis actuellement, plus que deux fois, quoi. Parce que j'ai le salaire de l'alpage qui arrive, j'travail plus que deux fois par semaine avec les ch'vaux.

Minute 23

C'est les seuls horaires de la semaine que j'ai à tenir, quoi. Tranquille, quoi. Ça me gêne pas de rester ici, de devoir se lever, de rêver le matin. Je me lève volontiers naturellement tôt, mais je déteste le réveil, quoi, des trucs comme ça. Tout ce qu'est scolaire, tout ce qu'est militaire, de la vie, là j'ai beaucoup de peine. Je suis capable de me discipliner moi-même, mais pour des

choses que j'aime. *Rires*. ... Donc ça, j'apprécie mon travail, pis après, j'apprécie que l'effort que je dois faire, et ben, ça me convient, ça me fait beaucoup de bien. Déjà physiquement parce que je bouge, mais après euh, si je suis un peu tendue, que je réfléchis mal, que je pense mal de quelqu'un, j'avais passer trois heures dans le jardin, pis c'est loin, quoi. J'le vois bien quoi, donc c'est une activité, ..., c'que j'apprécie aussi énormément, c'est que avant j'me posais énormément de questions sur « Qui suis-je ? » « Que fais-je ? »,

Minute 24

c'était le drame dans ma tête, en permanence, et pis depuis qu'j'suis ici, y'a c't'espèce de calme qui s'est installé où, ben j'me demande si j'ai fermé aux poules, si j'ai euh, j'me dis « ah faut pas qu'j'oublie de planter ça, ... » mais les questions, elles sont beaucoup moins, euh... anxieuses. J'ai qu'à me lever et fermer aux poules pis c'est réglé. C'est pas « qui suis-je ? », maintenant, j'ai plus c'te question-là. C'que je suis, c'est c'que je fais. Du coup, j'apprécie surtout, essentiellement le calme que ça m'apporte dans ma tête. Par rapport à la ville, euh les gens, tout le temps, j'ai beaucoup plus la possibilité d'être en accord avec moi-même ici, donc beaucoup moins de drames anxieuses dans ma tête, à ce sujet. Voilà. Donc ça c'est vraiment top. Et pis éthiquement, ça m'convient, ça c'est ..., quelque part presque euh, arrangeant.

Minute 25

J'dirais que c'est euh... heureusement ! J'aurais jamais pu faire autant d'effort sur un endroit comme ça si c'était uniquement une raison éthique. C'est, c'est, c'est sentimental ! Je suis dedans, ça me plaît ! C'est pas, j'crois pas que j'aurais pu filer dix ans de ma vie, parce que quand même, avec les bêtes, tu peux pas bouger, t'es là quoi, c'est le seul truc, t'es là quoi ! Tu dois être là, quoi pis j'crois pas que j'aurais pu faire ça si c'était pas totalement en accord avec les choses que j'aime...

S.B. : Et est-ce que tu arrives à travailler aussi bien que ce que tu voudrais ?

Mireille : Alors ça, c'est un énorme questionnement, c'est difficile, c'est vraiment, alors euh moi j'ai commencé par être pire que mon patron, en étant mon propre patron, quoi, justement, militaire ! « clac, faut ! Faut ! Faut ! Faut ! Faut ! », pis j'étais vraiment bourrin, pis c'est ça qu'j'ai dû apprendre, quoi, à devenir, ben si j'ai choisi cette vie, c'est pour l'apprécier plus que si je bossais pour un connard, quoi !

Minute 26

Donc euh, soit pas la connasse à toi même, j'veux dire, avec toi-même ! C'est un peu le truc, euh, et encore maintenant, c'est très très difficile de se motiver en permanence, cette année, pour faire son, son propre truc quand y'a personne qu'est derrière toi pour te dire : « Faut y aller, quoi ». Donc après, tu culpabilises à mort quand t'as pas fait les choses, et pis tu compares avec ceux qui sont capables de te « monter une baraque, entière en trois mois ! Et pis lui ! Regarde ces courgettes ! » Et euh, ouaih ça c'est super compliqué ouaih. Ouaih ouaih ! C'est sûr moi j'ai trouvé difficile, mais j'pense y'a aussi le truc suisse, t'sais ? En Suisse, t'es reconnu si tu bosses. Punktschluss¹¹. Tu peux être black, tu peux être farfelu alternatif, mais tu bosses ! Là tu seras reconnu. Si tu bosses pas, tu peux être tout c'que tu veux, y'a, y'a... pis ça c'est quand même quelque chose, en Suisse, on... ben y'a j'crois beaucoup beaucoup de similitudes avec la France mais c'est vraiment « qu'est-ce que tu fais » qui te définit, quoi. Qui t'es dans ton job, quoi. Si t'es mère, à la limite on s'en fout ! Tu vois c'que j'veux dire ?

Minute 27

C'est vraiment euh, ... Pis j'ai... j'ai failli m'faire prendre dans c'piège, là, tu vois ? Ouaih. J'arrivais d'la ville, fallait que j'me fasse accepter dans la région, j'savais qu'c'était pas bon de

¹¹ Punktschluss (allemand) : point final

s'mettre les paysans à dos, j'savais pas trop pourquoi, hein, j'l'avais pas vécu, mais j'pense on m'avait bien dit, quoi, ... pis j'savais qu'en bossant je s'rais r'connue, quoi. Pis, c'truc de vouloir être autonome, j'avais aucune idée de quelle était la, la réalité du truc, comment on pouvait vraiment l'faire, pis j'ai essayé ! Alors au fil du boulot, au fil des années, j'me rendais compte que j'étais encore loin de faire mon sucre alors que je consomme une chiée de sucre, qu'j'étais encore loin de faire mes céréales alors que c'est quand même l'essentiel de toute ma bouffe, ..., quand même, quoi, c'est ce qui me tasse et qui me permet de ... t'sais ? Et pis euh, juste les légumes, euh ouh !, ... avec le boulot physique, t'oublie quoi ! *Rires*. T'sais ? J'ai besoin de quelque chose un peu plus solide, quoi, c'est ... ça c'est tout à fait faisable mais moi pas, hein ? Et pis euh. J'étais encore très très loin de produire, même la moitié de ce que je consomme.

Minute 28

Et le bois ! Faire le bois, pour l'hiver, quoi, pouah ! Tu vois c'que j'veux dire ? Tu fais d'jà plus d'céréales, tu fais d'jà plus d'sucre, pis t'as ton bois, quoi ! C'était la terreur pour moi chaque année. C'était l'gros boulot, quoi !

S.B. : Donc euh, tu parles au passé, tu l'fais plus ?

Mireille : C'est S¹² maintenant qu'il l'fait. Ouaih alors on l'fait ensemble, moi j'l'aide à ébrancher ou comme ça mais c'est plus rien par rapport à c'que ça m'demandait avant.

S.B. : Tu faisais tout ton bois toute seule, avant ?

Mireille : Ben j'descendais pas les arbres, ça j'sais pas les faire, à part des p'tits arbres, ça j'étais capable, tu vois ? Évidemment, mais comme tout le monde, mais les gros arbres j'étais pas capable de les descendre. Mais après j'les élagais, euh, j'ramenais tout à la maison, j'avais qu'une p'tite tronçonneuse, ..., j'avais pas d'tracteur, j'avais rien, j'ramenais tout à la maison en tirant des bâches, ... ouaih c'était... j'pleurais !... Plein d'fois, j'pleurais ! *Rires*. Ça m'aidait, après j'arrivais à repartir au boulot. Ouaih ! Trop dur pour moi.

Minute 29

Encore maintenant, hein, c'est pas l'truc heu, j'suis hyper soulagée, ouaih, ... c'est pas au fil des années que ça s'est amélioré, quoi tu vois ? La montagne deveint de plus en plus grande ! « oh non, le bois » *Rires*. ... Alors j'sais pas trop si j'ai répondu à ta question, mais euh... c'était quoi ? C'était qu'est-ce que j'aime ? Ah non, comment se déroulent mes journées ? ... Ah ben ça ouaih ça ça dépend aussi énormément d'la saison. J'suis extrêmement saisonnière, forcément, dans un boulot comme ça, quoi, ... donc euh, pis c'est ça qui m'attirait aussi énormément dans ce boulot. T'es jamais entrain de faire huit heures par jour tout le temps la même chose, quoi. Ça varie beaucoup beaucoup. Du coup, ben, j'me lève euh... tranquille, vers les euh..., huit heures, j'pense à peu près, pis faut prendre en considération qu'on est dans un trou pis qu'le soleil ici, il arrive tard. Donc pendant tout l'hiver, jusqu'à une heure de l'après-midi, y'a rien,

Minute 30

genre jusqu'à dix heures t'as l'impression qu'c'est encore sept heures du mat' quoi ! Donc vraiment l'hiver c'est ça. Les poules elles sortent même pas, elles peuvent hein, mais elles sortent même pas avant dix heures, t'sais, c'est encore vraiment tôt le matin, dix heures, quoi. Donc ça c'est un côté avantageux, c'est qu'ils nous laissent un peu tranquille le matin, quoi tu vois, mais, ... mais, actuellement, ben dans deux semaines comme ça, y'a les taons qu'y arrivent. Ou dans une semaine, comme ça. Donc à partir de là, on va rentrer les vaches tôt le matin, et pis elles ressortiront seulement le soir, tard quand les taons, ils repartent. Toute la journée, elles passent dans l'écurie, à l'ombre, au frais, où y'a pas les bêtes qui les piquent et

12 Son compagnon

tout ça, ... et pis euh après le soir on fait l'étable, ça nous prend... tout seul, une heure et demi, j'pense. Et pis sinon, y'a des bricoles, y'a des bricoles du style de ... vérifier l'eau, réparer les clôtures, euh, pendant la saison, c'est ça. Par contre au printemps, il faut aller refaire toutes les clôtures, tout reréparer, tout retendre les fils, avant qu'les vaches elle arrivent, heu,

Minute 31

replanter, là il a planté deux cent piquets cette année... et pis euh, tu vois ça dépend énormément mes journées, ça dépend vraiment de saisons, quoi. Pendant l'hiver, j'travail beaucoup plus avec les ch'vaux. Donc là j'me lève tôt, j'pars là-bas, j'reviens début d'après-midi, j'fais ça quatre fois par semaine. J'fais plus garnd chose ici, y'a plus grand-chose à faire à part entretenir la maison, quoi. Et pis j'vais m'coucher hy-per tôt en hiver, genre à cinq heures j'ai bouclé, j'ai tout fermé, les bêtes, tout ça. À six heures j'ai fini d'manger, à sept heures, j'suis au lit, quoi ! À neuf heures, je dors, quoi. T'sais ?... Du coup j'me relève le lendemain matin à sept heures, j'ai fait une nuit énorme, quoi. J'dors énormément. Ça c'est un truc j'ai fait tout le temps pendant ces dix ans ici. C'est qu'j'ai toujours suivi minimum huit heures par nuit. C'est le truc qui me permet de tenir, euh émotionnellement, voilà. C'est ça. C'est pas t'nir physiquement moins d'heures, mais heu, mais dès que j'ai un peu de fatigue y'a euh, y'a...

Minute 32

j'sais pas euh, y'a l'eau qui gèle, j'dois aller au chalumeau un p'tit moment pour la faire..., « ouf ! » elle repart mais j'ai un peu angoissé, j'trouve une poule morte, y'a, ...y'a la lumière qui s'allume pas quand j'presse sur... sur le bouton, pis j'fonds en larmes ! C'est l'truc de trop, t'vois ? « ouiinn ! ». C'est juste une ampoule qui faut changer, tu vois à la limite mais euh, c'est l'truc qui m'déborde. Si j'dors beaucoup j'ai pas c'genre de débordements... J'tiens. Quoi qu'il arrive, c'est bon. Souvent, ça arrive par trois les drames, tout l'temps, ici quoi. Ouaih. Tu t'pré pares un p'tit peu, tu sais qu'ça va encore arriver, tranquille, ... *Rires*.

S.B. : Ah ouaih ? D'accord, c'est la règle de trois ?

Mireille : Un peu, ouaih.

S.B. : Bon ben si t'es préparée,...

Mireille : Ouaih maintenant ça va mieux ouaih, après dix ans, justement, on sait tout ça. Mais tout ce que je pensais savoir en... tout c'que j'sais maintenant en dix ans, j'pensais l'savoir en cinq ans. J'imaginai qu'en cinq ans j'auarais un peu fait l'tour pis qu'je s'rai rôdée, pis en fait y m'a fallu dix ans !

Minute 33

Là maint'nant, j'commence à m'sentir assise dans mon truc, que c'est cool, quoi. Ça m'panique plus ! *Rires*.

S.B. : Et euh, et du coup ça t'donne envie vraiment de continuer ?

Mireille : Là, ouaih ! Ouaih ouaih, alors là j'suis prête à continuer sans problèmes ! Ouaih ! ... Volontiers. ...

S.B. : ...OK. ... Et euh, ... tu as quelle relation avec les génisses ? ... Comment ça s'passe ? Comment tu les ...

Mireille : Alors euh,

S.B. : Comment tu t'occupes d'elles ? Comment tu les... fais bouger ? Comment tu vois comment elles vont ? Tout ça, quoi.

Mireille : Alors les faire bouger c'est tout un tact, c'est excellent c'est un, c'est quelque chose que j'ai acquis grâce à elles et qui m'a été extrêmement utile avec les chevaux. C'est des animaux de proie, quand même, hein les vaches, hein même si elles ont les cornes et qu'elles sont capables de faire face, à la base c'est quand même des proies. On saît ça parce qu'elles

ont le yeux de côté, puis du coup ils voient derrière, hein ?... Nous on est des prédateurs, on a les yeux qui voient en face puis qui foncent quand on vise. *[Elle montre de ses index les directions de la vue vers l'avant.]*

Minute 34

Pis du coup, on est des prédateurs pour elles. Quand tu comprends ça pour ta relation avec les génisses, c'est génial ! C'est absolument super ! Parce que au début, tu tires, tu pousses, heu, mais moi j'ai pas de force par rapport à une génisse donc euh, donc c'est infernal, ça va nul part. Pis à partir du moment où j'ai compris qu'elles fuyaient l'endroit désagréable, ben j'ai qu'à rendre un tout petit peu désagréable l'endroit où j'veux pas qu'elle aille, et pis elle va forcément de l'autre côté. Donc à partir de là, t'arrives à les diriger par derrière tranquilou, pis là tu peux aller tout calmement, et pis euh, au tout début tu fais un peu plus des grands gestes, « à gauche, j'veux pas qu't'aille ! » Pis elle comprend qu'à y'a quelque chose où elle veut pas aller, mais p'tit à p'tit tu vois ben tu réduis ton geste, parce que, parce qu'elle comprend ton langage, pis toi tu l'adaptes aussi à elle. Pis du coup y'a c'te sensibilité qui s'installe au bout d'un moment, au bout des années pour moi, pis après au fil de la saison, hein parce que y'a des nouvelles qui reviennent chaque année, pis y'a des euh, ...

Minute 35

le premier mois c'est un p'tit peu plus heu, rocambolesque, quoi, mais très rapidement y'a c'truc qui fait que, euh si tu travailles comme ça, tu réalises toute la douceur qu'elles ont en fait parce que ça paraît bourrin une vache comme ça. Tu la chopes, elle te tire, elle te prend dans les murs, elle te marche sur les pieds, elle te pousse avec sa tête, euh tu vois moi j'ai l'habitude des chevaux, c'était beaucoup moins bourrin, tu vois ? Mais euh, donc à priori elles te paraissent comme ça pis la première réaction qu'on a c'est de vouloir pousser contre, tu vois ? Parce qu'on veut pas s'faire renvoyer en fait. Mais si t'utilises pas ça, mais qu't'utilises la sensibilité, elles deviennent extrêmement sensibles. Pis du coup après quelques semaines qu'elles rentrent, que tu travailles comme ça, un p'tit doigt, tu l'effleures sur la croupe, « paf » elle se bouge. Tu fais un p'tit claquement d' doigts sur la droite *[elle claque du doigt]*, elle part sur la gauche tranquillement, pis du coup, sans t'exciter, en restant avec le corps très calme, parce que c'est ça qu'est important en fait, c'est de garder une position extrêmement euh, ... relaxe, dès que tu leur demandes rien, parce que c'est ça leur réconfort, c'est l'susucré, c'est « regarde, c'est peinard ! ».

Minute 36

Donc du coup quand tu leur demandes quelque chose, tu mets ton intention, et t'y vas, ... dès qu'elles ont fait mine de vouloir faire le truc, tu relaxes, et elles comprennent que c'est ça qu'tu veux. Et du coup elles apprennent à réfléchir, et elles apprennent à être sensibles à tes euh à tes mouvements, puis tu t'installes ces ... ces trucs où t'as plus besoin de force, tu vois, c'qu'est super intéressant vu mes soixante kilos et leurs quatre-cent, tu vois ? Moi de travailler sans force, c'était super intéressant, c'est sûr ! Parce que la force, elle la gagne de toutes façons, c'est pas moi qui vais gagner, donc c'est... donc du coup après quand t'as installé c'truc léger, c'est génial, ça fait mal au coeur de les voire se faire bourriner dedans par les sans et tout ça, galère, quoi. Mais euh... mais euh, en fait j'ai rencontré une même intelligence et une même sensibilité qu'avec les chevaux, je me suis juste rendu compte qu'on leur demandait moins, donc forcément, on la repère moins. Un cheval, tu le manipules, tout le temps, une vache, non. Donc du coup, euh... tout ce que tu lui demanderas de faire qu'est pas habituel, elle va réagir, mais le cheval c'est pareil,

Minute 37

c'est juste que tu lui as appris à faire beaucoup plus de trucs, donc il va donner l'impression

qu'il réagit moins. Mais en fait, non, elles sont extrêmement sensibles, si tu commences par les gratouiller dès le début, tu les attrapes, euh... après elles viennent vers toi, tu les amènes, ... au bout d'un moment, tu viens dans l'étable, tu les amènes, tu fais [*sur un ton très doux, gentil*] « à vos places, mes belles ! » polop pop pop, tout le monde s'y met, y'en a une ou deux qui sont pas... mais c'est égal [mots incompris], c'est égal, moi j'fais pas non plus du cheni¹³ si elles sont pas directement à leur place, quoi. Si elles sont du bon côté, c'est pas mal, quoi, c'est... et pis du coup, ça devient extrêmement calme, alors au début c'était un méga stress pour moi, ces troupeaux de génisses qui arrivaient à trente dans un endroit fermé, qui fallait attraper une à une pour les attacher, c'était que'qu'chose ! Hein, vraiment ! Pis là maintenant c'est devenu peinard, même la première fois que tu les attaches, qu'elles te connaissent pas du tout, pis qu'elles étaient au pâturage, donc qu'elles ont eu très peu de contacts avec l'humain, si t'es peinard et que tu t'promènes calmement, pis que t'arrives à souffler entre deux pis à rester calme, maintenant ça m'prend, même la première fois, ça m'prend moins d'une heure, quoi !

Minute 38

Pis là en fin de course, ça t'prend vingt minutes, quoi, attacher les trentes, tu vois ?

S.B. : Donc t'en as trente ?

Mireille : Là j'en ai vingt six mais ça dépend. Ça dépend des années. Ça dépend des naissances qu'il a eu, ça dépend des p'tites qu'il a, et tout ça.

S.B. : Lui, en tout, il a combien de ... bêtes ?

Mireille : J'sais pas ! [*sur un ton un peu dépité*]. Non, je sais qu'il a un autre troupeau qui monte aux Paqueaux [Pacots?], il a ses laitières, mais ... j'sais pas. J'sais pas, j'ai jamais réussi à aller chez lui, j'sais pas !

S.B. : Ah ouaih !? Depuis dix ans !?

Mireille : Ouaih !... Mais il est super sympa, hein ! Il est vraiment super sympa, il est pas du tout autoritaire, heu, il est chouloulou, mais il est vraiment heu..., voilà, chacun sa vie ! *Rires* Ouaih !... Mais il m'embête pas du tout, il fait la même chose ici, hein ! À la limite, j'aurais bien aimé qu'il soit un peu plus présent au début, tu vois ? *Rires*... Alors en même temps, il nous emmerde pas du tout, il nous fout une paix royale, on a fait tout ce qu'on voulait, ici ! Les travaux, on lui a rien demandé, on a tout isolé, ..., on a rien demandé, hein !

Minute 39

S.B. : Mais il passe quand même de temps en temps, ou non ?

Mireille : Ouaih ! Alor sil doit passer pendant l'été normalement une fois par mois, au moins pour la paye, pis il est censé nous amener du matos, genre les piquets, pis le sel, tout ça, ... alors ça c'est la première année qui fait parce que y'a le fils qu'a repris, pis lui il est efficace, quoi ! Mais sinon, c'est dur de le faire venir... *Rires* !... Ouaih ! « Faut que tu m'aides ! -Oh boh boh boh », ben voilà il parle avec des UbruitsU doonc t'arrives jamais à avoir une réponse claire ! Il t'fait « oh pff... oh pff... oh pff...oh pff...ohhh...oh ...ohh » « J'veux un oui ou un non ! » *Rires* ! Mais très sympa, j'suis contente de l'avoir eu !

S.B. : Et du coup, elles sont nées... elles sont nées il y a quelques mois ? Quel âge elles ont ces génisses ?

Mireille : Alors les p'tites, elles sont nées euh, elles ont six mois euh, quatre, six mois, ... quatre m', non même pas, quatre mois ? Plutôt six mois. Et pis les plus grandes, elles arrivent à deux ans et pis euh, ou alors elles ont déjà deux ans, et ... ou elles se sont déjà fait... inséminer quand elles étaient chez le paysan c't'hiver, ou alors c'est moi qui doit les faire inséminer cet été.

Minute 40

13 Cheni : En français de Suisse romande, bazar, désordre. Faire du ch'ni : faire scandale.

S.B. : Ah oui ?

Mireille : Ouaih, normalement, j'dois repérer les chaleurs, normalement, c'est ça, pis là ça fait deux ans qui m'en a amenée peu qu'étaient inséminées, mais normalement, j'dois repérer les heu, chaleurs, pis quand y'en a une qu'est bonne, j'dois téléphoner à l'inséminateur, j'les rentre dans l'étable, pis il les insémine.

S.B. : D'accord. Ça s'fait euh...

Mireille : Y'a quasi plus de taureaux, hein ! Bon ça revient, un petit peu parce qu'en fait y'a un gros problème avec l'insémination. Au fil des années, c'est de moins en moins efficace. Parce qu'ils ont fait une grosse erreur. J crois qu'ils sont arrivés à genre, douze Holstein¹⁴, c'est la race des vaches là, euh reproducteurs, dans le monde ! Qui venaient du Canada, quoi ! Donc du coup, y'avait plus du tout assez de génétique, de mélange des gènes, quoi, ..., et pis là, en dix ans, mon taux de réussite d'insémination, il a chuté de..., mais de cinquante pourcent, quoi ! Ouaih ! J'réussissais beaucoup mieux les premières années alors que j'étais complètement inexpérimentée, que maintenant, qu'ej sais tout à fait repérer les chaleurs, et tout ça.

S.B. : C'est toi, qui le fait ?

Minute 41

Mireille : L'insiménation, non ! J'appelle l'inséminateur. Mais c'est moi qui dois repérer la chaleur, voir à quel moment elle est prête, parce que ça dure plusieurs jours, pis y'a un moment où elle est prête sur ces plusieurs jours, tu vois ? Pis j'dois appeler l'inséminateur le matin, pour qui vienne la matinée, ou l'après-midi pour qu'y vienne l'après-midi... C'est précis comme ça, hein. C'ets précis à une matinée ou un après-midi près, quoi ! ... Donc il faut quand même repérer le truc, quoi.

S.B. : Tu le vois à quoi ?

Mireille : Alors, heu, d'abord elle devient un peu hagard, elle s'gueule un peu dans l'vide, des fois elle se détache un peu du troupeau, là tu vois déjà qu'y a un truc qui faut tchecker, quoi. Pis après, elle commence à monter sur les autres, là tu sais que la chaleur, elle arrive, pis après y'a un stade où elle, elle se fait monter d'ssus mais elle bouge pas ! Elle avance plus, elle reste sur place et tout. Et là, tu sais qu'elle est prête, quoi. ... Mais du coup, il faut bien l'observer dans le troupeau parce que... j'veux dire, euh, y'a des chaleurs discrètes, des fois, y'en a une qui va lui monter dessus dans la journée. Y'en a, pas spécial... alors qu'y'en a d'autres, alors c'est huit par heure, tu sais tout de suite, tu vois ? Mais alors c'est ... mais y'a pas toutes les chaleurs qui sont identiques alors euh,

S.B. : Donc tu les connais toutes ? Tu les différencies toutes ?

Minute 42

Mireille : Bien sûr ! Tu connais toutes leur caractère, leur p'tit truc spécifique, celle qu'aime pas s'faire attacher, ... l'année passée, on en avait une, elle s'laissait attacher, mais toute seule, au fond de l'étable, là-bas, près de la porte ! Sinon c'était impossible de l'attacher ailleurs, ça la sur-stressait ! Elle a les yeux écarquillés, elle était en panique, alors qu'on traitait avec elle comme avec les autres, elle nous tapait dès qu'on approchait, elle était en panique, et par contre si on la laissait s'mettre là-bas, si tu la... tu repères ça après le troisième jour que tu la... que tu l'as, tu vois ? Si tu suis leur caractère que tu fais c'qu'elles, elles veulent, que tu fais des compromis, y'a pas de soucis. C'est sûr que les paysans qui s'acharnent à vouloir la mettre à sa place parce qu'elle a cette taille-là et qu'elle va là, et ben... euh ils finissent par taper, ouaih. Ben ouaih. Donc ça c'est ça que nous on essaye d'éviter. On lâche les principes de base que les paysans ils ont « un point c'est tout », et on fait en sorte d'essayer d'avoir un troupeau, euh, pour qui c'est cool. Tu vois, si nous on leur change d'herbe, qu'on les rentre quand y'a des

¹⁴ Holstein : La race bovine laitière la plus productive au monde et la plus courante en Suisse.

taons, qu'on leur remet de l'eau quand y'en a plus, qu'on leur euh, et caetera, ben on a l'bon rôle !

Minute 43

Y'a tout qu'est fait pour que ce soit cool avec les vaches. Donc tu peux niker ça en étant violent, en étant nerveux, en voulant faire vite, sans problème ! C'est c'que font la plupart des gens. Parce qu'ils sont stressés.

S.B. : Et du coup, ça t'as appris toute seule à ... à réfléchir, du moins à..., cette façon de faire, tu l'as mise en place toute seule en réfléchissant ? Ou tu t'es inspirée ?

Mireille : Non alors ça j'crois que c'était vraiment le côté bénéfique de pas être paysanne, tu vois ? Ouaih ouiah, j'ai pas vu comment on fait ça toute ma vie, j'ai dû m'débrouiller avec le fait que j'avais pas de forces par rapport à elles, ... et pis euh, pis ça m'a fait réfléchir. Et pis ça me mettait dans tous mes états ! Si tu veux faire vite, et que toi t'y arrives pas, alors toi tu deviens complètement fou parce qu'elles deviennent connes

Minute 44

alors quand elles commencent à paniquer, là, elles réfléchissent plus du tout, alors effectivement, elles te font n'importe quoi ! Tu deviens franc-fou ! Mais franc-fou ! Mais c'est arrivé plusieurs fois, quoi, mais j'ai vu, j'ai vu mes limites avec ça ! Je me suis fait peur à moi même, je me suis dégoûtée moi-même, je me suis dit mais comment tu peux en arriver là, vraiment, hein ! Pis c'est ça qui m'a appris aussi, c'est en f'sant l'erreur, j'suis pas toute blanche, nickel, ou directement que j'avais une philosophie de base plus intéressante. J'ai appris ça avec les bêtes, c'est elles qui me l'ont appris. Mais parce que j'avais pas envie de me mettre dans des états pareils et que j'avais en tous cas pas envie de faire vivre ça à mes bêtes. Pis de nouveau, éthiquement, ça correspondait pas à, à comment j'imaginai faire le truc...

S.B. : Et du coup, le... Elles se font inséminer à deux ans, c'est ça ?

Mireille : Ouaih ! Et c'est pour ça que notre job, il existe, c'est parce que jusqu'à l'âge de deux ans, elles coûtent beaucoup au paysan, mais elles rapportent rien.

Minute 45

Mais jusqu'à l'âge de trois ans, pardon parce qu'elle a... parce qu'après y'a la gestation. Donc du coup, fin, presque trois ans, quoi ! Donc du coup là elles coûtent beaucoup au paysan, avant de rapporter. C'est pour ça qu'on les monte à la montagne, parce que... comme ça on n'a pas besoin de les nourrir. À la base, c'était ça. C'est aussi qu'ça entretient les pâturages, ...

S.B. : Et du coup, t'as les mêmes, euh... chaque année, tu en as que tu connais déjà de l'année dernière ?

Mireille : Ouaih ! Voilà, ouaih. Et ça c'est super ! Elles montrent aux autres, euh, elles connaissent déjà l'étable, elles friment : « Regarde, j'connais ! C'est par là ! ». Là, du coup, tu les appelles une fois, là c'était satisfaisant cette année parce que, j'ai dû les appeler une fois pour les faire venir, et euh, elles me connaissaient pas du tout et on avait euh..., j'sais plus pourquoi... qu'est-ce qui s'est passé..., j'les ai fait rentrer, ah oui ! Ils annonçaient une grosse pluie, pis on les avait mis dans la nouvelle herbe, on voulait pas qu'en une nuit elles aient cassé toute l'herbe, parce que c'est trempé et qu'elles piétinent tout et que... tu vois ?

Minute 46

Donc j'les ai rentrées pour une nuit, j'suis arrivée dehors, j'ai fait : « yeep ! Yeep ! », c'est comme ça qu'j'les appelle, ..., *[sur un ton exprimant satisfaction ou fierté]* j'ai appelé trois fois, elles m'ont r'gardée, tac, au galop ! Elles sont arrivées dans l'étable, nickel ! ...Donc vraiment, là tu vois, si... ça les premières années, ça m'arrivait pas. J'étais trop nerveuse, pis euh elles se disaient pas : « ah chouette ! Elle nous appelle », quoi. Maintenant, on les appelle, elles se disent « ah cool ! », tu vois, chaque fois qu'on les appelle, c'est pour un truc cool, en

gros. Donc c'est très rare que ce soit pour un... alors que maintenant, elle se disent « oh ! Y'a même... ». Donc maintenant, même si elles sont à la nouvelle herbe, elles peuvent venir quand on les appelle, tu vois ? ... Et ça, c'est étonnant, hein. Mais même si tu changes toujours de troupeau, même si tu les as deux ans, donc p'têtre que tu les as deux ans mais jamais plus que deux ans, pas plus que ça parce qu'après, elles sont euh, elles sont laitières... et euh... malgré tout, y'a ..., y'a, y'a quand même quelque chose qui se passe de mieux en mieux chaque année, comme si on avait eu toujours les mêmes vaches. Et pis que..., que elles s'habituait. C'est comme si elles se passaient le mot. Tu vois ? « Tu vois, là bas ça s'passe comme ça, pis si tu fais comme ça, c'est tranquille ».

Minute 47

Elles arrivent de plus en plus informées. Elles donnent l'impression, quoi, t'sais ? Qu'elles savent... de plus en plus chaque année, elles arrivent, elles savent c'qui faut faire, elles savent où c'est, et tout, alors qu'tu les as jamais vues, tu vois ? Et pis, ça j'pense que c'est notre manière plus naturelle de réagir, où maintenant, naturellement, on donne une information euh... gestuelle, plus cohérente. J'pense ça doit venir de ça, simplement, après p'têtre que génétiquement, elles se passent le mot, hein, j'en sais rien. J'ai aucune idée, mais en tous cas c'est l'explication la plus cohérente que j'ai parce que c'est vraiment très, euh, très « obvious », tu l'vois bien, ..., c'est évident, ouai. Tu verrais comment c'était y'a dix ans pis maintenant, chaque année, c'est vraiment... évident comme truc, quoi. Maintenant, j'les fais même pas rentrer dans l'étable quand il me les amène, parce qu'avant j'leur faisais visiter un coup l'étable, comme ça elles savent que c'est là qu'elles peuvent venir quand-te¹⁵,

Minute 48

pis après j'les sortais dans les pâturages. Là maintenant, on les lâche direct dans les pâturages, quoi. Donc la première fois que tu les appelles, elles ont, ... la moitié, les trois-quarts, elles ont encore jamais vu... l'intérieur, mais elles rentrent toutes sans problème, tu vois elles donnent vraiment l'impression...

S.B. : Mais du coup, celles qui connaissent, elles euh... elles elles sont rassurées, elles savent que... et les autres suivent, c'est ça, non ? Ou...

Mireille : Ouai ! Alors euh, ou alors elles communiquent énormément entre elles sans problème, ou euh, ... tu vois ? Ou alors c'est, en fin, j'pense, c'est, c'est un peu de tout. Mais c'est euh... Mais ça s'installe énormément, vraiment, c'truc ! Que les années c'était la même chose, au début c'était la même chose, mais j'remarquais pas ça. ... Elles communiquaient plutôt : « Ouh ! Gaffe-toi¹⁶ ! Elle est tendue ! » Tu vois ? Ou alors « Mince, elle nous appelle, faut qu'on s'casse au fond ! », quoi. Tu vois ? *Rires...*

S.B. : Tu as l'impression d'observer parfois, quelles communiquent entre elles ?... Ou c'est juste des suppositions ?

Mireille : Euh... Alors c'est une supposition, mais y'a des choses qui sont très claires, du style, euh, du style, tu attaches les grosses, pis les p'tites

Minute 49

elles comprennent tout de suite, c'qui s'passe. Au bout d'un moment, même si c'est la première fois que tu les attaches, elles se mettent quand même à la suite, si tu prends ton temps. Si t'essayes d'aller trop vite, ça va pas marcher. Mais si tu les laisses un petit moment tranquille et que tu reviens cinq, dix minutes après, parce que tu vois qu'il y'a encore un peu le chaos et qu'elles sont encore un peu nerveuses, qu'elles découvrent leur nouvel environnement et tout ça, tu reviens, elles sont toutes alignées à la suite, comme les grosses, tu les avais mis, quoi !

15 En français de Suisse romande : Quand-te : quand elles le décideront. Quand je : quand je le déciderai.
Quand nous : quand nous voudrions, ...

16 Se gaffer : Faire attention.

Donc euh, donc elles comprennent totalelement le principe de base, pourquoi elles sont là, et pis qu'est-ce qu'on va faire. Donc euh, donc euh, ouaih ! J'sais pas si c'est de la communication, mais... en tous cas, ouaih ! Moi je suis profondément persuadée qu'elles comuniquent entre elles, mais alors te donner une preuve scientifique qu'elles le font parce que j'ai vu ça, « ppprrt ! ». J'ai vu des trucs étonnants, ouaih ! Genre les grosses vaches, elles poussent les p'tites dans les fils électriques pour casser les barrières.... Ouaih ! ... Comme ça après, elles peuvent toutes passer, quoi. Comme ça, elles, elles ont pas besoin de toucher l'électrac. « Kchloaah ! ». Elles leur bident d'dans ! Elle scassent le fil, elles passent toutes. *Rires !*

Minute 50

Tu vois, elles font des trucs euh, ouaih ouaih ! Elles ont fait pas mal de ..., elles sont beaucoup, beaucoup plus malines que c'qu'on croit !... Ouaih pis j'pense qu'elles savent c'qui s'passe, et tout, on a dû en faire euthanasier, c'est..., ouaianh elles ont une certaine sâgesse, quoi, vraiment !...

S.B. : Parce qu'elles étaient malades ?

Mireille : [*Changement de ton. Elle passe de l'enthousiasme à... la gêne ? Avec un volume sonore beaucoup plus bas*] Non, une fois c'était le paysan qu'avait foiré, il était parti avec une pour la faire accoucher, et puis euh, il l'a mise dans un van qui avait euh, pour le transport, machin, qui avait des trous, et pis elle s'est passé une patte dans l'trou, elle s'est cassée le tendon, il a dû revenir en arrière, parce que... il a pas pu rentrer jusqu'à la maison avec, on a fait venir le vétérinaire, elle pouvait plus slev', elle était à..., à huit mois, d'accoucher, donc elle était hyper lourde ! Pour s'lever c'est déjà super dur et avec une jambe en moins, elle a pas pu s'lever. Donc le p'tit, si elle peut pas s'lever pendant plusieurs jours, il meurt dans le..., liquide amniotique, pis euh ça sert plus à rien, quoi.

Minute 51

Ils ont dû la buter dans l'étable, pis ils ont dû la treuiller dehors jusque dans le... jusque dans le transport du boucher qui l'a butée, machin, ... ils l'ont euh, égorgée dans l'étable, on s'est retrouvé avec plein d'sang, ils l'ont tirée d'abord sur le parking, avec la voiture, pis là ils l'ont laissée le temps qu'ils installent le treuil pour mettre l'autre bagnole, machin, tout ça, du coup elle s'est déversée tout sur le parking, l'hiver, c'était, et pis euh, j'avais gardé la première année les vaches, l'hiver ici, et pis du coup, y'avait d'la glace partout, pis ça faisait une glace de sang pendant des semaines et des semaines... c'était gore !... Ouaih... « Bienvenue à l'alpage, quoi ! »

S.B. : C'était la première année, ça ?

Mireille : Ouaih.

S.B. : Ouaouh ! Et tu crois que les autres vaches, elles ont euh, elles ont senti quelque chose ?...

Mireille : ... Ouaih ! Ouaih, y'a un truc bizarre qui s'passe, y'a..., c'est, ... alors les vaches, c'est moins distinctif. Les poules, quand y'en a une qui meurt, ou quand j'en tue une, ... elles se rassemblent sur les marches, là [*elle montre un coq posé sur des marches en terre qui constituent le chemin qui va au poulailler*], comme on voit Ulysse là, le gros coq blanc, pis elles font un espèce de petit chant,...

Minute 52

euh bizarre, ça dure pendant dix minutes en tous cas¹⁷, quoi. C'est long, hein !? Et elles font un espèce de [*son gutural*] « rhghghrghr gghrhrhuhhrhrh » pendant dix minutes, comme ça quoi. La première fois que j'ai vu ça, quoi, alors là j'étais en larmes ! J'ai compris l'importance qu'elles avaient l'une pour l'autre, euh..., comme elles comprenaient quand elle perdaient un

17 En tous cas : En français romand, dans ce contexte, signifie « au moins », « au minimum ».

autre être, euh, ..., ouaih ! C'est euh... C'est intense ! Donc voilà, jense tous les animaux, c'est pareil. Après, ça c'est vraiment distinctif, quoi. Tu vois vraiment pas ça chez les animaux en général, quoi... [elle reprend son ton enthousiaste] Mais moi, je parle avec une dame qui communique avec les bêtes, quoi, pis euh..., qui fait de la communication animale comme on dit plus généralement, et pis qu'est fantastique ! Elle m'aide énormément, elle m'a ouvert les yeux, pas du tout parce qu'elle avait l'intention de le faire, mais juste en communiquant ce que les bêtes me disaient, elle m'a ouvert les yeux sur une dimension totalement différente...

Minute 53

de ma manière de traiter avec les animaux, ouaih. De ma relation avec eux, pis ouaih...

S.B. : Et c'est à dire, quand tu dis « communiquer avec les bêtes », c'est à dire ? Ben là c'est un nouveau truc, j'sais pas si t'as déjà tchecké sur internet ou comme ça, c'est la communication animale, y'a plusieurs personnes qui sont des précurseurs, pis qui ont... pis qui ont..., pis qu'ont été tellement efficaces qu'ils sont devenus populaires, quoi, pis p'tit à p'tit y'a de plus en plus de gens qui se sont lancés pis apparemment c'est un truc que y'a de plus en plus d'egens qui arrivent à pratiquer, alors y'a aussi des... des charlatans, hein mais euh, c'est des gens qui arrivent à rentrer en communication intuitive, ou, on peut dire télépathique. Mais, sauf qu'ils parlent de plusieurs manières de pouvoir les exploiter. C'est pas spécialement... ils disent que les animaux ils envoient des images, ils envoient... des goûts. Pas spécialement des mots.

PAR SOUCIS DE TEMPS, J'ARRÊTE DE RETRANSCRIRE L'INTÉGRALITÉ DES DÉTAILS DITS PAR Mireille. JE VAIS ME CONTENTER DE RETRANSCRIRE LES PHRASES RECOMPOSÉES.

Minute 54

Mireille : Les humains qui font ça tapent dans cette capacité à imaginer les choses, ressentir les choses, et ils arrivent à communiquer profondément avec les bêtes, ... Je te conseille vraiment de t'intéresser à ça parce que c'est hal-lu-cinant ce qui en ressort. Mais en même temps, c'est tellement détaillé que tu peux absolument pas le nier. Tu retrouves des chevaux qui te décrivent la prochaine épreuve compétitive qu'ils vont faire, qui te disent que même s'ils boîtent, ils veulent finir ça avec leur cavalière, un point c'est tout. Mais qui te détaillent les trois barrages qu'ils doivent faire à la fin de la compét' s'ils veulent réussir à nin nin nin... C'est complètement hallucinant ! Moi j'ai mon ânesse qui m'a décrit quand... quand sa compagne est morte, je lui ai demandée si elle était prête à aller ailleurs, quitte à me quitter, pour pas être seule. Et elle a dit qu'elle était prête à aller ailleurs, tout ce qu'elle voulait c'était pas se retrouver seule, pis elle a dit quitte à se retrouver avec une chèvre !

Minute 55

J'ai trouvé ça splendide ! J'pensais même pas qu'elle connaissait les chèvres ! Elle a dit qu'elle avait peu d'affinités avec les génisses, donc vraiment verbalement, [rires] et que quitte à être avec une chèvre, elle était prête à aller ailleurs. C'est fantastique parce que moi, je la promenais pas, c'étais une petite qu'on m'avait amenée comme ça, j'l'avais pas débourrée, rien. J'ai dû l'amener à pieds jusqu'à deux heures et demi de marche d'ici, haut les cols qu'elle connaissait pas du tout, elle lui avait expliqué « tu vas aller rejoindre des compagnons » et tout. Et elle a marché avec moi deux heures et demi, on a marché à côté des gros camions, on a traversé des rivières, on a tout passé ! Elle savait où l'on allait. C'était dingue ! Elle était là, avec moi, elle a tout compris, Y'a eu des moments super stressants, elle s'arrêtait, elle était là [elle imite le hénissement] « hhuuiiii », mais elle partait pas en fuite au galop à travers le trafic et tout ça comme tu t'attends à ce qu'elle fasse en n'ayant aucune expérience.

Minute 56

Du coup, elle est là-bas maintenant et elle revient dans un mois... Elle est exceptionnelle !

S.B. : Et tout ça, c'est la personne qu communique avec les animaux qui t'a, qui a fait l'interprète ?

Mireille : Alors, elle, elle m'aide pour tous les trucs. Moi je l'appelle dès que j'ai un souci que j'arrive pas à comprendre avec un animal et elle, elle me dit quel est le problème et pourquoi y'a ça qui se passe, quoi !

S.B. : à distance !?

Mireille : à distance, ouaih ouaih, elle a même pas rencontré la plupart de mes bêtes. Ouaih... Ouaih ouaih, elle connaît même pas la plupart de mes bêtes. Mais c'est vraiment détaillé. Panosse, il avait un gros problème, c'est qu'il se cassait tout le temps. Il arrivait pas à s'empêcher quand il avait les chaleurs. Moi je voulais pas le castrer parce que je trouvais méchant de l'empêcher de vivre l'amour dans la vie. Et pis euh, ... il part, il part, iul part et pis des fois il part trois jours, ça m'inquiète à mort, tu vois, puis j'appelle Monique et je lui dit « ah Monique, faut que tu dises à Panosse de rentrer. ». Une heure et demi ! Ou une heure, une heure et demi montre en main, il est de retour ! Pendant des années c'était comme ça. Mais même si ça fait deux jours et demi qu'il est loin, hein. Je l'appelle après vingt-quatre heures, je l'appelle après douze heures,

Minute 57

ou je l'appelle après trois jours, j'lui dit « faut qui rentre, là ça m'inquiète trop », une heure et demi au maximum, montre en main, il est de retour ! Chaque fois qu'elle lui a communiqué, quoi. Donc dès qu'il entend, il rentre. C'est juste qu'il est complètement affairé par ses histoires et pis qu'il arrive pas à... et pis là il a commencé à culpabiliser parce que il m'avait promis qu'il ne partirait plus apparemment, moi j'avais même pas entendu sa promesse, et pis en plus de ça, il a dit qu'il était mal reçu dans les endroits qu'il allait visiter. Donc effectivement une fois, il est revenu avec une dent en moins, sept points de suture, j'ai dû lui faire faire, il a reçu un coup de pied apparemment dans les babines, ... et pis il a demandé si on pouvait l'aider avec ça. Du coup, j'ai dit que oui, qu'on pouvait le faire castrer, que ça demandait une opération, il a dit oui. Et j'ai fait ça, et depuis il bouge plus et il me fait des petites crises de jeu, qu'il est hyper heureux, qu'il s'couche, qu'y s'lève, qu'y court, tu vois il a dix ans, hein, j'l'ai fait castrer à dix ans, quoi, tu vois ? Et puis il me montre qu'il est trop content !

Minute 58

Donc tu vois c'est des trucs, j'aurais jamais fait castrer à dix ans, un chien, ça sert à rien. Mais là, il part plus du tout, pis il est trop content, quoi. Il est tellement content ! Il a même dit à Monique sans que moi même je pose la question, c'est Monique qui m'a téléphonée pour me dire « écoute là y'a ton chien qui m'a causée », quoi, ça arrive pas, ça normalement, hein. C'est moi qu'appelle, c'est elle qui fait l'effort de rentrer en communication avec, c'est là qu'elle saît. Qu'un animal aille lui parler sans même qu'elle essaye de rentrer en communication avec lui, ça arrive quasi pas, ça. Pour dire qu'il était content d'être avec moi ! *Rires* ! Mais elle m'évite des opérations et compagnie, ou elle m'évite des vétérinaires qui m'auraient coûté bonbon, ou alors elle me dit, au contraire, « là y'a un abcès, faut qu't'y ailles ». Donc elle me dit « abcès sur le dos » parce que j'ai des chats que je peux à peine approcher, mais qu'j'vois qu'ils sont mals parce qu'ils bougent bizarre et tout, j'l'appelle, j'lui dit « écoute, là y'a Olaf qu'est mal », elle me dit « ouaih elle a un abcès, faut la choper ». Du coup, grâce à ça, je les sauve, quoi. Parce qu'ils en meurent d'un abcès les chats.

Minute 59

S.B. : Et le vétérinaire trouve exactement ce qu'elle a décrit ?

Mireille : Ah ouaih ouaih ! Moi j'dis rien au vétérinaire, hein, je chope le chat, j'lui dit « il a un problème », c'est tout. J'le donne au vétérinaire et pis après il me dit « abcès sur le dos, on

va lui donner des anti-biotiques, nettoyer la plaie, c'était déjà bien profond »... ouaih...

S.B. : Ouaih c'est impressionnant !

Mireille : C'est impressionnant ! Vraiment ! Pis c'est une dimension où quand tu deales comme ça avec les animaux, après, [*le ton de la voix baisse à nouveau*] après tu peux plus faire pareil, quoi. Tu peux plus nier leur conscience...

S.B. : ça te va là si on continue, t'en as pas marre, comme... tu me dis si...

Mireille : OK. Pas de problème !

S.B. : OK. Cool ! Alors euh, une fois qu'elles ont leur petit, qu'est-ce qui leur arrive ? ... à quel âge on leur enlève leur petit ?

Mireille : On les enlève direct pour les vaches laitières ! On veut surtout pas que le veau, il s'habitue à têter, parce que c'est une habitude qu'est difficile à leur enlever par la suite. Tu m'étonnes ! Les pauvres « tilous » !, Du coup, ils sont séparés direct mais du coup, on voit de plus en plus de mère Holstein¹⁸, qui renient leur petit, qui veulent même pas s'en occuper !

Heure 1 - Minute 0

Ou qui veulent carrément le tuer, quand il est né ! Ouaih, elles comprennent pas trop c'qui s'passe, c'est assez triste, quoi, vraiment ! Du coup, ..., je sais même pas à quel point, on peut laisser un veau, avec la (mère Holstein) avec un veau, en permanence, parce qu'elle produit tellement de lait, que j'sais pas à quel point, c'est pas trop pour le veau, tu vois ? Parce qu'à quarante litres par jour ! T'imagines ? Le veau, j'sais pas s'il est censé boire des quantités pareils, quoi !

S.B. : Donc elles ont complètement perdu leur instinct maternel ?

Mireille : Non ! Non, elles l'ont pas complètement perdu. Il y a encore des très bonnes mères, hein ! Elle ste laissent pas approcher le veau, elles savent tout de suite ce qui se passe, elles aident à le lever, ... la plupart, c'est encore ça. Mais y'a quand même des dégénérescences, tu commences à voir des trucs bizarres, ouaih ! Tout à fait !

Heure 1 - Minute 1

Après moi j'ai des génisses, c'est difficile à juger parce que c'est leur premier veau. Toujours ! Donc c'est difficile à dire. Peut-être qu'elles vivent pas du tout pareil avec leur deuxième mais j'ai aucune idée. J'vois pas, ça... ... Je trouve pas que ça s'améliore, mais bon.

S.B. : Parce que... tous les combien elles sont à nouveau inséminées ?

Mireille : Directement ! Dès qu'elles reviennent aux premières chaleurs, après avoir fait le veau, donc. Dès qu'elles refont des chaleurs, on les re-insémine, parce que là y'a de nouveau une gestation, et pis euh

S.B. : ça dure combien de temps ?

Mireille : Neuf mois, comme nous. Et pis euh pendant cette période là, elles vont à nouveau pas produire de lait pendant un moment et pis machin ! Donc on fait ça le plus vite possible, pour qu'elles redonnent un veau le plus vite possible, on espère que c'est une femelle, parce que les laitières, elles donnent plus d'argent que les veaux, les veaux y finissent à la viande, ils te donnent qu'une fois, alors qu'une laitière, elle te rapporte pendant sept ans, quoi.

Heure 1 - Minute 2

Et pis... voilà, ils sont séparés... non, c'est pas cool, quoi, c'qui s'passe avec les laitières. C'est pour ça, j'disais « être végétarienne, ça sert à rien ! ». Séparer le veau directement, l'enlever de sa mère, leur donner des quantités de lait décidées par jour, au biberon, ils les séparent, ils les mettent tous ensemble, les veaux, mais du coup, ils ont même pas de contact avec des adultes ! Parce qu'il y a pas de vache qu'ont pas de lait ! Du coup, tu les mettrais en troupeau avec, pas leur mère, mais au moins en troupeau... mais non ! Et pis ils réinséminent direct, et

¹⁸ Race de vache laitière

pis elles refont directement un veau, et pis c'est comme ça qu'elles continuent à produire du lait régulièrement... Si elles font de veau, elles font pas de lait ! Donc ils ont intérêt à les ré-inséminer le plus vite possible pour qu'elles continuent à être productri... et à partir de ces temps, elles diminuent un peu la production, là on les zigouille ! Là ça part pour les kébabs, et tout, merci ! Tchô bonne, quoi ! T'es plus utile, loin, quoi ! Parce que tu vois une vache, y'a des paysans qu'ont encore des vaches qu'ont vingt-deux ans et qui produisent encore, pis ils les gardent parce qu'ils les aiment, quoi. Donc on sait qu'une vache, ça peut vivre vieux !

Heure 1 - Minute 3

Mais on le sait que grâce à ces quelques paysans qu'ont gardé quelques vaches, quoi ! Sinon, on croirait qu'une vache, ça vit dix ans, quoi !

S.B. : C'est parce qu'elle produisent plus assez que...

Mireille : Elles diminuent leur production ! Après, j'sais pas, chimiquement, si... le lait y tourne euh..., un tout petit peu différent, ou j'sais pas, parce que maintenant, ils ont ces trucs où ils analysent toutes les composantes du lait, à chaque traite, détaillées. Le lait, s'il va pas, il est pas mélangé au reste de la traite, c'est tout comparé, nin nin nin, c'est tout des machines qui font ce genre de trucs ! Donc maintenant y'a des analyses totales, maintenant j'sais pas si, euh à partir de, d'un certain âge ils ont vu que y'avait des altérations du lait, et pis qu'ils veulent garder le lait le plus riche, le plus machin, pis du coup qu'ils utilisent pas, j'sais pas. En tous cas, dès qu'elle produit moins, c'est sûr que ça, ça leur plaît pas. Une vache qui mange la même quantité mais qui produit moins, ... à cinquante cinq centimes le litre, forcément, hein ! C'est pas bénéf' quoi !

Heure 1 - Minute 4

S.B. : Cinquante cinq centimes le litres ?

Mireille : Ouaih ! Ils sont de toute façon à perte. Donc si ils touchaient pas les subsids, euh, ouaih ! Le lait, de toutes façons c'est à perte. C'est grâce aux subsids de tous les trucs qu'y font à côté, qu'y tournent, quoi ! ... Enfin qui tournent, certains, hein. Parce que ... J'crois qu'y'a quatre exploitations par jour qui ferment, j'crois, un truc du genre. C'est p'têtre complètement faux, hein. Faut pas du tout se référer à ses chiffres-là. Mais euh c'est gros ces paysans qui, ... c'est le plus gros taux de suicide en Suisse ! ... Ouaih... *Elle me tend son joint*.

S.B. : Non merci ! J'fume pas !... [silence] ... Du coup, j'passe à des questions un peu plus euh, existentielles !...

Heure 1 - Minute 5

Si tout était possible, dans un monde idéal, quelles sont les choses que tu changerais dans le fonctionnement de ton activité ? Et pourquoi ?

Mireille : Dans le fonctionnement, je changerais pas grand-chose. Si tout était possible dans le meilleur des mondes, je gagnerai un peu plus de thunes, quoi. C'est le truc qui nous sert un peu... six cent balles par mois, en Suisse, ça... c'est serré, quoi ! C'est vraiment serré ! Même pendant l'hiver, cinq-cent soixante max, quoi ! Donc euh, ça, c'est vraiment le truc que... on est toujours vraiment vraiment serré, quoi ! Donc dans le meilleur des mondes, on aurait voté « oui » au revenu de base inconditionnel qui a passé... y'a les votations qui étaient... voilà ! Et pis là, on était vraiment, peinard, quoi !... ça c'est le truc qu'est vraiment un peu...

S.B. : C'était quoi les résultats des votations, là ?

Mireille : C'était non ! Mais alors à quel pourcentage, j'sais plus. Mais c'était largement non !

Heure 1 - Minute 6

Ouah ! Moi j'suis tellement tout le temps déçue par les votations, que... j'ai du mal à regarder les résultats. J'sais qu'on a dit que, machin, ... là j'ai recommencé à aller voter quand même ! Parce qu'avant j'étais, j'allais même pas voter. Parce que choisir entre le pire et le moins pire,

c'est bon, quoi ! J'en ai rien à, ... on t'fait croire comme ça que t'es libre, que t'es en démocratie, mon cul, quoi ! Y'a jamais aucune proposition qui te convient, t'es toujours en train de choisir le moins pire du truc, quoi ! C'est tout ! Jamais quelque chose de bien, quoi ! J'ai été voter, à l'époque pour des trucs, genre, le droit à l'avortement, tu vois, des trucs comme ça c'est clair ! Ça c'est concret. Ça c'est oui ou non, punktschluss, et pis y'a pas d'entre deux, de petites propositions annexes, faites par euh, tu vois ? Parce que normalement, on propose le pire pour faire passer quelque chose de terrible, en fait. On te propose un truc encore pire, pis tu dis « ouh non, non, non, non ! », du coup tu votes pour le truc qu'est moins pire, tu vois, mais c'est comme ça qu'ils arrivent à faire passer des trucs terribles ! C'est en faisant, tu vois ?

Heure 1 - Minute 7

On s'fait couillonner comme pas deux ! Mais au final, en allant pas voter, est-ce que je me fais pas encore plus, ... tu vois finalement, c'est rural, la Suisse, c'est eux qui vont voter, en tous cas, quoi, et pis, c'est là qui sont à droite, quoi ! Donc, au final, à force de trouver qu'on s'fait couillonner et qu'on va pas voter, et ben on s'fait tout autant couillonner par le système, parce que c'est la droite qui gagne en permanence, quoi ! Donc, voilà, là j'ai r'commencé à voter [sur un ton simulant l'énervement], mais j'garantis pas qu'j'vais continuer éternellement non plus, quoi ! Mais c'était quoi, pardon, ta question ? C'était si j'pouvais changer quelque chose, ouaih ?... J'pense ce serait surtout au niveau des thunes, ce serait agréable d'avoir un petit peu plus...

S.B. : Et toujours plus existentielle comme question : si les vaches pouvaient choisir leur vie, quel genre de vie penses-tu qu'elles choisiraient ?...

Heure 1 - Minute 8

Mireille : ...Ouaih ! Alors j'pense que... à mon avis, ..., y'a un deal entre les humains et les vaches, on leur offre quand même la sécurité, parce que c'est des proies, hein ! Dans le, dans le, ... enfin, plus en Suisse, quoi [Rire de léger malaise], mais c'est quand même un animal qu'est chassé par des grosses bêtes normalement dans la nature, quoi ! Y'a quand même un deal de sécurité que les humains peuvent leur offrir, que elles, à mon avis, elles veulent bien offrir leur lait en échange. Euh, y'a pas de problème ! Tant qu'on leur offre cette possibilité de se réfugier, et pis cette garde qu'on peut leur faire où on les met à l'abri de, des prédateurs, et tout ça quoi. Donc j'pense pas qu'elles voudraient forcément vivre loin de l'humain, mais en tous cas pas dans ces conditions-là ! C'est sûr que non !

Heure 1 - Minute 9

Il faudrait qu'elles aient beaucoup plus de place, beaucoup plus d'hectares, il faudrait qu'elles aient moins de temps à l'intérieur, et qu'on leur laisse leurs petits, naturellement, qu'on prenne uniquement les quantités possibles, en fonction de la vache, donc y'en aurait qui nous en fileraient plus et des qui auraient juste ce qu'il faut pour leur petit, quoi. Qu'on ne les sélectionne pas en fonction de la quantité de lait qu'elles font au fil des générations, parce que ça devient beaucoup trop lourd à porter, là leurs tétines, c'est énorme, leurs vingt litres, quoi ! Elles peuvent plus marcher, elles s'irritent dans les bords où ça frotte contre les jambes, ... C'est handicapant, c'est horrible, quoi ! Il faudrait qu'elles fassent des quantités raisonnables comme nos petites vaches, race suisse, rustiques, mais peu productives, qui sont encore très bien pour ce genre de trucs, quoi. À la montagne, pendant tout l'été, ça c'est génial, quoi, c'est top ! Et pis euh, et pis voilà, quoi ! Plus naturel, avec des gros gros gros pâturages, euh, Faudrait qu'elles puissent choisir d'aller dans la forêt ou dans les pâtures,... l'autre truc aussi c'est pâtures avec plus de biodiversité alimentaire, donc plus grands pâturages !

Heure 1 - Minute 10

Parce que les mettre au vert, là, elles ont pas d'arbres. Un arbre ça fait de l'ombre, ça fait

moins d'herbe, quoi. C'est pas, c'est pas viable, et pis des fois, ils laissent des arbres au bord des rivières ou comme ça, mais c'est là que y'a tous les taons, toutes les mouches. Les bords de forêt et tout ça, c'est là qu'y'a le plus d'insectes. Donc c'est là qu'il faudrait... faudrait les laisser pénétrer profondément dans la forêt, voilà. Faudrait ... plusieurs zones différentes, des biotopes différents, pas que de l'herbe grasse !...

S.B. : Parce que là elles ont... T'as combien de surface pour les vingt-six ?

Mireille : Huit hectares pour vingt-six génisses. Ouaih. Et pis je crois, je suis vraiment pas sûre, c'est un ami qui étudiait en biologie, qu'y comptaient, à peu près, douze bêtes, douze à quinze bêtes, qu'il faudrait normalement sur huit hectares, qui faudrait pour que le biotope se régénère et que y'ait pas tout qui soit saccagé,

Heure 1 - Minute 11

et que dans quelques années, y'ait plus que les herbes prédominantes qui poussent, et que, qui sont très fortes, tu vois, et qui te dominant tout, tu vois ? Et pis que les bordures de pâturages soient quand même mangées, donc que la forêt elle puisse pas prendre sur tes pâturages. Donc que les animaux fassent leur job, mais pas trop non plus. Qu'ils anéantissent pas la moitié... Donc moi j'ai à peu près le double de ce qu'il faudrait. Un peu moins.

S.B. : C'est pareil pour les vaches laitières ou les autres ?

Mireille : J'sais pas. J'pourrais pas te dire... J'sais que les laitières maintenant, ils ont des normes importantes , ... euh de place dans les, des normes qu'ont été établies par les vétérinaires cantonnaux, fédéraux, pardon ! Ils ont des normes, là. Tant et tant d'espace par vache.

Heure 1 - Minute 12

Mais ça c'est dans les endroits confinés. J'sais pas combien mange une vache sur ... et j'sais même pas si le calcul qu'il a fait, mon pote, entre douze et quinze vaches sur les huit hectares, j'sais pas s'il parlait de laitières ou de génisses, j'sais pas si y'a une grosse différence, j'pourrais pas te dire. J'sais qu'on garde toujours la meilleure herbe pour les vaches... à cause du lait. Et les génisses, du coup, elles auront toujours les pâturages qui sont moins bien exposés, etc, etc, ou plus en montagne, tout ça quoi. Mais au niveau des quantités, c'est surtout par poids. Une vache doit manger un petit peu plus car elle est plus... volumineuse. Pis voilà ! Mais je sais pas si ça représente énormément. J'pense tu peux enlever une ou deux bêtes, pis t'as à peu près le compte, tu vois ?...

S.B. : J'ai un ami éleveur dans le sud-ouest de la France, de vaches à viande. Lui, il compte pratiquement un hectare par bête.

Heure 1 - Minute 13

Mireille : Ah, c'est bien ça !

S.B. : Mais pour lui, c'est ce qu'il faut, quoi.

Mireille : Mais du coup, il s'en occupe peu alors, tu vois ? C'est ça aussi l'avantage !

S.B. : Ouaih, je crois que tous les ... deux à quatre jours, il les déplace en fonction de la taille du pâturage, quoi. Mais elles ont toujours beaucoup à manger, quoi. Parce que toi, du coup, tu... faut beaucoup plus gérer les déplacements... pour que ça se régénère.

Mireille : Ouaih ! Complètement ! Tu dois vraiment bien faire manger pour y'ait assez de luminosité pour que l'herbe elle puisse repousser facilement, mais pas trop pour pas qu'elles se mettent à arracher les racines, quoi, et puis, euh..., pas assez pour que justement, y'ait pas d'herbes couchées qui empêchent la repousse, quoi. Donc ouaih, tu dois méga gérer quoi, vraiment ! Pis les troupeaux s'évadent quand y'a plus d'herbe, ... faut finir avant, ... et pis surtout en fin de saison, y'a plus assez de soleil, du coup ça repousse pas assez vite, donc moi, là on a cinq pâturages,

Heure 1 - Minute 14

le temps que j'aie fait mon tournus, j'arrive de nouveau dans celui-là, et il a pas beaucoup poussé, quoi ! Donc ça devient de plus en plus ristrett', au bout d'un moment, trois jours dans un pâturage et pis c'est fini ! Alors que normalement, là tu vois on vient de les mettre hier, ça c'est le plus petit, elles vont probablement faire une bonne semaine, là. Sept, voire huit jours, tranquille !

S.B. : Et pendant la journée, tu les mets en intérieur, tu leur donnes du foin ?

Mireille : Alors en fin de saison, quand y'a plus beaucoup d'herbe, je commence à nourrir le foin, ouai.

S.B. : Sinon, non ? En début de saison ?

Mireille : Alors en début de saison, ce qui peut arriver, c'est que ce soit très très très mouillé, et que du coup l'herbe grasse, ça leur fout la chiasse, tout ça, tu vois, surtout que c'est la toute nouvelle herbe de printemps et que du coup, elle est très riche à fond la caisse, et tout, du coup, là c'est très mouillé donc si elles ont en plus la nouvelle herbe tout ça, je vais essayer de les rentrer la nuit pour préserver les parcs, et en plus de ça leur donner du foin pour les aider dans la digestion.

Heure 1 - Minute 15

Mais c'est pas un apport nutritif dans le sens qu'elles ont pas assez, les aider dans la digestion, épaissir les beuses, ... c'est aussi mon tas de fumier qui compte derrière. Moi je dois le faire, mon tas de fumier, donc si j'ai une espèce de mélasse, c'est pas facile. Là tu dois mettre plus de paille, pour que ça tienne, et tout. Donc euh...

S.B. : Parce que le fumier c'est pour le jardin ?

Mireille : Le fumier ? Alors moi j'utilise une grosse partie sur le jardin de toutes façons mais ça part sur les champs. Les pâturages.

S.B. : Ah ouai. Donc le propriétaire, il vient chercher le fumier ?

Mireille : ...pour l'ependre, ouai. Il vient avec l'épéndeuse, le tracteur.

S.B. : Et donc, ça c'est les champs pour faire du fourrage ?

Mireille : Il fait du fourrage, mais il fait pas de foin. C'est juste les génisses qui viennent pâturer. C'est que du pâturage. Ouai. Il vient pas faire de foin ici, rien du tout, il nous amène les génisses en début de saison, assez tôt, dès que l'herbe elle a poussé, quoi, et c'est directement mangé par les génisses... [silence]...

Heure 1 - Minute 16

un hectare par bête, c'est cool !

S.B. : Bon p't'être une toute dernière question, est-ce que ... Est-ce que tu arrives bien à concilier vie professionnelle et vie privée, ou des fois t'es obligée de faire des choix, de mettre des priorités ?

Mireille : ... Je pense que le seul domaine qui est difficile, c'est vie sociale et professionnelle. Parce que comme les deux sont au même endroit, c'est parfois difficile de gérer le temps, là dedans. Comme je viens d'un milieu communautaire qui représente quand même passablement de gens, quoi. Qui sont tous en ville,

Heure 1 - Minute 17

y'a quand même beaucoup, beaucoup de visites, quoi ! Et pis c'est parfois difficile de lier la vie professionnelle, surtout avec des gens qui bossent pas dans la vie en général [*rires*], donc qu'ont pas du tout cette notion-là du temps, et pis ben, de nouveau, comme on vit en communauté, enfin je vivais avant en communauté avec eux, tout ça, la communauté était gérée par le nombre de personnes qui y habitaient, pour faire la récup', on allait beaucoup beaucoup récupérer, la fin du marché, les poubelles, etc., ça représentait très très peu de thunes, et pis toute une équipe qui gère, quoi. Pis là quelque part, y'a un peu le même feeling mais j'étais la seule à gérer. Donc du coup, à la fin de la journée, les quinze thés pour les gens

et pis les euh... ben pour eux ça représente rien du tout, quoi. Parce qu'ils sont vingt à gérer ça, alors que pour moi, ben j'avais plus de thé pour deux semaines, quoi. Le temps que j'aie de nouveau la thune pour aller m'en racheter, quoi. Et pis ça c'était dur à gérer au niveau de la thune au début.

Heure 1 - Minute 18

Mais ça, je sais pas à quel point ça l'aurait été pour tout le monde, parce que moi, c'est quand même beaucoup lié au milieu dans lequel j'étais. Et pour eux, c'est quand même facile, quoi ! [Rires]. Alors y'a d'autres choses qui sont difficiles, quoi. C'est pas du tout que la vie est toute rose, toute facile et tout, mais ils sont sociaux, de toutes façons ils ont pas de loyer. Même si ils bossent, ils peuvent bosser un tout petit pourcentage, et ça leur fait quand même plein de thunes, quoi ! Tu vois ? Donc ça c'était quand même des fois un peu difficile, moi quand je suis arrivée à six cent balles par mois de devoir gérer une telle communauté sur mon si petit salaire et avoir des gens qui se rendaient pas compte, ... c'était pas toujours facile, ça ouai !

...

S.B. : Parce que y'avait vraiment toujours du monde ici ?

Mireille : Ouai ! Et y'a toujours du monde ici ! Tiens, là ils sont partis mais on a eu pendant trois semaines, euh c'est descendu à quatre personnes, mais en moyenne, dix personnes.

S.B. : Ah ouai !? Depuis dix ans, y'a tout le temps du monde...

Mireille : Y'a tout l'temps du monde, tout l'temps tout l'temps du monde quoi ouai. Après y'a des gens qui viennent aussi habiter pour l'été, ou pour l'hiver, ou nin nin nin parce qu'y' a plusieurs chambres.

Heure 1 - Minute 19

J't'ai pas vraiment montré en fait... Et pis sinon, y'a tout le temps, tout le temps de la visite ouai. Depuis des années et des années. En même temps, c'est tout à fait moi qui ai initié ça au début parce que j'avais la trouille de me retrouver ici toute seule, et pis que c'est quand même grâce à ça que j'ai plein de coups de main pour plein de trucs que j'aurais pas pu faire toute seule, tu vois, plein de bricoles, pour monter la serre, tu vois, le bois, c'est cool, tous ces gens ils sont venus me donner des tonnes de tonnes de coups de main, quoi. Mais au niveau financier, c'était une super grosse charge. Alors ça a toute cette contrepartie et tout. Mais c'est pas un problème pour moi, si j'ai ce qu'il faut pour vivre ! J'ai aucun problème au niveau financier, la thune je m'en fous, mais alors royalement ! Mais faut juste pouvoir tourner qui tu vois ? C'est ça. Pis si pendant deux semaines, t'as plus, ..., t'as zéro, et que tu te démerdes avec tes restes, tes machins, et tout, c'est un certain stress, quand même...

Heure 1 - Minute 20

... J'ai jamais eu faim, hein ! J'ai jamais eu faim. Mais juste on se rend pas compte, hein ? Mais juste de pas avoir le loisir de choisir qu'est-ce que tu vas manger aujourd'hui et pis de devoir bouffer juste, c'qu'y a, sur une période, c'est..., c'est pas facile ! C'est tout con mais on est des sacrés putains de bourges, hein ! On choisit ce qu'on bouffe ! Mais de « remanger encore des lentilles, oh on n'aime pas les lentilles ! Pis des pâtes ! Pis des lentilles pis des pâtes ! » Et pis que t'as pas le choix, c'est déjà quelque chose, quoi. Pis de pas pouvoir faire ton thé parce que tu l'as pas, c'est ça qu'je bois, c'est du thé. Tu vois ? C'est quand même quelque chose au niveau émotionnel ça représente. Maintenant, j'ai pas du tout envie de me plaindre, parce que c'est l'autre nonante pourcent de cette planète, quoi ! On est vraiment des bourges ! Mais je dis presque plus ça par compassion parce que j'ai commencé à comprendre une mini bribe de ce que le reste de la terre vivait, quoi !

Heure 1 - Minute 21

C'est quand même nonante pourcents qui vit comme ça, hein ! Les blancs, on est dix

pourcents sur cette planète, quoi ! L'occident, quoi ! Alors que faut quand même voir que les autres nonantes pourcents, ils rament ! Y'a un tout petit pourcentage là-dedans qui se la pète, mais, mais, ... juste de pas pouvoir choisir ce que tu bouffes au quotidien, c'est quand même le lot d'une méga majorité ! C'est quand même bien pour des gens comme nous de s'en rendre compte, quoi ! On a l'impression qu'on vit avec rien, et j'me plains, là de mes petits sous, et pis j'trouve que quand même, j'pourrais avoir un peu plus, mais j'ai déjà DIX FOIS PLUS que huitante pourcent de cette planète, quoi. Donc j'crois que c'est bien quand même de s'en rendre compte, qu'on pourrait vivre avec beaucoup beaucoup beaucoup moins, quoi. Et sans s'en plaindre ! Et moi je pourrais vivre avec encore beaucoup moins que ce que j'ai et sans m'en plaindre. C'est uniquement parce que j'ai pas été éduqué comme ça que c'est une barrière, quoi. C'est un peu stressant, quoi.

Heure 1 – Minute 22

Sinon on aurait le pays le plus sûr du monde. On a des assurances machin, on a des salaires hyper élevés, vraiment, c'est... y'a pas de quoi se plaindre j'crois... ça m'empêche pas d'être critique évidemment, hein. Faut pas non plus, faut pas non plus être couillon, tu vois ?

S.B. : On est d'accord, il faut rester critique aussi. ... [silence]... du coup, tu veux rajouter quelque chose ? Ce que tu veux...

Mireille : Qu'est-ce que je m'étais dit que sur mon mode de vie, c'était important ? ... [silence]... Ouaih, là c'que j'peux dire, c'est que s'il y a vraiment une chose où je suis multimillionnaire, c'est en temps ! Et pis ça, c'est vraiment la

Heure 1 - Minute 23

grosse, grosse différence entre mon choix de vie, et le choix de vie d'énormément d'autres personnes, quoi. Parce qu'après, ce qu'on en fait, de notre vie, c'est pas mieux, c'est pas moins bien, chacun est différent. J'pense pas que ça marcherait si chacun voulait avoir huit hectares et faire ça aussi, on est trop nombreux, ça va pas donc c'est pas non plus... c'est pas du tout, ... j'pense que la différence, elle se situe à ce niveau-là. Moi j'ai pas du tout, j'ai pas de thunes mais j'ai du temps. Et pis les gens, la plupart, et ben, ils font des thunes pour pouvoir combler ce problème de temps, quoi ! Parce que ils ont pas le temps de construire petit à petit leur étang à écrevisses en une année et demi. Eux, il sont besoin d'avoir trois mille balles pour le matériel, pis de payer quelqu'un qui le fait parce que dans deux semaines, ça doit être fini, quoi ! Et c'est ça la logique qu'est complètement différente dans ma manière de faire, et dans la manière courante, j'dirais.

Heure 1 - Minute 24

C'est que les gens ils veulent quelque chose rapidement une fois qu'ils ont une idée, et si tu décides d'abandonner ça, et ben là tu peux changer de vie. Parce que là du coup, tu peux vraiment, là du coup vraiment lever le pied, tu t'en fous ! Si c'est fait dans deux ans, c'est dans deux ans ! Ce qui faut, c'est que ça avance petit à petit et qu'on n'abandonne pas le projet, mais nous on a mis une année et demie pour rassembler la thune pour la bâche, pour l'étang, quoi. Il nous fallait genre huit-cent balles pour le grillage, la bâche et le ... j'sais pas quoi, tu vois, j'me rappelle plus maintenant de quoi on a eu besoin pour ça quoi, mais ça nous a fait des mois, et des mois, et des mois, juste pour rassembler ça, en attendant on a eu le temps de creuser à la main, du coup, on n'a pas eu besoin d'avoir de machines, machin... C'est ... On est vraiment riche en temps. Les Africains, ils disent « Vous vous avez les montres, nous on a le temps », et ben c'est un peu cette philosophie-là qui, au final, après dix ans, j'ai commencé à essayer d'appliquer ! Voilà. C'est de voir plutôt, qu'j'suis riche en eau claire, que j'ai la source,

qu'j'suis riche en temps, que je suis riche en amis, et pis euh, ... finalement, est-ce que j'obtiendrais tout ça avec de l'argent ?... Non ! Quelles sont mes priorités ? C'est ça ! C'est

d'avoir du temps, des amis, et de pouvoir, euh, d'la liberté. Donc euh, j'crois qu'au final, c'est vraiment ça que j'apprécie dans mon mode de vie, et pis qui font que, que je continuerai là-dedans ! J'ai pas envie de, de, de retourner à autre chose ! ... Ouaih ! Alors maintenant, j'suis bien contente que y'ait pas tout l'monde qu'ait compris ça parce que comme je dis, j'crois pas que, on pourrait tous habiter comme moi, quoi. Mais, quoi que, j'pense que quand même, on ferait déjà moins de dégâts écologiques... et pis euh... ouaih je représente déjà moins de dégâts écologiques ici, qu'une personne qui vive en ville. Juste en vivant avec la base, quoi.

S.B. : Et pourquoi tu penses que tout le monde ne pourrait pas habiter comme toi ?

Heure 1 - Minute 26

Mireille : Parce que je pense que y'a plus assez de terrain, en Suisse, en tous cas. On peut pas être sept millions, je sais pas combien y'a d'hectares en Suisse, cultivables ou habitables. Y'a beaucoup d'hectares si tu comptes les montagnes, mais je sais pas si c'est facile d'y habiter. Donc si tu compte sept millions d'habitants, sur les plaines suisses, pourraient se permettre de tous avoir tant d'hectares. Alors ils auraient peut-être pas besoin... faudrait faire le calcul, en fait, c'est intéressant. Moi j'aurais besoin de beaucoup moins de huit hectares, mais pas si j'voulais faire de la céréale, de la betterave sucrière, et du bétail. Le bétail, j'pourrais le réduire parce que j'aurais jamais besoin de ça pour ma propre consommation, ... si je voulais faire juste mon fromage, mon lait, et pis de la viande de temps en temps avec les veaux mâles, les bœufs. Donc j'pourrais réduire mon cheptel aux trois-quarts, ou plus, quoi. Donc j'aurais besoin de beaucoup moins de terrain pour les nourrir aussi. Donc je pourrais utiliser les autres terrains pour faire de la céréale.

Heure 1 - Minute 27

Mais je sais pas combien d'hectare on compte par personne, pour être autonome, y'a pas beaucoup de gens qui le font. Ça dépend de ton climat, aussi, de si tu peux cultiver douze mois ou quatre, tu vois ? Mais du coup, si on voulait tous euh..., même si moi j'ai pas besoin de tout faire parce que mon voisin il fait assez de betterave sucrière et qu'il en fait assez pour moi, moi en contrepartie, il faudrait que je fasse plus de courges parce que lui du coup, il a pas ce terrain-là pour le faire. Donc finalement, on se retrouverait tous à avoir besoin à peu près du même terrain. Maintenant, ici je pourrais faire plus facilement les choux, et eux en face, ils pourraient faire plus facilement les tomates. Parce que là, c'est le sud, là en face. C'est la Méditerranée, tu vois ? Ils ont le soleil du matin qui tape, déjà. Ils ont deux semaines d'avance, à cent mètres d'ici. Même pas. À vol d'oiseau, c'est même pas cent mètres. Et pis euh. Donc tu vois on pourrait s'échanger et pas tous devoir faire tout, mais j'sais pas au niveau du nombre d'hectares qu'il faut par personne, j'sais pas si c'est jouable. Tu sais, toi ?

Heure 1 - Minute 28

S.B. : Ben moi, j'sais qu'en tous cas y'a un paramètre qui joue énormément, c'est de quoi on..., qu'est-ce qu'on veut avoir, je sais par exemple qu'une alimentation végétalienne, elle va consommer beaucoup, beaucoup moins d'espace, parce que justement, si t'as pas besoin de bétail, si tu veux manger que des végétaux, tu résouds là un problème énorme, par rapport à la surface nécessaire. Après, j'ai pas étudié la question de près, non.

Mireille : Au niveau des calculs, quoi. Mais par exemple après y'a d'autres types de cultures, en permaculture, on produit beaucoup, beaucoup plus sur un hectare que si on produit avec un tracteur en intensif, ouaih ! Après manuellement, j'sais pas en non-permaculture, mais en tous cas en tracteur intensif, t'as besoin d'un hectare pour faire ce que tu fais sur dix pourcents de ça en permaculture.

S.B. : Je crois qu'en permaculture, ils disent mille mètres carré par personne pour tout, absolument tout.

Heure 1 - Minute 29

Mireille : Mille mètres carrés par personne ?

S.B. : Ouaih, je crois ouaih !

Mireille : C'est pas beaucoup, ça !

S.B. : J'suis pas du tout sûr, hein mais c'est le chiffre que j'ai en tête.

Mireille : Ouaih alors moi c'est le chiffre que j'imaginais rien que pour les céréales, par exemple.

S.B. : Ouaih mais après, ... par exemple si tu manges tes céréales germées, crues, tu en as besoin de beaucoup moins que si tu les manges cuites !... Alors je sais pas comment sont faits les calculs, et tout ça, mais en tous cas, ce qui est sûr c'est que la façon dont on mange, elle a une influence énorme sur nos besoins agricoles.

Mireille : Ouaih la façon dont on mange actuellement, elle est extrêmement consommatrice !

S.B. : Ah ouaih ! C'est de la folie ! Et je crois même qu'entre quelqu'un qui a une alimentation principalement carnée, qui mange énormément de viande, et un végétarien, y'a un rapport dix ou vingt de surfaces nécessaires. Ouaih c'est énorme ! C'est énorme !

Mireille : Et pis par rapport aux produits laitiers, ou produits animaux en général ?

Heure 1 - Minute 30

S.B. : J'me souviens pas j'ai pas les chiffres non-plus, mais de toutes façons c'est très compliqué à calculer parce que comme tu disais tout à l'heure, c'est lié, quoi ! Y'a pas de production laitière sans production de viande, et donc j pense pas qu'on puisse faire le calcul de la production laitière sans le calcul de la viande. Mais... j'sais pas les détails.

Mireille : Mais alors pour revenir sur ta question de comment je pourrais faire avec les bêtes, de nouveau, alors à ce niveau là, j'imaginerais avoir une ou deux laitières, maximum, pis ces veaux-là, j'les amènerai à maturité pour qu'ils fassent plus de viande, et pis ça me ferait un bœuf par année, pis ça, ça serait ma consommation carnée de l'année, que je serais pas du tout obligée de manger au niveau protéinaire ou j'sais pas quoi, mais que par contre, si c'est de toutes façons là, si c'est un mâle évidemment, et ben, euh, ..., et ben à ce moment-là, et ben... [hésitation] autant à ce moment là le manger toi-même et pis de t'faire ton truc pour toi, quoi.

Heure 1 - Minute 31

Donc ça j'imaginerais moi, ouaih. Même si..., même si... même si... Enfin moi j' imagine ça, dans le système réaliste, quoi. Parce que amener tout le monde au véganisme, actuellement, comme ça, ça va encore prendre des générations, quoi, tu vois ? Que tout le monde capte le truc, et tout, ... enfin ça serait bien, hein, je serais vraiment contente, mais par contre, d'une manière réaliste, on peut présenter des produits beaucoup plus sains et avec beaucoup moins d'impact écologique, où les gens y peuvent quand même le manger, mais beaucoup moins fréquemment par exemple, tu vois ? Si ils bouffaient que ce veau qu'ils ont acheté sur toute l'année, et ben, ça réduirait énormément l'impact écologique également.

S.B. : Ah oui ! Niveau écologique, c'est sûr ! Mais par rapport à ce dont tu me parlais tout au début, de..., que t'avais du mal à tuer toi-même l'animal ?

Mireille : Ouaih, j'trouve ça très très difficile, ouaih ! Moi c'est ça qui me ramènera petit à petit au végétarisme. C'est la compréhension de la conscience...

Heure 1 - Minute 32

j'vais pas tuer un de mes potes parce que j'veux manger de la viande, quoi ! Tu vois c'que je veux dire ? C'est... pis là petit à petit, avec la conscience que je développe avec les animaux, ce que les animaux m'apportent, c'est ça qu'est en train d'arriver, quoi. J'vais pas tuer la p'tite, là, [elle montre la vieille en riant] tu vois c'que je veux dire ? Elle vient avec nous écouter toutes les conversations, elle passe sa journée avec nous, c'est pas de la viande ! Elle nous écoute causer, elle est belle là, quoi, tu vois c'que je veux dire ? Pis moi c'est ça qui va me faire arrêter, c'est même plus l'impact écologique et compagnie, quoi. C'est vraiment la

conscience de, de tuer un être pour le manger alors que j'en ai pas besoin. Mais d'un autre côté chez nous, actuellement, si tu euh..., si on mange plus ces produits-là, euh..., l'espèce elle disparaît. On va pas la remettre sauvage !

S.B. : Euh tu parles de...

Mireille : Des vaches, par exemple. On va pas les relacher, quoi....

S.B. : ça c'est une grande question. Ça c'est une grande question.

Heure 1 - Minute 33

Mireille : Elles claquent, hein. Bon peut-être pas. Faudrait rouvrir tous les pâturages, ça demanderait un sacré boulot, mais avec les routes, les trains, tout ça on fait comment ? On peut pas... les jardins potagers, faudrait tout rechanger, faudrait clôturer toutes ces routes comme il faut, faudrait clôturer tous les endroits privés, pis redonner tous les espaces naturel aux animaux. C'est tout à fait euh, ... c'est tout à fait ce qui serait génial d'atteindre, faut pas oublier ça, mais là maintenant, actuellement, dans la réalité dans laquelle on vit, c'est complètement irréaliste ! Elle seraient même pas capables..., elles pourraient rien faire ! Jeux casser les barrières d'avec mon voisin, pis y s'passe quoi. Il a plus de ... il faut qu'on le fasse tous en même temps. Actuellement, ce serait boucherie, boucherie, boucherie, boucherie, jusqu'à ce que y'en ait plus, quoi.... [silence]... actuellement, pour que ce soit viable, il faudrait que le gouvernement interdise la viande,

Heure 1 - Minute 34

et que du coup on tue les cheptels jusqu'à ce que y'en ait plus, et qu'après on n'en produise plus, et qu'on n'ait plus le droit d'en faire importer, 'fin je vois pas comment réalistiquement on pourrait amener la population à faire un truc pareil, quoi. C'est ça qui faudrait, tu vois ? C'est que ce soit interdit !

S.B. : Ouaih c'est sûr que ça demanderait beaucoup de réflexions et de ...

Mireille : Et si c'est interdit, ben on va tuer tous les cheptels, jusqu'à ce que y'en ait plus, quoi.

S.B. : Je sais pas si c'est la solution, mais...

Mireille : Non, ce que je veux dire, c'est qu'entre mon éthique fondamentale, à laquelle je suis en train d'arriver petit à petit, juste par la conscience de ce que l'animal, il est, que c'est vraiment mon pote, quoi, que je peux pas l'élever comme ça pour le tuer, et pis la réalisation d'un tel projet, au niveau sociétal, pas juste moi, quoi..., alors maintenant, je peux le faire déjà moi, ça serait bien, hein, [*au fur et à mesure qu'elle finit sa phrase, le ton de sa voix diminue. Elle se rend compte qu'elle est dans le déni ?*] mais y'a quand même un, ..., y'a quand même un... sacré pas, quoi. Donc comment est-ce qu'on pourrait faire ces pas-là, pour amener à ça ?! J pense que déjà si on élevait nous-même notre propre viande,

Heure 1 - Minute 35

qu'on en mangeait beaucoup, beaucoup moins, et pis qu'on offrait une vie décente à ces animaux pendant qu'ils vivent avec nous, et pis que on les éliminait pas non plus quand ils arrêtent de produire, ..., j'veux dire, ça engendre mille choses, j'veux dire, si tu tues pas tes bêtes quand elles arrêtent de produire, t'as besoin de plus de terrain. Du terrain qui n'est pas voué à la consommation de la population, qui augmente ! J'veux dire, c'est difficile la pratique réelle de cette chose-là, tu vois ? Donc moi déjà, si j'arrivais à être en accord avec euh et à faire les quelques bêtes, euh euh comme ça, ou alors de redevenir végane, ce serait déjà bien, j'pense que c'est le but, déjà qu'est réalisable, pour moi dans ma vie, quoi. ... C'est au moins un but qu'est atteignable. On peut pas faire grand-chose d'autre.

S.B. : Beh, moi j'pense qu'il faut déjà s'occuper de soi-même ! C'est la base.

Heure 1 - Minute 36

Mireille : Totalement ! C'est comme ça que ça change ! Mais après j'veux dire, dès que tu lances un projet et que t'essayes quelque chose, t'essayes de faire de manière éthique. Nous on mange de la viande volontiers, lui il va pêcher la semaine prochaine, S, du coup il part une semaine à la pêche, il essaye de ramener du poisson un peu pour l'année, pis on va essayer de faire des écrevisses, alors le choix des écrevisses, c'est qu'elles sont omnivores, principalement. Donc du coup, tu peux les nourrir de tout ce que tu veux. Tu peux mettre des feuilles mortes, le reste de tes pâtes, le grain des poules, du pain sec, ce que tu veux, tu leur mets, elles mangent pis c'est là, la différence entre la pisciculture habituelle et ça, c'est que pour faire un poisson carnivore, tu dois lui donner trois kilos de farine de poisson, pour l'amener à un kilo. Parce qu'ils grossissent jusqu'à un kilo. Pis la farine de poisson, c'est les méga-chalutiers dans la mer, qui rasant tout, c'est le pire, quoi ! Donc du coup, la pisciculture, contrairement à ce que croient les bons Suisses, enfin les bobos, là, ils achètent tous des poissons de pisciculture, c'est pire en fait,

Heure 1 - Minute 37

autant pêcher, tu vois ? Autant pêcher et ramasser juste le poisson que tu veux et pis voilà. Alors du coup, nous l'écrevisse elle est omnivore, elle bouffe de tout. Ça va nous permettre de manger quand même de l'animal, en ayant un impact écologique minime, ... on va faire des pattes blanches et des pattes rouges, c'est des écrevisses qui sont en voie de disparition totale en Suisse, y'a plus que deux cours d'eau en Suisse où y'en a encore un petit peu, parce qu'elles se font disséminer par l'écrevisse américaine, donc du coup, nous on va reprendre la locale, comme si jamais elle redescend jusqu'à la rivière, tant mieux si elle repeuple la rivière, quoi.

S.B. : Comment elles peuvent redescendre ?

Mireille : ça sort de l'eau, pis nous on va faire une phytoépuration plus bas, puis une deuxième, y'aura toute une série d'étangs, là qui vont descendre. Là c'est le tout premier, c'est le début du projet, quoi. Le deuxième c'est une phytoépuration, le troisième, c'est de nouveau un étang à écrevisse, après y'aura de nouveau une phytoépuration, et pis du coup, elles pourront facilement passer d'un étang à l'autre, voire descendre jusqu'à la rivière. Si elles se retrouvent surpeuplées, ou si pour une raison ou pour une autre, elles s'y conviennent pas.

Heure 1 - Minute 38

S.B. : Mais c'est de l'eau qu'est suffisamment oxygénée pour les écrevisses ?

Mireille : Non, pas pour l'instant. Justement, on attend de faire les phytoépurations pour pouvoir faire circuler l'eau, là. Là pour l'instant, y'a ni l'arrivée, ni le départ. On a dû remplir l'étang parce qu'on voulait pas que la bâche elle s'abîme au soleil, ni au froid pendant l'hiver. Donc en attendant d'avoir les parpaings qu'il nous faut pour faire les nids, pour les écrevisses, on l'a rempli d'eau pour que ça s'abîme pas, quoi. Là, on va revider, on va réaménager tout l'intérieur qu'est pas encore fait pour l'instant, et pis euh... y'a eu l'hiver entre deux quoi. C'est ça. Pis on va remettre les cailloux tout ça, pis on va reremplir et là on fera l'arrivée d'eau en cascade, pour que ce soit oxygéné, avec le départ qui va dans la phytoépuration avec la possibilité d'une pompe qui remonte l'eau si on a les sources qui tarissent.

Heure 1 - Minute 39

S.B. : Donc c'est la source qui va alimenter le...

Mireille : Ouai, c'est la source qui alimente toute la maison, ouai... Et ça c'était le premier,... c'est pour ça que ça nous prend des années, tout ça, le premier truc c'était réparer la source, fallait aller au regard là-bas où recapter la source. Parce que le captage, il était parti un peu souterrain, donc du coup il fallait recapter toute cette source-là avoir une plus grande quantité d'eau qui arrive, ensuite, il fallait retirer les tuyaux depuis le regard, parce que y'a le captage, y'a le regard, après ça repart dans un deuxième regard, qu'est gros et pis qu'est le container d'eau, de là, ça repart vers la maison. Donc de là, on a notre container là-bas en

haut. Tout ça, il a fallu refaire parce que ça fait vingt ans que ça avait pas été touché, quoi, pour pouvoir avoir une source correcte, pour s'assurer de pouvoir abreuver les vaches, avoir de l'eau pour nous, plus pouvoir abreuver l'étang pendant l'été, avec la seule source qu'on a pour toute la maison, quoi. Donc chaque travaux demande toujours, un autre, précédemment, pour ... c'est pour ça je dis on est riche en temps.

Heure 1 - Minute 40

Si t'as le temps, tu finis par le faire, ton truc. Tranquille. Si on avait dû faire capter l'eau par je sais pas qui, pis amener des camions, et pis j'sais pas quoi pour faire un travail propre, bétonné, nickel en ordre et tout, mais après t'as plus besoin d'y aller d'accord. Nous on doit y retourner dans l'étang, renlever les feuilles, machin tout ça, ... mais on n'a pas dépensé des sous.

S.B. : Ouaih c'est sûr. Moi c'est pareil, j'ai fait le choix du temps, plutôt que de l'argent. C'est sûr que c'est pas la même vie.

Mireille : C'est pas la même vie, hein ? Mais finalement, on es tout autant riche, si ce n'est plus... J'ai pas l'impression qu'on est moins heureux que ceux qu'ont de la thune, hein, vraiment pas ! Au contraire, j'crois c'est source de beaucoup de frustrations. Mes patrons, c'est des riches, ils ont six chevaux à eux, ils font plus rien avec, ils ont une maison en Suède, ils ont un chalet à la montagne en Suisse, ils ont leur ferme, là où ils habitent, et pis c'est tellement...

Heure 1 - Minute 41

moi y me prettent la maison quand ils se cassent comme ça je peux m'occuper des chevaux, et pis c'est cool, j'ai c'te belle maison, toute euh, tu vois ?, toute euh, propre. Mais j'dois déjà tellement faire le ménage en une semaine là-bas pour leur rendre propre leur truc, et tout... c'est déjà tellement de boulot t'sais ? Que j'me dis « finalement, ... » pis y doivent encore s'occuper comme ça de leurs deux autres maisons, et pis après y'a les paysagistes parce que en attendant y'a l'herbe qu'a poussé, le glycine qu'a tout repris, pis les chevaux qu'il faut ferrer, pis les (...) qui tombent en rade, pis les filles à l'université, pis finalement, ils ont tel-lement à payer ! Mais euh, moi j'ai pas envie d'avoir cette vie en fait, hein.... Donc euh... matériellement, ils ont tout ce dont j'ai rêvé, tu vois ? [*je regarde une poule qui se tiend à trois mètres de nous et qui n'a plus beaucoup de plumes sur le haut du dos*]. C'est la vieille, elle fait plus de plumes.

S.B. : Ah ouaih ? Parce que les autres elles refont des plumes au fur et à mesure ?

Mireille : Chaque hiver, elles refont tout un duvet pour l'hiver. Pis au printemps, elles se font tellement sauter dessus par les coqs, que elles reperdent un peu des plumes. Elles les refont, mais elle,

Heure 1 - Minute 42

je la laisse plus avec les coqs pour pas qu'elle se fasse sauter dessus parce que c'est la grand-mère, elle fait plus d'oeuf, rien, hein, pis elle arrive plus à refaire des plumes. Donc cet hiver, je la rentrais dans la maison. Quand elle avait froid, elle avait la crête qui devenait un petit bleue. Pis je l'amenais dans la maison, et elle vivait avec nous dedans, au chaud, à côté du fourneau, toute contente.

S.B. : Parce que c'est le sang qui la rend rouge, ou quoi ?

Mireille : Non c'est juste leur couleur de peau. C'est juste que là, elle a un peu de soleil, ça la rend rose. Ah mais tu dis dans la crête ? Ouaih, j'pense c'était le sang. ça commençait à geler. Mais c'est juste parce qu'elle bougeait pas assez, parce que toutes les autres, ... il a pas fait très froid, tu vois ? Mais comme elle est vieille, elle bouge peu, et du coup elle pouvait plus se mouvoir pour se réchauffer. Du coup, elle a passé, genre trois mois dedans, presque. *Rires*. C'est peut être aussi pour ça qu'elle a pas refait les plumes. Mais je l'ai rentrée tard, hein, J'ai

essayé de la garder dehors un max, mais... et elle avait un copain qu'avait une patte cassée, un coq. C'était son pote. On l'a gardé plus de trois ans avec sa patte cassée, il pouvait plus du tout se mouvoir parce que c'était cette partie là, c'était pas le bas.

Heure 1 - Minute 43

Pis du coup il pouvait faire quelques pas et « clac », et du coup on l'a gardé trois ans et demi, on l'a rentré et sorti tous les jours. Amené au soleil pour qu'il puisse faire ses petits étirements au soleil, re-rentré, mais il était vivasse, j'ai voulu le tuer plusieurs fois, mais chaque fois, il me montrait de nouveau qu'il avait envie de vivre, alors j'l'ai gardé, quoi il était content. ... Du coup elle, elle a perdu son pote, alors elle vient avec nous toute la journée...

S.B. : OK. Et ben, merci beaucoup !

Mireille : Mais je t'en prie ! C'était sympa ! C'est super de pouvoir se raconter ! Alors voilà, j'sais pas comment tu vas faire la synthèse de tout ça...

S.B. : Ben moi non plus ! *Rires*

COUPURE DE L'ENREGISTREUR. JE LUI PROPOSE CINQ MINUTES PLUS TARD DE LE RALLUMER CAR ELLE ME PARLE D'EUTHANASIE ET QUE JE PENSE QUE ÇA PEUT ÊTRE INTERESSANT.

Heure 1 - Minute 44

S.B. : OK. Donc, là je crois que ça marche à nouveau...

Mireille : Ouaih donc c'était par rapport à l'euthanasie parce que je crois qu'on a beaucoup beaucoup à voir avec la mort, quand même à la ferme, y'a beaucoup d'animaux qui meurent, y'a beaucoup d'animaux qui souffrent et que... tu dois faire le choix, quoi. Est-ce que j'accepte sa souffrance ? Où est-ce qu'il en est dans sa souffrance ? Y'a pas le verbal, quoi. Pis c'est ta responsabilité. Donc ça a été une grande question, quoi ! Et ça l'est toujours. Là, ma démarche depuis une année se dirige beaucoup vers accepter la souffrance des autres, en fait. En fait j'ai... ouaih ! C'est ça qu'est difficile en fait, avec l'euthanasie, c'est de gérer quand l'animal, il est prêt à partir, et pis qui veut bien qu'on le soulage, ou alors, à quel point on le ... Alors justement y'a une dame qui m'aide beaucoup dans ces moments-là, quoi. Qui accepte beaucoup la souffrance, pis qui accepte le cheminement que l'être fait, à travers la souffrance. Et pis maintenant, si je compose ça sur moi même,

Heure 1 - Minute 45

et ben pour rien au monde, je regrette pas le moindre moment de souffrance dans ma vie. J'ai énormément appris à travers la souffrance, et c'est ça qui m'a permis de devenir une meilleure personne également, quoi ! De comprendre aussi les autres, de devenir plus tolérante, et tout ça. Finalement, si je comprends les animaux comme je nous comprends nous-même, ce qu'est en train d'arriver petit à petit, tu vois, ben ils ont le même cheminement à faire que nous. C'est aussi la souffrance qui leur permet de devenir meilleurs et ils ont également leur conscience qui leur permet d'évoluer, ... alors après bon. J'crois dans la, j'crois dans la réincarnation, pis au cycles de vie et tout ça, donc pour moi c'est très important de pouvoir évoluer dans la vie. Si ça n'arrive pas à un but, c'est tout ça de fait, quoi. Il faut, il faut y aller, donc il faut permettre aussi aux animaux d'évoluer. Donc permettre aussi aux vaches de pas les brutaliser pour qu'elles puissent réfléchir, leur donner juste le temps de réfléchir à quelle est l'action appropriée à avoir, pour qu'ensuite elles aient compris, pis qu'elles puissent évoluer. Si elles sont constamment sous la panique, elles ont pas le temps de réfléchir.

Heure 1 - Minute 46

C'est très important en fait, de permettre d'évoluer, et pour ça, faut accepter que les êtres, ils souffrent. Alors ça, par rapport à l'euthanasie, c'est l'extrême de cette façon là de penser. Parce que c'est un choix de vie ou de mort, face à la souffrance, quoi. Donc du coup moi j'ai

commencé à accompagner d'abord mes chiens, jusqu'à la mort, sans euthanasier. Et pis d'accepter qu'ils meurent à la maison, pis d'accepter leurs souffrances ... physiques, avant la mort. Alors c'est vraiment quelque chose que qui est fon-damentale. Et si y'a une chose que j'aimerais essayer de faire diffuser comme... comme pensée, c'est ça : Soyez plus... precautious, on dit en anglais, à... à la mort des animaux et pis au cheminement qu'ils font là-dedans, quoi !

Heure 1 - Minute 47

Leur permettre de ... pis là, de nouveau, le fait de remanger de la viande c'est complètement incohérent, quoi. Et pis... les gens qui m'ont aidée à communiquer ce que les bêtes elles disent dans ces moments-là, c'est complètement hallucinant, on a eu un chien qui faisait un oedème pulmonaire et pis qui mourrait petit à petit, parce que ses poumons se remplissaient d'eau, donc il avait de moins en moins d'air. Pénible à voir, hein. Et pis on se demandait pourquoi il voulait pas partir parce que ça commençait à devenir pénible, physiquement, tu vois ? Pis du coup là on a parlé à une dame qui nous aide avec ça et qui est en connexion avec, et qui nous a expliqués qu'il faisait le plein d'amour ! Il avait besoin de faire le plein d'amour avant de partir, quoi. Pis qu'il était pas encore... il était pas encore prêt parce qu'il avait besoin... pis du coup, on a pu lui donner, en sachant ça, on a pu mettre notre attention là-dessus, puis il a pu partir en paix tranquillement, ça s'est bien passé, quoi.

Heure 1 - Minute 48

S.B. : Mais comment vous avez su qu'il était prêt à partir ?

Mireille : Il est mort ! De nouveau, ça c'est le deuxième chien que j'ai accompagné ici, jusqu'à la mort, quoi. Depuis je commence à prendre de vieux animaux, pis je les accompagne jusqu'à la mort chez moi, quoi. Mais c'est très difficile, t'es seule au monde, personne veut t'accompagner là-dedans, quoi parce que moralement, c'est ça qu'ils estiment être juste, qui. Donc t'es complètement immorale de laisser ton animal dans la souffrance, alors que, tu pourrais l'abréger. Donc moi je me suis sentie très seule, là dedans, quoi. C'était presque la partie la plus difficile. Parce que du coup j'étais seule face à mes propres sentiments « qu'est-ce que je ressens ? », pis je devais prendre des décisions par rapport à ça. Mais j'avais personne pour m'appuyer, pour me dire « vas-y, c'est juste, c'est cool, continue ! », quoi. Ça je trouve que c'est compliqué, et c'est vraiment un truc qui faut qu'on développe, quoi. À fond la caisse ! Parce que ça veut pas dire qu'il faut pas euthanasier un animal, mais ça veut dire qu'il faut savoir à quel moment il est prêt, et qu'il a fait son cheminement, pis qu'il accepte de mourir.

Heure 1 - Minute 49

Parce que y'a un moment, toutes les bêtes, y'a un moment, si tu fais juste, tu vois le moment où elles sont prêtes à mourir. Tu le sais. Mais tant que ressens ce petit stress et pis que t'as pas envie de le faire, c'est qu'y'a quelque chose qui va pas, quoi. Et pis j'ai fait cette énorme erreur avec l'ânesse, qui me pèse brutalement, quoi. Qu'elle pouvait plus se lever, qu'elle avait fait une fourbure, un..., elle a fait une énorme collique, qui l'a fait se coucher tellement elle avait mal au ventre, et elle a fait des telles fourbures par dessus qu'elle pouvait plus se relever. Donc aussi elle avait passé quatre jours par terre, elle pouvait plus trotter, elle a le ventre qu'avait commencé à gonfler, comme ça.

S.B. : C'est quoi une fourbure ?

Mireille : Une fourbure, c'est les pieds qui commencent à chauffer à fond la caisse, c'est dû à l'alimentation, aussi. Alors elle a mangé trop d'herbe grasse et elle a commencé une petite fourbure, du coup je l'ai rentrée, pis j'me suis dit « c'est tout bon » parce que là elle mangeait plus d'herbe, elle était plus qu'au foin, ... et pis derrière ça, elle a fait une collique,

Heure 1 - Minute 50

après, donc se intestins se sont bouchés ou je sais pas ce qui s'est passé, tu vois ? Et pis la fourbure, avec la collique s'est accentuée. L'un et l'autre amènent l'un et l'autre. Les problèmes d'estomac amènent la fourbure, la fourbure empêche de marcher, pis le fait de marcher ça passe la collique. Donc du coup, elle s'est couchée, c'était fini, on n'a pas pu la relever. Mais j'ai appelé le vétérinaire, finalement j'ai décidé... le vétérinaire me pressurisait pour la faire, la fair euthanasier, il disait qu'il était pas d'accord de la laisser comme ça. Maintenant, ça faisait déjà quatre jours que ça allait pas, pis finalement ben, les gens à qui je parlais, du monde des chevaux, me disaient mais tu peux pas la laisser comme ça, c'est horrible et tout. Et pis euh... après j'ai appelé le vétérinaire et quand le vétérinaire il est arrivé, et ben c'est la première fois en quatre jours qu'elle essayait de se lever, quoi.

S.B. : Ah ouaih ?

Mireille : *[elle soupire, baisse la tête, des larmes lui mouillent les yeux et elle continue, la voix sanglotante pendant quelques phrases]* Là j'ai merdé, quoi ! Là j'ai vraiment merdé ! Pis c'est vraiment... Il faut pas faire ça ! Encore maintenant, c'est une telle souffrance ! Il faut pas merder comme ça dans la vie, parce qu'après tu te fais souffrir toi-même ! .

Heure 1 - Minute 51

C'est moi qui arrive pas à gérer le truc. Elle, elle est loin, elle vit sa vie, elle est bien. C'est moi que ça fait souffrir, tu vois ? Donc c'est là que c'est important d'être conscient de tous ces trucs là et d'être un minimum, en éthique !... *[la voix passe de la tristesse à l'énervement, accélère]*...Pis le vétérinaire il était là, pis j'allais pas le faire repartir parce qu'il avait montré juste un signe, quoi, parce que les gens, y comprennent pas ça dans la société, tu comprends ? Pis lui, y comprend pas c'truc de parce qu'elle a juste (...) nin nin nin, t'vois l'truc, mais finalement, c'est une grosse souffrance, et ça l'est surtout pour moi, au final. Avant tout, c'est pour pas se faire souffrir soi-même qui faut faire ces trucs-là. C'est aussi éthique et c'est pour l'animal, et tout ça. Mais c'est... elle, elle veut que j'fasse ça pour elle, là tu vois ? J'suis en train de comprendre ça cette semaine. *[elle parle de la vieille chienne qui s'est rapprochée d'elle pendant son passage de tristesse. Elle est venue mettre sa tête entre les jambes de Mireille]*. Pis là, elle me voit pleurer par rapport à une situation comme ça, pis elle vient vers moi. Tu vois la conscience des animaux ?! C'est complètement dingue, ils comprennent tout, ils sont bleu là, quoi, ils sont vraiment là !... Du coup, là elle me montre comment elle peut qu'elle...

Heure 1 - Minute 52

j'crois, j'suis en train de comprendre ça quelque semaines, pis en la regardant, qu'elle a envie de faire se voyage là avec moi, tu vois ? Quelle sait qu'elle peut le faire et qu'elle sera mieux que dans le squat où elle est et qu'est... y'a douze chiens, vingt-cinq punks, qu'ça boit toute la journée, tu vois ?

S.B. : Parce que son propriétaire, il te l'a confiée pour un séjour ou... ?

Mireille : Alors moi pour l'instant, je lui ai dit que je la prenais pour la retaper, pis je fais tout pour pas le culpabiliser, donc j'ai dit vraiment qu'est pas lui, qu'est son environnement, c'est l'environnement dans lequel elle est. C'était top pour elle, toute sa vie d'être avec lui, c'est super qu'il l'ait récupérée, elle a eu une vie difficile, hein ! Kepon, il l'a récupérée à une semaine d'accoucher de onze petits, parce que sa propriétaire est décédée, pis c'était une chienne de rue, et sa propriétaire était dans la rue, c'était pas drôle pour elle déjà, vraiment. Donc Kepon lui a offert une belle vie, vraiment, c'est cool ! Mais elle est dans un squat, c'est le plus trash de Lausanne, quoi, où ils boivent beaucoup et tout ça, et que , du coup y'a toujours des gens quoi viennent et qui repartent,

Heure 1 - Minute 53

y'a toute une meute de chiens, là-bas, vraiment, ils sont six ou sept, c'est génial pour eux,

mais pour les vieux, ça devient difficile, ils se font bousculer en permanence, ... tu vois ? Et pis, c'est un peu anxiogène, donc elle aboie tout le temps, tout le temps ! Toute la journée ! Donc là tu vois comment elle est calme ? On voit que ça lui change, quoi ! Et pis, ça lui demande aussi ses soins particuliers, où, ben moi j'ai compris qu'elle aboie jamais pour rien. Donc si je t'checks un tout petit peu, elle aboie deux minutes, et pis je sais que, ou elle a faim, ou par exemple, le soir, après leur avoir donné à manger, elle se met à aboyer, si je rentre dans ma chambre, que je l'installe et que j'me mets au lit, y'a pas de problème, elle dit « c'est la fin de la journée, on boucle ! ». Donc t'imagines, dans un squat, où il s'finissent à deux heures du mat', ben du soleil couchant, jusqu'à ce que son propriétaire, y soit couché, elle aboie ! ... Ben ça va pas, c'est pas... il faut... elle veut s'occuper de tout le monde, là... mais tu vois, ils ont une telle conscience, c'est dur, quoi !

Heure 1 - Minute 54

Il faut vraiment bien assurer. ... J'ai merdé avec la chienne des gens que t'as vus partir, là. Ils ont perdu leur maman, et leur chienne, elle était avec leur maman. Et moi j'ai dit que je reprenais volontiers la chienne parce qu'ils avaient déjà assez à gérer avec la perte de leur maman, et tout ça. Et la chienne est arrivée, elle avait déjà une tumeur, et son propriétaire habite au Chili. Il est là en vacances actuellement, c'est le frère, là, le grand, et il habite au Chili. Lui, y repartait au Chili, quand Basca était vraiment à la fin, à la fin, à la fin de sa vie. Elle avait la tumeur qu'avait ouvert de l'autre côté, donc du coup ça avait ouvert toute la joue, comme ça, ça explosait, on l'avait déjà fait opérer une fois, ça servait à rien, ça repoussait en deux semaines, quoi. Pis ça avait ouvert la joue, c'était purulent, c'était énorme ! C'était gros comme ça ! [*elle me montre un cercle de cinq ou sept centimètres de diamètre*]. Mais elle arrivait encore à manger, elle arrivait encore à boire, pis elle voulait pas se laisser mourir. Donc moi, j'continuais, tout le monde me foutait la pression, et tout, mais moi je disais « voilà, c'est comme ça ! ».

Heure 1 - Minute 55

Pis après au bout d'un moment, on a dit « ouai c'est trop grave ! » parce qu'on arrivait plus à gérer, parce qu'y'avait plusieurs personnes qui habitaient ici, et elles arrivaient pas à gérer la souffrance du chien... du coup moi, il fallait que je prenne en compte la souffrance des gens... émotionnellement, ils arrivaient pas à gérer, ils pouvaient pas. Moi, je continuais, elle mangeait, elle buvait, j'étais avec elle au quotidien, j'voyais... pis ça allait. Elle voulait pas mourir maintenant. Elle continuait à vouloir aller se promener [*elle fait le bruit du chien qui trotte*] « tikidik tikedik », elle galopait dans les champs ! Mais les gens, ... après j'ai dû prendre en considération les autres gens de la maison, tu vois ?, du coup. ça a été de nouveau tout un problème ! Et c'est pour ça que j'ai merdé... Cette fois-ci, j'm'en veux beaucoup moins, parce que j'ai pas merdé parce que j'ai pas réussi à dire au dernier moment, comme ça, j'ai dû faire un choix. Parce que y'a le reste de la maison qui supportait plus, et que ça posait aussi une pression sur Basca, sur la chienne, quoi.... Et pis euh... on voulait... qu'est-ce qu'elle voulait ? Elle voulait savoir si John, son propriétaire allait bien !

Heure 1 - Minute 56

Elle était là toute sa vie, pour John, et pis John, du coup, on voulait savoir s'il était arrivé au Chili comme il faut, s'il avait retrouvé sa copine, s'il était posé, s'il était bien, quoi. Et pis, pour ça, y'avait son frère Alex, qui devait aller le voir, pis du coup, Alex il devait arriver chez son frère, et lui dire la situation avec Basca, lui expliquer à John, si tu pouvais penser deux minutes à Basca, et pis lui dire « ici j'suis bien, j'ai fait un choix de vie, j'suis content d'être là, t'as plus besoin de te faire du souci pour moi, c'est bien maintenant », ben après ça, j'étais d'accord de la faire euthanasier. Et pis, de nouveau, ça a été une grosse souffrance, parce que Alex est parti, pis ben moi je savais pas que ça allait lui prendre trois jours d'arriver jusqu'à

chez son frère. Donc le lendemain, j'ai estimé qu'il avait pris son avion, qu'il était arrivé, quoi, et qu'il avait pu parler à John ! Donc j'avais pris deux jours, histoire de..., et lui ça lui avait pris quatre jours, j crois d'arriver. Mais j'ai attendu deux jours pour être sûre que c'était fait, et tout, j'me suis dit « c'est bon là, John il a dit oui »

Heure 1 - Minute 57

pis j'ai amené Basca s'faire euthanasier, pis euh, pis j'ai fait l'euthanasie. Mais ça a de nouveau été une souffrance parce que j'ai appris par la suite... pis j'ai senti que y'a un truc qu'était pas juste quand j'suis arrivée chez le vétérinaire. J'étais pas bien. Y'avait un truc qui allait pas t'sais ? Mais j'suis allée au bout de l'histoire pis j'me disais « bon on va faire une euthanasie, j'ai pas non plus l'habitude... on n'est pas bien » J'ai pas non plus réussi à identifier mon truc, mais j'étais mal. *[elle monte son volume sonore légèrement et ralentit un peu, elle prend un ton conaincant]*. Mais dès que je l'ai fait, j'ai compris que c'était pas juste, et après quand j'ai parlé à Alex et pis que j'ai vu qu'en fait il était pas arrivé jusqu'à chez son frère à temps, là j'ai compris ce sentiment *[elle imite la colère]* « aarrhh ça, c'était pas bon ! » J'avais pas fait juste, quoi. Et de nouveau c'était une grosse souffrance ! ... et vraiment, c'est euh... c'est un gros questionnement aussi pour moi dans la vie qui m'amène à réagir différemment par rapport à ma façon d'aider les gens, si je peux, parce que, j'intègre maintenant la notion d'accepter la souffrance comme étant un moyen d'évolution bénéfique pour la personne. Donc après, faut pas que ça détruise la personne,

Heure 1 - Minute 58

mais faut quand même accepter, qu'elle soit là, quoi ! Pis je peux pas prendre en charge le tout et tout, tu vois ? Donc moi dans ma vie, ... ça veut pas dire grand-chose par rapport à ce qu'on s'est dit là, mais j'ai un peu ce côté samaritain, qui est vraiment pas juste à faire, du moins qu'est pas vraiment pas euh... *[la vieille chienne Djenga se met à aboyer en regardant Mireille]* tu peux pas être efficace si t'es pas juste dans ton intention. Et pis si t'es samaritain parce que ça te remplit toi-même et que t'as l'impression que t'es quelqu'un de bien et tout ça et tout ça, et ben tu veux aider dans toutes les souffrances, « regarde j'ai gérer le truc » et tout ça ! Et pis tu prends pas en compte cette acceptation de la souffrance de l'autre, et pis tu fais plus les choses justes, tu paternalises, tu maternalises, tu prends les souffrances de l'autre et t'essayes de les gérer mais t'aides pas l'autre à évoluer, quoi. Donc on n'avance pas ! On ralentit l'évolution de la Terre quand on agit comme ça !

Heure 1 - Minute 59

Donc ça j'pense que c'est essentiel, pour moi en tous cas, j'pense que c'est essentiel dans ma compréhension, pour pouvoir aider si on a un moyen d'aider à un moment ou à un autre de sa vie. ... Mais l'euthanasie c'est une grosse question, quoi. Y'a une dame qui s'appelle Laïla Del Monte, qui est communicatrice animale et qui parle aussi d'euthanasie, que moi j'ai malheureusement pas découvert ... à l'époque, quand j'avais affaire à ça, mais ça m'a énormément parlé quand j'ai découvert par la suite, j'ai enfin... eu l'impression d'avoir quelqu'un qui avait la même démarche, quoi ! En étant beaucoup plus avancée que moi et en ayant beaucoup plus compris le truc, donc euh... moi c'est des bribes de démarches...

Heure 2 - Minute 0

c'est le début d'un quelque chose. Mais elle a vraiment l'air d'être au clair parce qu'elle est communicatrice animale. Donc elle a vraiment moyen de communiquer avec la bête à ce moment là et de savoir ce qui se passe, quoi. Elle est géniale ! En même temps, elle est un peu (huhuh?) mais elle est vraiment géniale !

S.B. : Un petit peu quoi ?

Mireille : Ouhouh... j'sais pas ! Un peu... j'sais pas ! J'sais pas comment décrire....

S.B. : Un peu perchée ?

Mireille : Un peu perché, voilà. Non mais en fait, elle peut paraître perchée, mais ça dépend toujours, ça dépend de quelles sont tes croyances. Mais moi par rapport à mes croyances, elle est absolument pas perchée, elle est on-ne-peut-plus terre-à-terre ! Mais après peut-être que... pour monsieur et madame tout-le-monde, elle aurait l'air un peu plus perché parce que euh... ça dépend... j'ense que pour toi elle aura pas l'air perchée, non.

S.B. : Alors, c'est quoi tes croyances ?

Mireille : [elle reprend un ton enthousiaste] Alors ben moi déjà, j'crois en la réincarnation, ça c'est un fil directif, ma mère y croyait déjà. Donc c'est quelque chose qu'est complètement intégré naturellement pour moi dans ma vie, j'ai dû comprendre que y'avait des gens qu'y étaient pas dans ce mode-là.

Heure 2 - Minute 1

Et pis là, c'est vraiment, euh ma logique rationnelle qui essaye de le comprendre, quoi. Sentimentalement, je le comprends absolument pas ! Qu'y'ait pas d'suite, ça fait pas partie de mon système ... immunitaire, quoi. Tu vois c'que je veux dire ? C'est complètement intégré, quoi. Donc forcément, ça me donne une perception de la vie doifférente, quoi. Parce que y'a rien qu'a pas de ... y'a rien qu'a pas de raison d'être, ou y'a rien qui n'a pas... de conséquence ! Si c'est pas maintenant, ce sera plus tard de toutes façons, quoi. Donc autant y aller. Donc ça c'est quand même une philosophie de base, que, j'commence à voir que du haut de mes quarante piges, j'commence à voir que ça a dû influencer passablement ... ma manière de penser. Après, je sais pas mes philosophies de base, ma manière de penser... mes croyances ! Après, j'crois en la spiritualité, j'ai pas de religion, même si je crois en la réincarnation, j'me sens pas spécialement liée au bouddhisme,

Heure 2 - Minute 2

j'pense pas..., j'pense qu'y a plein de préceptes bouddhistes auxquels..., j'suis antireligieuse, j'dirais même. Parce que j'aime pas du tout l'autorité que la religion aurait pu euh ..., ou que les religions ont utilisé pour avoirla main-mise, enfin c'est vraiment un truc qu'est utilisé pour avoir la main-mise sur la population, on garde l'information pour soi, donc on va garder la ..., la domination, quoi. Et pis on parle à Dieu, et du coup « jesus tout.puissant », du coup, euh, « tout ce que je dis... », vraiment moi, la religion en général, j'suis pas... mais, mais j'ai des croyances spirituelles, complètement, j'ai complètement un monde d'anges, et de ... de forces de la Nature et de..., qui m'accompagnent là dedans. J'suis baignée dans un monde d'enfants avec ça. C'est peut-être aussi Steiner, tu vois ?

Heure 2 - Minute 3

S.B. : Ouaih. C'est c'que j'voulais te demander. C'est un peu l'anthroposophie, c'est ... les animaux ils se réincarnent en d'autres animaux ? C'est ça ?

Mireille : ça, j'sais pas de l'anthroposophie, mais j'sais très peu de l'anthroposophie parce qu'ils nous en parlent pas du tout à l'école. Donc on suit les préceptes éducatifs de Rudolf Steiner, mais on n'a pas du tout d'information, sur Rudolf lui-même ou sur l'anthropologie en général. Donc j'sais pas du tout, ... pour moi, c'est ma mère qui croyait en la réincarnation, donc j'estime que ça vient de là. Mais j'sais pas du tout les... les croyances anthroposophiques là autour. Mais il me semble qu e y'a une histoire de réincarnation, ouaih ! Ouaih ouaih. Ouaih, maintenant que t'en parles, en tous cas y'a ces cycles de sept, où y'a les septennats dans ta vie, ... y'a les euh, donc ouaih y doit y avoir une histoire de, donc ouaih ça doit venir aussi de ma scolarité, probablement... Inconsciemment, hein !... J'ai baigné là dedans. J'ai vraiment l'impression d'avoir baigné là-dedans, c'est naturel, pour moi ! C'est les gens qui croient pas ça que j'ai de la peine à comprendre.

Heure 2 - Minute 4

S.B. : Et du coup, euh t'as une empathie énorme pour plein d'abnimaux, t'as énormément réfléchi à ça, énormément d'éthique, et d'un autre côté, avec les génisses, c'est quand même un système où les veaux ils vont être tués, et les vaches exploitées, et est-ce que justement, c'est la réincarnation qui fait que tu te dis ... ?

Mireille : Non ! Alors pas du tout ! Alors j'intègre pas du tout la réincarnation à ce niveau-là, j'essaye de l'intégrer dans le cycle de, justement, comprendre la souffrance. J'essaye de l'intégrer, voir si ça peut m'aider. Mais en tous cas jusqu'à maintenant, j'pensais pas du tout comme ça ! Moi ce que j'essaye de faire, c'est le réalisable par rapport à l'éthique. Donc du coup, dans le réalisable, j'aurais jamais une ferme si je prenais pas soin de ces vaches.

Heure 2 - Minute 5

Euh j'aurais jamais de quoi payer un loyer, j'aurais jamais un job qui me permettrait de payer tout ça, j'aurais jamais tout ce que j'ai si je m'occupais pas de mes vaches. Donc dans le réalisable, ce que je peux faire, c'est de m'occuper le mieux possible de leur séjour ici, et accepter, que leur vie, et ben, et ben..., elles l'ont choisie. Donc qu'elles... donc... ma foi, c'est peut être pas tout le temps ici, ... mais moi tout ce que je peux faire, ma foi, c'est leur offrir le meilleur.... Mais c'est pareil aussi pour les poulets que je vais manger. Au bout d'un moment, j'me suis dit « bon ben OK, eux j'accepte que je vais les manger parce que je peux pas garder tout les coqs », j'ai beaucoup trop, là j'ai eu beaucoup trop de coqs, j'en ai donné deux, mais là y'en a trois, faut les... on va les manger, tu vois ? C'est que je peux faire, par contre, c'est leur offrir la meilleure vie possible jusque là. Et pis pas les nier parce que je vais les bouffer à la fin. J'peux leur donner des petits câlins, leur donner un nom, et pis euh, pis les avertir qu'ils vont mourir un jour pour ça, et pis euh... espérer qu'ils vont avoir de la ... leur offrir beaucoup plus que six semaines de vie avant de les bouffer,

Heure 2 - Minute 6

comme on fait avec le poulet industriel, et pis euh, tout ça, quoi. Dans la dignité et le respect même si derrière après on va les manger ! Ça, ça été toute une démarche, pour moi. Comme j'disais au début, j'essayais de me couper complètemen~~gt~~ du truc, quoi.

S.B. : Mais du coup, c'est surtout pour les œufs que t'as des poules ?

Mireille : C'est pour les œuf que j'ai des poules, et à partir du moment où j'ai eu les... alors j'ai essayé de faire de la viande en achetant les poussins, et pis après, à partir du moment où j'ai plus fait ça, parce que, tuer vingt poulets en un jour, c'était trop lourd émotionnellement, et ben là j'ai eu des poules ! On m'a donné des poules qui couvent. Et pis là, du coup, elles ont commencé à faire des poussins. Pis là j'ai des mâles, quoi. Pis j'peux pas garder, avec la cosanguinité, j'peux pas garder les mâles non-plus, quoi. Donc euh, ils peuvent pas tous être en train de sauter leur mère, et pis leur frangine tout le temps, ça va pas non-plus, au fil des générations, quoi. Du coup, tu fais quoi ? Donc voilà, tant que t'as des poules pour les œufs, tant que t'es pas végane, mais de nouveau, si t'es végane, tes poules, elles deviennent quoi ? Y'en a plus ?

Heure 2 - Minute 7

Les poules, là, elles savent plus du tout monter dans les arbres pour dormir la nuit, elles savent plus couver, y'a que les races anciennes qui savent couvrir, elles savent plus euh... là les poules, elles savent lus du tout vivre dans la nature, hein. Mais plus du tout ! Il faudrait faire venir de Cuba quelques poules qui savent vivre en nature parce que là, y'a pas de prédateurs. Et pis encore, là y'a pas de prédateurs donc j'sais pas comment elles feraient pour vivre ici, tu vois ? Mais au moins elles montent encore dans les arbres ! ... La nuit.

S.B. : Mais pourquoi... pourquoi ce serait une nécessité d'avoir des poules sauvages ?

Mireille : Mais de ... en même temps, l'idée, c'est de préserver, la... pis de leur permettre de vivre une vie saine et naturelle, c'est ça qui serait cool. Tous les éliminer en même temps,

euh... Est-ce qu'elles préfèrent ne pas vivre du tout, ou est-ce qu'elles préfèrent vivre mal, ou est-ce que... tu vois ?

S.B. : Ben moi, c'que j'me dis, c'est que de toutes façons, les mâles tu les manges. Ou sinon tu les donnes mais de toutes façons, ... de toutes façons tu peux pas les garder. Donc là t'en as trois, tu vas en donner deux, je suppose ?

Mireille : J'en ai déjà donné deux, il m'en reste trois.

Heure 2 - Minute 8

S.B. : Il t'en reste trois. Si au lieu de te débarrasser de deux, tu te débarrasses de trois, ben les autres qui sont là, elles vont mourir de vieillesse. Et voilà.

Mireille : Mais elles vont... parce qu'elles vont m'en refaire.

S.B. : Mais si y'a pas de mâle !

Mireille : ah ouaih, si y'a pas de mâle. Alors ça c'est l'autre truc. Les poules sont nettement plus anxieuses si y'a pas de mâle, elles te collent tout le temps au cul, elles viennent tout le temps autour de toi quand t'es entrain de faire quelque chose parce qu'elles sont ... elles sont juste enfermées à partir du moment où j'ai le jardin, hein. Sinon, elles sont libres toute l'année-là. Pis là, elles ont un gros terrain encore dans le pâturage derrière, hein. Normalement elles sont libres toute l'année mais quand elles ont pas de coq, elles sont tout le temps dans tes pattes, elles se couchent devant toi, comme elles font devant le coq, pour se faire prendre, quoi. Et pis, ... et pis elles sont moins à l'aise ! ... Elles ont pas le coq, il leur apporte plein de sécurité, il les avertit quand y'a un truc à manger, ... le coq, il mange pas quand il trouve un truc à manger. Il appelle le troupeau ! C'est hyper chou ! Y'a tout un truc qui se passe que dès que tu leur met un coq, là elles elles forment leur clan, là. Leur famille.

Heure 2 - Minute 9

Donc je sais pas si tu peux estimer que tu peux avoir des poules heureuse si tu prends pas un coq, en même temps, si t'as trop de coqs, pas assez de poules, elles sont de nouveau malheureuses, c'est un juste équilibre, tu vois ? Mais euh... C'est comme dans la Nature, si tu mets un troupeau de chevaux et que t'as pas d'étalon, ça va pas aller, quoi. Ils ont tous leur rôle, quoi ! C'est comme les humains, que des femmes avec jamais un homme, heu j'sais pas, y'a un équilibre qui s'ajoute, ça va pas dire qu'on peut pas être heureux comme ça, y'a des cas où ça se passe, et pis euh, ça va quand même très bien. Mais quand même, la majorité, ... euh moi j'aurais tendance à essayer de retrouver l'origine de ce que l'animal, il vivait, pis essayer de reproduire ça, pour estimer qu'ils sont heureux. C'est peut être faux, hein. Peut-être tu peux appliquer des modifications et pis qu'y sont de plus en plus heureux. Mais j'aurais tendance à vouloir reproduire ce qu'ils étaient à l'origine pour essayer de le rendre heureux. ... J'sais pas !

Heure 2 - Minute 10

De nouveau, j'sais pas, j'sais que ouaih, les animaux de proie, j'sais que, qu'on leur apporte de la sécurité, ils kiffent, hein ! Ils adorent ! Moi les lapins, ils peuvent sortir comme ils veulent de tout ça, mais ils restent nonante pourcent là-dedans, ils savent qu'ils sont en sécurité là-haut. Du coup, je les vois souvent se ballader là pendant la journée, mais c'est quand on est là. Quand y'a personne, qu'y'a pas un bruit, à mon avis, ils sortent même pas, hein ! Donc tu vois quand tu les enfermes pas les bêtes, elles restent quand même... Les lapins, tout l'hiver, ils peuvent partir comme ils veulent, hein ! Ils rentrent avec les poules parce qu'ils savent que la nuit, je ferme aux poules. Pis ils ont été enfermés deux trois fois dehors parce que j'ai fermé parce que je les trouvais pas, et pis ils ont eu peur. Maintenant, ils rentrent tous les osirs, avec les poules, un point c'est tout, pis voilà ! Ils savent que je ferme à la nuit tombante aux poules, ils débarquent ! Tu peux être sûre qu'ils sont là. Ils ratent plus, hein. Mais pour dire, même s'ils sont pas forcés d'être comment ils sont, ben, ils restent comme ça. Pis j'les nourris, pis voilà. Pis j'leur offre la sécurité. La sécurité, c'est encore plus important qu'la la ... la bouffe.

Heure 2 - Minute 11

La bouffe, ils arrivent encore à se démerder, tu vois ?... Du coup, je pense qu'il y a moyen d'avoir des pactes avec les animaux, et puis heu , et pis euh, pis d'être heureux. D'avoir quand même du bonheur. Ils sont pas obligés non-plus de retrouver eux, leur source originelle pour vivre comme ils vivaient eux en (pâques?), eux pour être heureux, c'est pas...[*elle reprend un ton fort et confiant*] mais il n'empêche, j'aurais tendance à essayer d'imiter le plus possible ces conditions-là pour estimer qu'ils sont corrects, quoi. Un hectare par vache ! Pas... Faudrait, à la limite, huit hectares par vache, faudrait, si j'avais le choix, j crois que j'irais plutôt comme ça, quoi. Mais, j'suis bourrée d'incohérences à ce niveau-là, quoi. J'bouffe de la bidoche, tu vois ? Donc d'un côté, j'vois toute leur conscience, pis j'pleure quand je rate un euthanasie, pis d'un autre côté, ben j'mange de la bidoche, tu vois ? Et pis c'est à tous les niveaux, ça c'est vraiment le truc le plus flagrant, j'dirais,

Heure 2 - Minute 12

mais après ça se situe à plein plein plein de niveaux ! Mais de nouveau, c'qui est difficile à gérer, c'est le réalisable et l'éthique qu'est derrière, quoi. J'crois qu'y'a un sacré travail à fair à ce niveau-là ! C'est laborieux ! J'admire les gens qui le font, j'trouve génial que ça se passe, pis j'sais que c'est tout à fait possible de le faire, mais je trouve laborieux, moi, personnellement !

S.B. : OK ! Merci beaucoup ! Super ! Je recoupe.

Bibliographie

Sont **écrits en gras les ouvrages** que j'ai consultés directement. Les autres sont des ouvrages dont sont tirés des extraits utilisés par les auteurs/trices que j'ai lu-e-s.

Abelson R.P. (1959). « Modes of resolution of belief dilemmas », dans *Journal of Conflict Resolution*, 3, 343-352.

Abric J.-C. (1987). « Coopération, compétitions, et représentations sociales », Cousset-Fribourg, Del Val.

Adams C.J. (2008). « Living among meat eaters : the vegetarians survival handbook », New York, lantern book, p.82.

Allport G. W. (1935). « Attitude », in C.M. Murchison (Dir.), *Handbook of social psychology*, p.798-844.

Aronson E. (1973). « The rationalizing animal », dans *Psychology today*, 46-51.

Aronson E. (1980). « Persuasion via self justification », dans L. Festinger (ed.), *Retrospections on Social Psychology*, New York, Oxford University Press, p.3-21.

Aronson E., Fried C. et Stone J. (1991). « Overcoming denial and increasing the intention to use condoms through the induction of hypocrisy », dans *American Journal of Public Health*, 81, 1636-1638.

Aronson E. et Mills J. (1959). « The effect of severity of initiation on liking for a group », dans *Journal of abnormal and Social Psychology*, 59, 177-181

Bastian B., Loughnan S., Haslam N. et Radke H.R.M. (2012). « Don't mind meat ? The denial of mind to animals used for human consumption », dans *Personality and Social Psychology Bulletin*, 39, n°2, p.254.

Bator R.J. et Cialdini R.B. (2006). « The nature of consistency motivation : Consistency, inconsistency, and inconsistency in a dissonance paradigm », dans *Social Influence*, 1, 208-233.

Batson C.D. (1975). Rationnal processing or rationalization ? The effect of disconfirming information on a stated religious belief », dans *Journal of Personality and Social Psychology*, 32, 176-184.

Beauvois J.-L., Bungert M. et Mariette P. (1995). « Forced compliance : Commitment to compliance and commitment to activity », dans *European Journal of Social Psychology*, 25, 17-26.

Beauvois J.-L., Bungert M., Rainis L. et Tornior L. (1993). « Statut d'agent, rationalisation et explication causale dans la soumission forcée », dans J.-L. Beauvois, R.-V. Joule et J.M. Monteil (eds.), *Perspectives cognitives et conduites sociales*, 4, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, p.153-166.

Beauvois J.-L. et Joule R.-V. (1981). *Soumission et idéologies : Psychologie de la rationalisation*, Paris, Presses Universitaires de France.

Beauvois J.-L. et Joule R.-V. (1982). « Dissonance versus Self-perception theories : A radical conception of Festinger's theory », dans *Journal of Social Psychology* 117, 99-113.

- Beauvois J.-L. et Joule R.-V. (1996). *A Radical Dissonance Theory*, Londres, Taylor & Francis.
- Beauvois J.-L., Joule R.-V. Et Brunetti F. (1993). Cognitive rationalization and act rationalization in an escalation of commitment », dans *Basic and applied Social Psychology*, 14, 1-17.
- Beauvois J.-L., Michel S., Py J., Rainis N. et Somat A. (1996). « Activation d'explications internes et externes du comportement problématique dans la situation de soumission forcée » dans J.L. Beauvois, R.-V. Joule et J.-M. Monteil (eds.), *Perspective cognitive et conduites sociales*, 5, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, p.273-291.
- Bouriche B. (2014). « Émotions et dynamique des représentations sociales », dans *Les cahiers internationaux de Psychologie sociale*, 103, Presses Universitaires de Liège, p.195-232.**
- Bourdieu P. (1972). « Esquisse d'une théorie de la pratique », Paris, Droz.
- Bourdieu P. (1977). « La production des croyances : contribution à une économie des biens symboliques », Actes de la recherche en sciences sociales, 3-43.
- Bourdieu P. (1979). « La distinction. Critique sociale du jugement, Paris, Éditions de Minuit.
- Bowlby J. (1978). « Attachement et perte, vol.1 : L'attachement », traduit par Jeannine Kalmanovitch, Le fil rouge, PUF.
- Bowlby J. (1978). « Attachement et perte, vol.2 : La séparation, angoisse et colère », traduit par Bruno De Panafieu, Le fil rouge, PUF.
- Bowlby J. (1978). « Attachement et perte, vol.3 : La perte, tristesse et dépression », Le fil rouge, PUF.
- Bowlby J. (1979). « On knowing what you are not supposed to know and feeling what you are not supposed to feel », dans *Can. J. Psychiatry*, 24(5), p.403-8.
- Bratanova B., Loughnan S. et Bastian B. (2011). « The effect of Categorization as Food on the Perceived Moral Standing of Animals », dans *Appetite*, 57, p.193-196.
- Brehm J.W. et Cohen A.R. (1962). « Explorations in cognitive Dissonance », New York, John Wiley and sons, en particulier le chapitre XI, p.188-220.
- Brehm J.W. (1966). « A theory of psychological reactance », New York, Academic press.
- Brock T.C. et Balloun J.C. (1967). « Behavioral receptivity to dissonant information », dans *Journal of Personality and Social Psychology*, 6, 413-426.
- Budner S. (1962). « Communicator-communicatee discrepancy and perceived communicator trustworthiness », dans *Journal of Personality*, 30, 29-50.
- Burris C.T, Harmon-Jones E. et Tarpley W.R. (1997). « By faith alone » : Religious agitation and cognitive dissonance », dans *Basic and Applied Social Psychology*, 19, 17-31.
- Channouf A., LeManio P.-Y., Py J. et Somat A. (1993). « Internality, normative clearightedness and temporal persistence of the effects of dissonance », dans *International Review of Social Psychology*, 6, 64-84.
- Channouf A., Py J. et Somat A. (1993). « Internalité, clairvoyance normative et dissonance cognitive », dans J.L. Beauvois, R.-V. Joule et J.-M. Monteil (eds.), *Perspective cognitive et conduites sociales*, 3, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, p.119-136.

- Chu J.Y. (2014). « When boys become boys : Development, Relationships and masculinity », New York University Press.
- Cohen A.R. (1959). « Communication discrepancy and attitude change : A dissonance theory approach », dans *Journal of Personality*, 27, 386-396.
- Cohen A.R. (1962). « A dissonance analysis of the boomerang effect » dans *Journal of Personality*, 30(1), 75-88.
- Cohen A.R., Terry H.I. et Jones C.B. (1959). « Attitudinal effects of choice in exposure to counter propaganda », dans *Journal of abnormal and Social Psychology*, 58, 388-391.
- Cole M. et Morgan K. (2011). « Vegaphobia : derogatory discourses of veganism and the reproduction of speciesism in UK national newspapers », *British journal of sociology*, vol.62, n°1, p.142.
- Cooper J. (2007). *Cognitive Dissonance : Fifty years of a classic theory*, Londres, Sage publications.
- Cooper J. et Mackie D. (1983). « Cognitive dissonance in an intergroup context », dans *Journal of Personality and Social Psychology*, 44, 536-544.
- Crabtree A. (2002). « Nos états de transe au quotidien – prendre conscience de nos transes individuelles et collectives ». Gap, Éditions Souffle d'Or.
- Dagot L., Perié O. (2014). « Le burnout et la dissonance émotionnelle dans l'activité de care en centre d'appel », dans *Le travail humain*, vol. 77, p. 155-175, Presses Universitaires de France.**
- Damasio A. (1995). « L'erreur de Descartes », Odile Jacob, p.188.
- Damasio A. (2017). « L'ordre étrange des choses – la vie, les sentiments et la fabrique de la culture », Odile Jacob.**
- Delouée S. (2018). *Psychologie sociale*, Dunod.**
- Dickerson C.A., Thibodeau R., Aronson E. et Miller D. (1992). « Using cognitive dissonance to encourage water conservation », dans *Journal of Applied Social Psychology*, 22, 841-854.
- Doise W. (1986). *Levels of explanation in social psychology*. Londres, Cambridge University Press.
- Doise W., Deschamps J.-C., Mugny G. (1991). « *Psychologie sociale expérimentale* », Armand Colin.**
- Durkheim É., (1898). « Représentations individuelles et représentations collectives », dans *Revue de Métaphysique et de morale*, Tome VI, 273-302.
- Eagly A.H. (1969). « Responses to attitude-discrepant information as a function of intolerance of inconsistency and category width », dans *Journal of Personality*, 37, 601-617
- Ehrlich D., Guttman I., Schönbach P. et Mills J. (1957). « Postdecision exposure to relevant information », dans *Journal of abnormal and Social Psychology*, 54, 98-102
- Favre D. (2013). « *L'addiction aux certitudes* », Éditions Yves Michel.**
- Favre D., Joly J., Reynaud C., Salvador L.-L. (2005). « *Empathie, contagion émotionnelle et coupure par rapport aux émotions* » dans *Enfances*, vol.57, p.363-382.**
- Festinger L. (1957). *A cognitive dissonance theory*, Stanford, CA, Stanford University Press.

- Festinger L. et Carlsmith J.M. (1959). « Cognition consequences of forced compliance », dans *Journal of abnormal and Social Psychology*, 58, 203-210.
- Festinger L. (1964). *Conflict, Decision and dissonance*, Londres, Tavistock publications.
- Frey D. (1986). « Recent research on selective exposure to information », dans L. Berkowitz (ed.), *Advances in Experimental Social Psychology*, 19, New York, Academic Press, p.41-80.
- Fried C.B. (1998). « Hypocrisy and identification with transgressions : A case of undetected dissonance », dans *Basic and applied Social Psychology*, 20(2), 145-154.
- Galinsky A.D., Stone J. et Cooper J. (2000). « The reinstatement of dissonance and psychological discomfort following failed informations », dans *European Journal of Social Psychology*, 30, 123-147.
- Gibert M. (2015). « Voir son steak comme un animal mort », Lux éditeurs.**
- Gilligan C., Snider N. (2019). « Pourquoi le patriarcat ? », Éditions Climats.**
- Girard R. (1982). « Le bouc émissaire », Grasset.
- Goleman D. (1997). *L'intelligence émotionnelle. Comment transformer ses émotions en intelligence*, Robert Laffont.
- Gosling P., Denizeau M. et Oberlé D. (2006). « Denial of responsibility : A new mode of dissonance reduction », dans *Journal of Personality and Social Psychology*, 90, 722-733.
- Graça J., Calheiros M.M. et Oliveira A. (2014). « Moral disengagement in harmful but cherished food practices ? An exploration into the case of meat », *Journal of agricultural and environmental ethics*, vol.27, n°5, 2014, p.749-765.
- Harari Y. N. (2015). *Sapiens. Une brève histoire de l'humanité*, Albin Michel, p. 56.
- Hardyck J.A. et Braden M. (1962). « Prophecy fails again », dans *Journal of Abnormal Social Psychology*, 65, 136-141.
- Hardyck J.A. et Kardush M. (1968). « A modest modish model for dissonance reduction », dans R.P. Abelson, E. Aronson, W.J. McGuire, T.M. Newcomb, M.J. Rosenberg et T.H. Tannenbaum (eds.), *Theories of Cognitive Consistency : A sourcebook*, Chicago, Rand-McNally & Company, p.684-692.
- Harmon-Jones E., Brehm J.W., Greenberg J., Simon L. et Nelson D.E. (1996). « Evidence that the production of aversive consequences is not necessary to create cognitive dissonance », dans *Journal of Personality and Social Psychology*, 70, 5-16.
- Harmon-Jones E. et Harmon-Jones C. (2002). « Testing the action-based model of cognitive dissonance : The effect of action orientation on post decisional attitudes », dans *Personality and Social Psychology Bulletin*, 28, 711-723.
- Harmon-Jones E., Peterson H. et Vaughn K. (2003). « The dissonance inducing effect of inconsistency between experience empathy and knowledge of past failures to help : Support for the action-based model of dissonance », dans *Basic and Applied Social Psychology*, 25, 69-78.
- Harrison M. et Hall A.E. (2010) « Anthropomorphism, empathy, and perceived communicative ability vary with phylogenetic relatedness to humans », dans *Journal of social evolutionary, and cultural psychology*, vol.4, n°1, p.34-48.
- Heider F. (1958). *The Psychology of Interpersonal Relations*, New York, Wiley.

- Joule R.-V. (1986). « Rationnalisation et engagement dans la soumission librement consentie », thèse de doctorat d'État en Lettres et Sciences humaines, université des Sciences sociales de Grenoble.
- Joule R.-V. et Beauvois J.-L. (1998). *La soumission librement consentie*, Paris, PUF, en particulier le chapitre III, p.52-94.
- Kiesler C.A. (1971). *The psychology of commitment*, New York, NY Academic Press.
- Leippe M.R. et Emsenhardt D. (1994). « Generalization of Dissonance Reduction : « Decreasing prejudice through induced compliance », dans *Journal of Personality and Social Psychology*, 67, 395-413.
- Leippe M.R. et Emsenhardt D. (1999). « A self accountability model of dissonance reduction : Multiple modes of continuum of elaboration », E. Harmon-Jones et J. Mills (eds.), *Cognitive Dissonance : Progress on a Pivotal Theory in Social Psychology*, Washington DC, American Psychological Association, p.201-232.
- Lheureux F., Guimelli C. (2009). « Organisation interne et affectivité des représentations sociales : une étude exploratoire » dans *Anuario de Psicología*, 40, Universitat de Barcelona, p.357-376.**
- Loughnan S., Bastian B. et Haslam N., « The psychology of eating animals », *current directions in psychological science*, vol.23, n°2, p.104.
- Markova I. (2007). « Dialogicité et représentations sociales », Paris, Presses Universitaires de France.
- Maslow A. H. (1966). « The psychology of science », *A reconnaissance*, p15.
- Matz C.M. et Wood W. (2005). « Cognitive dissonance in groups : The consequences of disagreement », dans *Journal of Personality and Social Psychology*, 88, 22-37.
- Mills J., Aronson E., Robinson H. (1959). « Selectivity exposure to information », dans *Journal of Abnormal and Social psychology*, 59, 250-253.
- Moliner P., Guimelli C. (2015). « Les représentations sociales », Presses Universitaires de Grenoble.**
- Moscovici S. (1961). « La psychanalyse, son image et son public ». Paris, Presses Universitaires de France.
- Ott H. et Bittl K.H. (2014). « Pédagogie des rencontres et des conflits transculturels », Lyon, Éditions de la chronique sociale.**
- Ricard M. (2013), « Plaidoyer pour l'altruisme », Nil.
- Rouquette M.-L. et Rateau P. (1998). « Introduction à l'étude des représentations sociales », Presses Universitaires de Grenoble.**
- Pérez J.A. et Mugny G. (1993). *Influences sociales : La théorie de l'élaboration du conflit*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé.
- Portelance C. (1998). « La relation d'aide et l'amour de soi », Montréal, CRAM.
- Reus E. (2010). Résumé de l'ouvrage « Carnisme » de Mélanie Joy, publié dans *Les cahiers antispécistes* n°33, novembre 2010.**
- Rojzman C. (1992). « La Peur, la haine et la démocratie », Paris, Desclée de Brouwer,

collection « Provocation ».

Rouquette M.-L. (1996). « Représentations sociales et idéologie » dans J.-C. Deschamps et J.-L. Beauvois *Des attitudes aux attributions* (p.163-173), Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble.

Rothberger H. (2014). « Efforts to overcome vegetarian – Induced dissonance among meat eaters », *appetite*, vol.79, p.32-41.

Ruby M. et Heine S., « Meat, morals and masculinity », dans *Appetite*, vol.56, 2011, p.447-450.

Sakai H. (1999). « A multiplicative power-function model of cognitive dissonance : Toward and integrative theory of cognition, emotion, and behavior after Leon Festinger », dans E. Harmon-Jones et J. Mills (eds.), *Cognitive Dissonance : Progress on a Pivotal Theory in Social Psychology*, Washington DC, American Psychological Association, p.267-294.

Singer P. (1975). L'exploitation animale expliquée aux humains, Éditions Tahin Party.

Shaffer D.R. et Hendrick C. (1974). « Dogmatism and tolerance for ambiguity as determinants of differential reactions to cognitive inconsistency », dans *Journal of Personality and Social Psychology*, 29, 601-608.

Simon L., Greenberg J. et Brehm. J. (1995). Trivialisation : The forgotten mode of dissonance reduction », dans *Journal of Personality and Social Psychology*, 68, 247-260.

Smith E.E. (1961). « The power of dissonance techniques to change attitudes », dans *Public opinion quarterly* 25, 626-639.

Son Hing L., Li W. et Zanna M.P. (2002). « Including hypocrisy to reduce prejudicial responses among aversive racists », dans *Journal of Experimental Social Psychology*, 38, 71-78.

Stalder D. et Baron R. (1998). Attributional complexity as a motor of dissonance-produced attitude change » dans *Journal of Personality and Social Psychology*, 75, 449-455.

Steele C.M. (1988). « The psychology of self-affirmation : Sustaining the integrity of the self », dans L. Berkowitz (ed.), *Advances in Experimental Social Psychology*, 21, San Diego, CA, Academic Press, p.261-302.

Steele C.M. et Liu T.J. (1983). « Dissonance process as self affirmation », dans *Journal of Personality and Social Psychology*, 45, 5-19.

Stone J., Aronson E., Crain A.L., Winslow M.P. et Fried C. (1994). « Inducing hypocrisy as a mean of encouraging young adults to use condoms », dans *Personality and Social Psychology Bulletin*, 20, 116-128

Thibodeau R. et Aronson E. (1992). « Taking a closer look : Reasserting the rôle of the self concept in the dissonance theory », dans *Personality and Social Psychology Bulletin*, 18, 591-602.

Troldahl D.C. et Powell F.A. (1965). « A short-form dogmatism scale for use in field studies », dans *Social Forces*, 44, 211-214.

Vaidis D. (2011). « La dissonance cognitive », Dunod.

Vaidis D. et Gosling P. (2011). « Is commitment necessary for the arousal of informationnal dissonance ? » dans *International Review of Social Psychology / Revue internationale de la psychologie sociale*, 24, 33-63

Wyer, R.S. (1974). *Cognitive organization and change : An information processing Approach*, Oxford, Angleterre, Lawrence Erlbaum.

Wicklund R.A. et Brehm J.W. (1976). *Perspective on Cognitive Dissonance*, Hillsdale, NJ, Lawrence Erlbaum Associates.

Webographie

bell hooks (2004). « Comprendre le patriarcat », traduit par Arnaud Crutzen et Rachel Hoekendijk, dans *The Will to Change : Men, Masculinity, and Love*, New York, Atria Books.

https://www.infokiosques.net/lire.php?id_article=1643

Bonnardel Y. (1994). « Pour un monde sans respect », dans *Les cahiers antispécistes n°10*, septembre 1994

<http://www.cahiers-antispecistes.org/pour-un-monde-sans-respect/>

Bonnardel Y. (1994). « De l'appropriation... à l'idée de nature », dans *Les cahiers antispécistes n°11*, décembre 1994

<https://www.cahiers-antispecistes.org/de-lappropriation-a-lidee-de-nature/>

Chapouthier G., Guillaume A., « À la recherche des émotions animales » dans La méthode scientifique du 19/01/2018, France Culture.

<https://www.franceculture.fr/emissions/la-methode-scientifique/la-methode-scientifique-vendredi-19-janvier-2018>

Dagot L., Perié O. (2014). « Le burnout et la dissonance émotionnelle dans l'activité de care en centre d'appel », dans *Le travail humain*, vol. 77, p. 155-175, Presses Universitaires de France.

<https://www.cairn.info/revue-le-travail-humain-2014-2-page-155.htm>

Denhartigh C. (2018). « Viande : Pourquoi est-il si difficile de s'en passer? », dans *Revue projet C.E.R.A.S.*, p.66-74.

<https://www.cairn.info/revue-projet-2018-6-page-66.htm>.

Desaulniers E. (2014). « Les vrais mâles préfèrent la viande », *Françoise Stéréo*, n°1, 2014, <http://francoisestereo.com/les-vrais-males-preferent-la-viande-convergence-du-feminisme-et-de-lantispecisme-1>.

De Wall (2018). « L'invité des matins du 25/12/2018 : Franz De Waal », sur France culture :

<https://www.franceculture.fr/emissions/linvite-des-matins/la-vie-interieure-des-animau>

Favre D., Joly J., Reynaud C., Salvador L.-L. (2005). « Empathie, contagion émotionnelle et coupure par rapport aux émotions » dans *Enfances*, vol.57, p.363-382. <https://www.cairn.info/revue-enfance1-2005-4-page-363.htm>

Hochschild A.R. (2003). « Travail émotionnel, règles de sentiments et structure sociale » dans *Travailler*, 2003/1(9), p. 19-49.

<https://www.cairn.info/revue-travailler-2003-1-page-19.htm>

Joy M. (2011). « Why we love dogs, eat pigs and wear cows – an introduction to carnism », Conari press. Traduit par Estiva Reus.

<https://www.cahiers-antispecistes.org/melanie-joy-carnisme/>

Lagasnerie G. (2019). « Entendez-vous l'éco ? » du 21/03/2019 - « Le pouvoir de la sanction 4ème épisode - La volonté de punir » sur France culture.

<https://www.franceculture.fr/emissions/entendez-vous-leco/entendez-vous-leco-emission-du-jeudi-21-mars-2019>

Sinanian A. Le Thomas M., Édel Y., Belgrano Rawson A., Pommier F. (2014). « Caféine : Consommations abusives, intoxication, addiction et psychopathologie: revue de la littérature », dans *Alcoologie et addictologie* 36(1), p-5-10.

www.alcoologie-et-addictologie.fr/index.php/aa/article/download/843/256

Réseau pyrénéen des galliformes de montagne, non daté, *Réflexion technique pour la prise en compte du Grand Tétrás dans la gestion forestière pyrénéenne*, www.gallipyr.eu)

Table des matières

Introduction.....	2
Première partie : Croisements d'approches théoriques et empirique - Construction d'un regard critique.....	5
1. L'approche psychologique.....	6
1.1. Bases psychologiques.....	6
1.2. Interactions raison/émotions.....	9
1.3. Conflits.....	9
1.3.1. Domination.....	9
1.3.2. Empathie et coopération.....	10
2. L'approche psychosociale.....	11
2.1. Les représentations sociales.....	11
2.1.1. Histoire des représentations sociales.....	11
2.1.2. Différentes approches des représentations sociales.....	12
2.2. Autres définitions et choix épistémologiques.....	13
2.2.1. Cognitions.....	13
2.2.2. Comportements.....	13
2.2.3. Pratiques sociales.....	13
2.2.4. Attitudes.....	13
2.2.5. Normes sociales.....	14
2.2.6. Idéologies.....	14
2.3. Rôles psychologiques des représentations, normes et idéologies.....	14
2.4. La dissonance cognitive.....	15
2.4.1. Histoire de la théorie.....	15
2.4.2. Corps de la théorie.....	16
2.4.3. Réduction de la dissonance et résistance des cognitions.....	18
2.5. La théorie de la dissonance cognitive comme grille de lecture.....	19
2.5.1. Le monde est une dissonance cognitive.....	19
2.5.2. Apprendre à planter des clous.....	19
2.6. L'approche émotionnelle en psychologie sociale.....	20
2.6.1. Émotions et représentations sociales.....	20
2.6.2. Émotions et dissonance cognitive.....	21
3. Consciences, empathies et relations animales.....	22
3.1. Conscience et émotions des animaux non-humains.....	22
3.2. Relations humain-e-s / animaux non-humains.....	24
3.3. Empathie.....	25
3.4. Spécisme.....	25
3.5. Domestication et épigénétique.....	26
4. Acteur au gré des vents.....	26
4.1. Rapport à la lecture.....	27
4.2. Traumatisme familial.....	27
4.3. Coupure avec les émotions et « personal distress ».....	29
4.4. Dissonances cognitives et apprentissages.....	30
4.5. « Travail émotionnel » et « dissonance émotionnelle ».....	31
4.6. Oh la lache ! La honte comme outil de normalisation.....	34
4.7. « Paradoxe de la relation ».....	34
4.8. Responsabilité individuelle.....	36
4.9. Sélection de l'information.....	36

4.10. Rapport conflictuel aux conflits.....	37
5. Parcours non contrôlé de carniste à animaliste.....	37
5.1. Dissonance émotionnelle.....	37
5.2. Reconnexion.....	39
5.3. Vivre dans un monde carniste.....	40
5.3.1. Dissonances cognitives et support social.....	40
5.3.2. La tolérance en fonction du contexte.....	40
6. Dominations et idéologies dominantes.....	41
6.1. Idéologies dominantes et invisibilité.....	41
6.2. Le patriarcat, matrice des idéologies dominantes ?.....	44
6.3. Sexisme et patriarcat.....	44
6.4. Spécisme et carnisme.....	45
6.5. Intersectionnalité.....	46
7. Éveil de dissonance chez les dominant-e-s.....	47
7.1. Domination intergénérationnelle.....	47
7.2. Dissonances cognitives récurrentes.....	49
7.3. La réactance psychologique.....	49
7.4. Végéphobie.....	50
7.5. Le paradoxe de la viande.....	51
7.6. Besoin d'orientation, honte et éthique.....	52
Deuxième Partie : Amours et tueries.....	55
1. Terrains.....	56
1.1. Gaillac humaniste et rurale.....	56
1.2. Terrain de recherche.....	57
2. Historique et contexte de la recherche.....	58
2.1. Pourquoi interroger l'élevage vivrier ?.....	58
2.2. Question de recherche.....	59
3. Méthodologie.....	59
3.1. Forme de l'entretien.....	59
3.2. Contenu de l'entretien.....	60
3.3. Préjugés sur les entretiens.....	61
3.4. Écrits.....	62
3.4.1. Anonymisation.....	62
3.4.2. Retranscription.....	62
3.5. Analyse.....	62
4. Éleveurs et éleveuses du XXI ^{ème} siècle.....	63
4.1. Mettre les gens dans des cases.....	63
4.2. Les « attitudes » « éleveur vivrier » et « éleveur respectueux ».....	64
5. Cognitions principales en jeu.....	65
5.1. Carnisme.....	65
5.2. Attrait et addiction pour la viande.....	65
5.3. Santé et qualité de la viande.....	68
5.4. Aspect financier.....	68
5.5. Empathie – déploiement et restrictions.....	68
6. Évitement, éveil et réduction de la dissonance.....	69
6.1. Dissonances des éleveuses et éleveurs.....	69
6.1.1. Mise en équation.....	69
6.1.2. Écocarnisme.....	70

6.2. Face à un végane.....	71
6.3. Préliminaires à l'analyse.....	72
7. Levers et couchers de dissonances cognitives sur horizon humaniste.....	74
7.1. Mireille... métayère en quête de liberté.....	74
7.2. Albert.....	75
7.2.1. ... et son père.....	75
7.2.2. Auto-alimentation.....	76
7.2.3. Vite fait, bien fait !.....	76
7.2.4. Je les respecte, ils ne souffrent pas.....	77
7.3. Bernadette.....	77
7.3.1. dans la lignée parentale.....	77
7.3.2. Prendre de la distance pour ne pas souffrir.....	78
7.3.3. Et si on parlait d'autre chose ?.....	79
7.3.4. Tolérer la dissonance.....	79
7.4. César.....	80
7.4.1. Aïd et effondrement économique.....	80
7.4.2. Plaisirs et corvées.....	80
7.4.3. Circonscription de l'empathie, rationalisation des émotions.....	81
7.5. Dominique... au service des autres, de père en fils.....	84
7.6. Émile... vers la campagne et la bonne chair.....	85
7.7. Félicie... sacrifice et bonne chair.....	86
7.8. Georges... éleveur mais pas tueur.....	88
8. Derrière l'horizon.....	88
8.1. Contamination émotionnelle.....	88
8.2. Empathie et objectification.....	89
8.3. Accidents.....	89
8.3.1. César... doux comme un agneau.....	89
8.3.2. Félicie, mérite ou dégoût.....	90
8.3.3. Dominique et Titou.....	91
8.4. Saigneuse ou saigneur ?.....	91
8.5. Ensemble pour moins souffrir.....	92
8.6. Entrer en transe.....	93
9. Légitimité et conscience.....	95
9.1. Légitimité.....	95
9.2. Prendre conscience.....	95
10. Question de posture.....	96
10.1. Du respect.....	96
10.1.1. Les conditions du respect.....	96
10.1.2. Approche philosophique.....	97
10.2. De l'amour.....	98
10.3. La nature caméléon.....	99
10.3.1. C'est la nature ! C'est dans leur nature !.....	99
10.3.2. La nature, ce nexus.....	102
11. Vue du ciel.....	103
11.1. Trivialisations, restructurations cognitives et articulation des dissonances...103	
11.2. Dissonances collectives et représentations sociales.....	104
12. Tentative de synthèse.....	105
13. Et l'élevage paysan ?.....	107

Conclusions.....	109
1. Conclusion psychologique.....	109
2. Conclusion psychosociale.....	109
3. Conclusion générale.....	111
Annexes.....	115
Annexe 1 : Déclaration de Cambridge sur la conscience.....	116
Annexe 2 : Complément de récit de vie de l'acteur-chercheur.....	118
Annexe 3 : Compléments de réflexion pour des changements de société.....	125
1.1. Travail physique et hygiène de vie.....	125
1.2. Du petit matin au grand soir.....	126
1.3. Partialité inconsciente des dominant-e-s.....	127
Annexe 4 : Éléments légaux sur la tuerie d'animaux hors abattoirs.....	129
Annexe 5 : Avant et après les entretiens.....	132
1. Albert.....	132
2. Bernadette.....	133
3. César.....	135
4. Dominique.....	137
5. Émile et Félicie.....	138
Annexe 6 : Retranscription de l'entretien avec Albert.....	139
Annexe 7 : Retranscription de l'entretien avec Bernadette.....	154
Annexe 8 : Retranscription de l'entretien avec César.....	167
Annexe 9 : Retranscription de l'entretien avec Dominique.....	191
Annexe 10 : Retranscription de l'entretien avec Émile.....	202
Annexe 11 : Retranscription de l'entretien avec Félicie.....	220
Annexe 12 : Retranscription de l'entretien avec Georges.....	249
Annexe 13 : Retranscription de l'entretien avec Mireille.....	258
Bibliographie.....	297

